

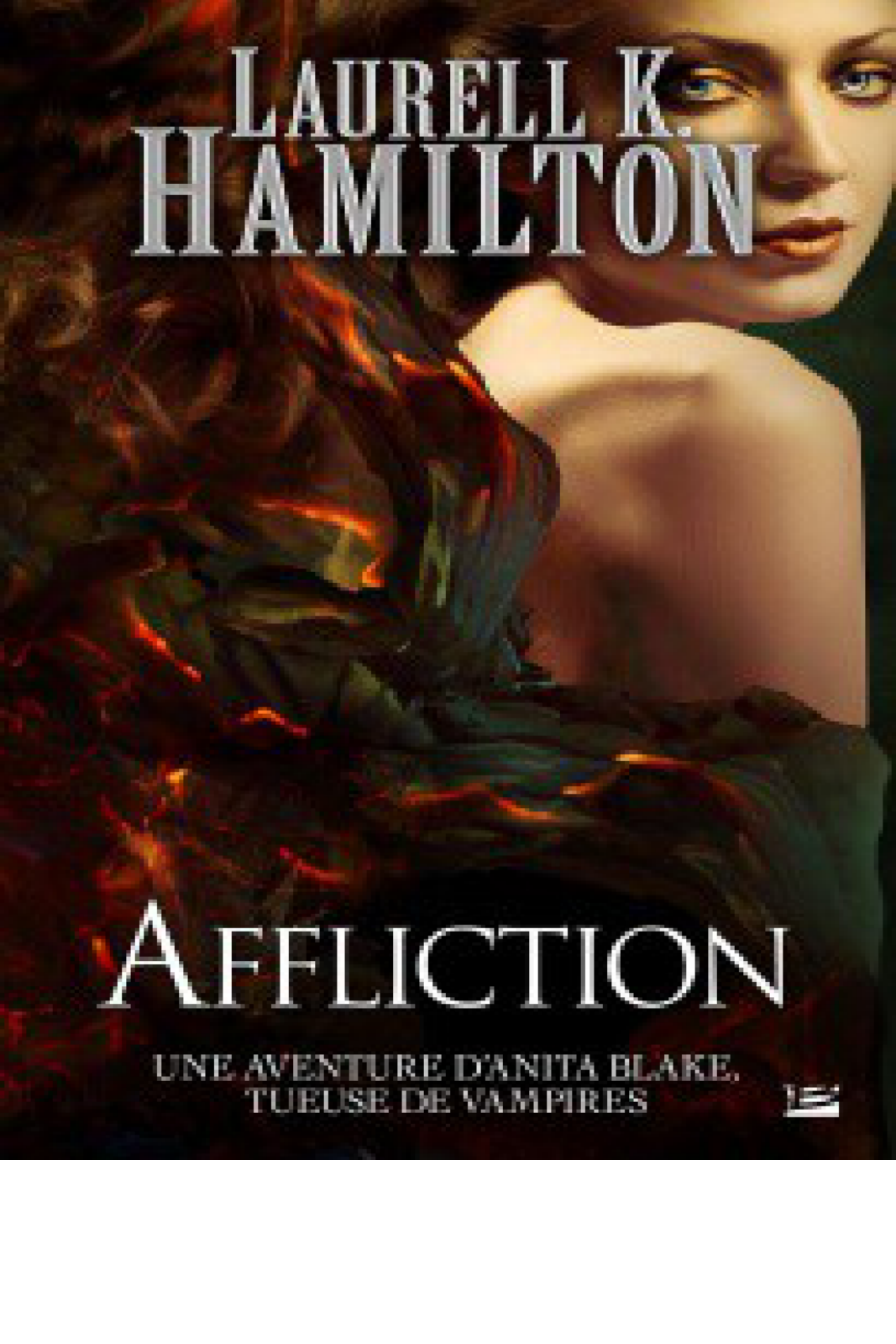


Affliction

Laurell K. Hamilton

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



LAURELL K.
HAMILTON

AFFLICTION

UNE AVENTURE DANITA BLAKE,
TUEUSE DE VAMPIRES



Résumé

Il y a des zombies qu'on relève. D'autres qu'il faut abattre. Jusqu'à maintenant, j'ai toujours considéré les zombies comme un peu dérangeants, mais pas comme dangereux. Jamais je n'avais entendu dire qu'ils pouvaient provoquer la mort dans d'atroces souffrances. Mais tout vient de changer. Le père de Micah est mourant, atteint d'une maladie étrange que les médecins hésitent encore à appeler « zombification ». Les zombies sont mon gagne – pain, mais ceux – là ne ressemblent à rien de connu. Ils chassent en plein jour et sont aussi forts et rapides que des vampires. S'ils vous mordent, vous devenez comme eux... Jusqu'où ça ira ? Même moi, je l'ignore.

Laurell K. Ilamilton

Affliction

Anita Blake – tome 22

Traduit de l'anglais (États – Unis) par Isabelle Troin
Titre original — *Affliction* Copyright © 2013 by Laurell K. Ilamilton
© Bragelonne 2015, pour la présente traduction
ISBN : 978 – 2 – 35294 – 881 – 0
Bragelonne 60 – 62, rue d'Hauteville – 75010 Paris

Celui-ci est pour Anita et pour moi. Aux vingt prochaines années passées à affronter nos peurs, à résoudre des mystères, à attraper des méchants et à trouver l'amour.

Les artistes et leur art, le miroir et le reflet, le yin et le yang, la poussée et la traction distincts mais indissociables. Au final, ça devient un acte de co-crédation, parce que, pour créer de l'art, les artistes doivent se recréer eux-mêmes.

« On nous enseigne l'axiome de Bracton : tout pouvoir corrompt, et le pouvoir absolu corrompt de manière absolue. J'y croyais quand j'ai commencé ces livres, mais plus maintenant. Le pouvoir ne corrompt pas toujours. Il peut aussi purifier. Je crois désormais que la seule chose infailliblement vraie à son sujet, c'est qu'il est révélateur. »

Robert Caro

« Alors que le pouvoir mène l'homme à l'arrogance, la poésie lui rappelle ses limitations. Alors que le pouvoir réduit le champ de ses préoccupations, la poésie lui rappelle la richesse et la diversité de l'existence. Alors que le pouvoir corrompt, la poésie purifie. »

John F. Kennedy

Chapitre premier

Mon flingue me rentrait dans le dos. Du coup, je me penchai en avant sur ma chaise de bureau. C'était déjà mieux. Maintenant, je ne sentais plus que la légère pression du holster de taille rentré à l'intérieur de ma jupe, et planqué sous ma courte veste de tailleur bleu roi. J'ai cessé de porter un holster d'épaule, à part quand je mène une enquête fédérale. Quand je bosse pour *Réanimateurs Inc.* et que je reçois des clients, je ne veux pas les rendre nerveux en leur révélant accidentellement mon arme. On pourrait croire que des gens qui viennent me demander de relever un mort auraient un minimum de sang-froid, mais la vue d'un flingue semble les perturber davantage que le fait de discuter de zombies. C'est différent une fois que j'ai relevé le défunt et qu'ils le voient marcher ; là, tout à coup, les armes à feu leur posent beaucoup moins de problèmes. Mais jusqu'à ce moment « halloweenesque », j'évite de leur en brandir une sous le nez.

On frappa à la porte de mon bureau et Mary, notre réceptionniste de jour, ouvrit sans attendre que je réponde « Entrez », ce qu'elle n'avait encore jamais fait depuis six ans que nous travaillions ensemble. Aussi, je ne protestai pas qu'elle m'interrompait en pleine vérification de mes rendez-vous de la journée. Il me suffit de lever les yeux vers elle pour savoir qu'il se passait quelque chose et, la connaissant, que ce devait être quelque chose d'important. Mary n'est pas du genre à vous déranger pour rien.

Elle a enfin décidé d'assumer ses cheveux gris, mais gardé la même coiffure artificielle qu'avant. À l'approche de la soixantaine, elle s'est autorisée à prendre quelques kilos et à porter enfin des lunettes à plein-temps. Combiné, tout cela lui a fait prendre dix ans d'un coup, mais ça n'a pas l'air de la déranger. Elle dit toujours : « C'est normal que je ressemble à une grand-mère, j'en suis une ! ».

Quand elle pénétra dans mon bureau, elle avait une mine triste et compatissante, celle qu'elle arbore toujours pour traiter avec les familles en deuil qui veulent qu'on relève leur cher disparu. Qu'elle l'utilise pour s'adresser à moi fit s'accélérer mon pouls et me noua le ventre.

Je me forçai à prendre une grande inspiration et à la relâcher lentement tandis que Mary refermait la porte derrière elle et se dirigeait vers mon bureau.

— C'est quoi, le problème ? lançai-je.

— Je ne voulais pas te le dire au téléphone avec tous les clients qui écoutaient, répondit-elle.

— Me dire quoi ? interrogeai-je en luttant pour ne pas hausser la

voix.

Si elle s'obstinait à tourner autour du pot, je n'allais pas tarder à lui crier après.

— J'ai une femme sur la ligne deux. Elle dit qu'elle est ta future belle-mère. Je lui ai répliqué qu'à ma connaissance tu n'étais pas fiancée, et elle a expliqué qu'elle ne savait pas comment se présenter dans la mesure où tu vis juste maritalement avec son fils.

En fait, je vis maritalement avec plusieurs hommes, mais la plupart d'entre eux n'ont plus de parents.

— Son nom, Mary. Comment s'appelle-t-elle ? m'impatientai-je.

— Morgan. Béatrice Morgan.

Je fronçai les sourcils.

— Je ne vis avec aucun dénommé Morgan. Je ne suis même jamais sortie avec personne qui portait ce nom-là.

— C'est bien ce qu'il me semblait, mais elle dit que le père de ton petit ami est blessé, peut-être mourant, et qu'elle pensait que son fils voudrait le savoir avant qu'il soit trop tard. Elle est sincère, Anita. Je suis désolée, c'est peut-être une folle, mais parfois les gens ont du mal à réfléchir quand leur conjoint va très mal. Je n'ai pas voulu lui raccrocher au nez ; après tout, je ne connais pas le nom de tous les hommes avec lesquels tu sors.

Je voulais dire à Mary d'éconduire cette femme, mais je ne pus m'y résoudre. Je lui faisais confiance pour filtrer mes appels depuis des années. Elle savait faire la différence entre une personne bouleversée et une vulgaire folle.

— Elle t'a donné le prénom de son fils ?

— Mike.

Je secouai la tête.

— Je n'ai jamais fréquenté de Mike Morgan. Je ne sais pas pourquoi elle a appelé ici, mais elle se trompe d'Anita Blake.

Mary acquiesça sans se départir de son air contrarié.

— Je vais lui dire que tu ne connais pas de Mike Morgan.

— Fais ça. Ou bien il y a erreur sur la personne, ou bien cette femme est dingo.

— Elle n'a pas l'air folle, juste bouleversée.

— La folie n'empêche pas les émotions sincères, tu le sais bien. Parfois, les gens croient si fort à leurs propres mensonges qu'ils réagissent comme si c'était la réalité.

Mary hocha la tête et s'en fut annoncer à Béatrice Morgan qu'elle avait fait une erreur de numéro. Moi, je me remis à vérifier mon planning. Je voulais m'assurer que, même s'il me fallait plus longtemps que prévu pour relever chaque zombie, je ne serais pas en retard au rendez-vous suivant. Les clients ont tendance à flipper si vous les laissez seuls trop longtemps dans un cimetière en pleine nuit.

Cette fois, au moins, la plupart de mes interlocuteurs seraient des sociétés historiques ou des avocats désireux de vérifier un testament car les parents du défunt seraient soit morts eux aussi depuis belle lurette, soit non autorisés à approcher le zombie de crainte que leur présence ne pousse celui-ci à modifier ses dernières volontés. Je ne suis pas certaine qu'il soit possible d'influencer un zombie de cette façon mais, au cas où, j'approuve la récente décision de justice qui interdit aux familles de revoir le défunt jusqu'à ce que toutes les questions juridiques aient été réglées. Il suffirait que le testament d'un milliardaire soit modifié de cette façon pour que tout le monde pète les plombs.

La seconde fois, Mary entra sans frapper.

— Micah. Mike, c'était son diminutif quand il était gamin. Morgan est le nom du deuxième mari de sa mère, mais avant elle s'appelait Callahan. La mère de Micah est sur la ligne deux, et son père est à l'hôpital.

— Eh merde ! (Je saisis le téléphone et appuyai sur le bouton pour prendre l'appel).

— Madame Callahan, je veux dire, madame Morgan, ici Anita Blake.

— Oh, Dieu merci ! Je suis vraiment désolée, j'avais oublié cette histoire de noms. Je suis devenue Béatrice Morgan il y a dix-huit ans, quand Micah en avait douze et qu'on l'appelait Mike. Petit, il n'aimait pas Micah. Il trouvait que Mike ça faisait plus adulte.

Elle pleurait tout bas, je l'entendais dans sa voix, mais elle énonçait clairement. Du coup, je me demandai ce qu'elle faisait comme métier, mais je ne lui posai pas la question. Ça pouvait attendre. C'était juste une de ces pensées qui vous traversent l'esprit quand vous essayez de ne pas vous laisser submerger par l'émotion du moment. Réfléchir au lieu d'éprouver. Juste réfléchir.

— Vous avez dit à notre réceptionniste que le père de Micah était blessé.

— Oui Rush – mon ex, le père de Micah – a été attaqué par quelque chose. Un zombie, selon son adjoint, mais la morsure n'est pas humaine, et on dirait qu'il a attrapé une infection.

— Les zombies attaquent rarement les gens.

— Je sais bien !

Elle avait crié. Je l'entendis prendre de grandes inspirations pour se calmer. Je percevais l'effort qu'elle faisait pour se ressaisir à l'autre bout de la ligne.

— Désolée. Mike nous a dit des choses horribles la dernière fois qu'on s'est vus, mais Rush a découvert par la suite qu'il ne l'avait fait que pour nous protéger contre certaines personnes qui avaient déjà fait du mal à la famille d'autres métamorphes.

— *Certaines personnes ?* répétais-je. Qui ça ?

— Rush a refusé de me donner plus de détails, sous prétexte que c'était du ressort de la police. Il faisait ça tout le temps quand on était mariés, et ça me rendait dingue. Mais il m'a dit que les parents d'autres métamorphes de son groupe avaient été tués, et que Micah avait dû convaincre les assassins qu'il nous détestait afin qu'ils ne s'en prennent pas à nous. Vous savez si c'est vrai ? Est-ce que Micah voudra voir son père ? Est-ce qu'il voudra nous revoir, tous ?

Elle s'était remise à pleurer, si fort qu'elle dut s'interrompre. Elle était divorcée du père de Micah depuis près de vingt ans, et son état la bouleversait quand même. Zut alors !

Je me souvenais à présent que le père de Micah était shérif, ou quelque chose du genre. Et d'après sa mère il en avait découvert davantage au sujet de Micah et de son groupe que quiconque n'était censé savoir, même dans la police – moi exceptée. J'ai dû tuer des gens pour sauver Micah et les siens, et comme je l'ai fait sans mandat d'exécution, c'était un meurtre. Du coup, je me méfiais. Micah n'avait eu aucun contact avec sa famille depuis des années. Alors, comment le shérif Callahan s'était-il procuré ces informations, et que savait-il exactement ?

Ce fut mon tour de prendre une grande inspiration pour arrêter ma paranoïa galopante et répondre à la femme qui pleurait à l'autre bout du fil.

— Madame Morgan. Madame Morgan, pourquoi avez-vous appelé ici ? Qui vous a donné ce numéro ?

Si je la forçais à se concentrer sur quelque chose de terre à terre, peut-être se calmerait-elle.

Elle renifla puis, d'une voix qui hoquetait encore d'émotion, répondit :

— Nous avons vu Mike aux informations. Ils ont dit qu'il était le chef de la *Coalition*.

— La *Coalition* pour une meilleure entente entre les communautés lycanthrope et humaine, précisai-je.

— Oui, acquiesça-t-elle plus posément. Oui, et ils ont mentionné plusieurs fois qu'il vivait avec vous.

Je me demandai s'ils avaient également parlé de Nathaniel, l'autre membre de notre ménage à trois, ou du fait que je sortais aussi avec Jean-Claude, le Maître de la Ville de St. Louis. Je ne regarde pratiquement jamais les infos, donc, je ne suis pas toujours au courant de ce que les médias racontent sur nous.

— Pourquoi vous n'avez pas cherché le numéro de la *Coalition* et appelé Micah directement ?

— Il m'a dit des choses vraiment horribles la dernière fois que nous nous sommes parlé, mademoiselle Blake. Je crois que je

m'effondrerais s'il recommençait alors que Rush est dans cet état. S'il vous plaît, pouvez-vous le mettre au courant, et s'il veut nous voir, s'il veut voir Rush avant que... s'il veut arriver à temps pour... Oh, Seigneur ! D'habitude, je me contrôle mieux que ça, mais ce qui arrive à Rush, c'est si dur, si terrible à voir...

— Comment ça, ce qui lui arrive ?

— Il est en train de pourrir. Il pourrait alors qu'il est encore vivant et conscient, et les docteurs ne peuvent rien y faire. Ils lui donnent des médicaments qui ralentissent un peu le processus, mais pas beaucoup.

— Je suis désolée, je ne comprends pas. Vous voulez dire qu'une créature surnaturelle a attaqué M. Callahan et lui a refilé une sorte de maladie ?

— C'est ça, souffla-t-elle.

— Une maladie que les docteurs connaissaient déjà ?

— Oui. C'est le premier cas hors de la Côte Est, mais ils en savent assez pour ralentir sa progression. Par contre, il n'existe pas de remède. J'ai entendu une infirmière appeler ça la « zombification », mais elle a eu des ennuis. Sa chef lui a dit de ne pas utiliser un nom dont les médias adoreraient s'emparer. J'ai entendu les docteurs chuchoter que ça n'est qu'une question de temps avant que ça fasse les gros titres.

— Pourquoi appelle-t-on ça la zombification ? demandai-je, essentiellement pour me laisser le temps de réfléchir.

— Parce que les victimes pourrissent en commençant par l'extérieur, si bien qu'elles restent conscientes jusqu'à la fin. Normalement, c'est très rapide, et les docteurs n'ont réussi à prolonger la vie que d'une seule autre personne.

Elle poussa un soupir tremblant.

— Madame Morgan, j'ai des questions à vous poser, mais je crains de vous bouleverser encore davantage.

— Allez-y, je vous en prie. Allez-y.

Je pris une grande inspiration, la relâchai et demandai enfin :

— Vous avez parlé de prolonger la vie des victimes. Combien de temps ?

— Cinq jours.

Merde, pensai-je.

Tout haut, je dis :

— Donnez-moi une adresse et un numéro de téléphone. Je préviens Micah tout de suite.

J'aurais voulu lui promettre qu'on viendrait, mais je ne pouvais pas décider à la place de Micah. Il avait coupé les ponts avec sa famille depuis une dizaine d'années. Moi, j'aurais sauté dans le premier avion pour voir ma famille et pourtant je n'en suis pas proche, mais ça ne signifiait pas qu'il ferait de même. Cependant, je notai

toutes les informations comme si j'étais certaine de sa réaction.

— Merci, merci beaucoup. Je savais qu'appeler une autre femme c'était la meilleure chose à faire. Nous manœuvrons les hommes bien davantage qu'ils ne s'en rendent compte, pas vrai ?

Franchement, je pense que si l'un de nous manœuvre l'autre, c'est Micah.

— Oh ! Peut-être parce que vous êtes dans la police, comme Rush ? Peut-être que c'est une question d'insigne plutôt que de sexe ?

— C'est ce que je crois, oui.

— Vous amènerez Micah ?

Je ne voulais pas lui mentir, mais je n'étais pas sûre qu'elle puisse entendre la vérité absolue. Elle avait besoin de quelque chose à quoi se raccrocher, d'une raison d'espérer pendant qu'elle regardait son ex-mari pourrir vivant. Jésus, Marie, Joseph ! Rien que d'y penser, c'était affreux. Je ne pouvais pas la laisser endurer une telle épreuve sans la moindre lueur au bout du tunnel. Alors, je lui mentis.

— Bien entendu.

— Vous voyez ? J'avais raison. Vous dites que vous le ramènerez. Vous le manœuvrez bien plus que vous ne le pensez.

— Peut-être, madame Morgan. Peut-être.

Un peu rassérénée, elle contra :

— Béatrice. Béa pour mes amis. Je vous en prie, Anita, ramenez mon fils à la maison.

Que pouvais-je répondre ?

— C'est promis... Béa.

Et je raccrochai en espérant ne pas lui avoir menti.

Chapitre 2

En d'autres circonstances, j'aurais adouci la nouvelle, voire attendu le retour de Nathaniel pour que celui-ci m'aide à annoncer le drame familial, mais je n'avais pas le temps de prendre de telles précautions. Je devais dire la vérité à Micah aussi brutalement qu'on arrache un pansement, parce que, s'il y avait une chose que je ne voulais pas, c'était bien que, par ma faute, son père meure avant qu'il ait eu une chance de lui dire au revoir. Donc, je ne devais pas penser à l'effet que ça produirait sur l'homme que j'aimais et sur la vie que nous avons bâtie ensemble. Comme si souvent dans ma vie, je devais le faire, point.

Au lieu d'utiliser la ligne du boulot, je composai le numéro depuis mon portable. Comme ça, Micah verrait que c'était moi, et il décrocherait sans que je doive d'abord passer par son secrétariat. J'avais un nœud dur dans le ventre ; seules des années de pratique me permettaient de contrôler ma respiration et mon pouls, qui auraient voulu s'accélérer. Je n'avais vraiment aucune envie d'être celle qui lui annoncerait la nouvelle, mais je ne voyais personne d'autre de plus désigné que moi. Parfois, on voudrait déléguer certaines tâches pénibles, mais on sait que, même si on pouvait, on ne le ferait pas.

— Comment as-tu su que je pensais justement à toi ? lança Micah sans même un « Allô » ou un « Bonjour » préalable, d'une voix chaleureuse qui disait combien il était heureux de m'entendre.

Je l'imaginais très bien assis à son bureau, avec son costume coupé sur mesure pour son corps mince mais athlétique. Micah fait, comme moi, à peine un mètre cinquante-huit, mais il a des épaules larges et une taille fine. Il est bâti comme un nageur, même si son truc c'est plutôt le jogging. Ses boucles brun foncé tombent juste au niveau de ses épaules maintenant : nous avons négocié pour chacun le droit de raccourcir ses cheveux de quelques centimètres sans enfreindre l'accord initial qui veut que, si l'un de nous se les coupe, l'autre peut en faire autant.

J'aurais dû lui répondre quelque chose de tout aussi romantique, mais j'avais trop la trouille ; j'étais trop préoccupée par ce que je devais lui annoncer. Il fallait que je crache le morceau sans hésitation, sans tourner autour du pot, sans chercher à le reconforter d'avance, parce que tout cela n'aurait fait qu'aggraver la nouvelle, comme si je lui mentais ou que j'ajoutais du sucre pour faire passer le poison. Alors, je m'enveloppai du son de sa voix chaude comme d'une couverture douillette, et je lançai :

— Ta mère vient juste de m'appeler.

Le silence à l'autre bout de la ligne fut si profond que je pus entendre mon pouls résonner à mes propres tympans. Mon souffle s'accéléra comme Micah retenait le sien ; mon cœur se mit à battre la chamade tandis que le sien se mettait sur pause comme s'il s'apprêtait à se jeter du haut d'une falaise.

Incapable de supporter ce silence, je demandai :

— Micah, tu m'as entendue ?

— Oui.

Toute chaleur et toute joie s'étaient envolées, et sa voix n'était plus qu'atone. Si elle trahissait la moindre émotion, c'était une colère froide. Jamais je n'avais entendu ça, et cela me fit peur, ce qui me mit en colère à mon tour, parce que c'était idiot d'avoir peur. Mais je mesurais l'importance que Micah avait dans ma vie et pour moi, et, en même temps, je savais qu'il était une personne indépendante, capable de tout foutre en l'air sur le coup d'une mauvaise décision. Je lui faisais confiance pour ne pas en arriver là ; néanmoins, je détestais, je déteste être aussi dépendante de quelqu'un sur le plan affectif. Et cette partie de moi recourait à la colère par réflexe, à titre préventif. Si j'étais la première à me fâcher, ça ne ferait pas aussi mal. Du moins, c'est l'idée que mon subconscient a nourrie pendant des années. J'ai fini par comprendre qu'il avait tort, mais les réflexes ont la vie dure. Il fallait juste que je ne leur prête pas attention et que je reste raisonnable. Mais même la partie la plus rationnelle de moi se disait que c'était mauvais signe que Micah réagisse ainsi à la simple nouvelle que sa mère m'avait appelée. Ça ne présageait rien de bon pour la suite.

— Qu'est-ce qu'elle voulait ? demanda-t-il d'une voix étrangement froide.

Je pris une grande inspiration et la relâchai lentement, en comptant dans ma tête pour contenir les pulsions névrotiques que son émotion suscitait en moi et arriver à répondre d'une voix normale, bien qu'un peu tendue. Je me contrôle un peu mieux maintenant, mais préférer la colère à la douleur reste une habitude chez moi. Je travaille à gommer ça mais, malheureusement, cette conversation appuyait sur un de mes mauvais boutons. Non. Je valais mieux que ça. Je n'étais plus la même fille triste et agressive qu'à l'époque de ma rencontre avec Micah.

— Ton père est blessé, peut-être mourant. Probablement mourant, annonçai-je sur un ton d'excuse.

Merde ! J'étais vraiment nulle.

— De quoi tu parles, Anita ?

Je repris au début et lui racontai tout ce que je savais, ce qui me semblait fort peu étant donné les circonstances.

— C'est grave ?

— Je n'en sais pas plus que ce que je viens de te dire.
— Il est mourant ? Mon père est mourant ?
— C'est ce que m'a dit ta mère, et elle avait l'air drôlement bouleversée.

— Elle a toujours été du genre émotif. Ce qui compensait en partie le stoïcisme de papa. Anita, je ne sais pas quoi faire. Je me sens coincé.

— Tu veux voir ton père, pas vrai ?
— Si tu me demandes si je veux faire la paix avec lui avant qu'il meure, la réponse est oui.

— Alors, prends le premier avion pour te rendre à son chevet.

— D'accord, dit-il sur un ton hésitant qui ne lui ressemblait pas.

— Tu veux de la compagnie ?

— Comment ça ?

— Tu veux que je vienne avec toi ?

— Oui.

— Et Nathaniel ?

— Aussi.

— Je vais l'appeler pour le prévenir. Et je vais aussi appeler Jean-Claude pour voir si son avion privé est disponible.

— Oui, bonne idée. Pourquoi je n'arrive pas à réfléchir ?

— Tu viens juste d'apprendre que ton père est à l'hôpital, et que tu n'as plus beaucoup de temps pour te réconcilier avec lui. Tu dois renouer avec toute ta famille pendant un drame épique. Accorde-toi quelques minutes pour digérer la nouvelle, Micah.

— Tu as raison, acquiesça-t-il.

Mais il semblait toujours aussi choqué.

— Tu as besoin que je reste en ligne ?

— Tu ne peux pas appeler les autres tant que tu continues à me parler.

Un argument raisonnable, mais sa voix demeurerait atone.

— Exact, mais on dirait que tu as besoin que je continue à te parler.

— Oui, j'en ai besoin, mais j'ai encore plus besoin que tu t'occupes d'organiser notre déplacement. Je vais me laisser quelques minutes pour digérer, puis je prendrai mes dispositions pour qu'on me remplace ici durant mon absence.

— Je vais en faire autant.

— Je t'aime.

— Je t'aime plus.

— Je t'aime mieux.

— Je t'aime plus mieux.

D'habitude, on se dit ça tous les trois, avec Nathaniel, mais à deux ça marche aussi. Et parfois on en a besoin.

Chapitre 3

La journée était assez avancée pour que les vampires aient commencé à se lever dans les souterrains du *Cirque des Damnés*. Quand j'appelai pour savoir si je pouvais emprunter le jet, Jean-Claude me répondit lui-même. Sa voix n'était pas ensommeillée parce qu'il ne dort pas réellement ; il meurt au lever du soleil. Du coup, quand il reprend connaissance, c'est aussi subit que si on avait appuyé sur un interrupteur : allumé, vivant – éteint, mort. Au cours de la journée, son corps se refroidit, sans toutefois devenir aussi glacé qu'un cadavre. Sa peau ne change pas de couleur, et sa chair ne pourrit pas. Alors que, lorsqu'un humain meurt, le processus de décomposition commence dès l'arrêt du cœur.

C'est comme quand vous coupez une fleur dans votre jardin : vous avez beau la mettre dans l'eau pour retarder son flétrissement, du moment que vous l'avez coupée, elle commence à mourir. Elle reste jolie pendant plusieurs jours, mais sa fin est inévitable. Jean-Claude, lui, est un vampire, le Maître de la Ville de St. Louis. bien que mort depuis six cents ans, il demeure beau et intact. Théoriquement, il pourrait être aussi frais qu'une rose à peine éclos dans cinq milliards d'années, quand notre soleil lâchera l'affaire et que son expansion détruira la planète.

Évidemment, dans le cadre de mes fonctions d'exécutrice, j'ai tué assez de vampires pour savoir que même son statut de Maître de la Ville et sa position de chef du Conseil Vampirique américain nouvellement créé ne le rendent pas réellement immortel – juste incroyablement puissant. C'est l'une des raisons pour lesquelles il était déjà debout alors que le soleil brillait encore dans le ciel. S'il n'avait pas dormi dans des souterrains profonds – des cavernes naturelles transformées en résidence luxueuse depuis quelques décennies –, même Jean-Claude aurait encore été mort pour le reste du monde.

— Je sens ton anxiété, ma petite. Que se passe-t-il ?

Je le lui expliquai.

— Je peux vous envoyer là-bas, Micah et toi, mais je ne pourrai pas vous suivre sans avoir assuré au Maître de ce territoire que nous ne venons pas nous emparer de son fief.

— Je n'avais pas pensé qu'il nous faudrait la permission des vampires locaux pour rendre visite au père de Micah.

— Si vous étiez simplement en couple, lui et toi, ce ne serait pas nécessaire. Mais tu es ma servante humaine, un tiers du triumvirat de pouvoir que nous formons avec mon loup à appeler – notre Richard si réticent. Si tu voulais y aller avec Richard plutôt que Micah, les

vampires locaux seraient certains que nous venons pour les détruire.

Il faut juste que Micah arrive au chevet de son père avant qu'il soit trop tard. Ils doivent bien pouvoir vérifier que Rush Callahan est à l'hôpital.

Pour les Maîtres vampires et les chefs de groupes métamorphes, franchir la frontière d'un territoire n'est jamais simple. Micah et toi êtes le Nimir-Raj et la Nimir-Ra du Pard local, le Roi et la Reine léopard. Y a-t-il des léopards-garous dans la ville natale de Micah ?

— Je l'ignore.

— Tu as besoin de le savoir.

— Merde ! dis-je avec conviction. Je sens que ça ne va pas tarder à m'énerver.

— Le nouveau Conseil Vampirique est encore très récent, ma petite. Nous ne pouvons pas nous permettre d'apparaître comme des tyrans et des brutes. Si tu pénètres sur le territoire d'un autre Maître Vampire sans l'avoir au minimum prévenu, ce sera perçu comme de l'arrogance. On pensera que tu... que nous croyons pouvoir nous promener librement dans tout le pays comme s'il nous appartenait. Cela rendra les dirigeants mineurs nerveux, et nos ennemis en profiteront pour attiser la rébellion contre nous.

— Je croyais qu'on avait réglé leur compte aux derniers dissidents. Vous savez quelque chose que j'ignore ?

— Je n'ai pas connaissance de la présence d'autres dissidents dans notre pays, mais je sais qu'il y a des mécontents parce qu'il y en a toujours. Quelque forme qu'il prenne, aucun gouvernement ne parvient jamais à contenter l'intégralité d'une population. Il est dans la nature de l'animal politique d'être haï.

— Donc, vous voulez dire qu'ils nous détestent parce que nous avons formé un Conseil pour les protéger contre les vampires renégats ?

— Je dis qu'ils ont accouru vers nous quand ils avaient besoin d'être protégés, mais maintenant qu'ils se sentent en sécurité ils ne vont pas tarder à s'interroger sur le pouvoir même qui nous a permis de les protéger, et ils commenceront à s'en méfier, voire à le craindre.

— Génial. Donc, Nathaniel et moi ne pouvons pas accompagner Micah au chevet de son père.

— Pourquoi Nathaniel ?

— Il fait partie de notre ménage à trois. Micah veut qu'il vienne.

— Ah ! Je pensais que peut-être tu voulais l'emmener en tant que ton animal à appeler, et que tu emmènerais Damian aussi, puisqu'il est le serviteur vampire de ton propre triumvirat.

Un vampire très puissant peut former une structure de pouvoir avec son serviteur humain et un métamorphe de l'espèce animale qu'il est capable d'appeler, mais je suis la première humaine à avoir créé un

équivalent – un exploit métaphysiquement impossible *a priori*. Jean-Claude pense que c'est dû au cumul de ma nature de nécromancienne et de mon statut de servante humaine, mais, franchement, nous ne sommes sûrs de rien.

— Je ne comptais pas emmener Damian. Il fait partie de ma base de pouvoir, mais ce n'est pas mon amoureux.

— Tu couches parfois avec lui.

— Si je devais emmener tous les gens avec lesquels je couche parfois, il nous faudrait un avion beaucoup plus grand.

Jean-Claude partit de son rire merveilleux, presque palpable, qui me caressa la peau comme s'il me touchait depuis l'autre bout de la ligne téléphonique. Je frissonnai. D'une voix encore frémissante de ce rire si masculin, il convint :

— Très juste, ma petite. Très juste.

Je dus ravalier mon cœur, qui m'était monté dans la gorge. Jean-Claude avait réussi à me couper le souffle rien qu'avec sa voix.

— Vous voulez bien arrêter ça ? Vous savez que ça m'empêche de réfléchir.

Il rit de nouveau, ce qui ne m'aida pas du tout. Je pris conscience qu'il agissait délibérément quand je sentis une pression enfler au plus profond de mon corps telle une promesse d'orgasme.

— Ne vous avisez surtout pas... !

Son pouvoir battit en retraite. Jamais il n'avait réussi à me faire jouir au téléphone jusqu'à ce qu'il devienne le chef du nouveau Conseil Vampirique américain. Je savais que tous les autres Maîtres vampires du pays lui avaient prêté allégeance, mais sur le coup je n'avais pas percuté que cela ferait monter son pouvoir d'un cran, ni réfléchi aux conséquences. De toute façon, nous n'avions pas le choix. Ou bien c'était nous qui dirigions, ou bien c'était quelqu'un d'autre, et j'avais davantage confiance en nous.

— Je suis désolé, ma petite. Tout ce pouvoir me monte à la tête. Je comprends pourquoi les autres Maîtres redoutent le chef du Conseil, parce que recevoir leur serment de fidélité me confère un peu de leur pouvoir à tous. Ça fait beaucoup à gérer.

— Autrement dit, le pouvoir corrompt, et si vous n'étiez pas aussi bienveillant, une telle quantité de pouvoir vous corromprait absolument.

— Il n'est pas certain que ce soit moi la personne bienveillante, ma petite. Mais ensemble, oui, nous le sommes.

— Si l'un de nous a une influence civilisatrice sur l'autre, ça m'étonnerait que ce soit toujours moi.

— En effet, mais à travers les liens métaphysiques que nous avons mis en place, nous bénéficions de la conscience de Richard, du sens de la communauté de Micah, de la gentillesse de Nathaniel, du sens de la

justice de Cynric, et des souvenirs de Jade, qui a été si horriblement abusée par son Maître précédent. Les gens que nous avons rassemblés autour de nous renforcent notre puissance, mais ils m'aident aussi à me rappeler que je ne suis pas un monstre et que je ne souhaite pas en devenir un.

— Peut-on ne pas devenir un monstre juste parce qu'on l'a décidé ? demandai-je.

Et Jean-Claude me connaissait assez bien pour savoir que ce n'était pas pour son âme que je m'inquiétais.

— Tu n'es pas un monstre, ma petite, et si nous avons tous les deux conscience du risque de corruption, je pense que nous pouvons le tenir à distance.

— D'accord. Alors, que devons-nous faire avant que je me pointe à l'hôpital avec Micah et Nathaniel ?

— Vous iriez seuls tous les trois ?

— Tous les quatre, en comptant le pilote.

— Tu dois emmener des gardes du corps, ma petite.

— Si je fais ça, les dirigeants locaux n'auront-ils pas davantage de raisons de craindre que nous ne soyons venus nous emparer de leur territoire ?

— Peut-être, mais si nos ennemis venaient à se rendre compte que ma servante humaine, son roi-léopard et son léopard à appeler se trouvent seuls et sans protection à des milliers de kilomètres de moi, la tentation serait trop grande pour eux de vous supprimer pour voir ce qu'il adviendrait du reste de notre structure de pouvoir.

— Parce qu'il y a de grandes chances qu'on vous entraîne dans la mort avec nous. Ouais, je n'ai pas oublié la théorie.

— C'est plus qu'une simple théorie, ma petite. Tu as bien vu que Nathaniel et Damian manquaient de mourir quand tu les vidais de leur énergie. Tu as senti ce qui se passait quand Richard et moi étions blessés. Tâchons de ne pas découvrir ce qu'il adviendrait si trois d'entre nous étaient tués simultanément.

— Entendu, mais je ne veux qu'une protection minimale, Jean-Claude. Nous allons rendre visite à la famille de Micah pour la première fois. Je ne veux pas les effrayer.

— Tu te sens capable de vous protéger tous les trois avec seulement une poignée de gardes ?

— Si ce sont les bons, oui.

— Tant de confiance en toi... c'est à la fois admirable et un peu effrayant.

— Pourquoi effrayant ?

— Le fait que tu es dangereuse, que tu tues bien et facilement, ne te rend pas invulnérable aux balles, ma petite.

— Ni aux bombes. Je sais que je ne suis pas Superman. De plus,

Micah et Nathaniel seront avec moi. Sans même parler des conséquences métaphysiques, je ne sais pas ce que je ferais s'il leur arrivait quelque chose.

— Et s'il m'arrivait quelque chose, à moi ?

Incroyable. Cet homme d'une beauté stupéfiante doutait encore de compter suffisamment pour moi. Après toutes ces années, il se demandait encore si je l'aimais, ou du moins, à quel point. Étant donné que chacun de nous ressent les émotions des autres dès que nous baissons nos boucliers, je trouve ça étonnant qu'on puisse encore nourrir de telles insécurités. Venant de Jean-Claude, que je considérais autrefois comme le tombeur ultime, c'est franchement touchant.

— Je vous aime, Jean-Claude. Je ne sais pas ce que je ferais sans vous dans ma vie, dans mon lit et dans mon cœur.

— Tu n'es pas si romantique d'habitude, ma petite.

— J' imagine que Requiem a déteint sur moi.

— À ton retour, nous devons décider s'il retourne à Philadelphie pour y rester.

— Et devenir officiellement le second d'Evangeline.

— C'est ça.

— Je ne sais pas si je vous l'ai déjà raconté mais, quand j'étais petite, mon père élevait des beagles. Je ne voulais jamais laisser partir les chiots. Ça me fendait le cœur de me séparer d'eux, et je craignais que leur nouveau propriétaire ne s'en occupe pas aussi bien que nous.

— Non, je l'ignorais.

— Ici, ce ne sont pas des chiots que nous donnons à adopter, Jean-Claude. Ce sont nos gens, nos amants, nos amis que nous renvoyons. Dans le cas de ceux qui partent pour diriger leur propre territoire, ça ne me dérange pas trop, mais je n'aime pas envoyer certains d'entre eux à d'autres Maîtres pour qu'ils deviennent leur second.

— Moi non plus. C'est pour ça que nous faisons d'abord un essai, pour nous assurer que nos gens s'entendront bien avec les vampires locaux et qu'ils seront traités correctement.

— Requiem n'aime pas Evangeline.

— Non, c'est toi qu'il aime.

Je soupirai

— Je n'ai jamais voulu qu'il tombe amoureux de moi.

— Et je n'ai jamais voulu que tu hérites de mon ardeur et que tu deviennes un succube vivant, mais les dégâts sont faits. Nous sommes ce que nous sommes, et maintenant tu es consciente du pouvoir que tu détiens quand tu nourris l'ardeur pendant un rapport sexuel.

— Requiem est un Maître vampire, Jean-Claude, et il a brisé le lien que j'avais involontairement créé entre nous.

— Je suis convaincu qu'il t'aime, non pas à cause de l'ardeur,

mais parce que c'est toi, parce que c'est lui. L'amour ne dépend pas de son objet, et il en révèle toujours bien davantage sur nous que sur lui.

— Je ne comprends même pas ce que ça veut dire.

— Ça veut dire que Requiem a besoin d'aimer quelqu'un. Il a toujours été un indécrottable romantique dans le genre torturé. Or, quoi de plus douloureux que d'aimer une personne qui est déjà amoureuse d'autres gens ?

— A vous entendre, il a besoin de voir un psy.

— Ça ne pourrait pas lui faire de mal.

Je soupirai

— Vous croyez qu'il accepterait d'y aller ?

— Si nous lui ordonnons de le faire, il obéirait.

— Nous pouvons lui ordonner de prendre rendez-vous pour parler à quelqu'un, mais pas de faire le vrai boulot. Pour surmonter vos problèmes personnels, vous devez être motivé et prêt à travailler dessus ; capable d'affronter des vérités désagréables et de vous battre pour aller mieux. Ça demande du courage et de la volonté.

— Requiem ne manque pas de courage, mais je ne crois pas qu'il veuille guérir de cette maladie d'amour.

— Je n'y suis pour rien s'il tient davantage à moi que l'inverse.

— Non, en effet.

— Revenons à nos moutons.

— J'imagine que tu en as assez de parler de ça.

— Ouais. Une seule crise à la fois.

— Comme tu voudras.

— Peu importe ce que je veux, Jean-Claude. Je n'étais pas sûre de rencontrer les parents de Micah un jour, mais je suis sûre que je n'avais aucune envie de le faire dans ces circonstances.

— Évidemment, ma petite. L'avion est à ta disposition. Il ne reste plus qu'à choisir les gardes qui vont t'accompagner.

— Le minimum, c'est combien ?

— Six.

— Deux par personne ?

— Oui.

— Vous vous occupez de l'avion pendant que je fais ma sélection ?

— Bien sûr. Et si je peux te donner un conseil, pioche essentiellement parmi tes amants. Tu auras besoin de nourrir l'ardeur pendant votre absence, et le chagrin de Micah risque de diminuer son intérêt pour ce genre de choses.

J'acquiesçai et, comme il ne pouvait pas me voir, ajoutai :

— Entendu.

— Il m'est déjà arrivé de regretter de ne pas pouvoir te présenter à mes parents parce qu'ils sont morts depuis des siècles. Mais, dans

des moments comme celui-là, je me rends compte qu'il y a bien pire que de les avoir perdus à l'époque.

— Ouais, les perdre là maintenant, ça craint un max.

Jean-Claude eut un petit rire.

— Ah ! Ma petite. Toujours le sens de la formule.

— Je vous fais les gros yeux, là. Juste pour que vous sachiez.

— Mais tu ne m'en veux pas vraiment.

Je souris.

— Non

— Je t'aime, ma petite, dit-il en français.

— Moi aussi, je vous aime, Maître.

— Tu dis toujours ça sur le ton de la dérision, et en général tu lèves les yeux au ciel. Tu ne le penseras jamais.

— Vous voudriez vraiment que je le pense ?

— Non. Je veux des partenaires, pas des esclaves ou des serviteurs. Je me suis rendu compte que telle était la raison pour laquelle je vous avais choisis, Richard et toi. Je savais que vous lutteriez pour rester libres, pour préserver votre indépendance.

— Mais vous doutiez-vous à quel point ?

Il rit et, de nouveau, je frissonnai.

— Arrêtez ça, soufflai-je en fermant les yeux.

— Tu voudrais vraiment que je ne le fasse plus jamais ?

Je poussai un long soupir tremblant.

— Non, répondis-je enfin. Je vais appeler Fredo pour voir s'il peut se passer des gardes que je voudrais emmener, et s'il approuve la composition de mon escorte.

— Je vous fais confiance à tous les deux pour régler ce genre de détails.

— Merci. Il fut un temps où vous auriez insisté pour vous en occuper vous-même.

— Et il fut un temps où tu étais attirée par des hommes plus faibles, mais ce n'est plus le cas à présent.

— Oui, enfin, souvenez-vous que vous m'attiriez aussi à cette époque.

— Tu m'as rendu meilleur, Anita Blake. Tu as rendu meilleurs tous les gens de ton entourage, hommes et femmes.

— Je ne sais pas quoi répondre à ça. Il me semble que je devrais m'excuser.

— Il est dans la nature de certains dirigeants de faire ressortir le meilleur chez les autres.

— Hé ! Ce n'est pas moi qui conduis ce bus métaphysique. C'est vous qui tenez le volant.

— Politiquement, oui, mais en cas d'urgence la plupart de nos gens obéiront à tes ordres plutôt qu'aux miens.

— Ce n'est pas vrai.

— En cas de bagarre, si.

— Oui, d'accord. Si on parle de violence, effectivement, c'est mon domaine. Mais vous êtes beaucoup plus doué pour tout ce qui est social et diplomatique.

— Oh ! Tu as aussi tes bons moments sur le terrain politique.

— Et il n'y a guère que quelques Arlequin qui puissent vous en remontrer avec une rapière.

J'ai été stupéfaite de découvrir à quel point Jean-Claude se débrouillait bien. En fait, c'était un duelliste célèbre de son temps – quand il était humain puis jeune vampire. Il m'a expliqué que c'est ce qui lui a permis de survivre : les Maîtres de l'époque l'ont défié et il a donc pu choisir avec quelle arme il les affronterait, et il les a tués. Je l'ignorais jusqu'à ce qu'il commence à s'entraîner dans la nouvelle salle de gym, là où les autres gardes et moi pouvions le voir.

— Tu flattes mon ego, ma petite ?

— C'est bien possible.

Il rit, mais sans y mettre de pouvoir cette fois.

— Je n'en ai pas besoin. Je suis le Roi, et tu es à la fois ma Reine et mon général. C'est toi qui mènes la charge, et il en sera toujours ainsi. Tu connais mieux que moi les forces et les faiblesses de nos gardes, parce que tu t'entraînes avec eux tous les jours. C'est toi qui nous as culpabilisés, moi et certains des vampires les plus âgés de St. Louis, au point que nous nous sommes mis à faire de l'exercice.

— La plupart des vampires ne peuvent pas faire de muscle. Leur corps reste tel qu'il était au moment de leur mort.

— Mais moi, je peux, et les vampires qui m'ont prêté allégeance le peuvent aussi.

— Un des vampires rebelles a prétendu que c'était parce que vous leur pompez du pouvoir.

— Ça m'aide, oui, mais je pense que c'est surtout dû à mes liens avec nos métamorphes, plus intimes que ceux de la plupart des autres Maîtres très âgés, qui considèrent les garous comme des esclaves. Moi, j'accepte leur pouvoir vivant comme l'égal du pouvoir mort des vampires.

— Clairement, ce n'est pas chez nous qu'on traite les métamorphes comme des animaux domestiques ou des objets dont on peut disposer librement.

— C'est d'ailleurs l'une de nos plus grosses pommes de discorde avec certains des vampires les plus âgés.

— Ouais, ben, ils feront avec. Si les métamorphes viennent à nous en masse, c'est parce que nous leur accordons les mêmes droits qu'aux vampires.

— C'est impossible de contenter tout le monde. Au final, nous

faisons ce qui nous rend heureux et qui aide nos gens. Je ne veux pas d'esclaves en mon royaume.

— Et je suis bien d'accord.

— Maintenant, je dois raccrocher pour m'occuper de mettre l'avion à ta disposition.

— Oui, bien sûr.

— Tu temporises. Pourquoi ?

Je dus réfléchir quelques instants avant de répondre franchement :

— Je ne sais pas si j'aurai encore l'occasion de vous parler avant notre départ, et vous allez me manquer. Il fût un temps où je serais morte plutôt que de l'admettre.

— Cela me rend plus heureux que tu ne peux l'imaginer, mon amour. Tu m'en vois à la fois surpris et ravi.

— Au cas où je ne vous le dirais pas suffisamment : je vous aime, Jean-Claude. J'aime vous voir assis en face de moi pendant qu'on mange ; j'aime que vous veniez encourager Cynric pendant ses matchs, que vous lisiez des histoires à Matthew quand il dort chez nous, et toutes ces choses surprenantes mais adorables que vous faites. J'aime ça, et je vous aime.

— Tu vas me faire pleurer.

— Un ami très intelligent m'a dit que ce n'était pas grave de pleurer, que parfois c'était juste le bonheur qui débordait par les yeux.

— Jason, Nathaniel ou Micah ?

— Un des trois.

— Très intelligent, en effet. Mais nous avons à faire, maintenant. Je t'aime ; au revoir et à très bientôt.

— Je vous aime aussi. À plus tard.

Je raccrochai avant de pouvoir devenir encore plus neuneu ou plus romantique. Mais un peu d'embarras était un bien faible prix à payer pour entendre autant de bonheur dans la voix de Jean-Claude. Si nous avions baissé nos boucliers métaphysiques, chacun de nous aurait pu éprouver les émotions de l'autre et lire dans une partie de ses pensées mais, tout de même, c'était bon de dire les mots et de les entendre.

Nous avons beau être bizarres et très différents des humains ordinaires, un « je t'aime » sincère, ça ne se démode jamais.

Puisque Dieu nous a faits à *Son* image, ça doit venir de *Lui*. Et du coup j'imagine que même Dieu a besoin qu'on *Le* complimente de temps en temps, qu'on *Lui* dise dans sa tête : « Merci pour ce coucher de soleil, c'était du beau boulot, et l'ornithorynque ? Une idée brillante, vraiment. » C'est peut-être pour ça qu'on est censé prier comme on le fait, parce que sinon Dieu se sentirait seul.

Parfois, il me semble que mes amis Wiccans ont mis le doigt sur

quelque chose avec leur dieu et leur déesse. Si les gens fonctionnent mieux quand ils sont en couple et qu'ils s'aiment, et si Dieu nous a effectivement faits à *Son* image, il me semble logique qu'il ait besoin d'une déesse. Et plus ma vie privée me rend heureuse, plus je me demande s'il ne souffre pas de *Sa* solitude. Je dois fréquenter trop de païens.

Je *Lui* adressai une prière de gratitude pour le bonheur qui était le mien, une autre pour le père de Micah, et je *Le* laissai gérer *Sa* propre vie amoureuse comme *Il* l'entendait. Je secouai la tête. Quelles drôles d'idées romantico-religieuses ! Me demander si Dieu n'avait pas besoin d'une compagne, c'était vraiment une réflexion de fille. Et pas du tout de mon ressort. Alors que choisir des types dangereux pour protéger nos arrières, ça, je savais faire.

J'appelai Fredo.

Chapitre 4

Micah m'envoya un texto – pour me dire qu'il avait demandé à Nathaniel de préparer nos bagages et de nous rejoindre avec à l'aéroport. J'accusai réception et appelai le troisième membre de notre ménage. Nathaniel décrocha à la seconde sonnerie.

— Coucou, Anita.

— Coucou, chaton (la plupart des hommes n'auraient pas apprécié ce surnom, mais Nathaniel n'est pas la plupart des hommes). Micah m'a dit que tu t'occupais de nos bagages à tous les trois. Tu n'oublies pas qu'on va rencontrer sa famille pour la première fois ?

— Non, je n'oublie pas.

— Donc, tu penses à me prendre des hauts pas trop décolletés, d'accord ?

— On adore tes seins, me dit-il sur un ton chantant.

Je souris.

— Et j'en suis ravie, mais tâchons de ne pas en mettre trop plein la vue à ses parents d'entrée de jeu.

— Tu me crois capable d'emporter uniquement de quoi souligner qu'il y a du monde au balcon ?

Je me marrai.

— Plutôt deux fois qu'une, oui.

— Je te promets d'emporter des tee-shirts normaux, mais la plupart de tes fringues de soirée sont très décolletées.

— Parce que les tops en soie plus conservateurs tombent bizarrement sur moi.

— Ils ne sont pas conçus pour être portés sur un bonnet F, Anita. Je ne savais même pas qu'on pouvait faire une taille de soutien-gorge pareille tout en étant aussi mince, et sans jamais avoir recouru à la chirurgie esthétique.

— La génétique, c'est merveilleux.

— Hourra pour la génétique ! dit-il avec un tel enthousiasme que je me remis à rire. Je prendrai de quoi ne pas embarrasser Micah, c'est promis.

— Merci Tu es la seule personne à qui je ferais confiance pour s'occuper de nos bagages à tous les trois.

— Je vais même emporter un costard pour qu'on soit assortis quand on ira à l'hôpital.

Nathaniel possède des costumes de grande marque absolument sublimes, mais comme il bosse en tant que danseur exotique, il n'est pas obligé de les porter au travail, contrairement à Micah. Du coup, il les réserve à des occasions spéciales, c'est-à-dire les mariages, ou

certains rendez-vous d'affaires pour lesquels tout l'entourage de Jean-Claude se doit d'être sur son trente et un.

Je songeai que Nathaniel semblait bizarrement heureux, étant donné les circonstances. Je voulus lui demander pourquoi il était de si bonne humeur, mais mon téléphone m'informa que quelqu'un d'autre essayait de me joindre.

— J'ai un autre appel Laisse-moi une seconde pour vérifier si ce n'est pas Micah.

— J'attends, dit Nathaniel joyeusement.

Un peu trop joyeusement, songeai-je, ou peut-être était-il seulement plus doué que moi pour gérer ce type de situation stressante ? C'était Jean-Claude au téléphone.

— Hé, quoi de neuf ?

— Dans les gardes que tu comptes emmener, y a-t-il des loups-garous ?

— Oui. C'est Micah et vous qui avez décrété qu'en public notre escorte devait compter autant de métamorphes que possible.

— Tu vas devoir réviser tes plans, ma petite.

— Pourquoi ?

— La meute locale réclame que tu n'emmènes aucun garde susceptible de lancer un défi à son chef. Si des obsèques doivent avoir lieu, ils comprendront que tu fasses venir nos loups à appeler, mais jusque-là ils souhaiteraient que tu t'abstiennes, en signe de bonne foi.

— Vous comptez vraiment leur laisser nous dicter leur loi ?

— Si tu veux pouvoir te concentrer sur Micah et sur son père mourant, oui. Si tu préfères causer politique avec la meute locale, voire l'effrayer suffisamment pour que la situation dégénère, je t'en prie, emmène des loups.

— D'accord, je vais revoir la composition de mon escorte.

— Parfait.

— Autre chose que je dois savoir ?

— Le Maître vampire local accepte de passer outre les salamalecs d'usage pour faciliter la vie de Micah. Il a même proposé de mettre ses gens à votre disposition pour vous servir de chauffeurs ou faire vos courses, afin que vous puissiez vous concentrer sur la famille de Micah.

— C'est très gentil de sa part, commentai-je sans pouvoir réprimer une pointe de méfiance.

— Oui, mais dis-toi bien que nous ne sommes plus des Maîtres ordinaires en visite sur le territoire d'un autre, ma petite. Nous sommes des membres du Conseil, ou affiliés à eux ; par conséquent, nous avons droit à certains privilèges et à un traitement préférentiel.

— Donc, maintenant que vous êtes le chef du nouveau Conseil, nous n'avons plus à nous soucier de toutes ces précautions politiques ?

— D'un côté, oui. Mais de l'autre nous devons faire encore plus attention à ménager l'ego des autres Maîtres, à moins que tu ne souhaites attiser les murmures de rébellion en leur sein.

— Vous savez bien que ça n'est pas le cas.

— Tâche de ne pas l'oublier quand tu t'adresseras à Fredrico et à ses gens.

— Vous avez peur que je sois malpolie ou que je leur flanque les jetons ?

— Malpolie, toi, ma petite ? Pourquoi penserais-je une chose pareille ?

Et, même énoncé avec délicatesse, le sarcasme fit mouche.

— Je serai sage, promis-je. C'est sympa de leur part de nous aider. Alors qu'on les prévient au dernier moment.

— Ils n'ont guère le choix. L'ancien Conseil européen aurait considéré leur manque de coopération comme une grave insulte, et réagi en fonction.

— Dans ce contexte, ce serait quoi, « réagir en fonction » ?

— Tu as déjà rencontré des envoyés de l'ancien Conseil, ma petite. A ton avis, comment auraient-ils puni un Maître qui aurait manqué de courtoisie envers eux ?

— Voyons... ils lui auraient foutu une trouille de tous les diables ; ils l'auraient harcelé, torturé, et éventuellement renversé s'ils avaient eu quelqu'un à mettre à sa place, ou même juste pour le plaisir de semer le chaos.

— D'un côté, nous sommes limités par les agissements de l'ancien Conseil, qui incitent nos semblables à se méfier du nouveau Conseil américain. Ils craignent que le pouvoir ne nous rende fous. Mais en attendant ils vont nous offrir leurs services et se montrer courtois afin de nous amadouer. Ils éviteront à tout prix de nous fournir une raison de nous mettre en colère contre eux.

— Donc, la réputation de l'ancien Conseil nous complique la tâche en foutant la trouille à tout le monde, mais nous la facilite en incitant les gens à bien se comporter par crainte des représailles.

— Exactement.

— Attendez... Quand des envoyés du Conseil européen nous rendaient visite, nous devions leur offrir des calices. Cela signifie-t-il que le Maître local nous fournira de quoi nourrir l'ardeur ?

— Je n'ai pas pris de dispositions dans ce sens, mais, s'il ne le fait pas spontanément, ça voudra dire qu'il ne nous respecte pas autant qu'il respectait l'ancien Conseil.

— Vous vous servez de cette visite pour tester les réactions de Fredrico envers nous, et envers vous, dis-je en m'efforçant de ne pas prendre un ton accusateur.

— Je ne suis pas l'instigateur de ce déplacement, ma petite. Mais

puisque vous devez le faire, oui, j'en profite. Nous devons découvrir comment nous sommes perçus, éprouver la force de notre domination pour décider de quelle façon nous voulons tenir les rênes du pouvoir.

— Je préférerais ne pas utiliser la maladie du père de Micah comme prétexte pour sonder la loyauté des vampires locaux, protestai-je.

— Pas seulement celle des vampires, ma petite, mais aussi celle des métamorphes. Notre Micah voyage à travers tout le pays pour parler à divers groupes animaux, les aider à gérer leurs problèmes. Il œuvre pour de meilleures relations entre les humains ordinaires et la communauté lycanthrope. Il est devenu le porte-parole du mouvement, et on fait souvent appel à lui pour régler des conflits dont le siège se situe à des centaines de kilomètres de chez nous.

— Où voulez-vous en venir, Jean-Claude ?

— Nous avons découvert que la raison pour laquelle aucun Roi d'un autre groupe animal ne s'est attaché à toi autant que Micah, c'est que la place était déjà prise. Et, à travers toi, Micah a des liens avec beaucoup d'autres espèces que les léopards.

— Je sais, je sais. Nous sommes liés à tout un tas de groupes animaux, et Micah est un vrai Roi-léopard au sens métaphysique du terme, capable de régner grâce à ses pouvoirs surnaturels et non seulement par sa volonté et ses actions. Si je ne partageais pas mon lit avec un véritable Roi métamorphe, ça n'aurait pas fonctionné ainsi, mais je pensais que ça n'était valable qu'ici, à St. Louis. Voulez-vous dire que d'autres métamorphes à travers le pays sont attirés par le pouvoir de Micah sans s'en rendre compte ?

— Non, je veux dire que, lorsqu'il se déplace pour les rencontrer, son pouvoir l'accompagne. Les gens veulent être protégés, ma petite. En Amérique, on vous enseigne que chacun doit être le héros de sa propre histoire, mais la plupart des humains ordinaires ne sont pas taillés pour ça. Ils ont besoin de quelqu'un à suivre. S'ils ont de la chance, ils trouvent un chef bienveillant ; dans le cas contraire...

Jean-Claude n'acheva pas sa phrase.

— Micah est bienveillant.

— Oui, il est bienveillant et fort, et il pense à l'intérêt du plus grand nombre. Il envisage les problèmes à une échelle globale.

— Je ne crois pas qu'il ait contacté les groupes animaux de sa ville natale.

— C'est pourquoi je m'en suis chargé à sa place.

— Vous devriez sans doute le prévenir.

— C'est déjà fait.

— Et qu'a-t-il dit ?

— Qu'il m'était reconnaissant pour le coup de main, et que la politique était la dernière de ses préoccupations pour le moment.

— Évidemment.

— Mais ça ne change rien au fait que quelqu'un doit s'en soucier, ma petite.

— Ah ! Merde ! Vous êtes en train de dire que, puisque Micah n'est pas en état de le faire, c'est moi qui vais devoir gérer ?

Il gloussa.

— Pas exactement, non. Mais j'ai parlé à Fredo des complications que ta visite pourrait entraîner, et il va en informer les gardes que tu décideras d'emmener. Il m'a quand même bien précisé que, pour une visite diplomatique, il aurait fait une autre sélection. Je lui ai répondu que ta sécurité était plus importante que nos bonnes relations avec les dirigeants locaux, donc, tu peux t'en tenir à ton choix initial, quel qu'il soit.

— Vous savez quoi ? Je suis certaine que vous n'avez pas demandé à Fredo qui nous avons choisi.

— J'ai toute confiance en toi pour ce qui est de choisir des combattants.

— Et j'ai toute confiance en Micah et en vous sur le plan politique. Dommage, c'est moi qui aurai les idées les plus claires pendant ce déplacement.

— En effet, c'est fâcheux, reconnu Jean-Claude.

Une idée me traversa l'esprit. Je me sentis idiote de ne pas y avoir pensé plus tôt.

— Je me nourris de Rafaël, le Roi des rats, et de Reece, le Roi des cygnes. Si j'avais couché avec l'un d'eux avant de rencontrer Micah, serait-il devenu mon « Roi véritable » à sa place ?

— Je ne le pense pas, mais je ne puis en être certain. Je sais que les rats et les cygnes sont les seuls groupes animaux qui possèdent un dirigeant à l'échelle nationale. Et je sais aussi que tu ne te nourris que rarement de Rafaël et de Reece, mais, quand tu le fais, je sens l'énergie de chacune des personnes liées à eux.

Je frémis, et pas de plaisir cette fois. C'est fabuleux de sentir des gens qui se trouvent à des centaines de kilomètres canaliser leur énergie vers leur Roi et, à travers lui, jusqu'à moi. Je connais le visage de certains cygnes et rats-garous que je n'ai jamais rencontrés hors d'un échange métaphysique.

— Vous croyez que Micah est parti pour devenir le Roi suprême ?

— Je pense qu'il a une occasion unique de s'imposer comme... haut Roi d'une majorité de la communauté lycanthrope dans ce pays, en se calquant sur le modèle des rats-garous.

— Vous en avez déjà discuté, tous les deux ?

— Un peu.

— Et vous n'avez pas eu l'idée de m'inclure dans la conversation ?

— Tu t'es forcément rendu compte de ce qui se passait, ma petite. Micah et sa *Coalition* sont appelés partout à travers le pays pour régler de manière non violente et plus « humaine » des querelles entre différents groupes animaux. Quand une communauté se tourne systématiquement vers la même personne pour résoudre ses conflits internes et la diriger, qu'est-ce que ça signifie ?

— Que cette personne est en train de devenir son chef.

— Si tu ne l'as pas vu, c'est uniquement parce que tu ne voulais pas le voir. Tu détestes la politique. Micah ne désire pas devenir le haut Roi, mais il est trop intelligent pour ne pas avoir perçu cette possibilité.

— D'accord. Donc, je suis idiote et aveugle, désolée.

— Un peu lente à la détente parfois, mais jamais stupide, ma petite. Disons que tu ne fais pas toujours attention à ce qui se passe autour de toi.

— Soit. Alors, que devrai-je faire pendant cette visite, puisque Micah ne sera pas en état de jouer son rôle de diplomate ?

— Concentre-toi sur lui et sur son père. Fredrico s'est montré très compréhensif ; il sait que ce sera votre priorité.

— On sait quelque chose sur ce Fredrico ?

— Oui. C'était un noble espagnol et un conquistador, autrefois.

— Les anciens nobles font rarement preuve d'empathie envers les problèmes tels que celui de Micah.

— Exact, ma petite, mais Fredrico a sans doute peur de nous. Et la spécialité des nobles, c'est justement de se montrer courtois envers les plus puissants qu'eux.

— Personnellement, je préfère me montrer agressive.

— Parce que tu n'as jamais dû survivre au sein d'une cour. C'est le genre de chose qui t'enseigne l'humilité.

— Je crains d'avoir peu de dispositions naturelles pour ça.

Jean-Claude s'esclaffa de bon cœur. Ce devait être la première fois que je l'entendais rire de cette façon. Comme il ne donnait pas signe de s'arrêter, je bougonnai :

— C'est ça, marrez-vous. Je vous laisse, j'ai Nathaniel en ligne.

— Désolé, ma petite, mais du point de vue politique tu es la personne la moins humble que je connaisse.

— Parce que je préfère négocier depuis une position de force.

— Même quand tu n'en as pas.

— On est plus balèzes que ce Fredrico, pas vrai ?

— Beaucoup plus.

— Dans ce cas, il se montre serviable parce qu'il n'a pas le choix.

— Oui, ma petite, mais tâche de ne pas le mentionner devant ses gens. Ménage sa fierté. Fredrico est originaire d'une époque où on défiait les gens en duel à mort pour venger la moindre insulte. Pitié !

Ne va pas l'offenser.

— Le loup est son animal à appeler ? C'est pour ça que vous avez été si prévenant avec la meute locale ?

— Non, ma petite. Fredrico n'a pas d'animal à appeler. J'ai fait preuve de diplomatie envers les principaux groupes animaux de la ville parce que c'est ce que Micah aurait souhaité. Nous asseyons notre structure de pouvoir sur l'égalité de toutes les créatures surnaturelles, pas sur la supériorité des vampires. C'est une approche nouvelle, très américaine, très progressiste. Les plus jeunes d'entre nous approuvent ; les plus âgés se méfient, voire s'opposent à l'intégration des métamorphes.

— Puisque Fredrico est un ancien conquistador, il doit être très vieux. Il voit ça d'un mauvais œil ?

— Si tel est le cas, il n'en a rien dit.

— Pas d'animal à appeler, ça veut dire qu'il est assez faible pour un Maître de la Ville, non ?

— En effet, raison pour laquelle son territoire se trouvait initialement en zone rurale. Nul n'aurait pu prévoir que les communautés humaines voisines finiraient par s'étendre au point qu'il deviendrait le Maître d'une agglomération aussi importante.

— Tout de même, je suis surprise que personne ne l'ait encore défié pour prendre sa place.

— C'est déjà arrivé. Mais il continue à s'entraîner à l'épée, et c'est l'arme qu'il choisit toujours en cas de duel.

— Vous dites qu'il a réussi à se maintenir en position parce que c'est un bretteur hors pair ?

— Du moment que le vampire qui le défie n'appartient pas au Conseil, Fredrico peut choisir le mode d'affrontement. Et ses adversaires ne peuvent pas recourir à leur animal à appeler puisqu'il n'en possède pas ; ce serait tricher.

— Ainsi, sa faiblesse devient une force.

— En partie.

— Mais vous, vous êtes membre du Conseil.

— Tu t'es battue à mon côté quand le Tremblement a tenté de nous détruire. En tant que membre du Conseil, il aurait pu utiliser tous les pouvoirs dont il disposait. Il aurait pu provoquer un séisme et réduire notre belle ville à l'état de gravats.

— Il voulait que les humains aient de nouveau peur des vampires. Un séisme n'aurait pas servi son objectif car personne n'aurait voulu croire que c'était l'œuvre d'un vampire.

— Exact. Néanmoins, il aurait eu le droit d'en provoquer un.

— Donc, si vous affrontiez Fredrico, on pourrait faire appel à tous nos métamorphes pour lui botter le cul.

— Et mettre à sa place un Maître de notre choix, oui.

— Du coup, on se la joue diplomate pour qu'il puisse sauver la face.

— C'est ça.

— D'accord. Je comprends.

— Tant mieux. Maintenant, je te rends à notre Nathaniel. Veux-tu que j'appelle Fredo pour lui dire que tu auras besoin d'un autre garde ?

— Je préfère choisir le remplaçant moi-même.

— Dans ce cas, abrège ta conversation avec notre minet.

— Promis. Je vous aime.

— Moi aussi, ma petite.

Je repris Nathaniel en ligne.

— Je t'ai mise sur haut-parleur, me prévint-il. Je devais continuer à faire les bagages.

— Pas de souci

— Que voulait Jean-Claude ?

— Je t'en parlerai dans l'avion. Pour le moment, je dois finir d'organiser notre escorte.

— Entendu.

— Je t'aime.

— Je t'aime plus.

— Je t'aime mieux.

— Je t'aime plus mieux.

J'imagine que mes deux léopards-garous avaient besoin d'être rassurés. Et moi donc !

Chapitre 5

J'ai peur en avion. Pour ne rien arranger, cette fois, mon siège était plus large que sur un vol commercial, mais l'appareil beaucoup plus étroit, constatai-je en bouclant ma ceinture de sécurité. Comme je suis également claustrophobe, je m'apprêtais à passer un sale moment.

Mais dès que Micah s'assit près de moi et me prit la main, j'oubliai mes propres angoisses pour me concentrer sur lui. Son visage était impassible derrière ses lunettes de soleil, mais je percevais la tension dans sa main et son bras, et devinais qu'elle faisait vibrer tout son corps. Dans la hâte des préparatifs, je n'avais pas eu l'occasion de le voir depuis que je lui avais annoncé la mauvaise nouvelle.

— Tu vas bien ?

Ces mots avaient à peine quitté ma bouche que je mesurai leur stupidité, mais que pouvais-je demander d'autre ?

Micah eut un sourire entaché de tristesse et d'autodérision, avec une petite pointe de colère pour parachever le cocktail. C'était son sourire normal à l'époque où nous nous étions rencontrés. Un sourire plein de bonne volonté, mais jamais vraiment heureux. J'étais navrée de le voir réapparaître.

Je me penchai pour l'entourer de mes bras et l'attirer vers moi à cause de la ceinture de sécurité qui limitait mes mouvements. Cela n'eut pas l'air de le déranger, et il me rendit mon étreinte. Comme il fait la même taille que moi, je pus poser mon menton sur son épaule. C'est le seul de mes amoureux qui ne dépasse pas le mètre cinquante-huit. On partage nos tee-shirts et certains de nos jeans. De tous les hommes de ma vie, il est le plus petit et le plus délicat en apparence, mais je sentais la force de ses bras autour de moi. Je savais combien le corps planqué sous son costume de grande marque était athlétique. Micah court pendant des kilomètres quelle que soit la météo ; il dit que ça l'aide à réfléchir.

— Je ne sais pas comment faire, marmonna-t-il, le visage enfoui dans mes cheveux.

— Avec tes parents ?

— Oui.

Sans le lâcher, je levai une main pour caresser les boucles épaisses de sa queue-de-cheval.

— Je suis vraiment désolée que tu doives rentrer chez toi dans des circonstances pareilles.

Il me serra si fort que je protestai presque. Mais à peine avais-je eu le temps de me raidir entre ses bras qu'il relâcha la pression. En tant que léopard-garou, Micah peut plier la plupart des métaux à

maines nues, mais il est toujours très conscient de sa force.

— Excuse-moi, dit-il en s'écartant pour se rasseoir dans son siège et poser sa tête sur le dossier.

Toujours tournée vers lui, je lui pris la main

— Il n'y a pas de quoi. Tu es bouleversé.

— Et je le resterai sans doute pendant tout notre séjour. Comment paraître devant eux ? Comment gérer le fait que mon père est blessé, peut-être mourant ? (Sa tête roula vers moi) Je n'arrive pas à m'imaginer perdant un parent aussi jeune que tu l'étais au moment de l'accident de ta mère. C'est déjà assez horrible quand on est adulte...

C'était très rare que l'on parle de ça entre nous, et encore plus qu'il aborde le sujet le premier. J'acquiesçai.

— Ouais, c'est horrible, mais j'avais à peine huit ans. Toi, tu as grandi avec tes deux parents jusqu'au moment où tu es parti à la fac. Moi, je n'ai eu que mon père pendant deux ans, puis une belle-mère avec qui je ne m'entendais pas et une demi-sœur de mon âge, et après ça ils ont eu Josh ensemble. J'ignore à quoi aurait ressemblé ma vie si ma mère n'était pas morte.

— J'ai un beau-père et des demi-frères.

— Tu ne me l'avais jamais dit.

Micah haussa les épaules.

— Je n'étais pas proche de la seconde famille de ma mère. Au moment du divorce, j'ai pris le parti de papa. J'aimais ma mère, mais c'est elle qui l'a quitté, et il n'a jamais refait sa vie, comme s'il était incapable d'aimer une autre femme qu'elle.

— Tu avais quoi ? Douze ans quand ils se sont séparés ?

— Oui.

J'étudiaï son visage, tentant de déchiffrer son expression derrière ses lunettes de soleil. Il n'y avait pas beaucoup de lumière à bord de l'avion, mais Micah a l'habitude de les porter en public pour dissimuler ses yeux de léopard. Il a perdu sa capacité à redevenir complètement humain à cause de Chimère, le poly-garou sadique qui avait pris le contrôle de son Pard et l'avait puni en le forçant à rester trop longtemps sous sa forme animale.

Mais j'aime ses yeux vert-jaune, qui se marient si bien avec le bronzage que Micah développe très facilement en été. Moi, j'ai le teint ultra pâle de mon père d'origine allemande.

— Tu m'as dit que tes yeux étaient marron, à l'origine. Tu les tenais de qui ?

— De mon père.

Cette fois, il eut un vrai sourire. Un sourire plein d'amour, de bonheur, de souvenirs, de la fierté d'un fils qui ressemble à son père. Je savais qu'ils chassaient ensemble autrefois, comme moi avec mon propre père. Micah et moi avons tous deux passé les week-ends de

notre enfance dans les bois, à pister du gibier et à camper.

— Donc, tu lui ressembles ?

— Il est un peu plus grand que moi, mais on est bâtis pareil. Quand j'étais gamin, il a eu le bon sens de m'inscrire à la gym et aux arts martiaux plutôt que dans l'équipe de foot minime. Il aimait regarder les matchs, mais il a toujours été trop fluet pour jouer, et il savait que je le serais aussi. Donc, il ne m'a pas forcé comme l'avait fait mon grand-père avec lui. Il m'a épargné cette frustration.

— Ton grand-père ?

— Ouais. Il fait un mètre soixante-dix, et il est déjà plus costaud. Papa et moi, on tient de ma grand-mère. Les types costauds ne réfléchissent jamais au fait que, s'ils épousent une pom-pom girl minuscule, leurs enfants risquent de tenir d'elle, les garçons y compris.

— J'en déduis que ton grand-père n'est pas ta personne préférée au monde ?

— Mon père et lui se prenaient souvent la tête parce que papa n'était pas assez baraqué pour pratiquer des sports « virils », même s'il a réussi à décrocher une bourse de base-ball pour aller à la fac. Et il avait le niveau universitaire, mais il ne pouvait pas frapper assez fort pour espérer un poste dans une major, et il le savait.

— Le base-ball est un sport viril, protestai-je.

Micah grimacha.

— Grand-papa Callahan jouait au foot américain et faisait de la lutte. Et puis il se musclait plus facilement que nous, un peu comme Nathaniel.

Comme si nous l'avions fait apparaître en parlant de lui, le troisième membre de notre ménage monta les quelques marches et pénétra dans l'avion. Il a les épaules plus larges que celles de Micah, et il porte bien ses muscles supplémentaires sur son mètre soixante-huit. En fait, il a dû mettre la pédale douce sur le fitness parce qu'il commençait à être trop costaud pour garder la souplesse dont il a besoin en tant que danseur. Micah, lui, doit bosser deux fois plus dur pour chaque centimètre de muscle supplémentaire.

Les cheveux auburn de Nathaniel devaient être tressés serré car, vus de face, ils paraissaient courts. Il portait toujours ses lunettes de soleil, non pour dissimuler ses yeux, mais parce que la lumière était très forte dehors. Entre ses cheveux tirés en arrière, ses lunettes et son costume anthracite, il ne donnait à voir que le contour de son visage. Rien ne venait distraire le regard de cette ligne parfaite qui courait de sa tempe à son menton à la fois doux et viril, en passant par ses pommettes hautes. Mais le coup de grâce, c'était sa bouche large aux lèvres si bien ourlées, juste assez pleines pour le rendre beau plutôt que simplement séduisant. Son visage nu n'avait pas davantage besoin d'ornements que celui du *David* de Michel-Ange.

La main de Micah frémit dans la mienne et, cette fois, ce n'était pas du chagrin. Avait-il, lui aussi, senti son pouls s'accélérer à la vue de notre dernier tiers ? Nous pivotâmes en même temps pour nous regarder. L'espace d'une seconde, je scrutai le triangle délicat de son visage dominé par sa bouche généreuse, puis il éclata de rire et j'en fis autant, comme si une partie de cette horrible tension venait de s'évaporer.

— J'ai fait quelque chose de drôle ? demanda Nathaniel.

— Non, répondit Micah. C'est juste que, Seigneur ! tu es tellement...

— ... beau, achevai-je.

— C'est ça.

Nathaniel rougit et nous gratifia d'un sourire radieux qui illumina tout son visage. Ce sourire, j'avais pris l'habitude de le voir depuis quelque temps ; en revanche...

— Je ne t'avais jamais vu rougir.

Il baissa la tête comme s'il était gêné – ça aussi, c'était une première.

Micah se leva et se dirigea vers lui. Je voulus en faire autant, mais ma ceinture de sécurité me retint. Ça m'apprendrait à être trop prudente. Je restai donc assise et regardai les deux hommes s'étreindre. Ils commencèrent à la façon de deux bons potes, avec juste les poitrines qui se touchent et une distance convenable entre les bassins. Puis Micah s'écarta suffisamment pour dévisager Nathaniel. Ils avaient tous les deux les cheveux tirés, et ils étaient tous les deux en costard, de sorte que j'avais une vue inhabituellement dégagée sur leur profil. Si Nathaniel ressemblait à du marbre sculpté, Micah évoquait un matériau plus délicat – de l'ivoire, peut-être, à condition que l'ivoire puisse bronzer et esquisser des boucles autour de son visage malgré sa queue-de-cheval

Ils s'embrassèrent et je retins mon souffle, regardant leurs lèvres bouger et leurs bras se glisser autour de leur taille. Les mains de Nathaniel se plaquèrent contre le dos de la veste de Micah pour sentir les muscles de celui-ci sous le tissu élégant à la coupe si classique. Puis ils s'écartèrent l'un de l'autre et se tournèrent vers moi sans se lâcher, m'offrant leurs visages de face et côte à côte, le plein impact de leurs traits bien dessinés, de leurs bouches entrouvertes. J'aimerais rapporter que je fis un commentaire spirituel ou poétique, mais je ne pus lâcher qu'un pauvre : « Ouah ! »

Nathaniel se fendit d'un large sourire.

— Je crois que le spectacle lui a plu.

Micah me tendit la main pour m'inviter à les rejoindre. Je tentai de me lever et oubliai de nouveau ma ceinture de sécurité, puis dus me battre contre elle comme si je n'en avais jamais défait de ma vie.

Cela fit beaucoup rire mes deux amoureux.

— Vous me faites perdre la tête avant même de m'avoir embrassée, me justifiai-je, penaude.

— Tu veux qu'on t'aide ? proposa Micah, la voix frémissante d'un rire contenu.

Enfin, je parvins à me libérer et les rejoignis. Ils ouvrirent le cercle de leurs bras pour m'accueillir. Je me retrouvai enveloppée de leur rire grave et viril, de la chaleur et de la pression de leurs corps. Je ne connais pratiquement rien de meilleur au monde – et jamais je n'aurais cru posséder quelque chose d'aussi précieux.

Autrefois, je pensais pouvoir n'aimer qu'une personne à la fois, mais aujourd'hui j'aime Jean-Claude, et j'aime aussi les deux hommes qui m'enlaçaient dans l'avion. Je les aime ensemble ; nous formons une unité, un trio. Jean-Claude est une entité séparée, et à nous deux, même au milieu de tous nos autres partenaires, nous sommes un couple. Les sentiments qui m'unissent à Micah et à Nathaniel n'enlèvent rien à ma relation avec lui ; au contraire, ils l'enrichissent. En vérité, chacune des relations existantes au sein de notre groupe bénéficie de toutes les autres, et voilà pourquoi nous sommes tous plus heureux que nous ne l'avons jamais été. Je ne crois pas au bonheur parfait et éternel, mais je crois au bonheur que je vis en ce moment.

Je levai la tête, et Nathaniel se pencha pour m'embrasser pendant que Micah nous serrait tous les deux contre lui, et je sus qu'après ce baiser j'en recevrais un autre de mon Roi-léopard. La vie était belle. Quoi qu'il arrive lorsque nous atterririons dans la ville natale de Micah, nous ferions avec. Nous surmonterions l'épreuve, parce que nous nous aimions. L'amour ne résout pas tous les problèmes de couple, mais il peut triompher de tout le reste.

Chapitre 6

Des voix à l'extérieur de l'avion nous arrachèrent à notre bulle tiède. Je tentai de regarder vers le bas des marches pour voir ce qui se passait, mais les larges épaules et la poitrine de Nathaniel s'interposaient. Mais Nathaniel pouvait voir, lui, et Micah avait un meilleur angle que moi. Alors je demandai :

— C'est quoi, le problème ?

— Nicky bloque la passerelle, et les autres gardes n'ont pas l'air contents, rapporta Nathaniel.

— Surtout Nilda, ajouta Micah.

Ils s'écartèrent pour que je puisse voir par moi-même.

Nicky se tenait au bas de l'escalier pliant tel un mur de muscles blonds. Il fait un peu moins d'un mètre quatre-vingts, si bien que Nilda le regardait de haut avec son mètre quatre-vingt-dix. C'est la deuxième femme la plus grande que j'ai jamais rencontrée, et elle s'entraîne sérieusement. Cela lui a donné une silhouette tonique, mais elle ne se muscle pas facilement. Alors que Nicky a des épaules presque aussi larges que je suis haute. Malgré sa taille imposante, Nilda pourrait soulever toute la fonte du monde sans parvenir à un résultat semblable. Même moi, je fais du muscle plus facilement qu'elle. Question de génétique.

Son bronzage joliment doré contrastait avec ses cheveux d'un blond presque blanc et ses yeux bleus soulignés par des pommettes hautes, dans un visage typiquement Scandinave qui ressemblait à une pub pour l'office du tourisme norvégien. Son vrai prénom, c'est Brunhilda, comme une des Walkyries, et en la voyant hurler à la figure de Nicky, les épaules crispées et les traits déformés par la rage, on ne pouvait qu'approuver le choix de ses parents.

Nilda faisait autrefois partie des Arlequin, les guerriers qui, pendant des millénaires, ont servi de gardes du corps, d'espions, d'assassins, de juges et d'exécuteurs à la communauté vampirique – des créatures si dangereuses que le seul fait de prononcer leur nom pouvait vous valoir une sentence de mort. Les Arlequin formaient la garde d'élite de la Mère de Toutes Ténèbres, la légendaire première vampire, l'obscurité incarnée, qui les utilisait pour exercer un contrôle absolu sur sa descendance. Jusqu'au jour où, parce qu'elle s'ennuyait ou qu'elle était devenue trop vieille, elle est entrée dans une « hibernation » qui a duré des siècles. Alors, les Arlequin se sont scindés en deux groupes : ceux qui croyaient toujours à leur dessein originel, et les autres.

Nilda était l'animal à appeler d'un des Maîtres vampires qui

composaient les Arlequin. À présent, elle bosse pour nous. Certains jours, je suis presque sûre qu'elle serait restée dans l'autre camp (celui des Arlequin furieux qu'on ait détruit leur Maîtresse) si son Maître lui avait laissé la moindre voix au chapitre. Mais il est de la vieille école et considère que son animal à appeler n'est qu'une extension de lui-même, une machine à se battre qu'il peut baiser à l'occasion. Elle est si peu réelle à ses yeux qu'il doit voir ça comme de la masturbation.

Je n'aime pas beaucoup le Maître de Nilda, mais je ne suis pas très fan d'elle non plus. Je l'avais choisie pour cette mission dans une tentative pour intégrer les anciens Arlequin au reste de nos gardes, mais certains sont plus adaptables que d'autres. Je me demandais ce que Nicky avait bien pu faire pour la mettre dans cet état. Nilda était du genre soupe au lait, mais pas à ce point.

En m'approchant de la porte de l'avion, je découvris deux de nos autres gardes debout sur le côté. Dem (diminutif de Démon, surnom de Méphistophélès) arborait un large sourire comme si le spectacle l'amusait beaucoup. Son beau visage doré irradiait la bonne humeur ; seul son regard bleu et noisette demeurait plus circonspect. Je n'avais pas besoin de me rapprocher de lui pour savoir que son corps était tendu, prêt à bondir au cas où la situation dégénérerait. Avec son mètre quatre-vingt-six, il était entre les deux autres en matière de taille, et aussi de largeur d'épaules, mais moins musclé qu'eux. Dem est naturellement costaud, ce qui le rend paresseux en salle de muscu. Il s'entraîne comme un fou au combat à mains nues et au maniement des armes à feu, mais il déteste soulever de la fonte.

Ethan observait la scène d'un air grave, tout son langage corporel trahissant son mécontentement. Avec son mètre soixante-dix, c'est l'un de nos gardes les plus petits, mais il bosse deux fois plus dur pour compenser. Il est toujours le dernier à quitter le tatami et le premier à se porter volontaire pour apprendre quelque chose de nouveau. Ses boucles sont coupées court sur les côtés et un peu plus longues sur le dessus, ce qui lui fait une sorte de choucroute naturelle. Il a les cheveux d'un blond presque blanc, avec des reflets gris et une tramée roux foncé qui part de son front pour finir dans sa nuque. On dirait qu'il s'est teint pour se donner un genre, mais c'est complètement naturel. Ses yeux aussi sont d'un gris très doux.

— Je n'avais encore jamais vu Nilda péter les plombs à ce point, commenta Nathaniel

Micah et moi acquiesçâmes d'une seule voix :

— Moi non plus.

M'écartant des deux hommes, je me dirigeai vers l'escalier. Je voulais empêcher que la dispute ne vire à la bagarre, dans la mesure du possible. A priori, j'aurais cru que Nicky avait dit quelque chose pour provoquer Nilda, mais je ne voyais pas ce qui aurait pu susciter

une telle réaction.

Les Arlequin sont censés être les espions ultimes, dotés d'une volonté de fer et d'une impeccable maîtrise d'eux-mêmes. Pourtant, j'ai remarqué que certains métamorphes parmi eux feraient bien d'aller voir un psy. Leurs Maîtres vampires utilisent ça comme argument pour dire : « Vous voyez ? Il faut les tenir en laisse, parce que ce ne sont que des animaux ». Je pense plutôt qu'on a abusé d'eux pendant des siècles – voire des millénaires – et que maintenant qu'ils sont libres ils ne savent pas comment se comporter. Maintenant qu'ils ont le droit d'avoir des émotions, la seule qui remonte à la surface, c'est la colère. Et comme ils ne peuvent pas la passer sur leurs Maîtres, ils la passent sur n'importe qui d'autre. Ce jour-là, apparemment, Nicky était le « n'importe qui d'autre » de Nilda. Eh merde !

Arrivée en haut des marches, je lançai :

— Nilda, du calme.

La métamorphe ne parut pas m'entendre. Elle enfonça un index dans la poitrine de Nicky, dont je vis les épaules se crispier. Elle l'avait touché, ce qui ouvrait la porte à un affrontement physique et faisait monter la tension d'un cran. Cette fois, je criai :

— Interdiction de vous battre ! Ça suffit, Brunhilda !

Levant la tête vers moi, elle me foudroya de ses grands yeux bleus devenus presque gris, ce qui signifiait que la colère était à deux doigts de la submerger. Notre Viking était parmi nous depuis quelques mois, et nous avions eu le temps de repérer les signes. Le suivant, c'était les ondulations de pouvoir brûlantes qui émanaient d'elle comme d'une fournaise. Sous l'ancien régime, cela aurait fait reculer la plupart des autres métamorphes, qui auraient été forcés de l'affronter ou de capituler. Son énergie soufflait le long de ma peau, si vivace qu'elle étranglait presque mon souffle dans ma gorge. Même pour Nilda, c'était beaucoup.

— Tu dis que nous sommes des vôtres, mais tu prends toujours leur parti ! Nous servions les Ténèbres incarnées, et aujourd'hui nous ne sommes plus rien ! glapit-elle d'une voix grondante de pouvoir ardent, si ardent qu'il me sembla que j'aurais dû voir ses mots s'enflammer dans l'air entre nous.

Je me forçai à conserver un ton égal mais inflexible pour répondre :

— C'est toi qui me cries après, Nilda. Toi qui pètes les plombs en public comme une débutante. Qu'as-tu fait de la célèbre discipline des Arlequin ?

— Tu ignores la signification de ce mot, cracha-t-elle. Tu n'es qu'une gamine qui n'a même pas vécu une vie entière ! Nous sommes les Arlequin !

Son pouvoir se déversait sur moi en une cascade si incendiaire

qu'elle aurait dû me brûler la peau. Je luttai pour ne pas frémir et me demandai comment faisait Nicky pour rester stoïquement planté à une longueur de bras d'elle. L'effet est toujours pire de près, et un contact physique peut être carrément douloureux. Pourtant, Nicky ne bougeait pas davantage qu'un rocher au milieu d'un torrent. Et s'il pouvait le faire, je pouvais le faire aussi

Je descendis encore deux marches, et ce fut comme si j'entrais dans un bain bouillant, un bain dont je savais que je ressortirais toute rouge et endolorie.

— Vous vous battez bien, mais franchement, pour tout le reste, vous ne m'impressionnez pas beaucoup. Et je suis peut-être une gamine, mais c'est moi qui commande ici.

— C'est Jean-Claude qui commande. Toi, tu es moins qu'un animal à appeler, une vulgaire esclave humaine. Tu ne devrais pas pouvoir donner des ordres à qui que ce soit !

Ah ! Nous y voilà, songeai-je. C'était pire qu'une simple petite amie qui a hérité d'un poste de gérante pour la seule raison qu'elle couche avec le patron. Sous l'ancien régime, votre rang dépendait de vos pouvoirs surnaturels. Les vampires venaient d'abord, puis les métamorphes, et les serviteurs humains. Les humains ordinaires n'étaient considérés que comme de la nourriture.

— Tu n'es pas mon chef, humaine, et Nicky non plus !

Nilda fit un pas vers le lion-garou qui se tenait immobile et silencieux face à elle.

— En effet, Nicky n'est pas responsable de toi, dis-je calmement.

Puis je baissai mes boucliers et touchai délibérément les bêtes à l'intérieur de moi. J'invoquai ma propre chaleur surnaturelle et la laissai se déverser dans celle de Nilda. Je m'avançai encore dans le torrent de sa colère, laissant ma voix devenir aussi basse et grondante que la sienne.

Je porte en moi une tigresse de chaque couleur, une panthère, une louve et une lionne ; Nilda n'a qu'une ourse – une ourse de cette espèce à poils bruns apparentée aux kodiaks et aux grizzlys, mais en plus massive. Certains des métamorphes les plus âgés sont le dernier maillon génétique de lignées animales disparues. On comptait plusieurs ours-garous parmi les animaux à appeler des Arlequin, et c'était tous des monstres.

Mais un ours n'est jamais qu'un seul animal. Moi, je dispose de toute une ménagerie. Les marques vampiriques de Jean-Claude me maintiennent sous forme humaine (pour le moment), mais les bêtes sont quand même en moi, et on trouve toute une panoplie de tigresses parmi elles.

— Mais moi, oui ! tonnai-je en mettant tout mon pouvoir dans ces trois mots.

Jetais assez près de Nilda pour voir ses yeux virer au brun rougeâtre – des yeux d'ourse dans un visage humain. Les yeux sont toujours la première partie du corps qui se transforme chez un lycanthrope. Et, même quand elle pétait les plombs, Nilda n'avait encore jamais laissé les siens changer. Merde ! En prouvant que j'avais de quoi la mater, ma démonstration de pouvoir aurait dû la calmer, mais elle avait produit l'effet inverse. Je n'avais vraiment pas besoin de ces conneries un jour comme aujourd'hui.

— Tu te comportes comme une débutante pendant sa première mission. Contrôle-toi ou rentre au *Cirque*. Tes caprices, tu peux te les garder.

— D'après mes instructions, tu as besoin de six gardes. Je suis la sixième. Je ne désobéirai pas à Fredo.

— C'est moi qui lui donne ses ordres. Si je te dis de rentrer, tu rentreras.

Nilda baissa la tête, et je vis presque son pouvoir scintiller autour d'elle comme une brume de chaleur au-dessus du bitume en plein été. Elle ravala son énergie, et, quand elle releva la tête, ses yeux étaient redevenus bleus et humains, même si on y lisait toujours une rage évidente. Cela dit, peu m'importait qu'elle soit en rogne ; ce que je ne tolérerais pas, c'est qu'elle pète les plombs.

— Je ne ferai pas honte à mon Maître.

Elle était en train de se calmer, mais trop tard de mon point de vue. Je n'avais pas le temps de jouer les psys. J'étais désolée pour elle et, d'une certaine façon, je comprenais sa colère, mais Micah avait besoin de moi, et il était ma priorité.

— Je ne suis pas ta nounou, Nilda. Je sais bien que tu n'as pas eu la vie facile jusqu'ici, mais ce n'est pas mon problème aujourd'hui. Rentre avec le chauffeur. Je vais appeler Fredo pour le prévenir.

Elle me dévisagea, sans colère cette fois, plutôt comme si elle tentait d'analyser mon humeur. C'est l'une des choses que j'ai remarquées chez les ours-garous des Arlequin : ils ont du mal à déchiffrer les expressions humaines. De mon côté, j'ai toujours du mal à déchiffrer l'expression animale de mes proches une fois qu'ils se sont transformés, donc je n'ai jamais trouvé ça bizarre. Mais je devrais peut-être en parler avec eux, à l'occasion. Plus tard.

— J'ai ravalé mon pouvoir. J'ai fait ce que tu me demandais. Pourquoi me renvoies-tu quand même ? demanda-t-elle calmement, comme si c'était moi qui me montrais déraisonnable.

— Parce qu'il est hors de question que tu réitères ton petit numéro devant la famille de Micah. Son père est shérif, ce qui signifie qu'il y aura des policiers à l'hôpital. Si tu pètes les plombs devant eux, ils risquent de tirer d'abord et de chercher à comprendre ensuite. C'est un Etat de l'Ouest. Là-bas, ils ont le droit de te tuer sous ta forme

humaine, et si les analyses de sang confirment que tu étais lycanthrope ils ne seront pas poursuivis en justice. Si tu tiens à te suicider, personnellement, je m'en fiche, mais ce serait ennuyeux que ton manque de discipline entraîne ton Maître dans la tombe. Et, surtout, je refuse que des gens auxquels je tiens risquent d'être blessés par ta faute.

Nilda écarquilla les yeux encore plus grands, et je vis qu'elle avait des larmes au bord des cils. Elle luttait pour les empêcher de couler. Merde alors !

— Pitié ! implora-t-elle. Pitié ! Si tu me renvoies, il saura que j'ai échoué. Tu ne comprends pas ce qu'il me fera pour me punir.

— Il n'a pas le droit de te faire quoi que ce soit sans la permission de Jean-Claude. Tout ce qui se passera, c'est que, pendant un petit moment, on ne t'assignera plus que des missions locales, loin des caméras. Point.

Elle poussa un long soupir et déglutit péniblement. Ses larmes brillaient dans ses yeux mais ne tombaient pas.

— Tu crois que vous contrôlez les Arlequin, mais tu te trompes. Ils ont conservé leurs vieilles habitudes, et ils nous battent en privé comme des chiens.

— Je ne laisserais pas non plus nos gens battre leurs chiens. Es-tu en train de dire que Gurmar continue à te faire du mal hors de notre vue ?

Nilda se couvrit le visage d'une main et s'écarta de Nicky. C'était une réponse suffisante.

— Merde ! dis-je tout bas, mais avec conviction.

Micah me rejoignit, et, sans avoir besoin de me retourner, je sentis Nathaniel dans mon dos.

— Dans mes voyages à travers le pays, j'ai rencontré des Maîtres vampires très âgés qui continuaient à traiter leur animal à appeler de la sorte, confirma Micah.

— Nous sommes censés donner l'exemple, putain ! Personne à St. Louis ne devrait se conduire ainsi

— Si tu la renvoies, Jean-Claude devra intervenir pour la protéger.

— On ne peut pas l'emmener, intervint Nathaniel.

Micah et moi nous tournâmes tous deux vers lui. Nathaniel est le plus soumis d'entre nous et il fait preuve d'une douceur infinie la plupart du temps. Mais parfois, quand vous le regardez dans les yeux, vous pouvez voir l'acier en lui. Il ne veut pas donner d'ordres, mais ça ne signifie pas qu'il est faible.

— Tu es bien catégorique, commentai-je.

L'expression de Nathaniel s'adoucit quelque peu, mais sa détermination ne vacilla pas. Il secoua la tête.

— Nilda se sent plus en sécurité qu'elle ne l'avait été depuis des siècles. Parfois, quand les abus cessent, tu t'écroules parce que tu en as enfin la possibilité, parce que tu sais que maintenant tu as des gens pour te rattraper si tu tombes. Mais si elle doit encaisser le contrecoup de plusieurs siècles de maltraitance, elle ne peut pas le faire pendant ce voyage.

Je scrutai son visage si séduisant et si grave. Nathaniel comprenait la position de Nilda mieux que la plupart des gens ; néanmoins, il ne se laisserait pas manipuler par sa souffrance. C'est un type de force que je découvre à peine. J'ai une personnalité dominante et mon instinct me pousse à prendre soin des gens. Mais Nathaniel avait raison. C'était dur, mais il avait raison.

— J'ai été le souffre-douleur de Chimère pendant des années. J'ai beaucoup de compassion pour Nilda, et, quand on rentrera, je t'aiderai à faire le nécessaire pour éviter que son Maître ne recommence. Mais pour le moment elle n'est pas ma priorité, déclara Micah.

J'étudiai le visage de mes deux hommes.

— C'est parce que je suis une fille que j'ai davantage envie de l'aider ?

— Non, c'est parce que tu n'as pas fait autant de thérapie que moi, répondit Nathaniel. C'est une question de limites, Anita, de frontières personnelles. Tu ne connais Nilda que depuis quelques mois. Tu ne l'aimes pas. Tu ne la considères même pas comme une amie. Elle rabaisse tous les autres métamorphes et fait comme si les humains n'existaient pas, toi exceptée, parce qu'elle est bien obligée de t'écouter, mais elle te méprise quand même. Son appel au secours est purement égoïste. Elle ramène tout à elle et à sa souffrance. Et nous en faisons autant, mais nous avons des gens qui nous aiment et réciproquement ; nous avons un réseau de soutien, et elle non.

— Je crois qu'elle n'a jamais eu l'occasion d'en développer un, fis-je remarquer.

— Nous n'avons pas abusé d'elle, Anita, insista Micah.

— Je le sais bien.

— Si nous ne commençons pas par prendre soin de nous-mêmes, nous ne pouvons prendre soin de personne d'autre, ajouta Nathaniel.

C'était logique. Ils avaient raison ; Alors, pourquoi culpabilisais-je ?

— Anita, dit Micah en posant ses mains sur mes bras et en me tournant vers lui. Même ce petit délai pourrait m'empêcher de dire adieu à mon père avant qu'il ne meure. Je n'en dois pas tant à Nilda.

Vu sous cet angle, évidemment... J'acquiesçai

— J'appellerai Jean-Claude et Fredo depuis l'avion pour ne pas nous retarder davantage.

— Appelle aussi Jake, suggéra Nathaniel, nommant un des autres

métamorphes qui appartenait aux Arlequin.

— Pourquoi ?

— En attendant que tu puisses en discuter avec eux, il expliquera aux autres Maîtres vampires que tu serais très mécontente si l'un d'eux faisait encore du mal à Nilda ou à un autre de leurs animaux à appeler.

— Les Arlequin respectent Jean-Claude bien davantage que moi.

— Certains, mais je fais confiance à Jake pour leur expliquer une différence très importante entre Jean-Claude et toi.

— Laquelle ?

— Commander aux assassins et aux ex-gardes du corps de la Mère de Toutes Ténèbres confère un certain prestige à Jean-Claude. Donc il hésitera à les tuer. Toi, non.

— Je suis humaine, Nathaniel. Je ne peux pas me permettre de me battre contre les Arlequin. Je ne peux que les éliminer.

— Exactement.

Je fronçai les sourcils.

— Je ne veux pas les éliminer.

— Mais tu le feras si c'est nécessaire.

— Laissons monter les autres gardes à bord et décollons, nous pressa Micah. Assez entraîné.

Et cela régla la question, même si Ethan resta en arrière pour aider le chauffeur à garder Nilda dans la voiture. Le chauffeur était humain ; je ne voulais pas prendre le risque que l'ourse-garou pète les plombs et qu'elle le taille en pièces. Les émotions fortes peuvent provoquer une transformation et, sur ce point, le chagrin est presque aussi efficace que la colère. Raison pour laquelle je me faisais autant de souci pour Micah.

D'habitude, c'est au décollage et à l'atterrissage que j'ai le plus peur en avion, mais cette fois je teins la main de mon amoureux, et je m'inquiétai pour lui au lieu de m'inquiéter pour moi. Ce fut le vol le moins angoissant de ma vie.

Chapitre 7

Il faisait nuit lorsque nous atterrîmes dans le Colorado. Je peux juste vous dire que, vue des airs, Denver ressemble à toutes les autres grandes villes : un réseau de lumières électriques pareilles à des étoiles tombées du ciel.

Nous nous transférâmes depuis l'avion dans deux SUV noirs fournis avec des vampires assortis, et un SUV blanc auquel était adossée une humaine très pâle. Petite et aussi délicate que Micah, elle avait des cheveux roux bouclés qui lui tombaient sur les épaules. Je ne voyais pas la couleur de ses yeux de là où je me tenais, mais je reconnaissais leur forme pour avoir souvent contemplé le visage de Micah. Leur structure osseuse présentait également des similitudes, même si les cheveux roux et les taches de rousseur de la femme me surprenaient. J'imaginai tous les membres de la famille Callahan aussi bruns et bronzés que Micah.

La femme sourit en s'écartant de sa voiture. Elle portait un jean, un polo bleu et des bottes de cow-boy qui semblaient trop usées et avachies pour être un accessoire de mode. Micah s'approcha d'elle avec un grand sourire aux lèvres.

— Juliet.

— Mike.

Ils s'étreignirent chaleureusement, bien qu'en conservant une certaine distance en dessous de la taille, comme on le fait toujours entre membres d'une même famille. Grâce aux quatre heures de vol, nous savions tous que Juliet était la fille d'oncle Steve et la sœur de cousin Richie, mais que les deux hommes avaient perdu la vie au cours de l'attaque qui avait changé Micah en léopard-garou. À l'époque, Micah et Richie avaient dix-huit ans ; Richie venait de finir ses classes et s'apprêtait à prendre son premier poste en service actif tandis que Micah faisait sa première année de fac. Ils étaient tous deux rentrés à la maison pour une dernière chasse au chevreuil avec leurs pères respectifs, mais, pendant qu'ils pistaient une bête, un autre genre de créature les avait pistés, eux. Rush Callahan avait été appelé sur les lieux d'un décès suspect, sans quoi, il se serait trouvé avec les autres.

Nathaniel me prit la main. Je sentis la tension qui faisait vibrer son bras. Je me tournai vers Micah. Il arborait une expression neutre, mais d'une neutralité nerveuse. Je résistai à l'envie de baisser le bouclier mental qui empêchait chacun de nous d'éprouver les émotions des autres : nous ne voulions pas nous noyer dans celles de Micah, et, une fois le bouclier baissé, il serait difficile de filtrer.

Soutenir Micah pendant ces retrouvailles s'annonçait déjà assez dur comme ça ; si je partageais ses émotions, ce serait impossible. Alors, je me rapprochai de Nathaniel et chuchotai :

— Tu n'as pas à t'en faire.

— Promets-moi que rien ne changera entre nous trois, murmura-t-il.

Je lui pressai la main.

— Rien ne changera entre nous.

J'aurais dû me montrer plus réconfortante, mais un des vampires s'écarta des SUV noirs pour se diriger vers nous. Autrefois, j'aurais peut-être dit qu'il glissait ; à présent que j'ai vu se déplacer Jean-Claude, Damian, Vérité et Fatal, Requiem et des tas d'autres vampires particulièrement gracieux, la démarche de celui-ci me semblait presque balourde en comparaison.

Il portait une chemise blanche, une cravate noire et un costume noir. Jean-Claude aussi s'habille toujours en noir et blanc, mais ça rendait beaucoup moins bien sur ce vampire-là. Peut-être parce que son costume était moins bien coupé, le genre de fringues que n'importe qui aurait pu porter. Jean-Claude fait toujours en sorte que ses vêtements reflètent son style personnel mais, avec ses cheveux noirs coupés court et sa tenue passe-partout, ce type semblait avoir été engagé pour jouer le rôle du « vampire typique ». Il avait une apparence très ennuyeuse comparée à celle des vampires que je fréquente d'habitude ; pourtant, je lui souris. J'ai appris à me forcer avec les clients de *Réanimateurs Inc.*, et c'était le Maître de la Ville local qui nous l'envoyait. Je pouvais bien me montrer polie.

Je jetai un coup d'œil à Nathaniel, qui adressait un sourire éblouissant à notre chauffeur. Il arborait son expression la plus charmeuse ; quels que puissent être ses sentiments, il les avait rangés dans un coin où on ne les voyait pas.

— Mademoiselle Blake, je présume, lança le vampire d'une voix aussi neutre et fade que ses vêtements.

Je réprimai une forte envie de répondre : « Vous vous attendiez à qui, le docteur Livingstone ? » et me contentai d'un aimable :

— Oui, et M. Graison.

Le vampire parut surpris.

— Je suis désolé, notre protocole habituel ne m'oblige pas à saluer une pomme de sang ou un animal à appeler.

Une pomme de sang, c'est une personne dont un vampire boit le sang régulièrement – plus qu'un simple calice, presque un amant, bien que la relation implique rarement du sexe. C'est ce que Nathaniel était pour moi à la base mais, depuis, plusieurs années se sont écoulées. Et, oui, c'est mon léopard à appeler, mais...

— Il est notre tiers. Bien plus qu'un casse-croûte ou un animal domestique.

— Votre tiers ?

— Le troisième membre de notre couple.

— J'ai cru comprendre que votre vie amoureuse ne se limitait pas à deux personnes, mademoiselle Blake.

— Je ne suis pas monogame ; ça ne signifie pas pour autant que mes proches ont moins d'importance à mes yeux. Considérez Nathaniel et Micah comme mes époux.

Le vampire inclina légèrement la tête.

— Toutes mes excuses, j'ignorais que vous étiez aussi attachée à vos amants – votre Maître excepté, bien entendu.

— Ne commettez pas l'erreur d'extrapoler sur mes priorités à partir de l'étiquette vampirique.

— Je vous ai fâchée.

— C'est bon, Anita, dit Nathaniel.

Je secouai la tête.

— Non.

— Donc, cette visite, c'est une affaire personnelle pour vous, résuma le vampire.

— Vous le savez bien.

— Pourtant, vous portez vos armes.

— Je me déplace rarement sans elles.

Je lâchai la main de Nathaniel et me campai face au vampire. Il venait de m'informer que, même dissimulées, mes armes n'échappaient pas à sa vision d'une acuité surhumaine. Ou peut-être n'avait-il fait que hasarder une hypothèse pour voir si je confirmerais. Bordel ! Je n'avais aucune envie de jouer à qui de nous deux avait la plus grosse tout en essayant de soutenir les hommes de ma vie. Était-ce moi qui avais commencé ? Peut-être, mais involontairement.

— Quel est votre nom ? demandai-je.

— Alfredo.

— D'accord. Super, Alfie.

— Comment savez-vous que mon Maître m'appelle Alfie ?

Je ri

N'en savais rien ; j'avais juste employé ce surnom pour l'irriter et, peut-être, le désarçonner. Mais le fait que j'aie deviné sans le vouloir m'arrangeait encore plus. J'eus un sourire entendu.

— Écoutez, j'apprécie que vous soyez venu nous chercher à l'aéroport. Et j'apprécie que Fredrico se comporte de façon civilisée. Mais je vous jure que je suis ici pour soutenir mon petit ami et rencontrer ses parents, rien de plus. Je n'ai ni envie ni besoin de jouer à qui peut pisser le plus loin, d'accord ?

Alfie plissa les yeux.

— Je n'ai pas...

— Arrêtez, d'accord ? Arrêtons tous les deux. Vous avez tenu à me laisser savoir que vous aviez repéré mes armes, et j'ai tenu à vous faire savoir que je connaissais votre surnom, mais je ne vais pas avoir le temps et l'énergie de continuer à jouer ainsi très longtemps. Alors, comportons-nous comme des gens normaux. Merci d'être venu nous chercher. J'ignorais que la cousine de Micah devait être là aussi

— Des gens normaux ?

Le vampire partit d'un rire brusque et bref ! Encore très humain. J'estimai son âge à un demi-siècle grand maximum. Avec ma nécromancie, j'aurais pu préciser à un ou deux ans près mais, si je commençais à sortir des pouvoirs métaphysiques de ma manche, il risquait de mal le prendre.

— Les gens normaux n'ont pas de gardes du corps. Les gens normaux ne sont pas reçus comme des têtes couronnées par mon Maître. Vous ne pouvez pas être normale, Anita Blake. Vous êtes l'Exécutrice et, désormais, la Reine américaine de notre nouveau roi, Jean-Claude. Accessoirement, vous êtes une nécromancienne et on ne sait quoi d'autre. La liste de vos pouvoirs et de vos titres est tellement longue que je me réjouis de ne pas avoir à la réciter, avec votre permission. Mais vous ne serez jamais normale.

C'était dur de prétendre le contraire, même si j'en avais envie.

À cet instant, Micah nous rejoignit. Il avait laissé Juliet près de sa voiture.

— Il y a un problème ? demanda-t-il tout bas pour que sa cousine ne l'entende pas.

— Aucun, répondis-je.

Alfie s'inclina devant lui

— Monsieur Callahan, je suis navré de vous rencontrer dans des circonstances aussi éprouvantes pour vous. Je m'appelle Alfie, et mon Maître m'a mis à votre disposition en soirée.

Je trouvais ça intéressant que Micah et moi ayons eu droit à une courbette, mais pas Nathaniel. Malgré tous nos efforts, la politique vampirique allait se mêler de cette visite.

— Merci, Alfie, répondit Micah.

Il se tourna vers moi et me jeta un regard que je connaissais bien, un regard qui insistait pour savoir s'il y avait un problème ou non.

Je sentis plus que je n'entendis certains de nos gens s'approcher. L'expression d'Alfie, comme il levait les yeux face à moi, me confirma que les plus costauds et les plus effrayants de nos gardes se trouvaient juste derrière nous. Et le fait qu'il soit incapable de dissimuler sa réaction me fit retirer encore une décennie à son âge estimé.

Je regardai par-dessus mon épaule. Avec leur mètre quatre-vingts

et leurs silhouettes pareillement dégingandées, Bram et Ares ressemblent aux deux moitiés d'un tout, l'une sombre, l'autre lumineuse. Bien qu'ils s'entraînent comme tous nos autres gardes, ils ont du mal à faire du muscle. Ils sont taillés pour la rapidité et l'endurance, pas pour la force brute. Tous deux ont encore cette raideur militaire qui persiste quand vous êtes sorti récemment de l'armée.

Le bronzage qu'Ares avait développé dans le désert a presque disparu, même si sa peau reste plus mate que celle de la plupart des blonds que je connais. Bram pourrait difficilement avoir la peau plus foncée, même si j'ai appris que les Afro-Américains peuvent choper des coups de soleil, eux aussi – juste plus difficilement que la moyenne. Bram m'a méprisée en silence en découvrant que ma mère mexicaine m'a légué ses boucles noires et ses yeux sombres, mais pas sa couleur de peau, que je tiens de mon père blond d'origine allemande. Du coup, je ne bronze pas vraiment.

Bram a encore les cheveux coupés en brosse très courte ; plus longs, ils se mettent à friser, et il déteste ça. Ares, lui, a laissé ses cheveux blond foncé repousser un peu, « juste assez pour qu'une femme puisse y passer les mains », a-t-il précisé, mais c'est surtout sur les côtés. Pas de danger que la moindre mèche touche son cou. Bram et lui sont souvent de garde en binôme.

Ares grimaça.

— Comment est-on censés vous protéger si vous vous obstinez à aller parler aux méchants sans nous ?

— Ce ne sont pas les méchants mais nos hôtes, répliquai-je. Il n'y a aucun danger.

— Je vous l'avais dit, lança Nicky.

Il s'approcha de nous, sa large carrure le faisant paraître plus petit que les deux autres gardes même s'il ne l'était pas réellement. Juste après son impressionnante musculature, la première chose qu'on remarque chez Nicky, c'est sa coupe : cheveux presque rasés de partout, à l'exception de la moitié droite de sa frange, qui pend en formant un triangle blond devant son visage. Il s'en sert pour dissimuler le fait qu'un de ses yeux manque à l'appel. Il l'a perdu quand il était ado, des années avant de devenir un lion-garou – sans quoi, son globe oculaire aurait régénéré. L'œil qui lui reste est d'un bleu limpide.

— Tu leur avais dit quoi ? interrogeai-je.

— Que tu pouvais te débrouiller seule face à n'importe quoi de ce côté du hangar, répondit Bram de sa voix claire et forte.

Il ne parle pas autant qu'Ares, et, quand il s'exprime, c'est toujours de façon directe et sans fioritures. Ares est capable de plaisanter ou de taquiner les autres ; Bram ne le fait presque jamais.

— Dois-je me sentir insulté ? s'enquit Alfie.

— Non, dis-je.

— Oui, dit Ares.

— Non, dit Micah.

Alfie nous dévisagea tour à tour avec un léger sourire.

— Je ne sais pas trop à quoi je m'attendais de votre part, mademoiselle Blake et monsieur Callahan, mais cette camaraderie... j'avoue que c'est une surprise.

— Agréable, j'espère, lança Micah.

— Oui. Et très éclairante.

— Éclairante ? répétais-je, perplexe. Pourquoi éclairante ?

— Parce qu'elle jette une ombre nouvelle sur la situation.

J'aurais bien voulu approfondir, mais la cousine de Micah choisit ce moment pour s'approcher et pour demander :

— Qui vient avec moi ?

— Juliet, je te présente Anita et Nathaniel.

Je tendis la main pour couper net à toute velléité d'étreinte. Je n'aime pas que des inconnus me serrent dans leurs bras, et on est très tactile dans certaines familles. Juliet avait des mains aussi petites que les miennes, mais couvertes de cals qui allaient bien avec ses bottes de cow-boy. Elle serra également la main de Nathaniel. Il la gratifia d'un sourire, qu'elle lui rendit avec une certaine raideur. Un pli se forma entre ses sourcils, atténuant la ressemblance entre la forme de ses yeux bleus et celle des yeux vert-jaune de Micah.

— Tante Bea m'a dit que vous étiez la fiancée de Micah. C'est vrai, ou vous vivez juste ensemble ? Je pose la question parce que, si c'est juste sa façon de fermer les yeux sur votre situation, je peux vous aider à détourner la conversation quand ça commencera à parler mariage.

Je ris. C'était direct, et ça me plaisait.

— Non, nous n'avons pas l'intention de nous marier. On n'a qu'à dire que je suis sa petite amie, non ?

— Croyez-moi, ça ne suffira pas. J'ai vécu avec mon mari avant les noces. Chez nous, « fiancée », c'est juste un moyen de dire que vous vivez dans le péché mais qu'on espère que ça va s'arranger très vite.

Je regardai Micah, et il me connaissait assez bien pour deviner la question que je ne posais pas à voix haute.

— Certains membres de ma famille sont très religieux et... (il parut chercher ses mots) ça ne va pas être de la tarte, conclut-il.

Juliet éclata de rire et secoua la tête.

— Oh ! Cousin, tu m'as manqué. Tu as toujours été l'influence apaisante et le roi de l'euphémisme. Tu devrais pouvoir rendre visite à ton père sans te préoccuper de toutes ces conneries, mais tu sais que ça ne fonctionne pas ainsi. Je suis désolée.

Micah acquiesça.

— Et moi donc.

Je commençais à avoir l'impression désagréable que, si Micah n'avait pas repris contact avec sa famille après la mort de Chimère, ce n'était pas seulement pour les protéger. Nathaniel et lui ont emménagé chez moi en même temps ; nous avons toujours été un trio, jamais seulement un couple.

— Tu peux dire qu'Anita est ta fiancée, et la famille laissera filer, mais tu ne peux pas les présenter ensemble comme tu viens de le faire avec moi. Tu sais bien que tu ne peux pas.

— Si, je pourrais, répliqua Micah d'une voix douce mais chargée de bien trop d'émotion.

— Micah doit voir son père. Le reste n'a pas d'importance. Il peut me présenter comme un simple ami, suggéra Nathaniel.

— Non, contra Micah en lui prenant la main. Non, je ne peux pas te présenter comme un simple ami.

— Oh, Seigneur ! gémit Juliet. Tu vas t'afficher avec lui. Tu n'as vraiment pas changé. Tu as toujours été si sage, le fils parfait... jusqu'au moment où tu cessais de l'être. Quand tu croyais en quelque chose, tu refusais de bouger quoi qu'il advienne. (Elle soupira et secoua la tête, puis regarda Nathaniel) Ça n'a rien de personnel. Vous devez être quelqu'un de merveilleux pour que Micah tienne autant à vous, mais je ne veux pas être prise dans la tempête qui éclatera quand il vous présentera à la famille comme son... quoi, d'ailleurs ? (Elle se tourna vers Micah) Comment vas-tu l'appeler ?

— Mon compagnon, répondit Micah très fermement.

— Ça me fait plaisir que tu dises ça, Micah, mais, honnêtement, on est là pour toi et pour ton père. Le reste... ce ne sont que des mots. Je ne veux pas te compliquer la vie.

Je vis Micah lui presser la main et secouer la tête.

— Ce ne sont pas juste des mots, Nathaniel. Les mots sont importants, ils ont une signification et un poids. (Sans lâcher la main de Nathaniel, il reporta son attention sur Juliet.) Je veux bien appeler Anita ma fiancée, parce que, si on trouvait un moyen de se marier à trois, on le ferait. Mais comme c'est impossible légalement, je me contenterai de fiancée et de compagnon.

Nathaniel le dévisagea.

— Tu penses ce que tu dis ? Si on pouvait se marier à trois, tu le ferais ?

Micah lui rendit son regard.

— Oui, bien sûr.

Nathaniel lui jeta ses bras autour du cou, et ils s'étreignirent. Je n'eus pas besoin de voir la tête de Nathaniel pour savoir qu'il pleurait, et je me rendis compte que moi aussi. Misère ! Je m'approchai d'eux

et leur passai les bras autour de la taille. Mes deux hommes. Et cela régla la question. Micah ne la balayerai pas sous le tapis ; il ne ferait pas passer Nathaniel pour moins que ce qu'il était, pas même pour faciliter les rapports avec sa famille. Et s'il pouvait le faire, nous aussi.

Chapitre 8

Nous montâmes tous les trois en voiture avec Juliet, mais les gardes insistèrent pour que l'un d'eux au moins nous accompagne. Comme c'était pour des raisons de sécurité, nous pouvions difficilement protester – et nous n'essayâmes même pas.

En revanche, je fus surprise que ce soit Dem qui monte avec nous plutôt que Nicky. Des quatre gardes présents, je pensais que ce serait lui. Honnêtement, ça me faisait bizarre d'être en voiture sans Nicky. Ce n'était pas une question de compétences ou de confiance. Je savais Dem parfaitement capable de veiller sur nous, mais je n'avais pas voyagé avec eux deux depuis qu'ils bossaient si souvent en binôme, et je préférais la compagnie de Nicky. Je ne pourrais pas expliquer pourquoi ; Dieu sait que Dem a plus de conversation et plus de charme au sens traditionnel du terme, mais Nicky... c'est Nicky. Je me sens plus à l'aise avec lui.

Micah, Nathaniel et moi nous installâmes sur la banquette du milieu, et abaissâmes la dernière rangée de sièges pour pouvoir caser une partie de nos bagages. Les valises « normales » se trouvaient à bord d'un des SUV noirs, avec Ares et Bram, qu'Alfie allait conduire à notre hôtel pour qu'ils puissent décharger et s'installer. Nicky nous suivrait dans l'autre SUV qu'Alfie avait désigné comme « notre » voiture pour la durée de notre séjour. La plupart de nos armes étaient réparties entre le SUV de Juliet et celui de Nicky.

En tant que marshal fédéral de la branche surnaturelle, j'ai le devoir de me déplacer avec tout mon arsenal, car on pourrait faire appel à mes services n'importe quand. Cette règle a été instituée après qu'un de mes collègues s'est trouvé dans l'impossibilité d'aider un autre marshal qui avait lancé un appel à l'aide. Du moins la loi est-elle revenue sur la clause stipulant que nous devons soit avoir tout notre matériel sur nous, soit le laisser en permanence dans un endroit sécurisé. Cette clause était entrée en vigueur après qu'un exécutif s'était fait voler son sac dans le coffre de sa voiture, et qu'un de ses flingues avait été utilisé dans un holdup. Elle a été supprimée quand l'un de mes collègues a déposé tout son équipement devant un juge en mettant celui-ci au défi de le porter.

La plupart du temps, ces décisions ne sont pas des lois, mais des mesures prises en réaction réflexe juste après une tragédie. Et comme on ne fait jamais appel à la branche surnaturelle avant que des gens aient été tués, la tragédie, c'est notre lot quotidien. Pire encore, les règles – et même les lois – qui gouvernent notre activité sont fixées par des gens qui n'ont jamais tenu un flingue, porté un insigne ou eu à

prendre une décision vitale, à plus forte raison en situation d'urgence durant une chasse au vampire ou au métamorphe renégat.

— Vous voulez que je roule doucement pour ne pas semer votre autre garde du corps ?

— Vous ne pourriez pas semer Nicky même si vous essayiez, répondit Dem à plus forte raison involontairement.

— Les routes sont traîtresses dans le noir.

— C'est bon, Juliet, intervint Micah. Nos gars connaissent leur boulot.

Sans nous concerter, Nathaniel et moi l'avions fait monter entre nous deux – un peu parce que je savais qu'après la déclaration de Micah sur le mariage Nathaniel voudrait continuer à le toucher, et un peu parce que, comme tous les métamorphes, Micah recherche le contact physique pour se réconforter quand il se sent mal. Or, là, même s'il se montrait courageux, il devait vraiment se sentir mal.

Il nous tenait la main à tous les deux, et je me demandai s'il comptait aussi le faire devant sa famille. En public, Nathaniel et lui évitent généralement de se toucher ; disons que ça dépend où ils se trouvent. Certains endroits tolèrent mieux que d'autres les démonstrations d'affection entre hommes. Micah avait-il l'intention de s'afficher délibérément avec Nathaniel devant sa famille ? Si oui, je n'étais pas certaine que ce soit la meilleure chose à faire, mais je le soutiendrais quand même.

La lumière d'un lampadaire tomba sur les cheveux mi-longs de Dem, mettant en évidence leurs différentes teintes de blond.

— Ne le prends pas mal, Dem, mais je suis étonnée que Nicky n'ait pas insisté pour monter avec nous, lançai-je.

— Je suis resté avec les bagages pour m'assurer que les gens qui s'en occupaient faisaient correctement leur boulot.

— Mais pourquoi ? s'étonna Nathaniel.

Dem se retourna dans son siège pour nous regarder.

— Nicky a joué du galon.

— Il n'a pas un grade supérieur au tien, protestai-je.

Dem se fendit d'un large sourire.

— Il se bat mieux que moi, ce qu'il s'est empressé de me rappeler.

Je le dévisageai un moment, cherchant à voir s'il était vexé, mais il n'affichait que sa bonne humeur habituelle.

— Bram dit que tu pourrais être meilleur que Nicky si tu t'entraînais plus dur, fit remarquer Micah.

Les dents blanches de Dem brillèrent dans la pénombre.

— Mais justement, je ne veux pas m'entraîner plus dur.

— Tu as l'habitude d'être naturellement plus fort et plus rapide que la moyenne ; ça te rend paresseux, dis-je, mais sans sévérité.

Il m'a toujours été impossible de me fâcher contre Dem.

— Je suis fort, rapide, et je m'entraîne autant que nécessaire pour ce que j'ai à faire.

— Mais pas plus. Nicky fait du rab pour s'améliorer. Toi pas.

— Non, et je n'ai pas l'intention de m'y mettre.

— Tu es un chat fainéant, dis-je en souriant.

— Oui, mais je suis *ton* chat fainéant.

— Vous avez quelque chose à me dire au sujet de Dem ? interrogea Juliet.

— C'est un de nos gardes du corps, répondit Micah.

— Et c'est tout ? Je veux bien essayer de détourner l'attention de toi et de Nathaniel, mais je ne peux pas t'aider si je ne sais pas de quoi il retourne.

— Dem n'est pas mon amant.

Les yeux de l'intéressé brillèrent de malice au moment où nous passions devant un lampadaire. Puis l'obscurité revint comme il lançait sur un ton taquin :

— Uniquement parce que tu ne veux pas.

Mais Juliet prit ça très au sérieux.

— Pitié ! Ne plaisantez pas avec ça à l'hôpital et devant le reste de la famille.

Dem se tourna vers elle.

— Je sais me tenir. Promis.

— Ouais, il sait, ajoutai-je. C'est juste qu'il ne se donne pas cette peine la plupart du temps.

— Eh bien, donnez-vous-la pour une fois.

— Je peux taquiner Micah en privé, mais jamais je ne ferais quoi que ce soit pour lui compliquer la vie, surtout en de telles circonstances. (Dem se tourna vers Micah). Au cas où je ne te l'aurais pas encore dit, je suis vraiment désolé pour ton père, déclara-il gravement.

— Merci, Dem.

— Tu es un chat fainéant, mais tu as bon cœur, le félicitai-je.

— Tâche de ne pas l'ébruiter, ou ma réputation auprès des autres gardes est fichue.

Cela nous fit tous sourire, ce qui était probablement le but. Ça, c'était du Dem tout craché. Ce n'est pas un hasard si on l'appelait Démon quand il était enfant, et si le surnom lui est resté. Évidemment, quand votre prénom est Méphistophélès, n'importe quel surnom ou presque constitue une amélioration.

Micah s'appuya contre moi pour pouvoir enfouir son visage dans le creux de mon épaule, et Nathaniel leva sa main libre pour lui caresser le cou. Tout en conduisant, Juliet se mit à nous raconter sa vie. Son mari et elle géraient une exploitation agricole ; ils avaient deux enfants. La plupart de leurs cousins, à Micah et à elle, étaient

militaires ou pères de famille. Me présenter comme la fiancée de Micah allait entraîner beaucoup de questions sur un éventuel mariage et une possible descendance. Je m'en réjouissais d'avance. Micah posa des questions à Juliet et répondit aux siennes, mais pour l'essentiel nous le cajolâmes tandis que sa tension montait.

Lorsque Juliet pénétra dans le parking de l'hôpital, je sentis le pouls de Micah battre sur ma langue comme si ses émotions étaient les miennes. Je rétablis les boucliers entre mon Roi-léopard et moi, et me préparai à rencontrer le reste de sa famille. Nous ne fîmes qu'une seule concession : Micah prit mon autre main. Je ne pourrais pas dégainer si des méchants nous attaquaient, mais Dem était avec nous, et les méchants étaient le dernier de nos soucis ce soir. Franchement, si j'avais pu choisir, entre une visite à un père hospitalisé et une bonne fusillade, j'aurais pris la seconde sans hésiter.

Chapitre 9

Nicky entra dans le parking derrière Juliet, son SUV noir pareil à l'ombre du SUV blanc de la cousine de Micah.

— Vous voyez ? lança Dem. Vous ne l'avez pas semé.

— Seriner «Je vous l'avais bien dit », ce n'est pas le meilleur moyen de vous rendre sympathique, répliqua Juliet en longeant les rangées de véhicules à la recherche d'une place libre.

Au passage, je repérerai tout un tas de bagnoles de police.

— Ça va me faciliter le boulot, commenta Dem. Pourquoi y a-t-il autant de flics ?

Juliet se gara à côté d'une des voitures du shérif du comté. Nicky dut nous dépasser et continuer à chercher. Il n'y avait pas d'autre place libre en vue.

— Un des leurs se trouve dans cet hôpital, répondis-je en ôtant ma ceinture de sécurité. On se rassemble toujours autour de nos blessés.

Dem se retourna dans son siège.

— Je comprends que ses collègues et amis soient venus, mais certaines de ces bagnoles viennent d'autres villes, voire d'autres Etats ; j'en ai vu une du Wyoming !

— Papa est en poste depuis longtemps, dit Micah. Il connaît beaucoup de gens.

Mais ce fut Nathaniel qui donna la réponse la plus pertinente.

— Tu vas croiser des flics qui ne connaîtront même pas le shérif Callahan. Quand un officier de police tombe en service, pour quelque raison que ce soit, les autres viennent toujours s'assurer que la famille a tout ce qu'il lui faut et que le blessé ne reste jamais seul. Ils se relaient à son chevet.

Juliet se retourna dans son siège pour regarder Nathaniel.

— Comment le savez-vous ? Votre père est dans la police, lui aussi ?

— Non, mais je vis avec Anita depuis plusieurs années. Je suis allé la voir à l'hôpital, et j'ai rendu visite à d'autres officiers blessés.

— Et ils vous acceptent comme faisant partie de la famille ?

— Ceux qui sont de St. Louis et des environs, oui, pour la plupart.

— Ils ont eu le temps de s'habituer à ma situation domestique, précisai-je.

Juliet secoua la tête assez fort pour agiter ses boucles.

— Tant mieux pour vos collègues du Missouri, mais notre famille risque de vous foutre la honte au sujet de cette fameuse situation. Je préfère m'excuser tout de suite en son nom, et qu'on n'en parle plus.

— Merci, j'apprécie.

Micah me pressa la main. Je lui souris.

— Si je t'embrasse, je vais te mettre du rouge.

— On n'aura qu'à faire attention.

Nous nous donnâmes un baiser très doux, qui laissa néanmoins une tramée écarlate au milieu de sa bouche.

— Moi aussi, je veux un baiser maintenant, réclama Nathaniel, parce qu'on n'aura sans doute pas d'autre occasion avant un bon moment.

Micah se retourna vers lui sur la banquette où nous nous serrions tous les trois.

— Je suis désolé.

— C'est bon. Il y a des tas d'autres lieux publics où on ne peut pas s'embrasser. Je sais que tu m'aimes même quand on ne s'embrasse pas.

Micah se pencha vers lui, et comme Nathaniel était un peu plus grand, il dut s'incliner légèrement. Leur baiser fut aussi doux que le nôtre. Puis Micah glissa ses bras autour de la taille de Nathaniel et fit remonter ses mains sous la veste de costume de celui-ci pour pouvoir sentir la chaleur musclée de son dos à travers le fin tissu de sa chemise. Moi aussi, j'adore faire ça. Du coup, Nathaniel enlaça également Micah, et leur baiser devint un peu plus appuyé. Je sentis un large sourire rayonnant s'inscrire sur mon visage. J'aime tellement les regarder ensemble !

— Ça ne vous dérange vraiment pas, lança Juliet.

Je mis un moment à comprendre que c'était à moi qu'elle s'adressait. Je ne lui jetai qu'un bref coup d'œil pour ne pas rater la suite du spectacle.

— Pourquoi ça me dérangerait ? Je les aime. J'aime les voir s'embrasser.

— Je pensais que vous le tolériez seulement, mais... vous avez l'air si heureuse de les regarder !

Je fronçai les sourcils. Micah s'écarta de Nathaniel, qui posa la tête sur une de ses épaules et enfouit son visage dans le creux de son cou comme pour se dérober à l'attention de Juliet.

— Parce que je le suis.

— Pourquoi Anita ne serait-elle pas heureuse de nous voir nous embrasser ? demanda Micah en serrant Nathaniel contre lui d'un geste désinvolte, un geste trahissant qu'il avait l'habitude de l'enlacer.

Juliet eut le bon goût de paraître embarrassée.

— Je ne sais pas. J'imagine qu'à sa place je serais jalouse, ou que... je n'aimerais pas regarder deux hommes ensemble.

— Ça te gêne, résuma Micah sur un ton neutre.

— Je suis désolée, mais... oui, un peu. Je ne savais pas que tu aimais les hommes.

— Je ne les aime pas vraiment. J'aime Nathaniel, c'est tout.

— Croyez-moi, intervint Dem, à St. Louis, tout un tas de garçons au cœur brisé regrettent très fort que Micah ne soit pas plus gay qu'il ne l'est. Mais en matière d'hommes, il est tout à fait monogame.

Le tigre-garou esquissa la moue boudeuse d'un enfant de cinq ans, puis se fendit de nouveau de son large sourire. Je voulais lui faire les gros yeux, mais sa tête de chat du Cheshire a raison de moi à tous les coups. Comment un type si costaud peut-il avoir l'air aussi polisson ?

Micah reporta son attention sur Dem.

— Oh ! Nathaniel n'est pas le seul homme que je trouve séduisant à St. Louis, lança-t-il sur un ton détaché.

Le sourire de Dem se flétrit sur les bords, et il plissa les yeux comme s'il réfléchissait. Je devinai qu'il passait en revue toutes les interactions dont il avait été témoin entre Micah et les autres hommes de notre entourage, à la maison. Ce qui était justement la raison pour laquelle Micah avait dit ça : pour le faire gamberger. Je me détournai pour masquer mon rictus.

— Vous vous taquez comme si vous étiez amis, commenta Juliet.

— Nous le sommes, dit Micah d'une voix toujours neutre et aimable.

— Des amis *proches*, précisa sa cousine en insistant bien sur l'adjectif.

— Dem est joyeusement bisexuel, mais je t'ai déjà dit que nous ne couchions pas ensemble. (Micah caressa les cheveux de Nathaniel, qui était toujours blotti contre lui). Dans le cas contraire, je ne te le cacherais pas.

— Je suppose que non, concéda Juliet en détaillant ce qu'elle voyait de Nathaniel

— Ça t'a perturbée de nous voir nous embrasser.

Elle fronça les sourcils, baissa les yeux, puis les releva et acquiesça.

— Oui. Je suis désolée. En théorie, ça ne me pose pas de problème, mais...

— C'est pour ça qu'on s'est embrassés dans la voiture, parce que tu as l'esprit ouvert comparé au reste de la famille. Et pas seulement de la famille, mais des flics et de tout le monde dans le coin. En tant qu'hommes, nous devons être plus prudents pour ne pas susciter d'hostilité.

Dem grimaça.

— Ouais, je préfère ne pas avoir à te défendre contre la police. Ça pourrait être délicat, du point de vue légal.

— Tu serais inculqué pour agression sur la personne d'un représentant des forces de l'ordre, approuvai-je.

— Alors, que veux-tu que je fasse ? Les flics sont souvent assez machos et ne réagissent pas bien face aux homosexuels.

— Mais Micah est bi, fit remarquer Juliet.

Et c'était assez courageux de sa part de faire la différence.

— Pour la plupart des gens, vous êtes hétéro ou homo, lui expliqua Dem. Si un mec en touche un autre, il est homo, point.

Nathaniel s'écarta suffisamment de Micah pour dire :

— De la même façon qu'aux yeux de la communauté gay un homme qui touche une femme n'est pas vraiment gay. Bisexuel, pour la plupart des gens, ça veut dire que vous n'arrivez pas à vous décider ou que vous refusez d'admettre la vérité.

— Vraiment ? s'étonna Juliet.

Nathaniel opina.

— Les homos peuvent être aussi bornés que les hétéros.

— Nicky arrive, annonça Dem.

Je tournai la tête vers les autres voitures garées dans l'obscurité trouée par la lumière des lampadaires.

— C'est parce que je suis trop petite que je ne le vois pas d'ici ?

— Oui, répondit Dem

— Moi, je le vois, mais je ne l'avais pas remarqué jusqu'à ce que votre garde du corps en parle, avoua Juliet.

— Quand il nous aura rejoints, si le parking est toujours désert, je descendrai le premier. Vous attendrez mon signal, et ensuite c'est Anita qui descendra.

Juliet le dévisagea.

— Vous avez surveillé le parking pendant tout ce temps ?

— Une grande partie, répondit Dem en saisissant la poignée de la portière.

— Pourquoi c'est Anita qui descend après vous ?

— Parce qu'après moi c'est elle qui se débrouille le mieux avec une arme.

— Je me débrouille mieux que toi avec une arme blanche, rectifiai-je.

Dem m'adressa un sourire grimaçant par-dessus son épaule.

— Ouais, mais je crée mes propres lames.

Il se glissa dehors et, toujours protégé par la portière ouverte, jeta un regard à la ronde.

— Comment ça, il crée ses propres lames ? interrogea Juliet.

— C'est un tigre-garou, révélai-je.

Nicky était de mon côté de la voiture. Il baissa les yeux, juste le temps de m'adresser un petit sourire, puis se remit à scruter le parking.

Ce soir, Dem et lui étaient d'abord mes gardes du corps – mes amis et mes amants ensuite. Dem avait pris le côté passager et

Nathaniel ; Nicky le côté conducteur et moi. Micah, qui se trouvait au milieu, pouvait descendre d'un côté comme de l'autre et deviendrait alors la responsabilité du garde posté là.

Nicky ouvrit ma portière. Je pouvais enfin descendre sans me faire engueuler par lui ou par Dem.

— Je ne comprends pas. Quel rapport entre le fait qu'il soit un tigre-garou et celui qu'il crée ses propres couteaux ? insista Juliet.

— Pas des couteaux, des griffés, rectifia Micah.

Nicky m'offrit sa main pour m'aider à descendre de voiture, ce qu'il ne fait presque jamais. Et même si j'étais parfaitement capable de me débrouiller seule, ce geste était assez rare de sa part pour que je lui dorme ma main en retour. Ses doigts se refermèrent sur les miens. C'était si bon !

Je laissai à Micah le soin d'expliquer notre réalité à sa cousine. Quand mes pieds touchèrent le sol, je levai les yeux vers Nicky. La moitié droite de son visage était en grande partie dissimulée par son triangle de cheveux blonds, mais son œil bleu reflétait le sourire qui flottait sur ses lèvres. Je voulus me dresser sur la pointe des pieds pour l'embrasser ; il redevint sérieux et détourna la tête en chuchotant :

— La police.

Puis il me lâcha la main pour que je puisse rejoindre Micah et Nathaniel de l'autre côté de la voiture. Dem et lui se postèrent dans notre dos tandis que Micah prenait ma main gauche et m'entraînait avec lui tel un filet de sécurité.

Juliet et lui saluèrent trois sortes d'uniformes différents. C'était l'heure des retrouvailles, et, à cause du métier de son père, la plupart des gens que nous allions croiser porteraient un insigne. J'avais été idiote de ne pas me rendre compte que l'hôpital grouillerait de flics. Ça prouvait à quel point j'avais été déstabilisée par le coup de fil de la mère de Micah. Si j'avais réfléchi, j'aurais emmené Bram et Ares. Ils empestent encore l'armée, ce qui leur aurait conféré une certaine aura auprès de tous ces agents, Alors que Nicky et Dem allaient juste faire biper leur radar à méchants. Rien chez ces deux hommes aussi séduisants que costauds n'allait mettre les flics dans de bonnes dispositions vis-à-vis d'eux. Eh merde !

Chapitre 10

L'adjoint Al Truman était grand et mince, avec des mains et des pieds disproportionnés, comme si, à l'adolescence, le reste de son corps n'avait pas tout à fait rattrapé la croissance de ses extrémités. Du coup, je pensais qu'il serait maladroit, mais je m'aperçus vite que ça n'était pas le cas. Oh ! Il n'était pas la grâce incarnée, mais il maîtrisait ses gestes. Cela dit, j'aurais parié que je n'étais pas la première à me faire des idées fausses à son sujet. Je me demandai combien de suspects avaient pensé pouvoir le prendre à contre-pied avant de s'apercevoir de leur erreur.

Truman ôta son chapeau de cow-boy orné de la bande officielle. Dans d'autres Etats, son couvre-chef aurait ressemblé à celui de Smokey l'ours, la mascotte du Service des forêts. Ses grandes mains se mirent à frotter le rebord comme si c'était un tic nerveux de longue date. Bien qu'aplatis, ses cheveux bruns ondulaient vaguement. Cela dit, la personne qui les lui avait coupés avait fait un vrai massacre ; avec ou sans chapeau, il aurait été mal coiffé de toute façon.

— Je suis vraiment désolé que tu doives rentrer pour ça, Mike.

Micah acquiesça.

— Moi aussi, Al. (il se tourna vers Nathaniel et moi). Al et moi, on fréquentait le même Lycée.

— J'étais le meilleur copain de Richie. On a fait nos classes ensemble.

Al supposait que nous étions au courant de la tragédie familiale qui avait changé Micah en léopard-garou, ce qui était le cas, mais le fait qu'Al partait de ce principe m'interpella. J'aurais parié que la mère de Micah – ou quelqu'un d'autre – lui avait dit qui j'étais.

Il me tendit la main.

— Vous devez être Anita.

Ouais, quelqu'un avait cafté.

— Comment sais-tu... ? commença Micah.

— Ta mère m'a dit que tu amènerais ta fiancée. Félicitations, on pensait tous que tu finirais vieille fille.

Il me fallut une seconde pour comprendre qu'Al parlait à Micah et pas à moi.

— J'attendais juste de rencontrer les bonnes personnes, répondit Micah.

J'ignore si ce « les » fit tiquer quelqu'un, mais l'officier suivant s'avança aussitôt, la main tendue, et se présenta.

Le sergent Michael Horton garda le chapeau de Smokey l'ours qui allait avec son uniforme d'agent de la police du Colorado. Il était notre

cadet à tous, à l'exception de Nathaniel et de Dem, même si ce dernier faisait plus vieux en raison de sa taille. Plus vous êtes grand, plus les gens ajoutent des années à votre âge réel ; à l'inverse, plus vous êtes petit, plus ils en retranchent. Donc, la plupart des gens auraient vieilli sergent Horton parce qu'il mesurait plus d'un mètre quatre-vingts, mais je ne commis pas cette erreur. Il avait vingt-cinq ans à tout casser, soit deux de plus que Dem et Nathaniel.

Le peu de cheveux que son chapeau laissait voir étaient presque rasés, et j'aurais parié qu'il avait passé quelques années dans l'armée – dans les Marines, plus précisément.

— Le shérif Callahan est un type bien, dit-il en serrant la main de Micah.

— Merci.

Mais déjà Horton jugeait Dem et Nicky, qui se tenaient derrière nous ; il évaluait la concurrence. Le fait qu'il ne prête aucune attention ni à Nathaniel ni à moi le fit baisser d'un cran dans mon estime.

Le sergent Ray Gonzales fut le suivant à s'avancer. Il appartenait au département de police de Boulder. Il n'atteignait pas tout à fait le mètre quatre-vingts, mais il était aussi costaud que Nicky, de sorte qu'il paraissait plus grand. Une carrure pareille, il ne la devait pas à la muscu, comme en témoignait le petit bourrelet sous sa ceinture. Il était juste naturellement costaud, bâti comme un gros rectangle.

Il devait approcher des soixante ans, et il avait un peu ramolli avec l'âge, mais je le soupçonnais d'être encore beaucoup plus solide qu'il n'en avait l'air. Il me rappelait un de nos autres gardes du corps, Dino, qui ressemble à une montagne et qui court comme un pachyderme. Alors qu'en réalité sa masse se compose essentiellement de muscles, et que c'est l'un de nos rares gardes dont j'aurais vraiment peur qu'il me mette un pain.

Il étreignit Micah.

— Je suis vraiment content que tu sois là, Mike. Ça fera très plaisir à Rush.

— Je regrette juste de ne pas être venu plus tôt.

— Tu es là maintenant. C'est tout ce qui compte.

— Je sais, acquiesça Micah.

Et je vis qu'il était encore plus ému qu'avant.

— Je connais Mike depuis qu'il est bébé, expliqua Gonzales. Et Al aussi. Rush et moi, nous sommes les vieux maintenant.

— Tu parles, dit un flic en civil. (Il s'avança pour tendre la main à Micah.). Inspecteur Rickman. Ricky. Je travaille avec Ray à Boulder, et j'aimerais bien que toutes les jeunes recrues soient moitié aussi coriaces que Rush et lui.

— Oh ! Je n'ai pas dit qu'on n'était pas coriaces, se marra

Gonzales. Juste qu'on était vieux. (Il me prit la main dans les deux siennes pour la serrer. Il avait un sourire franc et chaleureux.) Je suis bien content que vous soyez venue avec Mike.

— Merci. Moi aussi.

— Votre réputation vous précède, marshal Blake, ajouta Rickman. C'est flatteur qu'un petit gars de chez nous vous ait obligée à vous ranger.

Il ne me plaisait pas, et la façon dont il avait tourné sa phrase me débectait. Je consultai Micah du regard : comment voulait-il que je la joue ?

— Il faut qu'on monte. Tante Bea doit se demander où on est passés. Juliet fit quelques pas vers l'entrée de l'hôpital, tentant de nous entraîner avec elle.

— Qui sont vos amis ? lança Rickman. Et pourquoi ces lunettes de soleil alors qu'il fait nuit ? On n'est pas à Hollywood.

Je décidai de détourner son attention, parce que je n'étais pas certaine de vouloir lui indiquer le nom officiel de tous nos accompagnateurs. Aucun de nos gardes n'était recherché pour quoi que ce soit, mais ça ne signifiait pas qu'ils avaient tous un casier vierge. Je ne voulais pas prendre de risques. Et je venais juste de me rendre compte que personne ici n'avait dû voir les yeux de léopard de Micah. Tout le monde devait s'attendre à ce qu'ils soient encore marron et humains.

— Inspecteur Rickman – Ricky –, personne ne m'oblige à faire quoi que ce soit, et qu'entendez-vous par « vous ranger » ?

— Vous marier, marshal Blake – Anita. C'est généralement comme ça que les gens se rangent.

— Horton, va chercher les trucs que t'a demandés Bea, ordonna Gonzales.

Horton ouvrit la bouche comme pour répliquer que Gonzales n'était pas son chef et qu'il n'avait pas d'ordre à lui donner, mais quelque chose dans l'expression de son aîné le retint. Il regarda Rickman.

— C'est bon pour vous, inspecteur ?

— Ouais, on pourra se débrouiller sans toi.

Alors Horton obtempéra, ce qui était assez docile de la part d'un sergent n'appartenant pas à la même hiérarchie que les deux autres. Ou bien Gonzales avait une super réputation, ou bien Horton espérait entrer au département de police de Boulder et cirait des pompes dans ce dessein.

— Personne n'oblige Anita à faire quoi que ce soit, déclara Micah. Quant aux lunettes de soleil, savez-vous que, si un lycanthrope est forcé de garder sa forme animale trop longtemps, parfois ses yeux ne peuvent pas reprendre leur aspect humain ?

— Non, répondirent Al et Gonzales en chœur.

— Vous voulez dire que vos yeux ne sont plus humains ? interrogea Rickman

— Oui. Je sais qu'on dit aux agents de police de surveiller les yeux des lycanthropes parce que, s'ils commencent à changer, c'est le début de la transformation, mais les miens ne peuvent plus redevenir normaux.

— De quelle couleur sont-ils maintenant ? s'enquit Juliet, la voix vibrant d'une émotion que j'eus du mal à identifier.

Micah ôta ses lunettes et se tourna vers le lampadaire le plus proche. Juliet émit un son étranglé qui ressemblait à un sanglot et se couvrit la bouche de sa main. Le visage buriné de Gonzales s'affaissa comme sous l'effet de tout le chagrin du monde. Al détourna les yeux, l'air attristé. Rickman frémit, mais pas de douleur pour Micah

— Si vous pouvez passer le mot aux autres officiers du coin, je vous en serais reconnaissant, dit Micah. J'aimerais pouvoir me concentrer sur mon père sans avoir à m'inquiéter de me faire tirer dessus parce que quelqu'un a vu mes yeux et s'est mépris.

— Je vais appeler Gutterman et lui dire de prévenir les flics qui montent la garde devant la chambre de Rush, dit Al en prenant son micro d'épaule.

— Bonne idée, acquiesça Gonzales.

Nous attendîmes pendant qu'Al expliquait à voix basse :

— C'est le fils du shérif, Mike Callahan, et ses yeux sont coincés sous leur forme animale.

— Comment ça, « coincés » ? demanda une voix grésillante.

— Ça arrive parfois chez les métamorphes, répondit Al. Préviens les autres à l'étage. Mike n'a vraiment pas besoin que quelqu'un le croit en train de se transformer et le mette en joue pendant sa visite.

— Trop bizarre, commenta le dénommé Gutterman. Je fais passer le mot.

— Merci, Gutter.

— Ça vous est déjà arrivé que quelqu'un voie vos yeux et pense que vous étiez en train de vous transformer ? interrogea Rickman.

Micah remit ses lunettes, dissimulant la couleur exotique de ses iris.

— Une fois ou deux.

Première nouvelle. Je jetai un coup d'œil à Nathaniel, et son expression m'apprit qu'il n'était pas au courant non plus. Si nous n'avions pas été en présence d'autant d'inconnus, j'aurais réclamé des précisions à Micah. Mais Nathaniel hocha discrètement la tête, et cela me suffit pour savoir que nous aurions tous les deux une petite conversation avec lui, mais en privé, et plus tard.

— Je les accompagne, dit Al.

— Ouais, vas-y, acquiesça Gonzales.

— Pourquoi avez-vous besoin de gardes du corps, marshal Blake ? voulut savoir Rickman.

Ce fut Micah qui répondit :

— Nous avons reçu des menaces à cause de mon travail au sein de la Coalition pour une meilleure entente entre les communautés lycanthrope et humaine.

— Donc, ce sont les vôtres, en déduisit Rickman.

— Vous pensez vraiment que j'amènerais des gardes du corps à l'hôpital où mon père est soigné si ça n'était pas absolument nécessaire ?

La question parut désarçonner Rickman. Changeant de tactique, celui-ci lança :

— Lui, ce n'est pas un garde du corps.

Micah tendit une main en arrière, prit la main de Nathaniel et amena ce dernier au même niveau que moi, qui me tenais de l'autre côté de lui. Puis, plantant son regard dans celui de Rickman, il dit :

— Inspecteur Rickman, je vous présente Nathaniel. C'est mon compagnon, le troisième membre de notre ménage à trois.

Gonzales émit un son inarticulé. Al siffla et lâcha :

— Ouah ! Euh, d'accord.

— Vous pouvez m'expliquer ce que vous foutez avec tous ces gays, Blake ? demanda Rickman.

Je ris. Je ne pus m'en empêcher. Cela parut surprendre tous les autres. Les hommes me dévisagèrent, à l'exception de Micah qui continua à surveiller Rickman.

— Premièrement, s'ils étaient vraiment gays, ils ne me serviraient pas à grand-chose, pas vrai ? Deuxièmement, pourquoi ma vie sexuelle vous intéresse-t-elle autant ?

— Troisièmement, ajouta Micah, c'est quoi votre problème avec Anita ? Vous venez juste de la rencontrer.

— C'est bon, Micah. Je le perturbe, c'est tout.

— Pourquoi ? demanda-t-il comme si Rickman n'était pas en train de nous écouter.

— Ma réputation l'intimide.

— Quelle réputation, marshal Blake ? Votre réputation de meurtrière de sang-froid ? De reine du vaudou ? Ou de... femme à hommes ?

Je mis quelques instants à me rendre compte qu'il avait inversé l'expression « homme à femmes » pour ne pas me traiter de pute.

— Ça suffit, intervint Gonzales en se plaçant devant Rickman. (Et il était assez balèze pour nous dissimuler l'inspecteur.) Toi, dit-il en désignant Al, emmène-les là-haut.

— Vous n'êtes pas mon supérieur, protesta Rickman.

— Rush Callahan est mon ami depuis trente ans. Nous avons servi ensemble, saigné ensemble, et nous nous sommes mutuellement sauvé la vie tant de fois que j'en ai perdu le compte. Nous sommes entrés dans la police de Boulder en même temps. Quand il a été promu shérif, il a proposé de m'emmener. Je ne suis pas votre supérieur du point de vue du grade ; je suis votre supérieur parce que vous oubliez qu'un de nos collègues a été blessé dans l'exercice de ses fonctions, qu'il se meurt et que cet homme est son fils.

— Nous n'avons pas besoin de Blake et de ses tours de passe-passe. Nous n'avons pas besoin des fédéraux sur cette affaire.

— Vous ferez votre réputation un autre jour, Ricky, coupa Gonzales. Ce soir, le moment est mal choisi.

— J'ignore de quelle affaire vous parlez. Je suis ici en tant que petite amie de Micah – ou sa fiancée, peu importe. Nous sommes venus voir son père, point.

— Vous dites ça, mais vous avez un insigne fédéral et vous appartenez à cette putain de branche surnaturelle, ce qui signifie que vous pouvez faire tout ce qui vous chante.

— Je suis ici en tant que petite amie, et je ne vois vraiment pas de quoi vous parlez.

— C'est ça. (Rickman fit un geste en direction de l'hôpital) Allez jouer la petite amie, la fiancée ; rencontrez ses parents. Mais si vous essayez de mettre la main sur cette affaire, je m'y opposerai, et je ferai tout ce qui sera en mon pouvoir pour que vous regrettiez de nous avoir marché sur les pieds.

— Ouh ! J'ai peur, raillai-je. Vous parlez d'une menace.

— Anita, dit doucement Nathaniel.

Il avait raison, mais que je sois damnée si je m'excusais auprès de Rickman.

— Si ça ne vous suffit pas, je peux faire mieux, dit celui-ci en haussant la voix.

— Emmène-les à l'intérieur, Al. Tout de suite, ordonna Gonzales. Ce fut Juliet qui se mit en mouvement la première. Al ferma la marche comme s'il s'attendait à ce qu'on nous attaque par-dérrière. Gonzales se tourna vers Rickman, et j'entendis des éclats de voix coléreux tandis que nous nous éloignions.

— Vous étiez obligée de le provoquer comme ça ? demanda Juliet.

Je soupirai

— Non. Je suis désolée ; c'était puéril.

— Je t'ai déjà vue te disputer avec des agents que tu connaissais, mais tu n'as jamais bossé avec Rickman, pas vrai ? lança Micah.

— Non.

Le téléphone de Juliet sonna, et elle s'écarta de nous pour

répondre à son mari. Puis elle s'excusa et marmonna quelque chose au sujet de ses enfants. Nous acquiesçâmes, compréhensifs, et soudain nous nous retrouvâmes « entre mecs ».

— Honnêtement, après ce qui est arrivé à Rush, je ne cracherais pas sur un coup de main, déclara Al.

— Un coup de main avec quoi ? m'enquis-je.

— Des zombies tueurs.

— Hein ?

— Il y a eu plusieurs attaques dans le coin.

— Un zombie renégat ? suggérai-je.

Al secoua la tête.

— Pas un. Plusieurs. C'est ça qui est bizarre : il ne s'agit jamais du même. Le shérif Callahan nous a bien parlé d'un zombie mangeur de chair qui sévissait à Boulder dans les années soixante-dix, mais les gars l'ont coincé dans une maison et lui ont mis le feu. Fin de l'histoire.

Les mangeurs de chair sont très rares ; je n'en ai jamais rencontré qu'un seul. Ils ne se déplacent pas en bande, quoi que les films et les séries tentent de nous faire croire.

En mon for intérieur, je corrigeai : je n'avais jamais rencontré qu'un seul zombie renégat à la fois. À trois reprises, j'avais relevé des cimetières entiers pour les utiliser comme arme défensive contre des méchants qui tentaient de me tuer. Je me retins de jeter un coup d'œil à Nicky par-dessus mon épaule ; il était présent à l'une de ces occasions.

— Un seul, hein ? demanda Al.

— Ouais.

— Cette fois, il y en a plusieurs. On nous a donné au moins trois signalements différents.

— Les descriptions ne collent jamais entre elles. Ça pourrait quand même être un seul zombie.

— Un homme, une femme et un enfant, précisa Al. Nous pensons qu'il s'agit d'une famille qui a disparu dans la montagne il y a un mois environ.

Je secouai la tête.

— Impossible. Personne ne relèverait une famille entière ; aucun réanimateur ne voudrait faire une chose pareille, à moins de nourrir des griefs particuliers contre les défunts. Mais il faudrait qu'il leur en veuille sacrement pour en relever trois d'un coup, et, s'ils étaient morts assassinés, les zombies n'auraient qu'une idée en tête : tuer leur meurtrier. Ils attaqueraient tous les gens qui s'interposeraient entre eux et lui, mais ça ne ferait pas nécessairement d'eux des mangeurs de chair. Un des membres de cette famille possédait-il des dons psychiques ?

— Pas à notre connaissance. Pourquoi ?

— Les seuls cas de mangeurs de chair dont j'ai entendu parler concernaient des réanimateurs ou des pratiquants du vaudou qui avaient été relevés d'entre les morts.

Al haussa les sourcils.

— Vous voulez dire que si vous... ? (Il s'interrompt). Pardon.

— Pas de souci C'est l'une des raisons pour lesquelles mon testament stipule que je dois être incinérée, adjoint Truman.

— Vous avez peur de devenir un zombie mangeur de chair ?

— Pourquoi courir le risque ?

— Est-ce qu'on pourrait éviter de parler de la future mort de la femme que j'aime pendant que je vais rendre visite à mon père agonisant ? réclama Micah.

— Oh, flûte ! Désolé, bredouilla Al. C'est juste que quelqu'un a parlé de faire appel à la branche surnaturelle, et que le nom du marshal Blake a été mentionné avant même qu'on n'apprenne qu'elle était avec toi. Désolé, je réagissais en flic. Je... Désolé, Mike.

— Moi aussi, je m'excuse.

Micah me pressa la main

— Je te Pardonne, mais pour le moment tu voudrais bien être juste ma fiancée et pas le marshal Blake ?

— Oui, bien sûr, répondis-je, honteuse d'avoir oublié que je n'étais pas là pour une enquête, mais pour rendre visite au père de mon amoureux. (Une pensée me traversa l'esprit). Je peux poser encore une question ? Juste une, pendant qu'Al est avec nous ?

Micah soupira.

— D'accord, mais juste une.

La mère de Micah m'a dit que le shérif Callahan avait été mordu par une créature surnaturelle. De quoi s'agissait-il ?

— D'un des zombies mangeurs de chair.

— Elle a dit aussi que c'était contagieux, et qu'il était en train de pourrir. Dois-je en déduire que les gens mordus par ces zombies se changent en zombies eux aussi ?

— Non, ils pourrissent et ils meurent, c'est tout.

— Mais les zombies ne sont pas contagieux.

— Ceux-là le sont.

— Combien ont-ils fait de victimes pour l'instant ?

— Cinq, mais les trois dernières attaques ont eu des témoins.

Donc, nous savons à quoi nous avons affaire maintenant.

— Maintenant ?

— Les deux premières victimes sont mortes assez vite. Après ça, le docteur Rogers a trouvé des dossiers similaires de cas survenus dans l'est du pays. Il s'est servi des informations fournies par ses collègues pour ralentir la progression du mal chez l'avant-dernière victime.

— Ça fait plus d'une question, intervint doucement Nathaniel.

— Non, c'est bon, lui assura Micah. Anita ne peut pas être autre chose que ce qu'elle est, et mon père n'a pas un cancer ; il souffre d'un mal surnaturel. Personne ne s'y connaît mieux qu'elle en la matière.

— Tu veux dire que je peux traiter cette affaire comme un crime ?

— Tu m'as appris que les zombies ne se relèvent pas spontanément. Quelqu'un doit les animer, exact ?

— Oui.

— Et des gens sont déjà morts, donc, ne s'agit-il pas au minimum d'un homicide involontaire ?

— Potentiellement. Ce sera au tribunal d'en décider. Mais quelqu'un a relevé ces zombies, et il doit y avoir une raison pour laquelle ils ont échappé à son contrôle. Donc, ou bien le réanimateur a eu les yeux plus gros que le ventre, et il ne veut pas l'avouer, ou bien il l'a fait exprès. Dans tous les cas, une fois que nous l'aurons identifié et capturé, ce sera la peine capitale pour lui s'il est reconnu coupable, parce qu'il aura utilisé la magie à des fins meurtrières. Il n'aura même pas à attendre plusieurs années dans le couloir de la mort, il sera exécuté en quelques mois, voire en quelques semaines.

Micah acquiesça et se tourna vers Al.

— Tu veux dire que mon père a été attaqué par un zombie mangeur de chair et que la blessure est en train de pourrir ?

— Le docteur Rogers t'expliquera ça mieux que moi.

— Mais c'est à toi que je pose la question.

— Je vous en ai déjà révélé bien plus que je n'aurais dû le faire en présence de civils.

— Nicky a déjà agi en qualité d'adjoint d'Anita pour exécuter un mandat, dit Micah en désignant le lion-garou.

Celui-ci hocha la tête, et sa frange se balança devant son visage.

— Je sais que les marshals de la branche surnaturelle ont toute latitude pour réquisitionner de l'aide durant une chasse au vampire, mais ce n'est pas de ça qu'il s'agit.

— Est-ce que tu en dirais plus à Anita si nous n'étions pas là ?

— Pour qu'elle vous rapporte tout dès que j'aurais le dos tourné ?

— En principe, elle ne me parle pas de ses enquêtes en cours, Al.

— Jure-moi qu'elle ne te rapportera pas les détails qui concernent ton père.

Micah ouvrit la bouche et se prépara à mentir à son ami d'enfance.

— Non, Micah. (Je lui pressai la main et me tournai vers Al). Je vous jure que tout le monde ici tiendra sa langue. Nicky m'a déjà secondée pendant une chasse, et je raconte à Micah et à Nathaniel toutes sortes de trucs personnels qu'ils ne répètent jamais à personne.

— Vous allez leur faire jurer une main sur le cœur, « croix de bois croix de fer » ? (Al secoua la tête). Vous savez bien que ça ne fonctionne pas ainsi. En temps normal, je ne suis pas aussi bavard. Mais c'est de Mike qu'il s'agit, et vous avez un insigne. (Il jeta un coup d'œil à Nathaniel, qui tenait toujours l'autre main de Micah). Je peux me mêler de ce qui ne me regarde absolument pas ?

— Vas-y, dit Micah, mais sur un ton indiquant qu'Al ferait bien de marcher sur des œufs.

— Présente Nate comme ton compagnon ou ce que tu voudras, mais n'arrive pas main dans la main avec lui devant ta famille que tu n'as pas vue depuis presque dix ans. S'il te plaît, Mike. Ta tante Bertie et ton oncle Janie sont là. Tu les connais.

— Vous voulez dire, tante James et oncle Bertie, non ? demandai-je.

— Bertie, c'est le diminutif de Bertha, la sœur de ma mère, m'expliqua Micah. (Il attira Nathaniel vers lui). Donc, je ne suis pas censé le toucher du tout, c'est ça ? Et il s'appelle Nathaniel, pas Nate. Je veux bien que tu continues à m'appeler Mike parce que c'était mon surnom autrefois, mais j'utilise mon prénom maintenant.

— Bien sûr que tu peux toucher... Nathaniel, mais juste pour les présentations, tu devrais plutôt mettre le marshal Blake entre vous deux. C'est tout ce que je voulais dire. Et j'essaierai de t'appeler Micah, mais je risque de ne pas m'en souvenir.

Nathaniel se pencha et embrassa gentiment Micah sur la joue.

— De toute façon, Anita dort au milieu quand on est à la maison, la plupart du temps.

Micah leva les yeux vers lui.

— Ça ne te dérange pas de te cacher ?

— Si, mais je veux pouvoir revenir dans ta famille avec toi, et si tu me brandis constamment sous leur nez, ils me détesteront. Je ne veux pas qu'ils me détestent.

Micah réfléchit quelques instants et se tourna vers moi.

— Si tu es entre nous deux, tu n'as pas de main libre pour dégainer.

On se balade souvent comme ça à St. Louis quand on a des gardes avec nous et que je ne suis pas en service, fis-je valoir.

— Pourquoi suis-je le seul à vouloir me battre pour ne pas me cacher ?

Juliet revint après avoir raccroché. Apparemment, elle en avait assez entendu pour commenter :

— Parce que tu as décidé d'imposer ton petit ami à tout le monde, et qu'une fois que tu as décidé quelque chose tu ne recules jamais. Tu n'as jamais reculé.

— C'est plutôt mon genre que celui de Micah, m'étonnai-je.

Mon Nimir-Raj affichait une expression butée que je lui voyais pour la première fois. Mais ce fut Nicky qui dit :

— Parfois, quand on rentre dans sa famille et dans la ville où on a grandi, on retombe dans de vieux schémas. De vieilles habitudes, de vieux comportements resurgissent tels des fantômes, et, si on n'y prend pas garde, on redevient ce qu'on était plus jeune.

Nous le dévisageâmes tous.

— Donc, vous n'êtes pas juste baraqué et séduisant, lança Juliet.

Nicky haussa les épaules autant que ses muscles hypertrophiés le permettaient. Je savais que son commentaire s'appuyait sur son expérience personnelle. Du coup, j'eus envie de lui demander depuis combien de temps il n'était pas rentré chez lui, et comment ça s'était passé la dernière fois. Sa mère est en prison, à ma connaissance, et ses frères et sœurs ont été adoptés. Avait-il rendu visite à son père récemment ? Et pourquoi avais-je tant de mal à l'imaginer rentrant chez lui ?

— Non, en effet, acquiesça Micah d'un air embarrassé que je ne lui voyais pas souvent non plus. Nicky est plutôt perspicace.

Il mit sa tête sur l'épaule de Nathaniel comme pour se reposer, puis lui lâcha la main et me fit pivoter pour me placer entre eux deux.

J'adore marcher en tenant la main de mes amoureux, et j'étais à peu près certaine que, le cas échéant, Nicky et Dem tireraient dans les quelques secondes qu'il me faudrait pour dégainer mon flingue.

— Merci, Nicky. J'avais besoin qu'on me le rappelle, dit Micah.

— D'habitude, c'est toi qui nous rappelle à tous de nous comporter en adultes. Je ne fais que te renvoyer l'ascenseur.

Les deux hommes se sourirent et hochèrent la tête – une façon implicite et très masculine de manifester leur approbation.

Plus détendue qu'auparavant, Juliet reprit la tête de notre petit groupe tandis qu'Al se plaçait de nouveau derrière nous et lançait :

— Merci, Nick... ou Nicky.

— Les deux me conviennent.

— Moi, c'est Al ou Albert. Et Dem, c'est le diminutif de quoi ?

— De Démon, répondit l'intéressé.

Et je devinai qu'il affichait soit un air impassible, soit un sourire diabolique. Si les portes de l'hôpital n'avaient pas coulissé devant nous juste à ce moment, je me serais retournée pour vérifier.

Une odeur de désinfectant nous enveloppa. Je sentis mes deux amoureux frémir. Je jetai un coup d'œil à Micah : il plissait le nez comme si ça puait. Quant à Nathaniel, il fronça les sourcils et se secoua tel un oiseau qui réarrange ses plumes, ou, plutôt, un félin qui remet de l'ordre dans son poil.

— Je n'ai jamais pu m'habituer à l'odeur des hôpitaux, commenta Micah sur un ton neutre.

Il voulait dire : depuis qu'il avait acquis les perceptions surhumaines d'un léopard-garou.

Derrière nous, Al lança :

— Vous déconnez ! Vous ne pouvez pas vous appeler Démon.

— Ma sœur jumelle s'appelle Ange.

— Je ne vous crois pas.

— Nicky ? appela Dem

— Dem est le diminutif de Démon, et sa sœur s'appelle bien Ange.

Apparemment, aucun des deux gardes du corps ne comptait informer Al que Démon était un surnom. Nous allons avoir besoin d'un peu d'humour pour survivre à cette soirée, et embrouiller Al était un bon commencement.

Chapitre 11

Juliet et Al montèrent avec nous dans l'ascenseur, de sorte que nous n'eûmes pas à demander notre chemin.

— Vous avez votre insigne sur vous ? me demanda Al.

— Vous savez bien que oui la loi m'y oblige.

— Vous devriez peut-être l'épingler dans un endroit où les autres flics pourront le voir.

— Ils ne risquent pas de croire qu'Anita est venue s'approprier leur enquête, comme le craint Rickman ? avança Micah.

— Certains le penseront de toute façon, mais les flics s'apprécient entre eux, et le fait que tu sois le fils d'un shérif et le compagnon d'un marshal fédéral les mettra dans de bonnes dispositions envers toi. Envers vous tous.

L'ascenseur s'arrêta, les portes toujours fermées.

Je grimaçai.

— Vous pensez qu'on aura besoin de mettre toutes les chances de notre côté ?

— C'est possible.

Je dévisageai Al en me demandant si j'avais loupé quelque chose, mais il était dans notre camp, et, contrairement à moi, il connaissait la police locale. Donc, je décidai de suivre son conseil.

Les portes de l'ascenseur s'ouvrirent ; nous sortîmes dans le couloir, et je lâchai la main de mes amoureux juste le temps de faire passer mon petit porte-insigne sur le devant de la ceinture de ma jupe, histoire de le mettre bien en évidence. J'aurais préféré le porter autour du cou, mais je n'avais pas pris ma lanière en quittant St. Louis. Je pensais que je rien aurais pas besoin. Ce que je peux être bête, parfois.

Juliet et Al nous entraînèrent vers l'angle du couloir et, dès que nous le franchîmes, une demi-douzaine de flics s'écartèrent des murs ou se tournèrent vers nous comme par magie. Un, les flics guettent toujours le moindre mouvement, parce que ça pourrait être un méchant. Deux, Nicky avait l'air d'un méchant, et Dem avait l'air d'un petit malin drôlement balèze – le genre d'individus que la police préfère garder à l'œil. Du coup, il me semblait que mes amoureux et moi étions invisibles, comme si un magicien nous avait fait disparaître. A moins qu'on ne puisse pas nous voir derrière Juliet et Al ? Un bout de Nathaniel devait dépasser, pourtant.

Au moins deux des personnes présentes dans ce couloir n'étaient pas des flics, j'en aurais mis ma main à couper. Une femme et un homme, un couple sans doute. La première portait un tailleur-pantalon en polyester noir qui devait bien lui aller dix kilos plus tôt, et

des lunettes noires à grosse monture qui dominaient son visage. Elle avait des cheveux courts bouclés, dont le brun virait au gris fatigué et qu'elle avait brossés en arrière dans une tentative pour les aplatir, leur donnant l'aspect de la laine. Quand vous êtes aussi bouclé que moi ou que Micah, il ne faut jamais, jamais utiliser de brosse. Ça casse le mouvement naturel du cheveu et ça donne un effet halo. C'est Jean-Claude qui m'a appris ça. La femme devait avoir dépassé la cinquantaine ; pourquoi ne lui avait-on jamais rien dit ?

Pour tous bijoux, elle portait une croix en argent et une crosse épinglée à son revers – vous savez, la crosse de berger qui, à taille normale, est censée signifier qu'un ecclésiastique est le gardien de son troupeau. Je n'en avais encore jamais vu sous forme de broche.

La femme nous jeta un regard hostile, à Micah et à moi.

— Tante Bertie, appela Juliet en se dirigeant vers elle.

D'accord, j'étais peut-être parano de croire qu'elle m'en voulait avant même de m'avoir été présentée, mais des tas de fondamentalistes de tout poil me détestent sans me connaître. Pourquoi aurait-ce été différent cette fois ?

Du coup, l'homme qui se tenait près d'elle devait être l'oncle Jamie. Il mesurait au moins un mètre soixante-douze, mais paraissait plus petit parce que tout son poids était concentré de sa poitrine à son ventre, tandis que ses jambes restées minces donnaient une idée de ce qu'il avait pu être autrefois. Je connais des femmes avec la silhouette en pomme qui s'enorgueillissent d'avoir conservé de jolies jambes. Je me demande si les hommes pensent la même chose. À leur place, je m'inquiéterais juste du risque d'infarctus.

L'homme portait des lunettes presque identiques à celles de la femme, mais son costume lui allait mieux, ce qui signifiait qu'il était gros depuis plus longtemps. Raison de plus pour espérer qu'il n'y avait pas de maladies cardiovasculaires dans la famille.

Juliet et l'adjoint Truman tentèrent d'entraîner Micah vers la chambre de son père, mais de toute évidence tante Bertie et oncle Jamie avaient décidé de faire barrage. Ô joie.

— Je croyais que vous étiez à la cafétéria, en train de vérifier que tout le monde avait bien dîné, lança Juliet pour détourner l'attention.

— Tu savais qu'on voulait t'accompagner à l'aéroport pour accueillir Mike, mais tu as filé en douce, l'accusa tante Bertie.

— Je n'ai pas filé en douce. Comme je vous l'ai dit, Mike n'est pas venu seul, et il n'y aurait pas eu assez de place dans la voiture pour tout le monde, se justifia Juliet.

— Et comment savais-tu qu'il ne viendrait pas seul ? répliqua tante Bertie d'une voix stridente, désagréable.

Oncle Jamie se tenait devant nous. Lui aussi portait une broche en forme de crosse au revers de sa veste – même si je la pris d'abord

pour une canne de sucre d'orge en argent. Al recula en haussant les épaules et adressa un regard d'excuse à Micah

— Alors comme ça, le fils prodigue est rentré au bercail, lâcha oncle James.

— Je viens juste voir mon père, rectifia Micah.

Il me lâcha la main et fit un pas en avant comme pour nous protéger en encaissant le plus gros de l'attaque. Ou peut-être pensait-il que me tenir la main lui donnait l'air faible. Je lui poserais peut-être la question plus tard.

Je ne lâchai pas la main de Nathaniel. La tenir dans la mienne me reconfortait, et, puisque je ne pouvais pas tirer sur l'oncle et la tante de Micah pour la seule raison qu'ils se montraient impolis, je préférais garder la main droite occupée.

— Qui sont tous ces gens ? demanda oncle Jamie sur le même ton qu'il aurait demandé : « Qui sont tous ces connards ? ».

Micah présenta d'abord Nicky et Dem. Oncle James les détailla comme s'il envisageait de les acheter mais décidait que la qualité de la marchandise ne lui convenait pas.

— Et ce sont des quoi ?

— Des gens, répondit froidement Micah.

— Des contre nature ? insista oncle James.

— Contre nature ?

— Ouah ! soufflai-je tout bas.

Je n'avais même pas pensé que le fait que Micah soit un métamorphe puisse poser un problème à sa famille. Je ne m'étais inquiétée qu'à propos de notre vie sexuelle. Comme j'avais été naïve sur ce coup-là.

— Oui, comme moi, répondit Micah.

Les flics présents dans le couloir poussèrent une sorte de soupir collectif, telle l'herbe d'une prairie agitée par le vent. Je n'aurais su dire s'ils réagissaient à la tension grandissante ou si ça ne leur plaisait pas qu'au moins trois d'entre nous soient des « contre nature ». Nous nous trouvions dans l'un des rares États où quelqu'un pourrait encore tuer Micah, Dem ou Nicky en prétextant qu'il avait eu peur pour sa vie. Et, à partir du moment où l'analyse sanguine confirmerait que sa victime était bien un lycanthrope, ce serait considéré comme de la légitime défense. Le type ne serait même pas jugé. Si des témoins juraient qu'il avait agi sans provocation, il pourrait éventuellement être inculpé, mais si les témoins étaient morts eux aussi il s'en tirerait sans une égratignure. Je n'avais pas réfléchi aux risques que ça impliquait.

Mon estomac se noua et mes épaules se crispèrent tandis que je pensais à tous les métamorphes que j'avais emmenés avec moi. J'ai tellement l'habitude que la police de St. Louis considère mes petits

amis comme des gens que je n'avais pas pensé que tous les flics ne se montreraient pas aussi compréhensifs. Ce qui avait été vraiment stupide et négligent de ma part.

Je détaillai les officiers présents dans le couloir. Deux d'entre eux portaient le même uniforme qu'Al, et deux étaient en civil, les autres portaient tous des uniformes différents. Chacun d'eux était armé, et chacun d'eux jugeait Micah, Nicky et Dem, tentant d'évaluer la menace qu'ils représentaient. Je suppose qu'au début de ma carrière j'en aurais fait autant. Quand on découvre que quelqu'un est un métamorphe, on suppose automatiquement qu'il est dangereux, non ?

Si Les flics qui se trouvaient là venaient juste d'apprendre que Micah et deux types super balèzes, visiblement armés, étaient à la fois plus rapides, plus costauds et plus résistants qu'eux. Je tentai d'envisager la situation de leur point de vue, mais je n'y parvins pas. Les hommes en question comptaient trop pour moi. Je ne pouvais pas supporter la façon dont les flics les regardaient. Je savais que, si quelque chose dérapait, ils tireraient d'abord et poseraient des questions ensuite. Je le savais parce qu'il fut un temps où j'aurais réagi de la même façon.

— Détendez-vous, lançai-je d'une voix forte mais calme. Je suis le marshal Anita Blake, et ces hommes sont avec moi

— Nous savons qui vous êtes, répliqua un type d'âge mûr en uniforme de la police d'Etat, d'un air pas franchement ravi.

— Et les autres bêtes sont avec vous dans quel sens ? interrogea oncle James.

C'était sans doute la question que tous les flics se posaient, aussi, aucun d'eux ne protesta. Et je ne leur en voulus pas – à part pour le mot « bêtes », qui aurait dû les faire réagir.

— Premièrement, ne les traite plus jamais de bêtes, gronda Micah.

— C'est ce qu'ils sont, répliqua oncle James en tendant un doigt accusateur vers son neveu. Tout comme toi.

Sa crosse en argent scintilla dans la lumière des néons.

— Oh, Seigneur ! lâcha Micah sur un ton dégoûté en apercevant la broche. Ne me dis pas que vous êtes devenus des Bergers du troupeau ?

Je songai : *Les cinglés des infos*, mais me gardai bien de le dire à voix haute. Ces gens faisaient partie de sa famille, et je ne voulais pas aggraver la situation, mais les Bergers étaient un nouveau groupe de fanatiques religieux qui allaient voir les victimes d'attaques surnaturelles et tentaient de les « sauver » en disant aux métamorphes qu'ils étaient désormais des animaux sans âme, et aux vampires qu'ils étaient des cadavres possédés par le démon – dans les deux cas, des agents du mal.

— Nous sommes les gardiens des victimes des bêtes et des démons suceurs de sang, répondit oncle James, ce qui équivalait à un « oui » franc et massif.

— Le shérif Callahan n'a pas été mordu par un métamorphe ni par un vampire, intervint Al. Donc, vous n'avez aucune raison d'être ici.

— Rush est de notre famille. Nous avons le droit de lui rendre visite, répliqua oncle James.

— Dans ce cas, faites-le en tant que parents et non en tant que Bergers.

— Nous sommes ici pour protéger mon beau-frère au cas où le monstre qui l'a attaqué revendrait, affirma tante Bertie.

— Laissez ça à la police.

— Pas alors que la police fraie avec des adorateurs du malin et des bêtes sans âme. On ne peut pas utiliser le diable pour se protéger contre le diable.

Je me rapprochai de Micah

— Qui est-ce que vous traitez d'adorateurs du malin ?

Nathaniel me suivit parce qu'il refusait de lâcher ma main. En fait, il m'avait agrippé le bras comme s'il craignait que je ne frappe quelqu'un.

— Ne le prends pas mal, Anita. Il vient juste de traiter son propre neveu de bête sans âme, lança Micah d'une voix frémissante de colère.

Son pouvoir commença à s'écouler le long de ma peau, hérissant les poils de mon bras le plus proche de lui. De tous les métamorphes que je connais, Micah est celui qui se contrôle le mieux. Il lui arrive de faire flamboyer son pouvoir pour pousser un autre métamorphe à reculer devant lui, comme j'avais essayé de le faire avec Nilda, mais cette fois je pense que ça n'était pas voulu. Son oncle et sa tante ne pouvaient pas sentir son énergie surnaturelle, et, s'ils avaient pu, ça n'aurait fait que confirmer leurs craintes.

— Du calme, murmurai-je.

— J'ai besoin d'une minute, chuchota Micah.

Il fui fallait du temps pour se ressaisir, pour rétablir son contrôle habituel. Alors je fis la seule chose qui me vint à l'esprit : attirer sur moi le « feu » de son oncle et de sa tante.

— Comment pouvez-vous traiter votre propre neveu de bête sans âme ? Avec une telle étroitesse d'esprit, vous osez vous prétendre chrétiens ?

— Je refuse de vous laisser mettre ma foi en doute, espèce d'adoratrice de Satan, de...

— Ça suffit, James, coupa Al en tentant de s'interposer entre nous.

— Je suis chrétienne, et ma croix brille en présence du mal

véritable, répliquai-je. Il ne se passe pas une semaine sans que ma foi ne me protège contre des créatures qui pourraient m'arracher la gorge et me manger toute crue. Et vous ? C'était quand, la dernière fois ?

Nathaniel me serrait le bras si fort qu'il me faisait presque mal. Je n'avais pas l'intention de me rapprocher d'oncle Jamie, mais les bigots dans son genre me foutent dans une rogne incroyable. Les plus certains d'avoir raison sont généralement les moins chrétiens du lot.

L'énergie de Micah était presque redevenue normale. Sa difficulté à se contrôler disait bien à quel point il était furieux et bouleversé, et pas seulement à cause de tonton et tata Dingo. Son père gisait de l'autre côté de cette porte, et ils le retardaient avec leur bigoterie qu'ils tentaient de faire passer pour de la religion.

— C'est la fiancée de Micah, intervint Juliet, et cela seul devrait vous inciter à lui parler comme des gens civilisés.

Tante Bertie joua des coudes pour rejoindre son mari

— Vous êtes vraiment sa fiancée, ou c'est la seule façon distinguée que Béatrice a trouvée pour dire que vous vivez à la colle ?

— Ah ! Ils comptaient aussi nous détester pour notre vie sexuelle. Super.

— À la colle ? répétai-je.

— C'est ce que je viens de dire, acquiesça tante Bertie, l'air très satisfaite d'elle-même.

— Je n'avais pas entendu cette expression depuis que je suis gamine ; je pensais que plus personne ne l'utilisait.

Elle rougit comme si je l'avais vexée. Intéressant, parce que je n'avais même pas commencé à essayer de la mettre mal à l'aise.

— Alors, vous êtes sa fiancée, ou vous vivez dans le péché ?

— Elle pourrait habiter avec lui en étant sa fiancée, suggéra Juliet, comme je l'ai fait avec Ben.

— Ben t'a épousée. Alors qu'il pouvait avoir le lait gratos ; ce n'est pas pour ça que vous ne viviez pas dans le péché avant votre mariage.

— « Avoir le lait gratos » ? Sérieusement ? m'étranglai-je.

Oncle James me jeta un regard dédaigneux.

— Quand un homme peut obtenir ce qu'il veut d'une femme, il l'utilise jusqu'à ce qu'il se lasse d'elle, puis il l'abandonne pour la prochaine qui voudra bien lui ouvrir les jambes.

Les mains de Nathaniel se crispèrent désespérément sur mon bras, mais ce fut Micah qui s'avança pour dire :

— J'ai honte de penser que mon oncle serait capable de baiser une femme et de l'abandonner ensuite.

— Hein ? s'étrangla James. Jamais je ne...

— Tu viens de dire que, si un homme peut coucher avec une femme sans l'épouser, il va se servir d'elle et la jeter comme un vieux

Kleenex.

— Oui. C'est pour ça qu'on se marie d'abord, pour prouver son engagement devant Dieu.

— J'aime Anita, et jamais je ne la quitterais pour une autre femme. Je n'ai pas besoin de Dieu pour savoir que ce serait mal, et j'ai honte de penser que, si tu n'avais pas épousé tante Bertie, tu aurais couché avec elle un moment avant de l'abandonner.

— Jamais je ne... je n'ai pas dit ça !

— Comment oses-tu ! glapit Bertie. Présente des excuses à ton oncle ! C'est le meilleur homme que je connaisse, et jamais il ne ferait une chose pareille.

— Et Anita est la meilleure femme que je connaisse, et jamais elle ne m'abandonnerait juste parce qu'elle peut avoir autant de sexe qu'elle veut sans m'épouser. Elle m'aime pour d'autres raisons, pas vrai, ma chérie ? demanda-t-il.

Ce devait être la première fois qu'il m'appelait « ma chérie ». Je répondis la seule chose qui me passa par la tête.

— Bien sûr que je t'aime pour d'autres raisons. Même si le sexe est assez fabuleux en soi.

Micah me sourit, puis ôta ses lunettes de soleil pour laisser voir ses yeux à son oncle et à sa tante. Ceux-ci reculèrent en hoquetant.

— Ses yeux ! gémit Bertie. Il commence à se transformer ! Seigneur, aidez-nous !

Les flics présents dans le couloir avaient été prévenus, et ils ne dégainèrent pas. Mais ça, Bertie ne pouvait pas le savoir. Elle était prête à faire abattre Micah.

— Ses yeux sont coincés sous sa forme animale, Bertie, l'informa Al. Il n'est pas en train de se transformer.

Jamie et elle continuèrent à reculer. Bertie se tourna vers les policiers.

— Protégez-nous !

— L'adjoint Gutterman nous a informés que les yeux de Mike Callahan étaient ceux d'un léopard en permanence, répondit l'homme d'âge mûr en uniforme de la police d'État. Vous n'avez pas besoin qu'on vous protège contre le fils de Rush, votre propre neveu.

En d'autres circonstances, peut-être aurait-il été plus ou moins d'accord avec James et Bertie, mais, comme moi, il comprenait que cette dernière avait eu l'intention de faire abattre Micah dans le couloir de l'hôpital, devant la porte de la chambre où son père gisait mourant. Aucun des flics qui venaient d'assister à la scène ne nourrirait beaucoup de sympathie pour elle et son mari désormais. Il existe des limites à ne pas franchir, et ils venaient d'en piétiner plusieurs allègrement.

Micah prit ma main libre dans la sienne et je dis :

— Vous n'êtes pas des bergers, vous êtes des moutons. Au moindre soupçon de menace, vous courez vous faire protéger par les vrais bergers, à savoir la police.

— Nous ne sommes pas des bergers, marshal Blake, déclara le flic d'âge mûr. Plutôt des chiens de berger.

Et il dévoila ses dents en un rictus pas particulièrement amusé. Je hochai la tête parce que j'avais reconnu la citation. Elle était extraite de l'essai *Sur le combat* du lieutenant-colonel David Grossman – plus exactement du chapitre intitulé « Des moutons, des loups et des chiens de berger ».

— Nous sommes là pour protéger le troupeau et affronter les loups.

Il acquiesça avec un nouveau rictus qui laissa son regard froid.

— En effet. Je suis le commandant Walter Burke, marshal Blake. Navré de faire votre connaissance et celle de M. Callahan dans de telles circonstances.

— Et moi donc.

Il se tourna vers oncle Jamie et tante Bertie.

— À présent, certains de ces braves officiers vont vous reconduire auprès du reste de votre famille.

— Nous ne pouvons pas les laisser voir Rush sans personne pour les surveiller, protesta Bertie. Il a déjà été attaqué par un monstre.

Le commandant Burke prit une grande inspiration et lança :

— Adjoint Gutterman, caporal Priée, merci d'escorter ces deux individus jusqu'à la salle d'attente au rez-de-chaussée. S'ils résistent, inculpez-les d'agression envers un agent des forces de l'ordre.

— Vous n'oseriez pas, siffla Jamie.

Burke lui fit face pour qu'il voie bien son visage, et, tel un gentil petit mouton, Jamie recula docilement.

— D'une façon ou d'une autre, vous allez fichez la paix à ce garçon et le laisser voir son père tranquille. À vous de voir si vous préférez le faire depuis la salle d'attente ou l'arrière d'une patrouilleuse.

J'eus beaucoup de mal à me retenir de dire tout haut : « Choisissez sagement. »

Ils choisirent sagement et accompagnèrent les gentils officiers jusqu'à la salle d'attente, ce qui signifiait que nous les reverrions plus tard. Dommage. Burke reporta son attention sur nous.

— Je suis désolé que votre famille vous complique encore les choses, monsieur Callahan, marshal Blake.

Il regarda la main de Nathaniel dans la mienne.

— M. Graison, l'informai-je.

— Monsieur Graison, répéta-t-il. (Il jeta un coup d'œil à Dem et à Nicky derrière nous). Je suis navré que vous ne puissiez même pas

rendre visite à votre père hospitalisé sans gardes du corps, mais si votre oncle et votre tante sont comme ça, je n'ose pas penser à ce que des inconnus pourraient faire.

Micah acquiesça.

— Merci, commandant Burke. J'apprécie.

— Vous êtes le fils d'un bon flic, et fiancé à un marshal fédéral. Vous faites partie de la famille. Maintenant, allez voir votre père, et je suis vraiment désolé que vous soyez rentré pour subir ça.

Je me demandai s'il parlait du spectacle de Rush Callahan agonisant, ou du pétage de plombs de l'oncle et de la tante fanatiques. Peu importe. Dans un cas comme dans l'autre, tout le monde ne nous détestait pas dans le Colorado. C'était bon à savoir.

Chapitre 12

Micah m'avait dit que son père mesurait un mètre soixante-cinq, mais il paraissait plus petit dans son lit d'hôpital. Il avait des cheveux auburn-rouge foncé avec des reflets bruns. Alors que ceux de Nathaniel sont d'un brun chaud avec des reflets rouge visibles ou pas en fonction de la lumière. Dirait-il qu'il était roux ? J'espérais qu'il reprendrait suffisamment connaissance pour que je puisse lui poser la question.

Pour l'instant, il avait le visage flasque des gens à qui on a administré des sédatifs lourds car même le sommeil ne parvient pas à lisser autant les traits. Ses quelques taches de rousseur se détachaient sur sa peau blême telles des taches d'encre brune, mais, sous sa pâleur, je distinguais la structure osseuse de Micah. Mon Roi-léopard est si délicat pour un homme que je pensais qu'il tenait de sa mère, mais pas du tout. Il ressemblait à son père.

La plus grande différence, outre les rides légères autour des yeux et sur le front de Rush Callahan, c'était la bouche. Micah avait les lèvres pleines, des lèvres qui appelaient les baisers. Celles de son père étaient plus fines, comme chez la plupart des mâles caucasiens. Je songeai que presque tous les hommes de ma vie avaient des lèvres pleines. J'imagine que nous avons tous des préférences même inconscientes en matière de partenaires.

Les cheveux de Rush Callahan étaient presque aussi frisés que ceux de son fils, bien que coupés beaucoup plus court. Ils formaient une sorte de halo autour de son visage. Ses boucles étaient moins serrées que celle de Micah ou que les miennes, mais plus que celles de Juliet.

La cousine de Micah nous attendait dans le couloir. Elle voulait lui laisser un peu d'intimité avec son père. À voix haute, elle avait déclaré qu'elle tenterait de retenir les autres visiteurs pour qu'ils aient un peu plus de temps. Elle devait sentir que Micah avait besoin d'un temps de récupération avant de se colleter avec le reste de son horrible famille. Oncle Jamie et tante Bertie, c'était bien assez pour une visite – même si, malheureusement, nous étions sans doute voués à les revoir.

— C'est bizarre, dit Micah.

Cette déclaration aurait pu s'appliquer à tant de choses que je me sentis un peu ridicule de réclamer des précisions. Mais, parfois, même les questions à la réponse évidente doivent être posées.

— Qu'est-ce qui est bizarre ?

— Maman l'aidait à se coiffer autrefois mais, après le divorce, il

s'est coupé les cheveux court parce qu'il ne supportait pas ses boucles. Je ne l'ai pas vu coiffé comme ça depuis l'année de mes douze ans. Il doit avoir une nouvelle petite amie, et je ne l'ai même pas rencontrée.

Le chagrin dans la voix de Micah était presque palpable, mais, faute de pouvoir le toucher réellement, je lui passai mes bras autour de la taille pour le serrer contre moi. Il me rendit mon étreinte presque automatiquement, sans quitter des yeux l'occupant du lit.

Il avait rangé ses lunettes dans le mince étui qu'il portait dans la poche de poitrine de son costume, comme les gens le font avec leurs lunettes de lecture, et il regardait son père avec des yeux qui, pour Rush Callahan, seraient ceux d'un inconnu dans le visage de son fils. Entre ça et la mystérieuse petite amie, ils auraient beaucoup de choses à se raconter, tous les deux. Je priai pour qu'ils aient l'occasion de le faire.

La chambre était faiblement éclairée par une simple lampe de chevet. Les rideaux avaient été tirés pour la nuit, et le « bip » pourtant tenu des moniteurs informant le personnel soignant que Rush Callahan était toujours en vie résonnait trop fort dans le silence.

Nathaniel nous rejoignit et posa une main sur l'épaule de Micah, parce qu'il n'y avait pas la place pour qu'on l'étreigne tous les deux en même temps. Micah recouvrit la main de Nathaniel avec une des siennes. Il existe des douleurs qu'on ne peut consoler avec des mots ; heureusement, il reste toujours le contact physique pour reconforter quelqu'un.

— Vous le sentez ? interrogea Micah.

Ni Nathaniel ni moi n'eûmes besoin de lui demander de quoi il parlait. Oui, même avec mon odorat humain, je le sentais : une odeur douceâtre et aigre à la fois, celle de la chair en décomposition. J'ai passé une bonne partie de ma vie d'adulte à examiner des scènes de crime et à relever des zombies – même si, curieusement, les miens ne puent pas autant que ceux de mes collègues. Apparemment, plus le niveau de pouvoir du réanimateur est élevé, moins les zombies sentent. Mes tout premiers avaient l'air pourris, mais ils ne puaient pas. En revanche, j'en ai rencontré d'autres qui schlinguaient autant qu'un vrai cadavre.

Le drap blanc était posé sur une sorte de cadre pour ne pas toucher le corps de Rush Callahan, comme on le fait parfois avec les victimes de brûlures. Quelle que soit la blessure que dissimulait cette tente de coton, elle avait commencé à pourrir avant même la mort de sa victime.

Je déglutis péniblement. J'avais la gorge serrée, et pas parce que j'allais vomir. J'avais déjà reniflé bien pire. C'était comme si Micah se maîtrisait trop fort, comme s'il fallait que quelqu'un pleure à sa place. Mais que je sois damnée si ça allait être moi. J'étais là pour le

soutenir. Je devais être forte, ne pas éclater en sanglots comme une fillette !

Debout dans cette chambre où planait déjà une odeur de mort, je serrai Micah plus fort contre moi parce que je ne savais pas quoi faire d'autre. Il appuya sa joue contre mes cheveux et me rendit mon étreinte. Nathaniel se colla contre son dos et passa son bras libre autour de moi afin de nous toucher tous les deux.

On frappa doucement mais fermement à la porte. Avant que nous puissions dire « Entrez », celle-ci s'ouvrit, livrant passage à un grand homme mince en blouse blanche. Il nous adressa un sourire tout professionnel, aussi aimable que dépourvu de sens, juste destiné à nous mettre à l'aise. Je connais ce sourire parce que je réserve le même à mes clients, pour les empêcher de s'inquiéter davantage. En tant que docteur, Dieu sait si Rogers devait avoir des raisons de chercher à rassurer ses interlocuteurs.

— Je suis le docteur Rogers. Vous devez être Mike.

Il tendit une main en direction de l'intéressé, qui ressemblait suffisamment à son père pour ne pas qu'on se trompe entre lui et Nathaniel.

— Micah. Personne ne m'appelle plus Mike depuis dix ans.

Il nous lâcha suffisamment pour serrer la main du docteur. Celui-ci se tourna vers nous.

— Anita Blake, me présentai-je.

— Nathaniel Graison.

Rogers acquiesça.

— Je suis content que vous soyez là.

Micah le dévisagea gravement.

— Ma mère a dit à Anita que ce n'était qu'une question de temps. C'est vrai ?

— Nous avons ralenti la progression du mal, mais nous ne connaissons pas de remède, confirma Rogers. Je suis navré.

Micah acquiesça, baissa les yeux et chercha nos mains à tâtons. Je lui donnai la gauche tandis que Nathaniel l'étreignait de l'autre côté. Le docteur nous détailla tous les trois (d'abord les deux hommes, puis moi, puis de nouveau les deux hommes), et je crus qu'il allait dire quelque chose de regrettable, mais il était assez pro pour s'abstenir.

— Combien de temps ? interrogea Micah.

— Je ne peux pas être sûr.

— Donnez-moi juste une estimation.

Rogers secoua la tête.

— Je ne préfère pas.

— D'accord. Alors, dites-moi quel traitement vous utilisez.

Ça, c'était un sujet de conversation que le médecin ne répugnait pas à aborder.

— Mes collègues de la Côte Est ont été confrontés à une poignée de cas relativement similaires, bien que pas tout à fait identiques. Leurs patients sont morts en quelques heures, mais j'ai appliqué les protocoles employés sur les nôtres et cela a ralenti la progression de... de l'infection.

— C'est une infection ?

— Oui.

— De quel type ?

— Assez proche de la phase nécrosante. Aussi, nous l'avons traitée de la même façon : ablation des tissus touchés, doses massives d'antibiotiques, caisson hyperbare.

— Quelle quantité de... tissu avez-vous enlevée ? interrogea Micah.

— Le minimum nécessaire.

— Ce n'est pas une réponse, c'est une esquivé.

— Si vous insistez, je peux vous montrer, mais je ne vous le recommande pas.

— Pourquoi donc ?

— Ça ne changera rien, et ça n'aidera pas votre père. Ce sera juste un traumatisme visuel inutile pour vous.

Micah secoua la tête.

— J'ai besoin de savoir ce que vous lui avez fait.

— Je ne lui ai rien fait, sinon ce qu'exigeaient les circonstances, se défendit Rogers.

Micah expira à fond.

— Ce n'est pas mon père, et vous me faites peur quand même, dis-je. Où a-t-il été mordu ?

— Au bras gauche.

— Vous l'avez amputé ?

Rogers grimaça.

— Pas encore, mais, si l'infection continue à progresser, nous l'envisagerons peut-être. Même si, franchement, je pense que ça ne servira à rien au final.

— Vous avez essayé l'amputation avec les autres victimes ? m'enquis-je.

— Oui, mais soit nous sommes intervenus trop tard, soit au moment de la contagion, l'infection pénètre immédiatement le flux sanguin qui la fait circuler dans tout le corps.

— Il faut que je voie, s'obstina Micah.

Le docteur Rogers ne comprit pas tout de suite, mais moi, oui, et Nathaniel aussi car il précisa :

— Micah veut dire qu'il doit voir la plaie.

— Franchement, je ne vous le...

— Si c'était votre père, pourriez-vous ne pas regarder ? coupa

Micah en le dévisageant. Je parie que vous insisteriez pour voir.

— Je suis médecin. Je voudrais le voir d'un point de vue professionnel, pour comprendre.

— Je ne suis pas médecin, et j'espère que ce que j'imagine est pire que ce que vous allez me montrer, mais dans tous les cas j'ai besoin de voir.

Rogers émit un petit bruit de gorge agacé. Il prit des gants en latex dans une boîte posée sur la table de chevet et contourna le lit.

— Tout contact avec le site de la blessure semble extrêmement douloureux, c'est pourquoi nous avons surélevé le drap, expliqua-t-il en désignant la tente de coton.

— Comme pour les victimes de brûlures, dis-je.

— Certaines, oui, acquiesça Rogers. (Il détacha le drap de son cadre métallique et nous regarda par-dessus le lit.) Honnêtement, je vous conseille de ne pas regarder.

— S'il vous plaît, docteur. Il faut que je voie, dit Micah d'une voix basse et égale.

Il agrippait ma main à la broyer, et j'imagine qu'il en faisait autant avec celle de Nathaniel.

Renonçant à protester, Rogers rabattit le drap juste assez pour dévoiler la moitié gauche du torse de Rush Callahan. Impossible de dire à quoi ressemblait la morsure originelle : sur l'avant-bras, il manquait un ovale de chair de la taille de mes deux poings. En revanche, son emplacement me disait ce qui avait dû se passer. Le shérif Callahan avait été attaqué ; il avait levé un bras en le repliant pour se protéger le visage, et son agresseur l'avait mordu. J'ai des blessures défensives du même genre, mais pas aussi profondes. Même si le père de Micah survivait, je doutais qu'il puisse encore se servir de son bras. Il avait perdu tellement de muscles et de ligaments !

La main de Micah s'était crispée sur la mienne, et il avait plissé les yeux, mais c'était tout. Son stress avait beau vibrer le long de son bras, il n'en laissait rien paraître. Seigneur, il se contrôlait tellement bien ! Cela m'impressionnait. J'étais fière que cet homme m'appartienne. Il tenta de dire quelque chose, déglutit, essaya de nouveau et secoua la tête. J'espérais qu'il allait poser les questions qui me brûlaient les lèvres.

— Les bords de la plaie sont plus sombres qu'ils ne devraient, et je vois une décoloration à l'intérieur. C'est dû au traitement ?

— Je crains que non.

— La pourriture continue à s'étendre, conclut Micah d'une voix caverneuse.

— Oui. Nous sommes en présence de bactéries inconnues, qui ne réagissent pas aux antibiotiques.

Rogers entreprit de rajuster le drap sur le cadre sans nous

demander si nous en avions fini. Comme Micah ne protestait pas, je laissai faire. Il tourna la tête vers moi, et je vis tant de douleur au fond de ses yeux vert doré ! D'une voix à peine légèrement enrouée, il me dit :

— Vas-y, demande.

— Demande quoi ?

— Tout ce que tu veux savoir.

— Pas en tant que ta petite amie, mais en tant que moi ?

Il acquiesça. Je haussai un sourcil, mais il n'était pas question que je laisse filer cette occasion. Je voulais vraiment savoir ce qui se passait.

— D'accord. Quel genre de créature a attaqué le shérif Callahan ?

— Nous n'en sommes pas certains, répondit Rogers.

— J'ai entendu dire qu'il s'agissait d'un zombie mangeur de chair.

— Quelqu'un a la langue trop bien pendue.

— Je suis un marshal fédéral de la branche surnaturelle. C'est mon métier.

— Les flics du coin craignaient justement que vous ne fassiez ça ; que vous ne débarquiez pour leur voler l'enquête.

— Je ne veux priver personne de quoi que ce soit, mais je ne veux pas non plus que les différentes branches de la police fassent de la rétention d'informations. C'est le meilleur moyen de faire foirer l'enquête et d'augmenter le nombre des victimes.

Je vis le tour des yeux de Rogers frémir lorsque je dis ça. Pour qu'il réagisse de la sorte, ce devait être vraiment vilain. Si le père de Micah n'avait pas été la dernière victime en date, j'aurais trouvé ça intéressant. Là, c'était intéressant et flippant.

— Vous ne voulez pas que d'autres gens se retrouvent dans le même état que papa, ajoute Micah.

Et je sus que lui aussi avait vu Rogers frémir, et qu'il avait utilisé le mot « papa » délibérément. Nous voulions tous les deux savoir de quoi il retournait, et nous avions perçu une ouverture. Nous allions prendre Rogers en tenaille. Individuellement, Micah et moi sommes tenaces, voire implacables. Ensemble, c'est pire.

— Bien sûr que non, se défendit Rogers.

— Alors, aidez-nous, réclamai-je.

— Vous êtes marshal fédéral, certes, mais pour le moment vous êtes la fiancée du fils d'un de mes patients. Ce qui fait de vous une civile, comme dit la police.

Une idée me traversa l'esprit.

— Est-ce que quelqu'un vous a traité comme un civil en vous dissimulant des informations, à vous aussi ?

Rogers détourna les yeux. J'aurais parié que, d'une part, il tentait de contrôler son expression, et que, d'autre part, il cherchait quoi dire,

ou comment le formuler.

Je sentis Micah se raidir près de moi, et je le touchai pour lui faire comprendre qu'il devait attendre. Nous étions au point de basculement : soit Rogers allait tout nous balancer, soit il ne nous dirait rien. Si nous le pressions, il se fermerait comme une huître, j'en étais absolument certaine. C'était comme pendant une partie de chasse, il fallait avancer prudemment et faire bien attention à ne pas marcher sur une brindille, sans quoi, le gibier risquait de détalé.

Nathaniel s'agita légèrement près de nous, mais je ne le prévins pas. J'avais confiance en lui pour nous laisser faire et ne pas intervenir.

Rogers nous dévisagea durement, avec une tête qui n'était pas une tête de flic, mais peut-être une tête de docteur – impressionnante, en tout cas. Il nous regardait comme si nous étions une maladie mystérieuse qu'il tentait d'identifier.

— Vous êtes vraiment sa fiancée, ou c'est juste un prétexte pour vous mêler de cette affaire parce que la police locale n'aurait jamais fait appel à vous ? Un des autres docteurs a suggéré qu'on vous fasse venir en tant que consultante, parce que personne ne s'y connaît aussi bien que vous en zombies. Si vous aviez vu leur réaction ! On aurait dit qu'elle avait suggéré de faire venir le diable en personne. Les flics semblaient persuadés que vous mettriez la main sur leur enquête.

— Premièrement, oui, je suis bien la petite amie et la compagne de Micah. Pas forcément sa fiancée. Vous lisez les journaux, vous regardez la télévision. Vous devez savoir que je sors également avec notre Maître de la Ville. Je ne peux pas épouser tout le monde.

Le docteur Rogers regarda Nathaniel, qui se tenait contre nous et ne disait rien.

— Et vous, monsieur Graison, qui êtes-vous ? En temps normal, je ne me mêle pas de la vie des autres, mais si j'aide vos amis la police locale risque de me mener la vie dure, et avant de prendre ce risque j'aimerais savoir à qui je m'adresse, et pourquoi.

— Qui pourrais-je bien être pour que parler devant moi vous soit préjudiciable vis-à-vis des flics ? lança Nathaniel.

Rogers secoua la tête.

— Non, je refuse que vous répondiez à mes questions par d'autres questions. Dites-moi qui vous êtes, ou cette conversation s'arrête là.

— Vous trouvez que j'ai l'air d'un flic ?

— Non, mais Mike n'en avait pas l'air non plus jusqu'à ce qu'il se mette à m'interroger et à dégager une énergie très similaire à celle du marshal Blake. Je sais que c'est le fils d'un sheriff donc, il a peut-être appris en voyant faire son père. Mais vous aussi, vous avez une énergie similaire à celle du marshal. Je veux savoir pourquoi.

Et cela suffit à m'apprendre que Rogers possédait des dons

psychiques. C'était probablement un excellent diagnosticien, un de ces docteurs qui devinent la nature des maladies mystérieuses et le traitement le plus approprié. Bien sûr, on pourrait imputer ça à la chance, mais j'aurais parié qu'il y avait autre chose. Rogers n'avait pas juste *l'air* de lire en nous : d'une certaine façon, c'était exactement ce qu'il faisait. Et d'un côté je me réjouissais que ce soit lui qui s'occupe du père de Micah, mais de l'autre ça le rendait plus difficile à manipuler. Si nous lui mentionnons, il le sentirait, et il se fermerait. La vérité, c'était notre seule option.

— Vous devez être un diagnosticien épatant, déclara Micah, qui était arrivé à la même conclusion que moi.

Rogers fronça les sourcils et plissa les yeux.

— En effet, mais la flatterie ne vous mènera à rien.

— Dis-lui la vérité, Nathaniel.

Nathaniel se plaça entre nous deux et posa les bras sur nos épaules, tandis que Micah et moi en passions un chacun autour de sa taille. Enlacés, nous fîmes face au médecin.

— Nous vivons ensemble depuis trois ans, Anita, Micah et moi. Je suis danseur exotique au *Plaisirs coupables*, et un léopard-garou comme Micah.

— Ça explique pourquoi votre énergie ressemble à celle de M. Callahan, mais pas pourquoi elle ressemble à celle du marshal Blake.

— Je suis leur Nimir-Ra, expliquai-je. Leur reine-léopard. Mon dossier mentionne que je suis porteuse de plusieurs souches de lycanthropie, dont celle du léopard.

— J'ai lu l'article que le docteur Nelson a écrit sur vous. Vous êtes une anomalie médicale. Premièrement, vous cumulez plusieurs souches de lycanthrope, ce qui est théoriquement impossible puisque chacune d'entre elles immunise contre toutes les maladies, les autres souches y compris. Deuxièmement, vous ne vous transformez pas ; vous présentez tous les symptômes et la plupart des avantages, mais vous gardez votre forme humaine. J'ai entendu dire que vous intéressiez beaucoup l'armée.

— D'après la rumeur, oui. Personne ne m'a contactée.

— La rumeur, répéta doucement Rogers.

J'acquiesçai.

— Il se peut que vous soyez à la hauteur de votre réputation, marshal Blake, mais c'est quand même moi qui devrai vivre avec les flics du coin une fois que vous serez rentrée chez vous. J'aimerais que quelqu'un me donne le feu vert pour vous parler.

— Avec un insigne fédéral, je n'ai besoin de la permission de personne pour voir les corps.

— Et c'est justement à cause de cette attitude que les autres flics

ne vous aiment pas.

— Je ne suis pas là pour remporter un concours de popularité, mais pour faire avancer l'enquête.

— Je croyais que vous étiez là pour soutenir Mike et sa famille.

— Oui, mais je suis aussi un flic, et personne ne connaît les zombies aussi bien que moi. Ce serait un gaspillage de ressources que de ne pas profiter de mon expertise, au moins en tant que consultante.

— Je vais demander aux gars du coin si je peux vous laisser voir les corps à la morgue. Pour le reste, il faudra vous adresser à eux directement.

Je voulus insister, mais la porte s'ouvrit sans que personne n'ait frappé. Je pivotai automatiquement, en m'écartant de Micah et de Nathaniel pour pouvoir dégainer si nécessaire. Je ne l'avais pas fait pour le docteur, mais notre conversation m'avait mise sur les nerfs. En toute logique, je savais bien qu'aucune menace ne pourrait franchir le barrage de Dem, de Nicky et des flics dans le couloir – du moins, pas sans faire le moindre bruit. Mais, parfois, la logique n'entre pas en ligne de compte : c'est l'habitude qui prend le dessus. Et l'habitude, pour moi comme pour la plupart des flics, c'est d'être parano.

— Je vous laisse avec votre frère, dit le docteur Rogers.

Et il sortit, croisant l'homme qui était donc le frère de Micah.

Chapitre 13

Le nouveau venu faisait entre un mètre soixante-douze et un mètre soixante-quinze. Il avait des cheveux du même brun foncé que ceux de Micah, mais encore plus bouclés, si bien que, malgré sa coupe courte presque militaire, ils semblaient crépus. La première chose qu'on remarquait dans son visage, c'était ses grands yeux bleu-gris. Je dus m'y reprendre à deux fois pour voir qu'il avait les lèvres pleines de Micah et un teint encore plus mat. La ressemblance s'arrêtait là : bien que séduisants, ses traits n'avaient pas la délicatesse de ceux de Micah, de leur père ou de Juliet.

— Mike, tu es venu, lança-t-il d'une voix plus grave que je ne m'y attendais.

— Salut, Jerry.

— Beth disait que tu viendrais. Je disais le contraire.

— Elle a toujours été la plus optimiste de nous trois.

Jerry avait refermé la porte derrière lui mais ne s'approchait pas de son frère.

— C'est à ça que servent les petites sœurs, je suppose.

Les deux hommes se dévisageaient. Nathaniel et moi encadrions Micah, mais nous aurions aussi bien pu nous trouver sur la lune pour toute l'attention qu'ils nous prêtaient.

— Les autres petites sœurs, je ne sais pas, mais Beth a toujours été adorable.

— Tu veux dire qu'elle est trop sensible.

Micah haussa les épaules.

— Ça revient au même.

Je voulais leur dire de se donner une accolade, mais je n'avais jamais rencontré le frère de Micah, et je ne connaissais pas suffisamment leur histoire pour m'en mêler.

— Pourquoi tu es revenu, Mike ?

— Pour voir papa.

— S'il ne valait pas la peine que tu viennes le voir avant... avant qu'il soit blessé, pourquoi tu te soucies de lui tout à coup ?

— Jerry...

— Quoi ? Tu pensais rentrer à la maison en fils prodigue ? Tu croyais qu'on n'aurait rien de plus pressé que de te pardonner et oublier ?

— Non, je ne m'attendais pas à ce que vous me pardonniez.

— Bien sûr que si. Tu t'attendais à provoquer une scène déchirante où tout le monde te tomberait dans les bras en pleurant, et où tu aurais juste le temps de te réconcilier avec papa avant sa mort.

C'est pour ça que tu es revenu. Eh bien, si jamais il se réveille et te pardonne, dis-toi bien que, moi, je ne le ferai pas.

— Je n'oublierai pas, dit Micah d'une voix basse et égale, avec une expression impassible.

— Tu ne me présentes pas à tes amis ?

— Je ne pensais pas que ça t'intéresserait de faire leur connaissance.

— Ce n'est pas eux que je déteste, grand frère. Juste toi.

Micah cligna lentement des yeux puis, sans broncher, se tourna vers moi.

— Anita Blake, mon frère Jerry.

Je fis la seule chose à laquelle je pus penser : je m'avançai en tendant la main. Bien sûr, Jerry aurait pu se montrer impoli et refuser de la prendre. Mais après avoir eu l'air surpris l'espace d'un instant il la serra maladroitement, comme s'il n'avait pas l'habitude de saluer des filles de cette façon. Ou peut-être parce que j'étais avec Micah. Mais c'était toujours mieux qu'un refus pur et simple.

— Et voici Nathaniel Graison, ajouta Micah.

Nathaniel suivit mon exemple, et Jerry lui serra la main un peu plus fermement, peut-être parce qu'il avait eu le temps de se remettre de sa surprise. Les amis de son frère étaient polis – incroyable !

Micah se rapprocha de nous, et de Jerry du même coup.

— Je suis désolé de ne pas être rentré plus tôt.

— Qu'est-ce qui t'en as empêché ?

— Je pensais que vous me détesteriez tous, et que ça ne servirait à rien.

Jerry avait les yeux brillants.

— En ce qui me concerne, tu avais raison. Je te déteste. Tu as dit des choses horribles à maman et à papa.

— Je sais que c'est difficile à comprendre, mais il me semblait que je n'avais pas le choix.

La voix de Micah était légèrement enrouée à présent, comme si lui aussi contenait ses larmes. Je me retins de le regarder ou même de trop bouger, de craindre de briser un équilibre fragile.

— Papa est ami avec un fédéral. Il m'a dit qu'il avait vu des photos... ce qui nous serait arrivé si tu n'avais pas convaincu un métamorphe psychopathe que tu nous détestais.

De nouveau, je me demandai d'où ce fameux flic tenait l'information. Mais le moment était mal choisi pour le demander, et, de toute façon, Jerry ne devait pas savoir. D'un côté, j'avais hâte de rencontrer ce type si bavard et, de l'autre, j'appréhendais un peu.

— Je l'avais vu faire des choses atroces à d'autres familles. Je ne pouvais pas courir ce risque.

— En tout cas, tu as été très crédible. Maman en a pleuré pendant

des semaines, et comme Beth n'a rien entendu, elle a refusé de croire que tu avais dit des horreurs pareilles. Elle nous a accusés de mentir pour l'éloigner de toi, parce qu'on pensait que tu étais trop dangereux en tant que léopard-garou. Pendant des années, elle a cru dur comme fer que nous t'avions mis à la porte.

— Si elle avait été là, je ne sais pas si j'aurais réussi à dire ce qu'il fallait que je dise.

— Je sais que tu n'aurais pas pu. Tu n'aurais pas pu la regarder en face et te montrer... aussi cruel. Tu as toujours été son frère préféré, même si tu chassais avec papa et que tu tuais des animaux. Elle détestait ça, mais ça ne l'empêchait pas de t'aimer plus que moi.

— Pas plus, Jerry. Différemment, c'est tout.

— Espèce de menteur ! Salopard ! (Les larmes de Jerry firent vibrer sa voix avant même de se mettre à couler le long de ses joues.) Je te déteste, s'étrangla-t-il.

— Je sais, acquiesça Micah d'une voix qui me fit tourner la tête vers lui pour le voir pleurer.

Ce fut Jerry qui fit le premier pas en avant, et Micah n'en attendit pas davantage. Soudain, ils se tombèrent dans les bras et s'accrochèrent l'un à l'autre en sanglotant. Jerry traitait toujours Micah de menteur et de salopard, mais, à travers ses insultes, j'entendis Micah répondre : « Moi aussi, je t'aime. »

Chapitre 14

Quand les deux hommes eurent suffisamment séché leurs larmes pour prétendre qu'ils n'avaient pas pleuré, Jerry nous emmena dans la salle d'attente réservée aux familles des patients. On y trouvait plusieurs canapés, des fauteuils, une table basse recouverte de magazines que personne ne lisait jamais et quelques tableaux sur les murs, de ces couleurs censées être gaies ou apaisantes, mais qui ne le sont jamais vraiment.

La pièce ressemblait à des centaines d'autres salles d'attente où je m'étais rendue pour parler au conjoint, à la police ou aux parents de la personne qui gisait blessée aux urgences, et de ce qui l'avait attaquée. Aux flics, je demandais : « Comment fait-on pour attraper ce monstre et le tuer ? ». Aux familles : « Que pouvez-vous me dire qui m'aidera à attraper ce monstre et le tuer ? ».

Mais dans cette salle d'attente identique à toutes les autres, c'était la famille de Micah qui attendait, ce qui rendait la situation unique et plus intimidante pour moi. Nous ne nous dirons peut-être jamais « Oui, je le veux » devant témoins, mais Micah fait partie de ma vie pour toujours, et il me rend heureuse. Alliance ou pas, ces inconnus étaient ma belle-famille putative. Ce qui est effrayant, même pour une chasseuse de vampires dure à cuire.

La mère de Micah avait les mêmes grands yeux bleu-gris que Jerry, et elle lui ressemblait – ou l'inverse. Elle avait des cheveux d'un brun très clair, entre le châtain et le blond foncé, frisés et lui arrivant aux épaules, et ce teint caramel que seules la nature et une génétique farceuse peuvent vous donner. Elle avait l'air un peu plus exotique que la sœur de Micah, mais pas beaucoup. Elle était maquillée intégralement, jusqu'à ses lèvres pleines, mais de façon très discrète. Si je n'avais pas su que c'était la mère de Micah, je ne lui aurais pas donné plus de cinquante ans. Elle devait être plus mince dans sa jeunesse, mais ses kilos supplémentaires s'étaient logés aux bons endroits, et ils lui allaient Bien. Son tailleur bien coupé soulignait ses courbes au lieu de chercher à les masquer, ce qui me plut beaucoup.

Elle était voluptueuse et très belle. C'était aussi la mère de Micah, et une personne extrêmement affectueuse. Elle enveloppa son fils dans une étreinte d'ours, comme s'il était la dernière chose solide au monde et qu'elle s'accrochait à lui pour ne pas se noyer. Je captai quelques bribes de ce qu'elle lui disait à travers ses larmes.

— ... si contente que tu sois rentré... ton père sera tellement heureux... t'aime...

Micah lui fit la seule réponse possible :

— Moi aussi, je vous aime, et je suis désolé.

Il ajouta d'autres choses que les sanglots maternels m'empêchèrent d'entendre. Nathaniel y arrivait probablement, lui, mais il continua à me tenir la main et, comme moi, il attendit que la tempête émotionnelle retombe quelque peu. Dem et Nicky s'étaient postés à l'entrée de la pièce – celui-ci ne comportait qu'un seul accès, ce qui leur permettait de nous protéger tout en nous laissant un peu d'intimité. Le deux-en-un idéal pour des gardes du corps.

Micah s'écarta suffisamment pour dire :

— Maman, je te présente Anita et Nathaniel.

Sa mère m'étreignit très fort, et je dus lâcher la main de Nathaniel pour lui rendre la pareille. Elle se remit à pleurer en bredouillant :

— Merci, merci d'avoir ramené Micah à la maison ! Merci, vraiment.

— De rien, marmonnai-je en me demandant quand je pourrais me dégager sans avoir l'air impolie.

J'avais le nez enfoui dans son épaule parce qu'avec ses tafons elle faisait au moins un mètre soixante-douze, et je n'avais même pas eu le temps de me dresser sur la pointe des pieds pour éviter de me faire broyer.

— Laisse-la respirer, maman, dit Jerry.

Elle me lâcha en riant un peu et s'essuya les yeux de ses mains manucurées.

— Désolée. Je préfère vous prévenir : je suis du genre tactile.

Je songeai que c'était un peu tard pour les avertissements, mais, en surface, je souris et hochai la tête. Dans ce genre de situation, les gens le prennent mal si vous leur dites que vous n'aimez pas qu'on vous touche ; du coup, j'ai appris à la fermer.

Micah poussa Nathaniel en avant.

— Maman, voici Nathaniel Graison.

Il n'ajouta pas « mon compagnon » comme il l'avait fait avec Juliet. Parfois, c'est plus difficile avec les parents.

Sa mère dévisagea Nathaniel, puis regarda Micah comme pour lui demander qui était cet homme par rapport à lui. Micah prit ma main et celle de Nathaniel, respira un grand coup et débita :

— Nathaniel vit avec nous. C'est notre partenaire.

Une expression que je ne pus déchiffrer passa sur le visage de sa mère, puis celle-ci étreignit Nathaniel avec autant de force que moi quelques instants plus tôt. Nathaniel hésita avant de la serrer dans ses bras en retour. Par-dessus son épaule, je vis qu'il avait l'air un peu perplexe, mais qu'il souriait.

— Je suis tellement contente de vous rencontrer tous les deux. Vous ne pouvez pas savoir à quel point ça me fait plaisir de connaître les amis de mon fils.

Micah et moi échangeâmes un regard. Le mien essayait de dire : « Ça s'est super bien passé ! » J'aurais parié que, à la place de Béatrice, Morgan, ma belle-mère n'aurait pas réagi aussi bien. D'un autre côté, Micah était persuadé que sa mère tiquerait face à Nathaniel. Peut-être nos parents étaient-ils plus tolérants que nous ne le pensions.

La mère de Micah s'écarta de Nathaniel, qui dit :

— Moi aussi, je suis ravi de faire votre connaissance.

Il semblait heureux et soulagé, parce que lui aussi craignait que la rencontre ne se passe mal.

Un homme s'approcha de la mère de Micah. Il mesurait bien plus d'un mètre quatre-vingts et il était chauve, mais avec des signes de repousse qui formaient un demi-cercle autour de son crâne. Autrement dit, il se rasait ce qui lui restait de cheveux. Des sourcils épais, presque noirs, formaient un arc au-dessus de ses lunettes à monture sombre. Il portait un costume foncé avec une cravate assortie et une chemise bleu clair ; l'ensemble soulignait sa minceur et faisait ressortir le bleu de ses yeux, ainsi que la pâleur saisissante de son teint. À cause de ses lunettes et de sa calvitie, je mis quelques instants à me rendre compte qu'il était très séduisant.

Il posa les mains sur les épaules de la mère de Micah d'une façon innocente mais très intime. Je sentis plus que je ne vis Micah se raidir.

— Je suis content que tu aies pu venir, Mike, dit l'homme en lui tendant la main.

Mike la prit pour la serrer.

— Moi aussi, (il se tourna vers nous.). Anita, Nathaniel, je vous présente Tyson Morgan, le... mari de ma mère.

Je connais bien ce moment gênant où on veut présenter le conjoint d'un parent sans le traiter comme un parent. L'homme me tendit une grande main aux doigts longs et fins, qui allaient très bien avec sa silhouette dégingandée.

— Docteur Tyson Morgan, dit-il en souriant. J'enseigne à la fac avec Bea.

— Anita Blake, marshal fédéral.

Un demi-riictus releva un des coins de sa bouche, puis il secoua la tête comme s'il se moquait de lui-même.

— Je ne devrais pas brandir mon titre à tout bout de champ, mais j'en suis tellement fier, s'excusa-t-il. Je vous en prie, appelez-moi Ty.

— Pas la peine de vous excuser, c'est un titre impressionnant. Vous êtes docteur en quoi, au juste ?

— En littérature américaine.

Micah détaillait les autres occupants de la salle d'attente.

— Ou est Beth ?

— A la maison avec le reste des gamins, répondit Ty.

— Twain a quel âge, maintenant ? Quatorze ? hasarda Micah.

Bea et son mari acquiescèrent.

— Et Hawthorne, douze, ajouta Bea.

Je luttai pour ne pas grimacer. Les enfants avaient été baptisés ainsi en référence aux deux grands écrivains Mark Twain et Nathaniel Hawthorne. En général, on réserve ce genre de nom aux chats qui vivent dans la bibliothèque de la fac. Twain, ça passait encore, mais Hawthorne ? Le pauvre gamin avait dû souffrir en primaire.

— Nous en avons deux de plus maintenant. Tu l'as vu sur notre page Facebook ? demanda Bea.

Micah secoua la tête.

— Je ne vais sur Internet que pour mon boulot. Deux de plus ? Garçons ou filles ?

— Un de chaque, répondit sa mère en souriant.

— Quel âge ?

— Frost a six ans et Fen, quatre.

Micah jeta un coup d'œil à Jerry, qui haussa les épaules.

— Tu as manqué beaucoup de choses.

Il leva la main, et j'aperçus son alliance pour la première fois.

— Tu es marié avec qui, et depuis combien de temps ? interrogea Micah.

— Elle s'appelle Janet, et elle est infirmière ici, à l'hôpital. On est ensemble depuis un peu moins de deux ans. Et avant que tu ne me poses la question, oui, j'ai épousé Kelsey après le lycée. Mais ça n'a jamais marché, et on s'est séparés au bout de deux ans. Alors qu'avec Janet c'est super.

— Je ne sais même pas ce que tu fais comme boulot.

— Je bosse dans un cabinet d'ingénierie local avec le frère de Janet. C'est comme ça qu'on s'est rencontrés. Et vous, depuis combien de temps vous êtes... tous ensemble ?

— Presque trois ans, répondit Micah en souriant.

Il reprit ma main et n'hésita qu'un instant avant de prendre aussi celle de Nathaniel. L'espace d'une fraction de seconde, je vis passer une expression provocante sur son visage, comme s'il mettait sa famille au défi de le critiquer. En leur présence, notre Micah d'ordinaire si patient et si diplomate se montrait presque agressif – un peu comme moi. Ce qui expliquait sans doute comment il avait réussi à me supporter au début.

Jerry ne savait pas trop quelle tête faire, mais leur mère nous regardait d'un air rayonnant, comme si on venait de lui annoncer qu'elle allait être grand-mère. Ty se détendit visiblement, sans que je comprenne pourquoi. Être accepté, c'était déjà super : susciter tant de bonheur... c'était presque louche. J'avais dû rater quelque chose. « Trop beau pour être vrai » – ce n'est pas pour rien qu'on en a fait une expression populaire. Et puis je suis cynique et soupçonneuse de

nature, et six années passées dans la police n'ont rien fait pour arranger ça.

Micah nous pressa la main et changea plus ou moins de sujet.

— Et Beth, elle a quelqu'un ? Je la vois toujours comme une gamine, mais elle doit avoir vingt-deux ans maintenant. Tous acquiescèrent.

— Elle vient de décrocher un double diplôme universitaire en théologie et en philosophie, nous apprit Jerry.

— En théologie et en philosophie ? Je n'aurais pas cru ça d'elle, commenta Micah.

— Il lui a fallu un moment pour se trouver, mais elle est déjà acceptée en master pour le semestre prochain, dit Bea.

J'entendis la voix grave de Nicky murmurer quelque chose derrière nous, puis une voix de femme beaucoup plus forte.

— Qui êtes-vous, et qu'est-ce qui vous donne le droit de nous interroger ?

Je me retournai. Deux femmes tentaient de franchir le barrage de nos gardes du corps.

— Nicky, Dem, c'est bon, lança Micah. Ce sont mes tantes.

Il se porta à leur rencontre comme elles passaient entre les deux beaux gosses blonds. La première avait des boucles rousses qui lui tombaient plus bas que les épaules, et était en jean, tee-shirt, blouson et bottes de travail. La seconde avait les cheveux coupés si court qu'il ne leur restait pas le moindre mouvement, et portait une jupe boutonnée sur le devant et une veste de tailleur par-dessus une blouse blanche à col rond, ainsi que des chaussures confortables. Il me fallut quelques secondes pour passer au-delà des différences superficielles et me rendre compte qu'elles étaient le sosie l'une de l'autre, ou pas loin. Toutes deux ressemblaient un peu à Micah et à son père, et beaucoup à Juliet, qui les suivait de près.

Une autre jeune femme, ou peut-être une jeune fille, pressait le pas pour les rattraper. Elle portait une jupe qui lui arrivait aux chevilles et un chemisier passé par-dessus. Ses cheveux étaient attachés en une tresse serrée, qui ne parvenait pourtant pas à dissimuler leur frisure naturelle.

Sans maquillage, Juliet avait juste l'air naturelle et pouvait se passer d'artifices. Mais le visage nu de cette fille semblait presque inachevé, peut-être à cause de ses énormes lunettes à monture noire qu'on aurait dites fournies par l'armée – ces lunettes qu'on qualifie de « contraceptives » parce que personne n'arriverait à emballer en les portants. Sans doute était-ce la fille de la femme à la jupe boutonnée sur le devant, tandis que la femme habillée presque comme Juliet devait être la mère de celle-ci.

Micah nous présenta à sa tante Jody et à sa tante Bobbie. Jody

était celle qui avait l'air de bosser dans un ranch, et Bobbie celle qui ressemblait à l'institutrice de CE 1 d'une école paroissiale. Jody tenait bel et bien une ferme ; Juliet, son mari et leurs deux enfants habitaient dans une maison secondaire à l'intérieur de la propriété, qu'ils aidaient à gérer. Pourtant, ce n'était pas Jody la mère de Juliet, mais Bobbie – qui n'était ni institutrice ni nonne en civil, mais avocate. Toutes deux étaient les sœurs jumelles de Rush.

— Je suis désolée que Monty n'ait pas pu venir ce soir, Mike, dit Bobbie en étreignant brièvement son neveu avant de s'écarter de lui.

Les yeux bleus si chaleureux et expressifs dans le visage de Juliet étaient froids et indéchiffrables dans celui de sa mère. Celle-ci me détailla comme si elle m'étudiait pour un examen.

— Monty est mon deuxième mari, expliqua-t-elle. Il est juge maintenant.

— Félicitations. Je me souviens très bien de Monty. Papa, oncle Steve et lui étaient amis, dit Micah.

Bobbie se fendit d'un sourire.

— C'est un bon juge.

Et ce simple commentaire trahit combien elle l'aimait et était fière de lui

— Rex ne viendra pas. Nous avons divorcé il y a des années. Maintenant, il vit en Californie, dans un appartement avec terrasse où il n'a à s'occuper de rien d'autre que de lui-même, révéla Jody.

Micah l'étreignit une seconde fois.

— Je suis désolé, tante Jody.

Elle eut un large sourire.

— C'est bon, tu sais. Je n'ai jamais été plus heureuse.

Micah lui rendit son sourire, et je ne pus m'empêcher de sourire avec eux même si je n'étais pas concernée. Jody me faisait cet effet.

— Tu m'en vois ravi.

— Pas autant que moi. Et puis Juliet et son mari sont merveilleux. Une autre génération qui veut rester à la ferme.

Bobbie feignit un frisson.

— Moi, je suis une fille de la ville. (Puis elle sourit à son tour, et son visage s'illumina comme celui de sa jumelle.). Quand j'ai eu Juliet, je t'ai dit qu'elle était un peu à toi, mais jamais je ne me serais douté que tu en ferais une fermière !

Jody échangea un sourire avec sa sœur. Il y avait toute une histoire entre elles, une proximité qui faisait chaud au cœur.

— Hé, on est grands-mères une fois chacune !

Bobbie acquiesça.

— En effet.

Juliet leur sourit à toutes les deux, et je compris que je ratais quelque chose, mais quelque chose de positif qui avait tissé un lien

entre elles. C'était peut-être un truc de jumelles. Je demanderais à Micah plus tard.

L'autre fille restait plaquée contre le mur comme si elle refusait de prendre part à ces retrouvailles chaleureuses.

— Esther, appela Bea, tu te souviens de Mike ?

La fille s'écarta du mur lentement, avec des gestes gauches.

— Salut, Mike, dit-elle tout bas.

— Ça va, Essie ? lui demanda Micah très doucement, comme si sa cousine était extrêmement fragile.

Elle eut un sourire timide.

— Il n'y a plus que Beth et toi qui m'appellez comme ça.

— Moi, je me fais appeler Micah maintenant. Tu préfères Esther ?

Elle sursauta.

— Non, j'ai toujours bien aimé que tu m'appelles Essie, dit-elle très vite.

Elle leva vers Micah de grands yeux bleu-gris qui m'apprirent à quel côté de la famille elle appartenait – celui de Bea. Autrement dit, elle devait être la fille de tante Berne et d'oncle James. Pauvre gamine, songai-je... même si, en fait, elle devait avoir une vingtaine d'années. Mais elle semblait plus jeune, peut-être à cause de ses fringues ringardes et de ses horribles lunettes ?

Derrière moi, j'entendis Dem grogner :

— Encore eux ?

Du coup, je levai les yeux, mais des gens bloquaient mon champ de vision. Ty, auquel sa haute taille permettait de regarder par-dessus la tête des autres, jura tout bas.

— Pas devant les enfants, le rabroua Bea comme si nous avions tous cinq ans.

— C'est ta sœur et son mari

— Eh mer... credi. Je ne suis pas d'humeur à les supporter davantage aujourd'hui.

Je regardai Micah en articulant : « Mercredi ? »

— Si tu rencontres mes grands-parents, tu comprendras pourquoi ma mère ne jure pas.

J'écarquillai les yeux.

Al suivait tante Bertie et oncle James de près. Je l'entendis tenter de les raisonner :

— Allons, Bertie, ça suffit pour ce soir. Dans l'état où est Rush...

— Rush sait bien qu'il ne peut plus s'en remettre à la grâce de Dieu, répliqua Jamie.

Je ne comprenais pas ce que ça signifiait, mais rien de bon *a priori*.

— Qu'est-ce qu'ils veulent ?

— Sauver notre âme, répondit Micah sur un ton las.

— Mon âme se porte très bien.

— Je sais.

Nicky et Dem nous consultèrent du regard.

— On peut les empêcher d'entrer ? demanda Dem avidement.

Micah secoua la tête.

— Désolée, mais non, répondis-je.

— Allez, s'il te plait, insista Dem comme s'il avait trois ans plutôt que vingt-trois.

— C'est tentant, concédai-je.

— Très tentant. Mais laissez-les passer quand même, ordonna Micah

Nicky suivit le couple des yeux comme si Bertie et Jamie étaient deux antilopes blessées, et que ça n'était plus qu'une question de temps avant qu'il ne les dévore.

Lorsqu'ils entrèrent dans la salle d'attente, Al lança par-dessus leur tête :

— Je n'ai pas réussi à les retenir. Apparemment, je n'ai pas assez péché pour les intéresser.

— Tu es un bon garçon, dit Bertie en lui tapotant le bras.

Al haussa les épaules.

— Désolé, Mike.

— Ne t'excuse pas de ne pas être un pécheur, le rabroua James.

— Je ne pense pas que c'est de ça qu'il s'excusait, intervint Micah.

— Fiche la paix à ce garçon, Bertie, ordonna Bobbie d'un air dégouté.

Dire qu'elle venait à peine d'arriver !

— Si tu ne t'en étais pas mêlée à la base, Bobbie, il n'y aurait pas de *Coalition*, et des centaines de gens auraient été sauvés au lieu de devenir des monstres comme eux.

— J'ai vérifié tes allégations, Bertie. Ce sont des âneries paranoïaques.

— Nous n'encourageons pas les gens à devenir des lycanthropes, ajouta Micah. Nous aidons les familles à gérer la transformation d'un de leurs membres. Nous conseillons les victimes d'attaques, mais nous ne poussons personne à se taire infecter par le virus. Nous ne sommes pas l'Église de la Vie Éternelle. Nous ne faisons pas de recrutement.

— Vous et les vampires, vous voudriez que tout le monde soit comme vous, cracha Bertie.

— C'est une rumeur infondée, répliqua calmement Bobbie.

— Et j'ignore d'où elle est partie, mais je peux vous dire que c'est un pur mensonge. Nous aidons les gens à surmonter le traumatisme d'une attaque comme j'aurais aimé que quelqu'un m'aide à l'époque, déclara Micah.

— J'avais entendu cette rumeur, mais je pensais que personne ne la prenait au sérieux, avouai-je.

— Oh : certains conservateurs religieux se sont jetés dessus comme la misère sur le pauvre monde, dit Micah en regardant son oncle et sa tante.

— Le reste de la famille peut bien croire tes mensonges. Nous, nous savons que tu as trompé et embobiné des centaines, voire des milliers d'humains innocents. (Bertie pivota et tendit un doigt accusateur vers Bobbie.) Des innocents qui auraient pu être sauvés si tu ne t'étais pas opposée à nous.

— Vous n'aviez aucune raison valable de faire emprisonner Mike, et le juge était d'accord avec moi

— De quoi parlent-ils ? interrogea Nathaniel.

— Quand mes tests pour le virus de la lycanthropie ont confirmé que j'étais infecté, James et Bertie auraient voulu que je me rende dans un des refuges gouvernementaux. Leur église pense que tous les métamorphes doivent être isolés comme des lépreux. Comme je refusais d'y aller de mon plein gré, ils ont tenté de me faire déclarer juridiquement irresponsable et d'obtenir ma tutelle, sous prétexte que le reste de la famille était trop bouleversé pour me prendre en charge.

— Les refuges gouvernementaux sont des prisons, fit remarquer Nathaniel.

— Une fois que tu y entres, tu ne peux plus en sortir, quoi qu'on te raconte pour t'inciter à t'y rendre, ajoutai-je.

— Je sais, et tante Bobbie m'a soutenu devant le tribunal.

— Merci, dis-je à Bobbie.

Elle eut un geste désinvolte.

— Ils n'avaient pas le droit de faire ça, ni aucun argument juridique sur lequel s'appuyer. Par contre, le juge était un membre de leur église. Après que je l'ai fait récuser, l'affaire s'est réglée très vite.

— Si le monstre qui vous a attaqués avait été enfermé dans un refuge, Steve et Richie seraient toujours vivants, et tu serais toujours un être humain plutôt qu'un animal.

— Tante Bertie ! s'exclama Juliet.

— Ça suffit ! aboya Bea, le visage rouge.

Ses yeux avaient viré au gris sous l'effet de la colère. Je me tournai vers Micah

— Dis-moi que ce sont les deux plus gros cinglés de ta famille.

— Ils l'étaient lors de ma dernière visite.

— Tant mieux.

James me toisa d'un air menaçant.

— Nous savons qui vous êtes, Anita Blake. Vous relevez les morts de la tombe, Alors que seul Dieu est autorisé à le faire.

— Je ne ressuscite personne. J'invoque juste des zombies.

— Bien sûr que vous ne pouvez pas égaler Dieu ! Et puis quoi encore ? Le diable n'est qu'une pâle imitation du Seigneur.

Je haussai un sourcil.

— Pardon ?

Jody s'avança.

— Ce que tu peux être mauvaise et avoir l'esprit étroit !

— Tu es une abomination devant la face du Seigneur, tonna Bertie, la voix vibrant d'une rage effrayante. Elle semblait encore plus furieuse contre Jody que contre Micah et moi. Bizarre.

— Ce n'est pas ce que tu disais quand on était au lycée, répliqua Jody d'une voix neutre.

Mais sa phrase tomba dans la conversation comme si elle était tout sauf ça.

— Nous étions amies autrefois, avant que tu sois pervertie.

— Ma perversion n'avait pas l'air de te déranger à l'époque. Et puis on a commencé à se faire peur mutuellement. J'ai épousé le premier homme qui a bien voulu de moi, tandis que tu couchais avec tous ceux qui voulaient bien de toi

— Maman ? lança Essie comme si elle n'était pas au courant.

— Je suis heureuse aujourd'hui, poursuivit Jody. Peux-tu en dire autant, Bertha ?

— Ne m'appelle pas comme ça ! Ne m'appelle plus jamais comme ça !

— C'est pourtant ton nom

J'avais l'impression que je ratais des tas de trucs.

Bertie se jeta sur Jody, et Al dut s'interposer pour séparer les deux femmes. Nicky empêcha James de foncer dans la mêlée en se plantant devant lui, et l'oncle de Micah ne tenta même pas de contourner cette armoire à glace. Dem se glissa entre nous et Bertie, et nous força à reculer. Aucun de nous ne leur ordonna de se pousser ; sans doute avaient-ils plus peur de ce que nous ferions si une bagarre éclatait que l'inverse.

— Vous êtes la putain du diable ! me cria James en se tordant le cou pour me voir par-delà Nicky.

— Je peux le frapper, juste une fois ? réclama ce dernier.

— Non ! répondis-je fermement.

— C'est Micah ou Jean-Claude qu'il traite de diable ? interrogea Nathaniel.

Dem nous força à reculer davantage. Micah, Nathaniel et moi. La mère et le beau-père de Micah, Jody, Bobbie, Bertie et James se hurlaient tous après. Juliet, Essie et nous les regardions faire comme nous aurions observé un carambolage sur l'autoroute – un spectacle affreux dont il est pourtant impossible de détacher son attention.

Je chuchotai à l'oreille de Micah :

— J'ai hâte que tu me racontes vos Noël en famille.

— Ça n'était pas aussi terrible autrefois.

Juliet et Essie se rapprochèrent de nous. Essie ne cessait pas de jeter des coups d'œil furtifs à Dem, à Nathaniel et même à Micah. Je soupçonnais un béguin d'adolescente qui avait du mal à s'éteindre.

— Tu te souviens de Ginger Dawson ? lança Juliet par-dessus les éclats de voix.

— Je me souviens de la ferme Dawson, qui était juste à côté de la nôtre, répondit Micah.

— Et tu te souviens de leur fille aînée ? Celle qui s'est engagée dans l'armée ?

— Vaguement.

— Tante Jody et elle vivent ensemble depuis cinq ans à peu près.

— Comment ça, elles vivent ensemble ?

— Comment tu appelles le beau gosse, là ? Ton compagnon ?

— Son nom est Nathaniel, corrigeai-je automatiquement.

— Eh Bien, Ginger Dawson est la compagne de tante Jody.

— Je n'en avais pas la moindre idée, avoua Micah.

— On l'ignorait tous, le rassura Juliet.

— Tu élèves tes enfants avec deux gitons ! s'époumona Bertie.

— Je ne crois pas qu'elle connaisse la véritable signification de ce mot, commentai-je.

— Bertie a pété les plombs, soupira Juliet.

Essie se recroquevillait sur elle-même, l'air de dire « Non, je ne connais pas ces gens ».

— Je suis vraiment désolée, Mike, marmonna-t-elle.

Il lui tapota le bras.

— Ne t'en fais pas, Essie. Tu n'es pas responsable de tes parents.

La jeune femme leva vers lui un regard rempli d'adoration que Micah ne remarqua même pas, tant il était absorbé par le spectacle de la bagarre entre sa mère et ses tantes. Nathaniel me jeta un coup d'œil. Lui, il avait vu.

— Tu as déjà contaminé un fils ! hurla Bertie. Regarde ce qu'il t'a ramené à la maison ! Cesse de vivre dans le péché avant de corrompre tes autres enfants !

Nous nous regardâmes, perplexes.

— Je crois qu'ils parlent de Nathaniel, avança Dem, mais...

Bertie empoigna Bea, et la bagarre éclata. Les vigiles de l'hôpital débarquèrent pendant que les deux sœurs se griffaient et se tiraient les cheveux. C'était un peu embarrassant, pas parce qu'il s'agissait de la mère de Micah, mais parce qu'elle se battait comme une fille. Il faudrait que je lui apprenne à donner des coups de poing.

Chapitre 15

Les morgues ne comptent généralement pas parmi mes endroits préférés, mais j'avais eu le choix entre visiter celle de l'hôpital ou aider Micah à convaincre la police et les vigiles de ne pas embarquer sa mère et sa tante. Personnellement, je les aurais bien laissés emmener Bertie, mais je ne voulais pas que Bea aille croupir en prison. Charlotte Zeeman, mon autre quasi- belle-mère, a elle aussi un tempérament de feu. Pourquoi tous les hommes de ma vie ont-ils des mères aussi impétueuses ? Peut-être qu'ils se cherchent une amoureuse à l'image de leur mère. Dans le cas de Micah, en plus, je suis flic comme son père, ce qui lui fait deux parents pour le prix d'un. Tout ça est trop bizarre et trop freudien pour moi.

Je contemplai le premier cadavre emballé dans du plastique. Ça ne m'enchantait guère plus que d'essayer de comprendre les vivants, mais c'était plus facile pour moi. J'avais un peu culpabilisé de laisser Nathaniel sur le champ de bataille avec Micah, mais il ne pouvait pas m'accompagner. C'était tout juste si le docteur Rogers avait réussi à obtenir la permission des flics du coin pour que je puisse voir les trois premières victimes. Emmener mes petits amis ne serait pas passé. Et puis je ne tenais pas à ce qu'ils soient exposés aux horreurs qui sont mon pain quotidien, surtout si Rush Callahan devait finir comme ça. Les bandes-annonces, ce n'est pas aussi amusant que ça en a l'air. Repoussant cette pensée dans un coin de mon esprit, je me concentrai sur le corps allongé devant moi.

Quelque part, il devait y avoir un dossier avec son nom, et peut-être une partie de son histoire. Avait-elle une famille ? Mais je n'avais ni besoin ni envie de ces informations pour le moment. Le seul moyen de garder la tête froide devant un cadavre, c'est de le considérer comme un objet. Trop d'informations en auraient fait une personne, et je ne voulais pas que ça devienne une personne. Dans l'état où elle était, mieux valait que ça reste un objet.

Parfois, je crains d'être devenue une tueuse en série assermentée, qui massacre des vampires et des métamorphes renégats plutôt que des innocents.

Mais dans des moments pareils je me rends compte que j'ai encore beaucoup trop d'empathie pour ça. La plupart des psychopathes considèrent leurs victimes comme des objets ; à leurs yeux, elles ne sont pas plus humaines qu'une lampe, une chaise ou un arbre. C'est ce qui leur permet de tuer sans éprouver de remords. Vous ne culpabilisez pas après avoir cassé une lampe, pas vrai ?

Je détaillai le corps en m'efforçant de rester zen, comme si rien

de tout ça n'était personnel, comme si je n'imaginais pas le père de Micah dans son lit d'hôpital, comme si je ne pensais pas à ce que cette femme avait dû endurer avant de mourir. Je luttais pour maintenir toutes ces considérations dans un coin de ma tête, parce que, si je les laissais arriver au premier plan, elles m'empêcheraient de faire mon boulot. Impossible de me rendre utile si j'étais submergée par mes émotions. D'un côté, je me réjouissais de ne pas être devenue une machine à tuer dépourvue de cœur. De l'autre, j'examinais un cadavre partiellement pourri en me disant : « Quelle horrible façon de mourir ».

— Eblouissez-nous, Blake, réclama Rickman.

Ai-je mentionné que j'avais des spectateurs ? Le docteur Rogers et sa collègue légiste le docteur Shelley, comme on pouvait s'y attendre, mais aussi le sergent Gonzales, Rickman et son partenaire, l'inspecteur Conner, le commandant Walter Burke et les adjoints Truman et Guttermann. Apparemment, c'était Al qui commandait en l'absence de Rush Callahan. Si deux de leurs officiers étaient à la morgue avec moi, combien en restait-il dehors pour protéger et servir ? Dans une ville aussi petite, le bureau du shérif ne devait pas compter tant de personnel que ça. Pourtant, je ne contestai pas l'usage qu'il faisait de sa main-d'œuvre. C'était lui le chef et il connaissait les ressources et les besoins de sa communauté.

C'était en partie à cause de cette petite foule que Rickman ne s'était pas bruyamment opposé à ce que j'examine les victimes. Il craignait que je fasse quelque chose aux corps, ou que je pratique une magie douteuse. J'ai déjà rencontré des tas d'agents comme lui. Certains étaient des fanatiques religieux, qui me considéraient comme une créature maléfique ; d'autres avaient juste un problème avec les femmes flics dans leur ensemble, ou avec l'idée qu'un fédéral puisse intervenir dans une de leurs enquêtes. En tant que femme, marshal fédéral et utilisatrice de magie ténébreuse, je cumulais les raisons pour qu'ils me haïssent.

C'était rare qu'autant de départements collaborent, et cela me réjouissait. J'avais le sentiment que c'était dû à la bonne réputation et au boulot impeccable du shérif Callahan, qui les poussait à unir leurs forces pour trouver son agresseur. En temps normal, les différentes sortes de policiers se disputent pour des questions de juridiction comme une meute de chiens auxquels on aurait lancé un seul os à moelle. Ça s'est un peu amélioré ces dernières années mais, en règle générale, les flics n'aiment toujours pas partager, à moins de vouloir refiler le bébé (une enquête particulièrement crade ou ennuyeuse) à quelqu'un d'autre. Cette enquête-là était crade mais pas ennuyeuse, et puisqu'un des leurs comptait au nombre des victimes, ils en faisaient une affaire personnelle. Mais surtout, s'ils arrivaient à la résoudre, leur

réputation serait faite, tandis que, s'ils échouaient, cela pourrait briser leur carrière. Je ne suis pas une grande fan de l'échec.

Malheureusement, la présence d'un si grand nombre de gens dans la police réveillait mes tendances claustrophobes. J'avais l'impression qu'un mur se dressait juste derrière moi, et qu'il ne cessait de se rapprocher, à tel point que le docteur Shelley finit par se retourner et par dire :

— Messieurs, on vous a permis d'assister à l'examen des corps, pas de leur souffler dessus. Que tout le monde recule de deux pas.

Du dos de sa main gantée de caoutchouc, elle remonta ses lunettes sur son nez, et comme les flics ne bougeaient pas, elle les foudroya du regard.

— Ici, c'est mon domaine. Vous êtes là parce que je vous y ai autorisés. Si vous ne nous laissez pas la place de travailler, je vous fais sortir immédiatement, c'est bien compris ? Maintenant, reculez, bordel !

Elle me plaisait.

Les hommes échangèrent un regard comme pour voir qui obéirait le premier. Ce fût Gonzales, suivi par Burke, puis par les deux adjoints, et enfin par Rickman. Si ça se trouve, ce n'est pas seulement avec moi qu'il a un problème, songeai-je. Si ça se trouve, il déteste toutes les femmes.

— Merci, messieurs, dit Shelley aimablement. (Elle reporta son attention sur Rogers et moi). Marshal Blake, maintenant que nous avons les coudées franches, vous pouvez poser vos questions.

— On veut savoir ce qu'elle voit qui nous a échappé, lança Rickman. Les infos qu'on connaît déjà, on s'en fiche.

Shelley se retourna, et je n'eus pas besoin de voir son visage pour savoir quelle le toisait de son air le plus glacial – celui d'une institutrice de primaire capable de faire taire trente gamins d'un seul regard, mais en plus hostile.

Rickman soutint son regard avec une expression de défi que je connaissais tout aussi bien.

— Sheila, si tu lui files des informations, nous ne saurons pas si elle peut vraiment nous être utile ou si elle va juste s'immiscer dans notre enquête pour nous gêner.

— C'est ma morgue, Ricky. Je la gère comme je l'entends, répondit froidement Shelley.

Mais Rickman l'avait tutoyée ; du coup, je me demandai s'ils avaient eu une relation extra-professionnelle autrefois. Évidemment, peut-être voulait-il juste souligner qu'elle s'appelait Sheila Shelley. Ce n'était pas souvent que Ricky Rickman devait avoir l'occasion d'utiliser un nom presque aussi ridicule que le sien.

— Blake est censée être une méga-experte en zombies. Qu'elle le

prouve, insista-t-il.

— Je peux relever un mort de sa tombe. Qui d'autre dans cette pièce en est capable ? lançai-je nonchalamment. Silence. Les flics échangèrent des regards nerveux.

— Pardon, je n'étais peut-être pas censée vous rappeler ça. Mais c'est un don psychique, vous savez. Je l'échangerais volontiers contre un autre pouvoir ; malheureusement, ça ne fonctionne pas ainsi. Je relève des morts comme d'autres sont gauchers ou ont hérité du gène récessif des yeux bleus. C'est comme ça, et je n'y peux rien. J'ai invoqué mon premier zombie à l'âge de quatorze ans, sans même le vouloir. Du coup, oui, je me considère comme une experte en la matière, inspecteur Rickman.

— Alors allez-y, éblouissez-nous.

— Sortez, ordonna le docteur Shelley.

— Pas la peine de s'énervier, Sheila.

— Cessez de me tutoyer comme si ça faisait de nous des amis, inspecteur. Depuis que je vous connais, vous avez un problème avec les femmes en position d'autorité. (Elle se tourna vers moi). Désolée, marshal. Ne le prenez pas pour vous ; il est toujours comme ça.

— Comment a-t-il été promu inspecteur aussi jeune ?

— Quand il se sort la tête du cul, c'est un très bon enquêteur. Souvent, il résout des affaires très vite et sauve des vies en attrapant les monstres avant qu'ils ne sévissent une seconde fois. Je parle d'assassins humains, pas de votre genre de monstres.

J'acquiesçai Shelley tendit un doigt vers Rickman.

— Mais là tout de suite, vous vous comportez comme un gamin, et vous ne faites que nous gêner. Le shérif Callahan a aidé tous les gens présents dans cette pièce à faire du meilleur boulot. Il a sauvé des vies directement, et aussi en formant les autres. Il ne s'en est jamais attribué le mérite, mais nous savons tous ce que nous lui devons. Alors, nous allons aider le marshal à faire son boulot et respecter son expertise en matière de surnaturel. D'autant que, d'après ce que j'ai entendu, elle est fiancée au fils de Callahan. Ce qui te fait trois bonnes raisons de la boucler, Ricky. Choisis-en une. Peu m'importe laquelle, mais traite le marshal Blake comme tu le ferais d'un homme avec le même insigne, la même réputation et le même lien avec un agent blessé que nous apprécions tous.

Je me retins d'applaudir. Rickman eut enfin le bon goût de paraître embarrassé. Il n'était donc pas totalement perdu pour la cause. Les autres officiers piquèrent du nez eux aussi, comme s'ils se sentaient également mis en cause ou comme si Rickman leur faisait honte. Quoi qu'il en soit, Rickman se tut, et, comme pour faire oublier sa mauvaise conduite, les autres se tinrent à carreau à partir de là.

— En principe, quand ils mordent, les zombies le font de la même

manière que les humains. Or l'épaule de la première victime mâle est déchiquetée, comme si elle avait plutôt été attaquée par un vampire ou un loup-garou, fis-je remarquer.

— Les vampires ne se comportent pas comme des ratiers, contra Burke. Ils ne déchiquettent pas leur proie ; ils tuent proprement.

Il s'était exprimé d'un air sombre, mais sûr de lui.

Je tentai de me rappeler si, depuis mon arrivée à la morgue, j'avais touché quelque chose qui ne devait pas entrer en contact avec ma peau nue. Je n'étais pas complètement sûre.

— Je ne vais pas le faire maintenant, parce qu'il faudrait que j'enlève mes gants et que j'en remette une autre paire, mais, une fois qu'on aura terminé, je vous montrerai les cicatrices qu'un vampire m'a laissées en faisant précisément ça.

Burke me regarda très sérieusement, comme s'il avait du mal à me croire.

— Je sais ce qui est écrit dans les manuels, et je sais aussi que la plupart des bases de données classent les vampires avec les tueurs en série organisés, les planificateurs méthodiques, tandis que les métamorphes sont considérés comme des tueurs en série désorganisés qui salopent tout et choisissent leurs victimes au hasard, comme un prédateur se jetterait sur l'antilope blessée qui prend du retard par rapport au reste du troupeau. Mais j'ai connu des vampires qui massacraient aveuglément et des métamorphes très méthodiques. (Je réfléchis quelques instants et secouai la tête). D'accord, plus de vampires qui massacraient aveuglément que de métamorphes méthodiques. Mais faites-moi confiance, ce n'est pas toujours un hasard si une antilope se détache du troupeau. Ça peut en avoir l'air, mais la plupart des prédateurs se débrouillent pour tester le groupe afin de déterminer lesquels de ses membres sont les plus faibles ou les plus imprudents, histoire de pouvoir les isoler par la suite. La plupart du temps, ça n'a rien d'accidentel.

Burke hocha la tête.

— J'imagine qu'à deux ou à quatre pattes les prédateurs sont tous les mêmes.

— Humain, vampire ou métamorphe, un prédateur reste un prédateur, acquiesçai-je.

— Mais rien dans les bases de données fédérales n'indique que les vampires bouffent leurs victimes comme les métamorphes, objecta Rickman. Je croyais qu'ils ne pouvaient pas avaler de nourriture solide.

— Le commandant n'a pas parlé de manger, seulement de déchiqueter, lui rappelai-je.

Il me dévisagea sans comprendre.

— Vous n'avez jamais vu un chien tailler une proie en pièces juste

pour le plaisir, sans la bouffer ensuite ? insistai-je.

Il haussa les épaules.

— Où voulez-vous en venir ?

— Vous avez déjà essayé de prendre quelque chose à un chien qui le tenait dans sa gueule et qui n'avait pas envie de le lâcher ? intervint Gonzales.

— Je n'ai jamais eu de chien, répondit Rickman.

Nous le dévisageâmes tous.

— Jamais ? répéta Gonzales.

— De toute votre vie ? s'étonna Al.

— Tu es plutôt chats ? demanda Shelley.

— Non, mais j'ai entendu dire que Blake, oui.

Les mots étaient innocents, mais pas le ton ni le regard qui allaient avec.

— C'est une allusion subtile au fait que Micah Callahan est un léopard-garou ? lâchai-je sur un ton aussi dédaigneux que possible.

— Qui se sent poilue...

— Inspecteur, on m'a traitée de putain de Babylone tellement de fois que j'en ai perdu le compte. Vous pensez vraiment réussir à me froisser en m'accusant d'être « plutôt chats » ? dis-je en dessinant des guillemets de mes doigts recourbés.

— Ouais, Ricky. Pour un mec qui a dix ans de police, c'était assez nul, ricana Gonzales.

— Et même très nul, renchérit Al.

— Une insulte pathétique, inspecteur, ajouta le commandant Burke.

— Un petit effort, Ricky, l'exhortai-je. Au minimum, traitez-moi de putain du diable... ah, non ! Attendez. Ce n'est pas original non plus : l'oncle fanatique de Micah me l'a déjà balancé à la figure tout à l'heure.

— D'accord, d'accord. J'ai pigé.

— Non, pas encore, mais ça va venir. Le vampire qui m'a blessée le plus grièvement m'a brisé la clavicule avec ses dents. J'ai tellement de tissu cicatriciel au creux du bras gauche que les médecins m'avaient prédit que j'en perdrais l'usage ; heureusement, j'ai pu récupérer toute ma mobilité à force de faire de la muscu et des étirements.

— Ouais, ouais. Vous êtes balèze, on a compris.

— La ferme, Ricky ! ordonna Gonzales.

— Si le vampire n'essayait pas de vous bouffer, contrairement à un métamorphe, pourquoi vous a-t-il déchiquetée ? interrogea Burke.

— Parce qu'il voulait me faire du mal ; il voulait que je souffre avant de mourir. Vous n'avez qu'à regarder ces corps pour voir ce que des dents humaines peuvent faire.

— Une fois, j'ai vu une pom-pom-girl de quarante-cinq kilos, droguée au PCP, arracher la gorge d'un homme avec les dents.

Burke frissonna, et son masque de flic glissa légèrement, laissant entrevoir un regard hanté. Même s'ils le cachent bien, la plupart des officiers ayant un certain nombre d'années de service ont été affectés par les horreurs qu'ils ont vues ; des horreurs qui ont marqué leur esprit, leur cœur et leur âme. Des exactions qu'ils ne peuvent pas oublier, des images qu'ils ne peuvent pas effacer, des abominations dont ils ne peuvent plus ignorer l'existence. Après ça, ils ne sont plus jamais les mêmes.

L'espace d'un instant, chacun de nous se remémora une chose terrible dont il avait été témoin, peu importe laquelle. Souvenirs différents, effet identique. Nous étions tous hantés, même Ricky. Ça se voyait dans ses yeux.

Je me tournai vers Rogers et Shelley, et eux aussi avaient ce regard. Les flics, les médecins urgentistes, les pompiers, les ambulanciers... nous étions nombreux à ne pas avoir besoin de fantômes pour être hantés. La mémoire se débrouille très bien sans aide surnaturels.

Chapitre 16

La morsure de la femme était plus nette, mais également située au visage, comme si son agresseur avait tenté de lui arracher la joue.

— Je ne peux pas dire quelle partie des dommages a été causée par le zombie, et quelle quantité de chair a été excisée après coup.

Ce fut Rogers qui répondit.

— La patiente refusait de nous donner l'autorisation d'opérer. Quand elle a compris que l'infection allait faire plus de dégâts que la chirurgie, elle a fini par signer, mais trop tard. Le mal avait atteint son cerveau, et nous ne pouvions plus rien faire pour elle. J'ai ôté autant de tissus endommagés que possible et, en voyant que ça ne suffirait pas à la sauver, j'ai essayé de rendre sa fin confortable. Une fois qu'un organe vital est touché, nous ne pouvons plus rien faire à part bourrer les patients d'antidouleur.

Je m'arrachai à la contemplation du visage ravagé de la victime pour lever les yeux vers lui.

— C'est pour ça que le shérif Callahan est sous perfusion ? Un de ses organes vitaux est touché ?

Mon pouls s'était accéléré mais, extérieurement, je restai impassible.

— Non, mais cette maladie est très douloureuse, et nous ne pouvons que ralentir sa progression, pas l'arrêter.

— Vous me jurez que c'est la seule raison ?

— Je vous le jure. Rush a eu de la chance d'être mordu au bras seulement. J'ai pu enlever pas mal de chair. Je croyais avoir eu toute l'infection, mais elle est allée plus vite que moi. Si nous n'avions pas déjà traité d'autres patients avant lui, et découvert qu'ils réagissaient à la chambre hyperbare et à des doses massives d'antibiotiques à large spectre, elle se serait déjà propagée à tout son corps, mais nous apprenons à la combattre un peu mieux à chaque victime.

— Pourquoi n'avez-vous pas excisé la chair de l'homme blessé à l'épaule ? demandai-je.

— C'est le premier que nous avons trouvé vivant. L'urgentiste de garde a traité son infection comme si elle était moins virulente qu'elle ne s'est révélée. A sa décharge, vous voyez comme la plaie était vilaine. Son agresseur l'avait vraiment déchiqueté. Donc, on a fait comme pour une morsure de zombie normale. Le temps que mon collègue m'appelle, il était déjà trop tard. L'infection avait atteint le cœur.

— Vous voulez dire que le cœur avait commencé à pourrir ?

Ce fut le docteur Shelley qui me répondit.

— Oui, il était déjà bien décomposé. Je n'avais jamais rien vu de tel. Comme vous pouvez le constater, la chair de la poitrine est saine pour l'essentiel mais, quand j'ai procédé à l'autopsie, le cœur ressemblait à la chair autour de la blessure initiale.

— Pourquoi le cœur de cet homme ? Pourquoi le cerveau de cette femme ? Pourquoi l'infection n'a-t-elle pas attaqué la chair alentour avant de se communiquer aux organes internes ?

— Nous n'en sommes pas complètement certains, avoua Rogers, mais nous pensons qu'elle pénètre dans le flux sanguin par le site de la morsure, qu'elle voyage ainsi jusqu'à l'organe vital le plus proche et qu'elle commence à agir aux deux extrémités en même temps, si je puis dire.

— Donc, si le cerveau de cette femme a été touché, c'est parce qu'elle a eu la malchance d'être mordue au visage, résumai-je.

— Oui.

— Et si vous aviez su qu'il fallait exciser la chair de l'homme blessé à l'épaule, il aurait peut-être survécu.

— S'il avait été agressé plus tard, sa probabilité de s'en tirer aurait été la même que celle du shérif.

Je n'aimais pas la façon dont Rogers avait formulé ça, mais nous savions tous que, sauf apparition d'un remède miracle, le père de Micah était condamné. Nous le savions déjà lorsque nous avions pris l'avion pour venir, mais tout de même...

Je me secouai et tentai de me concentrer sur mon boulot. Des indices, il nous fallait des indices. À défaut de sauver Rush Callahan, nous pouvions peut-être découvrir qui avait relevé ces zombies aberrants et le buter. La vengeance n'a jamais ressuscité personne, mais parfois c'est tout ce que vous pouvez faire pour les morts, et c'est toujours mieux que rien. Du moins, c'est ce que j'ai l'intention de me répéter jusqu'à ce que je n'arrive plus à y croire.

— Où sont les victimes précédentes, celles qui sont mortes encore plus vite que l'homme blessé à l'épaule ?

Rogers et Shelley échangèrent un regard, le genre de regard qu'on ne voit pas souvent entre docteurs, surtout entre un chirurgien traumatologue et une légiste. Ils ne voulaient pas revoir les corps. Quelque chose les perturbait tous les deux. Qu'est ce qui pouvait être aussi terrible ?

— Il va falloir passer dans l'autre pièce, dit Shelley.

— L'autre pièce ?

— Celle où on garde les corps tellement décomposés que... qu'on ne veut pas que l'odeur contamine tous les autres. Sinon, personne ne pourrait plus bosser ici.

— Vous voulez dire, la pièce où on met les noyés ?

— Oui, acquiesça Shelley en me dévisageant d'un air curieux,

comme si elle ne s'attendait pas à ce que je sois au courant.

— Ces corps-là ne puent pas tellement. Je suis même étonnée qu'ils ne sentent pas davantage, avec l'infection.

— C'est l'une des caractéristiques les plus étranges de ce mal : la putréfaction est presque inodore. Tant mieux pour les patients et pour leur famille, mais c'est bizarre.

Je fronçai les sourcils.

— Pourtant, vous avez mis les autres victimes avec les cadavres qui empestent. Pourquoi ?

— Les premiers corps se sont davantage décomposés. En quelques heures, l'infection s'est propagée à partir du site de la morsure pour gagner cinquante à quatre-vingts pour cent de la chair de la victime.

— En quelques heures ? répétais-je.

Rogers et Shelley opinèrent.

— Les premiers patients sont morts en quelques heures ?

— L'homme, oui. Nous avons réussi à prolonger la vie de la femme pendant trois jours.

— Et ils sont morts parce que l'infection avait touché un organe vital ?

— Non, répondirent-ils en chœur.

Shelley fit signe à Rogers de continuer.

— En fait, l'infection se propage très vite dans la chair tant qu'elle n'a pas atteint un organe vital mais, une fois que le patient commence à mourir, il semble qu'elle ralentit. Elle ne devrait pas, mais on dirait que c'est le cas. Et je souligne « on dirait », parce que nous ne disposons pas d'un échantillon suffisant pour avoir de certitude.

— Compris. Vous enquêtez sur cette maladie comme nous enquêtons sur un crime.

— C'est ça.

Je secouai la tête.

— Je ne m'y connais pas suffisamment en infections pour émettre une hypothèse, mais y a-t-il une constante dans le placement des blessures ?

— Comment ça, une constante ?

— La femme a été mordue proprement au visage. L'homme a été mordu salement à l'épaule. Et nous savons que nous avons affaire à plusieurs zombies. Donc, je me demande : est-ce que l'un d'eux mord les bras et les épaules, alors que l'autre préfère le visage ? Ou est-ce qu'ils mordent la première chose qui passe à leur portée, point ? Est-ce qu'ils semblent avoir une préférence ?

— Deux des victimes ont été mordues au visage, lança Burke derrière nous.

Je sursautai presque, comme si j'avais oublié la présence des

autres flics.

— Trois autres, dont le shérif, ont été mordues à l'épaule, au bras ou dans le dos, ajouta Al.

— Vous avez dit qu'il y avait des témoins. Ont-ils rapporté une différence dans la manière d'attaquer des zombies ? interrogeai-je.

Al parut réfléchir, puis consulta les autres officiers du regard. Tous firent un signe de dénégation et haussèrent les épaules.

— Leur déposition ressemble au scénario d'un film d'horreur, commenta Rickman. Non pas qu'elle soit si horrible, mais on dirait qu'ils décrivent une scène de film.

— Comment ça ? demandai-je, intriguée.

Rickman jeta un coup d'œil à ses collègues. C'était la première fois que je le voyais hésiter. Je ne savais pas si ça le rendait plus humain et moins antipathique ou si je devais m'en effrayer.

— Mes gars sont arrivés les premiers sur le lieu d'une des attaques, raconta Burke. Je vois ce que veut dire l'inspecteur. Les zombies traînent les pieds et ils sont lents ; ils ne s'arrêtent jamais d'avancer, mais ils ne vont pas vite. Là, tous les témoins s'accordent à dire qu'ils sont au moins aussi rapides que des humains, voire un peu plus. En principe, on ne voit ça que dans les films, pas dans la vraie vie.

— Le seul zombie mangeur de chair auquel j'ai eu affaire était plus rapide qu'un humain, le détrompai-je.

— En quoi le fait de manger de la chair les rend-t-il plus rapides ? s'enquit Rickman.

J'avais vu des zombies manger de la chair sans devenir plus rapides pour autant, mais je ne pouvais pas le dire devant tous ces flics, parce que c'était moi qui les avais relevés de la tombe pour les utiliser comme armes défensives. Chaque fois, je l'avais fait pour sauver ma vie et celle d'autres innocents, mais jamais avec l'accord de la police, et, à vrai dire, je n'étais pas certaine que la police me l'aurait donné quelles que soient les circonstances.

En tant que marshal de la branche surnaturelle, j'ai désormais le droit d'utiliser mes capacités psychiques pour faire mon boulot, et puisque mon boulot consiste à exécuter des gens... théoriquement, je suis couverte depuis le passage de la dernière loi. Mais si je faisais une chose pareille, je ne crois pas que mes collègues pourraient l'accepter. Au mieux, je perdrais mon insigne ; au pire, je serais inculpée d'usage légal volontaire de la magie, ce qui est passible de la peine capitale. Disons que la loi est sujette à interprétation en ce qui me concerne, et que je n'ai pas envie de tester ses limites ; le prix à payer serait trop élevé.

— Marshal Blake ? Marshal, vous m'entendez ?

Je clignai des yeux. Burke me parlait depuis un moment, et je n'avais rien écouté.

— Désolée. Vous pouvez répéter ? Je réfléchissais.

— Vous réfléchissiez à quoi ? demanda Rickman.

— Aux morts, répondis-je sans préciser s'il s'agissait des corps dans cette pièce, des autres victimes, des zombies ou même des vampires. Qu'il en déduise ce qu'il voudrait.

— En quoi le fait de manger de la chair les rend-t-il plus rapides ? répéta-t-il.

— Je l'ignore. Mais je sais que le sang frais rend les zombies plus vivants, et qu'il leur permet de parler.

— Comment ça, le « sang frais » ?

— Vous avez déjà assisté à une réanimation ?

Tous les flics secouèrent la tête. J'envisageai de leur expliquer le rituel, mais ils n'avaient pas besoin de connaître les détails, et, selon leur religion, ça risquait de les choquer inutilement.

— D'habitude, on sacrifie un poulet sur la tombe du mort à relever. Certains de mes collègues se coupent eux-mêmes. Mais, d'une façon ou d'une autre, vous avez besoin de sang frais pour que ça fonctionne.

— Et de quoi d'autre ? interrogea Al.

— Une lame. Du sel. La plupart des réanimateurs utilisent un onguent aux herbes, d'une composition propre à chacun d'entre eux parce qu'ils le fabriquent eux-mêmes. Certains ont l'impression qu'ils ne pourraient pas relever les morts sans ça. Généralement, ils s'inspirent au moins en partie de la recette transmise par le réanimateur qui les a formés.

— C'est tout ce dont vous avez besoin ? s'étonna Rickman.

— Ça, et, bien sûr, la capacité psychique de relever les morts, qui est très rare. Par ailleurs, le corps enfoui doit être mort depuis au moins trois jours, et vous devez connaître son nom.

— Pourquoi mort depuis au moins trois jours ? s'enquit Al.

— C'est le délai minimum pour que l'âme quitte les lieux.

La plupart de mes interlocuteurs clignèrent lentement des yeux tel un hibou réveillé en plein jour, comme si je les avais surpris ou que je venais d'embrouiller leurs pensées. C'est rare que des vétérans de la police réagissent ainsi, et leur perplexité ne me procura aucune satisfaction, bien au contraire. Eh merde ! Comment j'allais leur expliquer ça ?

— Vous croyez à l'âme ? demanda Rickman.

— Oui.

— Vous croyez en Dieu ?

— Évidemment.

— Dans ce cas, comment pouvez-vous... ?

Al n'acheva pas sa question. Je fronçai les sourcils.

— Oui ?

Il se dandina un peu, gêné, avant de reprendre :

— Dans ce cas, comment pouvez-vous utiliser la magie noire pour relever les morts ?

— Oh, pitié ! Vous ne lisez jamais les bulletins fédéraux sur les différences entre pratiques religieuses légales et pratiques religieuses illégales ?

Al rougit légèrement. Je ne voulais pas l’embarrasser. C’était un allié, et j’aurais sans doute besoin de lui. Zut !

— Désolé. C’est une petite ville de bouseux ici. On ne reçoit pas tous les communiqués fédéraux.

— Pardonnez-moi, Al. Je viens de me farcir l’oncle et la tante de Micah, et j’en ai un peu marre qu’on m’accuse de faire de la magie noire et de vénérer Satan.

— Je suis vraiment désolé, Anita. Ils ont été horribles avec vous. J’aurais dû m’en souvenir.

— Vous parlez de Bertie et de James ? interrogea Gonzales.

— Ouais, acquiesça Al.

— Venez me voir plus tard ; je vous raconterai des histoires sur elle. Avec ça, elle devrait vous laisser tranquille.

— Ce serait super.

— Bon, je m’excuse de nouveau, mais si la réanimation n’est pas de la magie noire, qu’est-ce que c’est ? demanda Al.

— La plupart des gens considèrent ça comme du vaudou, mais comme je suis officiellement épiscopaliennne il ne s’agit même pas d’un rituel religieux pour moi, juste d’un moyen de m’aider à focaliser mon affinité naturelle avec les morts.

— C’est la même chose pour les autres fabricants de zombies ? s’enquit Rickman.

Je lui jetai un regard noir.

— Si j’étais pratiquante, vous pourriez me qualifier de prêtresse vaudou mais, comme je ne le suis pas, le terme correct est « réanimatrice », dérivé du latin « qui insuffle la vie ». Je sais que le département de police de Boulder a droit à des séminaires sur le langage poli à employer envers différents groupes spéciaux, et les réanimateurs font partie de l’élite.

— Dans quel sens ?

— C’est une compétence extrêmement spécialisée. Dans le monde entier, il n’existe probablement pas plus de deux cents individus capables de relever les morts. Et la plupart d’entre eux ne produisent que des zombies typiques, des cadavres pourrissants qui se meuvent avec une extrême lenteur et, souvent, ne savent même pas parler. Nous ne devons guère être de cinquante à pouvoir produire un zombie capable de répondre à des questions simples. Si vous voulez qu’il puisse répondre aux questions d’un avocat ou faire ses adieux à ses

proches, ce chiffre doit tomber à vingt-cinq ou trente. Les seuls zombies mangeurs de chair dont j'ai entendu parler avaient été relevés par les plus puissants d'entre nous. Les réanimateurs capables d'en produire plusieurs en même temps sont très rares. Je n'en connais aucun dans cet État qui soit capable d'un tel exploit.

— Donc il doit s'agir de quelqu'un qui bosse pour une des boîtes de réanimation les plus importantes du pays ? lança Rickman.

— J'imagine mal un professionnel déclaré faire ce genre de connerie, répliquai-je.

— Qui d'autre, alors ?

— Il existe de très bons pratiquants du vaudou. L'un d'eux aurait pu le faire, s'il ne répugnait pas à tremper dans la magie noire, mais le seul qui vit encore à ma connaissance se trouve à la Nouvelle-Orléans. Il s'appelle Papa Jim, il a quatre-vingts ans et c'est un brave type. Et quoi que racontent les légendes, même les meilleurs des prêtres et des prêtresses ne sont pas automatiquement capables de relever les morts.

— Je croyais que tous les pratiquants du vaudou pouvaient créer des zombies s'ils étaient assez puissants, fit remarquer Al.

Je secouai la tête.

— Non. Prier ne suffit pas à obtenir ce genre de capacité. C'est un don de la nature, comme le fait de pouvoir courir deux kilomètres en moins de cinq minutes. On peut s'entraîner pour améliorer son temps, mais il y a toujours une part de dispositions génétiques.

— Donc, vous dites qu'il est impossible de lancer un sort assez maléfique pour obtenir la capacité de contrôler les morts si on ne la possède pas dès le départ ?

Je réfléchis une longue minute.

— Honnêtement, je rien sais rien. Je ne fais pas de magie noire, et je n'invoque jamais le genre de puissance susceptible d'accorder du pouvoir en échange de sacrifices ou autres actes maléfiques.

— Pourquoi certains le font-ils ? voulut savoir Burke.

— Parce qu'ils sont trop faibles, ou qu'ils ont trop peur, et qu'ils veulent devenir puissants et effrayants.

— Mais vous, vous n'en avez pas besoin ? demanda Rickman.

— Non, et vous ?

Ma réplique parut le surprendre.

— Non, mais je ne suis qu'un inspecteur de police. Je ne vois pas ce que le diable pourrait m'offrir.

J'éclatai de rire.

— Oh ! Il existe des entités dont la spécialité consiste à trouver ce qu'une personne désire le plus, et à faire semblant de le lui procurer pour un certain prix.

— Pourquoi « faire semblant » ? s'enquit Al.

— Parce que les démons ne peuvent offrir que ce que Dieu ou

quelqu'un d'autre a créé ; ils ne peuvent pas vous aider à créer quelque chose de nouveau car c'est une capacité hors de leur portée. Ils font partie du dessein du créateur, mais ils n'y contribuent pas. Ils peuvent imiter et négocier ; ils peuvent connaître votre peur la plus terrible ou vos secrets les plus ténébreux, mais ils ne peuvent pas créer de peur en vous, seulement exploiter celle qui existe déjà, et ils ne peuvent pas vous forcer à quoi que ce soit, seulement savoir ce que vous avez déjà fait et s'en servir pour vous manipuler.

— Comment savez-vous tout ça ? s'étonna Rickman.

— Premièrement, j'ai été élevée en bonne petite catholique. Deuxièmement, j'ai affronté des démons une ou deux fois.

— Vous avez combattu des démons ? s'exclama Al.

— Probablement pas de la façon que vous imaginez, mais oui.

— Et vous avez gagné ? demanda Rickman, sceptique.

— Je suis toujours là, et leurs victimes ont survécu, donc, ouais, j'ai gagné.

— Vous avez pratiqué un exorcisme ? voulut savoir Burke.

— Non. Une fois, j'ai assisté un prêtre pendant qu'il en pratiquait un, et ça m'a ôté toute envie de recommencer.

— Pourquoi ?

Je le dévisageai

— Si vous devez poser la question, vous n'avez vraiment pas envie de connaître la réponse.

— Donc, vous aidez les prêtres à combattre des démons ? tenta de résumer Rickman sur un ton encore plus dédaigneux.

— Non. J'ai collaboré une fois avec l'un d'eux, mais l'Église catholique a excommunié tous les réanimateurs depuis, donc, ça ne se reproduira pas.

— Avoir été excommunié, ça doit rendre les démons plus difficiles à combattre, non ? insinua-t-il.

— Tant que votre foi est pure, vous êtes en sécurité, répliquai-je sans me troubler.

— Pure ? Votre foi est pure !

Il éclata de rire.

— Ne joue pas au con, Ricky, intervint le docteur Shelley.

— Elle couche avec tellement de mecs qu'il y aurait de quoi former une équipe de foot ; comment elle pourrait être pure ?

Gonzales et Burke rabrouèrent tous deux leur collègue, mais je levai une main.

— Ne vous en faites pas, ce n'est pas la première fois que j'entends ça. J'ai une question pour l'inspecteur.

Burke avait l'air sceptique, Gonzales inquiet, Al curieux, Shelley furieuse, et Rogers sur le point de trouver une excuse pour s'enfuir, mais ils me laissèrent poser ma question.

— Si j'étais un homme et que je couchais avec le même nombre de femmes, est-ce que ça vous poserait autant de problèmes ?

Rickman parut réfléchir, puis secoua la tête.

— Non, je suppose que non. Je n'aurais pas envie que ce type sorte avec ma sœur, mais... ça ne me choquerait pas.

— Pourquoi ?

Il fronça les sourcils.

— Vous êtes une femme. Vous n'êtes pas censée vous envoyer en l'air avec le premier venu. En plus, vous êtes belle. Vous pourriez avoir n'importe qui sans vous conduire comme une trainée.

— Seigneur, Ricky ! s'exclama le docteur Shelley.

— Vous n'appartenez pas à ma hiérarchie, mais j'en parlerai à vos supérieurs, gronda Burke.

Gonzales secoua la tête.

— Tout ce que je peux faire, c'est m'excuser à sa place, Anita.

Je ris, non pas comme si je trouvais ça drôle, mais comme si j'avais du mal à en croire mes oreilles.

— On m'a déjà traitée de tous les noms d'oiseaux possibles et imaginables, mais personne ne m'avait encore sorti que seules les femmes laides avaient besoin d'avoir beaucoup d'amants. C'est une première.

— Les femmes belles n'ont pas besoin de coucher. Les hommes veulent être avec elles de toute façon, insista Rickman, comme s'il n'avait pas conscience de l'inanité de ses propos. Ce qui était peut-être le cas.

— Donc, les femmes laides couchent avec plein de mecs parce que c'est le seul moyen pour qu'ils s'intéressent à elles ? résumai-je.

— Pitié, Ricky, fermez-la ! grogna Gonzales. Vous faites honte à tout le département de police de Boulder.

L'inspecteur nous dévisagea tour à tour, perplexe. Le docteur Rogers, qui avait gardé le silence jusque-là, lança :

— Il ne comprend vraiment pas, hein ?

— Seigneur ! Ricky, répéta le docteur Shelley. Je croyais que tu détestais les femmes en position d'autorité et que tu n'avais aucun tact, point. Mais tu ne comprends réellement pas que tu as tort.

— Quoi qu'il en soit, je rapporterai l'incident à vos supérieurs, déclara Burke.

— Hein ? protesta Rickman.

— Vous avez traité le marshal Blake de trainée, lui rappela Al.

— Mais non !

Gonzales soupira et se passa une main sur le visage.

— Voilà pourquoi vous avez eu l'air tellement surpris quand ces autres femmes se sont plaintes que vous les aviez insultées. (Il me regarda). C'est pour ça qu'il n'y a jamais eu de suite. Il paraissait

tellement innocent !

— Parce qu'il croyait l'être, acquiesçai-je.

Gonzales hocha la tête.

— C'est une sorte de dyslexie sociale, ajoutai-je. Il ne se rend pas compte de ce qu'il fait.

— Néanmoins, c'est une attitude inacceptable de la part d'un officier, trancha Burke sur le ton d'un militaire plutôt que d'un policier – quand vous avez passé assez de temps dans l'armée, il est des habitudes dont vous ne parvenez jamais à vous défaire.

—« Comportement inapproprié », citai-je.

Burke opina.

— En effet. Je suis navré que vous ayez été la cible d'un tel manque de respect depuis votre arrivée. Je pensais que les fanatiques religieux à l'étage seraient le plus gros problème, mais apparemment non, dit-il en jetant un regard dur et froid à Rickman.

Celui-ci ne comprenait toujours pas ce qu'il avait fait de mal, mais il comprenait le regard de Burke. Il tenta de le soutenir sans broncher, mais son expression était hésitante. Il devait se douter que, si tout le monde dans la pièce se liguaient contre lui, c'est qu'il devait avoir tort. Et peut-être, avec un peu de chance, passait-il en revue les accusations de ces autres femmes en se demandant si elles avaient eu raison de se plaindre de lui. On peut toujours espérer que même les types comme Rickman sont capables d'apprendre de leurs erreurs.

Le docteur Rogers devait retourner auprès de ses patients encore en vie. Tandis que nous ôtions nos blouses, nos masques et le reste de nos protections, je lui demandai :

— Est-ce que Micah va pouvoir parler à son père ?

— Le shérif Callahan est plongé dans un coma artificiel. En temps normal, je l'en sortirais assez vite, mais la victime précédente a fait une sorte de choc traumatique quand on a arrêté le traitement, donc, je vais le sevrer plus lentement, et espérer que son corps supportera mieux.

— Vous voulez dire qu'une des victimes est morte parce que vous ne lui donniez plus de médicaments ?

Il acquiesça.

— Merde ! dis-je tout bas.

— Je suis désolé, marshal. Je ferai tout mon possible pour donner à votre fiancé une chance de dire au revoir à son père.

— J'apprécie, docteur.

Il opina d'un air funeste. Quand un docteur fait cette tête, ce n'est jamais bon signe. Alors je me concentrai sur la seule chose que je pouvais faire pour me rendre utile : mon boulot. Je soutirai aux flics la promesse de me laisser accéder aux dépositions de tous les témoins. Al avait encore mieux à me proposer.

— L'adjoint Gutterman était avec Rush quand on l'a attaqué. Vous pouvez l'interroger vous-même.

— J'y vais tout de suite.

Il secoua la tête.

— Gutter est reparti bosser. Sans le shérif et moi, on n'était pas assez nombreux au bureau pour qu'il reste à l'hôpital lui aussi.

— Je peux vous envoyer deux ou trois patrouilleuses en renfort si vous en avez besoin, offrit Burke.

— Merci beaucoup, commandant. J'accepterai peut-être, selon la manière dont... les choses évoluent.

Si je n'avais pas été la fiancée de Micah, il aurait sans doute tourné sa phrase différemment : une fois que Rush Callahan serait mort, sa petite équipe ne se sentirait plus obligée de maintenir une présence constante à son chevet. J'aurais pu dire à Al qu'il n'avait pas besoin de prendre de gants avec moi, mais, lorsque Micah serait là, il vaudrait mieux qu'il le fasse. Autant ne pas le décourager d'entrée de jeu.

Il y eut un moment de silence gêné. Tous les flics savaient exactement pourquoi Al avait hésité, et ils se demandaient s'il fallait dire quelque chose ou s'il valait mieux la fermer.

— C'est bon, Al Je sais qu'à moins d'un miracle ce n'est qu'une question de temps pour le père de Micah

— Vous croyez aux miracles, Anita ?

Je hochai la tête.

— Il se trouve que oui.

Rickman ricana.

— Les miracles, c'est bon pour l'école de catéchisme et les émissions de Noël. Je suis flic depuis trop longtemps pour croire à ces conneries.

Je voulus dire quelque chose, mais le docteur Shelley me prit de vitesse.

— Si tu veux être cynique, va le faire ailleurs, Ricky. Je veux que Rush ait droit à son miracle, et qu'il voie son fils épouser le marshal Blake.

— Ce qui n'arrivera pas.

— Ricky, gronda Gonzales. Vous ne tuerez pas Rush avant qu'il soit mort.

Rickman parut choqué comme si, cette fois encore, il ne comprenait pas ce que sa réaction avait d'inapproprié. Je commençais à me demander s'il n'avait pas un problème plus grave que la simple muflerie.

— Je ne voulais pas faire ça, Ray. Je... Moi aussi, je voudrais que Rush s'en sorte, mais les faits sont les faits.

— Que les faits aillent se faire foutre ! tonna Gonzales en toisant

l'inspecteur.

Ils faisaient tous les deux la même taille, pourtant, Ricky semblait minuscule à côté du sergent. Certaines personnes paraissent plus grandes et plus costaudes qu'elles ne le sont réellement. C'était le cas de Gonzales, et il paraît que c'est aussi le mien – mais je n'ai pas sa carrure, et je ne serai jamais aussi impressionnante que lui.

Burke ne s'interposa pas exactement entre les deux hommes, mais il fit un pas dans leur direction.

— Inspecteur Rickman, merci d'aller faire un tour quelque part loin du sergent Gonzales.

— Désolé, Ray, je...

Rickman haussa les épaules, secoua la tête et finit par s'éloigner sans rien dire, mais j'aurais parié que la colère de son collègue le laissait perplexé.

— Je refuse de perdre espoir, gronda Gonzales d'une voix enrouée par l'émotion et la rage. Je crois aux miracles parce que je n'ai pas d'autre choix.

Je voulus lui toucher le bras, mais je me retins. Parfois, quand vous êtes vraiment furieux, tout contact physique risque de vous mettre hors de vous. Alors, je laissai retomber ma main.

— Moi aussi, je crois aux miracles, répétais-je simplement.

Gonzales fit rouler sa tête d'une épaule à l'autre comme si les muscles de son cou étaient tellement tendus qu'ils en devenaient douloureux, et ce simple mouvement m'apprit combien il était passé près de frapper Rickman, combien il avait eu envie de lui mettre son poing dans la figure.

— C'est tout ce qui reste pour sauver Rush, grogna-t-il.

— Venez, on va se boire un café, lança Al en m'adressant un petit signe de tête pour signifier « Je m'en occupe ».

Je ne savais pas quoi faire pour Gonzales, et c'était Micah que je devais soutenir moralement. Aussi je laissai Al se charger de son collègue.

Burke m'accompagna hors de la morgue. Lorsque nous franchîmes la double porte, Ares et Bram s'écartèrent du mur du couloir, passant en un clin d'œil de la position de repos au garde-à-vous. Eux non plus n'avaient pas quitté l'armée depuis bien longtemps. Ils étaient arrivés à l'hôpital juste à temps pour me suivre à la morgue. Micah m'avait dit de les emmener parce que les flics seraient plus à l'aise avec eux qu'avec Dem et Nicky, qui ressemblaient davantage à des videurs. Bien sûr, il avait raison, mais le fait qu'il ait pensé à ça au milieu d'une situation familiale aussi chaotique m'avait poussé à l'êtreindre très fort en regrettant qu'il doive se préoccuper d'autre chose que de son père.

Je levai les yeux vers les deux grands hommes minces, l'un aussi

noir que possible, l'autre blond avec une peau de miel, même quand il était bronzé. Je les voyais ensemble si souvent que j'avais fini par les considérer comme une équipe, ou comme un de ces couples qui ne se séparent jamais. Ils avaient échangé leur historique militaire avec les flics, ce qui avait contribué à mettre ceux-ci à l'aise. Aucun de nos gardes ne pouvait bien passer auprès des parents de Micah, qui ne comprenaient pas que leur fils, leur frère, leur cousin ou leur neveu ait besoin d'une protection rapprochée. Mais le commandant Burke avait souri en hochant la tête et serré la main d'Ares et de Bram.

Les deux gardes reculèrent pour se mettre en position derrière moi. C'était devenu une habitude, et je n'y faisais même plus attention, mais Burke le remarqua.

— J'ai cru comprendre que Micah Callahan était menacé à cause de son travail pour la *Coalition*, mais vous, pourquoi avez-vous besoin de protection rapprochée ?

— Les médias m'ont liée à Micah et à la *Coalition*, mais aussi au Maître de la Ville de St. Louis, Jean-Claude, et les vampires suscitent beaucoup de haine. Vous avez vu la réaction de la tante de Micah et de son mari ? Imaginez des étrangers.

— C'est si terrible que ça ?

— Il y a quelques mois, un fanatique a tenté de faire exploser un des clubs de Jean-Claude.

Je ne précisai pas qu'à ce moment-là Nathaniel, Dem, Nicky, Cynric et moi nous trouvions à l'intérieur. Le fanatique était un humain porteur de quelques morsures vampiriques, le serviteur diurne d'un groupe de vampires qui avaient décidé que Jean-Claude bâtissait un empire maléfique pour les réduire tous en esclavage. Ils espéraient que nous tuer – mon léopard à appeler, deux de mes tigres à appeler et moi – suffirait à tuer Jean-Claude aussi. Nous sommes tous liés métaphysiquement et partageons bien davantage que nos émotions. Moi-même, j'ai éliminé quelques vampires assez balèzes en tuant leur serviteur humain. J'aurais pu obtenir le même résultat en tuant leur animal à appeler ; leur « moitié bête », comme on dit. En gros, il suffit d'éliminer un maillon de la chaîne de pouvoir psychique pour avoir une bonne chance de supprimer tous les autres du même coup.

— Donc, vous êtes la cible de terroristes, résuma Burke.

Je réfléchis avant d'acquiescer.

— Quelque chose dans ce goût-là, oui.

— Qu'est-il arrivé à ce fanatique ?

— Il est mort.

Burke jeta un coup d'œil à Ares et à Bram.

— C'est toujours bon d'avoir des hommes d'action sous la main, en cas de besoin, dit-il en souriant.

— Oh ! Nous n'y sommes pour rien, le détrompa Ares.

Burke fronça les sourcils.

— Vous voulez dire que ce sont vos collègues là-haut qui lui ont réglé son compte ?

— Non plus. Ils étaient otages, révéla Ares.

— Ils ont contribué à leur propre sauvetage, rectifia Bram en gratifiant son partenaire d'un regard sévère.

— Quoi, qu'est-ce que j'ai encore fait ? protesta Ares.

— Tu as parlé sans réfléchir, pour changer un peu.

— Hé !

Burke éclata de rire.

— Vous bossez ensemble depuis un moment, devina-t-il.

— En effet, monsieur, répondit Bram.

— Ça se voit tant que ça ? demanda Ares.

— Ouais, ça se voit. Les bons partenaires ressemblent à des couples mariés. D'ailleurs, certains civils appellent le partenaire de leur époux « ton conjoint du boulot », dis-je.

— Dieu sait que, dans la police, on passe parfois plus de temps avec son partenaire qu'avec son conjoint, acquiesça Burke.

Je hochai la tête.

— Qu'est-ce que j'ai dit qu'il ne fallait pas, cette fois ? s'enquit Ares.

Bram le foudroya du regard.

— Quoi ?

Ce fut moi qui répondis :

— Tu as sous-entendu que nos deux autres gardes n'étaient pas aussi doués que vous.

— Mais non, protesta-t-il sincèrement.

— Tu ne piges vraiment pas ? Dem et Nicky ne ressemblent ni à des flics, ni à des militaires. Préciser au commandant Burke qu'ils ont été pris en otage va les faire encore baisser d'un cran dans son estime, expliqua Bram.

Ares nous dévisagea tour à tour d'un air consterné. Puis il prit une grande inspiration et la relâcha.

— Ce n'était pas mon intention.

Bram leva les yeux au ciel tel un mari à la patience rudement éprouvée.

— Je sais.

Je détournai la tête pour cacher mon sourire.

— Je me réjouis juste que le marshal Blake et le jeune Callahan soient entre de bonnes mains, déclara Burke.

Bram le regarda bien en face.

— Ce n'est pas nous qui avons sauvé le marshal Blake ce jour-là.

Burke fronça les sourcils.

— Que voulez-vous dire ?

Bram soupira.

— Je suis désolé, Anita, me dit-il. Mais te balader avec des gardes du corps va te faire baisser dans l'estime de tous les autres flics, comme si tu étais un soldat qui avait besoin de protection.

J'acquiesçai et haussai les épaules.

— Que veux-tu que j'y fasse ?

Bram se tourna vers Burke.

— Soyons clairs, commandant. Le marshal Blake nous a aidés à mettre au point un plan pour délivrer les otages et abattre le fanatique. Puis elle est entrée avec les SWAT pour exécuter le plan en question. Les autres gardes – ceux qui se trouvent à l'étage en ce moment – ont joué un rôle clef, tout comme Nathaniel Graison, le civil qui accompagne Micah Callahan. En fait, si Nathaniel n'avait pas agi le premier, le sauvetage aurait échoué. Mais c'est Anita qui a éliminé la menace. Pas les autres flics, pas ses gardes du corps : elle.

— Tu me reproches d'avoir la langue trop bien pendue, et c'est toi qui racontes notre vie maintenant, fit remarquer Ares.

— C'est une enquête de police. Tout est archivé, répliqua Bram.

Je scrutai son visage à la peau sombre et à l'expression stoïque. Impossible de savoir à quoi il pensait, et l'hyène n'est pas l'un de mes animaux à appeler, aussi ne pouvais-je pas le sentir psychiquement.

— Ares a raison ; c'est la première fois que je t'entends faire un aussi long discours, commentai-je.

— Le commandant Burke est l'officier le plus gradé que nous avons rencontré. Je veux juste qu'il sache que tu n'es pas une victime qui a besoin qu'on la sauve, mais la personne qui fonce sur le lieu du crime pour sauver les victimes.

Je souris et fronçai les sourcils en même temps, perplexe.

— Dans ce cas, pourquoi avoir parlé aussi de Nathaniel ?

— Parce que c'est le genre d'homme que les types comme nous ont tendance à prendre de haut, et qu'il mérite mieux que ça. Je tenais à dire que Dem, Nicky et toi êtes coriaces, mais je ne voulais pas passer sous silence le rôle que Nathaniel a joué dans cette histoire.

— Vous ne vous êtes pourtant pas senti tenu de défendre l'honneur de Micah Callahan, fit remarquer Burke.

Bram se contenta de tourner la tête, mais son énergie changea. Non, sa bête ne menaçait pas de sortir. C'était juste une sorte de... frémissement de colère. Ares le sentit aussi, et réagit en redressant le dos et en se rapprochant légèrement de son partenaire.

— Micah n'a besoin de personne pour défendre son honneur, dit Bram. Il est sa propre preuve.

— Je ne voulais pas l'insulter, se défendit Burke.

Bram hocha la tête.

— Nous suivons les ordres d'Anita parce qu'elle est toujours en

première ligne. Nous suivons ceux de Micah parce qu'il est notre chef.

— Et votre Maître de la Ville, le fameux Jean-Claude ? interrogea Burke.

— Nous le respectons.

— Mais il n'a pas d'autorité sur vous, contrairement à Callahan et à Blake ?

Cette fois, ce fut Ares qui répondit à la place de Bram.

— Veuillez excuser mon partenaire ; il n'a pas l'habitude de parler autant. Je pense que la minute confidences est terminée, pas vrai, Anita ?

— Ouais.

De fait, il s'agissait d'un sujet de discorde entre certains des vampires de St. Louis. Nos gardes du corps m'obéissent mieux qu'à Jean-Claude, et presque tous les métamorphes obéissent mieux à Micah. Les Arlequin étaient autrefois les espions et les assassins de la dirigeante du Conseil Vampirique, la Mère de Toutes Ténèbres, mais, depuis qu'elle a été vaincue, ils appartiennent à Jean-Claude, le dirigeant du nouveau Conseil. Certains n'ont pas apprécié ce changement, mais une fois Marmée Noire éliminée, ils n'ont pas tellement eu le choix. C'était « le Roi est mort, vive le Roi ! » Ou, en l'occurrence : « La Reine est morte, vive le Roi ! »

Burke nous dévisagea tour à tour, mais nous restâmes impassibles, et il était flic depuis assez longtemps pour comprendre qu'il valait mieux ne pas insister. Tout de même, ça ne me plaisait pas qu'il nous ait interrogés au sujet de Jean-Claude. Que savait la police sur notre politique interne, au juste ? Peut-être plus que je ne l'imaginais, songeai-je en détaillant Burke. Avait-il chez les fédéraux le même mystérieux ami que le shérif Callahan ? Était-il au courant de certaines de nos mésaventures dont nous ne nous étions pas vantés, des problèmes que nous n'avions pas signalés à la police parce que nous les avions réglés à l'ancienne ? Oui je veux dire « illégalement ».

Je devais m'éloigner de Burke avant qu'il ne me pose des questions encore plus gênantes. Et, malheureusement, j'avais un prétexte idéal.

— Je dois rejoindre Micah et Nathaniel. J'aurais vraiment voulu rencontrer le shérif Callahan en d'autres circonstances, dis-je.

Burke acquiesça, l'air sombre.

— C'est un bon shérif et un brave type. J'espère de tout cœur que vous aurez une chance de vous en rendre compte par vous-même, marshal.

— Moi aussi, commandant. Moi aussi.

Nous nous serrâmes la main et, flanquée de Bram et d'Ares, je me dirigeai vers l'ascenseur. Il était temps de découvrir si la mère et la tante de Micah avaient été jeté en prison pour agression mutuelle.

Décidément, quelle grosse marrade, ce voyage !

Chapitre 17

Le temps que nous remontions, des décisions avaient été prises. La police n'avait emmené aucune des deux femmes, mais elle avait escorté tante Bertie et oncle James dehors. Jody et Bobbie étaient restés en compagnie des flics qui ne bougeraient pas de l'hôpital jusqu'à ce que Rush Callahan en sorte pour rentrer chez lui, ou pas. Les docteurs commençaient à le sevrer des drogues qui le maintenaient en coma artificiel mais, comme l'avait annoncé Rogers, ils allaient procéder lentement à cause de la patiente précédente que le choc avait tuée. Nous avions donc deux heures devant nous, peut-être plus.

En attendant, la mère et le beau-père de Micah nous invitèrent chez eux. Leur maison se trouvait non loin de l'hôpital et de l'université où ils travaillaient tous les deux. Micah commença par protester :

— Je ne peux pas partir !

Nathaniel se rapprocha de lui et dit tout bas :

— On a tous besoin de se nourrir.

— Je n'ai pas faim.

— Mais ta bête, si. Je le sais, parce que la mienne a faim, et qu'Anita porte plus d'un appétit en elle.

Nous regardâmes tous deux Nathaniel. Je ne savais pas ce que Micah en pensait, mais moi, je me sentais idiot de l'avoir oublié que nous n'étions pas de simples humains. Pour les métamorphes, négliger de se nourrir a des conséquences bien plus graves qu'une vulgaire hypoglycémie. Nathaniel, Micah et moi contrôlons nos « appétits » d'une poigne de fer, comme tous les membres de notre entourage, mais, parfois, même le fer défaille.

— Tu subis un stress très fort, fit gentiment remarquer Nathaniel. Du coup, c'est plus dur de tout maîtriser.

— Maintenant que je suis de retour, je n'ai pas envie de le laisser, se justifia Micah.

Je lui pris la main.

— Les docteurs appelleront quand il se réveillera, et Nathaniel a raison. Nous ne voulons pas que ta famille rencontre ta bête à l'improviste, pas vrai ?

— Je me contrôle mieux que ça, protesta Micah, sur la défensive – ce qui était très rare chez lui.

Nathaniel le serra contre lui d'un seul bras pour que je puisse garder sa main.

— De tous les métamorphes que j'ai rencontrés, tu es celui qui se

contrôle le mieux, mon Nimir-Raj, mais nul n'est parfait, pas même toi. Ne laisse pas la culpabilité te faire commettre une erreur, pas maintenant. Tu as retrouvé ta famille ; ne va pas l'effrayer avec une transformation inopinée.

Ce fut alors que la mère de Micah s'approcha.

— Beth est tellement excitée à l'idée de te voir !

J'ignore si ce fut le bons sens de Nathaniel ou la perspective de revoir sa petite sœur qui emporta le morceau. Quoi qu'il en soit, Micah accepta de partir.

La cousine Juliet nous servit de chauffeur, parce qu'une partie de nos bagages se trouvait toujours à l'arrière de son SUV. Elle comptait nous aider à les décharger puis rentrer chez elle retrouver son mari et ses enfants.

— Histoire de vous laisser un peu d'intimité, dit-elle.

Cette fois, Nicky était monté devant à côté d'elle. Il se retourna pour regarder Micah assis au milieu de la banquette, entre Nathaniel et moi.

— On peut rester dans la cuisine ou le salon, si vous voulez discuter en privé, offrit-il.

— Merci, Nicky. Je ne sais pas trop ce que je veux, avoua Micah. Je n'arrive pas à me faire à l'idée que maman a vendu notre maison il y a cinq ans. Je n'ai jamais vu celle où nous allons.

Il avait l'air triste en disant ça. Je lui pressai la main.

— Moi aussi, ça me ferait bizarre si mon père vendait la maison où j'ai grandi.

Nathaniel posa sa tête contre les cheveux de Micah.

— Je ne me souviens même pas de la maison où j'ai habité jusqu'à l'âge de sept ans, et, après ça, je n'en ai pas eu d'autre jusqu'à ce que j'emménage avec vous.

— Que s'est-il passé quand vous aviez sept ans ? interrogea Juliet.

Nathaniel leva la tête pour répondre :

— Ma mère est morte d'un cancer, et mon beau-père a battu mon frère à mort.

Il avait dit ça sur un ton égal, comme s'il s'agissait juste d'un fait qui ne suscitait aucune émotion en lui. La plupart du temps, je parle de la mort de ma mère sur le même ton.

— Je suis vraiment désolée, Nathaniel. Je n'aurais pas posé la question si j'avais su.

Juliet tourna la tête vers lui avec l'air navré des gens bien intentionnés qui viennent sans le vouloir de faire resurgir un souvenir tragique.

— Pas de souci Vous ne pouviez pas savoir.

— La voiture, fit Nicky.

— Devant, ajoutai-je tandis que mon cœur accélérât.

— Hein ?

Juliet reporta son attention sur la route juste à temps pour éviter l'arrière du véhicule qui venait de déboîter. Elle redressa et dit :

— Désolée.

— Continuez à regarder devant vous, lui suggérai-je. D'accord ?

— C'est juste que... (Je vis ses mains se crispier sur le volant) c'est une histoire si triste !

— Beaucoup de gens dans cette voiture ont une histoire très triste, répliquai-je.

— Comment ça ? demanda Juliet en nous regardant dans le rétroviseur, cette fois.

Je soupirai. Ça m'apprendrait à l'ouvrir.

— J'ai perdu ma mère quand j'avais huit ans.

J'attendis que Nicky apporte sa contribution, mais il garda le silence en scrutant attentivement la route plongée dans le noir devant le SUV. Son enfance avait été aussi tragique que celle de Nathaniel, mais elle lui appartenait. S'il n'avait pas envie d'en parler, je ne l'y forcerais pas.

— Je n'arrive pas à imaginer ce que ça aurait été de perdre ma mère si jeune.

Micah passa un bras autour de mes épaules et posa la main de Nathaniel sur sa cuisse. Nous nous pelotonnâmes tous deux contre lui.

Juliet tourna et s'engagea dans une rue bordée de maisons modestes assez anciennes, qui ressemblaient à des ranchs. La plupart d'entre elles avaient un jardin assez vaste pour un quartier résidentiel de banlieue, mais d'autres étaient adossées contre une paroi rocheuse. Cela me rappela que des montagnes se dressaient quelque part dans l'obscurité.

— Ça me fait tout drôle d'aller chez ma mère et de me retrouver dans un endroit où je n'ai jamais mis les pieds, avoua Micah.

— J'imagine que je réagirais pareil à ta place, compatit Juliet en tournant dans une impasse où les maisons étaient un peu plus grandes.

— Mais c'est ma faute. C'est moi qui ai coupé les ponts.

Nathaniel et moi éteignîmes Micah entre nous.

— Tu as fait ce que tu devais faire, dis-je.

— Tu voulais juste les protéger contre des fous meurtriers, lui rappela Nicky.

Micah sourit.

— Merci.

Juliet aurait sans doute demandé de quels fous meurtriers parlait Nicky si la porte de la maison ne s'était pas ouverte à ce moment. La lumière du vestibule découpa la silhouette de Bea sur le seuil comme dans la bande-annonce d'un film qui fait chaud au cœur. Je sentis Micah se raidir près de moi, mais pas d'une manière négative.

Nathaniel voulut ouvrir la portière de son côté.

— Attends, le retint Nicky. Laisse les autres se mettre en position.

— Personne ne vous a tendu d'embuscade chez tante Bea, protesta Juliet.

— Probablement pas, concéda Nicky, mais ça ne coûte rien d'être prudents.

— Les gardes du corps sont censés être paranos. C'est un peu pour ça qu'on les paie, ajoutai-je.

— Je ne pensais pas que vous en aviez vraiment besoin jusqu'à ce que je voie Bertie et James vous agresser. C'était tellement horrible de leur part !

Nicky défit sa ceinture de sécurité.

— Attendez que quelqu'un couvre votre portière pour descendre.

— Quoi, moi aussi ? s'étonna Juliet.

— Non. Vous ne faites pas partie de la mission.

— Tant mieux, dit-elle en saisissant la poignée. Nicky lui toucha l'épaule.

— Pas encore.

— Mais vous venez de dire que je pouvais sortir !

— Non. J'ai dit que nous n'étions pas tenus de vous protéger mais, si vous descendez maintenant, vous allez éclairer l'intérieur de la voiture et changer tous ses occupants en cibles.

Les épaules de Juliet s'affaissèrent, et je la sentis presque reconsidérer le monde depuis une perspective beaucoup plus effrayante. Dans la pénombre de l'habitacle, elle se retourna vers Micah.

— C'est comme ça que tu vis tout le temps ?

— Simple précaution.

— C'est pour ça que tu ne voulais pas revenir ? Tu craignais de mettre tout le monde en danger ?

— En partie. Mais maintenant j'ai assez de protection pour faire hésiter les méchants. En voyant Nicky et les autres, ils comprendront qu'ils auront du mal à m'atteindre. Ils sauront que, s'ils touchent à ma famille, il y aura des répercussions.

Micah avait répondu très calmement. C'est l'une des choses qui me plaît chez lui, son pragmatisme aussi implacable que le mien.

— Tu veux dire que... : commença Juliet.

Puis Dem apparut de mon côté de la voiture et Ares du côté de Nathaniel, et je crus sentir Bram à l'arrière. J'ai remarqué que parfois, quand Micah est juste à côté de moi, j'arrive à percevoir les autres léopards-garous de notre groupe.

Les gardes ouvrirent nos portières ; nous descendîmes et nous dirigeâmes vers la maison. Bea avait déjà descendu les marches du porche pour venir à notre rencontre. Cela ne me surprit guère après la

scène dont j'avais été témoin à l'hôpital : les gens au caractère volcanique brillent rarement par leur patience. Je suis bien placée pour le savoir.

Nous nous avançâmes entourés par nos gardes du corps. Bea tendit la main à son fils pour l'entraîner à l'intérieur, dans cette maison qu'il ne connaissait pas. Nous le laissâmes se détacher du groupe pour la rejoindre, mais Ares resta près de lui. Un peu en retrait, Nathaniel et moi nous tenions la main, encadrés par Dem et Nicky. Bram fermait la marche en scrutant l'obscurité derrière nous. Ce n'était probablement pas les retrouvailles que Micah prévoyait mais, si nous parvenions à faire un miracle pour son père, ce ne serait pas si mal.

Chapitre 18

Nous avons eu le temps d'admirer la grande pièce à vivre, à la fois salon et salle à manger, avec un comptoir bordé de tabourets en guise de mur de séparation avec la cuisine adjacente, lorsqu'une jeune femme apparut dans le couloir. Ses boucles auburn lui tombaient sur les épaules. Elle devait faire un mètre soixante environ, et tout en elle semblait fragile à l'exception d'une chose. Ses seins étaient aussi généreux que la musculature de Micah, comme si la nature les avait dotés de cet attribut pour compenser leur apparence si délicate. Du moins Micah pouvait-il se planquer en partie sous ses fringues. Pour Beth – car il s'agissait forcément d'elle –, ce devait être beaucoup plus difficile.

Elle entra dans la pièce, le visage déjà chiffonné par ses larmes. Micah se porta à sa rencontre. Elle s'écroula à demi contre lui et se suspendit à son cou en sanglotant. Il la serra dans ses bras et lui tapota le dos en murmurant des paroles apaisantes.

— Je savais que tu viendrais, hoqueta Beth. Jerry disait que non, mais moi, je savais que tu viendrais.

Une petite voix appela :

— Ça va, Bethy ?

La jeune femme s'écarta de Micah en s'essuyant précipitamment les yeux avant de se tourner vers le petit garçon planté sur le seuil. Il avait un halo de boucles dorées, un teint parfait et de grands yeux de la même forme que ceux de Jerry et de Bea, mais d'un brun beaucoup plus clair que ceux de Beth.

— Oui, Fen. Je suis juste contente que mon grand frère soit rentré à la maison, répondit Beth en riant à travers ses larmes.

— Mais on ne pleure pas quand on est heureux, Bethy, insista l'enfant comme s'il avait du mal à prononcer son nom.

Vêtu d'une grenouillère, il s'avança dans la pièce en trainant une peluche derrière lui telle une version moderne de Christopher Robin, sauf que son jouet n'était pas Winnie l'Ourson. Je ne voyais pas ce que c'était exactement, mais ça ne ressemblait pas à un ours.

Beth s'approcha de lui, le souleva et le cala sur une de ses hanches avant de revenir vers nous.

— Fen, je te présente mon grand frère, Mike. Je t'ai parlé de lui, tu te souviens ?

Le petit garçon dévisagea solennellement Micah.

— Tu es aussi mon grand frère ?

Avant que Micah puisse répondre, un cri aigu de fillette résonna dans le couloir. Nous levâmes tous les yeux au moment où un mini

boulet de canon en chemise de nuit de princesse Disney nous fonçait dessus, une longue tresse dorée volant dans son dos. Un garçon un peu plus âgé, avec de courts cheveux bruns, lui courait après en hurlant :

— Je vais te tuer !

— Hawthorne ! s'exclama Bea.

« Hawthorne » ? Ah oui ! C'est vrai. Je m'en souvenais. Son deuxième mari était prof de littérature. Pauvre gamin. La petite fille se jeta dans les bras de sa mère tandis que Ty Morgan le réprimandait.

— Hawthorne, ce n'est pas ainsi que nous nous parlons dans cette maison.

— Elle a renversé du Kool-Aid sur mon sac à dos ! Elle n'a même pas le droit d'entrer dans notre chambre !

— C'est pas moi, gémit la fillette, le visage enfoui dans les cheveux de Bea.

— Menteuse, je t'ai vue ! Si je n'avais pas dû sauver mes devoirs, je t'aurais attrapée avant que tu ailles te cacher derrière maman !

Le visage de l'enfant était empourpré par cette rage que seuls un frère ou une sœur peuvent provoquer. Il avait comme un léger bronzage permanent, et des cheveux très courts avec une coupe à l'ancienne, tout droit sortie des années cinquante. Il devait avoir onze ou douze ans, et la colère faisait briller ses yeux bleus. Il était furieux. Je me demandai s'il avait le tempérament volcanique de sa mère, ou s'il était juste perturbé par les événements. Puis je me souvins que Rush n'était pas son père et que Ty, lui correspondait parfaitement.

Bea caressait les longs cheveux dorés de la fillette.

— C'est bon, Frost. Tu as vraiment renversé du Kool-Aid sur le sac à dos de Hawthorne ? Dis la vérité ; personne ne t'en voudra.

Frost nous tournait le dos. Elle leva la tête et regarda son frère par dessus l'épaule de leur mère.

— Hawthorne est fâché contre moi.

Bien vu, gamine.

— Tu sais que vous n'avez pas le droit de boire ni de manger dans les chambres, dit gentiment Bea.

Frost baissa la tête.

— J'avais oublié, maman. Pardon.

— Présente tes excuses à Hawthorne, réclama Ty.

La fillette marmonna quelque chose.

— C'est tout ? s'exclama le garçon. Elle bousille mon sac à dos et mes devoirs, et elle s'en tire avec des excuses ? Merde alors !

— Ne jure pas, répliqua automatiquement Ty. Frost va t'aider à nettoyer ton sac à dos, et on trouvera une punition appropriée pour lui rappeler qu'elle n'est pas autorisée à boire ni à manger dans les chambres.

Hawthorne leva les yeux au ciel. Puis il nous détailla comme si

nous venions juste d'apparaître devant lui. La colère peut rendre aveugle à beaucoup de choses, mais sept inconnus dans votre salon, c'est le genre de truc qui se remarque, en général. Plusieurs émotions se succédèrent sur son visage. Il finit par opter pour un mélange d'arrogance et de défi, mais son regard restait méfiant, presque nerveux. Il lui avait suffi d'un coup d'œil pour évaluer notre potentiel physique. Il devait être un peu plus âgé que je ne l'avais d'abord pensé, et pratiquer un sport qui le rendait conscient des capacités physiques d'autrui. En gros, il pigeait que la plupart des autres mâles dans cette pièce auraient facilement pu lui botter les fesses.

— Tu fais quoi, comme sport ? lui demandai-je.

Il sursauta légèrement et s'arracha à la contemplation des gardes du corps qui nous surplombaient.

— Du foot et du jujitsu.

J'acquiesçai

— Des arts martiaux. Je m'en doutais.

Il plissa les yeux.

— Pourquoi ?

— A cause de la façon dont tu viens de jauger les hommes derrière moi.

— Comment ça ?

— Tu vois très bien ce que je veux dire.

Il me dévisagea et me vit, non comme une femme ou une adulte, mais comme une personne. Il faisait presque ma taille.

— Et vous, vous faites quoi comme art martial ?

— J'ai commencé par le judo, puis je suis passée aux mixed martial arts.

— Vous faites du MMA ? demanda-t-il sur un ton soupçonneux.

Je hochai la tête.

— Ouais.

Il leva les yeux vers nos gardes du corps.

— Et eux ?

— Pareil.

— Elle s'entraîne avec nous, ajouta Ares.

— Vraiment ? insista Hawthorne sans se départir de sa méfiance.

— Vraiment, répondis-je en même temps que Nicky et Dem.

L'enfant se tourna vers Micah.

— Et toi, tu es Mike, pas vrai ?

— Oui.

Il le dévisagea avant d'opiner.

— Tu ressembles à Beth.

— Je sais.

— Toi aussi, tu t'entraînes avec eux ?

— Non.

— Pourquoi ?

— Parce que, dans mon boulot, ma survie ne dépend pas de mes capacités à me battre.

Hawthorne reporta son attention sur moi.

— Vous faites quoi comme boulot ?

J'écartai ma veste pour qu'il puisse voir l'insigne à ma ceinture.

— Un marshal fédéral.

— Vous êtes là pour attraper l'agresseur de Rush ?

— Je suis là pour soutenir Micah, Mike, parce qu'on est fiancés.

Mais, ouais, je compte en profiter pour filer un coup de main à la police locale.

Il détailla Nathaniel

— Et vous, vous êtes qui ?

— Hawthorne ! protesta sa mère.

— Quoi ?

— Je m'appelle Nathaniel, répondit celui-ci en tendant la main au jeune garçon.

Bien que visiblement surpris, ce dernier la serra.

— Vous vous entraînez avec eux ?

— Non.

— Pourquoi ?

— Pour la même raison que Micah.

Hawthorne le détailla de nouveau, comme s'il tentait de deviner qui était Nathaniel par rapport à nous, ou quel rôle il jouait au sein de notre groupe.

— Tous ces types ne ressemblent pas à des marshals, lâcha-t-il.

— Et si tu emmenais Frost et Fen aider à nettoyer ton sac à dos ? suggéra Ty.

L'enfant lui jeta un regard morne.

— Fen a quatre ans. Je peux savoir comment il va m'aider ?

Son petit frère, qui avait posé la tête sur l'épaule de Beth, se redressa et clama fièrement :

— Moi, je t'aide !

Hawthorne poussa un soupir exagéré, leva les yeux au ciel et dit :

— D'accord, j'emmène les petits, mais je sais que vous voulez juste que j'arrête de poser des questions et de parler de trucs d'adulte. (Une expression sincèrement angoissée passa sur son visage). Il est arrivé quelque chose d'autre à Rush, c'est ça ?

Soudain, il n'avait plus l'air d'un pré-ado mais d'un enfant beaucoup plus jeune.

— Non, Hawthorne, il ne lui est rien arrivé d'autre, répondit Ty.

— Promis ?

— Promis.

Hawthorne acquiesça, nous jeta un autre regard spéculateur et

vaguement inquiet, puis tendit ses mains aux petits.

— Venez là, les pestes. Je vais vous surveiller pendant que vous nettoierez le Kool-Aid.

Bea posa la fillette par terre. Frost nous fit face, les mains sur les hanches, les coudes écartés dans une position de défi, et pour la première fois nous vîmes clairement son visage triangulaire. Elle avait de petits yeux marron foncé presque en amande. Sa couleur de cheveux exceptée, elle ressemblait à un clone miniature de Beth. Ou à la fille que Micah aurait pu avoir.

— Je suis pas une peste, protesta-t-elle en tapant du pied.

— Si, répliqua Hawthorne.

— Non !

— Va avec ton frère et nettoie les saletés que tu as faites, ordonna Ty.

Je scrutai ses yeux bleu vif, puis les yeux bleu-gris de Bea. Micah avait blêmi. Comment deux parents aux yeux bleus avaient-ils eu des enfants aux yeux marron ? Nous ne nous étions pas posés de questions en découvrant les yeux noisette et doré de Fen, mais là... c'était les yeux de Micah et de Beth, sertis dans un visage qui ne ressemblait ni à celui de leur mère, ni à celui de son deuxième mari. Que diable se passait-il ?

— Je les accompagne pour m'assurer qu'ils ne s'entre-tuent pas, lança Beth. (Elle jeta un regard compatissant à son frère aîné). Je suis contente que tu sois rentré, Mike, dit-elle.

Puis elle sortit à la suite de Hawthorne et de Frost, en portant toujours Fen sur sa hanche. Les bras passés autour de son cou, le petit garçon jeta par-dessus son épaule :

— Alors, tu es aussi mon grand frère ?

Et tout en se tournant vers sa mère, Micah répondit :

— Je crois bien que oui.

Bea Morgan prit la main de son mari – et un air coupable.

Chapitre 19

— Maman, Ty, que se passe-t-il ?

Ty se tenait face à nous, le dos bien droit et le menton levé comme en une expression de défi. Bea lui serra la main plus fort en jetant un regard implorant à son fils.

— C'est arrivé comme ça, dit-elle.

— Frost n'est pas la fille de Ty, pas vrai ?

— Si, elle l'est, contra l'intéressé. Mais sans doute pas biologiquement.

— Comment ça, « pas biologiquement » ?

— Mike, s'il te plaît, ne te fâche pas, dit Bea sur un ton d'excuse. Je pensais que tu réagirais mieux que Jerry. Toi aussi, tu as deux personnes dans ta vie.

On sonna à la porte. Bea s'empressa d'aller répondre, comme si elle était ravie d'avoir une excuse pour s'éloigner. Bram la suivit sans que personne n'ait besoin de le lui demander : on ne laisse jamais une porte sans protection, surtout si elle est sur le point de s'ouvrir.

Micah essayait toujours de digérer les révélations des dernières minutes. Son père n'était pas l'époux abandonné au cœur brisé pour lequel il l'avait toujours pris ; il couchait encore avec son ex-femme, du moins de temps en temps. Mais quelque chose me disait que c'était beaucoup plus que ça.

Nathaniel et moi nous étions rapprochés de Micah mais, honnêtement, je ne savais pas quoi dire. A voir sa tête, on devinait que son histoire familiale venait juste d'implorer. Nathaniel lui toucha le bras. Micah ne parut pas s'en apercevoir.

C'était Jerry qui venait d'arriver.

— D'habitude, vous ne fermez jamais à clef avant d'aller vous coucher. Que se passe-t-il ?

— Je n'ai pas fermé à clef, dit Bea.

— C'est nous qui l'avons fait, révéla Bram.

Jerry leva les yeux vers notre garde.

— Pourquoi ?

— Parce qu'une porte verrouillée nous donne quelques secondes de plus pour réagir.

— Réagir à quoi ?

— À tout.

Jerry secoua la tête et regarda Micah, qui se tenait dans le fond de la pièce à vivre.

— Qu'est-ce qui t'arrive ? Tu as rencontré Frost ?

— Oui, répondit Micah d'une voix presque étranglée par la

tension.

— Surprise ! s'écria son frère en écartant les bras comme pour dire « Ta-daaaa ! ».

— Tu aurais pu me prévenir.

— Oh, non ! Surtout pas. Ce n'était pas à moi de t'expliquer ça. Je n'aurais même pas su par où commencer.

— Sois gentil, Jerry, dit Bea.

— Pourquoi ? Je ne me suis rendu compte de rien avant les trois ans de Frost. Je n'arrive toujours pas à croire que j'ai pu être aussi aveugle.

— Jerry...

— Non, maman. Explique tout à Mike. Moi, je n'ai pas encore vraiment digéré. (Il s'approcha de son frère aîné). Tu te souviens comme on plaignait papa ? Comme on en voulait à maman de l'avoir quitté pour le professeur ici présent ? Et pendant tout ce temps ils continuaient à se voir. Ils étaient toujours en couple.

— Ce n'est pas vrai, protesta Bea. Au début, les choses étaient bien telles que tu les décris. J'aimais Rush, mais je n'arrivais pas à vivre avec lui. J'ai rencontré Ty pendant qu'on était séparés. Rush aussi aurait pu sortir avec d'autres gens, mais il a préféré s'abstenir.

— Il attendait que tu reprennes tes esprits et que tu rentres à la maison, ou que tu le laisses revenir, dit Micah, un vieux ressentiment très perceptible dans sa voix.

Certaines blessures ne se referment jamais vraiment et, dès que vous les touchez, elles se remettent à saigner. C'est comme un robinet maléfique magique.

— Micah David Callahan, tu as trente ans. Tu es trop vieux pour me croire capable de réparer quelque chose qui s'est brisé quand tu avais douze ans.

Micah parut un peu embarrassé mais demanda quand même :

— Alors, tu as trompé Ty avec papa, ou quoi ?

Bea jeta un coup d'œil à son deuxième mari, qui s'avança pour lui reprendre la main.

— Elle n'avait jamais cessé d'aimer Rush, et quand tu es parti pour de bon il s'est mis à passer de plus en plus de temps ici avec nous et les garçons.

— Je me souviens de la fête pour les quatre ans de Twain. J'étais tellement fière que vous soyez assez adultes pour vous réunir autour de vos demi-frères.

— Ouais. Mais ce qu'on ignorait à l'époque, toi et moi, lança Jerry, c'est que papa passait parfois la nuit ici.

— Déjà à l'époque ? s'étrangla Mike.

Jerry acquiesça.

— Tu veux raconter l'histoire toi-même ? demanda Bea.

Jerry se laissa tomber sur le canapé le plus proche.

— Non.

— Alors, cesse de m'interrompre.

Il écarta les mains comme pour dire « D'accord, vas-y, je ne m'en mêle plus ». Bea reporta son attention sur Micah et le reste de notre groupe.

— Je ne pensais pas avoir un public aussi nombreux, avoua-t-elle.

— On peut attendre dans la cuisine si vous voulez, proposa Bram.

— Merci.

Ares et lui se dirigèrent vers les tabourets de bar. Nicky et Dem me regardèrent, mais je hochai la tête et ils rejoignirent les autres. Je n'eus pas le cœur de dire à Bea qu'avec leur ouïe surhumaine ils entendraient tout ce qu'elle dirait de toute façon. Parfois, une illusion est le seul réconfort qu'on peut offrir à quelqu'un.

Nous nous assîmes tous sur les canapés disposés en carré, Ty et Bea sur l'un d'eux, nous trois sur celui d'en face. Jerry se déplaça sur la bergère entre les deux. Nous lui jetâmes un regard curieux.

— Je veux voir vos têtes à tous, expliqua-t-il.

— Jerry, ce n'est pas un spectacle destiné à te divertir, contra Ty.

— Je veux juste voir un de mes frères et sœurs apprendre ça de la même façon que moi, c'est tout.

— Beth l'a su plus tôt ?

— Il y a dix ans, elle n'en avait que douze. Elle habitait avec maman. Quand, après avoir tout découvert, je lui ai demandé pourquoi elle ne m'avait rien dit, tu sais ce qu'elle m'a répondu ?

— Non.

— Qu'elle aimait bien que papa soit là le matin, et qu'ils prennent le café tous ensemble. Que c'était comme à la maison autrefois. Toi et moi, on a perdu toute notion de sécurité, mais notre petite sœur a eu le droit de mordre une deuxième fois dans la pomme.

— Je ne suis pas jaloux du bonheur de papa et de Beth.

— Moi si, parce que j'avais toujours été dans son camp par rapport au divorce et, en fait, il n'avait presque jamais cessé de voir maman. Il m'a laissé compatir alors que ce n'était qu'un mensonge.

— Ce n'était pas un mensonge, intervint Ty.

— Ce n'était pas la vérité non plus, répliqua Jerry.

Ty garda le silence.

— Tu as Anita et Nathaniel dans ta vie ; moi, j'ai Ty et Rush, tenta de résumer Bea.

— J'ai une seule femme, pas deux, lâcha Jerry.

— Tu es à peine capable de t'occuper d'une seule, répliqua Beth en entrant dans la pièce. (Elle regarda Bea). J'ai dit à Twain de lire une histoire aux petits.

— Super.

Beth s'assit sur la bergère près de Jerry, et, même si elle n'était pas du genre à s'en vanter, j'aurais parié qu'elle aussi voulait jouir du spectacle.

Micah posa une main sur ma cuisse et l'autre sur celle de Nathaniel. Par réflexe, nous recouvrîmes ses mains avec les nôtres.

— Oui, j'ai deux personnes dans ma vie, mais c'est comme ça depuis le début. On a toujours été trois, et parfois plus.

Je ne savais pas s'il avait ajouté cette précision dans l'idée de choquer sa mère et Ty, parce que deux de nos amants occasionnels écoutaient, ou pour que personne ne puisse l'accuser ultérieurement d'avoir omis quoi que ce soit. Quelle que soit la raison, Bea et Ty ne relevèrent pas. Peut-être trouvaient-ils que ça faisait déjà assez d'explications pour aujourd'hui. Quant à moi, je préférais attendre avant de dévoiler la totalité de nos vies amoureuses. Je n'avais pas honte de nous, mais ça faisait beaucoup de choses d'un coup. Une seule histoire compliquée à la fois ; nous devions encore dîner avant de retourner à l'hôpital. Notre saga romantique attendrait un autre soir.

— J'aimais Rush, mais on n'arrivait pas à vivre ensemble. Puis je suis tombée amoureuse de Ty, mais Rush me manquait.

Bea enveloppa la grande main de Ty avec les deux siennes et leva les yeux vers lui en souriant – pour le rassurer, me sembla-t-il, mais je réfléchissais peut-être trop. Puis elle reporta son attention sur moi.

— Je sais que vous comprenez de quoi je parle.

Je voulus répondre : « Ne me mêlez pas à ça », mais Micah me pressa la main – son signal habituel pour m'empêcher de dire la première chose qui me passe par la tête. Mes beaux-parents putatifs méritaient un peu plus de diplomatie.

— Ce n'était pas tout à fait comme ça avec Micah et Nathaniel.

Dans ma tête, je pensais que c'était plutôt comme ça avec Jean-Claude et Richard, du temps où ce dernier faisait davantage partie de nos vies, mais comme ça n'avait pas bien fonctionné, je gardai le silence.

— Je t'ai dit que Nathaniel et moi sommes sortis avec Anita presque en même temps. Elle connaissait Nathaniel depuis des années, mais ils n'étaient pas en couple.

Nathaniel se colla contre Micah en souriant.

— Je crois que, si Micah n'avait pas débarqué dans nos vies, il ne se serait jamais rien passé entre Anita et moi.

— Pourquoi ? demanda Bea.

Nathaniel me regarda par-dessus la tête de Micah. Je haussai les sourcils car je n'avais pas la moindre idée de ce qu'il voulait dire. Son sourire s'élargit.

— On fonctionne bien à trois. Je ne suis pas certain que ça

marcherait entre Anita et un seul de nous deux.

— C'est exactement ça, approuva Bea, l'air soulagée. Rush et moi, on ne s'est jamais suffi mutuellement, mais avec Ty... (elle haussa les épaules et leva les yeux vers lui) on est au complet.

— Et ça ne t'a jamais posé de problème ? demanda Jerry à son beau-père.

— Bea et moi, ça commençait à cafouiller, avoua celui-ci. On s'aimait, mais je savais qu'il nous manquait quelque chose. (Il se tourna vers Bea et son visage s'illumina – de toute évidence, il était encore fou d'elle). Rush nous a aidés à le trouver.

La main de Micah se crispa sous la mienne. Je lui jetai un coup d'œil. Il semblait choqué, voire atterré. Je voulais lui demander pourquoi, mais je ne pouvais pas le faire devant ses parents. Finalement, il m'épargna cette peine en disant tout haut :

— Je peux comprendre ça.

Il se tourna vers Nathaniel, et je vis celui-ci se mettre à rayonner. Je leur souris à tous les deux.

— Oh, pour l'amour du ciel ! s'exclama Jerry.

Tout le monde reporta son attention sur lui.

— C'est quoi, le souci ? demandai-je.

— Vous vous regardez tous de la même foutue façon, comme papa quand... merde !

— Jerry, le rabroua sa mère, on ne jure pas dans cette maison.

— Les gamins ne sont pas là pour m'entendre, se défendit Jerry, les bras croisés sur la poitrine, en s'enfonçant davantage dans la bergère.

— Moi, je trouve ça super, déclara Beth avec un sourire radieux.

— J'aurais voulu qu'au moins une personne que j'aime dans cette famille leur en veuille autant que moi, grommela Jerry.

— Oh ! Ne t'en fais pas, il y a des tas de gens dans cette famille qui nous en veulent à mort, répliqua Bea, qui parut tout à coup plus âgée et très lasse.

Jerry se redressa et tendit un bras comme pour toucher sa mère par-delà Ty, mais il le laissa retomber très vite.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire, maman. Jamais je ne pourrais être aussi débile qu'eux.

Bea reporta son attention sur nous.

— Vous avez rencontré tous les gens de ma famille et de celle de Rush qui sont prêts à nous croiser à l'hôpital. Les parents de Rush viennent, mais seulement quand Ty n'est pas là. Moi, ils me tolèrent ; lui, ils ne veulent pas le voir.

— C'est quoi encore, leur problème ? interrogea Micah.

— Jusqu'à ce que Rush soit blessé, ils fermaient les yeux sur nos... arrangements domestiques. Mais après l'agression ils ont bien

vu que Ty et moi étions bouleversés tous les deux.

— Ils connaissaient déjà Frost ?

— Oui.

— Donc, ils ne voulaient pas savoir.

— Probablement, mais là, ils ont bien été obligés. Nous avons dû revenir ici prendre les affaires de Rush, parce qu'il vit avec nous. Il a gardé sa cabane, mais il n'y habite plus depuis six ans.

Je m'agitai près de Micah.

— Qu'y a-t-il, Anita ? demanda Bea. Dites-moi à quoi vous pensez.

Je jetai un coup d'œil à Micah, qui acquiesça, puis haussa les épaules. Nous étions en territoire tellement inattendu et inconnu qu'il ne savait pas comment me guider.

— À mon avis, s'ils ont ignoré que leur fils vivait ici depuis six ans alors qu'ils habitent dans la même ville... Ils habitent bien dans la même ville ?

— Oui, me confirma Bea.

— Dans ce cas, c'est comme s'ils avaient refusé de voir l'éléphant au milieu de la pièce. Personne n'aurait pu les forcer à regarder la vérité en face.

Ty, Bea et Beth échangèrent un coup d'œil. Jerry se redressa.

— Que s'est-il passé ?

— Ton grand-père m'a vu pleurer en tenant la main de Rush, répondit Ty.

Jerry fronça les sourcils.

— Et alors ?

— Vous faisiez davantage que tenir sa main, devina Micah.

Et, dans sa voix, je n'entendis ni accusation ni colère. Il ne s'était pas exprimé aussi calmement depuis des heures.

Ty acquiesça, les yeux baissés.

— C'est bon, lui assura Micah. Je comprends.

— Pas moi, dit Jerry.

— Laisse tomber, lui conseilla Beth

— Non, répliqua-t-il en s'asseyant au bord de la bergère pour dévisager tour à tour sa mère. Ty et Micah.

— Ty ? appela Micah.

L'autre homme le regarda. Micah leva la main de Nathaniel et la porta à ses lèvres pour l'embrasser doucement. Les yeux brillants de larmes contenues, Ty acquiesça.

— Comment as-tu su ?

— Ou bien vous lui aviez embrassé la main, ou bien vous l'aviez embrassé tout court. Et donc, grand-père vous a vus...

— Il a déshérité son propre fils ? demandai-je.

Bea secoua la tête.

— Non. Ils ont l'air de penser que Ty a une influence maléfique sur Rush et moi. Si...

Elle s'interrompt, prit une inspiration tremblante et rectifia :

— Quand Rush sera rétabli, je crois qu'ils lui donneront une chance de déménager ou de mettre Ty à la porte.

— Il ne fera jamais ça, protesta Beth.

— Non, en effet.

Micah nous regarda, Nathaniel et moi.

— Mes grands-parents ne sont pas aussi fanatiques que Bertie, mais ils ne plaisantent pas avec certaines choses. Ils ont fini par m'accepter en tant que métamorphe parce que je n'étais pas responsable de mon état. Je m'étais fait agresser. Si j'avais choisi de devenir un monstre, ils m'auraient déshérité.

— Rush est leur fils, poursuivit Bea, et il pense avoir perdu la grâce de Dieu. Il adore vivre ici avec nous, mais il croit encore beaucoup des choses qu'on lui a inculquées dans son enfance. Ça lui fait vraiment du mal de nous aimer tous les deux.

— Tu plaisantes, maman ? Je ne l'ai jamais vu aussi heureux, répliqua Beth.

Elle se leva et alla s'asseoir de l'autre côté de sa mère pour pouvoir la réconforter avec Ty.

— C'est vrai, concéda Jerry. Moi non plus.

— Et s'il est toujours domicilié à la cabane, ce n'est pas seulement à cause de ses parents, fit remarquer Ty. C'est aussi parce qu'en tant que shérif il est censé vivre dans la ville qu'il sert.

J'acquiesçai.

— Exact. S'il habite officiellement à Boulder, il ne peut pas être le shérif d'une autre commune.

— En effet.

— Il adore son boulot, dit Jerry.

— Si notre plus gros souci c'est qu'il doive changer d'affectation, nous nous en tirerons bien, déclarai-je.

Beth acquiesça.

— Vous avez absolument raison.

— Les autres enfants sont au courant ? s'enquit Micah.

— On a dû avoir une conversation avec Twain et lui expliquer pourquoi on dort tous dans la même chambre, répondit Ty.

— Il vous a posé la question ?

— Oui.

— Tu ne l'as pas encore rencontré, mais tu vas voir, il est super sérieux, et il dit tout ce qui lui passe par la tête, gloussa Beth. C'est un désastre social ambulante.

— Il était déjà sérieux la dernière fois que je l'ai vu, quand il avait quatre ans.

— Hawthorne sait qu'on dort tous dans la même chambre, mais il ne nous en parle pas. Il est du genre à ne pas poser de questions dont il ne veut pas connaître la réponse, dit Ty.

— Vous étiez déjà ensemble, tous les trois, quand Twain et Hawthorne étaient petits ? demanda Micah.

— On a commencé à se rapprocher avant les quatre ans de Twain.

— Donc, avant que je m'en aille.

— Oui.

Micah regarda Jerry.

— Moi non plus, je n'ai rien vu du tout.

— Ouais, mais ensuite, tu es resté absent pendant dix ans. Moi, c'est arrivé juste sous mon nez.

— Tu étais très occupé par ton divorce, grand frère, fit gentiment remarquer Beth.

La main de Micah se crispa dans la mienne. Parce qu'elle avait appelé Jerry « grand frère » ? Était-ce un surnom qu'elle réservait à Micah autrefois ?

— Je suis désolé que ça n'ait pas marché entre Kelsey et toi, dit-il.

— Tu ne l'as jamais aimée, répliqua Jerry.

— Au début, ça allait. Mais quand vous étiez en fac, non, je ne l'aimais plus, admit Micah.

— Pourquoi ?

— C'est vieux. Et vous êtes divorcés maintenant, donc, peu importe.

Jerry baissa les yeux vers ses mains croisées devant lui, souffla un bon coup et demanda :

— Est-ce qu'elle a essayé de coucher avec toi ?

De nouveau, la main de Micah se crispa dans la mienne, même si rien d'autre dans son attitude ne trahit sa tension.

— C'est de l'histoire ancienne.

Jerry secoua la tête.

— Pourquoi tu ne m'as rien dit, Mike ?

— Tu étais amoureux d'elle, et je ne pensais pas qu'elle tenterait de séduire quelqu'un d'autre. Elle était un peu soûle ce soir-là. Ça arrive.

— Non, contra Jerry. Même un peu soûle, ta fiancée ne devrait pas essayer de coucher avec ton frère.

— Tout à fait d'accord, acquiesçai-je.

— Tu m'as demandé ça comme si je n'étais pas le seul à qui elle avait fait des avances. Honnêtement, je ne pensais pas qu'elle se jetterait à la tête de quelqu'un d'autre.

— Pourquoi ? demanda Jerry.

Micah hésita.

— Elle... euh, elle s'intéressait particulièrement à...

— Tu veux dire qu'elle était fétichiste, coupa Jerry.

— Ouais.

Nathaniel et moi devions avoir l'air perplexe, car Jerry expliqua :

— Tout le monde ici sait que Kelsey était une pute à poilus.

— Elle t'a fait des avances après que tu es devenu un léopard-garou ? demandai-je.

Micah acquiesça.

— Honnêtement, je pensais que c'était juste un fantasme en passant, et que, si je refusais, elle laisserait tomber.

— Pas du tout, le détrompa Jerry. En ce moment, elle vit avec la meute locale, et elle a autant d'amants métamorphes qu'elle veut.

— Je suis désolé, petit frère, dit doucement Micah.

Jerry acquiesça en regardant ses mains.

— Je ne pouvais pas rivaliser avec... tu sais ce que c'est mieux que moi. D'après Kelsey, aucun humain ne peut être à la hauteur.

— Je suis surprise qu'elle ne vous ait pas demandé de devenir un lycanthrope, lançai-je.

— Oh ! Elle l'a fait. Mais à ce stade j'avais compris que, même si j'en étais un, mes attentions ne lui suffiraient jamais. Il y a quelque chose de cassé en elle, quelque chose que personne ne peut réparer.

— Je suis désolé, dit Micah.

Jerry jeta un coup d'œil à ses mains qui tenaient la mienne et celle de Nathaniel.

— Ça m'a vraiment dérangé d'apprendre que papa était en « couple » avec maman et Ty. Je détestais l'idée que mon père partage le lit d'un autre homme.

— Jerry ! le rabroua Bea, comme s'il avait dit quelque chose de malpoli.

— Tu as honte ? demanda son fils.

— Non.

Jerry reporta son attention sur Ty.

— Non plus, dit celui-ci.

— Et quand j'ai appris que tu partageais ton lit avec eux, poursuivit Jerry en nous désignant, Nathaniel et moi, ça m'a dérangé aussi. Vous êtes... ensemble depuis combien de temps ?

— Presque trois ans, répondit Micah.

— Maman, papa et Ty sont ensemble depuis le double. Je suis le seul ici qui ait essayé la monogamie traditionnelle, et au bout de deux ans j'ai compris que ça ne marcherait pas. Je devrais peut-être me chercher un gentil couple pour m'installer avec eux.

— Janet est une fille bien, déclara Beth.

— Je pensais que c'était aussi le cas de Kelsey, répliqua son frère.

— Elle draguait toujours les autres mecs en soirée.

— Pourquoi tu ne m'as rien dit ?

— Parce que j'étais juste une gamine, et que je ne comprenais pas ce que je voyais. Aujourd'hui, je t'en parlerais.

— Désolé. C'est juste que... je me sens idiot de n'avoir rien vu, ni pour Kelsey, ni pour papa, maman et Ty.

— Je ne savais pas que tu avais des doutes au sujet de ton mariage avec Janet, intervint Bea.

— Je n'en ai pas. Mais quand je repense à mon aveuglement, je ne peux pas m'empêcher de me demander ce que je loupe encore.

— J'ai hâte de rencontrer Janet, dit Micah.

Jerry hocha la tête.

— Si elle essaie de coucher avec toi, tu me le diras, d'accord ?

— Ça n'arrivera pas cette fois, promit Micah.

Jerry le dévisagea sans répondre.

— Mais si c'était le cas, je te jure que je te le dirais.

— Vous aussi, beau gosse ? demanda Jerry à Nathaniel.

Celui-ci sourit, puis parut gêné et finit par répondre :

— Je le dirai à Micah et à Anita.

— Et on vous le dira, ajoutai-je.

— Et ça ne me plaît pas que tu appelles Nathaniel « beau gosse ». Je trouve que ça le rabaisse. Il est beaucoup plus que ça pour moi, déclara Micah.

Jerry écarta les mains.

— Désolé. Mais il est très séduisant, et je ne me sens pas très sûr de moi en ce moment, d'accord ?

— Mes amoureux font toujours cet effet aux autres hommes, plaisantai-je.

Mais Jerry n'était pas réceptif à l'humour, car il répliqua :

— Mettons que, si Janet drague n'importe lequel des hommes de votre groupe, vous me tiendrez au courant.

Il regardait derrière moi. Je tournai la tête vers les gardes assis au comptoir et tentai de les voir avec ses yeux. Ils étaient tous plus grands, plus musclés, manifestement plus dangereux que Jerry. Jerry était aussi beau que Bram ou Ares, mais pas tout à fait autant que Nicky, et très loin derrière Dem, que je trouve presque aussi renversant que Nathaniel et Micah. La seule différence, c'est que sa beauté est plus masculine, tandis que la leur est plutôt androgyne, limite féminine.

— Vous savez, Jerry, moi aussi, je doute parfois de ma séduction à force de les côtoyer, lançai-je.

Il fronça les sourcils.

— Pourquoi ?

— J'ai enfreint la règle cardinale pour une fille.

— Laquelle ?

— Ne jamais sortir avec un mec plus beau que vous.

Jerry me dévisagea sans comprendre, puis jeta un coup d'œil à Micah.

— Elle se moque de moi ?

— Non.

— Si vous pensez que mon frère et même votre copain aux yeux violets sont plus beaux que vous, vous devriez changer de miroir.

Ce fut mon tour de froncer les sourcils.

— Dis-le carrément, Jerry, l'encouragea Micah. Sinon, elle ne comprendra pas.

— Comprendre quoi ?

— Vous êtes l'une des plus belles femmes que j'ai jamais rencontrées. Et à voir votre tête, vous ne vous en rendez absolument pas compte.

— Disons plutôt que je n'y crois pas.

— Pourquoi ? s'étonna Jerry.

Je haussai les épaules.

— Mes traumatismes d'enfance attendront un autre jour. On n'avait pas parlé de manger ?

— Vous changez de sujet, m'accusa Jerry. Vous êtes bien la première femme que je vois faire ça alors que quelqu'un vient de lui dire combien elle était belle.

— Anita ne ressemble à aucune autre femme que tu connais, dit Micah avant de déposer un baiser sur ma joue.

Je tournai la tête pour qu'il puisse m'embrasser correctement, sur la bouche.

Bea nous observait, rayonnante.

— Quand puis-je m'attendre à devenir grand-mère ?

— Je ne peux pas avoir d'enfants, répondit Micah.

Il ne précisa pas qu'il s'était fait stériliser parce que Chimère aimait mettre les métamorphes femelles enceintes et les regarder perdre leur bébé quand elles se transformaient. Sans une aide qualifiée et difficile à trouver, aucune lycanthrope ne peut prolonger une grossesse pendant plus de deux mois. La transformation est trop violente pour que le fœtus puisse s'accrocher. Micah ne voulait pas être la cause d'une telle douleur, et il ne s'attendait pas à ce que quelqu'un le tire un jour des griffes de Chimère.

— Je suis désolée, dit Bea avec un doux sourire. (Elle se tourna vers Nathaniel). Mais si tu as des enfants avec Anita et Nathaniel, je les considérerai comme mes petits-enfants de la même façon que tous nos enfants sont à la fois ceux de Ty et de Rush. Je veux des petits-enfants quel que soit leur père biologique.

Nathaniel parut surpris. Il jeta un coup d'œil à Micah, qui hocha la tête.

— Je suis d'accord avec ma mère.

Nathaniel sourit. Il avait l'air si heureux ! Je m'en voulais de doucher son bonheur, mais...

— Je n'ai pas l'intention de tomber enceinte.

— Le boulot d'abord, acquiesça Bea. Je comprends.

— Non, le problème n'est pas là. Simplement, je n'ai aucun instinct maternel.

— Vous ne voulez pas d'enfants ?

— Pas vraiment.

— Si j'étais la fille, on en aurait déjà au moins un. J'aime m'occuper de la maison, et j'adore les enfants, dit Nathaniel.

Je Lui jetai un regard noir. Micah secoua la tête et sourit.

— Mangeons avant que l'hôpital ne nous rappelle et qu'Anita ne se sente trop mal à l'aise.

— Pas de problème. Tout le monde a apporté tellement de choses qu'on a de quoi nourrir une armée, dit Bea.

Et elle se leva d'un air décidé. Ou bien elle allait laisser tomber, ou bien elle ferait en sorte que je côtoie un maximum de gamins mignons, comme si leur corps dégageait une phéromone susceptible de déclencher mon horloge biologique. J'avais vu Frost et Fen. Ils étaient mignons, mais pas à ce point.

Chapitre 20

Trois heures plus tard, nous étions de retour à l'hôpital. Rush Callahan avait repris connaissance. Il sortit son bras valide de la couverture et Micah lui prit la main pour la serrer contre sa poitrine, tout près de son cœur.

— Mike, dit-il d'une voix encore enrouée par le reste des médicaments dont on venait de le sevrer pour qu'il puisse parler à son fils.

— Papa, je suis tellement désolé.

— Pourquoi ?

— Tu sais que je vous aime, toi, maman, Beth, Jerry... et tous les autres gamins.

Quelque chose passa sur le visage de Rush. Il cligna de ses yeux si semblables à ceux de Micah, à ceci près qu'ils étaient bruns comme ceux de Micah autrefois.

— Tu es au courant ?

— Oui. Une fois que j'ai vu Frost, maman et Ty ont bien été obligés de me raconter.

Son père eut un sourire plein d'amour et de bonheur, un vrai sourire malgré les circonstances tragiques.

— On n'avait pas prévu qu'elle tiendrait autant de moi.

Micah serra le bras de son père plus fort contre sa poitrine, hochant la tête très vite comme s'il aurait voulu dire quelque chose mais craignait que sa voix ne le trahisse. Nathaniel et moi nous tenions dans un coin de la chambre, main dans la main. Nous voulions attendre dehors, mais Micah avait tenu à ce qu'on l'accompagne. Sa mère, qui s'était montrée incroyablement courageuse jusque-là, était restée dans le couloir.

— Tu n'es pas fâché à propos de ta mère, de Ty et... (Rush déglutit péniblement, ferma les yeux et poussa un soupir tremblant) de tout le reste.

— Non, pas du tout.

— Jerry est encore fâché, lui.

Micah grimaça.

— Jerry est *toujours* fâché.

Son père sourit et hocha légèrement la tête, mais un spasme passa sur son visage. Le retour de la douleur : tel était le prix à payer pour cette conversation.

— Tu as mal. Je vais appeler une infirmière, offrit Micah.

Rush déglutit de nouveau et poussa un autre soupir tremblant.

— Les antidouleurs m'assomment. Je ne veux pas rater ça.

— D'accord, acquiesça Micah d'une voix enrouée.

Au moins, il ne pleurait pas. Il resterait fort pour son père, parce qu'il était comme ça.

Nathaniel me pressa la main. Des larmes brillaient dans ses yeux. Mais moi non plus je ne voulais pas pleurer, pas ici, pas maintenant, pas devant Rush Callahan. Ce serait peut-être ma seule rencontre avec lui et il était hors de question qu'il me voie en train de sangloter, bordel !

— Qui est-ce ? demanda-t-il en nous regardant.

— Papa, je te présente Anita et Nathaniel.

Toujours main dans la main, nous nous approchâmes du lit.

— Marshal Anita Blake, dit Rush.

— Oui.

Ses yeux bruns si semblables à ceux de Micah tournèrent leur attention vers Nathaniel. Un petit pli se forma entre ses sourcils, comme s'il pensait trop fort ou qu'il cherchait quelque chose à dire.

Micah lâcha le bras de son père d'une main, qu'il tendit vers nous. Je la pris et entraînai Nathaniel avec moi.

— Nous vivons ensemble, tous les trois, depuis presque trois ans, annonça Micah. (Il eut un petit rire). Je craignais que maman et toi n'approuviez pas ma relation avec Nathaniel.

Rush rit aussi, mais son rire se changea en un nouveau spasme qui agita tout son corps, comme s'il se retenait de se tordre de douleur. Lâchant ma main, Micah tendit un doigt vers le bouton d'appel.

— Laisse-moi faire venir une infirmière, papa.

— Non, protesta Rush en lui agrippant le poignet si fort que les muscles de son avant-bras saillirent. (Il leva vers son fils un regard presque féroce). Non, répéta-t-il.

— D'accord, d'accord.

Micah reposa sa main sur le bras de son père pour le toucher autant que possible.

— Comment as-tu su que j'étais ici ? s'enquit Rush.

— Maman a appelé Anita.

Il me jeta un regard de flic, un de ces regards qui n'exprime aucune émotion mais vous soupèse et vous jauge.

— Elle pensait qu'une femme se laisserait plus facilement attendrir.

— C'est ça, acquiesçai-je.

Il sourit.

— J'ai lu beaucoup de choses sur vous, marshal. Faire appel à votre côté féminin, ça ne doit pas marcher souvent.

Je lui rendis son sourire.

— Pourtant, j'ai fait ce qu'elle voulait. J'ai amené Micah ici.

— En effet. Merci.

— De rien. J'aurais juste préféré que nous vous rendions visite en d'autres circonstances, monsieur.

— Moi aussi. Et pas de « monsieur », s'il vous plaît, appelez-moi Rush.

— Dans ce cas, pas de « marshal » non plus.

Il prit une autre inspiration avec un effort visible pour ne pas trembler.

— Anita, Alors.

— Oui.

— Et Nathaniel ?

— Oui, monsieur, répondit l'intéressé.

— Appelez-moi Rush.

— Rush, répéta docilement Nathaniel en serrant ma main plus fort.

— Maman m'a dit que tu savais pourquoi j'avais été si horrible envers vous tous autrefois, reprit Micah.

Rush reporta son attention sur son fils.

— J'ai vu des photos de ce que ce Chimère avait fait aux autres familles de métamorphes. Alors j'ai compris.

Une question me brûlait la langue, mais il ne m'appartenait pas d'interrompre ce moment privilégié. Toutefois, je dus m'agiter inconsciemment, car Rush me regarda.

— Allez-y, demandez.

— Quelles photos ?

— Avant que son groupe n'arrive à St. Louis, Chimère a torturé et massacré des gens à travers tout le pays. Les fédéraux avaient un dossier sur ses crimes en série, mais pendant longtemps ils n'ont pas su qui était le coupable... ni ce qu'il était au juste.

Rush frissonna de tout son corps et agrippa très fort la main de Micah, non par affection, mais comme l'aurait fait une femme en train d'accoucher. D'une voix étranglée par la douleur, il dit pourtant :

— Pas l'infirmière, pas encore.

— Je ne veux pas monopoliser votre temps à parler boulot avec vous.

— Mais vous voulez savoir pourquoi quelqu'un du département fédéral m'a montré le dossier, devina-t-il, l'effort creusant son visage.

— Oui, admis-je.

— Oui, dit aussi Micah.

Rush leva les yeux vers nous, et, de nouveau, il nous scruta avec un regard de flic. Sa personnalité brillait avec force dans ses prunelles, et je priai pour avoir la chance de le voir guéri et en pleine forme.

— Le nom de Van Cleef vous dit-il quelque chose, Anita ?

Je clignai des yeux et luttai pour conserver une expression

impassible. Van Cleef était l'un des instructeurs qui avaient formé Edward aux opérations secrètes après la fin de sa formation aux opérations spéciales dans l'année. Je connaissais deux autres de ses associés : Bernardo Cheval-Tacheté et Otto Jeffries, eux aussi marshals de la branche surnaturelle comme Edward et moi.

Je sais qu'Edward a été un assassin professionnel pendant des années, et que son identité actuelle de Ted Forrester est l'équivalent de Clark Kent pour Superman. Je sais aussi que le vrai nom d'Otto Jeffries, c'est Olaf, et que, lorsqu'il n'est pas occupé à former nos soldats à des trucs dangereux ou à jouer les mercenaires dans des pays étrangers, il s'adonne à un passe-temps peu ragoûtant. Olaf est un tueur en série, mais comme il ne sévit qu'entre deux missions ses chefs s'arrangent pour qu'il les enchaîne sans temps mort – si je puis dire.

Franchement, j'ignore ce que le gouvernement sait au juste sur les activités d'Edward et d'Olaf, mais Van Cleef les a formés tous les deux, ainsi que Bernardo et d'autres hommes que nous avons rencontrés il y a quatre ans. Les autres hommes sont morts. Nous avons survécu.

J'avais dû garder le silence trop longtemps, car Rush déduisit :

— Je vois que oui.

— Quel rapport entreprenez-vous avec cet individu ? demandai-je.

Micah nous dévisageait tour à tour. Il n'avait pas la moindre idée de qui nous parlions. Je ne le connaissais pas encore la dernière fois que j'avais eu affaire aux hommes de Van Cleef. Edward, Olaf et Bernardo ne comptaient pas : Edward est l'un de mes meilleurs amis, Bernardo est un copain de boulot, et Olaf... Olaf a le béguin pour moi parce que j'ai chassé, tué et découpé des vampires avec lui, ce qu'il considère comme des préliminaires.

La dernière fois qu'on a travaillé ensemble, il a été attaqué par un lion-garou et a contracté le virus de la lycanthropie. Il a disparu tout de suite après, en même temps qu'une femme docteur. Nous avons supposé qu'il l'avait enlevée pour s'adonner à son passe-temps. Il m'a envoyé un mot pour me dire qu'il comptait se tenir à l'écart de moi jusqu'à ce qu'il soit sûr que je ne le domestiquerais pas comme je l'avais fait avec Nicky. Tous deux se connaissaient professionnellement avant que Nicky ne devienne ma Fiancée.

— J'ai travaillé avec ses gars, répondit Rush.

Je clignai des yeux et, tout en m'efforçant de conserver une expression neutre, tentai d'intégrer le fait que le père de Micah fréquentait des gens aussi dangereux que moi.

— Pourquoi vous ont-ils montré le dossier sur Chimère et ses gens, et pourquoi en avaient-ils un à la base ?

— Ça fait longtemps que l'armée aimerait recourir aux services de métamorphes contrôlés. Chimère les intéressait.

— Les militaires savaient ce qu'il faisait ? interrogea Micah.

— Pas au début. Ils venaient juste de se mettre à sa recherche au moment où il est arrivé à St. Louis. Ils voulaient tenter de le capturer car, d'après l'ADN retrouvé sur ses victimes, c'était un poly-garou. Ils auraient beaucoup aimé l'étudier.

— « L'étudier », répéta Micah avec incrédulité et un début de colère.

— Je ne l'ai appris que récemment. (Rush ferma les yeux et prit une inspiration tremblante. De la sueur perlait sur son front). Anita, vous les intéressez aussi.

— Parce que je suis moi-même une poly-garou, en quelque sorte, devinai-je.

Il rouvrit les yeux.

— Le fait que vous ne vous transformiez pas excite encore davantage leur curiosité.

— C'est un avertissement ? demanda Micah.

— Il se peut qu'ils tentent de vous faire chanter pour obtenir votre consentement, poursuivit Rush.

— Me faire chanter avec quoi ? m'enquis-je, méfiante.

— Nous savons que Chimère et son groupe sont arrivés à St. Louis, mais... ils n'en sont jamais repartis, répondit-il en me regardant bien en face.

— Quel rapport avec moi ? lançai-je sur un ton aussi neutre que possible.

— Les gens comme Chimère ne se volatilisent pas, Anita. Et quand le gouvernement a mis la main sur vos analyses de sang... ça n'a pas été difficile de reconstituer ce qui avait dû se passer.

— Je ne vois pas de quoi vous parlez.

— Vous l'avez tué. Et vous l'avez fait d'assez près pour qu'il vous morde ou qu'il vous griffé au passage. Les souches de lycanthropie ont un ADN, comme les virus. Le gouvernement sait que vous portez en vous une partie de l'ADN de Chimère, mais que vous vous contrôlez encore mieux que lui. Pour les militaires, vous êtes une arme rêvée : plus rapide qu'une humaine ordinaire, plus forte, plus difficile à tuer, plus douée pour tuer... et vous ne vous transformez pas.

— Ça n'est pas dû au fait que je suis une poly-garou, objectai-je.

— A quoi, alors ?

Je réfléchis un moment avant de répondre :

— Nous pensons que c'est à cause des marques vampiriques. Les vampires ne peuvent pas contracter les souches modernes de la lycanthrope, et j'étais déjà liée à Jean-Claude quand j'ai été contaminée.

Rush déglutit péniblement, ferma les yeux et se contenta de respirer pendant une longue minute.

— Donc, sans marques vampiriques préalables, ça ne

fonctionnerait pas, finit-il par articuler.

— Peut-être que ça ne fonctionne que sur moi. Je ne suis pas certaine qu'il soit possible de dupliquer le processus.

— Si je ne me réveille pas, racontez tout ça à Gonzales. Il saura transmettre l'information aux bonnes personnes. N'avouez rien ; dites simplement que votre contrôle est fondé sur vos liens avec le Maître de St. Louis. Et que ce n'est pas faisable.

— Qu'est-ce qui n'est pas faisable ? interrogea Micah.

— De fabriquer d'autres gens comme Anita.

— Vous plaisantez ? m'exclamai-je.

— Je ne perdrais pas le peu de temps que j'ai avec Mike à vous mentir. (Rush leva les yeux vers son fils). Tu aimes Anita ?

— Oui.

— Et Nathaniel ?

— Aussi.

— Tant mieux. Je suis content pour toi. J'aime ta mère, et j'aime Ty. Ça fonctionne bien pour nous.

— Pour nous aussi.

— Tu sais que tante Jody vit avec sa petite amie ?

— Ouais.

Rush eut un petit rire qui le fit se tordre de douleur sur son lit. Il poussa un gémissement étranglé.

— Tes grands-parents se demandent où ils ont merdé, vu que deux de leurs enfants vivent dans un péché mortel. (De nouveau, il eut un rire dur). Bea et Ty sont là ?

— Dans le couloir.

Rush dévisagea Micah, le visage luisant de sueur. Ses yeux avaient un éclat fiévreux.

— Je t'aime, fils.

— Je t'aime aussi, papa. Il reporta son attention sur moi.

— Prenez bien soin de lui Anita.

— Entendu.

— Nathaniel, vous aimez mon garçon ?

— De tout mon cœur.

— Tant mieux. Vous aussi, veillez sur lui.

— C'est promis.

Rush hocha la tête un peu trop vite et un peu trop longtemps. Sa main convulsa dans celle de Micah.

— Faites-les entrer, réclama-t-il. Mike, si on ne se revoit pas, n'oublie pas que je t'aime. Je sais que tu es un homme bon et fort, et je me réjouis que tu aies deux personnes pour t'aimer. C'est plus que n'en ont la plupart des gens.

Micah toucha les cheveux de son père.

— Je t'aime, papa. (Puis il se tourna vers nous). Allez chercher Ty

et ma mère.

Nathaniel et moi nous dirigeâmes vers la porte, laissant Micah et son père se dire le genre de choses qu'on se dit quand la fin est proche et qu'on aime vraiment l'autre personne.

Chapitre 21

De retour dans la salle d'attente des familles. Assis sur un petit canapé, Micah serrait ma main et celle de Nathaniel, le regard perdu dans le vide. Dispersés aux quatre coins de la pièce, Nicky, Dem, Ares et Bram tentaient d'avoir l'air inoffensif et échouaient lamentablement. Les flics avaient discuté avec Ares et Bram, et Dem avait réussi à faire rire certains d'entre eux. Nicky s'était trouvé un bout de mur à tenir debout avec son dos, dans la posture classique du garde du corps. Il perd rarement son temps à fraterniser avec la police car il s'attend à ce que les flics se méfient de lui.

Micah avait remis ses lunettes de soleil, non pour dissimuler ses yeux de léopard, mais pour qu'on puisse tous faire comme si des larmes ne coulaient pas lentement sur ses joues. Il ne hoquetait pas, ne reniflait pas et ne les essuyait pas ; il les laissait simplement tomber. Immobile entre nous deux, il pleurait en silence. Les flics et les gardes du corps obéissaient à la règle tacite que si un mec pleure sans bruit et en faisant comme si de rien n'était, vous aussi, vous faites semblant de rien.

L'adjoint Al entra dans la pièce et se mit à parler à voix basse avec certains de ses collègues. Leur tristesse visible céda la place à un intérêt grave. Deux d'entre eux hochèrent la tête et sortirent comme s'ils avaient quelque chose à faire.

— Que se passe-t-il ? demandai-je.

Al se tourna vers nous. Son regard se posa sur Micah, trahissant une compassion qu'il réprima très vite pour s'approcher avec une expression neutre et aimable. Les lèvres pincées, il hésita en considérant Micah : devait-il se comporter en flic ou en ami ?

— Mike, est-ce que je peux faire quelque chose ? murmura-t-il enfin, ayant opté pour la seconde solution.

Micah secoua la tête en silence, sans même lever les yeux pour le regarder à travers les verres sombres de ses lunettes de soleil. Al interpréta cela comme un refus et reporta son attention sur moi.

— Vous vous souvenez du randonneur que cherchaient Gutterman et les autres ?

— Je me souviens que vous avez mentionné une autre enquête de police.

— Le type a disparu depuis plus des quarante-huit heures réglementaires, donc, nous avons fait appel à des volontaires qui connaissent ces montagnes pour nous aider dans nos recherches.

J'acquiesçai.

— C'est la procédure standard en terrain sauvage. Vous ne

voudriez pas perdre d'autres civils.

— Exact. Donc, tous les gens que nous avons emmenés avec nous savaient ce qu'ils faisaient. Et pourtant deux d'entre eux ne sont pas revenus ; des types plus calés en survie dans la nature que la plupart des flics de ma connaissance, deux guides de chasse qui font payer leurs services une fortune et qui ont l'habitude d'organiser des sorties avec des chasseurs plutôt inexpérimentés.

— De bons professeurs, donc, résumai-je.

— C'est ça.

— Que leur est-il arrivé ? interrogea Nathaniel.

— Ils ont disparu.

Micah s'arracha suffisamment à son chagrin pour lever les yeux vers Al.

— De qui s'agit-il ?

— De Henry Crawford et Henry Junior.

— Ce sont les meilleurs dans le coin, ou en tout cas ils l'étaient il y a dix ans.

— Le père a soixante-cinq ans, mais il est encore capable de marcher en terrain accidenté avec un paquetage plus lourd que n'importe quel flic local, ton père excepté, mais moi inclus. Henry Junior est encore moins bavard et plus flippant qu'autrefois mais, en pleine nature, je leur ferais confiance à tous les deux en cas de problème.

— Henry Junior est toujours ambulancier ?

— Ouais.

Micah finit par lâcher nos mains pour s'essuyer la figure.

— Je ne peux pas quitter l'hôpital, Al. Je suis désolé. Maman et Ty sont dans la chambre de papa, et j'espère pouvoir lui parler encore après ça.

— Je ne te demandais pas de venir. Je ne le demandais à aucun d'entre vous. Mais, du coup, je ne veux plus de civils là-dehors.

— Les deux Henry ont disparu au même endroit que les autres gens ? m'enquis-je.

— Plus ou moins, oui.

— Ils ont dû tomber sur quelque chose de vraiment dangereux, commenta Micah, le dos voûté et les coudes posés sur les genoux.

Il fixait le regard sur le plancher, et j'aurais parié qu'il ne pensait à rien de bon. Peut-être au léopard qui l'avait attaqué autrefois – là aussi, ça s'était produit dans les montagnes voisines.

— Ça fait depuis combien de temps ? interrogeai-je.

— Trois heures. En temps normal, on ne s'affolait pas, mais la minute d'avant ils étaient tous les deux à portée de voix d'un groupe d'autres volontaires, et tout à coup... plus rien. Ils s'étaient comme volatilisés.

— Mais encore ?

— D'après Gutterman, ils ont crié : « On a trouvé quelque chose ! ». Mais quand les autres volontaires ont demandé s'il s'agissait du tueur, ils n'ont pas répondu.

— Vous savez où ils se trouvaient précisément ?

— Il fait noir comme dans un four en montagne. On n'y voit que dalle, et nos seuls chiens sont déjà en train de chercher un gamin et un vieillard disparus. Le gamin a trois ans, le vieux a Alzheimer, et les nuits sont drôlement froides dans le coin.

— S'ils ne trouvent pas un abri, ils seront morts avant le lever du soleil, acquiesça Micah.

— Alors que les deux Henry sont des adultes expérimentés et en bonne santé. Ils pourront facilement survivre à une nuit dehors.

— Vous avez fait chercher le randonneur par vos limiers ?

— Par l'un d'eux, oui, mais on aurait dit que son nez avait cessé de fonctionner. Le Maître-chien a une expression pour ça ; il dit qu'il est devenu « sourd de la truffe ». Il avait l'air complètement paumé, comme s'il ne comprenait pas ce qu'il sentait. Le Maître-chien ne l'avait jamais vu se comporter ainsi.

— L'animal semblait-il effrayé ?

Al secoua la tête.

— Non, pourquoi ?

— Certains chiens refusent de pister les créatures surnaturelles sans un entraînement spécial. Ils essaient de détaler ou ne bougent pas d'un pouce.

— Non, ce n'était pas ça. Au début, il a paru suivre une piste, mais, en atteignant une clairière, il s'est mis à tourner en rond. Le Maître-chien lui a présenté des effets personnels du randonneur, mais l'animal – un putain de bon limier, pourtant – n'a pas réussi à retrouver la piste. C'était la première fois que ça lui arrivait.

— L'un de nous pourrait suivre cette piste, suggéra Micah.

Al secoua la tête.

— Non, plus de civils.

— Anita n'est pas une civile, et quand nous sommes sous notre forme animale, c'est elle notre Maître-chat.

— Tu es vraiment prêt à quitter l'hôpital et à laisser passer une dernière chance de parler à ton père ? s'enquit doucement Nathaniel.

Micah le dévisagea, puis baissa les yeux et secoua la tête.

— Non, je suppose que non.

— Moi, je pourrais le faire, offrit Nathaniel.

— Non, contra Micah.

— Non, dis-je en même temps.

— Pourquoi ? protesta Nathaniel.

Micah et moi échangeâmes un regard. Que pouvions-nous

répondre : qu'il comptait davantage pour nous que ces inconnus disparus ? Qu'il éveillait notre instinct protecteur, et que nous refusions de l'exposer au moindre danger ?

— Et si j'accompagnais Anita et Nathaniel ? intervint Nicky.

— J'ai dit : pas de civils, lui rappela Al.

— Je ne suis pas un civil.

— Vous n'êtes ni flic ni militaire, ce qui fait de vous un civil.

— Mais pas au sens où vous l'entendez. Je ne suis pas une victime en sursis, je ne vous ralentirai pas, et, en cas de bagarre, je parierais sur moi.

— Il est vraiment bon, Al, ajouta Micah.

Ares et Bram se rapprochèrent.

— Hé ho ! On est des anciens des forces spéciales, vous vous souvenez ?

— Micah a besoin que des gens restent ici avec lui, objectai-je.

— Pourquoi Nicky ne se transforme pas pour pister les disparus ? interrogea Bram

Les deux hommes se jaugèrent longuement sans ciller, et finalement Nicky répondit :

— Sous ma forme animale, je ne peux que tuer. Sous ma forme humaine, j'ai davantage d'options qui plaisent à Anita. Pourquoi tu ne le fais pas, toi ?

— Je suis plus versatile sous ma forme humaine, se justifia Bram.

— Sous ma forme de léopard, je peux suivre une piste aussi bien que n'importe lequel d'entre vous, mais sous ma forme humaine je ne peux pas protéger Anita, Micah ou qui que ce soit d'autre, dit Nathaniel.

— Normal, tu es l'un des protégés, répliqua Dem en se joignant tardivement à la conversation.

Derrière lui, il avait laissé les flics en train de rire.

— Je vois que tu te fais des amis, commentai-je.

— Ils ne m'aimaient pas au début, mais maintenant, si.

— Dem a raison, dit Bram histoire de recadrer la conversation. Nathaniel fait partie des personnes que nous protégeons, c'est pour ça que nous étions six à la base.

— Je suis plus difficile à blesser que n'importe quel agent de police, et, même sous ma forme animale, je peux communiquer avec Anita beaucoup mieux qu'un chien.

— Vous pouvez parler quand vous êtes un léopard ? s'étonna Al.

Nathaniel secoua la tête.

— Pas exactement. Mais Anita m'entendra.

— Qu'est-ce que ça signifie ?

— Ça signifie qu'elle peut interpréter le langage corporel et les expressions de sa forme féline comme un humain peut interpréter les

réactions d'un autre humain qu'il connaît bien, répondit Micah.

— Tu veux dire, comme les gens en couple ou les amis proches ?

— Plus ou moins.

Micah venait de mentir à son ami. Nathaniel est une panthère noire. Ma vision nocturne est bonne, mais pas à ce point. Dans l'obscurité, j'aurais du mal à distinguer son visage, et à plus forte raison son expression. En revanche, j'entendrais ses pensées dans ma tête ; je capterais ses émotions. Si j'arrivais à me concentrer assez bien pour continuer à mouvoir mon corps humain à travers les bois en même temps, je pourrais me projeter à l'intérieur de son corps de félin se déplaçant sagement à quatre pattes.

Al me dévisagea sans chercher à masquer son scepticisme.

— Vraiment ?

— Vraiment.

— D'accord. Nathaniel sous sa forme animale, et vous, parce que vous avez un insigne.

— Et moi, lança Ares, parce que, même sans ma bête intérieure, j'ai la formation idéale pour ce genre d'opération.

— C'est-à-dire ?

— Tireur d'élite éclairé.

Al haussa les sourcils, visiblement impressionné. Je n'ai jamais fait l'armée, et je ne pigeais pas la combinaison. Tireur d'élite, d'accord, et éclairé aussi, mais les deux en même temps ? Je gardai ma question pour moi ; je la poserais plus tard, une fois qu'il aurait accepté d'emmener tous les gens avec qui je voulais y aller.

— Je suis aussi bon que Nicky dans les bois, peut-être meilleur, avança Dem.

— Meilleur que moi dans les bois, non, répliqua Nicky. Juste meilleur que moi pour embobiner la police.

— Toi aussi, tu sais être charmant quand tu veux, fis-je valoir.

Il me sourit, ce qui le fit paraître plus jeune – ou peut-être juste moins cynique, vu qu'il n'est pas si âgé.

— Je peux faire semblant avec les flics, mais Dem s'entend mieux avec les gens. Il est un peu comme Micah sur ce point.

— Tu es meilleur que lui à l'entraînement.

— On est tous meilleurs que lui, grogna Bram.

— Hé ! protesta Dem, mais en souriant.

— Espèce de chat paresseux, le rabrouai-je gentiment.

Il se contenta de hausser les épaules sans insister. La question était réglée, Nicky et Ares viendraient avec Nathaniel et moi. Nous avions ce que nous voulions, aussi je me tus et notai mentalement mes questions dans un coin de ma tête pour les poser plus tard.

— On aura besoin de deux ou trois choses avant d'y aller, dis-je.

— Plus d'armes, lancèrent Nicky, Bram et Ares en chœur.

Je rougis légèrement.

— Je pensais que ça allait sans dire. (Je me tournai vers Al). Où peut-on acheter un très gros collier à chien et une bonne laisse ?

— Pourquoi en avez-vous besoin ? Nathaniel est dangereux sous sa forme animale ?

— Non, mais nous allons nous aventurer dans les bois en pleine nuit avec un groupe d'hommes armés, fatigués et sur les nerfs. Nathaniel est un grand prédateur au pelage noir. Je ne veux pas qu'on lui tire dessus par accident. Si je le tiens en laisse, les autres pourront se faire à l'idée qu'il est là pour nous aider dans nos recherches, comme un limier.

— Pas besoin d'aller dans un magasin, intervint Nathaniel.

— Je crois qu'Anita a raison, dit Al. Si vous êtes en laisse, votre présence passera mieux.

— Oh ! Je suis bien d'accord.

— Tu as apporté les tiens, devinai-je.

Nathaniel acquiesça d'un air à la fois timide et heureux. C'est Asher et moi qui lui avons acheté un collier et une laisse, du temps où Asher était le bras droit de Jean-Claude – son témoin, comme on disait en France au temps des duels.

Asher a des cheveux dorés, un visage d'ange et un tempérament de démon. Il était notre dominant, à Nathaniel et à moi, quand on pratiquait le bondage, mais depuis il a été exilé dans une autre ville pour s'être comporté comme un Maître vampire trop gâté et d'une jalousie insensée.

Le collier, c'était son idée à la base, mais Nathaniel adore le porter. Il dit que ça l'aide à se sentir aimé et protégé. Moi, franchement, ça me gonflerait, mais nous n'apprécions pas tous les mêmes choses. Certaines femmes se sentent aimées si vous faites la vaisselle sans qu'elles aient à le demander ; certains hommes se sentent aimés si vous jouez à la console avec eux et d'autres si vous leur achetez un beau collier de chien et que vous les promenez parfois en laisse.

Micah sourit et secoua la tête.

— Je ne crois pas que je serai d'humeur à m'en servir avec toi.

— Je sais bien, dit gravement Nathaniel en lui touchant le bras. J'aime les avoir avec moi, c'est tout.

Micah parut un peu perplexe. À mon avis, il comprend encore moins que moi le coup du collier et de la laisse. Au moins, j'aime me faire dominer au lit, lui, non – même s'il laisse Jean-Claude boire son sang, ce qui est une forme de soumission. Pour être franche, je trouve ça hyper érotique de les voir tous les deux ensemble, et je le leur ai prouvé à maintes reprises, mais jamais je n'ai demandé à Micah ce qu'il ressentait dans ces moments-là. Je n'avais jamais pensé à le faire

jusqu'ici. Et maintenant le moment me semblait assez mal choisi.

— Ils sont dans le coffre du SUV ou à l'hôtel ? demandai-je.

— Je ne sais pas comment les bagages ont été répartis. Ce n'est pas moi qui m'en suis occupé.

— Ils étaient dans quoi ? s'enquit Ares.

Nathaniel sourit.

— Si je te dis « une petite valise noire », ça t'aide ? Ares secoua la tête, l'air amusé.

— Non

— Allons regarder dans le coffre du SUV, et s'il n'est pas là on passera à l'hôtel, suggéra Nicky.

Nous étions tous d'accord pour faire ça, mais cela nous obligerait à laisser Micah à l'hôpital, et je répugnais à l'abandonner dans un moment aussi difficile. Il me toucha le visage.

— C'est bon, Anita. Je tiendrai le coup.

Je le serrai dans mes bras, approchant mon visage du sien et moulant étroitement nos corps comme si nous étions deux pièces d'un même puzzle. Je me laissai aller contre lui, inspirai son odeur et le sentis en faire autant.

— Je t'aime, dis-je.

— Je t'aime plus, répondit-il.

Nathaniel s'approcha et nous entoura tous deux de ses bras.

— Je vous aime mieux.

Nous l'attirâmes dans notre étreinte et restâmes ainsi soudés un petit moment. Ce fut Micah qui s'écarta le premier.

— Allez-y. Ça ira.

Nathaniel et moi tenions chacun une de ses mains. J'acquiesçai et le lâchai. Nathaniel m'imita comme à contrecœur.

— Soyez prudents, nous recommanda Micah. (Il se tourna vers Nicky). Toi aussi (Et il lui donna cette poignée de main amicale qui se termine en accolade d'un seul bras). Ramène-les-moi sains et saufs.

— Toujours, répondit Nicky en souriant.

— Pour moi, une poignée de main normale suffira, dit Ares.

Micah sourit et se contenta de lui serrer la main sobrement.

Dem s'avança vers moi.

— Je veux un câlin.

Je secouai la tête d'un air faussement exaspéré mais m'exécutai. Quand je voulus m'écarter de lui, il posa une de ses grandes mains sur ma joue. Je levai les yeux. L'expression de son regard bleu et brun était beaucoup trop sérieuse pour notre Démon. Je lui aurais demandé à quoi il pensait s'il n'avait pas dit en souriant :

— Allez-y. Je me charge de séduire les flics beaux, puisque Bram est nul dans ce domaine.

— Je suis bon dans mon boulot, ça me suffit, répliqua l'intéressé.

Dem se remit à plaisanter avec lui de cette façon affectueusement virile qui dissimule les vrais sentiments des gens. Pourquoi avait-il eu l'air aussi sérieux ? Si j'avais baissé un peu mes boucliers, j'aurais eu accès à ses émotions et peut-être même à ses pensées. Mais, premièrement, ça aurait été comme lire le journal intime de quelqu'un sans sa permission. Deuxièmement, cela m'aurait ouverte en retour à tous les hommes auxquels j'étais métaphysiquement liée, et j'aurais pu avoir du mal à remettre mes boucliers en place après coup – ça arrive parfois.

Il y avait des civils perdus dans le noir. C'était eux, notre priorité, raisonnai-je en suivant l'adjoint Al hors de la salle d'attente. Nathaniel glissa sa main droite dans ma main gauche pour ne pas m'empêcher de dégainer en cas de besoin. Nicky et Ares nous emboîtèrent le pas.

Chapitre 22

La petite valise noire de Nathaniel se trouvait à l'arrière du SUV, tout comme le reste de mes armes. Les gardes avaient fait exprès de garder mon équipement à portée ; pour la valise de Nathaniel, c'était juste une heureuse coïncidence qui nous évita un détour par l'hôtel ! Hôtel que je n'avais pas encore vu, songeai-je soudain, et que je ne verrais probablement pas avant l'aube. Mais si nous retrouvions les deux Henry, ce ne serait pas du temps de sommeil perdu.

Nous suivîmes la patrouilleuse d'Al, qui était en réalité un SUV – le type de véhicule le plus pratique dans la région. Ares conduisait le nôtre ; Nicky était assis à l'avant avec lui, si bien que Nathaniel et moi avions la banquette pour nous tout seuls. Je tenais sa main si chaude et si réelle dans la pénombre qui s'épaississait, alors que nous nous éloignions de la ville pour nous enfoncer dans la montagne.

Je ne m'inquiétais pas pour les deux hommes à l'avant : j'aimais Nicky, mais il était capable de prendre soin de lui, tout comme Ares. Nathaniel, par contre... Je l'ai obligé à m'accompagner au stand de tir jusqu'à ce qu'il se débrouille avec presque tous mes flingues, et après la prise d'otages, Nicky et moi avons insisté pour qu'il apprenne à se défendre à mains nues. Si le terroriste avait été aussi bien entraîné que nous, ça se serait peut-être très mal terminé. Par chance, c'était un amateur. Sans ça, mon amoureux serait mort.

Une boule dure se forma dans mon ventre. Je m'autorisai à avoir peur. J'emmenais Nathaniel dans la montagne, en pleine forêt, et je faisais confiance à sa bête intérieure, à son léopard, pour le protéger. Mais tout à coup, ça me semblait un plan désastreux. Sa sécurité comptait bien davantage pour moi que celle de deux inconnus. Prendre des risques moi-même, c'était une chose ; faire courir des risques à Nathaniel, c'en était une autre. Même si, dans la mesure où il est mon léopard à appeler, je draine ses forces vitales pour me sustenter lorsque je suis blessée.

Quand vous tuez le serviteur humain d'un vampire, généralement celui-ci meurt avec lui, et vice-versa. Mais les animaux à appeler sont plus rares que les serviteurs humains. Leur mort peut aussi tuer leur Maître, ou juste l'affaiblir suffisamment pour faire de lui une proie facile. Donc, techniquement, je mettais Nathaniel en danger chaque fois que je m'y exposais moi-même, mais ça restait plus abstrait que de le sentir assis dans le noir près de moi. Cette fois, les choses me semblaient plus réelles.

— Tu n'es pas obligé de faire ça, dis-je à voix basse, non parce que je pensais que ça empêcherait les deux métamorphes assis à

l'avant de m'entendre, mais parce que rouler en voiture la nuit me donne toujours envie de parler doucement.

Nathaniel se tourna vers moi dans la pénombre. Je ne voyais pas bien son visage, juste son contour et quelques reliefs, mais tout le reste était plongé dans l'ombre. On a tendance à oublier combien l'obscurité peut être épaisse en l'absence de lumières électriques. Là, quelques centimètres à peine nous séparaient, et je ne distinguais presque pas ses traits. Il n'y avait pas de lampadaires sur le bord de la route, juste des arbres, et aucune autre lumière que celles des phares du véhicule qui nous précédait.

— Je veux aider, répondit Nathaniel.

— Ce n'est pas ton boulot.

— Anita, sous ma forme de léopard, je suis plus efficace que sous ma forme humaine.

— Plus efficace pour quoi ?

— Pour me battre. Pour survivre.

— Pourquoi ?

Ce fut Nicky qui répondit depuis le siège passager, tournant vers nous le triangle presque spectral de sa frange blonde.

— La bête en nous a des réactions plus égoïstes. Elle ne réfléchit pas à l'intérêt général et à ce genre de conneries. Elle est mue par des réflexes de survie. Sous sa forme de léopard, Nathaniel prendra davantage soin de lui-même.

— Vraiment ? dis-je en caressant sa main du bout des doigts, comme si ça ne me suffisait pas de la tenir.

— Oui, confirma Nicky. C'est l'une des raisons pour lesquelles nous sommes si dangereux sous notre forme animale. Nous ne raisonnons pas aussi bien. Nous fonctionnons davantage à l'instinct.

— Vous réfléchissez mieux sous votre forme semi-humaine, me remémorai-je.

— Ouais.

— Mais pour pister qui que ce soit je ne pourrai pas m'en contenter, fit remarquer Nathaniel.

— Sous ta forme animale, ton odorat est plus développé.

— C'est ça.

— Je comprends.

— Tu crois que, parce que Nathaniel se déshabille et se transforme sur scène sans attaquer le public, c'est toujours lui à l'intérieur, mais tu te trompes, c'est sa bête avec juste une petite touche de lui, expliqua Nicky.

— Est-ce que la réciproque est également vraie ? Est-ce que, sous sa forme humaine, il garde une petite touche de bête ?

— Oui, répondit Nathaniel.

— Tu portes des tas de bêtes en toi, mais tu ne te transformes pas.

Du coup, certaines choses t'échappent, ajouta Nicky.

— Quoi, par exemple ?

— Le fait que nous sommes notre bête, et que notre bête est nous.

— Mais encore ?

— Je suis toujours moi sous ma forme de léopard, mais je suis toujours mon léopard sous cette forme, affirma Nathaniel.

Je fronçai les sourcils.

— Micah ne parle pas de sa bête ainsi. Et Richard non plus.

— Ne va surtout pas nous comparer au roi-loup de St. Louis, répliqua Nicky. Il est en conflit avec lui-même et ça l'empêche de faire vraiment fusionner ses deux moitiés.

— Et Micah ? insistai-je.

— Il se donne beaucoup de mal pour être aussi civilisé que possible.

— Micah n'a pas encore surmonté le traumatisme de son agression, ajouta Ares. C'est toujours plus difficile pour ceux d'entre nous qui sont contaminés involontairement.

— Tu parles d'expérience ? demandai-je.

— Ouais. Au début, je détestais être une hyène-garou. S'il fallait absolument que je sois attaqué par un métamorphe ennemi, pourquoi ça ne pouvait pas être un animal plus cool, comme un lion ou un léopard ? Les grands félins, les loups... ça, c'est sexy.

Il partit d'un rire sans joie, comme s'il se moquait de lui-même. C'était une première.

— Veux-tu dire que tu aurais moins détesté ça si tu avais contracté une souche différente de lycanthrope ?

— Au début, ouais.

— Et maintenant ?

Il regarda dans le rétroviseur arrière, et j'aperçus ses yeux comme une voiture nous croisait sur la route étroite. Les yeux humains ne reflètent pas la lumière de cette façon, ce qui m'apprit que, même sous sa forme humaine, sa vision nocturne supérieure faisait partie de sa bête.

— Je suis une hyène. C'est une société animale plus violente, moins réglementée que toutes les autres, où chaque membre doit mériter sa place. Même les lions ne sont pas aussi impitoyables. Il existe de nombreux clans d'hyènes, mais très peu dans ce pays ; pourtant, ils dirigent toujours la ville dans laquelle ils se trouvent s'ils se la jouent à l'ancienne.

— Comment ça, à l'ancienne ?

— Avant que les métamorphes soient intégrés à la société humaine, nous gérons les choses de façon moins civilisée, plus... naturelle.

— C'est-à-dire ?

— C'est-à-dire que les différents groupes animaux se faisaient la guerre, m'expliqua Nicky.

— Je croyais que, hors de St. Louis et de la *Coalition*, la plupart d'entre eux se fichaient la paix mutuellement.

— Les métamorphes ont été légalisés avant les vampires. Tu n'as pas connu l'époque où on pouvait débarquer dans une ville et tout détruire sur notre passage – du moins, tant qu'il ne restait pas de corps que la police aurait pu découvrir. Les gens disparaissaient ; ma fierté était payée, et on allait voir ailleurs. Les autres groupes animaux nous engageaient pour éliminer leurs rivaux, et on s'acquittait de notre mission sans pitié.

— La loi définit les métamorphes comme des humains malades depuis dix ans au moins, et un peu plus dans certains Etats. Tu n'es pas tellement plus vieux que moi.

Le visage de Nicky était dans l'ombre, et seul l'éclat de ses cheveux blonds me permettait de le situer.

— Les lycanthropes vieillissent plus lentement que les humains ordinaires, Anita. Tu le sais bien.

— Quel âge as-tu ?

— Trente et un.

— Donc, seulement un an de plus que moi.

— Oui, répondit-il d'une voix basse et étrangement intime dans le noir.

— Tu ne fais pas plus de vingt-cinq ans.

— Toi, on t'en donnerait à peine vingt-deux.

— J'ai de bons gènes.

— Tu es sûre que c'est la seule explication ?

Je scrutai son visage plongé dans l'ombre tandis que nous nous enfoncions dans les montagnes enveloppées par une obscurité épaisse.

— Que veux-tu dire ?

— Je t'ai contrariée. Je le sens. Je ne veux pas poursuivre cette discussion. En tant que ta Fiancée, mon seul but dans la vie est de te rendre heureuse.

— Comme je ne suis ni sa Fiancée ni son animal à appeler – elle n'a même pas de contrôle sur les hyènes ! Je vais le dire, moi, lança Ares.

— Dire quoi ? demandai-je agacée.

Nathaniel se mit à me tapoter la main en un geste réconfortant.

— Tu t'efforces d'occulter Damian, Anita, mais c'est ton vampire à appeler. Ton serviteur vampire. Tu as partagé la quatrième marque avec lui et Nathaniel.

— C'était un accident, protestai-je, sur la défensive.

— Peu importe comment c'est arrivé. Je sais que Jean-Claude attend de voir si Damian commence à vieillir ou si c'est toi qui cesses

de le faire, avant d'envisager de partager la quatrième marque avec Richard et toi.

— Traditionnellement, une personne ne peut porter la quatrième marque que d'un seul vampire, n'être le serviteur humain que d'un seul Maître, fis-je valoir.

— Traditionnellement, oui. Mais tu es une humaine, pas une vampire, et tu as un serviteur vampire au lieu d'un serviteur humain. Ta situation n'a rien d'ordinaire.

— Où veux-tu en venir ?

— Tu es la première nécromancienne véritable depuis plus d'un millénaire. Les règles ne s'appliquent pas à toi, Anita.

— Et alors ? lançai-je sur un ton maussade en luttant pour ne pas dégager ma main de celle de Nathaniel et me recroqueviller sur moi-même contre la portière.

J'avais juste envie de bouder, et, même si je me retenais, ça voulait dire que le sujet était très sensible pour moi. Ares avait appuyé sur un de mes mauvais boutons, même si j'ignorais lequel, mais pour que je veuille cesser de toucher Nathaniel il devait s'agir de quelque chose de plus ancien que mon amour pour lui et pour tous les autres hommes de ma vie.

Je restai bien droite, mais la main de Nathaniel s'était figée dans la mienne. Je me forçai à prendre une grande inspiration et à la relâcher lentement.

— Qu'est-ce que tu essaies de me dire, Ares ?

— Le triumvirat de Jean-Claude, celui qu'il forme avec toi comme servante humaine et Richard Zeeman comme loup à appeler, est un triumvirat boiteux parce que Richard refuse d'assumer ses responsabilités et d'être l'Ulfric dont vous avez besoin.

— Il s'améliore.

— En tant que roi-loup, oui. Mais en tant que troisième tiers, il craint. Il se sert de Jean-Claude et de toi sexuellement. Dominer Asher lui manque. Il dit que non, mais ça lui faisait du bien de le tourmenter. Je crois que ses jeux de bondage avec Asher lui plaisaient autant qu'à Nathaniel et à toi. Simplement, il refuse de l'admettre.

— J'attends toujours que tu en viennes au but. Pour l'instant, tu ne fais que me dire des choses que je sais déjà.

— Tu as formé un triumvirat de pouvoir avec Nathaniel comme léopard à appeler et Damian comme serviteur vampire.

— Ça aussi, je suis au courant.

— Vraiment ? Parce que, depuis le temps que je bosse pour vous, je n'ai jamais rien vu qui me le laisse penser. Tu n'interagis pratiquement pas avec Damian

— Il a une relation monogame avec Cardinal. Je respecte ça.

— Je ne parle pas juste de coucher avec lui ou de l'utiliser pour

nourrir l'ardeur. Je parle de t'appuyer sur lui comme sur un tiers de ton triumvirat, du genre de triumvirat dont Jean-Claude aimerait disposer.

— Je ne comprends pas.

Ares me jeta un nouveau coup d'œil dans le rétroviseur, mais cette fois il n'y avait pas de phares pour se refléter dans ses yeux, aussi ne distinguai-je que le contour de son visage.

— Nathaniel, c'est à moi qu'elle ment, ou à elle-même ?

Nathaniel poussa un gros soupir.

— Je préférerais rester en dehors de tout ça, mais...

Je le regardai

— Quoi ?

— Je sens l'attirance que Jean-Claude et tous tes autres animaux à appeler exercent sur toi. Et je sais combien les liens métaphysiques qui nous unissent sont étroits. Pourtant, Damian en est presque toujours exclu, et j'en éprouve une sorte de manque. Je ne sais pas comment décrire ça. Parfois, quand tu invoques du pouvoir, on dirait que ton lien avec lui est plus ténu que tous les autres. Qu'il est...

Il tourna la tête vers la fenêtre comme pour chercher de l'inspiration dehors.

— Qu'il est quoi ?

Il reporta son attention sur moi, et, même dans l'obscurité, je sentis le poids de son regard.

— Qu'il est cassé. J'ignore comment ou pourquoi, mais il me semble que cette rupture nous empêche de réaliser le potentiel de notre triumvirat.

— Ça ne vient pas seulement de moi, me défendis-je. (Je voulus reprendre ma main, mais Nathaniel s'y accrocha, et je n'étais pas encore assez fâchée pour me dégager de force). Damian ne veut pas être lié plus étroitement à toi et à moi. Il craint d'être consumé par l'ardeur, et il est limite homophobe.

Nicky partit d'un rire dur.

— Sérieux ? C'est trop drôle.

— Pourquoi ?

— Parce que détester te partager avec un autre homme et dormir ensuite en tas dans le lit comme une portée de chatons... ce n'est vraiment pas de bol pour lui.

— Londres non plus n'aime pas partager, ni avoir des spectateurs, fit remarquer Nathaniel.

— C'est pour ça que vous l'avez envoyé visiter d'autres territoires ? s'enquit Ares.

— En partie, répondis-je.

Ni Nathaniel ni moi ne jugeâmes utile de révéler aux deux gardes que Londres était accro à l'ardeur et que son pouvoir augmentait

chaque fois qu'il la nourrissait. C'est Belle Morte, la créatrice de la lignée de Jean-Claude, qui lui a fait ça, pas moi. Il a réussi à se libérer de son emprise et à se sevrer d'un coup, en s'enfuyant en Angleterre. Mais lorsqu'il a intégré notre entourage sa vieille addiction s'est réveillée.

C'était un partenaire parfait pour moi, mais il avait quelques siècles de plus que Jean-Claude, et comme son pouvoir augmentait chaque fois que je me nourrissais de lui, il a bientôt approché le niveau de celui de Jean-Claude. Du coup, j'ai dû cesser de coucher avec lui. Depuis, nous l'avons envoyé en visite dans quatre territoires en espérant que l'un d'eux lui conviendrait, et qu'il pourrait devenir le second d'un autre Maître de la Ville. Il est assez puissant pour avoir son propre territoire, mais pas assez doué pour la politique moderne. Je ne me souvenais même plus dans quel État il se trouvait en ce moment.

— Damian ne veut pas s'impliquer davantage dans notre triumvirat, pour la même raison que Richard se retient de s'impliquer dans celui de Jean-Claude.

— Je crois que, si tu prenais les choses en main, ça ne le dérangerait pas trop de partager un lit avec nous deux, pourvu que tu sois au milieu. Il n'est pas aussi puissant que Richard. Il ne pourrait pas te résister autant.

— Donc, en gros, tu me demandes de rouler mentalement Damian pour forger un triumvirat plus solide, fût-ce au prix d'un viol métaphysique.

— Présenté comme ça, on dirait que c'est répréhensible.

— Parce que ça l'est !

— Tu n'as pas eu de scrupules à me le faire, intervint Nicky.

— Toi et ta fierté de lions, vous m'aviez enlevée, et vos snipers s'apprêtaient à abattre Nathaniel, Micah et Jason. Je n'avais pas d'autre solution que de faire de toi ma Fiancée.

— Si ça peut te consoler, je n'ai jamais été plus heureux.

Oui, ça me consolait un peu, ce qui ne m'empêcha pas de répondre :

— Pour quelqu'un qui est censé vouloir mon bonheur par-dessus tout, tu t'obstines vraiment à m'asticoter sur des sujets qui fâchent.

Il haussa les épaules autant que son impressionnante musculature l'y autorisait.

— Parfois, ce sont des choses que tu as besoin d'entendre même si elles te mettent mal à l'aise.

— Et ton rôle, c'est de me dire des vérités pénibles ?

— Parfois.

— Même si elles m'irritent et que, du coup, tu te sens mal aussi par ricochet ?

— Ouais.

Je fronçai les sourcils sans savoir si sa vision nocturne était assez bonne pour qu'il le voie.

— J'ai vraiment du mal à comprendre ce qu'une Fiancée de Dracula est censée faire.

— Ce que tu as besoin que nous fassions. Peu importe de quoi il s'agit.

— Brr. Je suis bien content que les hyènes ne figurent pas parmi les animaux à appeler d'Anita, commenta Ares.

Nicky se tourna vers lui.

— Les Maîtres vampires changent des humaines normales en Fiancées de Dracula. Théoriquement, ça pourrait marcher sur toi.

Ares frissonna si fort que je le vis dans la pénombre de l'habitable.

— Je n'ai aucune envie de vérifier, merci.

Les lumières rouges des freins de la voiture d'Al s'allumèrent juste avant que ce dernier ne tourne pour s'engager sur une route étroite et non carrossée. Jusque-là, j'avais cru qu'il faisait noir, mais, lorsque les arbres se refermèrent sur le SUV, je compris que je m'étais trompée. Et je savais que l'obscurité serait encore plus dense dans la forêt.

J'ai grandi à la campagne, et j'accompagnais souvent mon père à la chasse ou en camping. Je sais de quoi je parle. Enfant, je n'ai jamais eu peur de la nuit dans les bois, juste du noir dans la maison. Les monstres de mon imagination vivaient sous mon lit et dans mon placard, pas dans la nature. En tant qu'adulte, il est peu de chose que je déteste davantage que chasser des vampires ou des métamorphes renégats dans la forêt, et je me réjouissais de ne pas être là pour ça ce soir. Depuis la route, on pouvait encore apercevoir le clair de lune et les étoiles au-dessus de nos têtes. Si l'obscurité était dense à ce point ici, elle devait être absolument impénétrable dans les bois.

Je ne devais pas être la seule à penser ça, car Ares lança :

— On ne va pas y voir grand-chose là-dehors.

— Ta vision nocturne est meilleure que la mienne, répliquai-je.

— Ouais, mais pas tant que ça sous ma forme humaine.

— Si tu préfères, tu pourras jouer le matou en laisse, suggéra Nicky.

— Les hyènes ne sont pas des félins, contra Ares.

— Elles sont plus apparentées aux félins qu'aux canidés, fis-je valoir.

De nouveau, il me jeta un coup d'œil dans le rétroviseur. C'était à peine si je distinguais le contour de son visage à présent.

— La plupart des gens nous prennent pour une sorte de chiens sauvages.

— Mais vous êtes plus proches des mangoustes, des suricates et

des civettes, pas vrai ?

— Oui. Comment tu sais ça ?

— J'ai un diplôme de biologie. Et je me suis renseignée en apprenant que les hyènes étaient le deuxième ou le troisième groupe animal le plus nombreux à St. Louis.

— « Connais ton ennemi ».

— Un peu, mais surtout, comme tu l'as dit toi-même, je n'ai pas de liens métaphysiques avec vous. Je ne vous connais pas intimement comme les lions, les léopards, les loups et les autres types de garous que je peux appeler, ou dont je porte la bête en moi. Les hyènes et les rats m'ont appris que mes affinités avec les autres espèces de métamorphes sont juste une sorte de pouvoir vampirique. Je dois étudier davantage celles qui me sont étrangères.

— Pourquoi les étudier ? Pourquoi ne pas te contenter de les ignorer ?

— Micah pense que la *Coalition* peut aider toutes les espèces de métamorphes à se rapprocher et à former un groupe possédant un vrai pouvoir de négociation, et je suis du même avis. C'est une bonne idée mais, pour que ça fonctionne, nous devons trouver les choses qui nous rapprochent, pas nous focaliser sur celles qui nous séparent.

— C'est une réponse politique.

— Mais ça reste la vérité.

A cet instant, Nicky annonça :

— On est arrivés.

Je reportai mon attention sur l'avant de la voiture. Al venait de se garer. Où exactement ? Je n'en avais pas la moindre idée.

Chapitre 23

On m'informa que c'était la forêt d'Arapaho, une réserve nationale. Une odeur de sève de pin nous enveloppait, et seule la pâleur spectrale des trembles rompait çà et là le mur sombre formé par les arbres à feuilles persistantes. Nous avions pris de l'altitude depuis Boulder ; nous nous trouvions à près de trois mille mètres au-dessus du niveau de la mer, et l'air était beaucoup plus rare ici. Du coup, je me demandai comment ceux d'entre nous qui arrivaient juste de St. Louis (cent cinquante mètres au-dessus du niveau de la mer) se débrouilleraient s'ils devaient courir ou se battre.

Nous avions prévu que Nathaniel se transformerait et pisterait les disparus. Je n'avais pas tenu compte du fait que les flics qui nous accompagneraient n'avaient encore jamais travaillé avec des métamorphes, et qu'ils auraient probablement l'attitude typique des États de l'Ouest à cause de laquelle les lois anti-vermine mettent mes amoureux et mes amis dans le même panier que les animaux nuisibles. Du coup, au lieu de commencer les recherches tout de suite, nous dûmes d'abord rassurer les autochtones : non, Nathaniel ne les boufferait pas tout crus dès l'instant où il se serait changé en léopard.

— Tout le monde sait que les loups-garous doivent consommer de la viande fraîche aussitôt qu'ils se sont transformés, et aucun d'entre nous ne veut finir en steak haché, affirma le ranger Becker, une femme aussi grande que Nicky et qu'Ares.

Comme elle avait attaché ses cheveux châtain en queue-de-cheval et que son blouson épais dissimulait sa silhouette, je l'avais prise pour un homme comme ses trois collègues jusqu'à ce qu'elle ouvre la bouche.

— Ce ne sont que des histoires de bonne femme, répliquai-je.

— C'est moi que vous traitez de bonne femme ? s'offusqua-t-elle.

— Non.

— Vous pouvez vous moquer si ça vous chante, mais ce n'est pas moi qui me balade dans la forêt en pleine nuit avec des talons hauts.

— J'ai un jean et des bottes dans le coffre de la voiture, avec le reste de mon équipement d'exécutrice.

— Et pourquoi avez-vous apporté votre équipement d'exécutrice si vous êtes juste venue soutenir moralement le fils du shérif Callahan ?

— La loi m'oblige à garder mon matériel à portée en toutes circonstances, même lors de mes déplacements personnels. (Je me tournai vers Al, qui se tenait près de moi). Je croyais que vous les aviez prévenus avant qu'on n'arrive.

— Je l'ai fait.

— Dans ce cas, ces gens n'ont pas eu le mémo.

— Écoutez, dit Al à ses collègues hostiles. Vous croyez vraiment que si je n'avais pas confiance en M. Graison, je l'aurais amené ici pour qu'il nous aide en se transformant ? Il est notre meilleure chance de retrouver les Crawford ce soir, et je ne sais pas ce que vous en pensez, mais moi j'ai vraiment envie de savoir qui a bien pu enlever Henry et Henry Junior.

— Demandez à M. Graison, lança une voix.

— Qui a dit ça ? aboyai-je.

Les hommes plantés dans la clairière obscure s'agitèrent, et l'un d'eux s'avança. Il était très grand, un mètre quatre-vingt-douze ou peut-être même quatre-vingt-quinze.

— Moi, répondit-il avec ce ton arrogant de certains hommes qui ont toujours été les plus baraqués partout où ils passaient.

— Comment vous appelez-vous ?

— Travers.

— D'accord. Travers, pensez-vous vraiment que mes hommes soient impliqués dans la disparition des Crawford ?

Il marmonna quelque chose.

— Lorsque vous lancez des accusations infondées, vous arrivez très bien à vous exprimer clairement. Si vous admettez que vous avez eu tort, débrouillez-vous pour que tout le monde vous entende aussi, dis-je sur un ton cinglant.

Même sans voir son visage dans l'obscurité, je sus qu'il me jetait un regard furibond. Redressant les épaules, il lança d'une voix grave et mécontente :

— J'ai dit : je suppose que non.

— Nous avons deux disparus, peut-être blessés, peut-être pire. Vous trouvez ça malin de nous faire perdre du temps avec des conneries que vous ne pensez même pas ?

Nathaniel me toucha doucement le dos, sans doute pour m'aider à me calmer. Je n'aime pas trop qu'on me touche quand je commence à m'énerver, et je dus faire un gros effort pour ne pas m'écarter de lui. Le fait que je cherche à me dérober à son contact, pour quelque raison que ce soit, m'apprit que je devais vraiment me ressaisir. Je ne pouvais pas me permettre de péter les plombs ici et maintenant.

— Henry Junior et moi on se connaît depuis longtemps. Je veux les retrouver, son père et lui, dit Travers.

— Dans ce cas, aidez-nous à les chercher, répliquai-je sur un ton plus mesuré cette fois, moins susceptible de provoquer une escalade des hostilités.

Le sergent Michael Horton, un des agents de la police du Colorado que nous avions rencontrés à l'hôpital, se détacha du groupe.

— Si vous aviez amené Mike Callahan, ce serait différent. C'est le fils du shérif et le chef de la *Coalition* Nous l'avons tous vu à la télé et nous savons qu'il contrôle... la bête en lui. Mais nous ne connaissons pas M. Graison. Votre réputation vous précède ; si vous avez confiance en lui, je veux bien vous suivre sur ce coup. Mais certains des hommes ici présents ont besoin d'être rassurés avant qu'il ne se change en grand prédateur. Il n'est pas l'un d'entre nous. Ce n'est même pas un ancien militaire, comme M. Ares. (Apparemment, il supposait que je lui avais présenté nos gardes par leur nom de famille). Et la coupe de M. Nicky n'est pas réglementaire, mais on voit bien que c'est un dur.

— Nathaniel vous pose un problème parce qu'il n'est pas assez viril, ou à cause de son orientation sexuelle ? demandai-je sans parvenir à masquer l'incrédulité dans ma voix.

Horton écarta les mains devant lui comme pour prévenir les objections politiquement correctes dont il allait forcément être bombardé s'il ne faisait pas marche arrière très vite.

— Non, ce n'est pas ce que j'ai voulu dire.

— Horton, intervint de nouveau Al. N'essayez pas de vous justifier. Fermez-la, et on fera comme si vous ne l'aviez jamais ouverte.

Travers revint à la charge.

— Horton s'est peut-être mal exprimé, mais pourquoi ferait-on confiance à ce Graison ? C'est un métamorphe, et il n'a jamais été ni flic ni militaire. Comment pouvons-nous être certains qu'il contrôle la bête en lui ?

— Dis-leur ce qu'il fait comme boulot, suggéra Nicky.

— Si tu fais ça, il n'aura plus aucune crédibilité, me prévint Ares à voix basse.

— Tu as mieux à proposer ? répliqua Nicky.

Ares réfléchit quelques instants et secoua la tête.

— Non, désolé.

— J'ai juste besoin qu'ils me laissent me transformer et renifler la piste, fit valoir Nathaniel. Je me fiche qu'ils me respectent ou qu'ils m'apprécient en tant que personne.

Ares fronça les sourcils, et, cette fois, la lumière des phares et des lampes torches me permit de le voir.

— Le striptease, c'est un truc de gonzesses, pas de mecs.

Je rigolai

— De gonzesses ?

L'espace d'une seconde, il parut embarrassé, puis il se fendit d'un large sourire.

— Hé, tu savais que j'étais un connard misogyne quand tu m'as engagé, il y a des mois.

— Misogyne ? répéta Nicky. Je ne savais pas que tu connaissais

des mots de plus de deux syllabes.

Ares lui montra son majeur en le dissimulant aux autres avec sa hanche. Nicky eut un gloussement sourd, très viril.

Je haussai la voix pour m'adresser aux flics rassemblés dans la clairière.

— Je ne connais aucun métamorphe qui se contrôle mieux que Nathaniel. (*Micah excepté*, ajoutai-je dans mon for intérieur.) Il danse sur scène et se transforme à quelques mètres, voire à quelques centimètres du public. S'il ne se contrôlait pas assez bien, il devrait se trouver un autre boulot.

— Il danse sur scène ? répéta Travers. Qu'est-ce que ça veut dire ?

— C'est un stripteaseur, lança quelqu'un à l'arrière du groupe.

— Oh, mon Dieu ! Il travaille au *Plaisirs coupables* s'exclama la femme – Becker.

— Comment tu sais ça ? s'enquit un des autres rangers.

Même dans l'obscurité, elle parut embarrassée.

— Ben alors, Becker ? lancèrent ses collègues. Tu es allée faire un tour là-bas ? Tu t'es rincé l'œil ? Tu l'as vu à poil ?

Je haussai la voix pour me faire entendre.

— Oui, Nathaniel danse au *Plaisirs coupables*.

— Pourquoi ne répond-t-il pas lui-même ? interrogea un des agents de Boulder.

— J'ai entendu dire que certains métamorphes perdent leur capacité à parler comme des humains, lança un des autres officiers.

— Si c'était vrai, Anita devrait s'exprimer en notre nom à tous, fit remarquer Nicky.

Ares soupira.

— Génial. Maintenant, ils vont tous nous détester.

— Je n'ai pas honte de ce que nous sommes, répliqua Nicky. Et toi ?

Ares le foudroya du regard.

— Bien sûr que non.

— Alors, cesse de râler.

Les deux gardes se toisèrent mutuellement, et je pris conscience qu'ils ne faisaient pas souvent équipe. En fait, je n'avais pas le souvenir de les avoir vus bosser ensemble une seule fois. Il y a quelques mois, Nicky a cassé le bras d'Ares pendant une bagarre. Ares ne lui en a pas gardé rancune, parce qu'Asher avait utilisé son pouvoir de contrôler les hyènes pour le forcer à attaquer Nicky. C'est l'une des raisons qui ont forcé Jean-Claude à exiler Asher.

— Je n'avais jamais entendu cette rumeur, dit Nathaniel. Mais elle est fausse. (Il s'avança en me jetant un coup d'œil pour s'assurer que je ne désapprouvais pas). Si je devais me transformer en léopard et bouffer quelqu'un, ce ne serait pas l'un d'entre vous. Je vois des

belles nanas sexy tous les soirs au boulot. Elles, elles sont appétissantes. Vous, vous n'êtes pas du tout mon genre.

Les flics rient, nerveusement pour certains, mais ils rient.

— Est-ce qu'on doit se sentir insultés ? lança l'un d'eux dans le fond.

Nathaniel les gratifia du sourire éblouissant dont il se sert pour charmer les hommes qui amènent leur petite amie au club.

— Oui.

Nouveaux éclats de rire, plus graves et plus francs cette fois.

— Je ne pourrais pas faire votre travail, mais je peux retrouver les Crawford pour vous. Anita va me mettre en laisse comme le chien que vous avez utilisé un peu plus tôt.

— Pourquoi faire, si vous n'êtes pas dangereux ? s'enquit Travers.

— Parce que je vais ressembler à une grosse panthère noire, et que je ne veux pas me faire tirer dessus par un chasseur. Si une jolie femme me tient en laisse, ça n'arrivera pas. Les gens qui nous verront croiront peut-être qu'ils hallucinent, mais au moins ils ne m'abattront pas accidentellement.

Les flics pouvaient difficilement prétendre le contraire, et ils n'essayèrent que mollement. Nathaniel les avait conquis en les faisant rire ; ils nous laisseraient procéder comme nous l'entendions.

— Depuis quand tu es aussi fort pour charmer les gens ? interrogea Ares.

— Je l'ai toujours été. Mais à force de trainer avec vous, les gardes, j'ai appris à parler aux types bourrés de testostérone.

Ares acquiesça.

— Donc, tu n'es pas seulement mignon.

Nathaniel sourit.

— Si je te taquine pour m'avoir dit que j'étais mignon, les autres types bourrés de testostérone risquent de se faire des idées. Donc, je vais juste me déshabiller.

Ares leva les yeux au ciel et se retourna pour faire écran. Nicky l'imita de l'autre côté. Nathaniel avait déjà ôté sa veste et à moitié déboutonné sa chemise lorsque je l'arrêtai.

— Laisse-moi enfiler mes vêtements de boulot d'abord.

— Pourquoi ?

— Parce que, si on se retrouve nus tous les deux en même temps, je risque de me laisser distraire.

Son sourire s'élargit, et il m'enlaça. Nous étions en grande partie dissimulés par la voiture et les deux gardes, mais...

— La romance et le boulot ne font jamais bon ménage, mon cœur.

— Je sais, mais j'adore que tu admettes aussi facilement l'effet que je te fais. Tu t'es battue si longtemps pour ne pas me désirer.

Je secouai la tête.

— Oh ! Je te désirais. Mais je ne voulais pas me l'avouer.

— Alors, embrasse-moi maintenant, avant qu'on se déshabille, et peut-être que tu arriveras à résister à mes appâts.

Je ris et il m'embrassa. Puis je changeai de vêtements. Lorsque j'eus enfilé un jean, un tee-shirt et des bottes tout-terrain, vint le moment de m'équiper.

Chapitre 24

Je commençai par le gilet pare-balles, spécialement conçu pour épouser les courbes que ne possèdent pas les hommes. J'attachai à mes avant-bras les deux fourreaux de poignet contenant des couteaux à lame plaquée argent, mais, une fois que j'aurais mis mon blouson, ils seraient difficiles à atteindre. Je les prenais quand même pour les cas d'urgence, parce qu'ils m'avaient sauvé la vie plusieurs fois, mais ce soir c'était les flingues qui compteraient.

Le Browning BDM était rangé dans un holster de cuisse, le Sig Sauer P238.380 dans un holster modulaire léger fixé sur le devant de mon gilet, pour un dégainer croisé en cas de besoin. Je passai la bandoulière tactique de la carabine AR-15 de style M4 qui a remplacé mon vieux MP5, lequel avait remplacé mon mini Uzi. Elle était chargée avec des balles à fragmentation 6.8 SPC, qui se brisent après avoir pénétré dans une cible ; comme ça, si je touchais le méchant A, elles ne risqueraient pas de le traverser pour aller toucher le gentil B. Par contre, si je ratais le méchant A et touchais involontairement le gentil B en premier, celui-ci passerait un très sale quart d'heure. Mais je n'avais pas l'intention de manquer mon coup.

Normalement, quand je porte le Browning dans son holster d'épaule, je fixe le fourreau d'un grand couteau entre mes omoplates, de manière que mes cheveux dissimulent le manche. Mais ce soir je portais autre chose dans le dos. On appelle ça une chaussette ou un manchon ; ça s'attache à des sangles modulaires légères au dos de mon gilet pare-balles et c'est la maison de mon Mossberg 500 Bantam. A l'origine, ce fusil de chasse a été conçu pour les bras et les mains d'un adolescent, mais il est parfait aussi pour une femme de petit gabarit comme moi. Je positionnai le manchon en diagonale pour pouvoir attraper le fusil de la main droite par-dessus mon épaule. J'ai déjà essayé de le mettre le long de ma colonne vertébrale, mais ça m'énervait de sentir quelque chose buter contre ma nuque.

Si nous avions été dans un environnement urbain, avec des bâtiments tout autour, j'aurais pu porter le fusil de chasse et la carabine en bandoulière, et me contenter d'en pousser un derrière moi pendant que je tenais l'autre. Mais nous étions entourés d'arbres et de végétation ; si les armes n'étaient pas solidement fixées, l'une d'elles risquait de s'accrocher à une branche. Je devais pouvoir courir sans craindre que cela ne se produise, et, tant que la crosse du Mossberg dépasserait à peine par-dessus mon épaule, il ne me gênerait pas jusqu'à ce que j'en aie besoin.

J'avais planqué ma croix à l'intérieur de mon tee-shirt pour la

même raison. Si la chaîne venait à se rompre et qu'elle tombait par terre, je le sentirais probablement, mais j'aurais du mal à la retrouver parmi les feuilles mortes. Ce soir, nous chassions des créatures surnaturelles. S'il s'agissait de zombies, un crucifix ne me servirait à rien, mais dans le cas contraire... avoir un objet saint sous la main, c'est toujours une bonne idée.

J'avais des cartouches de rab en bandoulière, mais aussi dans une des poches de mon gilet, avec une petite lampe de poche, et des chargeurs de rechange pour mes pistolets sur la cuisse gauche. Je glissai mon téléphone portable dans une poche boutonnée de mon jean. Puis j'enfilai un gros blouson de cuir par-dessus tout ça, parce que ça caillait sévère à cette altitude dans la montagne – plus de trois mille mètres, quand même.

Ares et Nicky s'étaient équipés eux aussi. Lorsque nous fumes habillés et armés jusqu'aux dents, Nathaniel put enfin se déshabiller entièrement. Nu et splendide, il ne semblait absolument pas souffrir du froid. Je ne pus que le regarder avec des yeux légèrement exorbités. Al me rappela à l'ordre depuis l'avant du SUV.

— Blake, évitez de vous laisser distraire, s'il vous plaît.

— Le jour où je ne me laisserai pas distraire par la vision de Nathaniel nu, c'est que je serai morte, répliquai-je.

L'intéressé me sourit.

— Tu devrais reculer si tu ne veux pas que je bousille tes fringues, me conseilla-t-il.

Je mis un moment à percuter, ce qui indique bien à quel point j'étais distraite. J'acquiesçai et fis deux pas en arrière pour me sortir de la zone d'éclaboussures.

Quand un métamorphe récemment infecté se transforme, il fait gicler du sang et un fluide transparent. Avec la pratique, le sang disparaît, et la quantité de fluide diminue, mais il en reste toujours un peu, comme si c'était le lubrifiant qui facilitait la restructuration du corps humain se changeant en animal. Pour une raison qui m'échappe, les métamorphes font toujours moins de saletés en reprenant leur forme initiale. J'ai posé la question à mes amis concernés, et eux non plus ne savent pas pourquoi. C'est comme ça, point.

Nicky et Ares s'écartèrent eux aussi Nicky resta dos à Nathaniel, scrutant l'obscurité, mais Ares se retourna. Je lui aurais demandé pourquoi si Nathaniel n'avait pas choisi cet instant pour libérer sa bête.

Une vague d'énergie brûlante me frappa comme si je venais d'ouvrir la porte d'un four allumé ; elle me balaya et me passa au travers. Jamais encore je n'avais senti Nathaniel dégager autant de pouvoir en se transformant. En moi, la femelle de l'espèce correspondante se dressa et gronda, dévoilant ses crocs blancs au

milieu de sa fourrure couleur de charbon.

Ma panthère intérieure a des yeux d'or foncé, comme des pièces antiques pleines de chaleur et de vie. Je tentai d'ancrer son énergie ainsi qu'on m'avait appris à le faire, en la projetant dans le sol jonché d'aiguilles de pin sous mes pieds, mais elle n'avait aucune envie que sa force vitale serve à faire pousser les arbres. Elle voulait sortir et jouer avec le léopard de Nathaniel. Je ne peux pas me transformer, mais ça ne signifie pas que mes bêtes n'ont pas envie que je le fasse.

Je haletais comme si j'avais couru ; j'avais le cœur dans la gorge, et mon poulx grondait à mes tympanes. Soudain, je pris conscience que c'était sans doute la première fois que je me trouvais à une telle altitude. La tête me tourna légèrement. Puis j'entendis un ronronnement d'un volume incroyable, vibrant dans l'air et contre ma peau, s'enfonçant à l'intérieur de ma chair pour aller caresser ma colonne vertébrale et arracher un écho aigu à mes lèvres humaines.

Je baissai les yeux. Une panthère noire de la taille d'un gros poney, trois ou quatre fois plus grosse qu'un léopard ordinaire, était assise à mes pieds, secouant sa fourrure humide et pétrissant le sol de ses griffes blanches comme pour tenter de s'y ancrer elle aussi. Son pelage était si sombre qu'il se confondait presque avec l'obscurité qui s'étendait derrière le SUV. Si elle s'était tenue immobile, peut-être ne l'aurais-je pas vue.

Nathaniel leva sa grosse tête ronde et me regarda de ses yeux bleu-gris, une couleur très inhabituelle chez les léopards, paraît-il, comme si la teinte lavande de ses yeux humains déteignait un peu sur sa forme animale – alors que, chez la plupart des métamorphes, c'est l'inverse. Il s'approcha de moi, et au clair de lune je vis ses muscles rouler sous sa fourrure lustrée. Il ronronna de nouveau. Mes genoux mollirent et, si Ares ne m'avait pas retenue, je serais tombée.

— Que se passe-t-il ?

Nicky se retourna.

— Il y a un problème.

— Je ne sais pas, répondis-je d'une voix essoufflée.

Ma panthère intérieure grondait en moi, et ce son qui n'en était pas réellement un, faisait vibrer tout mon corps. Oui, il m'arrive de ronronner plus ou moins quand je me sens bien, mais je ne gronde jamais, et pourtant...

— Elle est brûlante de l'énergie de sa bête, comme si elle avait de la fièvre, commenta Ares.

— Elle ne devrait pas, répliqua Nicky.

— Je sais bien, dit Ares à voix basse.

Puis Al se pencha pour nous jeter un coup d'œil par-delà la silhouette d'Ares qui lui bloquait la vue. Alors, je compris pourquoi ce dernier avait chuchoté.

— Quelque chose ne va pas ? demanda Al.

À la vue de Nathaniel sous sa forme féline, il écarquilla les yeux et pâlit légèrement.

— Oui, mais nous ne savons pas quoi, répondit Nicky très calmement.

Nathaniel s'avança souplement, braquant sur moi ses yeux de léopard inquiets. Il ne pouvait pas parler sous cette forme, mais nous comptions sur le fait que je pourrais sentir ou entendre ce qui se passait dans sa tête, pas vrai ?

À l'instant où il frotta sa joue poilue contre ma main, mes genoux cédèrent, et je m'affaissai dans les bras d'Ares. Putain ! Mais que se passait-il ? Je n'avais encore jamais réagi comme ça devant Nathaniel sous sa forme animale – ou n'importe quel autre métamorphe, d'ailleurs.

Ares resserra ses bras autour de ma taille. Il était assez costaud pour donner l'impression que je tenais debout par mes propres moyens, alors que mes jambes ne me portaient pas. Assis sur son arrière-train, Nathaniel me dévisagea d'un air perplexe. Comment voyais-je qu'il était perplexe ? Aucune idée. Son visage de félin n'était pas moitié aussi mobile que son visage d'homme-léopard ; pourtant, je déchiffrais son expression mieux que jamais auparavant.

Nicky sourit à Al.

— Vous voulez bien nous laisser une minute ? Merci.

Dès que l'adjoint se fut éloigné, son sourire disparut comme s'il n'avait jamais été là. Nicky est un sociopathe, ce qui fait de lui l'acteur ultime.

— Où en es-tu dans ton cycle ? chuchota-t-il.

Je luttai pour me concentrer sur lui, tout en m'accrochant à Ares, comme si celui-ci avait besoin de ma coopération pour me tenir debout.

— Cycle ? Quel cycle ?

— Tes trucs de fille.

— Je n'ai pas mes règles en ce moment.

— Je sais bien. Mais si tu utilisais la méthode Ogino, est-ce que tu serais fertile aujourd'hui ?

Je fronçai les sourcils.

— Hein ? Je prends la pilule, tu le sais bien.

Nicky voulut toucher ma joue, mais se ressaisit et frotta sa main sur son pantalon comme pour en essuyer de la saleté.

— Seigneur, l'énergie est si dense ! Comment peux-tu supporter de la toucher ainsi ? demanda-t-il à Ares.

— Elle ne porte pas d'hyène en elle, tu te souviens ?

Nicky acquiesça.

— Que m'arrive-t-il ? voulais-je savoir.

— Tes-tu déjà trouvée aussi près de Nathaniel sous sa forme animale pendant que tu étais à ton stade le plus fertile ?

Je commençais à recouvrer l'usage de mes muscles. J'agrippai Ares plus fort.

— Aucune idée. Je ne fais pas attention à ce genre de truc. Je prends la pilule, et j'utilise des préservatifs avec la plupart de mes amants, donc ça n'a pas d'importance.

— Depuis que je vis avec vous, il m'est arrivé de voir Micah et Nathaniel sous leur forme intermédiaire, mais jamais sous leur forme animale. Et toi ? Tu les as déjà côtoyés sous leur forme de léopard ? interrogea Nicky.

Je tentai de réfléchir. Je voulais répondre : « bien sûr que oui », mais plus j'y pensais, moins je me souvenais. Nathaniel a acquis sa forme intermédiaire après être devenu mon léopard à appeler. Il est très fier d'avoir désormais trois formes au lieu de deux. L'avais-je déjà vu ainsi auparavant ? Non. Et Micah ? Non plus. Chimère l'a forcé à rester sous sa forme de léopard si longtemps que ses yeux ne sont plus jamais redevenus humains. Depuis, il n'aime plus se transformer complètement.

— Non, je ne crois pas, répondis-je enfin.

— Aucun de vous ne se transforme complètement devant elle, intervint Ares.

Il me tenait toujours par la taille, mais un peu moins fort. Mes jambes recommençaient à me porter.

— Parce qu'elle ne veut pas, parce qu'elle ne peut pas coucher avec nous sous notre forme animale, déclara Nicky.

— A cause du tabou sur la zoophilie ?

— Non. Parce que, sous leur forme animale, les léopards-garous sont bâtis pour baiser une femelle de leur espèce également sous sa forme animale.

— Mais encore ? demandai-je.

— Je croyais que tu avais un diplôme de biologie.

Nathaniel émit un grondement sourd, mécontent. Nous lui jetâmes un coup d'œil avant de reporter notre attention sur Nicky.

— Dis-moi où tu veux en venir, réclamai-je.

— Quand une femelle est à son stade le plus fertile, parfois elle réagit davantage à la forme animale d'un mâle, qu'à sa forme intermédiaire ; en théorie, parce que nous dégageons plus de phéromones ainsi.

Ares tenta de me lâcher, et je vacillai. Il recommença à me tenir et moi à m'accrocher à lui.

— Je ne peux pas faire mon boulot dans cet état.

— Ton esprit humain va reprendre le dessus, promet Nicky. Il faut juste lui laisser quelques minutes.

— Comment sais-tu tout ça ? s'enquit Ares.

— Les lions sont plus sociaux que les autres grands félins. Anita, si tu réagis aussi fort à la forme animale de Nathaniel, sois prudente tout à l'heure à l'hôtel Ne cède surtout pas à ton désir ; n'essaie pas de coucher avec lui.

La panthère noire gronda plus fort. Nicky se tourna vers elle.

— Les spicules, dit-il simplement.

Jamais encore je n'avais vu un grand prédateur avoir l'air aussi déconfit. Il me fallut quelques instants pour percuter.

— Eh merde ! Sous sa forme animale, il aura des barbelures pénienues comme la plupart des félins.

Nicky acquiesça.

— A ta place, j'évitais de rester seule avec lui ce soir. Les phéromones soûlent autant que l'alcool. Je sais que tu aimes bien le sexe brutal, mais avec Nathaniel sous sa forme animale et toi sous ta forme humaine, ce serait sans doute un peu trop brutal.

Je ne pouvais pas prétendre le contraire, même si j'en avais très envie.

— D'accord. Pas de sexe avec un félin sous sa forme animale. J'ai pigé.

Nicky baissa les yeux, fuyant mon regard.

— Quoi ?

— Les lions n'ont pas de spicules.

Il releva la tête et me sourit, mais son œil unique brillait. Il avait viré au jaune profond de sa forme féline. Quelque chose avait réveillé sa propre bête. Me dévisageant avec un soupçon de lion dans le regard, il m'expliqua :

— Les lions mâles ont des crénelures plutôt que des barbelures sur le sexe. C'est mieux pour le plaisir des femelles.

Je scrutai cet œil jaune doré dans ce visage si séduisant et compris que l'idée excitait Nicky, ou du moins une partie de lui. Ne sachant pas comment réagir à ça, je ne dis rien. Nous restâmes tous plantés là, avec cette idée qui planait dans l'air entre nous, et nous fîmes studieusement semblant de rien jusqu'à ce qu'elle passe.

Quelques minutes plus tard, je tenais de nouveau debout seule. Je passai l'épais collier de cuir autour du cou musclé et velouté de Nathaniel. Une plaque en argent était fixée sur le devant. Un mot gravé en cursives s'y détachait.

— « Chaton » ? lut Ares, incrédule. Il y a vraiment marqué « Chaton » ?

— Ouais, marmonnai-je en fixant la solide laisse au collier.

C'était mon tour de ne pouvoir soutenir son regard.

— « Chaton », sérieusement ?

— C'est comme ça qu'Anita l'appelle dans l'intimité, révéla Nicky.

— Et Asher aussi, précisai-je.

— Asher a violé mon esprit comme si je n'étais qu'un jouet, et il m'a poussé à vous agresser. (Ares frissonna). Personne ne m'avait jamais roulé de la sorte.

— Il existe très peu de vampires capables d'appeler les hyènes.

— Tant mieux. (Baissant les yeux vers la plaque en argent brillant, il grimaça). « Chaton ». Les flics vont adorer.

Je fronçai les sourcils.

— C'était censé rester entre nous. Au pire, il devait le porter à des soirées fétichistes. On ne comptait pas l'utiliser devant la police un jour.

Nathaniel frotta sa joue contre ma cuisse, et je caressai sa fourrure épaisse, glissant mes doigts à travers pour toucher sa peau brûlante, comme fiévreuse. La plupart des animaux ont une température corporelle supérieure à celle des humains : 38°C, voire davantage. Mais je n'avais pas touché des tonnes de métamorphes sous leur forme animale. Étaient-ils tous aussi chauds ?

J'envoyai Nicky chercher Al pour qu'on puisse enfin se lancer sur la piste des deux Henry. Ares resta près de moi, un sourire fendait son visage d'une oreille à l'autre.

— Qu'y a-t-il de si drôle ?

— Est-ce que tous tes partenaires ont un petit surnom d'amour ?

— Non

Oh ! Allez. Micah doit bien en avoir un. Ou Sin, peut-être ?

— Laisse tomber, tu veux ?

Nicky revint avec les flics, et nous les présentâmes à l'énorme panthère noire que je tenais en laisse. Je sus que nous avions gagné quand certains lui caressèrent l'échine, comme s'il s'agissait d'un gros toutou. Mais d'autres refusèrent de s'approcher, à plus forte raison de le toucher.

Al avait apporté un blouson et un chiffon sale pris dans le véhicule des Crawford pour les faire sentir à Nathaniel. Je vis le ranger Becker articuler silencieusement « Chaton » en lisant la plaque sur son collier. Elle leva la tête vers moi et sourit, ses yeux brillaient si fort d'hilarité contenue qu'ils étincelaient dans l'étrange lumière. Mais ce fut Travers qui lança tout haut :

— « Chaton » ?

Je lui jetai un regard noir tandis que Nathaniel humait le vent et se dirigeait vers les arbres d'un pas décidé.

— Il a trouvé la piste.

Il tirait si fort sur sa laisse que je dus me mettre à courir à petites foulées pour le suivre. Puis il accéléra, et moi aussi. Il émit un petit bruit de gorge impatient, et nous nous élançâmes.

Nous courions entre les arbres de cette forêt inconnue, plongée

dans l'obscurité. Je luttais pour suivre Nathaniel. Dans cette forme, il était plus rapide, comme si le fait de se déplacer à quatre pattes plutôt que sur deux lui donnait une puissance supplémentaire, une capacité tout-terrain. Mon corps humain peinait à se faufiler entre les pins dont les aiguilles recouvraient entièrement le sol. Autour de moi, tout sentait les arbres de Noël et le musc acre du léopard. De la même façon que les tatouages demeurent sous le poil d'un métamorphe transformé, l'odeur du shampoing et du savon que Nathaniel avait utilisé le matin même se mêlait à celle de sa bête, et à celle du cuir de la laisse dont ma paume réchauffait la poignée.

Les aiguilles de pin avaient tué presque tout ce qui poussait d'autre sur la mince couche de terre recouvrant le sol rocheux. Du moment que je tournais aux mêmes endroits que Nathaniel, je pouvais courir à fond. Tant qu'il me servirait de guide, il ne m'arriverait rien. Je faisais juste attention à garder ma main libre levée, pour me protéger contre les branches dont la panthère noire n'avait pas à se soucier, mais que j'étais assez grande pour me prendre en pleine figure si je ne les voyais pas à temps pour me pencher.

Je sentais Nicky sur notre gauche, ou plutôt, ma lionne intérieure le sentait. C'était l'un des signes indiquant qu'il m'était lié en tant que Fiancée. Et il devait me percevoir encore mieux que je ne le percevais, moi, afin de pouvoir anticiper mes désirs comme notre relation l'y obligeait. En tournant la tête, je l'apercevais telle une ombre pâle entre les arbres.

Je cherchai Ares, mais je n'avais de connexion ni avec sa partie humaine, ni avec sa hyène intérieure. Seuls mes yeux humains me permirent de le repérer sur notre droite, courant lui aussi pour ne pas se laisser distancer. Sur le plan métaphysique, il ne me percevait pas davantage que je ne le percevais. Peut-être humait-il mon odeur mieux que moi la sienne ; pour le reste, il devait se fier à son regard. Ce qui ne l'empêchait pas de courir à mon côté à travers les arbres.

J'entendis des cris derrière nous. Al et les autres flics. Jusqu'à cet instant, ils n'étaient tout à fait sortis de l'esprit. Pour moi, le monde se résumait au léopard que je tenais en laisse, au sol inégal et à la gifle des branches de pin contre mon bras replié, à Nicky pareil à un satellite sur notre gauche et au bruit et au mouvement indiquant la présence d'Ares sur notre droite.

Je ralentis et Nathaniel tira sur son collier, me donnant un avant-goût de sa puissance musculaire. S'il n'avait pas voulu que je le tienne en laisse, il aurait très facilement pu me renverser.

— Nathaniel, doucement, dis-je sur un ton ferme, comme j'avais appris à le faire des années plus tôt pour m'adresser à un gros chien donnant tous les signes d'être sur le point de faire quelque chose de regrettable.

L'énorme panthère noire ralentit et me regarda par-dessus son épaule. Elle avait une expression presque... implorante. J'aurais bien voulu savoir pourquoi. Je baissai très légèrement mes boucliers, et soudain l'obscurité grouilla de mouvements, de sons et d'odeurs que je n'avais pas perçus jusque-là.

Les odeurs, en particulier, formaient une sorte de couverture épaisse, invisible et mouvante, qui me remplissait tout entière. Une petite créature poilue se tapissait quelque part sur notre droite, une petite créature comestible qui sentait un peu comme une souris mais qui n'en était pas une. Nathaniel filtrait le parfum entêtant de la sève de pin comme un humain ordinaire aurait filtré le bourdonnement constant d'un moteur en fond sonore, mais il y avait tellement d'autres choses à sentir ! Des feuilles, sans doute – à la vérité, ce que je percevais était vert et piquant, ou brun et vieux, et ce n'était pas le léopard qui ajoutait des couleurs dans ma tête, c'était moi, parce que mon esprit humain n'avait pas d'autre moyen de conceptualiser la variété des odeurs, qu'il avait besoin de leur associer un visuel pour les différencier. La zone de mon cerveau qui déchiffrait les informations olfactives n'était pas assez développée.

Les primates se fient essentiellement à ce qu'ils voient, aussi je traduais cette incroyable collection d'odeurs sous forme d'une palette de couleurs. Piquant et chaud : rouge ; doux et paisible : bleu. Les épiceas étaient bleu-vert ; les pins, pareils à un océan vert dont nous devons émerger sans cesse pour sentir quoi que ce soit d'autre. Je connaissais le terme « sourd de la truffe » pour les chiens de chasse, mais jusque-là je ne m'étais jamais rendu compte à quel point mon univers était limité pour mes bêtes, combien elles devaient se sentir frustrées d'être prisonnières d'un corps humain à l'odorat si médiocre.

J'avais toujours pensé qu'elles rageaient surtout après mon absence de griffes et de crocs, mon incapacité à grimper et à courir comme elles l'auraient voulu. Mais là, le léopard de Nathaniel tentait de partager tout ce qu'il sentait avec moi, et mon esprit humain ne parvenait pas à l'appréhender. J'entrevoyais des bribes de choses stupéfiantes, mais je savais que c'était comme tenter d'expliquer les couleurs à un aveugle. Comment décrire le rouge sans recourir à l'idée de chaleur ? Or, le feu, c'est orange et jaune, même bleu parfois. Comment faire comprendre la notion de « rouge » à quelqu'un qui n'en a jamais vu ? De la même façon, comment la bête de Nathaniel pouvait-elle faire comprendre les odeurs à mon odorat humain si faiblard ?

Quand la panthère noire frotta sa grosse tête contre ma main, je pris conscience que je pleurais. Je pleurais parce que je ne comprenais pas – je comprenais juste ce que je ratais.

Nicky passa un bras autour de moi, laissant à Nathaniel la place

de se presser contre mes jambes. Je laissai rouler l'épais velours de son pelage sous ma main plus que je ne le caressai. Je me demandais si son léopard intérieur savait pourquoi je pleurais, mais comme n'importe quel félin domestique il sentait que j'étais triste, et cela lui suffisait. Nicky percevait mes émotions, et notre lien le forçait à me reconforter.

Appuyée contre son torse musclé dont la chaleur irradiait à travers son blouson de cuir, je songeai que je devrais peut-être l'appeler mon Fiancé plutôt que ma Fiancée. Il avait hérité de ce titre à cause des Fiancées de Dracula, le plus célèbre des vampires qui n'ait jamais possédé le pouvoir de créer un tel lien de soumission. Mais je pouvais bien le masculiniser pour lui.

Je réfléchissais aux mots et à l'évolution du langage pour m'arracher à cet univers d'odeurs et de sensations inconnues dans lequel le léopard de Nathaniel venait de me plonger. Je me concentrais sur le concept de surnom et de titre parce que c'était le genre de choses dont un animal n'aurait eu cure. Cela m'aida à revenir à moi, à me réinstaller dans mon corps, mon esprit et mes perceptions limitées. Je pensais à des notions aussi étrangères pour ma panthère et ma lionne intérieures que le monde des odeurs l'était pour moi, et cela m'aidait à me recentrer.

Sur ma droite, Ares scrutait l'obscurité.

— Qu'est-ce qu'ils sont bruyants !

Je levai la tête de la poitrine de Nicky et écoutai. La panthère noire se pressait contre ma jambe, et je m'attendais à ce qu'elle se fige en tendant l'oreille elle aussi, mais ce ne fut pas le cas. Nathaniel avait entendu ou senti la police approcher depuis plusieurs minutes déjà, pendant que j'étais absorbée par mes larmes, par le contact des deux métamorphes et par mes pensées humaines.

Nicky m'embrassa sur le front.

— Tu t'es laissé envahir par le léopard de Nathaniel, pas vrai ?

Je levai les yeux vers lui en m'essuyant la figure.

— Ouais. Comment tu le sais ?

— J'ai capté certaines des sensations que tu tentais d'assimiler. Ça dégorgéait.

Il posa sa joue sur le sommet de ma tête et me serra contre lui. La panthère noire me lécha la main et renifla.

— Moi, je ne capte pas tes sensations, fis-je remarquer.

— Tu ne sens pas non plus mes émotions alors que je sens les tiennes, répliqua Nicky.

Je fronçai les sourcils.

— Le statut de Fiancée, c'est vraiment un truc à sens unique. On dirait que je ne suis pas du tout censée me préoccuper de ton bien-être alors que tu dois penser tout le temps au mien.

— C'est exactement ça.

Il m'enlaça plus étroitement, en prenant garde à laisser de la place à la panthère noire. Nathaniel se frotta contre nos jambes, non pour tenter de nous séparer mais pour se joindre à notre étreinte. Une énergie paisible et réconfortante m'enveloppa. Pourtant, je ne pouvais m'empêcher de culpabiliser. Ça me préoccupait toujours d'avoir possédé Nicky si complètement. Comme s'il l'avait senti – et peut-être était-ce le cas –, le lion-garou lança :

— Je n'ai jamais été aussi heureux que depuis que tu m'as fait venir à St. Louis, Anita.

Je m'écartai suffisamment pour le dévisager.

— Ça ne t'ennuie pas que tout ça soit basé sur un pouvoir vampirique qui affecte ton esprit ?

— Non.

Il m'embrassa doucement et chuchota contre mes lèvres :

— Je suis heureux. Peu m'importe comment et pourquoi.

Je voulus répondre : « Mais moi, ça m'importe. ». Pourtant, je gardai le silence et laissai Nicky m'embrasser de nouveau, laissai Nathaniel se frotter contre nos jambes tel un énorme matou. Quand il se mit à ronronner, le son fit vibrer nos corps des pieds à la tête. On aurait dit un moteur vivant, poilu et magnifique, car, sous cette forme aussi, il était d'une beauté à couper le souffle. Et je songeai que ça n'était pas si différent de nos étreintes horizontales, quand nous étions tous humains. Peut-être venais-je de recevoir une trop grosse dose de léopard.

— Les flics arrivent, nous prévint Ares.

Nous nous écartâmes les uns des autres pour les attendre. Lorsqu'Al et ses collègues nous rejoignirent, nous n'étions plus enlacés ; nous ne nous embrassions pas, et nous ne nous câlinions pas. Puis je me souvins qu'à la base je portais du rouge à lèvres. Je jetai un coup d'œil à Nicky et vis une trainée écarlate sur sa bouche. Notre baiser avait été assez chaste pour que je ne nous en aie pas foutu partout, mais il était trop tard pour dissimuler les preuves. Si Nicky s'essuyait maintenant, il ne ferait qu'aggraver les choses. Avec un peu de chance, les flics ne verraient rien dans le noir, songeai-je.

Bien entendu, ils déboulèrent entre les arbres précédés par le faisceau de leurs lampes torches, qui bousilla notre vision nocturne et la leur. Il me sembla qu'ils balayaient le visage de Nicky plusieurs fois, mais je me faisais peut-être des idées.

— Je n'avais encore jamais vu personne bouger comme vous venez tous de le faire, déclara Al en s'approchant de nous.

— Désolé que vous ayez dû poireauter à cause de vulgaires humains dans notre genre, ajouta Travers, mais je vois que ça vous a laissé le temps de vous peloter au lieu de chercher les disparus.

Comme je pouvais difficilement lui expliquer, je préférai l'affronter crânement.

— La prochaine fois, on vous attendra en se tournant les pouces, si ça peut vous faire plaisir.

— Henry Junior est mon ami. Il pourrait être blessé ou pire, et vous, au lieu de le chercher, vous vous roulez des pelles. Vous trouvez que c'est une attitude professionnelle ?

Nicky redressa le dos, et Nathaniel émit un bruit de gorge pas tout à fait menaçant, mais pas loin non plus. Ares se décala pour s'interposer entre nous et les flics, les bras légèrement pliés, les pieds placés comme pour bondir, mais ce n'était pas ce genre de bagarre. Je pris une grande inspiration et la relâchai lentement.

— Vous avez raison, ce n'était pas très professionnel et ça ne se reproduira pas.

Travers parut désarçonné.

— J'avais entendu dire que vous aviez un sale caractère et que vous ne vous excusiez jamais, Blake.

Je haussai les épaules.

— Pour le sale caractère, c'est exact, mais quand j'ai tort, j'ai tort.

— Puisqu'on parle de ça, intervint Horton, vous pourriez essayer de rester avec le groupe ? C'est difficile de coordonner nos ressources si elles sont éparpillées aux quatre coins des bois.

J'acquiesçai

— Entendu.

Même pointées vers le sol, les lampes torches éclairaient assez pour que je voie Horton froncer les sourcils.

— L'agent Travers a raison. D'après ce qu'on raconte, vous n'êtes pas si accommodante d'habitude.

— Je m'améliore en vieillissant.

Cela le fit sourire, mais il tenta de se ressaisir aussitôt.

— Vous ne devez pas avoir plus de vingt-cinq ans. Votre réputation ne doit pas dater d'il y a si longtemps.

— J'ai trente ans.

— C'est ce que j'ai lu, mais vous ne les faites pas.

— Vous pensez ça parce que vous êtes grand et que je suis petite. La taille influence votre perception de l'âge des gens.

— Pas faux, concéda-t-il.

— Est-ce qu'on pourrait recommencer à chercher mon ami ? s'impatienta Travers.

Je baissai la tête vers l'énorme panthère noire assise à mes pieds. Nathaniel leva ses yeux clairs de léopard vers moi.

— Suis la piste, réclamai-je. Trouve-les.

Il ne réagit pas. Au cas où il aurait eu du mal à comprendre les mots, je pensai au blouson et au chiffon qu'il avait reniflé, visualisant

ce que je voulais qu'il fasse. Alors il se leva, fit gracieusement demi-tour et recommença à marcher dans la direction que nous suivions avant de nous arrêter. Il n'avait même pas la truffe au sol, et, pour ce que je pouvais en voir, il ne humait pas non plus le vent. On aurait dit qu'il savait déjà où nous allions.

Chapitre 25

Le corps gisait au milieu d'un bosquet de trembles, dont les troncs blancs et nus, l'encerclaient telles des sentinelles spectrales. C'était un bel endroit où abandonner un mort ; malheureusement, on ne pouvait pas en dire autant de l'état du mort en question.

Quand vous arrivez sur certaines scènes de crime, vos yeux refusent d'abord de comprendre ce qu'ils voient. Si vous détournez très vite la tête et que vous ne regardez pas une seconde fois, votre cerveau vous protège. Il vous empêche d'appréhender la véritable horreur. Mais c'était mon boulot de regarder et d'appréhender. Alors je baissai les yeux vers ce qui restait d'un des disparus.

Comme je ne l'avais pas connu de son vivant, je ne pouvais pas l'identifier. Je savais juste qu'il y avait un seul corps et non pas deux. J'aurais voulu me persuader que l'autre était toujours vivant mais, en contemplant un tel carnage, j'avais du mal à espérer.

D'après sa taille et sa corpulence, la victime était de sexe masculin. Ses vêtements semblaient en désordre comme si son assassin les avait écartés pour atteindre sa chair nue, ou comme s'il l'avait rhabillée après sa mort. Un zombie n'aurait fait ni l'un ni l'autre. Une goule non plus. Un métamorphe aurait pu, mais quel intérêt ? Il lui suffisait de bouffer les preuves. Un vampire aurait pu rhabiller sa victime, mais là encore, pourquoi ? Par ailleurs, des morceaux de chair avaient été arrachés à coups de dent. Or les vampires ne peuvent digérer aucune nourriture solide.

Des humains auraient pu faire ça, mais même les malades à tendance cannibale se contentent généralement de prélever quelques bouchées. Là, je comptais au moins une dizaine de morsures. Et même si je ne pouvais pas en être certaine, il me semblait qu'elles étaient l'œuvre de deux personnes ou de deux créatures différentes. Celles qui avaient attaqué les victimes de la morgue ?

Le pire, c'était le visage. Il n'y en avait plus du tout. Il aurait fallu que j'examine ça de plus près pour en être sûre, mais on aurait dit que les agresseurs s'étaient appliqués à manger chacun de ses traits, à les faire disparaître au lieu de simplement les détruire. On m'avait dit que les techniciens ne tarderaient pas à arriver avec des projecteurs. Bientôt, il n'y aurait plus moyen de ne pas voir, ni d'oublier ce qui avait été vu.

J'avais demandé à Nicky d'emmener Nathaniel un peu plus loin, dans un endroit où il ne verrait rien, mais je n'étais pas prête à l'éloigner suffisamment pour l'empêcher de sentir. Et pour ce que j'en savais, l'odeur lui apprendrait plus de choses que mes yeux. Je ferais

la comparaison plus tard, quand il serait de nouveau en mesure de parler. Pour l'instant, je ne voulais pas lui infliger le spectacle macabre que j'étais obligée d'endurer.

Nicky avait accepté de s'éloigner à la seule condition qu'Ares resterait près de moi, et je n'avais pas discuté. Ares était un vétéran de plusieurs zones de guerre. Il avait sans doute vu des choses aussi atroces, voire pires, et même si ça n'était pas le cas il encaisserait. On peut se moquer des marines tant qu'on veut, ce ne sont pas des chochottes. J'aime ça.

Ares se tenait à ma gauche, et l'adjoint Al à ma droite. Tous deux faisaient la même taille, mais Al semblait avoir été étiré jusqu'à devenir trop mince, alors qu'Ares portait bien son mètre quatre-vingts. Il n'était pas hyper costaud non plus, mais assez athlétique quand même. Pour l'heure, il arborait une expression impassible, comme un masque de flic alors qu'il n'avait jamais été dans la police. Existait-il un masque de marine ?

La plupart des officiers s'affairaient à la périphérie de la scène de crime, aussi loin que possible du corps. Ils avaient failli se piétiner mutuellement dans leur hâte à revenir sur leurs pas pour prévenir leurs hiérarchies respectives et vérifier si on n'avait pas besoin d'eux ailleurs. Je ne les blâmais pas, mais j'avais quand même noté leurs réactions à chacun dans un coin de ma tête – qui était capable d'encaisser, et qui ne l'était pas.

— Oh, Seigneur ! lâcha un des plus jeunes agents d'une voix aiguë.

Je lui jetai un coup d'œil, et Al braqua sa lampe sur son visage.

— Ça va, Bush ?

— Là-bas, aboyai-je en tendant un doigt.

Les yeux exorbités, la gorge agitée de spasmes, Bush ne réagit pas. Je l'empoignai et le fis pivoter de force.

— Interdiction de gerber sur ma scène de crime ! Allez !

Il se dirigea en titubant vers la lisière des arbres mais commença à vomir avant de l'atteindre.

— Comment vous avez deviné ? demanda Al.

— J'ai l'habitude.

Quelqu'un d'autre se mit à vomir de l'autre côté de la clairière. Eh merde ! L'odeur acre se mêla à celle du sang en train de sécher. Le corps était encore assez frais pour ne pas puer exagérément, mais là...

Nous envoyâmes deux autres agents dégueuler dans les bois, et j'entendis Al déglutir péniblement.

— Ça va aller ? m'enquis-je.

Il acquiesça, mais je voyais bien qu'il avait du mal. Regarder vomir les autres, c'est contagieux, je ne sais pas pourquoi. Il y a quelques années, j'en aurais sans doute fait autant, mais de l'eau a

coulé sous les ponts depuis.

Horton apparut de l'autre côté d'Al.

— *Votre* scène de crime ? répéta-t-il.

— Ces gens ont été tués par des créatures surnaturelles, et j'appartiens à la branche des crimes surnaturels.

— Nous n'avons pas invité les fédéraux à intervenir.

Tout à coup, je me sentis lasse.

— Non, en effet.

— Donc, jusqu'à ce que nous en décidions autrement, c'est *notre* scène de crime.

— D'accord, faites-vous plaisir.

Il fronça les sourcils.

— Finalement, vous n'êtes pas l'emmerdeuse qu'on m'avait décrite.

— Je préférerais rejoindre Micah et voir comment va son père plutôt que de m'engueuler avec vous à propos d'un cadavre.

— Ouais. Encore désolé pour le shérif Callahan.

— Et moi donc.

Depuis l'autre bout de la clairière, Travers gueula :

— C'est vous la grande experte, à ce qu'il paraît. Alors, qu'est-ce qui a tué Crawford, et où est Henry Junior, putain ?

Dans la pénombre, je détaillai la silhouette qui serrait les poings contre ses flancs. Travers essayait de se mettre en colère, mais la crispation autour de ses yeux trahissait d'autres émotions. Il avait dit qu'il était ami avec le fils Crawford. Sans doute l'imaginait-il dans le même état que le corps massacré.

— Est-ce que ça pourrait être le randonneur disparu ? demandai-je tout bas à Al et à Horton.

— Il n'était pas si grand, me détrompa Al.

— D'accord. Alors, comment savoir duquel des Crawford il s'agit ?

— Henry Junior a les cheveux mi-longs. Son père est presque chauve.

Nous baissâmes tous les yeux vers le cadavre. Malgré le sang qui le maculait, il semblait évident qu'il avait le crâne nu.

— D'accord. Donc, c'est le père.

— On dirait, acquiesça Horton.

— Pourquoi lui ont-ils bouffé la figure ? demanda Al.

C'était le genre de question qu'un officier plus expérimenté n'aurait pas posée : les méchants n'ont jamais de raison pour commettre des atrocités.

Ils peuvent avoir un mobile ou une pathologie, mais ce n'est pas tout à fait la même chose. Pourquoi les méchants avaient-ils massacré ainsi leur dernière victime en date ? Parce qu'ils pouvaient. Il n'y avait

pas d'autre réponse valable. Tout le reste, c'était du bla-bla d'avocat et de profileur.

S'il posait encore des questions de débutant, Al avait déjà développé la tendance à l'euphémisme des vétérans.

— Non, en effet.

— Moi, je n'ai pas vu les corps à la morgue, intervint Horton.

Du coin de l'œil, je vis Travers s'approcher de nous. Ares s'avança pour s'interposer.

— Ares, non, ordonnai-je.

Il tourna la tête vers moi en haussant les sourcils.

— Il fait douze centimètres et au moins vingt-cinq kilos de plus que moi.

— Ouais, dont dix de gras, répliquai-je.

— Mais quinze de muscles, insista-t-il.

— Peu importe. Tu es là pour me protéger des méchants, pas des autres flics.

Il eut l'air de vouloir protester, mais finit par s'écarter pour me laisser seule face à Travers.

— Allez, le prodige. Éblouissez-nous, cria-t-il à moitié, mais d'une voix enrouée par les larmes qu'il réprimait – à tel point qu'elles ne brillaient pas encore dans ses yeux.

Il se donnait beaucoup de mal pour ne pas pleurer, et souvent, la colère, ça aide. Je le sais, parce que c'est le moyen que j'ai utilisé pendant des années.

— La victime n'a pas été tuée ici, dis-je calmement.

— Je m'en doute, il n'y a pas assez de sang. On l'a juste déposée ici. Apprenez-moi quelque chose que j'ignore.

— Henry Junior est-il aussi costaud que son père ?

— Ouais, c'est l'un des trucs qui nous ont rapprochés. On était balèzes tous les deux. Ou on se détestait, ou on devenait copains. On est devenus copains.

— D'après Al, son père et lui ont crié qu'ils avaient trouvé quelque chose, puis plus rien.

— Je sais bien ; j'étais là, putain ! Vous croyez que j'ai déjà oublié ? me hurla Travers à la figure.

Je laissai sa rage me balayer. Le corps massacré du père de son ami toujours disparu gisait à nos pieds. Je voulais bien me montrer indulgente.

— Vous avez entendu des bruits de lutte, des cris, des appels au secours ?

Il secoua la tête.

— Rien du tout.

— Est-ce qu'ils savaient se battre ?

— Le père de Henry était un ancien marine, service

reconnaisances, et il fréquentait une salle de sport. C'est lui qui nous avait appris à boxer. Henry Junior avait servi dans les forces spéciales.

— Et ils étaient costauds ; un mètre quatre-vingt-douze, c'est ça ?

— Henry Junior était encore plus grand que ça : un mètre quatre-vingt-dix-sept.

— Donc, nous avons deux types maous, tous les deux formés au combat. Je ne connais aucune personne, aucun type de zombie qui aurait pu les neutraliser assez vite pour les empêcher de crier ou d'appeler à l'aide.

Travers parut réfléchir.

— Ouais, ils ne se seraient pas laissé faire. Ils se seraient débattus. Henry Junior avait changé quand il est sorti de l'armée. Il n'en parlait jamais, mais il lui était arrivé un sale truc, et il n'aimait plus trop les gens. Je crois que c'est pour ça qu'il s'est mis à bosser avec son père. Moins de gens, et un maximum de temps dans la nature. Ils adoraient tous les deux vivre en forêt, dans la montagne.

S'était-il aperçu qu'il parlait de son ami au passé ? Probablement pas.

— Dans ce cas, pourquoi sont-ils partis avec les monstres ? demandai-je.

— Je rien sais rien ! cria Travers en me toisant de toute sa hauteur.

Et vu qu'il faisait un mètre quatre-vingt-douze contre un mètre cinquante-huit pour moi, j'aurais dû trouver ça impressionnant. Mais j'ai été la plus petite de la classe toute ma vie. J'ai l'habitude qu'on me regarde de haut.

Mes bras pendaient le long de mes flancs, et j'avais légèrement avancé un pied. Ce n'était pas une posture suffisamment agressive pour donner à Travers une raison de s'énerver davantage, mais j'étais prête à bouger en cas de besoin. Oui, Travers était un flic, mais c'était aussi un type balèze choqué par la vision d'un cadavre amoché et inquiet pour son ami disparu. Le chagrin, ça vous embrouille les idées ; ça vous pousse à faire des choses que vous ne feriez pas en temps normal, comme coller une beigne à une collègue.

Horton s'avança.

— Agent Travers, et si on allait faire un petit tour ?

— Non. Blake est censée être l'expert en monstres, et elle ne nous a rien appris du tout. Elle a juste posé des putains de questions. Et Henry est dans un état...

La voix de Travers se brisa. Il se détourna et s'éloigna pour qu'on ne le voie pas pleurer. Horton voulut le suivre, mais Al l'en empêcha.

— Laissez-le.

Horton parut sur le point de protester mais finit par se ranger à l'avis de son aîné.

— Comment tu savais qu'il n'allait pas t'en mettre une ? me demanda Ares.

— Je rien savais rien.

Il haussa les sourcils en me gratifiant du regard que cette réponse méritait.

— C'est difficile de te protéger si tu m'ordonnes de me tenir à l'écart chaque fois qu'un gros balèze énervé s'approche de toi.

— C'est la première fois que je fais ça.

— A moi, ouais. Mais j'ai entendu les histoires que racontent les gardes qui te sont affectés plus souvent.

— Ouais, je suis une emmerdeuse.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire. Enfin, si (Ares sourit, secoua la tête et se rembrunit). Bref tu es une mauvaise cliente.

— Je sais.

— C'est forcément l'œuvre de nos zombies tueurs, déclara Al.

Je reportai mon attention sur lui.

— Pourquoi ?

— Parce que, si ce ne sont pas eux, ça veut dire qu'on a sur les bras non pas une, mais deux sortes de monstres mangeurs de chair. Ça fait beaucoup pour un endroit aussi reculé. Personne ne vit dans le coin. Il faut des gens pour les changer en monstres, non ?

— Seulement si ce sont des humains transformés.

— Vous voulez dire que les créatures qui ont fait ça n'ont jamais été humaines à la base ?

— Je n'en ai aucune idée. Si ce sont des zombies, ils ne ressemblent à aucune des variétés que je connais. Le seul mangeur de chair que j'ai éliminé dévorait presque entièrement ses victimes. C'était beaucoup plus crade que ça ; il ne restait presque rien, un peu comme après le passage d'un métamorphe renégat. Ça... on dirait presque l'œuvre d'un humain.

— Les gens normaux ne font pas des choses pareilles, protesta Al. Ce sont forcément des monstres.

— Vous savez que certains violeurs et tueurs en série arrachent des morceaux de leurs victimes avec les dents.

— Ouais, ils les mordent une fois, peut-être deux, mais pas comme ça.

— Parfois, les cannibales prélèvent assez de chair pour la cuisiner plus tard.

— Oui, mais ils le font avec une lame.

— Apparemment, vous vous êtes renseigné. Vous devez donc savoir que les êtres humains sont capables d'infliger les pires horreurs à leurs semblables.

— Oh ! Je ne dis pas que des humains n'auraient pas pu faire ça. Je dis que ça me semble peu probable.

— Pourquoi ?

— Parce que des êtres humains n'auraient pas pu pousser les Crawford à abandonner les recherches pour les suivre, marshal. Seules des créatures surnaturelles ont pu les enlever aussi vite et sans faire le moindre bruit, à quelques mètres seulement des autres volontaires.

Je hochai la tête.

— Bonne remarque, mais les zombies ne sont que des cadavres animés. Ils n'ont pas de pouvoirs, même s'ils sont plus difficiles à tuer, plus forts que des humains ordinaires, et aussi plus rapides dans le cas des mangeurs de chair.

— Pourquoi les morts-vivants sont-ils plus costauds que les vivants ? Au départ, ce sont des humains comme nous. Qu'est-ce qui, dans le fait d'être morts, les rend plus balèzes ?

— Excellente question. J'aimerais avoir une excellente réponse à vous fournir, mais ce n'est pas le cas. C'est comme ça, point.

— Je ne voudrais pas me montrer désagréable, mais vous êtes censée connaître tous ces trucs, et pour l'instant vous ne nous avez strictement rien appris.

— C'est la première fois que je vois une attaque de ce type. Il n'y a aucun point commun avec les victimes de la morgue, à part le fait que Henry Crawford a été mordu, mais pas de la même façon. Les corps précédents portaient une seule trace de dents, et ils n'ont pas été tués par leur agresseur, mais par une infection étrange. Henry Crawford n'a pas succombé à une maladie, fût-elle surnaturelle. Je peux vous dire que ce ne sont pas des métamorphes qui ont fait le coup, parce que les traces de dents ne correspondent pas à des mâchoires animales ; on dirait plutôt qu'elles sont humaines. Un zombie mangeur de chair ne se serait pas contenté de quelques bouchées ; il aurait également dévoré le reste du corps. Et même sans m'approcher je vois des morsures d'au moins deux amplitudes différentes, ce qui signifie qu'il devait y avoir autant d'agresseurs. Or les zombies mangeurs de chair sont des créatures solitaires. Ils ne collaborent jamais.

— Les goules se déplacent en meute, non ? lança Horton.

— Oui, mais elles sont liées au cimetière dans lequel se trouve leur tombe. Seul un sort ou une forme de nécromancie peut leur permettre d'en sortir.

— Mais à supposer qu'elles aient pu venir jusqu'ici, auraient-elles été capables de faire ça ? demanda Al.

Je détaillai le corps en réfléchissant.

— Oui, mais là encore il est probable qu'elles auraient dévoré leur victime. Elles tuent pour se nourrir, comme les zombies mangeurs de chair. Là, le mobile était tout autre.

— Comment le savez-vous ?

— Parce qu'il ne manque que très peu de chair.

— Et si les monstres avaient bouffé Henry Junior et s'étaient contentés de torturer son père ? suggéra Horton.

J'envisageai cette hypothèse.

— Les goules n'ont pas de regard hypnotique et ne sont pas capables de contrôler les esprits. Comment auraient-elles pu capturer les Crawford sans leur laisser le temps d'appeler au secours ?

— Les vampires peuvent contrôler les esprits, fit remarquer Horton.

— Oui, mais ils ne mangent pas de chair, ni aucun aliment solide. Et à première vue je ne distingue pas de traces de crocs, juste des marques de dents humaines ou humanoïdes.

— Qu'est-ce qui possède des dents humanoïdes et qui aurait pu faire une chose pareille ?

Je soupirai un peu trop fort. Le corps commençait à sentir mauvais, comme de la viande qui a dépassé sa date limite de consommation. C'était beaucoup trop rapide. À moins que mon lien avec Nathaniel ne m'ait conféré une plus grande sensibilité olfactive ? J'espérais bien que non, parce que ce ne serait pas un atout dans mon boulot.

— Il existe des tas de créatures issues du folklore qui ont des dents humanoïdes et qui attaquent les gens, déclara Horton.

— Lesquelles, par exemple ? interrogea Al.

Je secouai la tête.

— Honnêtement, je n'en vois pas une seule qui aurait pu tuer de cette façon. Si je pense à quelque chose, je vous le dirai, mais là comme ça... non, je ne vois pas. Je suis vraiment désolée. Je n'ai pas l'habitude d'être aussi inutile.

— Vous nous avez aidés à trouver Henry, c'est déjà quelque chose, dit Al.

Horton acquiesça.

— Le reste de vos hommes arrive, dit-il en regardant derrière moi. Vous devriez peut-être retourner à l'hôpital, rejoindre Mike et sa famille ?

Nicky approchait, flanqué de Nathaniel. La laisse touchait presque le sol entre eux.

— C'est moi qui ai fait signe à Nicky de venir, révéla Ares.

— Pourquoi ?

— Il me semble voir des traces, mais si je me concentre pour les déchiffrer je ne pourrai pas te protéger en même temps.

— Il y a des traces partout dans le coin, objecta Horton.

— C'est un coin populaire pour la randonnée et le camping, ajouta Al.

— La randonnée pieds nus ? répliqua Ares.

Les deux hommes s'entre-regardèrent.

Nicky et Nathaniel nous avaient rejoints. Ares leur expliqua la situation et Nicky se mit en alerte, scrutant l'obscurité dans les bois alentour. Ares s'accroupit pour examiner attentivement le sol. Il sortit une lampe torche d'une des poches de son gilet et, la braquant devant lui, se mit à progresser vers le côté gauche de la clairière quand on tournait le dos au corps. Il avançait lentement. Lorsqu'il eut atteint la lisière des arbres, il revint vers nous à la même allure.

— Il y a deux individus, l'un pieds nus et l'autre en bottes, rapporta-t-il. Plus lourds quand ils arrivent dans la clairière que quand ils repartent.

— Parce qu'ils se sont délestés du corps entre-temps, devinai-je.

— Oui.

— Vous pouvez suivre leur piste ? s'enquit Horton.

— Les empreintes sont moins nettes entre les arbres. Il y a plus de terre ici. Je peux vous dire par où ils sont arrivés et repartis ; pour le reste, il sera presque impossible de les pister dans le noir sur ce genre de terrain. Et si le jeune Crawford est encore en vie actuellement, il ne le sera peut-être plus d'ici à l'aube.

— Si tu as une suggestion à faire, c'est le moment, Ares, l'encourageai-je.

— Nathaniel parviendra peut-être à capter l'odeur d'un des individus qui ont apporté le corps ici. Auquel cas, j'arriverai sans doute à l'aider à remonter la piste.

— Je ne veux pas qu'il s'approche du corps.

— Pourquoi ? Tu ne veux pas le traumatiser ?

Je haussai les épaules. La panthère noire émit un bruit de gorge qui ressemblait presque à un toussotement. Je baissai la tête. Son regard clair et grave se planta dans le mien, et même si je savais que sous cette forme son esprit n'était pas complètement humain, son expression n'était pas non plus celle d'un félin ordinaire. Je voyais trop d'intelligence, trop de personnalité dans ses yeux.

— Qu'est-ce que tu veux faire ? demandai-je.

Pour toute réponse, Nathaniel s'approcha du corps très prudemment, comme s'il craignait d'abîmer des indices. Il se ramassa sur lui-même et feula, puis se redressa avec un air interloqué. On aurait dit qu'il ne comprenait pas ce qu'il venait de sentir.

— Qu'est-ce qui ne va pas, Nathaniel ?

Il me dévisagea sans rien dire. J'aurais pu baisser mes boucliers pour partager son ressenti, mais après la fois précédente je n'étais pas sûre que ce soit une bonne idée.

— Vous comptez lui demander si Timmy est dans le puits ? lança Horton.

Je fronçai les sourcils.

— C'est juste que... vous ne semblez pas le comprendre beaucoup mieux que moi.

— Je le comprenais très bien tout à l'heure, mais le contact psychique était trop intense ; c'est pour ça qu'on vous a semés. J'ai besoin de me contrôler mieux que ça.

— Si vous pouvez remonter la piste de ces monstres jusqu'à leur antre, il faudra que vous restiez près de nous, d'accord ? réclama Al. Pas question de nous semer cette fois.

— J'ignore ce que sont ces créatures, mais je sais une chose : pas question de leur amener Nathaniel sans un maximum de renforts policiers pour le protéger, affirmai-je avec véhémence.

Al sourit.

— Tant mieux. Et tâchez de ne plus vous laisser submerger par tous ces trucs psychiques.

— Je ferai de mon mieux, promis-je. (Je me tournai vers Nathaniel). Tu tiens la piste ?

En guise de réponse, il s'écarta de Nicky et de moi pour aller se planter devant Ares. Il leva les yeux vers le grand homme blond. Et même s'ils n'avaient pas de connexion psychique, ce dernier parut comprendre, car il dit :

— Il veut que je prenne sa laisse pour qu'on puisse pister ensemble.

— Toi avec tes yeux et lui avec ton nez, devinai-je.

— C'est ça.

Avec un gros soupir, je pris la laisse des mains de Nicky et m'agenouillai devant l'énorme panthère noire. Saisissant sa tête entre mes mains, je plongeai son regard dans le sien et essayai de « voir » Nathaniel dans ses prunelles.

— Je t'aime, chuchotai-je.

Le félin ronronna et se frotta contre ma joue, si fort qu'il manqua de me renverser. Je passai mes bras autour de son cou poilu et l'étreignis, puis m'écartai en lui recommandant d'être prudent. Il posa sa tête sur mon épaule et enroula son corps autour du mien, formant un cercle presque parfait sans jamais cesser de ronronner. Je crois que c'était sa façon de dire : « Moi aussi, je t'aime ; toi aussi, sois prudente ». Ou peut-être cherchait-il juste à me marquer de son odeur pour que tous les autres métamorphes sachent que j'étais sienne.

Je remis la laisse à Ares.

— Merci de me faire confiance.

— Je vous fais confiance à tous les deux.

Il sourit puis se détourna pour marcher avec Nathaniel jusqu'à la lisière des arbres, à l'endroit où il avait perdu la piste. La panthère noire s'accroupit, renifla le sol et retroussa les babines pour pouvoir également « goûter » l'odeur.

Nicky posa une main sur mon épaule.

— Nathaniel peut le faire, Anita.

Je me contentai de hocher la tête pour ne pas que ma voix me trahisse. Nathaniel gronda, puis s'avança entre les arbres d'un pas décidé.

— Je crois qu'il la tient, dis-je.

Et je le suivis, Nicky à mon côté. Al et Horton nous emboîtèrent le pas, tout comme la plupart des autres flics. Ils laisseraient derrière eux juste assez de monde pour sécuriser la scène de crime ; les autres nous accompagneraient dans l'espoir d'avoir un Crawford à sauver plutôt qu'à enterrer.

Je priai pour que nous arrivions à temps et pour que Nathaniel ne soit pas blessé. Ares, Nicky et moi avions choisi notre métier ; nous connaissions les risques et nous les assumions. Nathaniel gagnait sa vie comme stripteaseur. Le plus gros danger qu'il affrontait chaque jour, c'était les fans un peu trop empressées qui tentaient de lui arracher son string sur scène ou de le suivre jusqu'à la maison après le spectacle. Nous aider à pister les monstres qui avaient bouffé le visage de Henry Senior ne faisait vraiment pas partie de ses attributions.

Chapitre 26

Nathaniel reniflait le sol et, de temps à autre, Ares trouvait des branches cassées, de la mousse piétinée ou d'autres signes de passage. Il était en mode « éclaireur indien », sans doute un reliquat du temps passé à jouer le « tireur d'élite éclaireur », mais c'était assez impressionnant et un peu surréaliste, en pleine montagne au milieu de la nuit, avec une énorme panthère noire qui marchait souplement près de lui.

Nous avançons lentement, parce qu'Ares tentait d'estimer le nombre de zombies, de gens ou de je ne sais quoi vers lesquels nous nous dirigeons. Moi, je voulais juste en finir. Mes omoplates étaient de plus en plus crispées. J'avais suggéré à Al d'appeler les SWAT, mais nous nous trouvions au milieu de nulle part, et, techniquement, la petite municipalité n'en avait pas. Officieusement, ils pouvaient réclamer des renforts à Boulder, ou même une équipe du FBI spécialisée dans la libération d'otages, mais dans les faits... nous étions seuls.

Était-ce la présence de Nathaniel qui me rendait si nerveuse ? Peut-être. Mais je n'aimais pas non plus ne pas savoir quel genre de créature avait tué Henry Senior. Si c'était juste des humains qui avaient pété les plombs, on se débrouillerait, mais si c'était quelque chose d'autre... Le seul zombie mangeur de chair que j'avais affronté avant ça avait bien failli me tuer. Mais il était pareil à un tueur en série désorganisé, qui massacrait ses victimes sans réfléchir et dévorait la plus grande partie de leur corps. Comparées à ça, les morsures sur le corps de Crawford étaient plutôt nettes.

Comment avait-on pu enlever les deux hommes à quelques mètres des autres volontaires ? Trop de questions et pas assez de réponses. Mais si nous pouvions sauver le fils... si nous arrivions à temps pour délivrer Henry Junior...

Je trébuchai et, si Nicky ne m'avait pas saisi le bras, je serais tombée.

— Ça va ? chuchota-t-il.

Je secouai la tête.

— Nous n'avons pas assez d'infos. Je ne sais même pas ce que nous cherchons.

Sans me lâcher, il se pencha vers moi pour dire à voix basse :

— Si Nathaniel n'était pas là, tu ne te ferais pas autant de souci.

Devant nous, je voyais la tête blonde d'Ares, presque spectrale au-dessus du cuir noir de son manteau. La panthère-garou qui le flanquait n'était qu'un morceau d'obscurité mouvante, encore plus dense que le

reste.

— Ce n'est pas juste à cause de lui ;

— Alors, qu'y a-t-il ? demanda Nicky.

Il était assez près pour que je l'embrasse, et j'avais envie de le faire ; ça m'aurait aidée à me sentir mieux. Les métamorphes de la même espèce que mes bêtes intérieures sont comme des doudous géants pour moi. Mais d'habitude je ne me laisse pas distraire à ce point au beau milieu d'une chasse. Qu'est-ce qui me tracassait autant ? La présence de Nathaniel ? Mon inquiétude pour lui me rendait-elle lâche ? *Non*, affirmait la crispation entre mes omoplates. *Il y a autre chose.*

Je m'arrêtai et levai les yeux vers Nicky.

— Pourquoi ont-ils exposé le corps au milieu de la clairière ? Pourquoi ne pas l'avoir caché ?

— Ils voulaient qu'on le trouve.

— Pourquoi enlever deux hommes et en tuer un aussi vite ?

— Ils sont peut-être morts tous les deux, Anita.

— Je le sais, mais si leurs ravisseurs voulaient qu'on trouve le corps du père, pourquoi ? Qu'avaient-ils à y gagner ?

— Les zombies ne planifient rien.

— Je n'ai jamais dit que c'était des zombies. Alors, qu'avaient-ils à y gagner ?

— Nous sommes sur leur piste.

— Ou ils nous attirent vers eux.

— Ils ne pouvaient pas deviner que Nathaniel et Ares seraient avec nous.

— J'ai déjà utilisé des métamorphes pour localiser des tueurs, et les infos en ont parlé.

— Tu penses que c'est un piège.

— Peut-être. Ou peut-être que je suis parano à cause de Nathaniel.

— Ne doute pas de toi. Que te dit ton instinct ?

— La crispation entre mes omoplates me dit qu'ils nous amènent là où ils veulent qu'on aille.

— Si tu as raison...

— C'est un piège.

— Et si tu as tort ?

— Ça pourrait coûter la vie à Henry Junior.

Je levai les yeux et ne vis plus ni Ares ni Nathaniel. C'était inacceptable. Je m'élançai, courant à demi, m'en remettant aux réflexes que j'avais développés enfant. La nuit, en forêt, il ne faut pas essayer de voir comme en plein jour, mais plutôt sentir la présence des arbres et du sol. Ce qui, en l'absence de sous-bois, était beaucoup plus facile que ça ne l'aurait été à une altitude inférieure.

Je me pliai en deux pour esquiver les branches. Nicky ne m'avait pas lâchée d'une semelle même si, avec son mètre quatre-vingts, je ne comprenais pas comment il faisait pour éviter de s'en manger une. Peu importait. Nous survivrions à quelques plaies et bosses. Par contre, s'il arrivait quelque chose à Nathaniel, je ne répondrais plus de rien.

La crispation de mes épaules se dissipa partiellement tandis que nous courions, et je sus que j'avais fait le bon choix.

— Qu'est-ce qui se passe ? lança Horton en nous voyant passer près de lui.

Je n'avais pas le temps de m'arrêter pour le lui expliquer. Je devais voir Nathaniel et Ares. Je m'inquiéterais de tout le reste plus tard. Eux aussi avaient dû se mettre à courir pour prendre autant d'avance. Eh merde !

Le premier cri déchira l'air rare de la montagne. J'accélérai. Nicky me dépassa ; avec mes jambes plus courtes, je n'avais aucune chance d'arriver à le suivre. Il dut parvenir à la même conclusion que moi et ralentit, mais j'aboyai :

— Protège Nathaniel ! Vas-y !

Il était ma Fiancée ; il fit ce que je lui ordonnais, parce qu'il n'avait pas le choix. Je me retrouvai seule dans le noir, courant aussi vite que je pouvais en direction des cris masculins. Puis un grondement de léopard résonna par-dessus ces derniers. La peur libéra un flot d'adrénaline dans mes veines, et j'accélérai encore.

Chapitre 27

Tout en courant, je fis passer mon fusil automatique devant moi. Mes bottes martelaient le sol ; les branches me giflaient ; mes poumons luttèrent pour respirer malgré la rareté de l'air et les battements désordonnés de mon cœur. Tout ce que j'entendais, c'était le rugissement de mon poulx dans ma tête. Je savais que, pas loin de moi, d'autres policiers fonçaient dans la même direction, tentant de rattraper ceux qui avaient pris de l'avance, mais ils n'étaient que des points rouges clignotants sur mon radar périphérique. Je m'accordai une seconde pour admettre que, si quelque chose me sautait dessus à ce moment précis, je ne le verrais même pas venir.

Entre les arbres moins denses à présent, j'aperçus des flashes de tirs d'armes automatiques. Je trouvai des réserves de vitesse que j'ignorais avoir et me forçai à accélérer encore, jusqu'à ce que mon souffle s'étrangle dans ma gorge et que des taches blanches dansent devant mes yeux. Alors je sus que je risquais de m'évanouir faute d'oxygène.

Je me forçai à ralentir suffisamment pour pouvoir respirer. Les taches blanches avaient presque disparu quand je distinguai des silhouettes entre les hauts troncs des pins. Un officier du département de police de Boulder tirait sur un zombie qui se tenait face à lui. Il n'avait pas vu l'autre zombie qui approchait par-derrière.

J'étais trop loin pour tirer avec précision, mais l'homme risquait de mourir avant que j'arrive à portée. Me calant contre un arbre, j'épaulai mon fusil, pressai ma joue sur la crosse et tentai de m'immobiliser complètement. Je fus forcée de retenir mon souffle. Mon poulx battait toujours follement, mais je n'avais pas le temps d'attendre qu'il se calme. Je visai l'arrière du crâne du zombie et appuyai sur la détente. Sa tête explosa en faisant gicler du sang et des fluides plus épais. S'il avait été humain, cela aurait suffi à le tuer, mais il ne l'était pas.

L'officier sursauta et pivota pour pouvoir affronter les deux zombies. Je m'écartai de l'arbre et me remis à courir, alors que le zombie sans tête vacillait, puis se ressaisissait et recommençait à marcher vers le flic. Même s'il n'était resté qu'un seul doigt de lui, ce doigt aurait continué à ramper jusqu'à ce que quelqu'un le brûle.

Je jaillis du couvert des arbres avec le fusil toujours calé contre l'épaule et balayai la clairière en quête de cibles. Je marchais les genoux pliés, à moitié accroupie comme me l'avaient enseigné les SWAT de St. Louis. Ce n'est pas très gracieux, mais ça vous donne une démarche plus stable quand vous comptez tirer.

La clairière était baignée par le clair de lune, et zébrée par le faisceau des lampes torches qui s'agitaient follement. Les flics tentaient d'éclairer leurs cibles. Et il y avait des zombies partout. Accroupi par terre près du seul bâtiment visible, un petit groupe de créatures mangeait quelqu'un – je ne voyais pas qui. Je faisais confiance à Nicky, à Ares et à la panthère de Nathaniel pour ne pas avoir fini en steak haché aussi vite. Je devais y croire et me concentrer pour me frayer un chemin vers l'autre côté de la clairière, celui que le bâtiment me masquait. Ils étaient forcément là-bas.

J'avais sur moi des grenades incendiaires qui feraient cramer les zombies ; le problème, c'est qu'elles feraient aussi cramer les gens. Je ne pouvais utiliser que mes flingues.

Le zombie dont j'avais explosé la tête sauta sur le dos de l'officier. Il était deux fois plus gros que lui, et l'homme tomba à genoux en glapissant. Il continua à tirer à bout portant sur l'autre zombie qui se tenait devant lui ; hélas ! Il lui avait collé son canon sur la poitrine. Si ça avait été un vampire, il aurait pu endommager son cœur suffisamment pour le tuer, mais un zombie... Les balles le faisaient à peine tituber.

Sur son dos, l'autre créature lui frappait la nuque avec son moignon de cou ensanglanté, comme si elle ne se rendait pas compte qu'elle n'avait plus de bouche et essayait de le mordre quand même. Le flic hurla quand le percuteur de son flingue cliqueta dans le vide et que le zombie toujours pourvu d'une bouche se pencha vers lui.

— Vos yeux ! criai-je.

Mais je n'avais pas le temps de vérifier qu'il m'avait entendue. Je tirai presque à bout portant dans la tête du zombie, qui explosa en faisant pleuvoir du sang, du cerveau et des fragments d'os. L'officier tomba à quatre pattes, des fluides sombres plein les cheveux.

— Enlevez-moi ça ! Enlevez-moi ça !

J'imaginai qu'il parlait du zombie sur son dos. Je collai l'extrémité de mon canon sur son épaule, à la jonction du bras et du torse, et je tirai. Le bras vola dans les airs, et le zombie partit en arrière. L'officier parvint à se dégager maladroitement, et faillit tomber sur le deuxième zombie qui rampait toujours à terre. La perte de sa tête semblait l'avoir désorienté davantage que son prédécesseur.

L'officier agitait les mains comme si les zombies étaient des araignées et qu'il ne voulait pas les toucher. Je lui saisis le bras et l'aidai à se mettre debout, puis l'entraînai à l'écart des deux zombies. Son visage était couvert de sang qui ne lui appartenait pas. Mais je reconnus Bush, qui avait gerbé sur la première scène de crime. Il avait les yeux exorbités, et il respirait tellement vite qu'il n'allait pas tarder à hyper-ventiler. Eh merde ! Je devais retrouver mes hommes, mais je ne pouvais pas le laisser dans cet état.

— Bush. Bush, vous m'entendez ? (Je le secouai jusqu'à ce qu'il focalise son regard sur moi). Calmez-vous.

Il acquiesça un peu trop rapidement.

— Vous êtes à court de munitions ? demandai-je.

— De toute façon, ça ne sert à rien. Ça ne les arrête pas.

— Il faut leur tirer dans la tête.

— C'est ce que vous avez fait, et ils ne sont pas morts. Ils sont censés mourir quand on leur fait exploser la tête.

— Seulement dans les films.

Bush m'agrippa le bras.

— Alors, on fait comment pour les tuer ?

— On ne peut pas.

— Mais... on fait quoi, dans ce cas ?

— Il vous reste des munitions, oui ou non ?

Il hocha la tête. Son souffle était redevenu régulier, et je vis son regard se raffermir comme il repoussait sa peur. Il éjecta son chargeur vide, en prit un autre à sa ceinture et l'enclencha d'un geste fluide, mécanique. Il allait s'en sortir.

— Tirez-leur dans la tête. Sans bouche, ils ne peuvent pas mordre.

Ni refiler cette saleté d'infection à qui que ce soit, ajoutai-je en mon for intérieur.

— Mais ils attaquent quand même, fit remarquer Bush.

— Parfois, oui, concédai-je. Restez avec moi. Et si d'autres zombies se jettent sur nous, tirez-leur dans la figure jusqu'à ce qu'ils n'aient plus de bouche, pigé ?

Il opina malgré le sang qui recouvrait toujours son visage. Il tenait son fusil à la verticale ; ses mains ne tremblaient presque pas, et ses yeux étaient redevenus normaux.

— Allez, Bush. On y va.

— Je suis juste derrière vous, marshal Blake.

— Je sais.

Nous avançâmes en abattant des zombies de droite et de gauche. À partir de ce moment, Bush ne gaspilla plus de munitions : il ne visait que la tête de ses cibles. Il apprenait vite. Tant mieux pour lui. Peut-être survivrait-il jusqu'à l'aube.

Chapitre 28

Nous extirpâmes le ranger Becker d'un monticule de zombies. Elle avait réussi à leur exploser la figure sans être mordue, pour ce que je pouvais en voir. Son partenaire avait eu moins de chance : il était mort, la gorge arrachée et les yeux vitreux au clair de lune. La tête du zombie qui l'avait tué continuait à lui grignoter la gorge, même si son corps avait disparu quelque part dans la clairière. La victime lui avait tiré dans le cou et avait réussi à sectionner sa colonne vertébrale, mais ça ne l'avait pas sauvée.

— Pete ! gémit Becker.

Je la forçai à se détourner de son partenaire.

— On ne peut plus rien faire pour lui. Bougez !

Bush m'aida à l'entraîner parmi le carnage de zombies décapités et de membres sectionnés. Toutes les créatures qui avaient réussi à tuer quelqu'un étaient en train de le bouffer, et les autres ne tarderaient pas à se joindre au festin, donc, d'une certaine façon, même les morts nous aidaient. Un zombie en train de bâfrer est un zombie qui n'essaie pas de tuer quelqu'un d'autre. Je n'avais jamais vu autant de mangeurs de chair hors d'un cimetière. D'où pouvaient-ils bien venir, bordel ?

J'entendis le feulement du léopard par-dessus les bruits de tir et les cris des officiers. Je sursautai violemment, comme si je venais de recevoir une décharge électrique. J'aurais bien voulu ouvrir ma connexion psychique avec Nathaniel mais, sachant que ça nous déconcentrerait tous les deux l'espace d'une seconde, je n'osai pas.

J'explosai la tête d'un autre zombie. J'avais changé d'arme, troquant mon fusil de chasse contre ma carabine. Je ne pouvais pas me laisser distraire, et Nathaniel non plus, sans doute. Je devais faire confiance à Nicky et à Ares pour le protéger jusqu'à ce que je puisse les rejoindre, de la même façon qu'ils comptaient sur moi pour me protéger toute seule.

Nous avons formé un cercle avec d'autres officiers ; tournés vers l'extérieur, nous balayons notre partie du champ de bataille. Finalement, nous atteignîmes l'angle du bâtiment, et je découvris mes hommes adossés à la roche nue de la montagne qui les surplombait. Nicky et Ares tiraient avec précision et efficacité. Accroupie à leurs pieds, l'énorme panthère noire feulait. Al, Horton et Travers étaient avec eux, mais un des bras de ce dernier pendait contre son flanc, inerte et ensanglanté. Il ne semblait pas y avoir d'autre blessé parmi le groupe.

Les voir ainsi tous ensemble desserra le nœud que je ne m'étais

pas autorisée à sentir dans ma poitrine, et le soulagement me fit tituber l'espace d'une seconde. Mais je me ressaisis et continuai à me frayer un chemin vers eux.

Nicky fit sauter la tête d'un zombie ; la panthère noire se jeta sur le corps pour le déchiqueter. Les trois flics restèrent très calmes devant ce spectacle, ce qui m'apprit qu'ils s'étaient réparti les tâches ainsi depuis un moment déjà – assez longtemps pour admettre que ça fonctionnait. C'est drôle ce qui peut vous sembler normal au milieu d'un combat.

Nous abattîmes les derniers zombies qui les entouraient. Nous étions en train de gagner. Puis un vent froid souffla sur ma peau, et j'eus le temps de crier :

— Des vampires !

— Où ça ? demanda Bush.

La porte du bâtiment s'ouvrit, livrant passage, non pas à des vampires, mais à d'autres zombies. Henry Junior les dépassait tous d'une tête.

Chapitre 29

Henry Junior était nu. Je lui jetai un rapide coup d'œil pour voir s'il avait été mordu. Il avait du sang séché plein le bas-ventre. Ses cheveux détachés tombaient sur ses épaules ; une moustache et une barbichette à la Van Dyke, semblables à celles que portait Requiem, soulignaient son visage.

Quelqu'un braqua sa lampe torche sur lui. J'eus l'impression qu'il était séduisant et qu'il avait le regard fixe. Choqué, peut-être ? Si tout ce sang lui appartenait, il y avait de quoi.

Le plus grand des zombies atteignait à peine le mètre quatre-vingts, de sorte que Henry ressemblait à une île jaillissant d'une mer de visages en putréfaction. Mais son bas-ventre... on aurait dit que les créatures avaient commencé leur repas entre ses jambes.

— Seigneur ! lâchèrent au moins deux des flics.

— Henry, appela Travers. Henry, c'est moi, Hank.

L'intéressé ne cilla même pas.

Quelque chose clochait, mais je ne savais pas quoi. Le seul mouvement était celui des morceaux de zombies éparpillés dans la clairière. Puis, je sentis un autre frisson d'énergie vampirique, à peine un souffle, rien qui suffise à faire réagir les objets saints, et les zombies bougèrent si vite que les autres policiers n'eurent aucune chance de les voir. Moi, je réussis à tirer dans la figure de celui qui me fonçait dessus. J'entendis deux détonations faire écho à la mienne, et je sus que c'était Nicky et Ares. Trois zombies sans tête s'écroulèrent dans un geyser écarlate. Il y avait beaucoup trop de sang pour des zombies, presque autant que si nous avions abattu des humains – ou des vampires. Je repensai au pouvoir que je venais de sentir. Pas des zombies, non : des vampires putréfiés. Super rares en Amérique.

Les trois qui restaient durent apparaître devant les flics comme par magie. Ce n'était pas un tour de passe-passe mental ; ils étaient juste incroyablement rapides. L'un d'eux empoigna Becker, qui hurla mais lui tira quand même dans la poitrine. La détonation me rendit presque sourde de l'oreille gauche, mais la créature s'écroula sur le sol, un trou fumant à l'emplacement du cœur. Ça en valait la peine.

D'autres tirs résonnèrent derrière nous, et je dus pousser Becker sur le côté pour voir Ares tombé à terre sous le poids d'un des vampires putréfiés. Nicky empoigna ce dernier à mains nues pour l'arracher à la hyène-garou. La dernière créature s'était jetée sur Travers, qui la repoussait avec son bras valide tandis que Horton s'efforçait de la mettre en joue. La panthère noire lui laboura le visage ; elle hurla et se rejeta en arrière. Les zombies ne ressentent pas

de douleur. Donc, nous avons bien affaire à des vampires.

Nathaniel lui lacéra la poitrine. Le vampire hurla de nouveau, dévoilant ses crocs étincelants, et trébucha sur des morceaux de zombies qui rampaient par terre. Les vieux vampires sont beaucoup plus agiles. Celui-ci devait être mort récemment.

Nicky passa un bras autour du cou du vampire qui avait plaqué Ares à terre, et il lui tordit une main dans le dos. Il était assez fort pour l'arracher à la hyène-garou et le contenir. Ares en profita pour ramasser son flingue, qu'il colla contre la poitrine du vampire en grognant « Cesse de gigoter ». Se rappelait-il qu'à bout portant même la balle d'une arme de poing traverserait le vampire et finirait sa course dans le corps de Nicky ?

Le vampire qui avait agressé Travers leva une main assez pourrie pour que je voie ses os dans la lumière des lampes torches. Il se toucha le visage, et je me rendis compte que c'était une femme. Pivotant, elle tendit une main suppliante vers... vers moi ? Si elle comptait m'attendrir, elle allait être drôlement déçue.

— Ne lui faites plus de mal, réclama Bush.

Je le regardai. Son visage était aussi flasque, son regard aussi inexpressif que celui de Henry Junior.

— Elle est si belle, murmura-t-il en détaillant le cadavre pourrissant.

Je lui donnai un coup de crosse dans la figure, et Becker me colla le canon de son flingue à l'arrière du crâne.

— Vous ne voyez pas combien elle est belle ? Nous devons l'aider, dit-elle d'une voix rêveuse, à moitié endormie.

Mais sa main ne tremblait pas. Si elle appuyait sur la détente, j'étais morte.

Ma croix s'embrasa d'une lumière blanche aveuglante, comme tous les autres objets saints dans les environs. Becker laissa retomber son arme, et je l'entendis jurer :

— Putain ! Que... ?

Je visai la vampire putréfiée, mais elle avait disparu. Je m'écartai des autres officiers et de leurs objets saints, essayant de voir où elle était passée.

Je l'aperçus fuyant entre les arbres dans la direction par laquelle nous étions arrivés. Je voulus la suivre, mais Henry Junior s'effondra, et je le rattrapai sans réfléchir.

— Si belle, elle est si belle, marmonnait-il.

Puis il s'évanouit, et je me retrouvai portant quelqu'un qui devait peser presque cent kilos de plus que moi. Heureusement que je suis plus costaud que je n'en ai l'air.

Un mélange de grondement et de gloussement hystérique hérissa mes cheveux dans ma nuque. Je pivotai vers la source du son. Le corps

d'Ares n'était plus qu'un enchevêtrement de membres, une ondulation de fourrure dorée et tachetée dans la lumière des lampes torches. Je supposai qu'il se transformait pour hâter la guérison de ses blessures.

Une hyène de la taille d'un poney se dressa sur ses pattes tremblantes et se secoua tel un chien qui sort de l'eau. Puis elle s'élança à travers la clairière. Je hurlai :

— Ares, non !

Mais il continua à filer ventre à terre, éclair de fourrure dorée qui disparut à l'angle du bâtiment. Une ombre s'élança à sa suite et disparut elle aussi.

— Nathaniel, non ! Putain !

Je déposai Henry Junior entre les bras de deux autres flics, sortis mes menottes et les tendis à Al.

— Elles sont assez solides pour immobiliser un vampire.

— On ne peut pas se contenter de le tuer ?

— Nous n'avons pas de mandat d'exécution. S'il meurt avant qu'on en obtienne un, ce sera comme si un suspect cassait sa pipe pendant une garde à vue.

— Cette chose n'a pas de droits, gronda Becker.

J'arrachai mon fusil de chasse aux lanières modulaires qui le maintenaient dans mon dos et le troquai contre ma carabine en répondant :

— Si, elle en a.

Puis je m'élançai vers les arbres.

— N'y allez pas, Blake ! protesta Al.

— Ça pourrait être un piège, gueula Horton.

— Je sais, jetai-je par-dessus mon épaule.

J'aurais peut-être abandonné Ares pour lui apprendre à faire le con, mais je ne pouvais pas laisser Nathaniel.

— Anita, attends-moi ! Appela Nicky.

— Rattrape-moi, répondis-je sans me retourner.

J'avais déjà pénétré sous le couvert des arbres quand il me dépassa. Je courais à toute allure sans me soucier des branches qui me giflaient le visage, du sol inégal ou de ce putain d'air rare. J'entendis la hyène pousser son cri glaçant et la panthère lui faire écho un instant plus tard. Merde, merde, merde !

Je me promis que, si Nathaniel s'en tirait indemne, plus jamais je ne l'emmènerais sur une scène de crime. Quand il hurla de nouveau, j'accélérai jusqu'à ce que le monde se réduise à des trainées noires et à la flagellation punitive des branches. Je baissai mes boucliers juste assez pour le sentir devant moi, songeai « *Oh, et puis merde !* ». Et les baissai davantage afin d'essayer de sentir aussi la vampire. Parfois j'y arrive, et parfois pas. Mais ce soir j'eus de la chance.

Elle m'apparut tel un feu glacé droit devant, non loin de l'endroit

où la chaleur de Nathaniel pulsait dans ma tête. Et ce n'était pas tout. Un autre vampire se trouvait près d'eux. Les métamorphes ne le percevraient pas avant qu'il soit trop tard.

Puisant dans des réserves de vitesse que j'ignorais posséder, je rattrapai Nicky. Il me jeta un coup d'œil et accéléra sans un mot. Je trébuchai mais ne me laissai pas distancer. Je n'étais pas sûre de pouvoir respirer, à plus forte raison me battre, lorsque nous arriverions, mais, par tout ce qui m'était sacré, j'arriverais à temps.

Chapitre 30

Des étoiles blanches et grises explosaient devant mes yeux ; mon souffle s'étranglait dans ma gorge ; ma poitrine était tellement comprimée que j'avais l'impression de faire une attaque, mais je sentais les vampires se rapprocher.

Je vis d'abord l'or terne du pelage de la hyène, puis l'obscurité ondula près d'elle, et je sus que c'était Nathaniel. La vampire se tenait devant eux, dos à un arbre énorme. Ils l'avaient acculée comme des chiens de chasse.

Je me laissai tomber à genoux sur le tapis d'aiguilles de pin. Mon fusil calé contre l'épaule, je posai ma joue sur la crosse et luttai pour viser malgré mon épuisement. Le monde tanguait autour de moi. Apparemment, mes capacités psychiques ne m'immunisaient pas contre le mal de l'altitude. Si je n'avais pas dû tenir une vampire en joue, j'aurais été ravie de vomir.

Je sentis l'énergie du second vampire et tentai de le localiser, mais ma vision tachetée me permettait tout juste de distinguer la première contre l'arbre.

— Il y a un autre vampire, je le sens.

J'étais essoufflée et je haletais, mais Nicky m'entendit et me comprit. Il scruta l'obscurité alentour.

— Je ne vois personne.

— Nathaniel, Ares, vous sentez un autre vampire ? appelai-je.

La panthère noire grogna en montrant les dents, puis leva la tête et huma le vent. La hyène fit de même. Je gardai l'essentiel de mon attention sur la vampire acculée, mais du coin de l'œil je vis renifler les deux métamorphes. Nathaniel retroussa ses babines pour faire parvenir l'odeur jusqu'à l'organe de Jacobson situé dans son palais, qui lui permettrait de la « goûter ». Puis il baissa la tête, éternua et fit un signe de dénégation. Il ne sentait pas d'autre vampire. Pourquoi ?

La première vampire se redressa et s'écarta de l'arbre. Toute son attitude avait changé ; même dans la pénombre, elle semblait différente. Ses longs cheveux foncés remuaient dans la brise... sauf qu'il n'y avait pas de brise.

Ma croix se remit à flamboyer, achevant de bousiller ma vision nocturne. Eh merde !

— Arrêtez tout de suite avec vos pouvoirs à la con ! ordonnai-je.

— Mais c'est tellement plus drôle, répliqua la vampire.

— Nicky, prouve-lui que je suis sérieuse. Tire juste au-dessus de sa tête.

— D'habitude, tu fais ça toi-même.

— Je suis capable de lui tirer dessus, mais juste à côté... Dans mon état, je risquerais de la toucher.

Sans discuter davantage, Nicky obtempéra. La balle se planta dans l'arbre à quelques centimètres du crâne de la vampire. La détonation ne me parut pas aussi forte qu'elle aurait dû, un peu parce que mon pouls tonnait à mes oreilles et que j'étais déjà à moitié sourde à cause de la fusillade précédente.

La hyène se mit à faire les cent pas, et la panthère noire hurla. Leur ouïe était bien plus sensible que la mienne. Je n'arrivais pas à imaginer quelle torture ça devait être pour elles.

— Pitié ! cria la vampire d'une voix claire et agréable. Pitié, ne me tuez pas !

Elle tendit les mains devant elle comme pour prévenir un coup, ou comme si ça pouvait la protéger contre nos balles. Ce qui n'était pas le cas.

La lumière de ma croix commença à s'estomper.

— Alors, cessez de jouer avec nous, répliquai-je d'une voix toujours essoufflée.

Saloperie d'altitude.

Des lampes torches se balançaient entre les arbres. Des policiers se précipitaient vers l'éclat résiduel de ma croix et les bruits de coups de feu. C'est l'un des trucs que j'aime chez les flics : ils courent vers les problèmes au lieu de s'enfuir dans la direction opposée.

— Encore un tour de passe-passe, et je lui dis de tirer, menaçai-je.

— Pour la blesser ou pour la tuer ? s'enquit Nicky.

J'aurais préféré qu'il ne le demande pas à voix haute, mais la distinction était importante, et un malentendu serait difficile à rattraper.

— Pour la blesser. On pourra toujours la tuer plus tard, alors que l'inverse...

— Pas faux, acquiesça Nicky, le fusil automatique à l'épaule et la joue appuyée contre la crosse.

La posture lui était très naturelle ; il donnait l'impression de pouvoir garder la vampire en joue toute la nuit.

Les autres flics nous rejoignirent dans un tourbillon de lampes torches et de vacarme. Certains d'entre eux se mirent également à viser la vampire. D'autres s'approchèrent de moi.

— Vous êtes blessée, marshal s'inquiéta Bush.

— Non.

— Alors, pourquoi êtes-vous assise par terre ? interrogea Becker.

— Couru trop vite.

— Vous avez le mal de l'altitude ?

J'acquiesçai, et cela la fit rire.

— Trop drôle. La grande méchante Anita Blake n'arrive plus à

respirer.

Ma vision s'était enfin éclaircie – hurra ! Je me levai lentement. Mes jambes tremblaient encore un peu, et Bush tendit une main pour me prendre le coude, mais il se ravisa avant de me toucher. Il me traitait comme il aurait traité n'importe lequel de ses collègues, et je pris ça pour le compliment que c'était.

J'allai rejoindre les autres auprès de la vampire. Ils n'avaient pas tenté de la menotter, et je compris qu'ils attendaient mon feu vert. Dans le noir, je reconnus la plupart de ceux que j'avais tirés hors du monticule de zombies tueurs, ou qui avaient joint leurs forces aux nôtres après s'être dégagés seuls. Je les avais aidés, et du coup ils étaient disposés à chasser des vampires en pleine nuit avec moi. Cool.

Je m'arrêtai entre la panthère noire et la hyène. Faisant confiance à Nicky pour garder la vampire en joue, je laissai mon fusil pendre au bout de sa bandoulière tactique et me mis à caresser chacun des deux animaux d'une main. La hyène à la fourrure dorée était encore plus grande que la panthère, si grande que j'aurais pu m'accouder à son dos.

La vampire détaillait les deux métamorphes, les yeux écarquillés. Quelqu'un braquait une lampe sur son visage tel un projecteur ; du coup, on voyait bien qu'un de ses yeux était brun et très vivant, tandis que l'autre était recouvert de ce film opaque qui se forme après la mort. De ce côté-là, les griffes de Nathaniel lui avaient ouvert la joue jusqu'à la mâchoire. La plaie saignait très peu, contrairement à celle de sa poitrine. Sa robe rose princesse imprégnée de sang lui donnait l'air d'une Valentine macabre. Une de ses épaules, pourrie, laissait entrevoir ses tendons et ses os, tandis que l'autre demeurait ronde et parfaite.

Pourquoi n'avait-elle pas utilisé ses pouvoirs pour se restaurer complètement ? Les vampires putréfiés ont deux formes, une normale et une en voie de décomposition. La plupart d'entre eux passent le plus gros de leur temps à se donner une apparence aussi humaine que possible, même si certains semblent apprécier la terreur et le dégoût que leur autre forme inspire à leurs victimes. Mais ce n'était pas le cas de celle-là.

— Pitié ! Ne me faites plus de mal, implora-t-elle.

— Vous avez bien fait du mal à Henry Senior, vous, répliquai-je.

— Qui ça ?

— L'homme dont vous avez déposé le corps dans le bosquet de trembles.

Elle détourna les yeux.

— Je ne voulais pas. J'étais enfin devenue assez forte pour embrumer leur esprit et leur faire croire que j'étais belle. Je n'en avais pas terminé avec le premier, mais il nous a forcés à lui faire du mal. Il

nous a forcés à lui faire du mal devant l'autre.

— Vous avez tué le père sous les yeux du fils.

Elle reporta son attention sur moi avec une peur non dissimulée.

— Je ne voulais pas.

— Personne ne vous a collé un flingue sur la tempe, répliqua Becker.

— C'est pire, chuchota-t-elle. Bien pire.

Je sentais l'autre vampire. Il était tout proche.

— Qu'est-ce qui est pire ? demandai-je.

— Lui, souffla-t-elle.

— Comment s'appelle-t-il ?

Elle secoua la tête ; une mèche de cheveux se détacha de son crâne et lui tomba sur la joue. Elle s'en saisit et se mit à pleurer.

— Seigneur ! Vous feriez peut-être mieux de me tuer. Tout plutôt que de vivre ainsi.

— Vous devriez réussir à vous donner une apparence humaine, au moins la nuit, fis-je valoir.

Elle me dévisagea, sa mèche de cheveux toujours à la main.

— Pardon ?

Je répétais.

— Si j'en étais capable, il me l'aurait dit. Il m'aurait récompensée. J'ai fait tout ce qu'il me demandait.

— Qui vous aurait récompensée ? insistai-je.

Elle regarda quelque chose d'invisible pour moi et dit : « Non, pitié ! ». Puis elle reporta son attention sur moi.

— Ce n'est pas moi. Ne me tuez pas. Il me contrôle, et je ne peux rien lui refuser.

Sa voix se fit distante, comme si elle écoutait quelque chose que nous ne pouvions pas entendre. Je sentis l'énergie la traverser tel un vent froid. Elle tourna son visage vers nous. Une autre personne nous regardait avec ses yeux. Je ne connaissais qu'un seul vampire capable d'en posséder d'autres aussi complètement.

— Le Voyageur, chuchotai-je.

— Non. Essaie encore.

C'était toujours la voix de la vampire, mais qui s'exprimait sur un ton très différent, un ton que j'aurais qualifié de masculin sans pouvoir expliquer pourquoi.

— Qui êtes-vous ? demandai-je.

— Devine, répéta, impérieux, le Maître qui avait possédé la vampire.

Alors ma croix et tous les autres objets saints s'embrasèrent de nouveau.

— Ne faites pas ça, sinon, nous la tuons, menaçai-je.

— Peu m'importe. J'en fabriquerai d'autres.

— D'autres vampires ?
— D'autres tout, dit-il d'une voix grinçante et sinistre.
— Ne la regardez pas dans les yeux ! m'écriai-je.
— Il y a toujours quelqu'un qui regarde, répliqua-t-il.
Je brandis ma croix devant moi au bout de sa chaîne.
— Laissez-la.

— Tu essaies de la sauver ? demanda-t-il, amusé.
— Elle a des droits. Pour l'avoir possédée, vous pouvez être inculpé d'enlèvement et d'invasion physique.

— Elle est à moi, à moi !
— Non, contrai-je en m'avançant, précédée par la lumière de ma croix et flanquée par Nicky, fusil à l'épaule.

Les deux bêtes nous suivirent en grondant.

— Elle est à moi !

— Non !

— A qui, alors ? A qui appartient-elle, si ce n'est à son créateur ?

— Elle n'appartient qu'à elle-même.

La vampire avait fermé les yeux pour se protéger contre l'éclat des objets saints.

— Tous les vampires appartiennent à quelqu'un, Anita Blake. Si elle n'est pas à moi, alors, à qui ?

— A moi, dis-je en plaquant ma croix sur son bras.

Le Maître de la vampire hurla, et, à travers la radiance blanche, je vis passer une haine intense sur son visage à moitié pourri. Puis sa présence s'évanouit ; je la sentis quitter la vampire, qui poussa un cri aigu chargé de désespoir.

Je retirai ma croix et la vampire s'affaissa contre l'arbre et se laissa glisser à terre. Personne ne tenta de la rattraper, pas même moi. Tandis que nos objets saints redevenaient ternes, elle leva la tête en clignant des yeux et se mit à pleurer.

— Je suis désolée, je suis tellement désolée.

— Je sais.

— Vous l'avez chassé. Vous l'avez chassé ! Merci, merci, merci !

Pensait-elle qu'il était parti pour toujours ? Qu'une brûlure d'objet saint avait suffi à l'en délivrer à jamais ? Le soulagement sur son visage me disait que oui. Et je ne la détrompai pas, parce que nous avons besoin de l'interroger, et, si elle me considérait comme son sauveur, elle me raconterait sans doute tout ce que je voudrais savoir. Et puis ce n'est pas une bonne idée de pulvériser les espoirs de quelqu'un quand on n'a rien d'autre à mettre à la place.

Un des autres officiers avait une paire des nouvelles menottes. La vampire me laissa les lui passer sans protester. Elle répétait en boucle :

— Merci. Je suis vraiment désolée.

Ares s'écroula par terre, toujours sous sa forme de hyène. Ses

pattes avaient cédé sous lui. Je poussai la vampire dans les bras du flic le plus proche en lui recommandant de ne pas la regarder dans les yeux.

Nicky et la panthère noire s'étaient accroupis près d'Ares. Je les rejoignis.

— C'est quoi, son problème ?

Nicky leva une main dans la lumière des lampes torches. Elle était couverte de sang et de poils dorés. Ce fut alors que l'odeur me frappa – cette odeur que j'avais sentie à l'hôpital. Eh merde ! Je me laissai tomber à genoux près de la hyène.

— Non ! Putain, non !

Ares frissonna et convulsa. Puis sa fourrure se rétracta, comme si l'énergie qui s'écoulait de lui révélait son corps humain jusque-là emprisonné dans une gangue de glace. Il aurait dû rester sous sa forme animale pendant au moins quatre heures, peut-être dix. Un métamorphe ne reprend son apparence humaine avant ça que s'il est assez puissant pour forcer son corps à le faire, s'il est mort ou trop grièvement blessé pour conserver sa forme animale.

Retenant mon souffle, je cherchai le pouls d'Ares dans son cou. Là, je sentis une veine battre sous mes doigts.

— J'ai un blessé, hurlai-je. Appelez une ambulance !

Chapitre 31

Pendant que nous attendions que Bush revienne avec l'auxiliaire médical resté dans la clairière, Nicky comprima la plaie à mains nues. Je lui tendis des gants en latex.

— Je ne peux rien attraper, Anita.

— Ares a bien été contaminé, lui.

Nicky fronça les sourcils, mais ne discuta pas davantage et enfila rapidement les gants avant de poser de nouveau ses mains sur la plaie.

Toujours sous sa forme de léopard, Nathaniel renifla la blessure et feula. J'entrepris d'ôter mon gilet pare-balles.

— Que faites-vous, marshal ? interrogea Becker.

— Je veux lui donner mon tee-shirt pour comprimer la plaie, mais pour ça il faut que je me déshabille.

Seule une poignée d'officiers étaient restés dans les bois pour nous protéger au cas où d'autres méchants nous attaqueraient – même si j'en avais entendu un dire : « On est plus en sécurité avec eux ». Je crois qu'il parlait de nous trois.

Mon gilet tomba par terre dans un fracas métallique d'armes qui s'entrechoquent. J'ôtai mon tee-shirt, le pliai en quatre et le tendis à Nicky. Il le prit avec ses mains maculées de sang noir, porteur de l'infection que nous n'avions toujours pas réussi à identifier. Les autres gens mordus ce soir étaient-ils contaminés eux aussi ? Leurs morsures ne ressemblaient pas à des morsures de vampires, plutôt à des morsures d'humains ou de zombies. Les vampires et les métamorphes pouvaient-ils contracter cette mystérieuse infection ? Si oui, c'était nouveau.

Je renfilai mon gilet pare-balles. Ça grattait un peu avec juste mon soutien-gorge en dessous, mais ça arrêterait quand même une balle perdue le cas échéant. Et puis il fallait bien que je mette mes armes quelque part. Quand le gouvernement a rendu les gilets obligatoires, j'ai longtemps détesté ça. Maintenant, je trouve que c'est plutôt pratique.

— Joli soutif, commenta quelqu'un.

Je levai les yeux vers les officiers rassemblés autour de nous. Je ne savais pas qui avait dit ça, je savais juste que c'était un homme, ce qui n'écartait que Becker. J'hésitai à m'énervier, mais c'est vrai que c'était un joli soutif en dentelle noire.

— Merci, dis-je simplement avant de serrer les lanières du gilet pour pouvoir remettre mon blouson par-dessus.

— Vous avez la culotte assortie ?

Eh merde ! En ne réagissant pas au premier commentaire, je

n'avais réussi qu'à l'encourager. Je levai les yeux.

— Qui a dit ça ?

Les officiers se dandinèrent, mal à l'aise, puis s'écartèrent pour laisser le plus jeune d'entre eux seul face à moi. Il avait joué au con et ils ne le couvriraient pas, pas ici, pas alors que des gens saignaient et mouraient.

La panthère noire se pressa contre ma jambe tel un gros toutou. Nathaniel voulait sans doute me rappeler de ne pas tuer nos alliés. Je lui passai un bras autour du cou et caressai sa fourrure chaude réconfortante, ce qui aida à faire retomber ma tension.

— Et vous êtes l'agent... ?

— Connors. Agent Connors, énonça-t-il clairement en soutenant mon regard.

— D'accord, agent Connors. L'homme qui saigne à mes pieds, celui qui a été blessé en se battant à votre côté contre des vampires et des zombies mangeurs de chair, est mon ami. Vous aussi, vous devez avoir des amis blessés – ou pire – dans la clairière, pas vrai ?

Il acquiesça de la tête.

— Désolée, je n'ai pas entendu, vous pouvez utiliser votre voix extérieure ? réclamai-je.

C'était presque un soulagement de pouvoir m'énervier pour un détail pareil.

— Oui, lança Connors avec une pointe de colère.

— Dans de telles circonstances, spéculer sur les sous-vêtements d'une collègue vous semble-t-il approprié ?

— Non.

— Ravie de savoir que nous sommes d'accord sur ce point.

Bush revint en courant, un autre officier sur les talons. Il me le présenta comme l'agent Perkins.

— Je vous ai entendue réclamer une ambulance, mais... il y a beaucoup de blessés.

Il s'agenouilla près d'Ares et détailla son corps nu.

— C'était la hyène ?

— Oui.

Il enfila trois paires de gants les unes par-dessus les autres avant de faire signe à Nicky de reculer. Puis il braqua une lampe sur le cou d'Ares et secoua la tête.

— Travers a une blessure du même genre à la poitrine. C'est l'infection qui a contaminé le shérif Callahan.

— Ouais.

— La plaie ne semble pas se refermer. Je croyais que les lycanthropes guérissaient mieux que les humains.

— Les blessures causées par d'autres créatures surnaturelles se referment toujours moins vite, expliquai-je.

— Donc, ça ne guérit pas parce que c'est une morsure de vampire ?

— C'est ça.

La panthère noire se frotta contre moi. Je passai mes mains dans sa fourrure.

— Tout va bien, Nathaniel.

Il me poussa de nouveau, et je baissai les yeux vers lui. Son regard n'avait rien d'animal. Il essayait de me dire quelque chose. Je baissai mes boucliers un peu plus pour tenter de « voir » ce qu'il souhaitait partager avec moi. Soudain, je fus submergée par des images grisâtres, l'odeur de la nuit, la sensation de son corps contre le mien, mais pas de la façon dont un être humain les aurait perçus.

Je remontai mes boucliers en m'accrochant à sa fourrure pour ne pas tituber. J'avais entrevu des choses, mais c'était comme les pièces d'un puzzle qui auraient été mélangées par terre. Même si je savais qu'elles formaient une image, je ne voyais que des formes colorées en désordre.

L'énergie de Nathaniel se déversa sur ma peau, embrasant l'extrémité de mes nerfs telle une nuée de baisers électriques. Sa fourrure ondula sous mes mains, et pour la première fois sa forme humaine à la peau brûlante, comme fiévreuse, émergea de son corps animal tandis que je le tenais contre moi. Le pouvoir de la métamorphose me fit frissonner.

— Oh, Seigneur ! s'exclama Becker derrière nous.

Je me demandai si c'était le spectacle de la transformation qui lui avait fait dire ça, ou la vue de Nathaniel accroupi nu, seulement dissimulé par la cascade de ses cheveux auburn. Elle n'avait rien dit quand Ares avait repris sa forme humaine, mais Ares était blessé et inconscient. Quelqu'un qui souffre, ce n'est pas sexy. Nathaniel, par contre... Il était blotti dans la courbe de mon bras et contre mon corps comme si telle avait toujours été sa place. Et même si j'adorais caresser son léopard, ça, c'était beaucoup mieux.

— Je ne t'avais jamais vu te retransformer aussi vite, commenta Nicky de l'autre côté d'Ares et de l'agent Perkins.

— Je n'avais encore jamais essayé, répondit Nathaniel d'une voix qui tremblait un peu.

Je le serrai contre moi en m'émerveillant de la chaleur de sa peau, de la douceur de ses cheveux. J'enfouis mon visage dans ces derniers comme d'autres gens vident un verre cul sec pour calmer leurs nerfs. Mes doigts rencontrèrent le cuir épais de son collier un peu trop large pour son cou humain.

— Tu es censé t'évanouir après t'être retransformé, ajouta Nicky.

— Au cas où ça arriverait... Anita, tu te souviens du vampire qui m'a mordu dans le Tennessee ?

Je connaissais déjà l'existence des vampires putréfiés, mais j'ai appris qu'ils pouvaient infecter quelqu'un avec leur morsure quand l'un d'eux a attaqué Nathaniel. Je le revis, hurlant de douleur dans une chambre d'hôtel... Il serait mort si Asher et Damian n'avaient pas aspiré la maladie de son corps au péril de leur propre vie. Asher était assez puissant pour s'en remettre, mais Damian a failli pourrir à mort. Je l'ai sauvé en le laissant se nourrir de moi, et en prenant le risque de connaître le même sort. Mais comme c'était moi qui lui avais demandé de sauver Nathaniel, je devais essayer. C'était avant la formation de notre triumvirat, avant que Nathaniel devienne mon animal à appeler et Damian mon serviteur vampire. Ça me semblait si loin à présent !

— Comment aurais-je pu oublier ? répondis-je en serrant Nathaniel plus fort contre moi.

Je n'arrivais pas à croire qu'autrefois je refusais de l'aimer et de coucher avec lui, alors qu'aujourd'hui il était l'une des personnes les plus importantes dans ma vie.

— Ares n'a qu'une seule forme animale, comme moi à l'époque. Lui non plus, il ne pourra pas guérir tout seul.

Je me figeai contre Nathaniel. Puis je relevai la tête et plongeai mon regard dans le sien.

— Ares n'a qu'une seule forme animale ? répétais-je.

— Tu l'ignoris ?

— Il est costaud et dominant. Je pensais que ça lui en donnait automatiquement deux.

— Ce n'est pas toujours le cas, intervint Nicky.

— Je ne comprends rien à ce que vous racontez, déclara Perkins, et j'ai des patients à finir de préparer pour l'arrivée de l'hélico.

— Et Ares ? demandai-je.

— Je l'enverrai avec la deuxième fournée.

— Non, protesta Nathaniel. Il faut le transporter à l'hôpital le plus vite possible.

— Les lycanthropes peuvent guérir de tout. Les places sont comptées à bord de l'hélico. Je ne peux pas faire passer un lycanthrope avant un humain blessé.

Je regardai Nathaniel.

— Tu veux dire que l'infection va progresser aussi vite chez Ares que chez toi dans le Tennessee ?

— Probablement.

— Vous voyez bien qu'il a récupéré, commenta Perkins.

— J'ai bénéficié d'une aide assez particulière, dont nous ne disposons pas pour le moment, contra Nathaniel en me dévisageant d'un air grave.

Il voulait dire que nous n'avions pas de vampires sous la main, et que, même si nous en avons, ils devraient être assez puissants pour

guérir Ares sans se faire contaminer.

Je reportai mon attention sur Perkins.

— Croyez-moi, ça le tuera aussi sûrement que l'agent Travers.

— Les lycanthropes ne peuvent pas contracter d'infection, insista-t-il.

— Nathaniel a survécu parce que nous disposions d'une aide surnaturelle. Sans cela, il serait mort. C'est à ma connaissance la seule infection fatale pour les métamorphes. Je vous jure que je ne vous mens pas pour obtenir un traitement de faveur. Je suis allée à la morgue ; j'ai vu le corps des victimes qui avaient succombé à cette infection. Une morsure près de n'importe quelle artère majeure peut infecter les organes vitaux. Si ça atteint le cerveau ou le cœur d'Ares, il mourra.

— Vous n'en savez rien, contra Perkins. Alors que, moi, je sais que trois des hommes qui attendent cet hélico seront morts d'ici à deux heures ou moins sans des soins médicaux plus poussés que ceux que je peux leur donner.

— Quand vous prélevez le cœur ou le cerveau d'un métamorphe, il ne guérit pas, il meurt. Si l'infection atteint un de ces organes, le résultat sera le même que si quelqu'un les avait fait exploser avec une cartouche.

— Les médecins savent mieux ralentir l'infection à présent.

— Avec le traitement approprié, oui. Mais les métamorphes ont un métabolisme plus rapide que celui des humains, et je crains que l'infection ne se propage plus vite chez eux.

Perkins me dévisagea, les yeux plissés. Je me retins de lui hurler après. Nathaniel m'étreignit plus fort, essayant de m'apaiser pour que je ne m'énerve pas. Il avait raison. Si je criais après le gentil auxiliaire médical, il se braquerait contre moi, et Ares ne serait pas à bord du premier vol.

— Ecoutez, marshal, j'ai deux hommes qui ne tiendront pas plus d'une heure, sans compter Travers.

— Il y a combien de places dans l'hélico ?

— Six. Rien de plus gros qu'un Black Hawk ne pourrait se poser dans cette clairière.

— Vos deux blessés graves, plus Travers, plus Ares. Ça rentre largement, calculai-je.

Perkins pinça les lèvres d'un air funeste.

— Ne le prenez pas mal, mais je dois choisir en fonction de la gravité des blessures et des chances de rétablissement. Même si j'accepte le fait que votre ami est infecté comme Travers, ça ne change rien. D'après ce que j'ai compris, les médecins devront découper la chair infectée. Nous n'avons pas de sang de lycanthrope à transfuser, surtout pas d'AB négatif – le groupe de votre copain selon Nicky. C'est

le plus rare de tous ; il n'y en a jamais assez.

Je ne pris pas la peine de demander comment Nicky connaissait le groupe sanguin d'Ares. Je lui poserais la question plus tard, une fois qu'Ares serait sauvé.

— Un lycanthrope peut recevoir du sang humain, c'est l'inverse qui est déconseillé, pour ne pas risquer d'infecter l'humain.

— Dans la plupart des États de l'Ouest, Colorado y compris, on ne mélange pas les poches de sang pour les lycanthropes et les humains ordinaires.

— Vous voulez dire que, même si on l'emmène à l'hôpital, on ne pourra pas l'opérer faute de sang ?

Perkins acquiesça.

— Oui. Je suis navré.

— Et si vous disposiez d'un lycanthrope O négatif ?

— Une seule personne pourrait peut-être donner assez de sang pour une opération de ce type, mais où trouver un donneur universel atteint de lycanthropie ?

— Ici, dis-je en agitant la main.

— Vous êtes lycanthrope et O négatif ?

— Je porte le virus – plusieurs souches différentes, même – mais je ne me transforme pas.

— Impossible.

— C'est ce qu'on n'arrête pas de me répéter, mais mes premières analyses sanguines positives datent d'il y a trois ans déjà, et je n'ai toujours pas bougé.

Il cligna des yeux, perplexe.

— Si vous me mentez, Blake...

— Je vous jure que non. Le service des marshals a le résultat de mes analyses. Consultez mon dossier, vous verrez.

Il me dévisagea d'un air soupçonneux.

— L'hélico arrive, annonça Nicky.

— Je n'entends rien, dit Perkins.

— Moi non plus mais, si Nicky dit qu'il arrive, il ne devrait plus tarder.

A peine avais-je terminé ma phrase que je distinguai le bruit rythmique des pales de l'hélico dans le lointain. Et, oui, il se rapprochait.

— Ça y est, je l'entends.

— Moi, toujours pas.

Deux minutes s'écoulèrent avant que Perkins ne perçoive le bruit à son tour. Comme je suis toujours entourée de métamorphes et de vampires, en temps normal, j'oublie facilement que j'ai une ouïe surhumaine.

Je fis une chose qui m'arrive très rarement.

Je suppliai Perkins.

— Pitié ! Ne le laissez pas mourir. Pas comme ça.

Il fronça les sourcils.

— Bon, bon, d'accord. Est-ce que Nicky peut le porter jusqu'à la clairière ?

— Oui, répondit l'intéressé.

— Alors, suivez-moi. Vous allez devoir nous accompagner, Blake. On vous mettra dans l'équivalent d'un strapontin, et seulement si le pilote confirme que l'appareil peut supporter votre poids en plus de celui des blessés.

— Je suis légère.

— Priez pour l'être suffisamment.

Nicky souleva Ares sans effort et emboîta le pas à Perkins. Nathaniel prit ma main gauche et dit tout bas :

— Tu en es où, avec ta phobie de l'avion ?

Je me raidis, faillis trébucher et m'arrêtai.

— Putain de merde ! soufflai-je avec conviction.

— Tu n'y as même pas pensé, pas vrai ?

— Si je peux le sauver, je le ferai.

Nathaniel me pressa la main.

— Ça, c'est ma chérie.

— Oui.

Nous nous embrassâmes doucement en marchant, jusqu'à ce qu'une branche se prenne dans les cheveux de Nathaniel. Ce ne serait pas la dernière. Becker ôta l'élastique de sa queue-de-cheval et le tendit à Nathaniel pour qu'il puisse tresser ses cheveux – ce qui exposa complètement son corps nu. Parfois, les bonnes actions sont récompensées dans la foulée.

Chapitre 32

Parfois, mais pas toujours. L'intérieur du Black Hawk n'était guère spacieux. Derrière les sièges du pilote et du copilote, il y avait la place pour trois brancards et deux strapontins destinés aux ambulanciers. L'un d'eux resta au sol pour aider Perkins avec les blessés qui feraient partie du prochain voyage. Nous entassâmes Travers et Ares sur un côté et attachâmes un troisième officier entre strapontins et brancards. Le temps que tout le monde soit en place, on pouvait à peine respirer là-dedans. J'ai dit que j'étais claustrophobe en plus du reste ?

Les brancards occupaient tout mon champ de vision. Ne pas voir l'extérieur m'aiderait. J'avais dû faire passer ma carabine et mon fusil de chasse devant moi pour pouvoir m'asseoir et boucler mon harnais. La vibration régulière du moteur me traversait tout le corps comme pour me punir. La nausée qui m'avait assaillie dans les bois après mon sprint revint à la charge, et je me concentraï sur ma respiration pour la tenir à distance – tout en feignant de ne pas me trouver à bord d'un engin de mort qui faisait un potin d'enfer, avec le sol des dizaines de mètres plus bas.

Un cri me parvint à travers mon casque et le vacarme ambiant. Je levai les yeux. Ares tentait de s'asseoir. L'ambulancier, qui s'était juste présenté comme « Lawrence » sans préciser s'il s'agissait de son prénom ou de son nom de famille, défit son harnais et voulut le forcer à se rallonger, mais les gesticulations du métamorphe le firent basculer en arrière. Si je n'avais pas tendu la main pour le retenir, il serait tombé sur le blessé du milieu – qui ne bougeait pas davantage que Travers.

— Ares, tout va bien ! hurlai-je.

Lawrence se rassit dans son siège, me permettant de voir le métamorphe. Celui-ci tourna vers moi des yeux écarquillés par la frayeur. Il se calma un peu comme je défaisais mon harnais et m'approchais prudemment afin de ne pas piétiner le troisième homme. Je dus m'accrocher aux autres brancards, mais leurs occupants étaient inconscients, et ils ne m'en voulurent pas.

Lawrence parla dans mon casque.

— Vous pouvez le calmer pour que je vérifie ses signes vitaux ?

— Oui.

A ce moment, nous traversâmes une zone de turbulences. Encore mal assurée sur mes jambes, je chancelai. Ares me retint. Je lui abandonnai ma main gauche, nos avant-bras pliés comme si nous allions faire un bras de fer. Je sentis un spasme le parcourir. Il se

tordit sur son brancard avec une grimace de douleur. Je vis ses lèvres remuer ; il disait quelque chose, mais je ne l'entendais pas à travers mon casque. Je soulevai un des écouteurs et me penchai vers lui.

— Il y a... un problème.

Je tournai la tête pour lui crier à l'oreille :

— Tu es blessé.

— Non, c'est autre chose.

Il se tordit de nouveau, et sa main se crispa sur la mienne à me faire mal. Avant que je ne puisse protester, sa poigne se desserra. Je lui touchai le visage pour qu'il me regarde et dis :

— L'infirmier doit t'examiner. Tu le laisses faire, d'accord ?

La douleur fit rouler ses yeux en arrière, mais il articula :

— D'accord.

Je me retournai et fis signe à Lawrence. Je voulus lâcher la main d'Ares, mais celui-ci s'y accrocha comme s'il avait peur de se noyer. Alors je me contentai de m'écarter en tendant son bras. Du moins cela l'empêcherait-il de frapper Lawrence une seconde fois. Si l'infirmier avait besoin de plus de place, je regagnerais mon siège, mais dans le cas contraire, si ma présence aidait Ares, je resterais.

Lawrence se débrouilla pour me contourner, mais à peine avait-il touché Ares que celui-ci convulsa violemment. Si je ne lui avais pas tenu la main, son bras aurait de nouveau balayé Lawrence. Je l'agrippai plus fort et lui criai à l'oreille :

— C'est bon, Ares. Il est là pour t'aider.

— Je dois juste vous examiner. Je ne vous piquerai pas, je ne vous ferai rien, cria Lawrence.

— Non, protesta Ares d'une voix étranglée.

— Laisse-le faire son boulot, ordonnai-je.

Ses yeux virèrent au doré des yeux de hyène, et l'énergie de sa bête remonta le long de mon bras avant de descendre le long de ma colonne vertébrale.

— Surtout ne t'avise pas de te transformer ici ! m'exclamai-je.

— Peux pas... m'en empêcher... il veut que je le fasse. Le vampire... le Maître... c'est... il contrôle ma bête, haleta Ares.

— Pas à travers une morsure. C'est impossible.

— Il faut... se poser. Je ne tiendrai pas. Il... il m'appelle.

— Non, c'est impossible, insistai-je.

— L'infection... elle porte un peu de lui... Ce n'est pas juste une maladie, c'est... c'est lui.

— Mais qui ?

Ares hurla à gorge déployée – un cri inarticulé et déchirant. Quand il retrouva l'usage de la parole, il gémit :

— Mal, ça fait mal !

— Ares, non !

Il tira sur mon bras, et je me retrouvai le visage à quelques centimètres du sien, mais à l'envers, comme s'il avait posé sa tête sur mes genoux. Sa main broyait presque la mienne.

— Je ne serai plus moi une fois transformé. Tu comprends ? Je ne serai, plus moi. Il... me contrôlera. Il... me contrôlera.

— Merde !

J'avais chuchoté, mais mon expression dut indiquer à Ares que j'avais compris, parce que la tension qui l'habitait se relâcha en partie. Il me faisait confiance pour gérer le problème. J'espérais en être capable, mais franchement...

— Ça veut dire ce que je crois ? interrogea Lawrence.

— Il faut se poser tout de suite.

L'infirmier secoua la tête.

— Impossible.

— Il faut sortir Ares d'ici avant qu'il ne se transforme.

Il activa son micro.

— Il y a un endroit où se poser à proximité ?

— Négatif, répondit la voix du pilote dans mon casque.

Ares convulsa de nouveau, et l'énergie de sa bête me hérissa tous les poils du corps. Il gronda assez fort pour que Lawrence puisse l'entendre par-dessus le vacarme de l'hélico. Les yeux écarquillés, l'infirmier débita précipitamment dans son micro :

— On a un gros problème. Il faut regagner le sol au plus vite.

Devant nous, le copilote se retourna dans son siège.

— C'était quoi, ça, putain ?

— Un métamorphe, répondit Lawrence.

— Se poser, ce serait bien, hurlai-je.

— Négatif. Je répète : négatif. Il n'y a aucun endroit sûr à proximité, dit le pilote.

J'activai mon micro.

— Le métamorphe est sur le point de se transformer. Il faut le faire sortir avant.

— On nous a assuré qu'il se contrôlait ; sans quoi, on ne l'aurait jamais laissé monter à bord, protesta le copilote.

— Il se contrôle en temps normal. Faites-moi confiance. Il doit sortir d'ici.

— Le point d'atterrissage le plus proche est à dix minutes. Il arrivera à tenir jusque-là ?

— Ares, appellei-je.

Il me dévisagea avec ses yeux de hyène. Son corps convulsa, et je faillis hurler. Il allait me broyer la main s'il continuait comme ça.

— Ares, tu m'entends ?

— Oui, gronda-t-il.

— Dix minutes. Tu dois tenir dix minutes, jusqu'à ce qu'on se

pose.

— Pas sûr... d'y arriver.

— Accroche-toi. On va te sortir de là. Mais tu dois tenir.

Il se tordit de nouveau, et je dus dégager la main pour ne pas qu'il la casse.

— Désolé, dit-il.

Puis il poussa un hurlement plus animal qu'humain.

Lawrence recula, mais il n'avait que son strapontin où se réfugier. Le pilote nous jeta un coup d'œil par-dessus son épaule et parla dans son micro à cause du vacarme.

— C'est quoi, ce bordel ?

— Il faut qu'on se pose.

— Sept minutes.

— Anita ! glapit Ares.

Je me positionnai de façon qu'il puisse me voir mais ne lui tendis pas ma main pour qu'il la tienne.

— Je suis là.

— Bute-moi.

— Hein ?

— Bute-moi avant que je ne me transforme. (Il se tordit de douleur sur son brancard). Vous ne pourrez pas m'échapper là-dedans.

— Plus que sept minutes, Ares. Sept minutes. Tiens bon !

Un hurlement à vous glacer le sang dans les veines s'échappa de sa gorge – un hurlement de hyène.

— Je vais vous attaquer. Je ne serai plus moi. Je le sens. Seigneur, Seigneur ! Bute-moi ! (Il tourna son regard fou vers Lawrence et tendit un doigt vers lui). Toi, bute-moi !

L'infirmier secoua la tête.

— Je suis là pour vous sauver, pas pour vous tuer.

— Anita !

— Je suis là, Ares.

— Ne le laisse pas... m'utiliser... comme ça.

Il se mit à hurler aussi vite qu'il arrivait à reprendre sa respiration. Des spasmes et des secousses agitaient son corps en continu à présent. Sous sa peau, je voyais les muscles et les ligaments se déchirer pour se reconfigurer. Ares résistait à la transformation, ce qui la rendait plus lente mais beaucoup plus douloureuse. Il essayait de nous donner du temps.

— Ça fait toujours aussi mal ? interrogea Lawrence.

Je secouai la tête et lui expliquai.

— Vous pourriez écarter les autres blessés de lui ?

— Pour les mettre où ?

Bonne question. Il n'y avait nulle part où aller. Travers était coincé au-dessus d'Ares, et le troisième homme dont je ne connaissais

même pas le nom était attaché au milieu. Merde, merde, merde !

Les hurlements cédèrent la place au rire glaçant des hyènes. De la fourrure ondula, des os se déplacèrent comme si une main géante avait écrasé le corps humain d'Ares pour le démanteler avant de le reconstituer. Je n'avais jamais vu de métamorphe se transformer ainsi. En plus du fluide transparent habituel, un liquide écarlate jaillit et aspergea l'intérieur de l'hélico. Du sang. Il éclaboussa l'homme du milieu, et, l'espace d'un instant, je craignis qu'il ne s'insinue dans ses plaies pour le contaminer. Puis d'autres problèmes prirent le pas sur celui-là.

Ares fit sauter les sangles qui l'attachaient au brancard et tenta de s'asseoir, mais il n'avait pas la place de se redresser avec Travers au-dessus de lui. Il roula sur lui-même, nous présentant son dos. La pénombre le dissimulait presque entièrement, mais je voyais encore ses muscles et ses os bouger sous la couverture.

J'entendis le pilote crier à la radio :

— Mayday, mayday !

Lawrence se harnacha à son siège. Je restai debout, agrippant les brancards d'une main et dégainant mon Browning de l'autre. Oui, la carabine ou le fusil auraient été plus efficaces, mais la balle aurait traversé Ares et la carlingue de l'hélico. Celle du Browning se contenterait de faire un gros trou dans le métamorphe. Je n'avais aucune envie d'en arriver là, mais j'ai fait la formation spéciale pour avoir le droit de porter une arme en avion, et elle couvre tous les transports aériens. Je sais donc que les hélicos non plus n'aiment pas qu'on les change en passoire. Peu importe ce qu'on vous montre dans les films, si vous endommagez les pales, vous vous écrasez. Si vous endommagez le moteur, pareil. Un avion peut voler avec un seul réacteur, ou même planer un moment s'il n'a plus de réacteur du tout. Mais une fois que ses pales cessent de tourner un hélicoptère tombe comme une pierre. Si je devais tuer Ares de toute façon, autant ne pas tous nous entraîner dans la tombe avec lui.

Le Black Hawk frissonna et entama sa descente.

— J'ai trouvé une clairière, mais ça va être juste ! hurla le pilote. Accrochez-vous !

J'envisageai de me rasseoir et de me harnacher, mais je n'étais pas sûre de pouvoir abattre Ares avant qu'il ne se jette sur le pilote et le copilote. Et je leur avais assuré qu'il ne se transformerait pas en vol, mais je m'étais trompée. Donc, je restai debout entre eux et la créature qui se tordait sur son brancard.

Un grondement sourd, maléfique, résonna dans la cabine. J'agrippai mon flingue plus fort, verrouillai mes jambes du mieux que je pus et visai le tas d'ombres mouvantes. Le seul avantage, c'était que, sous sa forme animale, Ares était trop gros pour se mouvoir

facilement dans un espace aussi exigü. Oui, c'était dangereux pour nous, mais ça lui compliquait la tâche. Du moins tentais-je de m'en persuader lorsque je sentis quelque chose racler le dessous de l'appareil.

— Les arbres ! glapit Lawrence.

Le pilote luttait pour atterrir dans une clairière minuscule, et il avait touché la cime des arbres alentour. Ce qui n'était pas trop grave tant qu'il n'abîmait pas les pales. Mais l'appareil bringuebalait, et je ne pouvais pas garder l'équilibre en me tenant d'une seule main. Je tâchai de ne pas tomber sur le troisième blessé et de me tenir prête à tirer sur Ares si nécessaire.

La hyène roula sur elle-même et tenta de s'extirper de son brancard, mais l'espace d'un instant elle se retrouva coincée sous Travers tel un cauchemar poilu, pâle et compressé. J'étais toujours à moitié affaissée, me retenant d'une seule main pour ne pas tomber par terre, et tous mes angles de tir possibles mettaient Travers en danger.

Lawrence hurla, mais je n'avais pas d'attention à lui consacrer. Je devais trouver un meilleur angle.

Le métamorphe se propulsa en avant de toutes ses forces, brisant le brancard sous lui et soulevant celui de Travers. Il se dégagea et se jeta sur Lawrence qui était assis face à lui. L'ambulancier avait déjà sorti son flingue, car il tira avant moi. J'atteignis Ares à la poitrine, mais sus que ça ne suffirait pas à l'arrêter.

Lawrence hurla de nouveau. À califourchon sur le troisième blessé, j'enfonçai le canon de mon Browning dans la fourrure dorée et tirai deux fois de plus, mais toujours vers le milieu du corps. Je ne réussis qu'à irriter le métamorphe, qui pivota vers moi et plongea.

Dans l'espace exigü, son poids me cloua sur le blessé. Je vis ses énormes mâchoires ensanglantées, ses yeux fous, et, au moment où je tirais dans sa gueule, deux autres détonations retentirent.

J'eus l'impression de recevoir un coup de batte de base-ball dans le flanc. J'avais le souffle coupé, et je savais que je ne pourrais jamais le reprendre si je ne tuais pas mon agresseur.

Un bras apparut dans mon champ de vision. La hyène engloutit la main qui brandissait un flingue. Du sang m'éclaboussa la figure en même temps que quelqu'un hurlait.

Puis une forte secousse ébranla l'appareil. Nous étions posés.

Quelqu'un nous tomba dessus. La hyène se redressa pour l'attaquer. Je crus d'abord que c'était Lawrence, mais la grande porte coulissa de son côté, et je vis que c'était l'infirmier qui l'avait poussée.

J'étais coincée sous l'arrière-train de la hyène, qui était littéralement assise sur moi. Je vidai mon chargeur dans ce que je pouvais atteindre de son corps. Même si ça ne suffisait pas à la tuer, ça aurait dû la gêner, la ralentir. Pourtant, elle se leva et disparut.

Je me redressai en position assise. Lawrence s'était affaissé sur le seuil, l'épaule déchiquetée et la jugulaire arrachée – mort, ou mourant. Dehors, j'aperçus des lumières et une maison. Nous nous étions posés dans un putain de quartier résidentiel et Ares était en liberté au milieu des familles avec leurs gamins. Merde !

Je reportai mon attention sur l'avant de l'appareil, mais le pilote était occupé à faire un garrot au copilote. C'était lui qui venait de se faire arracher la main et de me doucher avec son sang.

Je me forçai à me lever et à m'approcher de la grande porte. Lâchant le Browning vide, je fis passer mon fusil devant moi et cherchai Ares des yeux. Je ne m'attendais pas vraiment à le trouver, pensant qu'il avait filé depuis longtemps. Mais la soif de sang l'avait submergé, et il avait repéré des proies.

Une voiture était arrêtée dans l'allée de la maison. Derrière les vitres, j'aperçus des enfants livides. Une femme était à demi accroupie près de la portière conducteur ouverte, les cheveux et les vêtements soufflés en arrière par les pales du Black Hawk qui ralentissaient lentement. Je n'étais pas certaine qu'elle ait vu l'énorme hyène – contrairement à ses gamins.

Ce fut l'un de ces moments cristallins où tout ralentit, vous donnant l'illusion que vous avez une éternité devant vous. Les moindres détails se découpent tels des bijoux aux arêtes tranchantes.

Je vis les enfants se mettre à hurler dans la voiture. Je vis la femme lever un bras pour se protéger les yeux contre la terre et les débris soulevés par le souffle de l'hélicoptère. Je vis la hyène à la fourrure souillée de sang s'élancer vers elle.

J'épaulai mon fusil, actionnai l'interrupteur de la visée nocturne et braquai le point lumineux sur l'arrière-train de la créature. Lorsque je tirai, la balle de calibre 6.8 balaya ses pattes sous elle. La hyène fit volte-face et me jeta un regard qui n'était pas celui d'un animal. Puis elle s'élança à l'écart de la femme et des enfants, en direction des bois qui bordaient le jardin. Si elle s'enfonçait entre les arbres, je la perdrais.

Je calai mon épaule contre l'ouverture du Black Hawk désormais arrêté, et je retins mon souffle. Dans ma tête, j'entendis la voix d'Ares me donnant des conseils au stand de tir. C'était un tireur d'élite. Moi, je m'entraîne généralement sur des cibles distantes de vingt-cinq à cinquante mètres. La hyène se trouvait déjà à plus d'une centaine de mètres de moi, et elle s'éloignait davantage à chaque seconde. Elle avait plus d'une dizaine de balles dans la peau, et ça ne la ralentissait même pas. Cent vingt mètres, cent cinquante, peu importait. J'avais sa tête dans ma lunette, comme Ares me l'avait montré.

« Précède la cible. Dans quel sens souffle le vent ? ».

J'avais toujours eu du mal à estimer la direction du vent.

J'appuyai sur la détente.

La hyène effectua un saut périlleux et s'écroula dans une flaque d'obscurité à la lisière des arbres. Je devais être sûre de mon coup. Je descendis de l'appareil en titubant. Mon flanc était tout engourdi, ce qui n'était pas normal.

Il me fallut une éternité pour traverser le jardin en tenant mon fusil épaulé. Un projecteur balayait le sol devant moi et me suivait. J'entendis un autre hélicoptère mais gardai mon regard braqué vers l'endroit où Ares était tombé.

Le pilote me rejoignit, le fusil également à l'épaule. Il dit quelque chose que je ne compris pas. La lumière blanche et crue du projecteur révéla Ares gisant dans l'herbe. Il était redevenu humain, mais il n'avait plus de tête. Il faudrait l'identifier en utilisant ses empreintes digitales, parce que, pour les empreintes dentaires, c'était foutu.

Je détaillai ce qui restait de lui et lâchai mon fusil, qui se balança au bout de sa bandoulière. Puis je tombai à genoux.

— Vous êtes blessée ? me demanda le pilote.

Je commençai par secouer la tête, puis pris conscience que mon flanc me faisait mal. Je posai ma main dessus et la retirai couverte de sang.

— Merde !

Lentement, je m'affaissai dans l'herbe et me retrouvai allongée sur le dos, regardant le second hélicoptère et son projecteur. C'était l'appareil d'une chaîne de télé. Nous allions passer en direct aux infos locales. Merde et re-merde !

Le pilote revint avec une trousse de secours et comprima la blessure de mon flanc. J'aurais parié que c'était le copilote qui m'avait touchée en tirant sur la hyène. Foutue balle perdue.

Je tournai la tête vers le corps écroulé à un mètre de moi. Je détaillai l'homme mort à un mètre de moi. Je regardai ce qui restait d'Ares, ce que ma balle lui avait fait. Il aurait été tellement impressionné que j'arrive à toucher ma cible à une telle distance, si fier d'avoir enfin réussi à m'apprendre à tenir compte de la direction du vent ! Et peut-être lui aurais-je laissé croire que je l'avais estimée en un clin d'œil, mais ça n'était pas le cas. J'étais toujours infoutu d'en tenir compte pour un tir à longue portée, mais je ne le lui aurais probablement pas dit. C'était un truc de mec, et, à cette pensée, je me mis à pleurer.

J'entendis le hurlement lointain d'une sirène d'ambulance. Le pilote comprimait ma plaie trop fort ; je me redressai à demi en protestant : « Ah ! Vous me faites mal ». Je n'aurais pas dû bouger aussi vite. La nuit se changea en un flot d'ombres et de rubans colorés, et quand l'obscurité s'étendit sur le monde je n'essayai même pas de lui échapper.

Chapitre 33

Un murmure de voix me réveilla. Je tentai de remuer mon bras gauche, et quelque chose m'en empêcha. J'ouvris les yeux. Une perfusion était plantée dans le creux de mon coude. On m'avait attaché l'avant-bras à une planche ; autrement dit, j'avais dû essayer d'arracher l'aiguille plusieurs fois pendant que j'étais inconsciente. La lumière du moniteur me paraissait trop forte dans la pénombre qui entourait mon lit à rambardes métalliques, mais son « bip » était lent et régulier.

— Vous êtes de retour parmi nous. Tant mieux.

Penchée vers moi, une infirmière me sourit. Elle avait parlé très bas, et comme si elle lisait dans mes pensées elle m'expliqua :

— Votre fiancé a fini par s'endormir. Pauvre garçon.

Je suivis la direction de son regard vers le fond de la chambre, où une petite table était entourée par deux chaises et un canapé. Micah dormait sur ce dernier avec une mince couverture et un oreiller pas plus épais qu'une gaufrette. Ses cheveux s'étaient échappés de sa tresse et formaient un halo sombre autour de son visage blême. Dans cette position, il semblait plus jeune et plus fragile.

— Comment va son père ? chuchotai-je. Le shérif Callahan ?

Ma voix était rauque, et j'avais la gorge sèche. Comme la perfusion m'hydratait, ça voulait dire que j'étais restée dans le coaltar un moment.

— Aussi bien que possible, répondit l'infirmière.

Puis elle s'affaira à prendre mon pouls et fourra un thermomètre sous ma langue avant de se déplacer suffisamment pour que je voie que quelqu'un d'autre était assis à mon chevet. Et c'était aussi bien que je ne puisse pas parler, sans quoi je me serais écriée : « Edward ! »

Ses cheveux blonds étaient toujours coupés court et bien coiffés ; jamais je ne les ai vus autrement. Ses yeux d'un bleu pâle aussi froid qu'un ciel d'hiver n'exprimaient pratiquement rien parce que j'étais la seule à le regarder, mais il était assis comme son alter ego : une cheville sur le genou opposé, exhibant l'indigo foncé de son jean, les marques plus claires des coutures le long de la jambe et ses santiags marron, brodées ton sur ton. Un chapeau de cow-boy blanc, au bord plié et marqué juste comme il faut, reposait sur son genou. A force d'être porté, il avait viré à l'ivoire, ce qui contrastait avec le vrai blanc de sa chemise dont les manches roulées jusqu'au coude révélaient des avant-bras musclés.

Son insigne pendait à son cou au bout d'une lanière. Autrement dit, il n'était pas Edward pour le moment mais Ted Forrester, marshal

fédéral rattaché à la branche surnaturelle, comme moi. Aujourd'hui, il est quasiment marshal à plein-temps, mais quand je l'ai rencontré Ted Forrester était un exécuter de vampires et Edward un assassin aux services extrêmement coûteux. Il se spécialisait dans les métamorphes et les vampires parce que les humains étaient devenus des proies trop faciles, et qu'il s'ennuyait.

Je ne sais toujours pas trop ce que le gouvernement connaît de la véritable identité d'Edward. Mais c'est en bossant sur une affaire avec lui que j'ai entendu le nom de Van Cleef pour la première fois et rencontré des gens qui s'étaient entraînés avec lui, ou qu'il avait formés personnellement. Edward n'aime pas beaucoup parler de ce type.

— Salut, Ted, dis-je en toussant pour m'éclaircir la voix.

Comme l'infirmière se tournait vers lui, il me sourit. Ses yeux brillèrent et parurent d'un bleu plus vif tout à coup. Il avait remis son masque de Ted – et aussi il approuvait le fait que j'avais utilisé le bon nom.

— Salut, toi-même, répondit-il d'une voix basse mais gaie : la voix de Ted.

Edward. Un coup vous le voyez, un coup vous ne le voyez plus, il a si bien développé son identité de Ted qu'il s'est fiancé à une veuve mère de deux enfants. Donna connaît une partie de sa vie professionnelle, mais pas tout. Au début, j'étais en pétard contre lui et lui en voulais d'utiliser cette femme et ses gamins comme couverture. Puis je me suis rendu compte qu'il les aimait vraiment. Je ne comprends toujours pas ce qu'il trouve à Donna, mais d'un autre côté il a un peu de mal avec les hommes de ma vie. Donc, un partout balle au centre.

L'infirmière récupéra le thermomètre et me sourit.

— Pas de fièvre. Le docteur voudra peut-être vous faire encore un scanner avant de vous laisser sortir, mais vous récupérez remarquablement bien. Les facultés de guérison des lycanthropes ne cesseront jamais de m'étonner.

J'aurais pu répliquer que techniquement, je n'en étais pas une puisque je ne me transformais pas, mais je m'abstins. A force de protester, un jour, je ne serai plus crédible du tout.

— Pourquoi un scanner ?

— Vous avez le bassin fêlé.

J'écarquillai les yeux, puis fronçai les sourcils.

— Je me souviens d'avoir marché après avoir été blessée.

— Oui, mais c'est une petite fêlure, et, à en juger la vidéo, vous deviez être sous le coup de l'adrénaline et du choc. Ça aide le corps à ne rien ressentir jusqu'à ce que le danger soit passé.

— La vidéo ?

— Vous êtes passée aux infos.
— Sur une chaîne nationale, précisa Edward à voix basse.
— Je vais prévenir le docteur Cross que vous êtes réveillée.
— Vous pouvez m'enlever la perf ?
— Le docteur Cross voudra vous voir d'abord.
— Je peux avoir de l'eau, ou au moins des glaçons ?
— Je vais demander. Je m'appelle Becky. Sonnez si vous avez besoin de quoi que ce soit.

Elle tira un rideau fixé à des anneaux métalliques et sortit par la porte située de l'autre côté. J'attendis que cette dernière se referme, puis demandai à Edward :

— Comment se fait-il que tu sois là ?
— Je suis venu aussi vite que j'ai pu.
— Je veux dire, pourquoi ? Qui t'a appelé ?
— J'ai essayé de te joindre sur ton portable jusqu'à ce que quelqu'un décroche. On m'a passé Micah.

— Tu avais vu les infos, devinai-je.
Il acquiesça.
— Et donc tu as foncé ?
— Tu en ferais autant pour moi.
— Ouais, admis-je.
— Ce que j'ai du mal à croire, c'est que tu ne m'aies pas appelé plus tôt.

Je fronçai les sourcils.
— Pourquoi ?
— Tu es en pleine apocalypse zombie, et tu ne m'invites pas ?

Il posa la main sur son chapeau tout en haussant les épaules – un geste de Ted. Pourtant, nous étions seuls. J'imagine que, si vous restez sous couverture trop longtemps, les frontières finissent par se brouiller. N'empêche que ça me perturbe toujours de voir Edward adopter les attitudes de Ted plutôt que l'inverse.

— D'abord, je ne savais pas qu'il s'agissait d'une apocalypse zombie, et, pour l'amour du ciel ! N'utilise pas cette expression en présence d'un journaliste.

— Trop tard.
— Merde ! murmurai-je avec conviction.
Edward acquiesça.
— Mais la grande nouvelle, c'est que tu as tué le redoutable métamorphe, sauvant ainsi une mère et ses enfants.

Je détournai les yeux, soudain fascinée par mes mains posées sur le drap. Je revoyais les gamins au visage pressé contre la vitre, la femme qui se couvrait le visage de ses mains tandis que le souffle de l'hélico fouettait ses cheveux. Je revoyais l'énorme hyène...

— Je suis désolé pour Ares. C'était un bon combattant.

Le meilleur compliment qu'Edward puisse faire. Je hochai la tête.

— En effet.

— Et je suis encore plus désolé que tu aies dû l'abattre toi-même.

Je soupirai

— Et moi donc.

— Le pilote et le copilote ne semblaient pas comprendre pourquoi il avait pété les plombs. Ares contrôlait sa bête ; sans quoi, il n'aurait pas été l'un de tes gardes. Que s'est-il passé pour que ça tourne aussi mal ?

— Tout ce qu'il a pu me dire, c'est que quelqu'un le forçait à se transformer.

— Il a été mordu par la vampire possédée ?

— Oui.

— Ça n'aurait pas dû suffire pour qu'il tombe sous le pouvoir de son Maître.

— Je sais bien.

— Donc, toi aussi, c'est la première fois que tu es confrontée à ce genre de cas ?

— Si un autre flic m'avait raconté cette histoire, je lui aurais dit qu'il se trompait, qu'il devait y avoir une autre explication. Que peut-être la morsure s'était infectée et avait rendu Ares fou de douleur.

— Jamais tu n'aurais cru que la morsure d'un intermédiaire suffirait pour permettre à un Maître vampire de contrôler quelqu'un comme Ares.

— Pas de cette façon-là, non. J'aurais dit qu'il fallait au moins un contact visuel direct, seul ou en plus de la morsure.

— Est-ce que tu as senti cet autre vampire ?

— Dans les bois, quand il a possédé la femelle, je m'attendais à ce qu'il se trouve tout près. Son énergie était si forte !

— Assez forte pour infecter Ares non seulement avec cette maladie pourrissante, mais avec sa volonté.

— Ouais.

— C'est impossible.

— Ouais.

— Mais c'est arrivé quand même.

— Ouais.

Nous nous regardâmes pendant une longue minute.

— Ça va être difficile de chasser et de tuer une créature qui passe d'un corps à l'autre aussi facilement ; fit remarquer Edward.

— On vient juste de le faire, non ? lui rappelai-je.

— Tu veux parler de Très Chère Maman ?

— Ouais. Un pur esprit qui sautait de vampire en vampire.

— Elle voulait te posséder et garder ton corps.

— Sans ça, je ne crois pas que j'aurais pu l'immobiliser assez

longtemps pour la tuer.

— Mais elle n'avait pas ce pouvoir pourrissant.

— Non, en effet. Même si, techniquement, tous les autres vampires descendent d'elle.

— Je n'ai jamais vraiment cru que Marmée Noire était la toute première vampire.

— Moi non plus, mais, à défaut d'être la première, elle était sacrement vieille. La seule créature aussi ancienne à laquelle j'ai été confrontée, c'était le Père du Jour.

— Et tu l'as tué à Las Vegas.

— *Nous* l'avons tué, rectifiai-je.

Edward secoua la tête.

— Je n'étais pas là quand tu lui as porté le coup fatal. Il va sur ton tableau de chasse.

— Tu parles comme si on comptait les points.

— Moi, je les compte. Pas toi ?

Je réfléchis.

— Non, je suppose que non. Oh ! Je connais le nombre, hein, mais c'est parce qu'en tant que marshal on doit remplir de la paperasse à chaque exécution.

— Tu ne notes pas lequel d'entre nous tue les créatures les plus puissantes et les plus dangereuses ?

Je haussai les épaules et secouai la tête.

— Non

— Zut alors ! Du coup, c'est beaucoup moins drôle d'être en avance sur toi.

— Tu n'es pas en avance sur moi.

Il eut un large sourire, curieux mélange d'Edward et de Ted.

— Tu vois que tu comptes.

Je souris aussi, un peu gênée.

— Je ne compte pas précisément, mais je suit ta carrière.

— Tu comptes. Simplement, tu ne veux pas l'admettre.

— Je ne me sens pas en compétition avec toi, mais je sais qu'officiellement j'ai plus de victimes que toi à mon actif.

— Ajoute les victimes officieuses, et je t'enfonce carrément.

— Tu es plus vieux.

Il partit de son vrai rire, celui qu'il n'a commencé à utiliser qu'après avoir rencontré Donna et ses enfants, comme si elle lui avait donné la permission de ressusciter certaines parties de lui auxquelles il avait dû renoncer pour devenir Edward.

— Il n'y a vraiment pas moyen de pioncer tranquille ici.

Micha s'assit sur le canapé en se frottant les yeux.

— Désolée, dis-je. Rendors-toi On va faire moins de bruit.

— Non. Tu es réveillée. Je veux en profiter.

Il était torse nu, de sorte qu'on pouvait voir les muscles habituellement planqués sous ses fringues. Micah ne deviendra jamais un malabar, ce n'est pas dans ses possibilités génétiques, mais, à condition d'avoir l'œil, on pouvait voir ses muscles fins rouler sous sa peau quand il bougeait. Il s'approcha de mon lit. Il était pieds nus et avait gardé son pantalon de costard en guise de bas de pyjama. J'avais envie de toucher sa peau nue – je veux dire, encore plus que d'habitude.

— Je suis restée dans les vapes combien de temps ? demandai-je.

— Vingt-quatre heures.

Micah toucha doucement ma main gauche dans laquelle était toujours plantée l'aiguille de la perf. Je lui tendis la droite, par-dessus mon ventre.

— Tu ne préfères pas la garder libre pour tirer en cas de besoin ? s'étonna-t-il.

— Edward est là. Je pense qu'il peut gérer la porte.

Micah sourit.

— Sans doute.

Il se pencha et m'embrassa – un baiser doux et chaste dans la mesure où Edward était là. Je dégageai ma main de la sienne, la fis remonter le long de son bras nu et la posai dans sa nuque. Ses cheveux me chatouillèrent la peau. Je l'attirai avidement contre moi. Il se laissa aller quelques instants, puis s'écarta. Je ne voulais pas le lâcher. Il dut ôter ma main de son cou. Il me scruta de ses yeux vert doré.

— Tu as besoin de te nourrir.

— Je ne veux pas de l'horrible gelée de l'hôpital.

— Je m'en doute.

— Elle te regarde comme si elle allait te bouffer, commenta Edward.

— Ça arrive parfois quand elle a faim.

— Je peux vous laissé.

— Attendons de voir si le docteur veut bien la laisser partir. Je n'ai pas envie qu'on nous surprenne en train de nous envoyer en l'air dans un lit d'hôpital. Et puis je dois aller prendre des nouvelles de mon père et de Nathaniel.

— Qu'est-ce qu'il a, Nathaniel ?

— Mal de l'altitude, retour trop rapide à sa forme humaine, choc traumatique.

Sans compter que j'ai dû le vider de ses forces pour me guérir, songeai-je par-devers moi. Edward est l'une des rares personnes possédant un insigne qui connaît la vérité sur mes pouvoirs métaphysiques, mais tout de même.

— Est-ce qu'Anita l'a drainé de son énergie pour se soigner ? demanda Edward.

Micah et moi le dévisageâmes d'un air pas nécessairement amical.

— Je me suis déjà trouvé dans les parages quand Anita devait nourrir l'ardeur en urgence. Comme elle était trop amochée pour coucher avec quelqu'un, elle devait se débrouiller autrement.

— Logique, acquiesçai-je.

— Je le suis la plupart du temps.

Micah quêta mon approbation du regard. J'opinai.

— Ce n'est pas aussi simple que ça, mais en gros, oui. L'accumulation de tout ce qui s'était déjà passé, plus la blessure d'Anita l'ont vidé de ses forces.

— Comment va Damian ? m'enquis-je.

— Bien, mais il s'est nourri plus que d'habitude hier soir.

— Et les autres ? m'inquiétai-je.

Damian est un vampire. S'il se goinfre trop, il risque de faire des dégâts.

— Bien aussi, pour ce que j'en sais.

— Tu ne pouvais pas juste répondre « oui » ?

— J'ai passé les dernières vingt-quatre heures à faire la navette entre trois chambres d'hôpital, celles de mon père et des deux amours de ma vie. Tu m'excuseras de ne pas être aussi diplomate que d'habitude.

— Désolée.

Micah sourit.

— Pas grave. Je suis juste content que tu sois réveillée.

— Moi aussi.

— Je vais m'habiller et aller voir Nathaniel.

— Embrasse-moi d'abord.

— Je ne suis pas encore parti. Je dois remettre ma chemise et mes chaussures.

Il retourna vers le canapé et commença à fouiller dans un petit sac de voyage que je ne me souvenais pas d'avoir emporté. Puis il se dirigea vers la salle de bains – la porte entre le lit et la fenêtre avec une trousse de toilette et une brassée de vêtements. Il s'arrêta sur le seuil.

— Si le docteur te propose de la fameuse gelée d'hôpital, prends-la. Tu devras nourrir l'ardeur rapidement, mais en attendant, manger quelque chose de solide t'aidera à la contrôler. Tous les gens que tu embrasseras comme tu viens de le faire avec moi ne se maîtriseront pas aussi bien.

Je me retins de me tortiller d'embarras.

— Je ne réclamaïs pas de sexe.

Micah me dévisagea d'un air entendu.

— Je te jure que non, protestai-je, sur la défensive.

Autrement dit, je me mentais à moi-même. Je sentais l'ardeur

croître en moi. J'avais récupéré à une vitesse surnaturelle, mais ça aurait forcément un prix. Même si Nathaniel en avait déjà payé une partie.

— Je m'habille. Si elle commence à faire le coup des mains baladeuses à quelqu'un d'autre, frappe à la porte, dit Micah à Edward.

— Je ne vais pas me mettre à peloter des inconnus, protestai-je.

Micah sourit.

— J'ai fait venir le reste des gardes. La plupart d'entre eux sont d'accord pour te nourrir, et presque aucun ne se contrôle aussi bien que moi.

Je voulus croiser les bras sur ma poitrine, mais la perf m'en empêcha. Je me contentai d'une moue boudeuse.

— Je serai sage.

— Contente-toi de ne rien faire d'embarrassant devant Edward.

— Il y a des flics plein le couloir, se plaignit ce dernier. Est-ce que tout le monde pourrait s'habituer à m'appeler Ted ?

Micah hocha la tête.

— Contente-toi de ne rien faire d'embarrassant devant Ted. Ou devant les autres flics, d'ailleurs. Considère-les comme des pères potentiels. Ne fais rien que tu ne voudrais pas qu'ils te surprennent en train de faire. Sans parler de ma mère, de mon frère et de ma sœur, qui passent parfois prendre de tes nouvelles.

Je me laissai aller contre mon oreiller, toute humeur combative envolée.

— C'est bon, j'ai compris.

— Tant mieux. Je t'aime.

— Moi aussi, je t'aime.

Micah s'enferma dans la salle de bains, et la pièce me parut encore plus sombre tout à coup.

Puis quelqu'un frappa à la porte et l'ouvrit sans attendre que je dise « Entrez ». Je ne fus pas surprise de voir que c'était mon docteur. En revanche, je fus quelque peu surprise de découvrir que c'était un vampire.

Chapitre 34

Le docteur Cross, médecin et vampire, était un grand homme mince aux cheveux que la plupart des gens auraient qualifiés de noirs, mais qui ne l'étaient pas comparés aux miens ou à ceux de Jean-Claude. Il rit, révélant la pointe délicate de ses crocs.

— Je sais, un vampire nommé docteur Cross, c'est assez ironique, mais je m'appelais déjà ainsi avant de devenir un mort-vivant.

— Donc, c'est juste une heureuse coïncidence ? lançai-je.

Il acquiesça joyeusement et déroula le stéthoscope qu'il portait autour du cou. Sa frange était plus épaisse d'un côté, et elle se balançait en avant comme il se penchait vers moi. Elle lui tombait presque dans les yeux, mais pas tout à fait. Je fus saisie par une brusque envie de tendre la main pour la repousser en arrière. Ça ne me ressemblait pas de vouloir toucher un inconnu.

J'entendis l'eau se mettre à couler dans la salle de bains. Micah prenait une douche. Il devait être nu et couvert de savon... Je l'aurais volontiers rejoint.

Le docteur Cross mesurait plus d'un mètre quatre-vingts, et il n'assumait pas sa taille aussi bien que certains des hommes de ma vie. Donc, il se tenait un peu trop voûté au-dessus de moi. Il ouvrit le col de ma blouse d'hôpital juste assez pour pouvoir y introduire son stéthoscope et le poser au niveau de mon cœur. Il jeta un coup d'œil à Edward.

— Il va falloir que j'examine la plaie, marshal Forrester. Vous voulez bien nous laisser ?

— Ça ne me dérange pas, lui assura Edward.

Je fronçai les sourcils.

— J'apprécierais un peu d'intimité.

Il secoua la tête.

— Désolé.

— Je vous promets que je ne la mangerai pas, dit le docteur Cross en souriant.

Mais il avait toujours la main à l'intérieur de ma blouse et le stéthoscope posé entre mes seins. Pourtant, il avait fini d'écouter mon cœur... Je me demandai s'il était conscient de s'attarder de manière inappropriée. Mon pouls accéléra. Que m'arrivait-il ? En principe, je me contrôlais mieux que ça.

— Oh ! Ce n'est pas ça que je crains, répliqua Edward en rendant son sourire au docteur Cross.

Je le foudroyai du regard, et il prit son air le plus angélique. Je voulais lui ordonner de sortir, et en même temps je savais qu'il valait

mieux que je ne me retrouve passeule avec le vampire. Mais une partie de moi s'en fichait.

Le docteur Cross reporta son attention sur moi. Il avait des yeux marron, avec un cercle de gris irrégulier autour de la pupille. Je me demandai s'il les considérait comme noisette.

— Docteur Cross, dit Edward sur un ton vif.

Le vampire sursauta comme s'il ne s'était pas rendu compte qu'il me regardait fixement dans les yeux sans bouger, à la façon d'un humain hypnotisé.

— Désolé. Je dois être plus fatigué que je ne le pensais.

Il se hâta de remettre son stéthoscope autour de son cou, de rabattre le drap et de soulever ma blouse. Comme d'habitude, celle-ci était bien trop grande pour moi ; ça faisait beaucoup de tissu à écarter pour atteindre mon flanc.

— J'aurais peut-être mieux fait de passer par en haut, plaisanta-t-il.

— Peut-être, concédai-je.

— La taille unique, cette grosse blague, commenta Edward.

Le docteur Cross sourit, puis baissa les yeux vers ma blessure et se rembrunit. Il se positionna dos à Edward pour lui dissimuler ma nudité, et j'appréciai qu'il ménage ainsi ma pudeur. Mais comme il était penché sur moi, sa frange lui cachait les yeux, et ça m'embêtait. Je voulais les voir.

Il me toucha le flanc.

— C'est remarquable. On dirait une blessure vieille de plusieurs semaines, voire de plusieurs mois.

Je baissai les yeux. Une ligne blanche toute neuve suivait le contour de ma hanche. La balle avait dû m'atteindre pile en dessous de mon gilet.

— Si la balle n'avait pas été en argent, je n'aurais même pas de cicatrice, dis-je.

Le docteur Cross leva les yeux vers moi en souriant.

— C'est vrai ? Je sais que, théoriquement, les projectiles ordinaires ne peuvent pas vous faire de mal et à moi non plus, mais en pratique je n'ai jamais testé.

L'idée d'être immunisé contre les balles le fit rire.

— Honnêtement, je ne sais pas. Ça fait un bail que je n'ai pas été touchée par une balle qui n'était pas en argent.

Je voyais de nouveau le gris autour de ses pupilles, qui faisait paraître le brun de ses iris plus pâle. A moins qu'il ne le soit réellement.

— Docteur Cross, dit Edward un peu sèchement.

Le vampire sursauta, cligna des yeux et se tourna vers lui.

— Oui, marshal Forrester ?

— Le marshal Blake peut-elle sortir de l'hôpital ?

Il reporta son attention sur ma hanche, et comme ma blouse avait glissé vers le bas entre-temps, il dut la soulever pour mieux voir, dénudant toute la moitié inférieure de mon corps. Ses doigts suivirent le tracé de la cicatrice, puis la jonction entre ma hanche et mon bassin. En d'autres circonstances, je l'aurais mal pris, mais ses cheveux lui tombaient devant la figure, et je voulais – non, j'avais besoin de voir ses yeux.

Je lui touchai les cheveux. Il leva la tête pour croiser mon regard. Je repoussai sa frange en arrière. Il entrouvrit les lèvres et écarquilla les yeux d'un air surpris, presque effrayé.

— Anita !

La voix d'Edward me fit sursauter. Je laissai retomber mes mains. Le docteur Cross se redressa brusquement et rabattit ma blouse sur mes jambes.

— Désolé. Qu'est-ce que je disais, déjà ?

— Que le marshal Blake avait l'air en forme.

— Ah ! Oui, oui. En formes, même. Au pluriel. Quelles courbes magnifiques.

Il fronça les sourcils comme s'il tentait de se ressaisir – en vain. Il avait conscience de tenir des propos déplacés, mais il ne pouvait pas s'en empêcher.

— Je voulais dire qu'elle semble rétablie, précisa Edward.

— Oui, oui bien sûr. C'est ce que je voulais dire aussi (Le docteur Cross se racla la gorge). J'aimerais faire un scanner pour être tout à fait certain que la fêlure du bassin est complètement guérie. Même chez les métamorphes, les os mettent plus longtemps à se ressouder que la chair à cicatriser.

— Ça implique quoi, de lui faire un scanner ?

— Je ne comprends pas votre question.

— Faudrait-il la transporter allongée ou en fauteuil roulant ?

— Un fauteuil roulant suffirait.

— Qui l'emmènerait jusqu'à la machine ?

— Un technicien viendrait la chercher, et il la ramènerait ici après l'examen.

— Très bien. Allez donc donner les instructions nécessaires.

— Les... ah ! Oui. Bonne idée.

Le docteur Cross se dirigea vers la porte en s'empêtrant dans le rideau au passage.

— Désolé, je suis bien maladroit aujourd'hui.

Il réussit enfin à sortir.

— Je te parie vingt dollars qu'il reviendra lui-même avec le fauteuil roulant et l'intention de te conduire personnellement au scanner, lança Edward.

Je lui jetai un regard noir, mais je sentais encore la texture des cheveux du docteur Cross sur le bout de mes doigts.

Le bruit de la douche s'interrompit. Micah allait bientôt sortir, mais faire l'amour avec un bassin fêlé ne me semblait pas une excellente idée.

— J'ai oublié de lui demander de m'enlever la perf.

— Tu as oublié beaucoup de choses, répliqua Edward.

Je soupirai.

— Je n'ai pas fait exprès.

— Tu l'as hypnotisé au moins deux fois avec tes yeux, Anita. Comme un vampire.

— Impossible.

— Ouais, comme le fait de cicatriser en vingt-quatre heures après avoir reçu une balle en argent.

Nous nous regardâmes.

La porte de la salle de bains s'ouvrit, libérant une bouffée de vapeur ainsi qu'une bonne odeur de peau propre. Je tournai la tête vers Micah. Il portait un jean propre et un tee-shirt. Mouillés, ses cheveux semblaient noirs et presque raides, si bien qu'ils lui descendaient au milieu du dos – alors que secs ils bouclent tant qu'ils lui arrivent à peine sous les épaules. Je trouvais ça très sexy ; ses fringues, par contre... Je me rendis compte que j'étais déçue. J'aurais aimé qu'il ressorte nu de la salle de bains. Ce qui posait un gros problème, parce que ça aurait été complètement inapproprié devant Edward.

— J'ai vraiment besoin de me nourrir.

— Le docteur a dit que tu pouvais manger des aliments solides ? s'enquit Micah.

— Non.

— Il a dit quoi ?

Edward répondit à ma place :

— Il veut faire un scanner pour vérifier que la fêlure de son bassin a guéri aussi bien que la plaie causée par la balle. Il est censé nous envoyer un technicien avec un fauteuil roulant pour la transporter jusqu'à la machine.

— Mais il n'a pas voulu lui enlever sa perf ? s'étonna Micah.

— Elle a oublié de le lui demander, et il a oublié de proposer.

Micah nous regarda tour à tour, les sourcils froncés.

— J'ai raté quoi ?

— Anita a hypnotisé le bon docteur avec ses yeux, au moins deux fois. C'est tout juste s'il ne s'est pas mis à la peloter devant moi, rapporta Edward.

— Il a eu des gestes déplacés ? interrogea Micah en se dirigeant vers le canapé où il avait laissé son sac de voyage.

— Pas autant que l'ardeur voulait l'y inciter.

Micah se tourna vers moi.

— C'est vrai, Anita ?

Je soupirai en m'affaissant contre mon oreiller.

— Je crois que oui.

— On a parié vingt dollars que le docteur Cross déciderait de l'emmener personnellement au scanner.

— Je n'ai rien parié du tout, protestai-je.

— Parce que tu sais que je gagnerais, et tu sais aussi que tu ne peux pas rester seule avec lui.

Micah s'assit sur le canapé pour enfiler des chaussettes et une paire de bottines.

— D'habitude, elle n'est attirée que par les vampires qui ont un lien avec Jean-Claude.

— Je me contente de te raconter ce que j'ai vu.

Micah tira le bas de son jean droit par-dessus ses bottines, faisant paraître ses jambes aussi longues que possible. Puis il se leva et ajusta sa boucle de ceinture en argent. Il portait un tee-shirt vert sapin qu'il avait rentré dans son pantalon, et dont la couleur faisait ressortir le vert de ses yeux au détriment du doré. Comme les yeux gris-bleu ou bleu-vert, les siens changent de teinte selon son humeur ou ses vêtements. Je me demandai si, de la même façon, un tee-shirt gris ferait ressortir le gris des prunelles du docteur Cross.

— Ouah ! dis-je tout haut.

— Quoi ? demanda Micah en revenant vers le lit.

Je lui expliquai à quoi je venais de penser.

— Je viens juste de rencontrer ce type. Je ne devrais pas être en train de me poser ce genre de question.

— Non, en effet.

Je tendis une main à Micah, qui la prit. Lorsque nous nous touchâmes, une bouffée de chaleur jaillit de moi vers lui, un éclair de pouvoir qui nous parcourut tout le corps en nous donnant la chair de poule. Micah se dégagea vivement.

— Merde !

— Je n'ai pas fait exprès, dis-je d'une voix essoufflée.

Je voulais lui arracher son tee-shirt. Je voulais qu'il grimpe dans mon lit et qu'il répande ses cheveux mouillés sur moi.

— Arrête, Anita ! Arrête de projeter ta faim !

Micah recula. Son poulx s'affolait dans sa gorge tel un animal prisonnier. Je voulais le libérer.

Je fermai les yeux, pris une grande inspiration et la relâchai lentement en comptant jusqu'à dix. Je recommençai plusieurs fois, et je me sentais beaucoup plus maîtresse de moi quand je rouvris les yeux. Micah m'observait depuis le canapé.

— Tu ne pensais pas juste au sexe, pas vrai ? demanda-t-il tout bas, sur un ton grave.

Je secouai la tête.

— L'ardeur implique autre chose ? interrogea Edward.

Micah et moi le dévisageâmes tous deux, puis nous nous entregardâmes.

— C'est ton ami, peut-être l'un des plus proches que tu as, finit par lancer Micah. J'ignore ce qu'il sait ou pas.

C'était drôle de l'entendre dire ça. Selon les critères féminins, Edward et moi n'étions pas proches. Nous n'allions jamais faire les magasins ensemble, nous ne parlions jamais de mecs... mais nous parlions de nos couples respectifs, ce qui n'était pas tout à fait la même chose. Et chacun de nous avait suffisamment confiance en l'autre pour remettre sa vie entre ses mains. Donc...

— Quand Micah s'est écarté de moi à l'instant, j'ai vu la veine battre dans son cou, et j'ai eu envie de libérer son poulx, expliquai-je.

— Comment ça, le libérer ? interrogea Edward.

— Je n'ai pas vraiment réfléchi, mais... je voulais lui déchirer la gorge avec les dents pour que son sang puisse s'échapper, avouai-je.

— Cette pulsion te vient de tes marques vampiriques ou de tes liens avec les métamorphes ?

— Un peu des deux, je pense.

Edward reporta son attention sur Micah.

— Si tu avais couché avec elle sans attendre, est-ce que sa faim de sexe se serait changée en faim de sang et de violence ?

— Il y aurait eu moins de risques. Cela dit, chez les métamorphes, le sexe est souvent imprégné de violence. Mais si Anita ne tarde pas trop à nourrir l'ardeur, ça devrait lui éviter de déchiqueter la gorge de quelqu'un.

— Et dans le cas contraire ?

— Si elle était une vraie métamorphe, elle perdrait le contrôle de sa bête, et elle se transformerait. Peut-être.

— Mais elle ne peut pas se transformer.

— Exact.

Edward me regarda.

— Alors, on dispose de combien de temps avant que tu ne perdes le contrôle ?

— Définis « perdre le contrôle ».

— C'est si pressé que ça, hein ?

— J'ai failli rouler le docteur vampire. Je sentais que je pouvais baiser son esprit et son corps. Il m'apparaissait comme de la nourriture.

— Tu es presque complètement immunisée contre le regard hypnotique des vampires, mais tu n'avais encore jamais ensorcelé l'un

d'eux avec le tien, fit remarquer Micah.

— Va dire ça à Damian. Je l'ai roulé quand j'ai fait de lui mon serviteur vampire, et pas qu'un peu.

Il parut réfléchir quelques secondes.

— Intéressant. Tu as raison ; ta capacité à contrôler les morts-vivants ne cesse de s'accroître.

— Mais cette fois nous parlons d'un vampire avec lequel je n'ai aucun lien. Jusqu'ici, il s'agissait toujours de vampires que je connaissais bien, ou qui avaient prêté serment à Jean-Claude. Ce n'est pas le cas de ce docteur.

— Jean-Claude est le nouveau Roi de tous les vampires de ce pays. Des Maîtres originaires des quatre coins des États-Unis sont venus à St. Louis pour lui jurer allégeance. Si celui du docteur Cross fait partie du lot, il a délégué une partie de son pouvoir à Jean-Claude, et il nous appartient, que tu l'aies déjà rencontré ou pas.

Je digèrai cette information.

— Donc, chaque vampire que je rencontrerai à partir de maintenant m'est potentiellement... pré-lié, en quelque sorte ?

— Potentiellement, oui, acquiesça Micah.

— Merde !

— Et c'est potentiellement problématique, en effet.

— A moins qu'elle ne les utilise comme des casse-croûte, suggéra Edward.

— Tu penses vraiment que ce serait une bonne idée que je couche avec le docteur Cross ?

— Non. Sans ça, je serai sorti de la chambre et j'aurais laissé les choses suivre leur cours.

— Dans ce cas, où veux-tu en venir, Ed... Ted ?

— Tu es à l'hôpital. La famille de Micah vit ici, et il y a des tas d'autres flics dans le couloir. Tu ne peux pas te permettre de jouer les prédateurs vis-à-vis du bon docteur. Mais plus tard, dans d'autres circonstances, pourquoi ne pas te nourrir de ce que tu auras sous la main ?

— Les coups d'un soir, ou même d'un jour, ce n'est pas mon style ; tu le sais bien.

— Je n'ai jamais compris pourquoi ça te perturbait autant. C'est un besoin naturel, comme manger.

— Dit le type monogame et père de famille.

— Donna n'est pas un coup d'un soir, mais je ne me souviens pas que nous ayons discuté de mon éventuelle monogamie.

Je le dévisageai

— Tu veux dire que tu trompes Donna ?

— Je dis que, quand je suis en déplacement sous l'identité d'Edward, il n'est pas impossible que je couche avec quelqu'un

d'autre. Ted est l'homme d'une seule femme. Edward... beaucoup moins.

— Tu te rends compte que tu viens de parler de toi à la troisième personne ? demanda Micah.

Je hochai la tête.

— Ouais, il fait ça de temps en temps. C'est flippant, pas vrai ?

— Un peu.

— En quoi ça te pose un problème que j'ai d'autres partenaires alors que tu couches avec une vingtaine de personnes ?

— Tous mes amants savent qu'ils ne sont pas le seul. Je n'ai menti à personne, pas même par omission.

— Nous sommes poly-amoureux, ajouta Micah. Chacun sait ce que font les autres. Si on était humains et qu'on pouvait attraper des maladies sexuellement transmissibles, ça contribuerait à protéger la santé de tout le monde.

— Si tu dis ça pour m'inciter à la prudence, je n'ai jamais eu de rapports sans protection depuis que je suis avec Donna. Je ne ferais rien qui puisse les mettre en danger, elle et notre famille.

— Ça ne me plaît pas du tout que tu trompes Donna, avouai-je.

— Je ne vois pas pourquoi. Ce n'est pas comme si tu étais sa plus grande fan.

— Je ne la déteste pas, mais je ne comprends pas ce qu'elle fait dans ta vie. Par contre, je vois bien qu'elle te rend plus heureux que tu ne l'as jamais été à ma connaissance, et ça me suffit.

— Pareil pour moi et certains des hommes de ta vie.

— C'est justement là que je veux en venir. Pourquoi risquer ta famille et ton bonheur pour un petit coup par-ci par-là ? Le jeu en vaut-il vraiment la chandelle ?

— Tu crois que, si Donna l'apprenait, elle me mettrait à la porte ?

— Elle était jalouse de moi quand on s'est rencontrées. Elle protégeait son territoire de toutes les façons possibles. Je ne la sens pas très partageuse.

— Elle ne comprend pas notre relation, concéda Edward.

— La plupart des gens sont incapables d'avoir une amitié platonique avec une personne du sexe opposé, fit valoir Micah.

— Et une fois qu'on a couché ensemble on ne peut plus être simplement amis, ajoutai-je.

— Tu couches avec Jason depuis un bail, et il est resté un de tes meilleurs amis, me rappela Micah.

Je souris à la pensée du loup-garou blond qui était à la fois le gérant et l'un des danseurs du *Plaisirs coupables*.

— Jason, c'est différent. Il était déjà le meilleur ami de Nathaniel avant que je couche avec eux.

— La tête que tu fais quand tu penses à lui...

— Ce n'est pas un simple ami, affirma Edward.

— Jason est le seul homme avec qui j'ai couché sans que ça ne change rien entre nous.

— A ton avis, pourquoi ?

Je haussai les épaules.

— Aucune idée. Parce que c'est Jason. Il a une attitude très... décontractée vis-à-vis du sexe.

— Donna m'a dit qu'elle était d'accord pour que je couche avec toi.

— Hein ?

— Elle suppose qu'on couche ensemble quand on est en mission.

— On lui a dit tous les deux que ça n'était pas le cas.

— Oui, mais elle voit combien on est proches, et, dans sa tête, un homme et une femme ne peuvent pas l'être autant à moins de coucher ensemble.

— Donc, elle pense qu'on est amants et qu'on lui ment depuis le début ?

— On dirait.

— Je croyais qu'elle m'aimait bien.

— C'est le cas.

Je fronçai les sourcils.

— Elle devrait me détester.

— Elle pense que tu respectes notre couple, que tu n'essaies pas de m'éloigner d'elle, et que tu te soucies vraiment de notre famille.

— Comment tu sais tout ça ? s'enquit Micah.

Je n'aurais pas eu l'idée de poser la question. Voilà pourquoi il est chef de la *Coalition*, et pourquoi je me contente de jouer les gros bras.

— Un jour, Donna m'a dit qu'elle me pardonnait de coucher avec Anita. Qu'elle voyait bien que ça ne changeait rien entre nous, et qu'elle comprenait qu'Anita appartenait à l'autre moitié de ma vie, celle à laquelle la violence est confinée. Elle sait qu'elle peut être la femme de Ted, mais qu'Edward ne se mariera jamais.

— Elle voit toujours son psy ? demandai-je.

— Oui. Et, oui, c'est probablement à cause d'une de leurs conversations qu'elle m'a balancé tout ça.

— Donc, Donna considère elle aussi que Ted et Edward sont deux personnes distinctes ? interrogea Micah.

— On dirait.

— Et qu'est-ce que tu en penses ?

— J'en pense que Donna me comprend mieux que beaucoup de gens.

— Tu crois qu'elle pardonnerait à Edward d'avoir d'autres partenaires parce qu'elle accepte que tu couches avec Anita ?

— Quelque chose comme ça, oui.

— Mais on ne couche pas ensemble, fis-je remarquer.

— Quand j'ai essayé de le lui dire, elle s'est fâchée. « Si je suis assez courageuse pour t'autoriser cette relation, le moins que tu pourrais faire, c'est de l'admettre ! ».

— Et qu'est-ce que tu as répondu ?

Edward dévisagea Micah.

— À ton avis ?

Micah haussa un sourcil.

— « Oui, chérie ? ».

Edward sourit et opina.

— Exactement.

— Tu as dit à Donna qu'on couchait ensemble ? m'étranglai-je.

— Non, j'ai cessé de protester quand elle dit qu'on couche ensemble.

— C'est pareil !

— Non, répliquèrent les deux hommes en chœur.

— Oh ! Et maintenant qu'elle est en paix avec ça, elle a accepté ma demande en mariage, et on cherche une date, ajouta Edward.

Il me fallut une seconde pour imprimer.

— Toi et Donna, vous allez enfin vous marier ? Pour de bon ?

— Oui, dit-il avec un sourire qui n'avait rien de forcé ou d'artificiel.

Cette idée lui faisait vraiment plaisir. Du coup, je souris aussi.

— Félicitations, lança Micah.

— Quand ? demandai-je.

— Ça dépendra de toi. Quand es-tu libre ?

— Moi ? Pourquoi ? Bien sûr, je viendrai, mais on fera en fonction de ton emploi du temps.

— Tant mieux, parce que je veux que tu sois mon garçon d'honneur.

— J'adorerais ça, mais le fait que Donna pense qu'on est amants ne risque pas de poser un problème ?

— En tout cas, elle ne s'y est pas opposée.

Je tentai de me faire à cette idée.

— Si tu ne m'avais pas dit qu'elle était persuadée qu'on couche ensemble, je n'aurais pas trouvé ça bizarre, mais là... c'est gênant, non ?

Edward partit d'un grand rire spontané, le rire que Donna l'a aidé à retrouver. Cela me fit chaud au cœur. Pour un rire pareil, je pouvais bien supporter une situation embarrassante.

— D'accord. Je serai très honorée d'être ton garçon d'honneur, répondis-je, parce qu'il n'y avait rien d'autre à répondre.

— Donna n'a demandé qu'une chose en échange.

— Je t'écoute.

— Qu'un des hommes de ta vie soit de son côté de l'église.

— Elle n'a jamais rencontré aucun d'eux, objectai-je.

Edward haussa les épaules.

— Elle doit penser que, si tu as un autre de tes amants sous la main, on passera moins de temps ensemble.

— Donc elle nous fait confiance, mais pas vraiment.

— Elle n'a jamais dit qu'elle nous faisait confiance, juste qu'elle comprenait ce qu'on était l'un pour l'autre, et qu'elle nous pardonnait.

— C'est trop bizarre. Pardon, hein, je sais que tu l'aimes et tout, mais ça n'a pas de sens.

— C'est de la logique féminine.

— Je suis une femme.

— Tu es trop mec pour comprendre.

— C'est idiot.

— Non, pas du tout, gloussa Micah.

Je les regardai tour à tour, me demandant si je devais prendre ça comme un compliment ou une insulte.

— Ça y est, tu ne penses plus trop à ton ardeur et à ta soif de sang ? s'enquit Edward.

— Hein ?

— J'ai remarqué que, quand on te donne une crise à gérer ou un problème à résoudre, ça t'aide à te détacher de ton bordel métaphysique. Est-ce que je t'ai suffisamment perturbée pour que tu ailles passer un scanner sans bouffer le docteur ?

Je réfléchis et éclatai de rire.

— Tu es un salopard. Mais, oui, je vais tourner et retourner la situation dans tous les sens jusqu'à en avoir mal à la tête, ce qui devrait me distraire un moment.

La porte s'ouvrit, et le docteur Cross entra, flanqué de l'infirmière.

— Je me suis dit que j'allais vous emmener moi-même au scanner, annonça-t-il en souriant.

Edward me jeta un coup d'œil.

— Dommage que tu n'aies pas accepté le pari.

— C'était une arnaque, tu le sais très bien.

— Et tu n'aimes pas te faire arnaquer.

— Pas quand je peux éviter.

Nous nous sourîmes.

— Quel pari ? demanda le docteur Cross.

— Laissez tomber, lui conseilla Micah. Ils sont amis depuis des années. Parfois, la seule chose à faire, c'est hocher la tête pendant qu'ils font étalage de leur complicité masculine.

— Je ne comprends pas.

— Je suis la femme, Anita est le mari, et Ted est le meilleur ami

du mari. C'est plus clair comme ça ?

Le docteur Cross fronça les sourcils.

— Bizarrement, oui.

Le fait qu'il puisse piger un truc pareil me le rendit encore plus sympathique, ce qui était à la fois une bonne et une mauvaise chose, étant donné que je suis plus encline à me nourrir des gens que j'apprécie.

— Va voir Nathaniel et ton père, dit Edward à Micah. Je jouerai les chaperons.

— Merci.

— De rien.

— Donna se fiche vraiment de savoir lequel de mes hommes se tiendra de son côté de l'église ? demandai-je.

— Qui est Donna ? voulut savoir le docteur Cross.

— Ma fiancée, répondit Edward.

— Oh ! Félicitations.

— Merci. Nous essayons de décider qui inclure dans la noce.

— C'est toujours très excitant d'organiser un mariage, affirma le docteur Cross.

Il semblait sincère, et cette seule remarque le protégea à jamais contre mes attentions indésirables. Je ne pourrais pas manger quelqu'un qui prend son pied à organiser un mariage.

Chapitre 35

Le docteur Cross m'ôta la perfusion et me laissa aller aux toilettes, mais refusa que je m'habille.

— Pas avant qu'on ait reçu les résultats négatifs du scanner. Quelque chose me dit que, sinon, vous vous sauverez sans attendre.

— Il te connaît déjà bien, commenta Edward.

Je lui jetai un regard noir mais profitai de la permission du médecin pour passer dans la salle de bains.

La porte se referma derrière moi, et je m'observai dans le miroir. Mes boucles étaient en désordre, et j'avais le teint cireux. Mon maquillage s'était envolé depuis belle lurette. Un début de cernes noirs soulignait mes yeux – je n'en ai presque jamais. La façon dont Micah et le docteur Cross avaient réagi à ma présence ne pouvait être imputée qu'à mes pouvoirs vampiriques, à moins que je ne me voie pas comme ils me voyaient. J'imagine que nous sommes toujours notre pire critique.

— Seigneur Dieu ! soufflai-je.

— Vous avez dit quelque chose, marshal Blake ? lança le docteur Cross.

Malgré son apparence ordinaire, il avait bel et bien une ouïe surhumaine.

— Oui, oui. Je regardais juste mes cheveux.

— Ils sont très bien, dit-il à travers la porte.

Sans lui répondre, je me peignai tant bien que mal avec les doigts, mais j'avais vraiment besoin d'une bonne douche – et de nourrir tous mes appétits.

Entre autres choses, je me brossai les dents et félicitai mentalement Micah de m'avoir embrassée avec mon haleine de poney. Cela dit, si nos situations avaient été inversées, je l'aurais embrassé aussi. Quand on aime vraiment quelqu'un, on ne se soucie pas de ce genre de détails, surtout si on vient juste de manquer de le perdre. Le soulagement qu'il soit en vie supplante tout le reste.

Je pris la couverture que le médecin m'offrait pour la poser sur mes genoux. J'avais été blessée assez souvent pour savoir que j'aurais froid dans les couloirs avec juste ma blouse d'hôpital. Une fois installée confortablement dans le fauteuil roulant, je demandai :

— Où sont mes affaires ?

— Vous avez des vêtements de rechange près du canapé, répondit le docteur Cross.

— Elle ne parle pas de ça, le détrompa Edward. (Il souleva un petit sac à dos posé au pied de sa chaise). J'ai tout récupéré auprès des

flics locaux à mon arrivée.

— Mon gilet pare-balles ne rentrerait pas là-dedans. Pitié ! Dis-moi qu'ils ne l'ont pas découpé dans l'ambulance.

Il sourit.

— Non, ils ne l'ont pas découpé. Je l'ai donné à tes gardes avec quelques autres trucs.

— Alors, qu'y a-t-il dans le sac ?

— Juste de quoi t'empêcher de te sentir toute nue sans ton arsenal habituel.

— Super.

— Je ne crois pas que vous ayez besoin d'être armée pour descendre jusqu'à la salle du scanner, marshal Blake.

Edward ouvrit la fermeture éclair du sac.

— Vous pouvez essayer de nous en dissuader, mais vous allez perdre.

— Donc, je devrais m'incliner gracieusement, c'est ça ?

Edward opina.

— Tout à fait.

Il me tendit mon Browning BDM, et même si j'avais confiance en lui, machinalement, j'éjectai le chargeur pour vérifier qu'il était plein. Puis je planquai le flingue sous la mince couverture. Son poids sur mes genoux, le contact du métal sous ma main me réconfortaient.

— Tu veux des couteaux ? s'enquit Edward.

Je secouai la tête.

— Non, il faudrait que je les enlève pour passer l'examen.

Je tendis la main pour prendre le sac à dos.

— Je te promets de ne pas m'enfuir avec si tu me laisses le porter pour toi, dit Edward.

Et je dus quand même réfléchir une seconde avant de sourire et d'acquiescer.

— Merci, dit-il.

Il mesurait la confiance que je lui accordais en le laissant garder mes affaires alors que j'aurais très bien pu les prendre sur le fauteuil roulant.

Certes, il avait veillé sur moi pendant des heures pendant que je récupérais, mais ce n'était pas une question de logique, c'était une question de réconfort.

J'aime avoir mes armes sous la main à tout moment, et encore plus quand je viens de me faire tirer dessus.

Edward ouvrit la porte et laissa le docteur Cross me pousser dans le couloir. A la vue de la foule qui s'entassait là, je me réjouis encore davantage d'avoir accepté la couverture.

Quand un flic est à l'hôpital, ses collègues montent la garde auprès de lui, surtout s'il a été blessé dans l'exercice de ses fonctions.

D'habitude, il n'en vient pas autant pour moi parce que je travaille souvent loin de la maison et que j'ai tendance à agacer les gens. Mais la solidarité n'est pas un vain mot dans le Colorado. Le couloir était bondé d'agents du département de police de Boulder, de policiers d'Etat et d'autres, portant un uniforme que je ne reconnus pas. Sans compter les flics en civil, qui portaient leur insigne accroché à la taille ou pendu autour du cou, comme Edward.

Pendant l'échange de poignées de main et de signes de tête (« Blake... Marshal... Madame... »), j'aperçus Dem et Nicky contre le mur du fond. Ils se tenaient juste là, étonnamment discrets pour deux types aussi costauds. Je les gratifiai d'un sourire qu'ils me rendirent, mais sans essayer de se frayer un chemin jusqu'à moi. Ils voulaient juste me faire savoir qu'ils étaient là.

De toute façon, j'étais en sécurité au milieu d'une telle foule de policiers. Leur présence semblait presque redondante, mais elle me réjouissait quand même. Pas parce que j'avais besoin de protection supplémentaire, mais au cas où l'ardeur surmonterait la perplexité qu'Edward avait semée chez moi. Pour l'instant, les flics locaux m'avaient à la bonne et me considéraient comme l'une d'entre eux, mais une orgie provoquée par des pouvoirs vampiriques ne figurait probablement pas sur leur liste au Père Noël.

Le docteur Cross répondit aux questions et continua à avancer dans le couloir. En mode « ce bon vieux Ted Forrester », Edward lui ouvrit un passage. Nicky et Dem nous suivirent à quelque distance. Je ne les voyais pas, mais je sentais leur énergie surnaturelle à travers l'énergie bienveillante, pareille à une torche au milieu d'un champ d'allumettes. Certaines personnes brûlent plus vivement que d'autres. Je percevais l'éclat de leur flamme.

Un spasme violent me tordit l'estomac, me pliant en deux. Le docteur Cross se pencha vers moi.

— Tout va bien, marshal ?

J'expirai très lentement et répondis :

— Une guérison accélérée consomme beaucoup d'énergie. J'ai besoin de me nourrir.

— Bien sûr, j'aurais dû y penser.

Nous fîmes halte au poste de garde des infirmières pour qu'il me commande un plateau. Petit à petit, notre escorte s'éparpilla pour aller prendre des nouvelles du shérif Callahan ou retourner au travail. Certains flics venaient sans doute de petites structures locales et ne pouvaient pas se permettre de désertir leur poste trop longtemps.

La porte au bout du couloir s'ouvrit, livrant passage à l'agent Bush. Ses courts cheveux bruns étaient tout aplatis, comme s'il était assez fraîchement sorti de l'académie de police pour porter encore sa casquette même quand il conduisait sa patrouilleuse.

— Marshal Blake, c'est bon de vous voir réveillée.

Je le remerciai d'un sourire.

— Je voulais juste vous dire personnellement que les vampires à l'origine de toute cette histoire seront morts avant l'aube.

— De quoi parlez-vous ?

— Les créateurs des zombies mangeurs de chair. Ils seront exécutés ce soir.

— Ce ne sont pas eux les responsables.

Bush fronça les sourcils.

— Nous étions là. Nous les avons vus faire.

— Vous avez entendu ce qu'a dit la fille. Elle était possédée par un Maître vampire beaucoup plus puissant qu'elle.

— Tous les coupables mentent quand ils se font prendre, Blake. Vous le savez bien.

— Oui, mais dans le cas présent la fille disait la vérité. J'ai senti l'énergie de son Maître. Je l'ai sentie pendant qu'il la possédait et quand il est parti. Elle était si forte que je m'attendais à le trouver dans les parages, mais il n'avait pas besoin d'être à proximité pour contrôler cette fille. C'est lui le responsable de l'infection pourrissante qu'a contractée le shérif Callahan, lui qui a rendu Ares fou et l'a poussé à attaquer des gens. Les deux vampires que nous avons arrêtés sont notre seul lien avec lui. Si vous les exécutez, notre meilleure piste disparaîtra avec eux. Tuez-les si vous voulez, mais leur Maître continuera à créer d'autres petits vampires pour propager son infection Et vous n'aurez servi que les intérêts du méchant en m'empêchant de remonter jusqu'à lui.

— Mais ils refusent de nous parler, fit valoir Bush.

— Je connais les questions à poser. S'ils meurent avant que je puisse les interroger, ils ne me donneront pas de réponses, et je ne pourrai pas découvrir qui leur a fait ça.

— « Leur a fait ça » ? Que voulez-vous dire ?

— Ces deux vampires ont été transformés récemment. Ils n'ont même pas un mois d'existence mort-vivante. Vous avez comparé leurs empreintes avec celles des personnes portées disparues ?

— Ce sont des vampires sous le coup d'un mandat d'exécution. Nous n'avons pas à faire quoi que ce soit sinon les éliminer.

— Je sais bien. Mais en les tuant vous ne réussirez qu'à compliquer notre véritable mission, qui est de retrouver ce salopard.

— Le mandat est au nom de qui ? interrogea Edward.

Le marshal Hatfield.

— La politesse veut qu'on laisse le marshal blessé pendant la chasse, ou ayant perdu des collègues durant celle-ci, se charger de l'exécution.

— Nous pensions que Blake resterait à l'hôpital pendant plusieurs

jours au moins.

— Je suis un miracle médical. Et j'ai besoin de ces vampires vivants pour les interroger.

— Je vais appeler et me rendre sur place pour voir ce que je peux faire, offrit Edward.

Il posa le sac à dos rempli de joujoux dangereux sur un côté du fauteuil roulant, de manière à ne pas me gêner si je devais sortir le Browning planqué sous ma couverture. C'est le genre de détail auquel il fait toujours attention.

— Je vous accompagne, dit Bush. Je vais prévenir de notre arrivée par radio.

Et il activa son micro d'épaule tandis qu'Edward et lui se dirigeaient vers la porte. Avant même d'avoir franchi cette dernière, il parlait déjà à quelqu'un.

J'avais confiance en Edward pour faire tout son possible afin de maintenir les vampires en vie. Je serais vraiment fâchée si Hatfield exécutait les deux seules personnes dont j'étais certaine qu'elles connaissaient l'apparence du grand méchant. Sans elles, ce serait retour à la case départ.

Un officier aux cheveux bruns coupés court et aux yeux d'un marron si foncé qu'ils semblaient presque noirs lança :

— Donc, l'Exécutrice veut qu'on épargne les vampires.

Je levai les yeux vers lui. Il était en civil, mais sa haute taille, sa carrure, sa musculature et l'énergie qu'il dégageait me firent penser : *un SWAT*. Les membres des forces spéciales sont assez faciles à reconnaître.

— Je suis flattée que les SWAT soient venus me tenir compagnie, commentai-je.

Ses yeux sombres exprimèrent une légère surprise.

— Qu'est-ce qui m'a trahi ?

J'agitai vaguement la main.

— Ça.

Il fronça les sourcils.

— Quoi, ça ?...tout ?

— Oui.

Il sourit.

Un des autres agents tapota son ventre, qui formait un bourrelet par-dessus sa ceinture.

— Ouais, Yancey, tu n'es pas équipé comme nous autres, plaisanta-t-il.

Le dénommé Yancey se marra.

— Si j'étais équipé comme vous, Carmichael, je me serais fait virer depuis un bail.

Il tapota son propre ventre impeccablement plat. J'aurais parié

qu'il avait des tablettes de chocolat. Une pensée bien innocente – contrairement à celle qui suivit. J'aurais bien soulevé sa chemise pour vérifier si j'avais raison.

— Nicky, tu peux prendre mon sac ? appelai-je.

Les flics durent s'écarter pour le laisser passer, et la plupart d'entre eux lui jetèrent un coup d'œil discret. Yancey le détailla à la façon des malabars qui ne croisent pas souvent des gens du même gabarit, des gens qui les poussent à se demander : *Si on se battait ensemble, lequel de nous deux gagnerait ?* Yancey était plus grand que Nicky, bien qu'un peu plus petit que Dem, mais la carrure dont il devait être si fier n'était rien comparée à celle du métamorphe. Je ne pus m'empêcher de sourire, et cela m'aida à refouler mes pulsions malvenues.

— Certains des flics locaux ne sont pas ravis que vous vous entouriez de métamorphes après ce qui est arrivé, déclara Yancey.

— Celui de mes hommes qui est mort a été retourné contre nous par les pouvoirs du même Maître vampire qui avait déjà roulé plusieurs officiers, dont Bush, répliquai-je.

Il leva les mains comme pour montrer qu'il n'était pas armé.

— Les SWAT servent de plus en plus souvent de renforts aux exécuteurs. On nous forme à avoir les bonnes réactions si l'un de nous est hypnotisé et se retourne contre les autres. Vous avez fait l'une des choses que nous prions tous pour ne jamais avoir à faire, marshal Blake. Je suis venu vous dire au nom des SWAT locaux que nous respectons votre geste et que nous sommes désolés que vous ayez dû en arriver là. Hermès, des SWAT de St. Louis, a une très haute opinion de vous.

— Merci, dis-je simplement, parce que je ne voyais pas quoi ajouter.

— Pour l'instant, Boulder refuse d'employer des agents dotés de pouvoirs psychiques. Le rapport qui en a dissuadé les autorités locales concluait que la plupart d'entre eux étaient incapables d'utiliser leurs capacités spéciales tout en faisant leur boulot.

— Autrement dit, d'utiliser leurs capacités spéciales tout en tirant droit, reformulai-je.

Yancey grimaça.

— Quelque chose comme ça. (Puis il me dévisagea très sérieusement, comme s'il me jaugait). Mais vous, vous en êtes capable, pas vrai ?

J'acquiesçai.

— Ouais.

— Vous avez réussi un tir difficile dans des circonstances qui l'étaient tout autant.

— C'est Ares qui m'a appris.

Et je dus prendre une grande inspiration parce que, tout à coup, un étau me comprimait la poitrine, et mes yeux me brûlaient. Seigneur, je n'allais quand même pas pleurer !

Nicky posa une main sur mon épaule.

— Comment ça ? interrogea Yancey.

— L'homme que j'ai tué, Ares, était un tireur d'élite éclaireur dans les marines avant d'être infecté par le virus de la lycanthropie lors d'une attaque ennemie, et renvoyé de l'armée pour raisons médicales. Je suis douée pour le combat rapproché et je savais tirer à l'arme de poing depuis longtemps, mais les fusils et les carabines... c'est lui qui m'a appris à m'en servir correctement.

Je levai une main et la posai sur celle de Nicky. Ses doigts agrippèrent les miens, et cela m'aida à me ressaisir. De mon autre main, je serrai la crosse du Browning sous la couverture, enfonçant le métal dans ma paume, et cela m'aida aussi. Bizarre que tenir un flingue réconforte quand on est bouleversé d'avoir dû en utiliser un autre.

— J'ignorais. Et je suis navré, marshal. Je ne voulais pas raviver des souvenirs pénibles.

J'acquiesçai et baissai les yeux vers mes genoux. Que le visage de Yancey exprime trop de compassion ou qu'il n'en exprime pas assez, ça m'aurait énervée dans les deux cas. Mieux valait ne pas voir.

— Il faut vraiment que j'emmène le marshal Blake au scanner, intervint le docteur Cross.

— Oui, bien sûr, dit Yancey en reculant.

Le médecin me poussa vers les ascenseurs. Nicky marcha près du fauteuil roulant sans me lâcher la main, et Dem nous suivit. Les autres officiers restèrent en arrière, ce dont je leur fus reconnaissante.

Quand les portes de la cabine se refermèrent et qu'il ne resta plus que le docteur Cross avec nous, une première larme brûlante coula sur ma joue. Nicky frotta le dos de mes doigts avec son pouce. Dem s'approcha de l'autre côté du fauteuil roulant et me toucha les cheveux.

— C'est bon, Anita.

Je secouai la tête, et les larmes se succédèrent plus vite.

— Non, ce n'est pas bon du tout, parvins-je à articuler.

Puis, m'abandonnant au chagrin, à l'horreur et à l'injustice de la situation, je me mis à sangloter sans retenue.

Chapitre 36

Deux barres protéinées, une bouteille d'eau et un scanner plus tard, on nous confirmait que la fêlure était complètement guérie. Mon téléphone sonna comme nous sortions de l'ascenseur à l'étage de ma chambre. Nicky le sortit du sac à dos et me le tendit. C'était Edward.

— Les vampires sont morts ou vivants ? demandai-je aussitôt.

— J'ai réussi à retarder l'exécution, mais pas à convaincre les flics qu'ils avaient eux-mêmes été roulés par plus puissant qu'eux. Tu avais raison : ce sont deux des personnes portées disparues, des randonneurs arrivés dans la région il y a environ un mois.

— J'ai un truc avec les morts.

— C'est ce qu'il paraît.

— Qu'est-ce que c'est censé signifier ?

Les remarques perfides, ce n'était pas le genre d'Edward.

— Plus tu vois juste, plus les locaux semblent mécontents.

— Pourquoi ?

— Comme toi et moi on est toujours partis du principe que l'autre savait ce qu'il faisait et disait, je ne sais pas trop. Jalousie professionnelle, j'imagine. Le marshal Hatfield est très désireuse de faire ses preuves, et elle semble penser que ta réputation nuit à toutes les femmes qui portent un insigne dans ce pays.

— J'imagine que tu ne parles pas de ma réputation de marshal super efficace.

— Non, l'autre.

— Ma réputation de tueuse de sang-froid qui tire d'abord et pose les questions après ?

Il gloussa.

— Non, l'autre autre.

— Ma réputation d'être un monstre qui profite d'un avantage injuste dans le boulot ?

Il éclata de rire.

— Toujours pas.

— Ma réputation de fille qui sort avec trop de mecs ?

Il redevint sérieux.

— C'est ça.

— Hatfield est juste à côté de toi, pas vrai ?

— Oui.

— Tu as déjà défendu mon honneur auprès d'elle ?

Il baissa la voix.

— Difficile de le faire alors que tout le monde pense que je suis l'un de tes amants.

Je levai les yeux au ciel.

— J'avais oublié.

— Pas moi, dit-il sur un ton bizarre.

— Est-ce que les autres flics te font souvent chier à cause de moi ?

— Ils sont jaloux, c'est tout.

— De mon taux de réussite dans le boulot.

— Oui.

— Ou du fait que je couche avec toi ?

De nouveau, il eut ce gloussement typique de Ted.

— Certains.

— J'arrive dès que possible pour interroger les vampires.

— C'est le mandat d'Hatfield. Il va falloir que tu la convainques de te laisser faire.

— Alors qu'elle me déteste déjà sans m'avoir rencontrée.

— Absolument.

— Génial.

Nicky tint la porte de la chambre pendant que le docteur Cross me poussait à l'intérieur.

— Assure-toi de manger avant de venir, me recommanda Edward.

— Je viens d'avaler deux barres protéinées.

— Je pensais à quelque chose de plus substantiel.

— Navré d'interrompre des officiers de police, surtout quand ils essaient de sauver d'autres vampires, intervint le docteur Cross, mais je vais avoir besoin de la chambre pour nos malades. Vous êtes libre de sortir.

— Une seconde, Ted. (Je me tournai vers le médecin). Merci, docteur. Et Nathaniel Graison ?

— Il peut sortir en même temps que vous. Mais je vous recommande de boire de grandes quantités d'eau pour éviter une nouvelle attaque de mal de l'altitude. Ne me regardez pas comme ça, marshal, ça a contribué à vous mettre dans cet état.

— Combien exactement ? interrogea Dem.

— Vous savez que les recommandations normales sont de huit verres par jour ?

— Ouais.

— Eh bien, vous pouvez doubler la quantité. Ordre du docteur.

— On n'aura jamais le temps, protestai-je.

Le docteur Cross haussa les épaules.

— Dans ce cas, M. Graison et vous risquez d'être affectés de nouveau.

— J'ai reçu une balle, docteur.

— Mais pas lui.

J'ouvris la bouche, hésitai et la refermai.

— Je sais qu'il est l'un de vos animaux à appeler et que vous avez drainé son énergie pour vous soigner, ajouta le docteur Cross.

Je tentai de dissimuler ma surprise.

— Ce n'est pas un hasard si on a assigné un médecin vampire à cet étage. Parfois, seule une créature surnaturelle peut en comprendre une autre.

J'opinaï.

— Donc, vous saviez quel était le problème depuis le début ?

— Pas depuis le début, non. Et je maintiens que le mal de l'altitude a contribué à aggraver votre état à tous les deux en soumettant votre corps à un stress supplémentaire.

— Ils boiront, affirma Nicky.

Je le foudroyai du regard par en dessous.

— Je veux que vous alliez bien tous les deux.

Bon, d'accord, il avait gagné.

— Je vais signer vos autorisations de sortie. Vous pouvez en profiter pour vous doucher et vous habiller.

— Je ne suis pas sûre d'avoir le temps de me doucher.

— Si, tu l'as, répliqua Edward au téléphone. Et profite-en aussi pour faire le plein de protéines avant de venir.

— Je t'ai déjà dit que j'avais mangé deux barres.

— Et moi je t'ai déjà dit que tu avais besoin de quelque chose de plus consistant.

— Tu veux que je nourrisse l'ardeur avant de te rejoindre ?

— Ça me semblait pourtant clair. (Il baissa la voix). Hatfield vient de s'éloigner d'un air dégoûté. Je crois qu'elle pense que je flirtais avec toi en parlant de « quelque chose de plus consistant ».

— Oh, non ! Tu es beaucoup plus subtil que ça.

— Merci, mais je suis sérieux. Nourris-toi avant de venir, Anita. Je ne veux pas que tu perdes les pédales ici.

— D'accord, soupirai-je.

— Nicky et Dem sont toujours avec toi ?

— Ouais.

— Tu sais que la plupart des femmes ne considéreraient pas le fait de se taper un de ces deux mecs comme une corvée.

— Ce n'est pas ça. Le problème, c'est que je dois m'envoyer en l'air avant d'aller combattre le crime.

— Il t'a fallu à peine plus de vingt-quatre heures pour récupérer après avoir reçu une balle et t'être fêlé le bassin. Si tu dois avoir des rapports sexuels un peu plus fréquents que la moyenne pour guérir aussi vite... franchement, ce n'est pas le bagne.

— Bonne remarque.

— Sans ta capacité de régénération, tu serais hors du coup jusqu'à la fin de l'enquête.

— C'est bon, je vais me nourrir.

— Mais fais vite. Il faut que tu interrogues les vampires avant l'aube.

— D'abord, tu m'ordonnes de m'envoyer en l'air, et maintenant tu veux me chronométrer pendant que je le fais, grommelai-je.

Edward rit.

— Fais ce que tu as à faire et ramène-toi le plus vite possible, point.

Il raccrocha en parlant déjà à quelqu'un d'autre à son extrémité de la ligne.

— Vous avez entendu ? lançai-je aux gardes. Il faut que je me nourrisse, et après on ira interroger les vampires.

— Lequel de nous ? demanda simplement Nicky.

— Moi, dit Dem.

Nous le regardâmes tous les deux. Il sourit et leva les mains comme pour montrer qu'il n'était pas armé.

— La dernière fois que tu t'es nourrie de Nicky en urgence, tu as failli le tuer, tu t'en souviens ?

— Je sais que je ne dois pas coucher avec lui deux fois de suite.

— C'est ta Fiancée. Il ne peut pas couper le flot de son énergie quand tu nourris l'ardeur. Tu ne voudrais pas que son cœur s'arrête encore une fois, pas vrai ?

Je dus reconnaître que non. Une expression que je ne parvins pas à déchiffrer passa sur le visage de Dem. Je savais juste que ça n'était pas une expression heureuse.

— C'est si pénible que ça de coucher avec moi plutôt qu'avec lui ?

Alors, je compris. Il complexait. Il avait peur que je lui préfère Nicky. Ce qui était le cas, de fait, mais pas parce que Dem n'est pas merveilleux lui aussi. Il est juste arrivé trop tard dans ma vie. Le temps qu'il débarque, plein d'une arrogance à la limite de la morgue, j'avais déjà plus que mon compte de partenaires principaux. Cela me rendait triste qu'il doute de lui par ma faute, même si je savais qu'Asher y était pour beaucoup lui aussi.

Je m'approchai de Dem, lui touchai le bras et le dévisageai.

— Tu es très séduisant. Je n'ai jamais dit le contraire.

— Je sais que tu es sincère, mais ça ne change rien au fait que tu préfères coucher avec Nicky plutôt qu'avec moi.

— Tu es bien plus beau que moi, déclara Nicky.

Dem grimaça.

— Merci, mais Anita a des tas de beaux mecs dans sa vie. (Il redevint sérieux). Être mignon et un bon coup, ça ne suffit pas.

— Mais c'est déjà un bon début, répliquai-je.

Je me dressai sur la pointe des pieds. Vu sa taille, cela ne me suffit pas pour atteindre sa bouche. Il se pencha vers moi et me laissa

l'embrasser, mais ses yeux bleu et brun restèrent graves.

— Peut-être, concéda-t-il. Mais maintenant que j'ai été amoureux de quelqu'un qui m'aimait en retour... ça me manque.

— Asher te manque, rectifiai-je.

Il acquiesça.

— S'il ne passait pas son temps à faire des crises de jalousie ravageuses, il me manquerait davantage.

— Ce n'est pas ce que je préfère chez lui, mais ça ne m'empêche pas de l'aimer tout entier.

— Tu as eu de ses nouvelles récemment ?

— Il m'a dit de me trouver une fille et de m'installer avec elle, parce qu'il avait trouvé un garçon qui n'aimait que les garçons, et qu'il ne voulait pas passer après la première chatte venue.

Je redescendis à plat sur mes pieds en me demandant si Dem avait tenu le même discours à Jean-Claude. Si oui, celui-ci ne m'en avait pas parlé.

— Ouais, c'est tout à fait le genre de truc que dit Asher quand il est de mauvais poil.

— L'idée qu'il ait trouvé un autre homme pour me remplacer... ça me fait mal, Anita. Je pensais ne pas pouvoir me passer d'autres partenaires – de femmes, surtout – mais maintenant, je ne sais plus.

— Tu renoncerais aux femmes pour lui ? interrogea Nicky.

Dem le regarda.

— Je crois que je pourrais. Ce serait dur, mais pour lui je crois que j'y arriverais. Je ne pensais pas qu'il me manquerait autant.

— C'était déjà arrivé que quelqu'un te manque avant ça ? demandai-je.

Il secoua la tête. Cela me rappela qu'il était plus jeune que moi, et qu'il avait mené une existence bien plus protégée que la plupart des autres hommes de ma vie. Je lui touchai le bras. Il me sourit, mais tristement.

— Moi aussi, il me manque, avouai-je.

— Vraiment ?

— Enfin, ce sont surtout nos jeux de bondage avec Nathaniel qui me manquent. Les bons dominants ne courent pas les rues.

— Tu demanderas à Jean-Claude s'il veut bien l'autoriser à rentrer ?

— Je comptais lui en parler à mon retour, de toute façon.

— Sérieusement ?

— Jean-Claude gaspille ses talents en tant que M. Loyal du *Cirque des Damnés*. On a besoin de lui au *Plaisirs coupables*, mais pour qu'il puisse y retourner il faudrait qu'Asher revienne prendre sa place au *Cirque des Damnés*.

— Depuis quand tu t'intéresses à la gestion de ses entreprises ?

interrogea Nicky.

— Jason m’a dit qu’il pouvait gérer le *Plaisirs coupables*, mais qu’il n’avait pas le pouvoir de séduction vocal de Jean-Claude, et que certains de ses clients les plus fidèles commençaient à se plaindre de son absence.

— Jean-Claude préfère peut-être les femmes, mais Asher lui manque, à lui aussi, fit remarquer Dem.

— Ils sont amoureux l’un de l’autre depuis plusieurs siècles, lui rappelai-je.

— Et Micah n’aime pas qu’il le présente comme « votre Micah » quand vous rencontrez les chefs d’autres groupes surnaturels, ajouta Nicky.

— Tiens ? Il ne m’a rien dit.

— Depuis un mois environ, Jean-Claude parle de lui d’une manière plus... intime, comme si Micah n’était pas seulement ton amant.

— Bizarre. Pour lui, Micah n’est qu’un donneur de sang. Il n’a pas mentionné qu’il voulait autre chose.

— Si Jean-Claude souhaite prendre un nouvel amant, pourquoi ne me l’a-t-il pas demandé ? lança Dem.

— Tu accepterais ?

Il eut un large sourire.

— Je ne dirais pas non.

— Je crois que Jean-Claude préfère ne pas toucher à Dem, parce qu’Asher serait encore plus jaloux si ses deux chéris baisaient ensemble sans lui, avança Nicky.

J’écarquillai les yeux. Il haussa les épaules.

— Asher n’est pas doué pour le poly-amour. Il est incapable de partager, à moins de se trouver au centre d’une relation.

— Et avant son départ il n’était le partenaire principal de personne, sinon le mien. Puis j’ai essayé de rajouter une autre femme qu’Anita, et il n’a pas supporté.

— Tu regrettes, constatai-je.

— Parfois. Mais si je n’avais pas demandé ce que je pensais vouloir, je ne me serais pas rendu compte que quelqu’un pouvait me manquer à ce point. Je n’aurais pas mesuré l’importance qu’Asher avait pour moi.

— Je pense que c’est valable pour vous tous, fit remarquer Nicky.

— Je parlerai à Jean-Claude quand on rentrera, promis-je.

— Merci (Dem parut encore plus triste). Mais si Asher a trouvé quelqu’un pour nous remplacer, je ne suis pas sûr de vouloir qu’il rentre à St. Louis. Je ne supporterais pas de le voir avec un autre homme et de savoir que je l’ai perdu.

Comme je ne voyais pas quoi répondre, je me contentai de le

serrer dans mes bras. Il me rendit mon étreinte, mais sans dégager la moindre chaleur surnaturelle ; cette fois, il s'agissait juste d'un geste réconfortant. Nous nous accrochâmes l'un à l'autre parmi les débris des explosions de colère d'Asher.

— Tout ça est très touchant, commenta Nicky, mais ça ne va pas t'aider à nourrir l'ardeur rapidement.

Nous nous tournâmes tous deux vers le Lion-garou. Je lui jetai un regard peu amène, et je m'attendais à ce que Dem lui en veuille aussi pour sa remarque, mais il dit :

— Nicky a raison. Le chagrin est un mauvais aphrodisiaque.

Je m'écartai suffisamment de lui pour le dévisager.

— Que veux-tu faire ?

— Tu vas vraiment décliner une occasion de nourrir l'ardeur ? s'étonna Nicky.

— Juste cette fois. Je voudrais appeler Asher. J'ai besoin de savoir s'il a juste dit ça pour me punir, ou s'il était sérieux et s'il ne veut plus de moi dans sa vie.

— Tu veux connaître la réponse avant que je ne demande à Jean-Claude d'envisager de le faire revenir à St. Louis.

— C'est ça.

— Tu serais prêt à renoncer à Anita en plus de toutes les autres femmes ? interrogea Nicky.

Dem réfléchit et secoua la tête.

— Je suis son tigre doré à appeler, et je dois rester libre de la servir de toutes les façons possibles, y compris en couchant avec elle, puisque son pouvoir vampirique porte sur le sexe.

— Donc, elle serait l'unique exception.

— Oui.

— L'une des raisons pour lesquelles tu voulais prendre d'autres maîtresses, ce n'était pas le fait qu'Anita a tellement de partenaires que tu n'avais pas ton quota de chatte ?

Je fronçai les sourcils.

— Désolé, je sais que tu n'aimes pas que j'utilise ce mot, mais la question mérite d'être posée. Elle est à l'origine de la dispute qui a provoqué l'exil d'Asher.

Dem soupira.

— Il a raison, Anita. C'est une bonne question.

— D'accord. As-tu une bonne réponse à lui donner ?

— Pas tant que je n'aurai pas parlé à Asher.

— Et après ça ? insista Nicky.

Une ombre passa sur le visage du tigre-garou.

— Après ça, j'aurai une réponse, mais j'ignore si elle sera bonne ou mauvaise.

Nicky secoua la tête.

— Si Anita n'avait pas roulé mon esprit, je ne serais jamais tombé amoureux de personne. C'est vraiment débile.

Dem eut un léger sourire qui ne dissipa pas la tristesse de son regard.

— L'amour, c'est débile ?

— Ça rend faible, dit Nicky.

— Parfois, oui, concéda Dem.

Je pris conscience que Nicky venait, d'une façon très détournée, de déclarer qu'il était amoureux de moi, mais comme il n'en faisait pas tout un plat, je décidai de laisser filer pour le moment. Plus tard, j'y réfléchirais et je déciderais s'il fallait qu'on en discute. *A priori*, j'étais plutôt contre.

— Tu crois qu'il a retenu la leçon ? demandai-je à Dem.

— Qui ça, Asher ?

— Oui.

— Non.

— Moi non plus. Je pense qu'il se tiendra à carreau un moment, mais après...

— Pourtant, on voudrait tous les deux qu'il revienne.

— Apparemment.

— Ce n'est pas logique.

— Non, en effet, mais si l'amour était logique, serait-ce encore de l'amour ?

Il parut réfléchir une minute, puis secoua la tête.

— Je suppose que non. (Il me sourit). Mais je pense quand même que c'est trop dangereux que Nicky te nourrisse maintenant. Tu ne voudrais pas arrêter de nouveau son cœur.

Je dévisageai Nicky, qui me rendit la pareille. Il avait une expression sérieuse, difficile à déchiffrer, depuis qu'il avait affirmé que l'amour c'était débile. Je m'approchai de lui et lui passai mes bras autour de la taille.

Automatiquement, il fit de même. Nous nous dévisageâmes, moi d'en bas et lui d'en haut.

— Je ferai très attention à ce que ça ne se reproduise pas.

Un sourire s'inscrivit lentement sur ses traits, et il me serra contre lui.

— C'est bon à savoir, dit-il doucement.

— Mais Anita doit quand même nourrir l'ardeur, nous rappela Dem.

— Qui veux-tu appeler ? demanda Nicky.

— Qui est disponible ? On m'a dit que des renforts étaient arrivés, mais sans préciser qui.

— Je vais aller voir dans la chambre de Nathaniel, proposa Dem.

— Où est-il ?

— Un peu plus loin dans le couloir.

Nicky me serra plus fort.

— Nathaniel t'a déjà assez nourrie. Tu as besoin de viande fraîche.

— Je ne voulais pas me nourrir de lui, juste le voir.

— Tu dois d'abord te nettoyer. Commence par là, et Dem t'enverra quelqu'un.

Je fronçai les sourcils.

— J'aimerais choisir moi-même.

— On ne t'enverra personne avec qui tu n'as pas déjà couché, de toute façon. Alors, l'un ou l'autre, c'est plus ou moins pareil, non ? lança Nicky.

— Non.

Il me dévisagea comme si je faisais un caprice.

— Disons que c'est une surprise, suggéra Dem. Ton amant se déshabille et te rejoint dans la douche. Vois ça comme un geste romantique spontané.

Je lui jetai un regard mécontent. Nicky me prit par les épaules et me fit pivoter vers la porte de la salle de bains.

— Ton savon, ton shampoing, tes rasoirs, tout est déjà là-dedans. Va te laver, et, avant que tu aies fini, ton repas te rejoindra.

Je reportai mon regard mécontent sur lui. Il me poussa légèrement vers la porte.

— Allez, Anita. Dépêche-toi Tu dois encore interroger les vampires avant l'aube.

— J'avais oublié, avouai-je.

— Quand tu as vraiment besoin de nourrir l'ardeur, ça a tendance à occulter tout le reste. Lave-toi pendant qu'on va te chercher à bouffer, et après ça on repartira à la chasse aux méchants.

Nicky qui parlait de « méchants », avec ses antécédents – quelle ironie ! Mais je ne relevai pas et me contentai de passer dans la salle de bains. Le fait que je me sois laissé distraire à ce point alors que nous disposions d'un temps limité pour interroger des témoins indiquait à quel point mes réserves d'énergie métaphysique étaient basses. J'avais besoin de me doucher rapidement, de manger un bout tout aussi rapidement et de foncer soutirer des réponses à nos prisonniers vampires. Pas le temps de finasser ce soir.

Chapitre 37

La douche se résumait à un rebord carrelé surmonté d'un rideau couvrant les deux angles qui n'étaient pas des murs. Nicky avait dit vrai : quelqu'un avait posé toutes mes affaires de toilette sur l'une des petites étagères à l'intérieur. J'eus le temps de me savonner, de me frotter, de mettre de l'après-shampooing deux fois et de me raser les jambes jusqu'au-dessous du genou. Maintenant, quand je sais que je vais être interrompue, je me rase par zones, histoire de ne pas me retrouver avec une jambe glabre et l'autre poilue. Au lieu d'en faire une de la cheville jusqu'à la hanche avant d'attaquer l'autre, je commence par les mollets, et, s'il me reste du temps, je fais les cuisses.

Pourquoi les garçons mettaient-ils aussi longtemps à décider qui allait me rejoindre sous la douche ? Je finis par écarter le rideau pour regarder l'heure sur mon téléphone portable. Il ne s'était écoulé qu'un quart d'heure depuis mon entrée dans la salle de bains. J'ai pris l'habitude de me laver très vite, sans doute parce que je suis souvent couverte de sang quand je rentre chez moi après avoir bossé toute la nuit. J'ai de l'entraînement.

Un quart d'heure, ce n'était pas tant que ça pour décider qui allait me nourrir, c'est-à-dire qui ne serait peut-être plus capable de faire son boulot de garde avant d'avoir dormi, ou mangé, ou les deux. J'avais dû dépenser énormément d'énergie pour me guérir, donc j'allais vider mon partenaire, et nous devrions nous passer de ses services pendant les quelques heures qui suivraient. D'accord, je leur laissais encore cinq minutes avant d'appeler quelqu'un. Je revins dans la douche et commençai à me raser les cuisses. Autant mettre mon attente à profit. La patience n'a jamais été mon fort.

Je n'entendis pas vraiment la porte s'ouvrir mais sentis un filet d'air froid transpercer la vapeur chaude de la salle de bains. Comme je ne pouvais rien voir à travers le rideau, je pivotai, le rasoir à la main. Mon pouls s'était accéléré, et mon bas-ventre se contractait déjà, alors que j'ignorais qui allait me rejoindre dans un instant. Dem avait peut-être raison : la surprise avait du bon.

Le rideau de la douche s'écarta, révélant Jean-Claude. Ses cheveux noirs tombaient sur ses épaules, ne dissimulant rien de son corps pâle et nu. Il ne figurait pas sur la liste des hommes que je m'attendais à voir.

J'aurais pu lui dire qu'il était fou d'avoir pris le risque de s'aventurer sur le territoire d'un autre. Qu'il aurait été plus en sécurité à la maison. Qu'en tant que président vampirique du pays, il avait d'autres responsabilités, d'autres priorités que l'amour. J'aurais pu lui

dire des tas de choses, mais je n'en fis rien. Au lieu de ça, je m'écartai du jet de la douche et me jetai dans ses bras avec un bruit qui ressemblait fort à un sanglot.

Je le laissai me serrer contre lui et levai la tête pour qu'il m'embrasse. J'eus un instant pour scruter ses yeux incroyables, du bleu le plus foncé qui puisse exister – le bleu du ciel à minuit –, puis il se pencha vers moi et je m'abandonnai à la caresse de ses lèvres sur les miennes, de ses mains sur ma peau mouillée. Son baiser était l'air, l'eau et toutes les choses essentielles dont j'avais besoin pour vivre.

Il me souleva de terre. Je lui passai mes jambes autour de la taille tandis qu'il refermait le rideau de la douche derrière nous et s'avavançait sous le jet d'eau.

Chapitre 38

L'eau chaude nous martelait le visage, nous ruisselait le long du corps, dégoulinait sur notre peau tandis que nous nous embrassions avec une ferveur grandissante et que je sentais croître la pression du bas-ventre de Jean-Claude contre le mien. Ce fut merveilleusement romantique jusqu'à ce que j'aie besoin de respirer, contrairement à mon partenaire vampire. Alors, j'eus l'impression de me noyer.

Je retins mon souffle et continuai à l'embrasser jusqu'à ce que mes poumons commencent à me brûler. Finalement, je dus tourner la tête sur le côté et prendre une inspiration beaucoup plus prudente et plus superficielle que mon corps ne l'aurait voulu ; sans ça, j'aurais avalé de l'eau, et s'étrangler dans la douche, même nue, ce n'est pas le truc le plus sexy du monde.

Jean-Claude se tenait face à moi, le visage fouetté par l'eau qui tombait devant lui tel un rideau argenté et mouvant. Il baissait légèrement la tête pour pouvoir garder les yeux ouverts et me laisser admirer ses prunelles marines encadrées par la dentelle noire de ses cils, tels deux lacs très bleus entrevus à travers une brume scintillante. En même temps, il me serrait contre son corps puissant – c'était le double effet romance-sexe.

Il se pencha vers moi et je levai la tête pour recommencer à l'embrasser sous le jet. Lorsque je dus rompre notre baiser une seconde fois pour respirer, il s'avança vers le coin le plus proche du robinet en m'emportant avec lui. Ainsi, l'eau ne martelait plus que son dos. Il me posa par terre, sur le carrelage étrangement frais, puis s'agenouilla devant moi.

Sous le poids de l'eau qui les imbibait, ses boucles s'étaient détendues, et ses longs cheveux noirs raidis lui descendaient jusqu'au milieu du dos, tandis que les miens atteignaient ma taille. Quelques mèches plaquées sur son visage faisaient paraître ses yeux encore plus bleus que d'habitude, comme le ciel au coucher du soleil avant que l'orange et le rouge ne l'envahissent et que l'obscurité ne se déploie sur le monde. Des gouttes d'eau perlaient sur son front et soulignaient la courbe sensuelle de ses lèvres.

Il se pencha vers moi. Je posai une main sur sa joue pour l'arrêter. Je laissai échapper un petit rire et, d'une voix tremblante, dis :

— Je déteste vous couper dans votre élan, mais nous n'avons pas le temps pour ce genre de préliminaires. J'ai des vampires à interroger avant l'aube.

— Tu ne pourras pas leur parler ce soir.

— Pourquoi ?

— Fredrico m'a contacté. Quand il a appris qu'ils avaient été ensorcelés, il a intercédé en leur faveur, et ils ont pris un avocat. Si leur témoignage est précieux, ça pourrait les sauver.

— Chaque heure que nous laissons filer donne au responsable une chance supplémentaire de nous échapper et de contaminer d'autres gens, protestai-je.

Jean-Claude posa ses mains sur mes hanches.

— C'est exact, ma petite, mais l'aube va se lever et l'arrêter comme elle nous arrête tous. Aucun vampire ne fera de mal à personne une fois que le soleil aura franchi l'horizon.

— Eh merde ! jurai-je.

Il me sourit.

— Tu as aidé à faire passer la loi qui donne aux vampires le droit de prendre un avocat.

Je grimaçai.

— Je ne pensais pas qu'elle se retournerait contre moi un jour.

— Il est rare que nous puissions prévoir toutes les conséquences de nos actions, ma petite. Nous nous efforçons de faire le bien, mais la plupart du temps ça a aussi quelques côtés négatifs.

Je ne pus qu'acquiescer.

— Mais la nouvelle n'est pas entièrement mauvaise, puisqu'elle me donne le temps de lécher l'eau sur ton corps et de noyer le chagrin que je lis dans tes yeux.

— Ce n'est pas du chagrin. Il faut que j'aille bosser, c'est tout.

Jean-Claude me regarda sans rien dire, et ce ne furent ni ses pouvoirs vampiriques ni sa beauté qui me poussèrent à détourner les yeux. Ce fut son air entendu. Il me connaissait trop bien pour que je lui mente, et si je ne pouvais pas lui mentir, je ne pouvais pas mentir à moi-même. Bordel ! Voilà ce qui arrive quand vous laissez des gens devenir trop proches de vous.

— J'essaie de me concentrer sur mon boulot, protestai-je.

Mais cela sonna comme une excuse bien faiblarde, un simple vœu pieux à mes propres oreilles.

— Le travail peut avoir un effet apaisant, dit Jean-Claude d'une voix douce.

Je me forçai à le regarder. Agenouillé à moitié dans l'eau, ses mains gracieuses toujours posées sur mes hanches, il levait vers moi un visage impassible comme seul peut l'être le visage d'un vampire très âgé. Il ne me donnait rien à juger, aucune expression à laquelle réagir : il attendait patiemment que je décide de me mettre en colère ou de le laisser me réconforter.

Je touchai une des mèches plaquées sur sa joue et la lissai en arrière.

— Quand vous avez ouvert le rideau, j'étais si heureuse de vous voir. Même en sachant que vous n'auriez pas du venir, parce que le Maître de la Ville local considérerait ça comme un défi envers son autorité. (Une par une, je rabattis ses autres mèches dans la lourde masse dégoulinante de sa chevelure). Même en sachant qu'il est dangereux pour vous de voyager, de vous éloigner de la forteresse que le *Cirque des Damnés* est devenue. (Je caressai sa peau mouillée et scrutai son visage ainsi dégagé. Pour une fois, je m'autorisai à dire tout ce que je pensais, comme si j'étais trop endolorie pour me retenir). Quand je vous regarde comme ça, j'ai toujours du mal à croire que vous me désirez, que quelqu'un d'aussi beau que vous ne se soit pas lassé de moi au bout de six ans...

Il entrouvrit la bouche comme pour parler, mais je posai un doigt sur ses lèvres.

— Vous allez dire que, moi aussi, je suis belle, et il faudra bien que je vous croie. Il faut bien que je croie tous ces gens incroyablement séduisants qui ne cessent de me le répéter. Mais ça ne change rien au fait que je ne m'habituerai jamais à tout ça – vos yeux, votre visage, vos cheveux, votre corps, tout. J'aime que vous soyez venu alors que rien ne vous y obligeait. Vous auriez pu vous contenter de baisser vos boucliers pour sentir tout ce que je sentais.

Il me prit la main et déposa un baiser sur mes doigts avant de reprendre :

— Quand je t'ai vue à la télé, couverte de sang, j'ai su que tu ne mourrais pas, parce que je percevais la gravité exacte de tes blessures ; je savais que nous disposions du pouvoir nécessaire pour te guérir et te ramener saine et sauve auprès de moi. Mais ça ne me suffisait pas, ma petite. (Il pressa ma main sur sa poitrine). J'avais besoin de sentir ça. Besoin de toucher ta peau, de t'embrasser, de te serrer de toutes mes forces. Si tu mourais, mon corps te survivrait ; j'ai assez de pouvoir pour ça maintenant. Mais mon cœur... (Il porta ma main à ses lèvres pour la baiser). Mon cœur ne bat que pour toi, Anita Blake. S'il existait un moyen de nous marier sans que les autres hommes de notre vie se sentent exclus, je te demanderais de m'épouser.

Je sentis monter les larmes et dus écarquiller les yeux pour ne pas qu'elles tombent. Mais ce fut d'une voix ferme que je répondis :

— Micah nous a dit pratiquement la même chose, à Nathaniel et à moi.

Jean-Claude pencha la tête sur le côté.

— Alors, faisons-le.

— Comment ça ?

— D'un point de vue légal, tu ne peux épouser qu'un seul d'entre nous. Un mariage de groupe ne serait pas reconnu par la loi, mais on pourrait organiser une cérémonie païenne.

— De quoi parlez-vous ?

— On appelle ça une union des mains. Ça existe depuis la nuit des temps.

Sans le vouloir, je me mis à pleurer.

— Comment on ferait ? Combien de gens ? Et les anneaux ? Est-ce qu'on en aurait un chacun ? Et la bague de fiançailles ? Qui serait prêt à officier ?

Jean-Claude eut un sourire heureux, si heureux !

— J'ignore la réponse à la plupart de ces questions si pragmatiques, ma petite, mais le fait que tu les poses au lieu de m'opposer un refus pur et simple... c'est plus que je n'en espérais.

Je me mis à pleurer plus fort, si fort que je dus avaler la boule dans ma gorge pour articuler :

— Vous pensiez vraiment que je dirais non ?

— Oui. Sans ça, j'aurais conspiré avec les autres hommes de notre vie pour faire de cette nuit la plus romantique de ton existence. Mais, comme toujours, tu m'as pris à contre-pied et tu as éparpillé mes fantasmes sentimentaux aux quatre vents.

Il me baisa de nouveau la main et se releva sans la lâcher. Il toucha mon visage du bout des doigts, l'étudiant comme s'il voulait le mémoriser dans les moindres détails. Mes larmes se tarirent alors que je levais les yeux vers lui.

— Anita Blake, me ferais-tu l'honneur... (il mit un genou en terre dans la douche) l'honneur et la joie de m'épouser ?

Et je me remis à pleurer comme une idiote. Finalement, je retrouvai l'usage de ma voix et acquiesçai.

— Oui, oui !

Il me sourit, le visage illuminé non par ses pouvoirs vampiriques ou par un quelconque don psychique, mais par le bonheur à l'état pur. Après six siècles d'existence, il n'était qu'un homme agenouillé devant une femme, soulagé et ravi qu'elle ait dit oui. Et moi, pour une fois, je m'autorisais à être la fille, et à sangloter ouvertement tandis que Jean-Claude me prenait dans ses bras.

Je sanglotais parce que j'étais heureuse et que mon cœur débordait par mes yeux, mais je sanglotais aussi à cause d'Ares et de ce que j'avais dû faire. Je sanglotais parce que, si j'avais pu revenir en arrière, la seule chose que j'aurais changée, c'est que je l'aurais tué plus tôt. Je n'aurais pas risqué la vie des officiers à bord de l'hélicoptère. Je me sentais responsable de leur mort, même si je n'avais aucun moyen de deviner ce qui se passerait. Mon esprit rationnel le savait, mais la culpabilité n'est pas une affaire de raison, et l'amour non plus.

Au milieu de toutes ces larmes, de tous ces baisers et de toutes ces étreintes réconfortantes, nous laissâmes le désir et le besoin nous

submerger. Nous fêtâmes mon « oui » sur le carrelage de la douche, d'abord en missionnaire pour que je puisse contempler Jean-Claude au-dessus de moi tandis qu'il allait et venait entre mes cuisses. Mais le jet d'eau continuait à m'éclabousser, et je n'étais pas certaine de réussir à nourrir l'ardeur avant de me noyer. Alors, je me mis à genoux en riant, jusqu'à ce qu'il me pénètre par-derrière et que mon souffle s'étrangle dans ma gorge tant le plaisir était intense.

Il m'écarta les jambes tout en me tenant par les hanches pour m'immobiliser tandis qu'il frottait mon point le plus sensible, lentement et langoureusement. La sensation était indescriptible.

— Jean-Claude, Jean-Claude, Jean-Claude, répétais-je au rythme de ses allées et venues.

Puis mon pouls accéléra, et le plaisir commença à monter.

— Presque... J'y suis presque.

Il ne défailloit qu'une seconde derrière moi. Je l'entendais respirer à présent ; je sentais qu'il luttait pour conserver un souffle aussi égal et dépourvu d'à-coups que ses mouvements. Contrôler sa respiration, c'est le meilleur moyen de contrôler des tas d'autres choses.

Entre deux coups de reins, le plaisir se déversa sur moi et à travers moi, faisant palpiter tout mon corps. Je hurlai ma jouissance contre le carrelage, qui me la renvoya en un écho assourdissant. Jean-Claude continua à aller et venir, et je sentis ses doigts se crispier sur mes hanches comme il s'efforçait de me maintenir immobile. Chacun de ses mouvements me procurait un nouvel orgasme, une vague après l'autre tel un interminable raz-de-marée.

— Nourris -toi, ma petite, dit-il d'une voix tendue. Je ne tiendrai plus très longtemps. Libère l'ardeur et nourris-toi.

Elle était là, tapie en embuscade juste sous la surface. Une pensée, et elle jaillit en rugissant telle une seconde lame de fond qui se superposa au plaisir, se déversa dans le corps de mon partenaire et lui arracha un cri.

Je sentis un spasme parcourir Jean-Claude. Il donna une dernière poussée puissante qui me fit jouir de nouveau. Je hurlai et griffai le carrelage mouillé, cherchant mais en vain quelque chose à quoi me raccrocher, quelque chose dans quoi planter mes ongles, quelque chose auquel m'ancrer dans cette tempête de jouissance.

Je me nourris de la sensation de Jean-Claude en moi, de l'ivresse de notre amour, du souvenir de son visage radieux levé vers moi et des larmes de bonheur que j'avais versées. Ce fut un de mes repas les plus satisfaisants parce qu'il n'y avait pas seulement du désir et du sexe au menu, mais aussi de l'amour.

Je finis par m'écrouler à plat ventre, le sexe de Jean-Claude toujours en moi. Je luttai pour ne pas boire la tasse tandis que Jean-Claude luttait pour ne pas me clouer au carrelage ruisselant avec le

poids de son corps. L'épuisement et l'écho du plaisir faisaient trembler nos bras.

— Je t'aime, ma petite, souffla Jean-Claude.

— Moi aussi, je t'aime, répondis-je en français.

Et jamais je n'avais été aussi certaine de quoi que ce soit de toute ma vie.

Chapitre 39

Lorsque nous fûmes propres, je parlai à Jean-Claude des zombies mangeurs de chair, des vampires putréfiés et du mystérieux Maître qui les créait et les possédait. Comme j'arrivais au terme de mon récit, une idée me traversa l'esprit.

— La seule raison pour laquelle nous n'avons pas essayé de soigner Ares comme Asher et Damian avaient soigné Nathaniel dans le Tennessee, c'est que nous n'avons pas de vampire avec nous. Mais tu es là maintenant ! Tu pourrais guérir le père de Micah !

Nous nous étions rhabillés et Jean-Claude jouait avec mes cheveux, modelant mes boucles de ses longs doigts gracieux. Je m'écartai suffisamment de lui pour le dévisager. Son expression n'avait rien de réconfortant.

— Non ? Pourquoi tu ne pourrais pas ?

— Si l'infection était récente, j'aurais pu essayer, mais elle remonte à plusieurs jours déjà, ma petite. Les docteurs ont découpé la chair autour de la blessure initiale, et la corruption s'est propagée à d'autres endroits inaccessibles.

— Comment sais-tu tout ça ?

— Nicky m'a fait son rapport pendant le vol. Quand tu es inconsciente ou endormie et que tu ne lui communique pas tes émotions, c'est un observateur aussi froid et clinique que possible.

— Donc, tu savais déjà tout ce que je viens de te raconter au sujet des vampires ?

Il prit une mèche de mes cheveux et l'entortilla autour de son doigt.

— Oui, mais tu m'as donné plus de détails que Nicky. Mis à part sa nature de lion-garou, il ne possède aucun pouvoir. Il m'a exposé les faits matériels, mais j'avais aussi besoin de connaître les faits métaphysiques et de te demander quelques éclaircissements qu'il n'a pas pu me fournir.

— Par exemple ?

— L'Amoureux de la Mort, celui dont nous avons longtemps traduit par erreur le nom originel en « Mort d'Amour », a été tué par d'autres mains que les nôtres. Mais Marmée Noire était censée avoir péri la première fois, elle aussi, et ce n'était pas le cas. Se pourrait-il que ce soit lui, le Maître dont tu parles ? L'Amoureux de la Mort revenu d'entre les morts, si on peut dire ?

Je voulus répondre par la négative, mais me ravisai et me forçai à réfléchir sérieusement à cette question. Pendant ce temps, Jean-Claude continua à enrouler mes cheveux autour de ses doigts avec le sérieux

d'un enfant, et je le laissai faire – d'une part parce que ça me ferait de belles boucles, et d'autre part parce que ça le détendait. Quand il joue avec mes cheveux autant qu'avec les siens, c'est qu'il est nerveux ou qu'on doit assister ensemble à quelque événement public.

— J'ai senti l'énergie de l'Amoureux de la Mort quand elle était combinée à celle de Très Chère Maman. Ce n'était pas la même que celle de ce Maître. Contrairement aux membres de l'ancien Conseil, il n'est pas capable d'apparaître en l'air ou dans ma tête. Il a dû utiliser un des vampires qu'il avait créés comme marionnette pour pouvoir s'adresser à moi.

— Donc, ce n'est pas l'Amoureux de la Mort.

— Non.

Pourtant, quelque chose me préoccupait, comme si j'oubliais un détail crucial.

— Qu'y a-t-il, ma petite ? Tu sembles troublée.

— Est-ce que l'Amoureux de la Mort pouvait lui aussi posséder ses rejetons ?

— Non.

— Et est-ce qu'il contrôlait les zombies ?

— Non plus.

— Alors, comment peut-il exister un Maître capable de sauter de corps en corps comme le Voyageur, de créer des vampires putréfiés comme l'Amoureux de la Mort, de contrôler les zombies comme un nécromancien et les métamorphes à travers la morsure d'une de ses marionnettes ?

— Le Voyageur peut occuper le corps de n'importe quel vampire ou n'importe lequel de ses animaux à appeler. Ce Maître-là ne peut utiliser que ses propres rejetons comme hôtes ; une capacité que possédait également la Mère Ténébreuse. Je me suis laissé dire que, dans sa jeunesse, elle contrôlait tous les types de morts-vivants, et pas seulement les vampires.

— Et pour la morsure pourrissante qui permet à ce Maître de contrôler les métamorphes ?

— Marmée Noire a créé l'Amoureux de la Mort, mais comme l'ardeur de Belle Morte, la corruption de celui-ci était un pouvoir qui lui appartenait en propre, et qu'il partageait avec ses descendants. La plupart des Maîtres assez puissants peuvent contrôler leur animal à appeler à travers une morsure.

— Mais pas à travers la morsure d'un autre vampire qu'ils ont créé et possédé, objectai-je.

— Je n'en suis pas certain. Je demanderai au Voyageur.

— Dans tous les cas, Jean-Claude, d'où sort ce mystérieux Maître ? Nous n'avons pas tant de vampires putréfiés que ça en Amérique.

— Exact, et je devrais être capable de sentir un individu aussi puissant. Pourtant, ce n'est pas le cas.

Je me retournerai pour qu'il cesse de jouer avec mes cheveux.

— Seigneur, c'est vrai ! Tu es le roi. Tu sens les vampires qui t'ont prêté un serment de sang.

— Toi aussi, ma petite.

— Sauf si ce sont des Maîtres et qu'ils ont décidé de se cacher.

— Je crois que la plupart des Maîtres auraient du mal à se dissimuler à ta nécromancie à présent. Nous avons tous gagné en pouvoir lorsque je suis devenu le chef des vampires de ce pays.

— Les autres t'ont cédé un peu du leur pour que tu les protèges contre le croque-mitaine.

— Ils craignaient notre Mère à Tous, et ce que l'Amoureux de la Mort a forcé son descendant à faire à Atlanta.

— Il n'a pas possédé le Maître de la Ville local, mais il l'a rendu fou et poussé à massacrer des gens. C'est assez similaire à ce que fait ce Maître-ci.

— Peut-être se dissimulait-il, non pas aux forces de l'ordre humaines, mais au Conseil.

— Que veux-tu dire ?

— Il est puissant, mais pas davantage que la Mère de Toutes Ténèbres, et si c'est un vampire putréfié, il appartient forcément à la lignée de l'Amoureux de la Mort. Donc, jusqu'à ce qu'ils soient détruits tous les deux, il devait craindre qu'ils ne le possèdent ou ne le tuent.

— Tu penses qu'il a attendu que nous le débarrassions des deux vampires qu'il redoutait, et que maintenant il se révèle à nous ?

— Je ne suis pas sûr que ce soit aussi simple, parce qu'il a l'air passablement fou. Et il n'y a pas de logique dans la folie, même si les fous pensent toujours le contraire.

— Donc... maintenant qu'on a éliminé tous ses concurrents, il nous lance un défi ? Ou il est tellement cinglé qu'il ne nous considère même pas comme une menace ?

— Je penche pour la seconde hypothèse.

— Merde ! Tu crois qu'il a un corps qu'on pourrait localiser et détruire ?

— Le Voyageur en a toujours un, et il est le plus vieux d'entre nous qui possède encore la capacité à sauter de corps en corps. Mais si quelqu'un détruisait son corps originel, il mourrait pour de bon.

— Très Chère Maman n'est pas morte quand on a brûlé son corps.

— Parce que le corps prisonnier à Paris n'était pas son corps originel, d'après ce qu'on m'a dit.

Je réfléchis et opinai.

— Tu as raison Elle avait déjà changé de corps auparavant, raison pour laquelle elle pensait pouvoir s'approprier le mien ou me faire

tomber enceinte pour posséder l'enfant.

Je frissonnai comme si je sentais toujours la présence de ce mal en moi. Marmée Noire était les ténèbres incarnées, la nuit faite femme pour pouvoir s'introduire par la fenêtre de votre chambre et vous faire tout ce que vous redoutiez dans le noir.

Jean-Claude se remit à tripoter mes cheveux. Je n'étais pas la seule à qui Très Chère Maman fichait les jetons.

— Les vampires capables de transférer leur esprit sont tellement difficiles à tuer, me plaignis-je.

— Oui, il faut les coincer dans un corps assez longtemps pour les détruire.

— La seule raison pour laquelle ça a fonctionné la dernière fois, c'est que Marmée Noire voulait me posséder. Ça l'a forcée à rester en place assez longtemps pour que j'arrive à la tuer avec ma nécromancie et l'aide de ton pouvoir.

— Dans ce cas, tu dois trouver quelque chose que ce Maître veut suffisamment pour « rester en place », comme tu dis, le temps qu'Edward et toi le tuiez.

— Tu peux nous aider à le localiser ? Tu es le Roi des vampires américains, et tu as des liens avec la plupart d'entre eux. Tu peux les utiliser pour nous dire où il est ?

— Franchement, ma petite, je n'en suis pas sûr. Les pouvoirs attribués à l'ancienne chef du Conseil, Marmée Noire, lui appartenaient en propre ; ils ne découlaient pas de sa position. Je ne suis ni le premier de tous les vampires, ni le créateur de notre société.

— On pourrait peut-être utiliser la vampire qu'il a créée pour remonter jusqu'à lui, comme si c'était un téléphone portable psychique et qu'on localisait la source des appels qu'elle reçoit ?

— Bonne idée, ma petite. Ça vaut la peine d'essayer.

— Mais tu ne penses pas que ça fonctionnera.

— Je n'en sais rien.

Je pris une grande inspiration, la relâchai lentement et changeai de sujet tout en continuant à chercher un moyen de pister notre nouveau méchant.

— Donc... personne ne peut rien faire pour le père de Micah ?

— Aucun vampire ne peut rien faire pour lui, je le crains. En revanche, nous avons réussi à sauver un des officiers blessés, Travers.

Je voulus me tourner vers Jean-Claude, mais il m'en empêcha pour continuer à tripoter mes cheveux.

— Tu as... aspiré l'infection de sa plaie ?

— Pas moi, Vérité.

— Tu as amené Vérité et Fatal avec toi ?

— Ce sont mes gardes principaux.

— C'était plus risqué de laisser faire Vérité. Il n'est pas aussi

puissant que toi.

— Je suis le Roi. J'aurais été assez puissant pour soigner cet officier, mais si ça s'était mal passé j'aurais été tenté de pomper le pouvoir des vampires locaux. Je ne me serais pas laissé pourrir à mort pour sauver un inconnu si j'avais eu accès à l'énergie nécessaire pour survivre. Mais si j'avais drainé des vampires mineurs lors de ma première visite sans permission préalable sur le territoire d'un autre Maître, ma réputation aurait été faite. Je n'aurais pas mieux valu que l'ancien Conseil européen. J'aurais été catalogué comme monstre, et à juste titre. Je ne voulais pas ça.

— Est-ce si dangereux d'absorber cette infection, même pour toi ?

— Tu as vu Damian pourrir pour avoir aidé Asher à soigner Nathaniel. Si tu n'avais pas été son Maître, et si tu ne t'étais pas trouvée là pour lui offrir un sang propre et puissant, Damian serait mort sans espoir de guérison ou de rétablissement.

— Mais Asher n'a pas eu de problème, lui, et il n'était pas aussi puissant que toi maintenant !

— Franchement, ma petite, je ne suis pas prêt à risquer tout ce que je suis et tout ce que je possède pour un vulgaire inconnu.

Je tentai de nouveau de me retourner, et cette fois il s'écarta pour me laisser faire.

— Tu ne prendrais pas ce risque pour le père de Micah ?

— Je l'aurais peut-être fait, mais il est trop tard. Aucun vampire ne peut plus purifier son sang. L'infection s'est propagée trop largement dans son corps.

Il se plaça de l'autre côté de moi et recommença patiemment à enrouler mes mèches sur ses doigts. Je faillis lui dire d'arrêter, mais une autre pensée me traversa l'esprit.

— Edward a mentionné que les médias qualifiaient la situation d'apocalypse zombie, et que j'étais passée aux infos.

— Oui, acquiesça Jean-Claude sans me regarder.

— Va-t-il falloir forcer un barrage de journalistes pour atteindre l'hôtel ? Est-ce pour ça que tu n'en finis pas de tripoter mes cheveux ?

— La police maintient la presse à distance par respect pour le père de Micah, me détrompa Jean-Claude avant de s'attaquer à cette zone à l'arrière de la tête, qui donne du fil à retordre à tous les gens bouclés.

— Je pensais qu'on serait obligés de parler aux journalistes.

— Il est question d'organiser une conférence de presse demain, mais pas avant.

— Dans ce cas, pourquoi fais-tu ça ?

Jean-Claude hésita et continua à modeler mes boucles une par une.

— Ça m'occupe les mains pendant que je réfléchis.

— Donc, tu es nerveux ?

— Oui, admit-il doucement.

Je ne pus m'empêcher de froncer les sourcils.

— Tu regrettes déjà ta demande en mariage ?

Il me dévisagea, stupéfait.

— Mon Dieu, non ! s'exclama-t-il en français. (Il me serra contre lui, puis posa ses mains sur mes épaules et recula légèrement pour me regarder). Ma petite, en disant oui, tu as fait de moi un homme heureux. Je suis ravi, n'en doute jamais. Et j'ai hâte d'officialiser nos fiançailles.

Je me rembrunis davantage.

— D'officialiser ? Pourquoi ?

— Parce que je suis le Roi vampire d'Amérique, et que les rois ne se fiancent jamais discrètement.

— Qu'est-ce que ça signifie ?

— Ça signifie que, lorsque toi, Micah et toutes les personnes concernées aurez établi qui épouse qui, nous ferons une annonce publique.

— D'accord. Ça semble logique. Alors, pourquoi es-tu aussi nerveux ?

— Je sais, c'est idiot.

Il recula en lissant des deux mains la dentelle qui encadrait les boutons en perle de sa chemise. Son col défait était rabattu par-dessus les pans de la veste de velours noir qui s'arrêtait au niveau de ses hanches. La dernière fois que je l'avais vu avec cette chemise, il avait relevé le col haut et l'avait boutonné jusque sous son menton pour que la dentelle brodée souligne le contour de sa mâchoire. Il ne le porte défait qu'en privé, et en fin de journée.

— Tu vas bien ? m'inquiétai-je.

Il émit un claquement de langue exaspéré.

— J'ai plus de six siècles. Ce genre de bêtise ne devrait plus me tracasser.

— Quel genre de bêtise ?

— Nous devons rassembler nos gens et gagner l'hôtel, mais je me suis laissé dire que notre chat était avec sa famille.

« Notre chat », c'est Micah. Nathaniel, c'est plutôt « chaton » ou « minet ».

— Eh bien, montons voir comment va son père. Je sais que c'est dur, mais...

Jean-Claude secoua la tête.

— Ce n'est pas le triste sort du shérif Callahan qui me rend si anxieux.

— Alors, quoi ?

— Les présentations à la famille de Micah.

— Ce n'est pas déjà fait ?

— Je t'ai rejointe directement, donc nous n'avons pas eu le temps pour ça.

— Tout de même, je ne comprends pas où est le problème.

Il soupira.

— Je fais la fille, pas vrai ?

— Si tu veux dire que tu tournes autour du pot, oui.

— J'aimerais saluer Micah et le réconforter, mais je ne suis pas certain qu'il veuille que je le fasse devant sa famille. Je suis un homme et un vampire, et il paraît qu'ils sont très religieux.

Je souris.

— Certains, oui. Mais ses parents t'accepteront très bien.

J'expliquai la situation domestique de Ty et de Bea.

Jean-Claude se mit à rire.

— Micah angoissait à cause de Nathaniel et de ce que sa famille penserait de leur relation, et en fin de compte ses parents aussi étaient en ménage à trois pendant tout ce temps. C'est presque trop parfait !

J'acquiesçai en souriant.

— Et la présence de métamorphes ne les a pas fait tiquer, donc je pense qu'un vampire ne leur posera pas de problème non plus.

— Si je comprends bien, ils vous ont accueillis tous les deux dans le giron familial, Nathaniel et toi ?

— Oui. Ça s'est super bien passé.

— Mais un ménage à trois reste plus acceptable que notre... arrangement de groupe.

Enfin, il me sembla voir où il voulait en venir.

— Tu t'inquiètes de la façon dont Micah va te présenter à sa famille ?

Jean-Claude eut ce haussement d'épaules si typiquement français qui veut tout dire et rien dire à la fois. Je lui glissai mes bras autour de la taille, et il passa les siens autour de mes épaules. Je levai les yeux vers lui en souriant.

— Je trouve ça vraiment mignon de ta part.

— Ce n'est pas mignon, ma petite, c'est ridicule. Le seul homme dont Micah est amoureux, c'est Nathaniel, je le sais parfaitement.

— Toi non plus, tu ne l'aimes pas de la même façon que tu aimes Asher.

— Exact, mais Asher ne vit plus avec nous.

— En fait... j'ai promis à Dem de te parler de ça.

— De me parler de quoi ?

— Asher lui manque.

— Il manque à beaucoup d'entre nous, ma petite, répliqua Jean-Claude.

Et quelque chose dans sa voix m'indiqua que « beaucoup d'entre

nous » c'était surtout lui.

— Tu as eu de ses nouvelles dernièrement ?

— Oui.

J'étudiai son visage séduisant et inexpressif. Il me dissimulait sciemment ce qu'il pensait et éprouvait – autrement dit, il voulait le garder pour lui, ou il craignait que je ne réagisse mal en l'apprenant. Une idée me traversa l'esprit.

— Il t'a parlé du nouvel homme de sa vie ?

Jean-Claude se raidit et s'immobilisa parfaitement, comme aucun humain ne peut le faire. Seuls les serpents y parviennent, quand ils se figent sur une branche en attendant qu'un danger passe ou qu'une proie s'approche.

— Je vais prendre ce silence pour un oui.

— Il a mentionné quelqu'un, en effet, dit Jean-Claude sur un ton suprêmement neutre.

Autrefois, j'aurais pensé qu'il s'en fichait ; maintenant, je sais qu'un ton suprêmement neutre peut signifier que, au contraire, il s'en soucie un peu trop.

— Dem était censé appeler Asher pendant que je me douchais.

— Vraiment ?

De nouveau, cette voix atone.

— Vraiment. (Je resserrai mon étreinte sur la taille de Jean-Claude). Il voulait vérifier si les choses cruelles qu'Asher lui avait dites étaient vraies, ou si elles visaient juste à le blesser.

Jean-Claude me dévisagea sans broncher.

— Asher est doué pour ça.

J'acquiesçai.

— Mais Dem le regrette suffisamment pour être prêt à renoncer à tout le monde, hormis lui.

Jean-Claude autorisa son expression à se dégeler quelque peu.

— Qu'est-ce qui lui a fait changer d'avis ?

— Asher lui manque comme personne ne lui avait jamais manqué. Jusqu'ici, il ne comprenait pas que quelqu'un puisse valoir la peine de renoncer au reste du monde.

— Il n'avait jamais été amoureux ?

— Apparemment pas.

— Seul l'amour peut faire d'une séparation un tel enfer, soupira Jean-Claude.

— Oui.

Alors il se détendit et me serra contre lui. Son immobilité perturbante, presque reptilienne, s'envola ; son corps retrouva flux et mouvement comme si jusque-là il avait bloqué la circulation de son énergie même. Ce qui était peut-être le cas. Peut-être s'agissait-il d'une capacité psychique supplémentaire à ajouter au crédit des vampires.

— Tu as le droit de regretter Asher, dis-je, la tête posée sur sa poitrine.

La douceur du tissu de sa veste m'indiquait qu'il ne s'agissait pas réellement de velours, mais d'une matière synthétique moderne beaucoup moins rêche.

— Vraiment, ma petite ? Asher me manque ; pourtant, je ne crois pas qu'il ait appris la leçon que nous souhaitions lui enseigner. Au téléphone, il m'a parlé de son nouvel amant avec beaucoup d'éloquence, et notamment de la façon dont cette hyène-garou ne lui refusait rien.

Je tentai de m'écarter de Jean-Claude pour le dévisager, mais il me tint contre lui et je ne forçai pas, parce qu'il lui arrive de faire ça quand il n'est pas certain de pouvoir contrôler son expression.

Les vampires les plus âgés trouvent dangereux d'exprimer leurs émotions de quelque manière que ce soit. Après avoir passé des siècles à se faire châtier pour un regard de travers au mauvais moment, la plupart d'entre eux apprennent à dissimuler ce qu'ils ressentent. Jean-Claude m'a dit autrefois qu'exprimer une émotion véritable était devenu un effort pour lui. Mais je pense que ça a cessé d'être vrai quand il s'est métaphysiquement rapproché de ses serviteurs à sang chaud, comme moi. Nous lui avons communiqué un peu de notre sensibilité, mais cela lui a coûté une partie de son contrôle si durement acquis.

— J'ignorais que c'était une hyène-garou, dis-je, la joue toujours collée contre sa poitrine.

— Une hyène-garou, oui, mais pas le chef du clan local – juste le plus beau garçon qui s'est laissé ensorceler par la beauté d'Asher, précisa Jean-Claude sur un ton las.

— Tu veux dire qu'Asher l'a séduit pour provoquer le chef local ?

— Le chef local est une femme, et parce que j'ai envoyé Asher chez elle, il semble en avoir déduit que je voulais qu'il devienne plus hétéro.

— Du coup, il a fait tout le contraire en ne s'intéressant qu'aux autres hommes.

— Encore mieux que ça : il a séduit cette femme, puis l'a laissée tomber pour ce nouvel amant.

Je me redressai, et, cette fois, Jean-Claude me laissa faire.

— Putain de merde ! Il est suicidaire, ou quoi ?

Jean-Claude recula en secouant la tête.

— S'il n'avait pas été mon envoyé, Dulcia aurait fait de lui un exemple. Elle m'a appelé il y a un mois environ pour me narrer ses méfaits.

— La société des hyènes est matriarcale, raison pour laquelle Narcisse refuse de laisser entrer des femelles dans son clan. Il

craindrait que l'une d'elles ne s'empare du pouvoir comme cela arriverait chez de véritables hyènes sauvages.

— Je le sais bien, ma petite.

— Mais Asher l'ignore peut-être. Il ne fait pas de recherches, contrairement à toi, à moi, à Micah, à Nathaniel, à Nicky ou... à presque tout le monde, si on y réfléchit bien. Narcisse dirige son clan d'une façon assez inhabituelle, et si c'est la seule référence d'Asher en la matière. Il ne se rend sans doute pas compte combien les femelles peuvent être dangereuses.

Jean-Claude parut réfléchir un moment avant d'acquiescer.

— Bien vu, ma petite. Tu as peut-être raison. Notre Maîtresse Belle Morte a forgé Asher pour qu'il devienne l'une des armes de son arsenal. Elle a commencé par me faire la même chose, mais j'ai appris à poser des questions et à trouver des réponses. Asher s'est toujours contenté de suivre ses plans, puis les miens.

— Ouais, il n'est pas du genre à analyser et planifier.

— Je crains que non.

— Il est assez puissant pour régner sur son propre territoire, mais il n'a pas le tempérament d'un chef.

— Non, en effet.

— Et il ne l'aura jamais.

Nous nous regardâmes sans rien dire – mais cela suffit.

— Ou j'autorise Dulcia à le tuer pour laver l'insulte qu'il lui a faite, ou je lui ordonne de revenir à la maison.

Je secouai la tête.

— On ne peut pas la laisser tuer Asher.

— Non.

— Quand est-ce qu'il a merdé à ce point ?

— Il y a un peu moins d'un mois.

— Donc, il s'est bien tenu pendant presque cinq mois, et tout à coup il s'est mis en tête de se suicider en défiant la chef de clan locale ?

— On dirait.

— À l'origine, nous l'avions exilé pour un mois, mais nous avons prolongé son séjour parce qu'apparemment c'était une vraie réussite diplomatique.

— Oui, et aussi parce qu'aucun de nous ne pensait que ça lui avait suffi pour se rendre compte de la valeur de ce qu'il avait à St. Louis.

— Mais je me souviens que j'envisageais de l'autoriser à nous rendre au moins une petite visite au bout de six mois. Comme nous tous, tu espérais qu'il se serait ressaisi d'ici là. Voire qu'il serait prêt à entamer une thérapie pour travailler sur ses problèmes de jalousie et les accès de violence qu'ils engendrent.

— Tout cela est exact, ma petite.

— Mais Asher ignorait qu'il lui suffisait de se tenir à carreau un mois encore pour qu'on le fasse revenir.

— Oui.

— Et en voyant que cinq mois d'attitude raisonnable ne lui permettaient pas d'obtenir ce qu'il voulait, il a décidé de se comporter comme un ado stupide.

— Une partie de lui a toujours été infantile et capricieuse, et elle le sera toujours.

— S'il ne parvient pas à attirer l'attention en étant sage, il se débrouillera pour l'attirer par ses bêtises.

— C'est très juste, ma petite.

— Bref Asher n'a rien appris du tout et, en le faisant rentrer maintenant, nous récompenserions son inconduite. De sorte qu'il n'aurait aucune raison pour se corriger.

— Que veux-tu que je fasse d'autre, ma petite ? Tu refuses de laisser Dulcia le tuer. Et maintenant qu'il a foutu en l'air tout le travail diplomatique que Micah avait effectué auprès du clan de Dulcia, je doute que notre Roi-léopard accepte que nous nous contentions de placer Asher dans une autre ville.

— Déplacer le problème ne le résout pas, Jean-Claude.

— Non, en effet.

Il s'adossa au mur et se massa les tempes comme s'il sentait poindre un début de migraine. Je ne l'avais encore jamais vu faire ce geste, et je n'étais même pas sûre qu'il puisse avoir mal à la tête.

— Tu vas bien ?

— Non. Malheureusement pas. Si je n'étais pas amoureux d'Asher, je laisserais ses propres actions décider de son sort, parce que, dans son état d'esprit actuel, il va continuer à faire de la provocation jusqu'à ce que ça lui retombe dessus.

— Comment l'arrêter ?

— Je l'ignore. Ce serait tellement plus simple si je ne l'aimais pas...

— Pareil pour moi.

Il me dévisagea.

— Tu n'aimes pas Asher de la même façon que tu m'aimes moi, ou que tu aimes Micah ou Nathaniel. Je ne suis même pas sûr que tu l'aimes autant que Nicky ou que Cynric. Qu'est-il pour toi exactement, ma petite ?

— J'ai conscience qu'une partie de mes sentiments les plus profonds pour lui sont un reflet des tiens. Honnêtement, je ne sais pas dire où s'arrêtent les miens.

— Tu m'en vois désolé. Je n'ai jamais voulu que, toi aussi, tu souffres à cause de notre chardonneret. Qu'il ait ensorcelé et qu'il

torture l'un de nous était déjà bien suffisant.

— Asher n'est pas mon chardonneret, juste le tien. Il voulait que je l'appelle « Maître » au lit, comme le fait Nathaniel, mais tu es la seule personne sur cette planète à qui je consens à donner ce titre ; et encore, seulement pour des raisons de politique vampirique.

— Asher croyait vraiment que tu l'appellerais « Maître » pour la seule raison qu'il te domine sexuellement ?

— Peut-être. Ou peut-être qu'une fois de plus il testait juste les limites ; qu'il voulait voir jusqu'où il pouvait aller avec moi.

Jean-Claude hocha la tête.

— C'est tout lui, hélas ! Il pousse toujours les gens à bout. C'est un symptôme de son insécurité et de sa nature perverse.

— Comme tu dis : hélas !

Nous gardâmes le silence une minute, puis je dis :

— Nous connaissons les défauts d'Asher par cœur. Il vient juste de confirmer qu'il n'a rien appris pendant son exil, et que son attitude sera toujours aussi naze après son retour.

— Oui.

— Alors, pourquoi envisageons-nous seulement de le faire revenir à St. Louis ?

— Parce que, si nous ne lui faisons pas quitter le territoire de Dulcia, il continuera à la provoquer jusqu'à ce qu'elle se décide à le tuer.

— Asher se rend-il compte que, passé un certain stade, elle ne se souciera plus des retombées politiques ?

— Dulcia nous craint, ma petite. Elle ne veut pas se faire un ennemi du Roi des vampires d'Amérique.

— Nous craint-elle suffisamment pour continuer à encaisser les insultes d'Asher ?

— Je ne la connais pas assez pour répondre à cette question, mais je connais Asher. Une fois qu'il a décidé d'être cruel, il se montre implacable, et il a un don pour découvrir ce qui aliène, humilie ou terrifie quelqu'un.

— Je tiens de toi quelques bribes de souvenirs montrant Asher en train de violer des gens afin de divertir Belle Morte et sa cour.

— J'ai parfois été forcé de participer pour ne pas prendre la place de la victime. J'ai préféré devenir le bourreau ; le prédateur plutôt que la proie.

— Mais Asher n'a pas eu besoin qu'on le menace pour accepter, n'est-ce pas ?

— Autrefois, il se délectait de faire souffrir et de terroriser autrui. Il s'est amélioré depuis, mais une partie de lui continue à aimer ça. Voilà pourquoi il a trouvé un moyen de domestiquer sa perversion en la pratiquant au lit, dans le cadre de jeux de soumission et de

bondage. Il sait que, s'il veut continuer à jouer avec nous, il doit le faire de manière sécurisée et consensuelle.

— Tu crois que ça lui manque de faire du mal à ses partenaires pour de vrai ?

— Comment peux-tu te poser cette question au sujet de quelqu'un que tu aimes ?

— Quand on dit que l'amour est aveugle, on parle juste de cette période initiale où les gens sont drogués aux endorphines. Une fois qu'elles se sont dissipées, personne ne te connaît aussi bien, jusque dans tes moindres défauts, que quelqu'un qui t'aime réellement.

— Au fil des siècles, j'ai croisé beaucoup de gens qui demeureraient aveugles aux fautes de leurs amants.

— L'amour véritable suppose de connaître vraiment l'autre, pas de s'attacher à un idéal qu'on a créé de toutes pièces dans sa tête et qu'on superpose à la réalité. Ça, ce n'est qu'une illusion, un mensonge.

— Mais si le couple concerné est heureux dans cette illusion et ce mensonge ?

— Tant mieux pour lui, mais ce n'est pas de l'amour véritable.

Jean-Claude me dévisagea sans chercher à cacher sa surprise.

— Un peu de mystère doit subsister pour que l'amour survive, ma petite. Si nous savions absolument tout l'un de l'autre, le poids de nos crimes ou de nos doutes finirait par nous détruire.

— Nous savons qu'Asher est un salopard pervers, cruel et sadique ; pourtant, nous l'aimons quand même.

— Je ne voudrais pas t'entendre dresser ainsi la liste de mes défauts. Cela me chagrinerait que tu me connaisses bien et que tu me juges aussi durement.

Je lui souris.

— Tu n'as pas que des qualités, et moi non plus, mais elles surpassent très largement tes défauts. On ne peut pas en dire autant d'Asher.

— Il est beau.

— Oui, et c'est un dominant fabuleux. Comme je n'en avais pas connu d'autre avant lui, j'ai mis du temps à me rendre compte combien c'est difficile de trouver quelqu'un qui aime autant que moi flirter avec les limites en matière de bondage. Quant à Nathaniel, aucune autre personne saine d'esprit ne saurait satisfaire ses besoins dans ce domaine.

— Il est vrai que les besoins de notre chaton peuvent être assez effrayants.

— Justement. Ils sont effrayants pour toi et moi, pas pour Asher. Lui seul aime dominer Nathaniel à fond. Franchement, je n'oserais pas les laisser seuls tous les deux sans leur imposer des règles très strictes.

— C'est cette pointe de danger qui les ravit autant l'un et l'autre.

— Oui.

— Donc, Asher est beau, et c'est un excellent dominant. Cela fait peu de vertus pour compenser tous ses vices.

— Certes. Mais même sans le BDSM, c'est un merveilleux amant, fis-je remarquer.

Jean-Claude détourna la tête comme s'il lui fallait un instant pour se composer une expression neutre avant de reporter son attention sur moi.

— Oui, se contenta-t-il de répondre.

Mais ce simple mot frémissait presque de douleur.

— Tu penses que c'est une mauvaise idée de le faire revenir.

— Pas toi ?

Nous nous regardâmes un moment avant que je ne me résolve à lâcher :

— Si.

— La logique voudrait que nous l'abandonnions à son sort.

— Tu veux dire, qu'on laisse Dulcia le tuer ?

Jean-Claude eut un petit hochement de tête et me dévisagea sans que son visage ne trahisse aucune émotion – ce qui était déjà assez parlant en soi.

— Tu me laisses décider, c'est ça ?

— Je suis esclave de sa beauté et de sa cruauté depuis des siècles, ma petite. Je ne peux pas exercer sur lui l'autorité dont il aurait besoin.

— Et moi, je ne peux pas laisser quelqu'un d'autre le tuer.

Il écarquilla les yeux.

— Je n'aime pas du tout cette tournure de phrase, ma petite.

— Moi non plus. Mais quand il a frappé Cynric assez fort pour l'assommer, j'ai cru qu'il lui avait brisé la nuque, ce qui équivalait à une décapitation chez les métamorphes comme chez les vampires. Si Asher avait tué Cynric, fût-ce accidentellement, je l'aurais abattu, Jean-Claude. Je lui aurais tiré dessus, et pas juste pour le blesser.

— Je ne doute pas que tu sois assez forte pour le faire. En revanche, je ne suis pas certain que tu pourrais vivre ensuite avec le souvenir de ton geste.

— J'y ai beaucoup réfléchi depuis le départ d'Asher. Je sais que je l'aurais fait. Je sais que je peux encore le faire s'il me pousse à bout, mais je crois effectivement que ça briserait quelque chose en moi, et que je ne m'en remettrais jamais. Déjà, avoir dû tuer Ares... C'est moi qui l'ai entraîné dans cette histoire ; je l'ai pratiquement jeté dans la gueule du grand méchant vampire, et j'ai dû le tuer. Et Haven... Je n'étais pas amoureuse de lui, mais je l'aimais quand même. Un petit bout de moi est mort avec lui lorsque j'ai dû l'abattre.

Jean-Claude voulut me prendre dans ses bras, mais je le

repoussai.

— Non, pas maintenant.

— Que puis-je faire pour toi, ma petite ?

— En gros, tu viens de me dire qu'il faudra sans doute tuer Asher et que tu es incapable de t'en charger. Que le cas échéant ce sera à moi de le faire.

— Pas forcément. Nous pouvons aussi laisser filer, comme tu dis. Accepter qu'il soit notre faiblesse à tous les deux. Comment te reprocher de succomber à sa beauté cruelle alors que je suis moi-même incapable d'y résister ?

Je secouai la tête.

— Espèce de salopard ! Tu sais bien que je ne peux pas laisser Asher faire n'importe quoi.

— Non, convint-il doucement. Ta nature t'en empêche.

— Alors quoi ?

— Notre sage Roi-léopard pense que nous devrions faire revenir Asher parce qu'il manque à trop d'entre nous.

— Micah n'a certainement pas dit ça.

Jean-Claude sourit.

— Non, en effet. Il a dit que soit nous laissons Dulcia tuer Asher, soit nous nous dépêchions de lui faire quitter son territoire afin que Micah puisse tenter de sauver les relations diplomatiques qu'il a établies avec son clan.

— Asher manque terriblement à Nathaniel.

— Et à notre Démon.

— Même Richard regrette de ne plus avoir personne à dominer au lit. Ça lui fournissait un moyen d'exprimer sa part de ténèbres au lieu de la réprimer constamment. Depuis le départ d'Asher, je le trouve morose, presque caractériel.

— Mon loup est un dominant étonnamment doué.

— Il essaie d'accepter la noirceur qui est en lui, et cette noirceur se délecte de tourmenter Asher en le fouettant ou en le frustrant. Asher adore dépuceler les hommes hétéros, et Richard adore se refuser à lui pour le torturer.

— Il est vrai que chacun semble subvenir à un besoin de l'autre, un peu comme Asher avec Nathaniel et avec toi, ma petite.

— Et avec toi aussi.

— Sans compter que Narcisse, le chef du clan des hyènes-garous local, soupire après Asher.

— Donc, Asher subvient chez un grand nombre d'entre nous à un besoin auquel personne d'autre ne peut répondre.

— C'est ce qu'on dirait.

— Si seulement on ne l'aimait pas...

— C'est ce que je me dis par intermittence depuis des siècles.

— Tu m'étonnes. Asher a tellement de problèmes, et il refuse de voir un psy pour tenter de les résoudre !

— S'il veut revenir, il faudra qu'il accepte de faire une thérapie.

— On peut le forcer à assister aux rendez-vous, mais pas à travailler sur lui-même.

— Exact.

— Et moi aussi je veux qu'il rentre. Tu n'es pas le seul à te montrer trop indulgent envers lui.

— L'amour est à la fois une grande force et une grande faiblesse, ma petite. Tout dépend du jour, de l'heure et du moment.

Je m'approchai de lui, et nous nous étreignîmes au milieu de la pièce, mais sans que je quitte son visage des yeux.

— On va le laisser revenir parce qu'on est incapables de l'envoyer se faire foutre, c'est ça ?

Jean-Claude sourit.

— Plus ou moins, oui.

— Fantastique, raillai-je.

— L'amour nous pousse parfois à commettre des erreurs, dit-il en se penchant vers moi. Mais quelque douleur ou quelque chagrin qu'il puisse apporter, il est toujours préférable à l'absence d'amour.

Nous nous embrassâmes parce que nous avions besoin de nous toucher, de nous persuader que nous n'étions pas en train de faire une belle connerie, ou, du moins, que nous la ferions ensemble. Parfois, l'amour n'a pas grand-chose à voir avec l'intelligence. Parfois, ça consiste juste à se planter de concert. Je déteste ces moments, mais j'ai fini par comprendre que l'amour véritable implique des tas de choix illogiques, de décisions potentiellement catastrophiques, que l'on prend quand même. Pourquoi ? Parce que l'amour véritable implique aussi l'espoir que, cette fois, les choses seront différentes. Et parfois elles le sont – voyez Jean-Claude et moi – mais pas toujours – voyez notre triumvirat avec Richard.

On ne conquiert pas le cœur de la belle dame en jouant la carte de la prudence. Celui du beau gosse non plus, j'imagine. Vive l'espoir !

Chapitre 40

Certains des flics locaux réagissaient comme Yancey des SWAT ; j'avais assuré pendant une fusillade, donc ils me considéraient comme une des leurs. D'autres étaient très occupés à me tenir responsable des agissements d'Ares. Ils avaient besoin de blâmer quelqu'un, et comme j'avais buté la seule autre personne qu'ils avaient envie de haïr, ils reportaient leur haine sur moi.

Dem et Nicky m'avaient accompagnée au poste. Nous y avions retrouvé Edward, puis on nous avait présentés au marshal Hatfield et aux autres. Il y avait des dépositions de témoins à lire, des photos de scène de crime à examiner, sans parler de la photo des disparus dont certains avaient refait surface en tant que morts-vivants d'une espèce ou d'une autre.

Je détestais gaspiller des heures d'obscurité à faire des choses que j'aurais pu faire pendant la journée, mais, pour cette nuit, les prisonniers se planquaient derrière leur avocat. D'ici à ce que je puisse les interroger le lendemain soir, je comprendrais mieux l'affaire en cours si j'avais épluché tous les documents dont nous disposions. Du moins, ce fut ce que je me dis pour contenir ma frustration. Nous avions deux témoins parfaitement fiables qui connaissaient le visage du véritable grand méchant, et nous ne pouvions pas leur poser la moindre question. C'était rageant.

Les gardes devaient m'attendre dans la partie du bâtiment réservée au public jusqu'à ce que j'ai fini ou jusqu'à l'arrivée de la relève. Ils connaissaient la chanson. Ils avaient également dû se munir de leur permis de port d'arme, et ils étaient prêts à se séparer de leurs flingues pour qu'on les mette au coffre si un officier l'exigeait. Ce que nous n'avions pas prévu, c'est que l'inspecteur Ricky Rickman passerait par l'accueil au plus mauvais moment.

Une des raisons pour lesquelles les gens craignent autant les métamorphes, c'est qu'ils ressemblent à n'importe qui, parce qu'ils sont n'importe qui. La lycanthropie est un virus et, tant qu'on ne leur fait pas d'analyse de sang et qu'elles ne se transforment pas, ses victimes ne se distinguent en rien des humains ordinaires. Je n'essayais pas de faire passer mes hommes en douce ; simplement, je n'avais pas pensé à ça.

— Faites sortir vos animaux d'ici, Blake ! hurla Rickman en les voyant.

Il n'était pas vraiment en colère ; il voulait juste que tout le monde l'entende. En fait, cette occasion de me damer le pion le ravissait.

— Ce ne sont pas des animaux, Rickman, répliquai-je calmement.
— Des métamorphes ? interrogea un des agents en uniforme.
— Ouais. Tous autant qu'ils sont, cracha Rickman.
— Comment le savez-vous ? insista son collègue, dont les yeux écarquillés lui donnaient l'air encore plus jeune qu'il ne devait l'être réellement.

Génial.

— Je le sais, c'est tout.

— Quoi qu'il arrive, murmurai-je à Dem et à Nicky, ne vous en mêlez pas. Gardez-vous bien d'attiser le feu.

Nicky hocha légèrement la tête.

— D'accord, patronne, dit Dem.

— Si vous voulez chuchoter des mots doux à vos bestioles, allez le faire ailleurs, cria Rickman en s'avancant vers nous, vers moi, afin d'utiliser sa grande taille pour nous intimider.

Je gardai mon calme, mais ce fut d'une voix forte que je répondis :

— Premièrement, foutaises. Vous savez que ce sont des métamorphes parce que je vous l'ai dit. Deuxièmement, ce ne sont pas des animaux et encore moins des « bestioles », ce sont des gens.

— Votre dernier toutou a tué Baker et arraché la main de Billings ! hurla Rickman en me toisant de toute sa hauteur.

Une petite foule se formait autour de nous. J'entendis des officiers marmonner : « Ils ne peuvent pas entrer ici », « Faites-les sortir » et « Espèces de monstres ».

— Ce n'était pas mon toutou, mais un marine. Un marine qui avait été ensorcelé par un vampire, comme certains de vos collègues.

— Ce n'était plus un militaire, me cracha Rickman à la figure. C'était un putain d'animal !

J'essayai les postillons de mon visage et lui souris. Je ne le faisais pas exprès ; c'est une expression involontaire, qui précède généralement une réaction désagréable. J'étais en colère, et je me maîtrisais, mais mon sourire me trahissait.

— Vous trouvez ça drôle. Blake ? hurla Rickman.

Je n'ai pas d'excuse pour ce qui se passa ensuite. Je marchai délibérément sur Rickman. Je ne lui fis pas de mal ; je gardai même les bras le long de mes flancs, si bien que seuls les gilets pare-balles que nous portions sous nos fringues respectives s'effleurèrent. Mais je sais très bien comment fonctionnent les hommes. Par ce simple mouvement, je fis monter la violence d'un cran. J'avais touché un type qui me toisait en me criant sa rage à la figure ; dans de telles circonstances, le moindre contact physique suffit parfois à déclencher une bagarre. La plupart des femmes ne comprennent pas ça. Moi, j'en avais parfaitement conscience. Je m'attendais à ce que ce contact lui

fasse l'effet d'une décharge électrique traversant son corps aux veines gorgées d'adrénaline.

Rickman réagit comme si je l'avais frappé. Nous étions trop près l'un de l'autre pour qu'il m'en colle une, aussi se contenta-t-il de me pousser assez fort pour que je trébuche. J'envisageai de me laisser tomber exprès, mais tergiversai trop longtemps et laissai filer cette chance de le faire passer pour une grosse brute. Cela dit, il était bien assez furieux pour m'en donner d'autres.

— Vous vous battez comme une fille, ricanai-je.

Cette fois, son poing fusa. Et, si stupide qu'il soit, Rickman bossait dans la police depuis assez longtemps pour être devenu inspecteur. Donc, il savait ce qu'il faisait.

J'étais bien assez rapide et assez agile pour bloquer son coup mais, au lieu de ça, je choisis de l'encaisser. Je voulais révéler le vrai visage de Rickman. Son poing s'abattit sur ma joue, et je m'écroulai. Certes, c'était un humain ordinaire, mais un humain ordinaire d'un mètre quatre-vingts très musclé, et un flic de surcroît. Tous les flics savent frapper car, parfois, leur vie dépend du fait qu'ils réussissent à allonger un adversaire du premier coup.

J'atterris sur le cul, les tympan bourdonnants, et me relevai en vacillant sans attendre que l'étourdissement se soit dissipé. C'est la règle au corps à corps : une fois à terre, on se remet debout dès que possible. Depuis le sol, la seule chose que j'aurais pu faire, c'est déboîter le genou de Rickman d'un coup de pied. Je préférais avoir plus d'options. Alors je me relevai et lui fis face, la garde haute, les genoux légèrement pliés et les talons décollés du sol, prête à bondir.

Rickman était plus rapide qu'il n'en avait l'air. Il me lança un second direct. Cette fois, je bloquai de l'avant-bras et lui décochai un crochet dans le flanc – pivotant sur mes pieds, envoyant tout le poids de mon corps à la suite de mon bras et tournant le poing à la fin comme quand je m'entraîne avec un sac de frappe. Mais ça faisait des années que je ne m'étais pas battue contre un humain normal Rickman m'avait frappée de toutes ses forces, et je lui avais rendu la politesse... oubliant que j'étais bien plus costaud que n'importe quelle femme ordinaire de moins d'un mètre soixante, oubliant que je portais plusieurs souches de lycanthropie et les marques du Roi des vampires d'Amérique.

Je frappai sans penser à rien, sinon porter un coup significatif. Je sentis les côtes de l'inspecteur céder sous mes jointures, entendis un craquement sourd comme quelque chose se brisait et sus que ça n'était pas un de mes os. Puis un mur d'officiers en uniforme s'interposa pour nous séparer.

Je m'attendais à ce que Rickman m'investive, mais aucune voix coléreuse ne s'éleva à l'autre bout de la foule. Puis j'aperçus un visage

familier parmi les officiers qui me repoussaient en arrière. Une main sur mon épaule, l'agent Bush tentait de partager son attention entre moi et ses collègues. Des ecchymoses jaunes et violettes recouvraient la moitié droite de son visage. Lui, j'avais réussi à l'assommer quand le vampire avait roulé son esprit.

Un regret aigu me coupa le souffle : pourquoi n'avais-je pas essayé d'en faire autant avec Ares ? Non, c'était une idée ridicule. Une fois la transformation entamée, ça n'aurait pas marché. Pire, ça aurait pu aggraver les choses si j'avais assommé la partie humaine d'Ares, laissant sa bête seule aux commandes. La partie rationnelle de mon cerveau le savait, mais le regret est une émotion qui n'obéit pas à la logique.

Bush et ses collègues me retenaient comme si je me débattais pour leur échapper. Mais ce n'était pas le cas. Je n'essayais pas d'atteindre Rickman. De mon point de vue, le combat était terminé. La seule raison pour laquelle il avait commencé, c'était que je culpabilisais à propos d'Ares. Bordel de merde ! Je n'aurais pas dû réagir comme ça.

Bush m'adressa un sourire grimaçant.

— Vous avez une sacrée droite, marshal Blake.

— Le vampire vous contrôlait. Il fallait bien que je vous neutralise.

— Je ne parlais pas de moi, mais de l'inspecteur. Apparemment, vous lui avez pété une côte.

— Juste une flottante. Elles craquent plus facilement.

Un officier en civil, avec des cheveux noirs en bataille, lança :

— Comment va votre main, marshal ?

Je fléchis mes doigts. Ils ne me faisaient pas mal.

— Nickel.

Il eut un sourire qui creusa une fossette dans une de ses joues. Il avait une bouche sensuelle et des yeux d'un beau marron, ni trop clair ni trop foncé.

— Par contre, il va vous falloir de la glace pour votre joue.

J'avais senti le coup quand Rickman m'avait frappée, mais l'impact ne commença à palpiter de douleur que lorsque le nouvel inspecteur le rappela à mon souvenir. Étant donné que mes capacités de guérison avaient déjà commencé à œuvrer, Rickman avait dû taper vraiment fort. Je regrettais un peu moins de lui avoir pété une côte.

— MacAllister, se présenta mon interlocuteur. Inspecteur Robert MacAllister. Bobley pour les amis.

Je voulus lui demander si on était déjà amis, mais ce genre de réplique est généralement interprété comme de l'hostilité ou une tentative de flirt. Donc, je le pris au mot.

— Ravie de faire votre connaissance, inspecteur – Bobley.

Appelez-moi Anita, dis-je distraitement, mon attention fixée sur le groupe d'hommes que j'apercevais entre lui et Bush.

Je me sentais très loin de tout ça, un peu comme si je flottais. J'étais sous le choc. Pour cette petite bagarre de rien du tout ? Ça n'avait pas de sens.

Dem me rejoignit. Il me toucha doucement le visage et me fit tourner la tête vers lui pour examiner les marques.

— Si tu continues à nous tenir à l'écart de toutes les bastons, les autres gardes du corps vont se foutre de notre gueule.

Cela me fit sourire, ce qui était probablement le but.

— Je tâcherai d'y penser la prochaine fois.

Nicky se rapprocha de nous.

— Tu sors à peine de l'hôpital, me rappela-t-il.

Ce que je distinguais de son visage derrière sa frange affichait une expression stoïque, à la limite de l'ennui. Mais je lui avais ordonné de ne pas intervenir quoi qu'il advienne. En d'autres circonstances, aurait-il été forcé de regarder quelqu'un me faire du mal, voire essayer de me tuer, sans pouvoir m'aider parce que je le lui avais interdit ? Je n'en étais pas sûre, et j'aurais dû y penser avant de parler. Décidément, j'étais à côté de mes pompes.

Je lui tendis ma main gauche, qu'il fit disparaître dans la sienne. En principe, j'évite d'avoir des gestes affectueux envers mes amants pendant leur service, mais c'était tout ce que je pouvais faire pour m'excuser d'avoir empêché Nicky de faire son boulot. J'aurais dû réfléchir avant de parler, mais j'avais la tête comme dans du coton. Sentir sa main si chaude et si solide dans la mienne m'aida à me ressaisir quelque peu. Il me sourit, et cela me rendit si heureuse que j'en oubliai mes réticences à lui tenir la main devant les autres flics.

— Hé, Nicky, est-ce que le marshal vous laisse parfois la protéger ? lança Bush.

— Une fois de temps en temps.

— Pour être honnête, intervint Dem, en général, c'est elle qui nous protège.

Bush leva les yeux vers le tigre-garou qui le dépassait d'une demi-tête comme s'il attendait la chute de la blague, mais quelque chose dans l'expression de Dem lui fit froncer les sourcils. Il aurait peut-être demandé si c'était une blague, mais à cet instant quelqu'un s'approcha derrière nous, et il se raidit. MacAllister redevint sérieux, et les autres officiers décampèrent comme si nous étions brusquement devenus contagieux. Autrement dit, la personne qui se tenait derrière nous était un de leurs supérieurs. Pas le mien, mais puisque j'étais sur leur territoire...

— Marshal Blake, inspecteur Rickman, dans mon bureau, tout de suite.

MacAllister se pencha vers moi et chuchota :

— Convoquée dans le bureau du capitaine dès votre première visite. Vous êtes une rapide.

— Vous n'avez pas idée, répondis-je.

Puis je me retournai avec une expression toute professionnelle, mais en portant une main à ma joue meurtrie. J'avais laissé Rickman me frapper pour que ses collègues ne pètent pas les plombs à cause de Dem et de Nicky car le meilleur moyen de décrédibiliser quelqu'un c'est de le faire passer pour une brute incapable de se contrôler sur son lieu de travail Et ça avait fonctionné, mais tant qu'à m'être récolté une ecchymose, j'allais en profiter à fond pour m'attirer la sympathie du capitaine – histoire qu'il ne m'en veuille pas d'avoir cassé un de ses inspecteurs.

Chapitre 41

Le capitaine Jonas était un Afro-Américain massif qui avait dû pratiquer un sport de ballon au lycée, voire à la fac. Mais à force de bosser dans un bureau il avait développé une telle circonférence que je me demandai s'il devait satisfaire aux mêmes critères physiques que ses officiers patrouilleurs.

Assis derrière sa table de travail, il nous foudroyait du regard. Rickman n'était pas inclus dans ce « nous » : on l'avait emmené à l'hôpital. « Nous », c'était donc le marshal Susan Hatfield, Edward et moi. Apparemment, le fait que je me conduise assez mal pour être convoquée dans le bureau du chef avait ravivé l'esprit combatif de Hatfield, qui essayait de nouveau de me faire virer de l'enquête.

Elle mesurait un mètre soixante-cinq environ. Autrement dit, elle était presque aussi grande qu'Edward mais, tandis que ce dernier gagnait dans les cinq centimètres grâce aux tâtons de ses santiags, elle portait des bottes plates qui accentuaient leur différence de taille. Ses cheveux châains étaient attachés en une courte queue-de-cheval, et alors qu'elle gesticulait avec colère, agitant la tête, le plafonnier y fit ressortir des reflets roux, à la limite de l'auburn.

Elle était mince, pas parce qu'elle s'affamait mais parce qu'elle avait de bons gènes et qu'elle faisait de l'exercice. Ses manches courtes laissaient voir des avant-bras aux muscles fins. Elle avait peu de poitrine et quasiment pas de hanches mais, malgré son absence de courbes, elle réussissait à avoir l'air délicat et féminin. Son visage triangulaire se terminait par un menton un peu pointu à mon goût, mais je n'avais pas l'intention de lui faire des enfants – je me contentais de la détailler pendant qu'elle déblatérât sur mon compte.

En gros, elle m'accusait d'être trop proche des monstres pour prendre de bonnes décisions. Je ne l'écoutais pas vraiment, parce que j'avais déjà entendu ce discours des centaines de fois et que j'en avais un peu marre.

Alors je restai plantée là et laissai le flot de ses paroles se déverser sur moi sans réagir, comme si c'était juste du bruit blanc. Puis Edward dit :

— Anita. Anita, le capitaine te parle.

Je clignai des yeux et, m'arrachant à ma rêverie, jetai un coup d'œil à Edward qui se tenait de l'autre côté de Hatfield, un peu en retrait. Puis je reportai mon attention sur Jonas derrière son bureau.

— Désolée, monsieur, mais je n'ai pas entendu ce que vous venez de dire.

— On vous ennuie, Blake ?

— Disons que je connais la chanson par cœur, monsieur.

Edward s'avança avec l'expression joviale de ce bon vieux Ted.

— Vous avez vu l'énorme bleu sur sa joue ? Rickman a dû drôlement lui secouer le cerveau quand il l'a frappée.

— Vous lui cherchez des excuses ?

— Non, monsieur, je vous fais juste remarquer qu'elle sort à peine de l'hôpital et que, même si elle a récupéré très vite, elle n'est pas encore complètement rétablie. Je me demande si elle n'est pas plus mal en point qu'elle ne le laisse paraître.

Jonas plissa les yeux et se tourna vers moi.

— Vous êtes très amochée, Blake ?

— Ma joue me fait mal, répondis-je d'une voix aussi dénuée d'émotion que celle de Hatfield débordait de colère quelques instants plus tôt.

— Je ne vois pas d'ici. Tournez-vous.

Je pivotai pour lui présenter le côté droit de mon visage, où les pulsations de douleur menaçaient de donner naissance à une superbe migraine. Du coup, mon regard se posa sur Hatfield, qui avait l'air au bord de l'explosion.

J'entendis Jonas repousser sa chaise.

— Ça a beaucoup gonflé pour un simple bleu. (Il contourna son bureau pour mieux voir et avança les lèvres en une moue désapprobatrice). Ricky vous a frappée juste sur l'os. Vous croyez qu'il est cassé ?

— Je ne l'ai pas entendu se briser.

— Ça fait mal ?

— Pas assez pour que ce soit cassé, je ne crois pas.

— Vous avez déjà eu des fractures ?

— Oui, monsieur.

— Donc, vous savez ce que ça fait.

— Oui, monsieur.

Il gonfla les joues et souffla très fort.

— Il faut au moins mettre de la glace dessus avant que ça ne monte jusqu'à votre œil. Je ne peux pas vous renvoyer dehors dans cet état.

Il se dirigea vers la porte de son bureau, rouvrit et cria à quelqu'un dans le couloir :

— Allez me chercher une poche de glace, et enveloppez-la dans une serviette ou un torchon !

Sans attendre de réponse, il referma la porte et alla se rasseoir derrière son bureau. Il joignit le bout des doigts devant lui, les coudes posés sur son ventre dont le volume l'empêchait d'utiliser les accoudoirs de son fauteuil. Sans doute avait-il pris l'habitude de faire ce geste avant de devenir aussi gros. Il nous dévisagea par-dessus ses

maines.

— Le marshal Hatfield détient le mandat d'exécution pour ces deux vampires, et elle souhaite que vous et le marshal Forrester vous mêliez de vos oignons.

— C'est ce que j'ai entendu dire, oui.

— Techniquement, je ne suis pas responsable de vous, mais en tant que département de police local nous sommes censés assister les fédéraux. Hatfield ici présente est l'exécutrice du coin. Je la connais. Pourquoi devrais-je me soucier de votre avis à tous les deux ?

— S'il s'agissait juste de tuer ces deux vampires, pas de problème. Il suffirait d'attendre l'aube, de les enchaîner à une table métallique avec des objets saints et de leur planter un pieu dans le cœur. Mais nous avons besoin qu'ils nous fournissent des informations, et, pour ça, il faut qu'ils restent vivants, fis-je remarquer.

— Ils ne sont pas vivants ! s'exclama Hatfield avec beaucoup trop d'émotion dans la voix.

D'accord, c'était l'une de ces fanatiques qui haïssent les vampires par principe. Imaginez un membre du Ku Klux Klan à qui on aurait donné un insigne et la permission de massacrer tous les représentants du groupe racial de son choix. Potentiellement, ça pouvait être aussi désastreux.

— Légalement, si, répliqua Edward sur un ton jovial, presque blagueur.

Hatfield braqua un index accusateur sur lui.

— Normal que vous défendiez Blake, vous couchez avec elle !

— Hatfield ! aboya sèchement Jonas.

Elle se tourna vers le capitaine avec une hésitation perceptible sous sa colère.

— En fait, c'est la loi que je défends, fit remarquer Edward sur un ton bonhomme. La loi qui dit que les vampires placés en garde à vue ont les mêmes droits que les autres citoyens de ce pays.

— La loi qu'elle a aidé à faire passer, enragea Hatfield en me désignant du doigt sans me regarder vraiment, et sans laquelle j'aurais déjà exécuté ces deux vampires !

Je résistai à une forte envie d'attraper l'index qu'elle m'agitait sous le nez.

— Si vous les tuez, que se passera-t-il ensuite ? demandai-je.

Elle daigna enfin tourner la tête vers moi.

— Ça fera deux vampires de moins qui se baladeront en liberté.

— Donc, éliminer des vampires vous intéresse davantage que résoudre des affaires.

— Une fois qu'ils seront morts, cette affaire-là sera résolue.

Je reportai mon attention sur Jonas.

— Les deux vampires que vous détenez en garde à vue ont

disparu en tant qu'humains il y a environ un mois – du moins, c'est ce que je me suis laissé dire. Est-ce bien exact ?

— Oui, confirma le capitaine.

— Alors, qui les a transformés ? Qui a fabriqué les vampires putréfiés que nous avons tués dans le bois ?

— Le salopard qui dirige les sangsues de cette ville, voilà qui ! répondit Hatfield d'une voix stridente, en criant presque.

— Impossible. Votre Maître local n'est pas un vampire putréfié. Il ne peut transmettre à sa progéniture un pouvoir dont il ne dispose pas lui-même.

— Les vampires sont des cadavres ambulants, Blake. Ils finissent tous par pourrir.

— Les humains aussi, répliquai-je.

— Fredrico a affirmé ne pas connaître les vampires que vous avez trouvés dans les bois, et n'avoir jamais entendu parler d'eux, dit Jonas.

— Évidemment ! cracha Hatfield. Que pouvait-il dire d'autre ? Qu'il avait perdu le contrôle de ses sangsues, et qu'elles avaient massacré des gens ?

— Des familles entières ont disparu, contrai-je. Les vampires ne s'attaquent pas à des familles entières. C'est illégal de transformer des enfants.

— Pourtant, j'ai déjà tué des enfants vampires.

— Combien ?

Elle baissa le nez d'un air maussade et marmonna :

— Deux.

— Mais ils étaient plus âgés qu'ils n'en avaient l'air, pas vrai ?

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Ils ressemblaient à des gamins, mais ils ne l'étaient plus.

— C'étaient des enfants, s'obstina-t-elle.

— Vous leur avez parlé, au moins ?

— Parlé ? Qui parle aux vampires ? Oh ! Attendez : vous. En fait, vous faites beaucoup plus que leur parler.

— Avez-vous parlé à ces vampires avant de les tuer ? intervint Edward.

Incapable de soutenir son regard, Hatfield admit :

— Non. Ils ne sont pas très bavards pendant la journée.

— On vous a déjà attribué un mandat actif ?

— Du moment qu'on l'exécute, il est classé comme actif.

— Avez-vous déjà participé à une chasse ? demandai-je.

Elle nous foudroya tous deux du regard sans répondre.

— Les vampires que vous avez tués étaient tous à la morgue ? insistai-je.

— Non. Il m'est arrivé d'en pister certains jusqu'à leur antre et de les empaler dans leur cercueil ou leur putain de sac de couchage. J'ai

eu de la chance ; la plupart du temps, je les ai trouvés en plein jour. Du coup, je n'ai guère eu la possibilité de leur faire la conversation. Et puis ils n'ont pas peur de moi. Je ne suis pas l'Exécutrice.

J'échangeai un coup d'œil avec Edward. Hatfield n'était pas exactement une bleue, mais elle n'avait pas non plus notre expérience. Cela dut se lire sur notre visage, car elle se sentit obligée de se justifier :

— Je suis une exécutrice de vampires licenciée. Je fais mon boulot. Simplement, je ne suis pas l'Exécutrice. Ils ne m'ont pas encore donné de petit surnom.

— Ils n'en donnent pas à tous les marshals, fit remarquer Edward.

— Ouais. Je sais. Vous, vous êtes la Mort.

L'espace d'une seconde, je crus que Hatfield avait découvert l'identité secrète d'Edward, que l'on surnomme la Mort depuis aussi longtemps qu'on me surnomme l'Exécutrice. Mais ça date de l'époque où il a commencé à sévir en tant qu'assassin, bien avant qu'il n'ait un insigne et que sa relation avec Donna ne le calme un peu. Il se trouve juste que les vampires ont redonné le même surnom à son alter ego de Ted Forrester, le gentil marshal. Ce qui est assez pratique.

Je luttai pour garder une expression neutre, tandis qu'Edward répliquait avec l'accent trainant de ce bon vieux Ted :

— Si vous savez que je suis l'un des Quatre Cavaliers, vous devez également savoir que les vampires ont donné un second surnom à Anita.

— Ouais, bougonna Hatfield. Je suis au courant.

— Pas moi, intervint Jonas. Éclairez donc ma lanterne.

Nous laissâmes faire Hatfield, qui nous fusilla du regard avant de se tourner vers Jonas.

— Forrester est la Mort, et Blake est la Guerre.

— Qui sont les deux autres Cavaliers ?

— Otto Jeffries est la Pestilence, et Bernardo Cheval-Tacheté la Famine.

— J'ai rencontré Cheval-Tacheté et je connais Jeffries de réputation. Ce sont tous les deux d'anciens militaires, et vous aussi, n'est-ce pas, Forrester ?

— Oui, monsieur.

— Dans ce cas, pourquoi est-ce Blake qu'on surnomme la Guerre ? Elle n'a jamais fait l'armée.

— Elle a un plus grand nombre de victimes que moi à son tableau de chasse, et les vampires considèrent la Mort comme une entité qui tue une personne à la fois, alors que la Guerre élimine les gens en masse.

— Vous leur avez posé la question ? s'étonna Jonas.

— Oui.

— Mais pourquoi pas Jeffries ou Cheval-Tacheté ?

— Vous venez de dire que vous avez rencontré Bernardo, c'est bien ça ? demandai-je.

— Moi aussi, je l'ai rencontré, déclara Hatfield. Il ne m'a pas paru si effrayant.

Edward sourit.

— Il est la Famine.

— Je ne pige pas.

— Les vampires trouvent Bernardo très appétissant, mais aucun d'eux n'a jamais réussi à le goûter, de sorte qu'il les laisse sur leur faim.

Hatfield se rembrunit. Jonas parut réfléchir un moment, puis se fendit d'un grand sourire.

— Il est appétissant comme de la nourriture, gloussa-t-il. Je vois.

— De la nourriture dangereuse, précisa Edward. Il a le cinquième plus grand nombre de victimes du service.

— J'ai croisé Jeffries une fois, révéla Hatfield. Il avait une façon de regarder les femmes quand il croyait que personne ne l'observait... On aurait dit qu'il nous considérait toutes comme de la viande. Et c'était avant qu'il chope la lycanthropie en service. Je n'ose imaginer ce que ça doit être maintenant.

Elle frissonna, les épaules légèrement voûtées, puis se ressaisit et redressa le dos. Mais le fait qu'elle ait remarqué ça la fit remonter d'un cran dans mon estime.

Le passe-temps d'Otto Jeffries, alias Olaf étant de commettre des meurtres en série, il faut le tenir occupé pour le neutraliser. L'armée s'en charge une bonne partie du temps, et son boulot de marshal de la branche surnaturelle fait le reste, d'autant qu'il lui permet de torturer tout son soûl vampires et métamorphes renégats. Du moment qu'il les tue à la fin, peu importe comment il s'y prend ou le temps qu'il met.

Olaf est l'une des personnes les plus effrayantes que j'ai jamais rencontrées, et, croyez-moi, la liste est impressionnante. Et Hatfield avait raison : il faisait déjà peur bien avant d'être blessé par un lion-garou et de contracter le virus de la lycanthropie. Il a disparu après avoir reçu le résultat de ses analyses de sang, et refait surface quelques mois plus tard. S'il a eu des gestes malheureux durant la période où il apprenait à contrôler sa bête, les autorités humaines n'en ont pas eu vent.

Micah s'est renseigné au sein de la communauté surnaturelle. Apparemment, Olaf se comporte comme un nomade, un lion errant. Il ne s'est attaché à aucun groupe. Où est-il allé pour apprendre à se contrôler ? Nul ne semble le savoir. Du coup, je me demande s'il est vraiment allé quelque part. Et si son tempérament de tueur en série était assez proche d'une bête intérieure pour qu'il sache déjà comment

maîtriser celui-ci ?

Dans la mesure où Olaf me considère comme sa copine tueuse en série parce qu'il nous est arrivé de chasser et de tuer des gens ensemble, je l'évitais déjà avant qu'il ne vire poilu. Maintenant, il m'évite tout aussi soigneusement. Il connaissait Nicky avant que ce dernier ne devienne ma Fiancée, et il craint que je ne le dompte de la même façon. De mon point de vue, tout ce qui maintient Olaf loin de moi est bon à prendre.

— Moi non plus, je ne l'ai pas vu depuis qu'il a contracté la lycanthropie.

— En quoi cela vous dérange-t-il ? Vous êtes une pute à poilus. Je dévisageai Hatfield.

— Vous venez de me traiter de quoi ?

— Vous ne niez pas. Donc, vous couchez aussi avec Jeffries.

— Absolument pas. Mais j'ai appris deux choses ces dernières années. Premièrement, il est impossible d'apporter une preuve négative – de démontrer qu'on n'a pas fait quelque chose. Deuxièmement, lorsqu'une femme couche avec plus d'un homme, les gens s'imaginent qu'elle couche avec tout le monde ou presque. Mais revenons au fait que vous m'avez traitée de pute à poilus.

— Je ne connais pas cette expression, dit Jonas. Avant que je me mette à crier après quelqu'un, j'aimerais bien qu'on m'explique.

— C'est quelqu'un qui baise avec des métamorphes, répondit Hatfield.

— Non, contrai-je. C'est quelqu'un qui baiserait avec n'importe quel métamorphe juste parce qu'il en est un. Un peu comme ces femmes qui se jettent sur tout ce qui porte un uniforme.

— Hatfield, pourquoi vous permettez-vous d'insulter une collègue de la sorte ?

— J'ai entendu dire que vous viviez avec Mike, le fils du shérif Callahan, et un autre léopard-garou de son groupe. C'est vrai ?

— Oui.

— Et les deux blonds que vous avez amenés avec vous ce soir. Ce sont bien des métamorphes comme l'a dit Rickman, pas vrai ?

— Oui.

— Vous couchez avec eux ?

Je pris une grande inspiration et la relâchai lentement, puis comptai jusqu'à dix avant de répondre :

— Oui.

— Ce qui nous fait quatre métamorphes.

— Je n'ai jamais dit que je ne sortais pas avec des métamorphes.

— Plus Forrester ici présent, pas vrai ?

Je jetai un coup d'œil à Edward.

— Ça servirait à quelque chose que je nie ?

— Si elle a envie de croire que nous sommes amants, elle le croira, lâcha-t-il d'une voix nettement moins joviale – plus froide et atone, comme si sa véritable personnalité transparaissait à travers le masque de Ted.

— Et j'ai entendu dire que votre Maître de la Ville avait accouru en apprenant que vous étiez blessée. Donc, vous vous le tapez aussi.

— Vous savez quoi, Hatfield ? Je voulais tenter de vous apprécier, mais c'est trop d'effort. Haïssons-nous mutuellement et passons à autre chose.

— Vous êtes une pute à poilus, une cercueilleuse, et vous aidez Forrester à tromper sa fiancée qui a deux enfants. Il n'y avait aucune chance que je vous trouve sympathique.

— Hatfield ! dit sèchement Jonas.

— Si je « me tape » vraiment Ted, comme vous dites, pourquoi sa fiancée a-t-elle accepté que je sois son garçon d'honneur, et que je vienne au mariage avec un de mes amants métamorphes ? Je sais qu'il y aura d'autres officiers ; quand ils me verront debout devant l'autel avec Ted et Donna, cette stupide rumeur cessera peut-être enfin.

Hatfield ouvrit la bouche, la referma et, malheureusement, la rouvrit pour dire :

— Si c'est vrai, je m'excuserai après coup.

— Très bien. Combien de temps a duré votre relation la plus longue ?

— Je ne vois pas en quoi ça vous concerne.

— Vous m'insultez et vous m'interrogez au sujet de ma vie privée. Vous colportez des rumeurs sur le marshal Forrester et moi, mais vous vous offusquez parce que je vous pose une simple question ?

Elle reprit un air boudeur. Deux lignes encadraient sa bouche, prouvant qu'elle faisait la gueule bien plus souvent qu'elle ne souriait et la vieillissant prématurément.

— Après tout ce que vous lui avez dit, je trouve que Blake reste très polie, Susan, intervint Jonas.

Hatfield se renfroigna davantage mais répondit :

— Trois ans. J'ai été mariée trois ans.

— D'accord. Micah, Nathaniel et moi vivons ensemble depuis trois ans. Je sors avec Jean-Claude, mon Maître de la Ville, depuis presque sept ans. Et les deux blonds, comme vous les appelez, sont avec moi depuis plus d'un an.

— Ce n'est pas la même chose qu'être mariée.

— Ce n'est pas ma faute s'il est illégal de se marier avec plusieurs hommes à la fois. C'est comme prendre un couple gay moins au sérieux qu'un couple hétéro parce qu'il n'est pas marié, alors que la loi empêche de le faire.

— Vous voulez dire que vous seriez prête à les épouser tous ?

lâcha Hatfield sur un ton ouvertement dédaigneux.

— Pas tous, non, mais beaucoup d'entre eux.

— Beaucoup d'entre eux ? répéta-t-elle d'une voix dégoulinante de mépris.

— Nous n'avons pas encore décidé qui se marierait avec qui.

— Donc, vous êtes réellement fiancée à Mike Callahan ?

— Plus ou moins.

— Vous n'avez pas dit ça seulement pour que le shérif puisse mourir rassuré sur le fait que son fils n'est pas gay ?

Je ris. Je ne pus m'en empêcher. De toute évidence, Hatfield ignorait les arrangements domestiques des parents de Micah.

— Qu'y a-t-il de si drôle ? demanda-t-elle, vexée.

— Hatfield, vous êtes peut-être notre exécutrice de vampires locale, mais vous n'êtes pas en poste depuis longtemps, lui rappela Jonas. Vous ne connaissez pas encore très bien les autres officiers.

Hatfield nous dévisagea tour à tour, Jonas, puis moi, puis Edward, et de nouveau Jonas. Elle se rendait compte qu'elle avait gaffé, mais elle ne voyait pas en quoi. Et je n'avais aucune intention d'éclairer sa lanterne. Je n'étais même pas sûre qu'Edward sache de quoi il retournait, mais personne de vivant n'est aussi doué que lui pour rester impassible. Du coup, il semblait que Hatfield était la seule personne dans cette pièce à ignorer que le shérif Callahan vivait avec une femme et un autre homme.

Décidant de retourner en terrain ferme et connu, elle affirma :

— C'est mon mandat, et je n'ai pas besoin que Blake ou Forrester me tiennent la main pendant son exécution. Il y a juste deux vampires à tuer.

— Il y en avait bien plus de deux dans les bois, répliquai-je.

— Vous les avez vus mourir, Blake. D'après ce que j'ai entendu dire, vous avez contribué à en faire exploser certains avec l'arsenal que vous transportiez.

Je me tournai vers Edward.

— Pitié ! Dis-moi que quelqu'un a brûlé les restes des vampires putréfiés qu'on avait abattus ?

— Demande à Hatfield. C'était elle le marshal responsable des opérations quand je suis arrivé, répondit-il d'une voix toujours assez peu chaleureuse.

Lui non plus n'aimait pas notre collègue.

— Ou bien nous les avons décapités, ou bien nous leur avons ouvert la poitrine, et tous avaient la colonne vertébrale endommagée. C'est bien suffisant, affirma Hatfield.

— Vous n'avez pas suivi ce qui est arrivé à Atlanta quand le Maître de la Ville a pété les plombs ? m'exclamai-je.

— Si. La police locale a utilisé des lance-flammes dans son antre

et bousillé la plupart des preuves. Les restes des victimes n'ont pas encore été intégralement identifiés. Selon eux, c'est vous qui leur avez dit de recourir au feu pour tout nettoyer, ce qui était franchement excessif.

— Le feu, c'est le seul moyen complètement sûr avec les vampires putréfiés.

— Grâce à vous, des familles de disparus attendent encore une confirmation.

— Anita a raison, intervint Edward d'une voix glaciale à présent. Le feu est le seul moyen de s'assurer que les vampires putréfiés ne régénéreront pas et ne se relèveront pas. Dites-nous que vous avez brûlé les corps, Hatfield.

Elle nous dévisagea tour à tour.

— À l'exception des zombies, aucune créature ne continue à se mouvoir après avoir été décapitée.

— Justement. Les vampires putréfiés ressemblent beaucoup à des zombies.

— Le feu était peut-être nécessaire pour venir à bout du Maître de la Ville d'Atlanta, mais un Maître est forcément plus difficile à tuer que des vampires récemment créés.

— Certes. Mais, pour plus de sûreté, je brûle tous les vampires putréfiés, quel que soit leur âge. Parfois même, je répands leurs cendres dans plusieurs cours d'eau différents.

— Vous essayez juste de me foutre la trouille.

— Quand je me déplace en voiture, j'emporte toujours un lance-flammes, déclara Edward. Et il m'arrive même d'en prendre un quand je me déplace en avion ; je dois juste promettre qu'il ne contient pas de combustible.

— J'ai entendu dire que vous aimiez le feu, Forrester. Enfant, est-ce que vous faisiez pipi au lit et terrorisiez les animaux domestiques du quartier ?

Edward ne releva pas l'insulte.

— Capitaine. Les corps ramassés dans les bois, où ont-ils été transférés ?

— La morgue de l'hôpital dispose d'une salle spéciale pour les vampires et les métamorphes.

— Une salle aux murs blindés pour les empêcher de sortir ? interrogeai-je.

— Euh... non. Juste une salle à part, pour que les morts humains ne soient pas... contaminés, dit-il sur un ton d'excuse.

— À ma connaissance, les morts ordinaires restent morts même si vous les mélangez avec des vampires et des métamorphes. Mais, si je comprends bien, tous les corps ramassés dans les bois sont maintenant au sous-sol de l'hôpital où se trouvent Nathaniel, Micah et le shérif

Callahan ?

Jean-Claude et le reste des vampires s'étaient rendus à l'hôtel parce que l'aube se lèverait dans moins de deux heures, et qu'ils devaient se garder de la marge en cas d'accident de la circulation, la lumière directe du soleil étant fatale aux vampires. Donc, Jean-Claude était en sécurité, mais le revers de cette bénédiction c'est qu'il avait emmené avec lui certains de nos gardes les plus puissants. Eh merde !

— Ouais. Soyez franche avec moi, ces créatures peuvent-elles vraiment récupérer assez pour se remettre à attaquer des gens ? interrogea Jonas.

— C'est assez rare avec les vampires putréfiés, mais le seul moyen d'en être sûr c'est de les brûler comme des zombies, répondis-je.

Et Edward acquiesça.

— Vous avez bien brûlé tous les bouts de zombies retrouvés dans les bois, Hatfield ? demandai-je.

— On ne pouvait pas faire ça sur place, à cause des risques d'incendie.

— Alors, où avez-vous emmené les morceaux ?

— Au lever du soleil, ils ont cessé de bouger.

Je fus prise d'une forte envie de la saisir par les épaules et de la secouer comme un prunier, mais je me forçai à garder mon calme et enfonçai mes ongles dans mes paumes en serrant les poings.

— Où-avez-vous-emmené-les-morceaux-de-zombies ? scandai-je entre mes dents.

— Ils sont à la morgue avec les corps des vampires.

— Merde.

— Il fait nuit depuis des heures, Blake. S'il y avait eu un problème, on serait au courant, déclara Hatfield.

— Appelez la morgue, dis-je à Jonas. Si tout va bien, j'en serai la première ravie. Croyez-moi, j'adorerai m'être trompée.

Le capitaine appela parce que ça ne lui coûtait rien. Je n'avais encore jamais eu affaire à des vampires putréfiés aussi jeunes. Si ça se trouvait, ils n'acquerraient leur superpouvoir de régénération que beaucoup plus tard. À l'âge de quelques semaines, ils étaient peut-être encore relativement faciles à tuer pour de bon.

Le téléphone sonna longtemps dans le vide. Jonas commençait à avoir l'air inquiet, et moi, je devenais nerveuse. Finalement, quelqu'un prit la communication.

— Vous voyez ? lança Hatfield. Vous êtes dans le métier depuis trop longtemps ; ça vous rend paranos.

— Merde ! lâcha Jonas. Personne ne répond à la morgue, dit-il à son invisible interlocuteur. Non, je ne veux pas que vous envoyiez quelqu'un là-bas pour voir ce qui se passe. Ici le capitaine Jonas du département de police de Boulder. Je veux que tout le personnel de

l'hôpital se tienne à l'écart de la morgue jusqu'à l'arrivée de mes agents.

La personne à l'autre bout du fil demanda pourquoi, et Jonas refusa de le lui expliquer : il ne voulait pas mettre tout l'hôpital en émoi au cas où la ligne serait simplement mauvaise.

Nous n'avions pas de temps à perdre. Je sortis mon portable et composai le numéro de Micah. L'appel bascula sur sa boîte vocale. Sans m'autoriser à formuler la moindre hypothèse, je composai le numéro de Nathaniel. Micah pouvait très bien être avec son père et avoir coupé la sonnerie. Oui, ce devait être ça. Mais Nathaniel, lui, répondrait.

Quand j'entendis sa voix, le soulagement faillit m'étrangler.

— Nathaniel, est-ce que tout va bien de votre côté ? croassai-je.

— Le père de Micah s'agite beaucoup dans son sommeil. D'après l'infirmière, il ne devrait même pas pouvoir bouger avec tous les médicaments qu'on lui a donnés.

— Il dit quelque chose ?

— Non, il se débat comme s'il faisait un cauchemar auquel nous ne parvenons pas à l'arracher. Micah et ses parents sont avec lui en ce moment. Pourquoi tu me demandes s'il a dit quelque chose ?

— Ares a été possédé à la suite d'une simple morsure infectée. Je me demandais si ça fonctionnait de la même façon avec les humains ordinaires.

— Si tel était le cas, le père de Micah aurait manifesté des symptômes avant, non ? suggéra Nathaniel.

— C'est sans doute juste moi qui suis paranoïaque. Tu connais certains des flics qui sont dans le couloir ? Tu en vois un que j'ai rencontré et qui n'a pas eu l'air de me haïr par principe ?

— Tu as encore des ennuis avec la police du coin ?

— Un peu. Mais il faut vraiment que je parle à quelqu'un qui se trouve sur place, et tout de suite.

— Anita, c'est quoi, le problème ?

Je dus ravalier la boule dans ma gorge pour répondre :

— Ils ont amené les corps de vampires et les bouts de zombies à la morgue de l'hôpital.

— Ils ne les ont pas brûlés ? s'exclama Nathaniel, incrédule.

C'est mon petit ami. Il connaissait la procédure mieux que Hatfield.

— Non.

— Mais... pourquoi ?

— D'abord à cause du risque d'incendie dans les bois et, plus tard, je ne sais pas. Tu reconnais quelqu'un dans le couloir ?

— L'adjoint Al est là.

— Super. Tu me le passe ?

— Je t'aime. Tu me raconteras plus tard, d'accord ?

— Je t'aime aussi, et promis.

Nathaniel ne discuta pas ; il se contenta de faire ce que j'attendais de lui, et je ne l'en aimai que davantage.

— C'est Anita. Elle veut vous parler, l'entendis-je dire à l'autre bout du fil.

La voix d'Al résonna à mon oreille.

— Salut, Anita. Quoi de neuf ? Votre petit ami a l'air bien sérieux. Je lui expliquai que les corps de vampires et les bouts de zombies avaient été transportés à la morgue. Lui aussi invoqua les risques d'incendie dans la forêt.

— Oui, je comprends, mais... Al, le capitaine Jonas a appelé le numéro direct de la morgue, et personne ne répond. Il essaie d'obtenir la permission d'envoyer un agent jeter un coup d'œil sans paniquer tout le monde. Moi, honnêtement, je m'en fous ; je veux juste que quelqu'un en qui j'ai confiance aille voir si les vampires morts le sont bien restés. Je ne suis pas sûre que les morceaux de zombies puissent encore bouger, mais les vampires putréfiés... ils m'inquiètent vraiment.

— On leur a explosé la tête, Anita. Le cerveau, la colonne vertébrale et le cœur. D'après vos collègues, c'est suffisant pour les tuer.

— Ça l'est pour la plupart des vampires, mais la variété pourrissante est différente, plus coriace. Le feu est le seul moyen sûr d'en venir à bout, et même après les avoir brûlés, personnellement, je jetterais leurs cendres dans plusieurs cours d'eau différents.

— Vraiment ? demanda Al, sceptique.

— Écoutez, si j'ai tort, peu importe. Mais s'il y a une chance même minuscule que j'ai raison, ces vampires peuvent s'être relevés depuis un moment. J'ignore combien de temps il leur aura fallu pour régénérer après de tels dégâts mais, s'ils ont pu se reconstituer, ils doivent être debout à l'heure actuelle.

— Vous commencez à me faire peur.

— Tant mieux, parce qu'il y a de quoi.

— Merde ! D'accord, je vais attraper deux autres gars ; on va aller voir la sécurité de l'hôpital et vérifier si les occupants de la morgue sont toujours morts ou pas.

— Merci, Al. Faites bien attention à vous.

— Toujours. Je vous repasse Nathaniel.

— J'en ai suffisamment entendu, dit celui-ci en reprenant le téléphone. Donc, tu penses qu'ils ont tué tout le monde au sous-sol ?

— C'est une possibilité, et je préfère avoir tort, d'être parano qu'avoir horriblement tort de ne pas l'être. Soyez prudents, Micah et toi. Quels gardes sont avec vous en ce moment ?

On frappa à la porte, et un agent en uniforme apporta enfin une poche de glace enveloppée de serviettes en papier. Je la pris, parce qu'il s'était donné la peine de la préparer, mais j'avais oublié que ma joue me faisait mal. Je dus tenir la poche en place de ma main droite puisque j'avais mon téléphone dans la gauche.

— Bram et Socrate. Micah a envoyé les autres dormir à l'hôtel.

— Merde !

— Quoi ?

— J'aurais préféré que vous ayez plus de deux gardes avec vous, c'est tout.

Edward brandit ses clés de voiture en haussant les sourcils. J'acquiesçai, et nous nous dirigeâmes vers la porte.

— Je n'en ai pas terminé avec vous, Blake, lança Jonas dans mon dos.

— Vous pourrez m'engueuler plus tard, et même plus fort si je me suis trompée au sujet de la morgue. Mais si j'ai raison, il n'y a pas de temps à perdre.

— Ils envoient des vigiles sur place pour vérifier.

Je me figeai, la main sur la poignée de la porte.

— Ils ont quoi, comme armes ?

Jonas transmet ma question à son interlocuteur.

— Des flingues noirs, rapporta-t-il. Ça vous aide ?

— Merde ! La personne qui gère la sécurité de l'hôpital n'est même pas foutue de répondre à cette question ? Est-ce qu'elle a la moindre idée de ce qui attend les vigiles en bas ?

— Rien ne les attend en bas, intervint Hatfield. J'ai fait mon boulot.

— J'espère que vous avez raison. Franchement, je l'espère.

— Capitaine, dit Edward, avec tout le respect que je vous dois, demandez à parler aux vigiles et prévenez-les. Sans quoi, il y aura davantage de victimes avant le lever du soleil.

Jonas raccrocha et composa un autre numéro.

— Je connais un ex-flic qui bosse là-bas, expliqua-t-il. Il m'écouterà.

— Tant mieux, dis-je en ouvrant la porte.

J'ignore si Jonas m'entendit. Honnêtement, je m'en foutais.

— Il n'y a rien du tout à la morgue de l'hôpital ! glapit Hatfield derrière nous. J'ai fait mon boulot !

Ni Edward ni moi ne lui prêtâmes la moindre attention. Nous allions récupérer Dem et Nicky à l'accueil, et nous filerions droit à l'hôpital.

Si j'avais tort, on aurait l'air con, mais si j'avais raison il y aurait déjà des morts. Si j'avais raison, Micah et Nathaniel ne se trouvaient qu'à quelques étages d'une demi-douzaine de vampires renégats et

d'un paquet de bouts de zombies qui feraient de leur mieux pour les tailler en pièces. Seigneur, j'espérais tellement avoir tort !

Chapitre 42

Nous nous tenions à l'extérieur de la morgue, dont la porte munie d'une fenêtre avait été barricadée parce qu'à l'intérieur des zombies dévoraient les restes des deux employés et du vigile qu'un génie quelconque avait envoyé voir ce qui se passait tout seul après le coup de fil de Jonas.

Le temps qu'il débarque au sous-sol, tout était déjà fini, hormis le festin. Et dire que je m'inquiétais surtout à propos des vampires ! Je n'avais jamais entendu parler de zombies capables de se reconstituer après qu'on les ait explosés avec un flingue. En fait, nous n'avions pas à nous soucier des vampires parce que, d'après Al et ses collègues, les zombies étaient en train de les bouffer eux aussi.

Deux autres vigiles nous avaient rejoints. Le premier devait avoir la quarantaine ; il était trapu, avec une coupe en brosse qui disait « ancien militaire » aussi sûrement que s'il avait porté un écriteau autour du cou. Il s'était présenté sous le nom de « Macintosh, ouais, comme la pomme, mais appelez-moi Mac ».

L'autre, Miller, devait avoir vingt-deux ou vingt-trois ans. Il était brun, mince et portait des lunettes. Il avait déjà vomi dans le couloir où on l'avait envoyé lorsqu'on s'était rendu compte qu'il avait des haut-le-cœur. Si vous gerbez dans les bois ou au milieu d'un cimetière, l'air frais dissipe un peu l'odeur. Mais dans un sous-sol sans fenêtres... Nous l'avions éloigné de nous autant que possible. Je ne lui avais pas crié après pour autant : combien de fois ça vous est déjà arrivé qu'un collègue, peut-être un ami, se fasse bouffer par des zombies sous vos yeux ? Et puis, une fois l'estomac vide, il s'était calmé. Moi aussi, j'ai été une bleue un jour. Tout le monde dégueule au moins une fois.

Vous vous êtes déjà demandé pourquoi la porte de la plupart des morgues est munie d'un panneau vitré ? C'est pour que les employés puissent regarder à l'intérieur avant d'entrer, et vérifier qu'aucun cadavre relevé d'entre les morts n'attend pour les bouffer. Mais la personne qui avait posé cette fenêtre-là devait être sacrement grande, parce qu'Edward dut se dresser sur la pointe des pieds pour voir au travers, et il fait douze centimètres de plus que moi, plus les cinq des talons de ses santiags.

— Alors ? demandai-je.

— Ça ressemble à la description que Nicky m'a faite des zombies dans la montagne. Ils sont regroupés autour des corps comme des vautours.

— Ils n'attaqueront pas tant qu'il restera quelque chose à manger. Mais une fois qu'ils auront fini ils tenteront de sortir pour trouver de

la viande fraîche. Sérieusement, quel genre de zombie peut bien avoir le dessus sur un vampire ?

— Ce genre-là.

— Est-ce qu'ils bouffent aussi les autres victimes, ou juste les vampires ?

— Je ne vois de corps sur aucune des tables.

— Merde ! Il faut que je voie ça.

Edward baissa les yeux vers moi et, malgré les bruits répugnants qui filtraient à travers la porte, m'adressa le sourire affable de ce bon vieux Ted.

— Tu veux que je te fasse la courte échelle ?

Je le fusillai du regard.

— Comment vous pouvez sourire en regardant un truc pareil ? demanda Al, un peu verdâtre sur les bords.

— Je peux sourire en regardant des tas de trucs, répliqua Edward.

Et, cette fois, il laissa transparaître un peu du sociopathe en lui. D'habitude, il ne fait jamais ça devant les autres flics, surtout quand on est en plein boulot, ce qui prouvait bien que, même s'il s'en défendait, le festin des zombies le perturbait. Pour l'empêcher de terrifier l'adjoint Al, je fis diversion en lançant :

— Ouais, fais-moi la courte échelle.

Edward s'approcha de moi, mais ce fut Nicky qui mit un genou en terre et entrelaça ses doigts le premier.

— Tu aurais pu la soulever dans tes bras ; ça aurait été nettement plus romantique, fit remarquer Dem.

— Ce n'est romantique que si Anita le pense, répliqua Nicky. Et, là tout de suite, elle ne le penserait pas.

— Tu es plus psychologue que tu n'en as l'air, fils, commenta un des flics en uniforme, un type d'âge mûr qui devait faire la taille d'Edward mais qui se tenait voûté, de sorte qu'il paraissait plus petit.

Il était presque chauve, avec juste une frange de cheveux blancs qui semblaient aussi doux que du duvet de caneton. Ses yeux bleu clair brillaient tel un écho du temps où toute sa personne devait être aussi fringante.

— Je ne suis pas votre fils, dit sèchement Nicky.

— Hé, c'était un compliment. Je ne voulais pas vous vexer.

— Un compliment détourné. Ne laissez pas Jenkins vous mettre en pétard, conseilla Gonzales à Nicky. Il appelle tout le monde « fils ».

Le sergent était à l'étage quand Al avait réclamé des volontaires. Mon petit doigt me disait qu'il passait le plus clair de son temps dans les parages de la chambre de Rush Callahan.

Nicky ne répondit pas, se contentant d'attendre un genou en terre. Je ne savais pas quoi dire, parce que, s'il déteste qu'on l'appelle « fils » ou « mon garçon », c'est sans doute à cause de sa famille

abusive, ce qui ne regarde personne. Alors je plaçai juste mon pied dans ses mains entrecroisées, il me faisait confiance pour ne pas m'écrouler quand il pousserait vers le haut, et je lui faisais confiance pour ne pas me faire tomber. Si je posai le bout de mes doigts contre le bois de la porte, ce fut uniquement pour un meilleur équilibre.

Nicky me souleva jusqu'à ce que je lui dise :

— C'est bon, là.

C'était bon dans le sens où je pouvais enfin voir par moi-même à l'intérieur de la morgue, mais le spectacle qui s'offrit à moi était assez affreux pour me le faire regretter. Ce qui m'arrive souvent dans mes deux métiers.

Comme chaque fois que je suis confrontée à une vision réellement horrible, il me fallut quelques instants pour percuter. Au début, je ne perçus que des formes, des images dépourvues de sens. Oh ! Je savais ce que j'étais censée voir, et le fait que mon cerveau s'y refuse de prime abord ne présageait de rien de bon. Il me laissait une chance de détourner les yeux, mais... c'est mon boulot de regarder quand tous les autres s'y refusent. Alors je continuai à détailler la scène et, soudain, les éléments se mirent en place dans ma tête.

On aurait dit un extrait d'un film de zombies. Mais j'étais bien placée pour savoir que ces films avaient tout faux. Alors, comment se faisait-il que ça colle pour une fois ?

Nous avions envoyé une poignée de vampires à la morgue, et peut-être une douzaine de zombies en pièces détachées, mais la pièce en était tellement pleine que je n'arrivais même pas à compter les créatures accroupies autour des corps. Edward les avait comparées à des vautours, mais les vautours se chamaillent les meilleurs morceaux de charogne. Ces zombies mangeaient en silence, à l'exception des bruits humides de chair déchirée que j'avais entendus à travers la porte sans comprendre de quoi il s'agissait. Mon ouïe avait tenté de me protéger de la même façon que ma vue. Intéressant.

Les zombies se massaient autour de quatre « repas » distincts. Pourtant, il était censé n'y avoir que trois morts. Je ne distinguais pas les corps, car les créatures accroupies me les masquaient. J'apercevais juste des bouts de chair sanguinolente dans la lumière des plafonniers, de l'os blanc qui scintillait telles des perles cauchemardesques, et les couleurs criardes des organes arrachés pour être consommés par... des gens.

Certains des zombies étaient partiellement décomposés, mais celui qui grignotait un cœur avait l'air aussi neuf qu'un sou fraîchement sorti d'une presse morte-vivante. Aucun des zombies que nous avions envoyés là n'était en aussi bon état. Et cette remarque suffit à mon pauvre cerveau horrifié pour additionner deux et deux.

— Oh, merde ! lâchai-je sur un ton effrayé.

— Quoi ? demanda Nicky.

— Quel est le problème ? s'enquit Edward. Qu'est-ce que tu vois qui m'a échappé ?

— On a envoyé moins d'une douzaine de zombies à la morgue, répondis-je.

— Là, il doit y en avoir plus de vingt.

— Ouais, et aucun n'avait l'air aussi humain. Ils étaient tous décomposés, et pas qu'un peu. Ceux-là sont trop frais.

— Les nouveaux zombies... ce sont certains des corps qui se trouvaient déjà à la morgue quand on a déposé les autres, déclara Al.

Les doigts agrippant le bord de la fenêtre, je me tournai vers lui.

— Quoi ?

— Pour ce que j'ai pu en voir, il me semble bien que ce sont les macchabées qui étaient déjà là quand on a amené les corps de vampires et les bouts de zombies, reformula-t-il.

— Nicky, pose-moi, réclamai-je.

— Vous flippez, constata Gonzales. Ça ne peut pas être bon signe.

— En effet.

— Pourquoi vous faites cette tête ? On dirait que vous avez vu un fantôme, commenta Jenkins.

— Un fantôme me foutrait moins la trouille.

— C'est une expression, Anita, dit Edward, comme si ça avait la moindre importance.

— Parlez-nous, réclama Gonzales.

— Les zombies sortent d'une tombe, pas d'un tiroir de la morgue. Ils doivent être ensevelis avant qu'on puisse les animer. Même moi, je ne pourrais pas relever un zombie qui n'aurait pas été enterré.

— Comment ça ? Un cadavre, c'est un cadavre, non ? lança Jenkins.

— Non. Vous ne comprenez pas. En principe, un zombie ne peut être relevé que par un prêtre vaudou ou un nécromancien qui le fait sortir de sa tombe. (Du pouce, je désignai la porte de la morgue derrière moi). Ils ne s'animent pas spontanément en présence d'autres zombies plus anciens. Et ils ne se reconstituent pas non plus après qu'on les a taillés en pièces. Ils continuent à bouger ; ils tuent et mangent leurs victimes s'ils le peuvent encore, mais ils ne guérissent pas. La chair morte ne peut pas régénérer, et les zombies sont les plus morts de tous les morts-vivants.

— Alors, si c'est impossible, que diable se passe-t-il ? demanda Jenkins.

Je secouai la tête.

— Je n'en ai pas la moindre idée.

— Ça ne me plaît pas du tout, maugréa Gonzales. Vous êtes censée être la plus grande experte de la branche surnaturelle. Si vous

ne savez pas...

— ...on est foutus, conclut Jenkins à sa place.

Personne ne le corrigea.

Puis quelque chose de lourd heurta la porte dans mon dos, et je hurlai comme une gonzesse.

Chapitre 43

— Il faut les brûler, décida Edward. Il faut les réduire en cendres tous autant qu'ils sont, et éparpiller ces cendres dans plusieurs cours d'eau différents.

— Les brûler comment ? s'enquit Gonzales.

— J'ai un lance-flammes dans ma voiture.

— Nous sommes au sous-sol d'un hôpital.

— Faites évacuer le bâtiment.

— Impossible, contra Jenkins.

— La morgue grouille de zombies tueurs, et seul le feu pourra les arrêter, fis-je valoir. Je pense que c'est une excellente raison de donner l'ordre d'évacuer les lieux.

— Putain de merde ! dit Gonzales tout bas mais avec conviction.

Les zombies commençaient à se jeter maladroitement contre la porte. Mais les zombies mangeurs de chair ne sont pas comme les autres. Ils ne resteraient pas maladroits très longtemps. Ils apprendraient et, très vite, ils deviendraient de meilleurs prédateurs.

Je n'ai jamais entendu parler d'un zombie mangeur de chair qui ait été maintenu en « vie » plus de quelques jours. Ils ne se cachent pas assez bien, et on arrive toujours à les trouver et à les tuer. Souvent, ce sont des vampires qui s'en chargent, parce qu'ils font de la mauvaise publicité à tous les morts-vivants. Les Arlequin m'ont dit qu'ils détruisaient les zombies renégats de la même façon que les vampires renégats, et essentiellement pour les mêmes raisons : ils ne veulent pas se faire chasser du pays par des foules enragées munies de torches et de fourches.

Les doubles battants tremblèrent sous l'impact suivant. Nous regardâmes tous le manche de la hache que quelqu'un avait glissée à travers les poignées. Craquerait, craquerait pas ?

— Quoi qu'on fasse, il faut se décider avant que la porte ne cède, commentai-je.

Le téléphone de Macintosh sonna. Tout le monde sursauta à l'exception d'Edward, de Nicky et de Gonzales. Ouais, moi comme les autres.

— Ici Mac. Il faut évacuer l'hôpital (Il garda le silence quelques instants, puis blêmit). Répète-moi ça ? On a signalé des zombies à trois étages différents ?

Nous nous figeâmes et tendîmes l'oreille. Mac appuya sur le bouton mains libres pour qu'on puisse tous entendre et dit :

— J'ai des flics avec moi, et tu es sur haut-parleur. Tu peux répéter, Ida, s'il te plaît ?

— On a des incidents aux étages trois, cinq et six, et un problème non identifié aux urgences. Quand ils ont appelé de là-bas, la communication a été coupée, mais j'ai eu le temps d'entendre des gens hurler dans le fond.

— Les urgences sont à quel étage ? demandai-je.

Mac leva une main, qu'il ouvrit et ferma deux fois. Le dixième, c'était l'étage où se trouvait la chambre de Rush Callahan. Comme Micah devait encore être avec son père, je composai le numéro de Nathaniel.

— Anita, dit celui-ci en décrochant, sur un ton qui ne me plut pas du tout.

— Un zombie a été aperçu à votre étage.

— Je l'ai sous les yeux en ce moment même, rapporta-t-il très prudemment, comme s'il essayait de garder son calme pour ne pas faire peur à la créature – une tactique qui ne fonctionne absolument pas avec les zombies.

Ma bouche s'assécha brusquement.

— Dis-moi qu'il y a des flics avec toi

— Ouais.

— Bram, Socrate ?

— Aussi. Mais, Anita...

Il baissa la voix et chuchota :

— Ce n'est pas un zombie, c'est un vampire.

— Un vampire putréfié. Du coup, les gens confondent, devinai-je.

— Oui.

— Sainte mère de Dieu ! souffla Al.

— Barricadez-vous dans la chambre du père de Micah. On arrive. J'entendis une voix d'homme crier sur un ton autoritaire :

— Halte, ou nous tirons !

— Qu'ils tirent, putain ! Dis-leur de tirer ! hurlai-je dans mon téléphone tout en m'élançant dans le couloir.

— Qu'est-ce qu'on fait des zombies ? cria Mac derrière moi.

Alors je pris conscience que Gonzales, Jenkins et Edward couraient avec moi, laissant les deux vigiles seuls près de cette porte si fragile. Je ralentis, parce que, si les zombies réussissaient à sortir... eh merde !

— On est dans la chambre, rapporta Nathaniel. Bram et Socrate gardent la porte.

— Évacuez l'hôpital, cria Edward à Mac. Il va falloir tout brûler !

— Vous ne pouvez pas utiliser un lance-flammes ici. Ça déclenchera le système anti-incendie, objecta le vigile.

— Merde !

— Qu'est-ce qu'il a dit au sujet des lance-flammes ? demanda Nathaniel.

— Qu'ils ne nous serviront à rien, parce que le système anti-incendie éteindra le feu avant que les zombies ne brûlent.

Nous nous étions arrêtés dans le couloir.

— Je vais rejoindre Micah et Nathaniel, annonçai-je.

— Anita, fais ce que tu as à faire, me pressa Nathaniel.

J'entendis d'autres détonations, étouffées parce qu'elles résonnaient de l'autre côté de la porte de la chambre.

— J'arrive.

Micah s'empara du téléphone de Nathaniel.

— Anita, nous sommes en sécurité pour le moment. Fais ton boulot.

— J'arrive, répétai-je.

— Le couloir est plein de flics. Ça va aller.

— Ce n'est pas ouvert à discussion. J'arrive, point.

Et je raccrochai.

— J'ai des grenades au phosphore sur moi, et plein d'autres dans la voiture, dit Edward en me tendant ses clés.

Je ne les pris pas.

— Je vais d'abord chercher mes hommes.

— Je sais.

D'une des poches basses de mon pantalon militaire, je sortis deux grenades que je plaçai dans sa main en échange des clés.

— Je n'ai pas pu les utiliser dans la forêt, de peur de foutre le feu.

Edward eut un sourire féroce, étrangement joyeux. Une partie de lui souhaite ardemment rencontrer un danger plus redoutable que lui. Ce n'est encore jamais arrivé, mais il continue à chercher.

— Je monte voir Rush, annonça Gonzales.

— Je reste ici avec Forrester, Jenkins et les vigiles, déclara Al. Dites à Rush... que je fais mon boulot.

— Mais le système anti-incendie éteindra aussi les grenades, fit remarquer Dem.

— Le phosphore brûle encore mieux quand tu le mouilles, le détrompai-je.

Edward et moi échangeâmes un regard. Lui aussi devait revoir les goules traverser la rivière en courant et mourir en hurlant. Les exécuteurs de vampires sont les seules personnes qui utilisent encore des grenades au phosphore à l'ancienne.

— Ne meurs pas, lui recommandai-je.

— Promis. (Edward se pencha en avant et baissa la voix pour ne pas que les autres flics l'entendent). J'ai aussi des grenades européennes dans la bagnole.

J'écarquillai les yeux. Dans certains pays d'Europe, où on tue les vampires et les métamorphes à vue, les gens utilisent des grenades qui brûlent encore plus longtemps que les vieilles au phosphore. En

explosant, elles répandent de la matière inflammable partout sur leur cible, qui se consume jusqu'à ce qu'il n'en reste plus rien. Bien entendu, elles sont illégales ici.

Je souris et secouai la tête.

— Je reviens avec le matos dès que possible.

— Je n'en doute pas.

Je regardai Al sans savoir quoi lui dire. Je venais juste de rencontrer Jenkins et les vigiles mais, lui, il avait grandi avec Micah.

Les chocs se firent plus prononcés comme les zombies apprenaient à coordonner leurs efforts. Jamais je n'en avais vu un tel nombre sans un nécromancien pour les contrôler. J'aurais dû rester avec Edward pour l'aider à les contenir. Ça aurait été le meilleur usage de nos ressources, mais je voulais rejoindre les amours de ma vie. Une fois qu'ils seraient en sécurité, je sauverais le reste du monde ; jusque-là, le reste du monde devrait se débrouiller seul. Du moins, ce fut ce que je me dis en courant vers les ascenseurs, encadrée par Nicky et Dem et suivie de près par Gonzales.

Chapitre 44

Les portes de l'ascenseur s'ouvrirent au moment où un grand fracas résonnait derrière nous. Je ne pus m'empêcher de regarder par-dessus mon épaule. Edward et les autres venaient de se jeter sur la porte de la morgue.

— Anita ! hurla Edward.

— Merde ! jurai-je.

— Ils utilisent un brancard comme bélier ! J'ai besoin de mon matos tout de suite ! Je suis désolé.

Depuis des années qu'on travaillait ensemble, jamais encore il ne s'était excusé pour les exigences de notre boulot et les choix qu'on devait faire.

Dem était dans l'ascenseur. Il me tendit la main.

— Donne-moi les clés, et va rejoindre Micah et Nathaniel.

Il y eut un nouveau fracas. Au bout du couloir, les hommes calèrent leur épaule contre la porte de la morgue pour l'empêcher de s'ouvrir.

— Anita, tu sais comment je range mes affaires ! Tu trouveras plus vite ! On ne tiendra pas longtemps !

Sous l'assaut des zombies, la porte se cabrait comme poussée par une main géante.

— Anita, maintenant !

Je montai dans l'ascenseur.

— Aidez-les à contenir les zombies, ordonnai-je. Je reviens le plus vite possible.

Nicky sortit dans le couloir.

— Ne m'oblige pas à rester.

— Je la protégerai, promit Dem.

Gonzales demeura près de Nicky.

— Dépêchez-vous, me pressa-t-il.

Il y eut un nouveau fracas au bout du couloir. Les portes de l'ascenseur commencèrent à se fermer, et j'eus une illumination. Je savais que Nicky était plus costaud, plus impitoyable et meilleur combattant que Dem. C'était logique de le laisser là. La seule raison de l'emmener avec moi, ça aurait été que je l'aimais. Oui, je l'aimais pour de vrai, et je ne m'en rendais compte que maintenant. Je fis un pas vers lui et lançai :

— Je t'aime, Nicky.

Il sourit, et les portes se refermèrent.

Je regrettai de n'avoir pas eu le temps pour un baiser d'adieu.

Je repêchai l'oreillette de mon téléphone dans une de mes poches

et appelai Micah depuis l'ascenseur. Il décrocha à la deuxième sonnerie.

— Anita, le vampire de cet étage est mort. Nous sommes indemnes.

— Super, mais ça barde à la morgue. J'ai dû laisser Nicky en bas pour aider Ted à contenir les zombies.

Ces mots avaient à peine franchi mes lèvres que je me rendis compte que je cherchais l'absolution de Micah. J'avais besoin que quelqu'un d'aussi fort que moi confirme que j'avais eu raison de laisser un homme que j'aimais, et qui n'était même pas un flic, au sous-sol avec toute une horde de monstres.

— Qu'est-ce qui t'a poussée à faire ça ?

— Il y a des grenades et du matos dans la voiture de Ted. Je vais les chercher avec Dem.

Tout en parlant, je transférai l'insigne que je portais sur la hanche et l'accrochai à une sangle tactique sur le devant de mon gilet. Cette fois, nous n'avions pas de flics locaux avec nous. Je ne voulais pas que les témoins nous prennent pour des méchants.

— Parce que tu sais exactement où elles sont, devina Micah.

— Ouais.

Les portes de l'ascenseur s'ouvrirent.

Dem vérifia que la voie était libre. Puis il fit un léger signe de tête et s'appuya contre une des portes, son flingue à la main, pour me permettre de sortir. La plupart des armes de poing ne serviraient pas à grand-chose contre des zombies ou des vampires putréfiés mais, contrairement à Nicky et moi, Dem n'avait jamais participé à un véritable combat, et il n'avait pas le réflexe de se rabattre sur une arme longue.

Le fusil automatique contre l'épaule, je jetai un coup d'œil dans le couloir : à droite, à gauche, vers le haut. Certains vampires sont capables de voler ou de léviter. Le plafond de l'hôpital était trop bas pour faire une bonne cachette, mais j'ai pris l'habitude de regarder.

— Marshals fédéraux, criai-je au personnel apeuré. Police, ajoutai-je juste au cas où, tandis que Dem et moi nous dirigions vers la sortie.

On me bombardait de questions. Je fis la sourde oreille, parce que je ne savais pas quoi répondre et que je ne voulais pas ralentir. Le capitaine Jonas avait bien dit qu'il ne voulait pas semer la panique, or si j'expliquais à ces gens que le sous-sol et les couloirs de leur lieu de travail grouillaient de morts-vivants hostiles, ils paniqueraient sûrement. À mon avis, ils auraient dû paniquer et en profiter pour évacuer autant de malades que possible, mais ce n'était pas à moi d'en décider.

Dem leur adressa son sourire le plus craquant.

— On revient tout de suite, promis.

Une des infirmières rougit malgré sa frayeur. Bien joué.

— On sort, dis-je à voix basse dans mon micro.

— Soyez prudents, me recommanda Micah.

— À mon avis, c'est moins dangereux dehors, mais je ferai attention.

Le fusil calé contre l'épaule, je m'approchai des portes.

— Je t'aime, dit Micah.

— Je vous aime, Nathaniel et toi. Je n'ai même pas pu embrasser Nicky avant de le laisser en bas.

— Tu auras d'autres occasions de le faire, promet Micah.

Et voilà, il m'avait donné l'absolution, l'équivalent d'une tape sur le dos et d'un « mais non, tu n'as pas abandonné ton amant à une mort certaine ».

— Merci. Il faut que j'y aille. Je t'aime.

— Je t'aime plus.

— Je t'aime plus mieux.

Il rit doucement et raccrocha.

Dem et moi étions dehors à présent. Je levai les yeux vers le ciel nocturne, éclaboussé de taches de lumière par l'hôpital et par les lampadaires du parking. Rien ne bougeait dans l'obscurité au-dessus de nous. Le parking était presque désert, et tellement silencieux qu'on aurait pu entendre le chant des criquets s'il n'avait pas fait bien trop froid pour eux.

— On peut courir maintenant ? s'enquit Dem.

— Ouais.

Il fila telle une force élémentale, si vite que je restai immobile l'espace d'un battement de cœur avant de m'élancer moi aussi. Ma rapidité surnaturelle brouilla le parking à ma vue comme un effet spécial de cinéma. Je fonçai, pas juste pour récupérer le matos et sauver tout le monde mais aussi pour relâcher la tension qui m'habitait. Et même si ça ne devait durer que quelques secondes, c'était si bon de me lâcher !

Quand j'atteignis le SUV d'Edward, Dem était déjà là, en train de reprendre son souffle. J'avais le cœur dans la gorge, et l'impression qu'il tentait de ramper par-dessus ma langue pour remonter dans ma bouche. Je me sentais vivante, pleine de sang et de tonnerre – le genre d'énergie qui vous donne envie de laisser vos flingues dans leur holster et de vous colleter à mains nues avec les méchants. Je n'étais pas assez inconsciente pour le faire, mais c'était une impulsion que je comprenais.

Dem m'adressa un sourire féroce qui dévoila ses dents, mais qui réussit l'exploit de rester sexy et charmeur. Je lui souris en retour et déverrouillai l'arrière du SUV, mon poulx grondant à mes tympans.

Nous déplaçâmes nos affaires pour atteindre les grenades incendiaires d'Edward. Ce n'est pas pour s'amuser qu'il vient toujours en voiture sur une scène de crime pour peu qu'elle ne soit pas trop loin – et parfois même si elle l'est. Il a aménagé à l'arrière plusieurs compartiments secrets dans lesquels il planque son matos le plus dangereux. Si quelqu'un cassait une vitre pour lui piquer des trucs, il n'emporterait que des flingues. Même s'il volait le SUV, il ne trouverait sans doute pas le matos qui craint le plus, à moins de tout démanteler pour revendre les pièces – même Edward ne peut pas parer à toutes les éventualités.

Une partie de ce matos planqué était illégale. Par exemple, j'ignorais qu'Edward possédait des grenades européennes. J'avais lu des articles dessus, vu des vidéos et même des photos des victimes. Dans certains pays, ces grenades servaient d'argument à ceux qui militaient pour qu'on accorde des droits civils aux vampires et aux métamorphes, parce que leur effet était trop atroce pour qu'on l'inflige à qui que ce soit... ou presque. Curieusement, personne ne se souciait des zombies. Tous les morts-vivants ne sont pas créés égaux.

En d'autres circonstances, j'aurais hésité à employer une arme illégale alors que je portais mon insigne, mais aujourd'hui, ces grenades nous donneraient une vraie chance contre les monstres, j'attrapai toutes celles qui se trouvaient dans le compartiment, en fourrai une partie dans les poches de mon pantalon militaire et donnai les autres à Dem. Elles brûleraient assez longtemps pour détruire les zombies, à condition qu'on parvienne d'abord à neutraliser ceux-ci pour éviter qu'ils ne foutent le feu à tout l'hôpital.

Ce furent les extensions de chargeur d'Edward qui me donnèrent une idée. Je saisis les siennes, les miennes, plus un sac à dégaines croisées parce que Dem et moi ne pouvions pas tout porter dans nos poches ou sur les sangles modulaires de nos gilets. D'habitude, c'est exagéré de se balader avec autant de munitions pour un fusil, mais ce soir ça serait peut-être à peine suffisant.

Nous nous hâtâmes de fourrer le reste de l'équipement à l'arrière du SUV. Dem referma le coffre, et j'appuyai sur le bouton du verrouillage centralisé. Puis, sans nous concerter, nous rebroussâmes chemin en courant vers l'hôpital.

Le monde se brouilla à ma vue comme je tentais de ne pas me laisser distancer par le tigre-garou. Il mesurait trente centimètres de plus que moi, dont une bonne partie dans les jambes, et c'était un vrai métamorphe. Néanmoins, je n'étais pas loin derrière lui lorsqu'il franchit les portes d'entrée.

L'infirmière qui lui avait souri quelques minutes auparavant était encore plus blême.

— Vous n'êtes pas humains, pas vrai ? demanda-t-elle, les yeux

grands comme des soucoupes.

— Non, répondis-je.

— L'humanité, c'est très surfait, ajouta Dem avec un nouveau sourire à la faire fondre sur place tandis que nous nous dirigions vers les ascenseurs.

Mon téléphone se mit à jouer *Bad to the Bone* dans mon oreillette. C'était la sonnerie réservée à Edward. Nathaniel me l'a mise pour déconner à l'époque où je ne savais pas la changer, et elle est restée. J'appuyai sur le bouton vert.

— Ouais ?

— Apporte tous les chargeurs supplémentaires que tu trouveras, me dit-il par-dessus un bruit de fusillade étrangement amplifié par mon oreillette.

— C'est déjà fait, dis-je en montant dans l'ascenseur.

— Tu as eu la même idée que moi ?

— On commence par les tailler en pièces à coups de balles, puis...

— ...on les achève à la grenade pendant qu'ils sont immobilisés.

— Exactement.

— J'aime ta façon de réfléchir, dit-il avant de partir de ce rire grave et si viril que la plupart des hommes réservent au sexe ou aux moments les plus intimes de leur vie privée.

Donna avait plus d'une raison de croire que j'étais sa maîtresse.

Le rire d'Edward s'interrompit abruptement, comme si je l'avais rêvé.

— Il faut que j'y aille.

— Edward ? chuchotai-je.

Mais la communication était coupée.

— Il va bien ? s'enquit Dem.

— Je n'en sais rien. On aurait dit que les zombies étaient sur eux.

Dem rengaina son flingue et défit les sangles modulaires qui maintenaient son fusil automatique dans le dos de son gilet.

— Une balle dans la tête ou dans le cœur ne fera rien aux zombies, sinon les irriter. On va utiliser nos munitions pour leur couper les bras, les jambes et tout ce qui leur permet de se déplacer, puis les décapiter ou leur exploser la tête. Après, on les brûlera, expliquai-je.

— Ted et toi n'aviez pas décidé d'une méthode. Comment as-tu su qu'il voudrait des chargeurs supplémentaires ? interrogea Dem

L'ascenseur ralentit. J'épaulai mon fusil.

— Je le savais, c'est tout.

Puis les portes s'ouvrirent, et un zombie tomba à l'intérieur de la cabine.

Chapitre 45

Dem hurla comme un mec. Je voulus lui dire « Pas la peine de tirer », parce que le zombie n'avait déjà plus de bras, mais il fut plus rapide que moi. Sa balle fit exploser la tête de la créature qui tentait de lui mordre le pied. La détonation résonna douloureusement dans la cabine aux parois métalliques, comme si quelqu'un avait enfoncé quelque chose de dur et de pointu dans mes oreilles.

Dem avait une ouïe plus développée que la mienne, et il ne s'attendait pas à ça. Il se plia en deux, sa main libre plaquée sur une oreille et le visage déformé par une grimace de douleur. Je ne me donnai pas la peine de commenter et, lui laissant le temps de se ressaisir, j'enjambai le zombie sans bras qui tentait de se mettre à genoux en laissant la plus grosse partie de son cerveau sur le plancher de l'ascenseur.

Je collai mon épaule contre l'une des portes pour ne pas qu'elles se referment et, pendant que mon ouïe récupérait, je me fiaï à mes yeux pour me dire ce qui se passait dans le couloir. J'ai appris à passer outre la désorientation induite par une détonation survenant dans un petit espace clos, du coup, je pouvais agir malgré tout pendant que Dem luttait pour surmonter la douleur et le choc.

Je m'accordai une seconde de balayage visuel pour repérer les cheveux blonds de Nicky et le chapeau de cow-boy blanc d'Edward. Tous deux étaient debout et tiraient en direction des zombies. Puis les détails de la scène me parvinrent un à un.

Les défenseurs s'étaient positionnés devant l'ascenseur, mais leur ligne avait cédé sur la droite à l'endroit où le jeune vigile, Miller, s'était affaissé contre le mur. Mac tentait de comprimer la blessure de son cou, qui pissait le sang. Jenkins s'était déplacé pour prendre leur place dans le demi-cercle de flingues, mais il n'avait qu'une arme de poing, et les zombies s'en balançaient. Deux d'entre eux se jetèrent sur lui parce qu'il était le maillon faible. C'était drôlement futé de leur part.

Gonzales leur tira dans la figure à bout portant. Il avait un 45, et il fit exploser le crâne du premier zombie dont les mains continuèrent à tâtonner en aveugle. Mais, quand il voulut faire subir le même sort au second, son percuteur cliqueta dans le vide, et la créature se tourna vers lui avec une expression affamée, malveillante. Je lui collai une balle à fragmentation dans la tête à moins d'un mètre de distance, faisant jaillir une fontaine de sang et de cervelle. Oh ! Il y avait bien des éclats d'os dans le tas, mais ce sont toujours les parties molles et humides qui font le spectacle.

Gonzales me jeta un regard. Il avait les yeux écarquillés, et sa peau naturellement mate avait viré au gris. Cela me suffit pour comprendre. Il savait qu'il était presque à court de munitions quand il s'était interposé pour protéger Jenkins et les deux vigiles.

Dem m'avait rejointe, mais il semblait encore secoué et n'avait pas épaulé son fusil. Oui, il s'était déjà battu pour de vrai, et la violence ne lui était pas étrangère, mais jamais il n'avait affronté un chaos de cette ampleur. Et moi je n'avais pas le temps de jouer les nounous. Je le comptai comme hors jeu et me mis à tirer sur les zombies qui tentaient de s'engouffrer par la brèche dans nos défenses. Le bas du visage d'abord, parce qu'une fois incapables de mordre ils étaient à moitié neutralisés. L'un d'eux tenta de m'empoigner avec le seul bras qui lui restait et je lui fis exploser l'épaule pour éviter qu'il ne m'étrangle ou ne m'arrache la gorge.

De l'autre côté de moi, Al tirait au 45 dans les mains et les bouches avides des zombies qui marchaient sur lui, jusqu'au moment où la culasse de son flingue glissa en arrière et resta là. Il était à court de munitions.

Gonzales se rapprocha de moi, un fusil d'assaut *bullpup* dans les mains. Dem s'était suffisamment ressaisi pour commencer à distribuer des chargeurs de rechange. Super.

Al battit en retraite. Espérant qu'on lui apporterait des munitions ou un autre flingue, je continuai à tirer sur tout ce qui bougeait à l'extérieur de notre petit cercle. Nicky m'avait rejointe ; il fit sauter la tête d'un zombie, puis laissa son fusil retomber au bout de sa bandoulière tactique pour avoir les mains libres, empoigna l'épaule et le haut du bras de son adversaire et tira.

Un instant, je vis ses muscles se bander et ses veines saillir sous l'effort, puis le bras du zombie se détacha. La créature était encore fraîche, pas du tout décomposée, donc, en gros, Nicky venait d'arracher le bras d'un homme à mains nues. Non seulement il était costaud, mais il savait exactement où placer ses mains pour démantibuler l'articulation. Plus tard, je lui demanderais peut-être comment il avait appris ça.

N'empêche. Si impressionnant que ce soit, ça signifiait qu'il était à court de munitions.

Al se tenait de l'autre côté de moi, juste avant Gonzales. La culasse de son 45 était de nouveau en place, et je n'eus pas besoin de lui demander si son arme était de nouveau chargée – je savais que oui. Nous avions vraiment bien fait de remonter toutes ces munitions.

Je reculai d'un pas, indiquant aux autres qu'ils devaient me couvrir dans la mesure du possible, et tous deux s'avancèrent. J'ouvris le rabat de mon sac à dégaines croisées ; Nicky plongea lui-même la main dedans pour y prendre un autre chargeur, il balança son fusil au

bout de la bandoulière tactique, enclencha le chargeur d'un geste sec, et nous avançâmes de nouveau.

La voix d'Edward dans mon oreillette :

— Je n'ai plus de balles !

Je reculai en laissant Nicky et les autres combler le trou. C'était Dem qui avait les munitions d'armes de poing, et moi celles pour les armes longues. Je plongeai ma main libre dans le sac et en sortis une extension de chargeur au moment où la main tendue d'Edward apparaissait dans mon champ de vision. Je la lui passai comme s'il s'agissait d'un bâton de relais et qu'on visait une médaille. Il l'enclencha aussi sec, et je repris ma place dans le cercle entre lui et Nicky.

Dem s'était enfin mis à tirer de l'autre côté de Nicky. Quand on serait tous tirés d'affaire, il faudrait qu'on discute du temps qu'il mettrait à prendre ses marques, et qu'on trouve un moyen de les préparer, lui et les autres gardes, à ce genre de fusillade à grande échelle. Mais plus tard. Pour l'instant, la seule chose à faire, c'était exploser des têtes de zombies, leur arracher les bras et les jambes pour les neutraliser et les immobiliser.

La plupart du temps, pendant une fusillade, vous êtes shooté à l'adrénaline, en état de vigilance aiguë. Mais parfois une routine macabre s'installe. Vous commencez à tirer sans réfléchir ; votre cerveau et votre corps se mettent en mode automatique parce que c'est trop : trop de bruit, trop d'images horribles, trop de sensations dérangeantes, depuis la sueur qui dégouline à l'intérieur de votre gilet pare-balles, jusqu'à vos mains douloureuses d'avoir trop tiré. J'aurais bien changé d'arme pour les reposer un peu, mais mon fusil était l'outil idéal dans ces circonstances.

Quand vous êtes à ce point abruti par la bataille, les choses deviennent lointaines, comme embrumées. Des échos résonnent assourdis à vos tympan meurtris ; tout votre corps vibre sous l'effet des tirs et des coups portés quand vos ennemis s'approchent trop. C'est au-delà du mode « survie ». C'est mécanique et épuisant, saupoudré de moments de pure terreur pareils aux pépites de chocolat dans un cookie – des moments qui vous rappellent combien vous voulez vivre, et que vous devez tuer l'autre pour ça.

Et c'est dans ces moments que vous risquez le plus de faire une erreur. Un visage apparaît devant vous, et vous lui tirez dessus sans percuter que ce n'est pas un soldat mais un civil. Vous avez déjà tué tant de gens, et tant de gens ont tenté de vous tuer durant ce combat interminable ! Plus tard seulement, vous vous demandez si vous n'auriez pas raté quelque chose et abattu un innocent.

Tant que vous n'avez pas été à ce point épuisé et traumatisé par l'intensité d'un combat, vous ne comprenez pas qu'une chose pareille

puisse se produire. C'est inexplicable pour la plupart des gens qui n'ont jamais vécu ça. Il faut s'être frayé un chemin parmi les cadavres, avoir senti des mains vous empoigner, des mâchoires claquer à quelques centimètres de vous, des créatures tenter de vous tuer par tous les moyens qui leur restent pour comprendre qu'arrivé à un certain stade tout ce qui n'est pas avec vous est contre vous – et que, la seule réaction possible, c'est de lui tirer dessus.

Voilà pourquoi, lorsque les portes de l'ascenseur s'ouvrirent derrière nous, je tournai le dos à la fusillade pour jeter un coup d'œil à Dem. J'avais entraîné un bleu au milieu d'un carnage et j'étais responsable de lui.

Des SWAT en tenue de combat émergèrent dans le couloir, et je vis Dem braquer son fusil d'assaut sur eux. Je n'eus pas le temps de crier et, de toute façon, il ne m'aurait probablement pas entendue : les détonations avaient flingué notre ouïe depuis belle lurette. Alors, je visai devant Dem, entre lui et les SWAT. Ce n'était même pas une décision consciente ; même le mot « réaction » me paraît incorrect pour décrire ce qui se passa, parce que mon corps réagit avant que mon esprit ait pigé la situation.

Du coup, les SWAT me mirent en joue, et je levai une main apaisante, mais Dem sursauta et reporta son attention sur moi. Je vis son regard se focaliser, et, quand il le tourna de nouveau vers les SWAT qui se déversaient dans le couloir, je sus que le danger était passé.

Je voulus me remettre à tirer sur les zombies, mais il n'y en avait plus un seul debout devant moi. Le plancher grouillait de morceaux de corps qui se tordaient et tentaient de ramper, mais aucun assez gros pour nous courir après ; tout au plus restait-il quelques mains capables de tenter de nous saisir la cheville. C'était un spectacle cauchemardesque, mais qui n'avait plus rien de potentiellement fatal.

Yancey, que j'avais rencontré au poste, leva son masque juste assez pour lancer :

— Apparemment, on arrive après la fête.

Si je n'avais pas vu ses lèvres remuer, je n'aurais pas compris ce qu'il avait dit.

— Vous n'avez rien raté du tout ; il faut encore brûler ces saloperies, répliquai-je.

— Vous allez déclencher le système anti-incendie ou faire cramer l'hôpital.

— Déclencher le système anti-incendie, oui ; faire cramer l'hôpital, non.

— Comment ça ? demanda-t-il, sceptique.

Le visage couvert de cervelle et de sang de zombie, je lui adressai un large sourire. Yancey ne broncha pas.

— On va vous montrer.

Il balaya du regard les monceaux de corps en kit qui remuaient autour de nous et me rendit mon sourire.

— J'ai hâte.

J'aimais bien ce type ; il était cool

Chapitre 46

Les grenades au phosphore ordinaires, ou même à la thermite^[1], sont conçues pour brûler un laps de temps limité avant de s'éteindre. Elles causent des dommages susceptibles de décourager les vampires, les goules, les lycanthropes et les humains, mais pas les zombies. Les zombies n'ont pas peur ; ils ne paniquent pas ; ils ne renoncent pas quand vous les avez blessés, parce qu'ils ne sentent rien.

Les scientifiques s'efforcent de comprendre comment ils peuvent avoir assez d'impulsions nerveuses pour se mouvoir, mais pas pour éprouver de la douleur. S'ils trouvaient, ils pourraient peut-être utiliser le résultat de leurs recherches pour permettre à des humains paralysés de remarcher.

En attendant, ça reste un mystère. Une fois séparé du corps, un bras ne devrait plus pouvoir bouger. Il ne devrait même pas frémir comme un serpent coupé en deux, parce que le système nerveux des humains ne fonctionne pas comme celui des reptiles et qu'à la base les zombies sont des humains.

Le tas de bouts de corps que les SWAT nous avaient aidés à rassembler au milieu du couloir brûla très bien grâce aux grenades européennes dont nous l'avions entouré. Contrairement aux grenades américaines, elles ne sont pas conçues pour exploser et brûler brièvement, mais pour exploser et recouvrir leur cible d'une substance inflammable tenace, qui continue à brûler jusqu'à ce que les flammes n'aient plus rien à dévorer.

Quand je parle de flammes, n'allez pas vous les représenter orange comme celles d'un feu de cheminée. Elles sont blanches et si éblouissantes qu'elles vous crament les rétines si vous les regardez trop longtemps. Aussi avions-nous prévenu tous les gens qui devaient rester de détourner les yeux. La chaleur était si intense qu'elle semblait nous griller la peau, mais nous n'étions pas assez près du brasier pour ça. Ce qui ne nous empêcha pas de reculer tous autant que nous étions.

— Les zombies dégagent toujours une lumière aussi vive en brûlant ? interrogea Yancey.

— Non, c'est le phosphore, le détrompai-je.

L'odeur de chair brûlée n'est pas toujours si atroce ; parfois, ça sent juste comme de la viande en train de cuire. Mais les cheveux, et certains des organes qu'on ôte d'habitude avant de passer un animal entier au four ou à la broche... ça donne une odeur assez bizarre. Pas forcément horrible, d'autant qu'un zombie en train de brûler sent meilleur qu'un zombie qui vaque à ses occupations.

Je tentai de me souvenir de l'odeur initiale de ces zombies-là. Ou bien j'étais devenue sourde de la truffe, ou bien ils ne pouaient pas spécialement. Les miens ne puent jamais, même quand ils sont à moitié pourris. Un vieux réanimateur m'a expliqué pourquoi : c'est parce que la magie qui les relève de leur tombe interrompt le processus de putréfaction un petit moment.

Je touchai le bras d'Edward.

— Est-ce que ces zombies pouaient quand tu les as sentis ?

Il parut réfléchir avant de répondre :

— Non

Je reportai mon attention sur Dem, qui se tenait contre le mur, les yeux un peu trop grands dans la lumière des corps en train de brûler.

— Tu trouvais qu'ils sentaient la chair décomposée ?

Le tigre-garou se contenta de secouer la tête. Il avait le regard fixe et ne cillait pas assez. Il était sous le choc. Je m'occuperais de lui plus tard.

Je me tournai vers Nicky, de l'autre côté de moi.

— Et toi ?

— Non plus, mais les zombies ne sentent jamais la chair décomposée.

— Tu dis ça parce que tu ne connais que les miens. Tu n'en as jamais rencontré d'autres.

— Exact. Tu as peur. Pourquoi ?

— La plupart des zombies sentent le cadavre, plus ou moins fort selon leur stade de décomposition. Les miens ne puent pas parce que je suis assez puissante pour les empêcher de pourrir. Mais, même quand ils sont à moitié décomposés, les vampires putréfiés ne puent pas à moins de le vouloir. Ceux qu'on a rencontrés dans la montagne ne sentaient rien, pas vrai ? Et les zombies non plus ?

— Non, confirma Nicky.

— J'ai dû rater quelque chose. Pourquoi dites-vous ça comme si c'était mauvais signe ? s'enquit Yancey.

L'alarme anti-incendie se mit à hurler dans le couloir, mais après la fusillade j'eus l'impression de l'entendre au bout d'un long tunnel, comme si je ne captais qu'un écho lointain plutôt qu'un bruit provenant d'au-dessus de ma tête. Puis les extincteurs automatiques se déclenchèrent, et soudain il se mit à pleuvoir.

Le ruissellement dissipa une partie de notre lassitude, comme si on nous avait plongés dans de l'eau glacée. Pour la première fois, je regrettai de ne pas avoir le casque que je déteste porter durant les interventions armées avec les SWAT en renfort. Je dus baisser la tête pour empêcher l'eau de me couler dans les yeux, et essuyer le sang et les bouts de cervelle qui en profitèrent pour me dégouliner le long du visage et tenter de s'infiltrer dans ma bouche. Oh ! Je n'étais pas assez

idiote pour l'ouvrir, mais les bouts de zombies qui vous touchent les lèvres, c'est déjà super dégueu.

Dem émit un son que j'entendis par-dessus le bruit de l'eau, le hurlement de l'alarme et le crépitement du feu blanc infernal – autrement dit, un son assez fort. Il s'essuyait la figure frénétiquement. Il ignorait la règle que connaissent tous les plombiers et les chasseurs de monstres : gardez la bouche fermée. Il s'écarta du mur en titubant, tomba à genoux et vomit près du brasier.

Je le rejoignis et m'accroupis près de lui. Je tentai de repousser ses cheveux en arrière, mais ils étaient mouillés et lui collaient au visage, si bien que je dus détacher ses mèches une à une pour les rabattre derrière son oreille. Ses cheveux étaient assez courts et fins pour que l'eau les maintienne en place. Il me jeta un regard en biais. On voyait trop le blanc de ses yeux ; il me faisait penser à un cheval sur le point de détalé.

Puis il aperçut derrière moi quelque chose qui lui fit écarquiller les yeux encore davantage et peignit une expression effrayée sur ses traits. Je fis volte-face en levant mon fusil mais ne vis rien d'autre que les flammes blanches et les bouts de corps qui se tordaient tels les tentacules d'une pieuvre pour tenter de leur échapper.

Reportant mon attention sur Dem, je suivis la direction de son regard et aperçus un bras à la main encore assez intacte pour se trainer vers nous en rampant. Je lâchai mon fusil qui retomba au bout de sa bandoulière, dégainai mon Browning, tirai sur la main pour la neutraliser, puis ramassai le bras et le jetai au feu.

Quand je me tournai de nouveau vers Dem, il me dévisageait d'un air horrifié, comme si je venais de faire quelque chose de terrible. Je voulus lui toucher l'épaule, mais je venais juste de manipuler le bout de zombie avec cette main, aussi la laissai-je retomber pour ne pas perturber davantage le tigre-garou.

— Monte au dernier étage. Va prendre des nouvelles du vigile, Miller, ordonnai-je.

Il acquiesça un peu trop vite et un peu trop longtemps en articulant : « Je suis désolé. ». Je ne lui demandai pas pourquoi car je le savais très bien. Dem était mon garde du corps, et la fusillade de ce soir avait brisé quelque chose en lui. Restait à voir si ce quelque chose pouvait être réparé ou pas. Il fut un temps où je vomissais aussi sur les scènes de crime, puis j'ai commencé à fréquenter Edward, qui m'a fait passer au niveau supérieur, et j'ai réussi à ne pas craquer. Mais c'est juste moi.

Dem se releva en s'appuyant contre le mur. Il fit un premier pas chancelant, et je lui attrapai le bras pour le retenir. Il frémit mais ne se dégagea pas et m'adressa un sourire – hésitant et faiblard, mais un sourire quand même. Je pris ça comme un signe positif. Au fil des ans,

d'autres amis, d'autres amants se sont écartés de moi d'un air horrifié, et n'ont plus jamais franchi la distance qui nous séparait.

Dem se dirigea vers l'ascenseur en vacillant un peu. J'aurais pu l'accompagner pour le soutenir mais, franchement, je n'en avais pas envie. Il était censé me protéger, pas l'inverse. Je ne voulais pas devenir la nounou d'un de mes gardes du corps, et notre relation ne m'apportait pas suffisamment pour compenser cette perte. Quelle perte, me demanderez-vous ? La perte de confiance. Plus jamais je ne compterais sur Dem pour se tenir à mon côté et affronter les horreurs de ma vie. Je me souviendrais toujours de ce moment, et cela influencerait ma perception de lui.

Edward se pencha vers moi et demanda :

— Pourquoi c'est un problème que les vampires et les zombies ne sentent rien ?

Je levai les yeux vers lui en souriant. Edward n'est pas du genre à perdre l'objectif de vue. Suivant son exemple, je répondis :

— Ça signifie que quelque chose ou quelqu'un contrôle ces créatures, ou, du moins, qu'il exerce assez de pouvoir sur elles pour les empêcher de pourrir.

Nicky se rapprocha pour se faire entendre par-dessus le rugissement de l'eau et des flammes.

— Mais les vampires et les zombies qu'on a affrontés dans la montagne étaient à moitié décomposés. Ils perdaient des morceaux.

— J'ai déjà vu des vampires pourrissants perdre des morceaux, et pourtant, quand ils reprenaient leur forme humaine, les morceaux perdus étaient toujours là, intacts.

— Comment est-ce possible ? interrogea Yancey.

— Aucune idée, avouai-je. Je sais juste que ça se passe comme ça, parfois.

— Parfois, mais pas toujours ? insista-t-il.

Je m'essuyai la figure avant de répondre :

— Les vampires putréfiés, c'est spécial. Beaucoup de règles ne s'appliquent pas à eux.

— Donc, la personne qui contrôle les zombies, c'est le Maître qui a créé et possédé les deux vampires en garde à vue ? demanda Nicky.

Je faillis acquiescer mais me ravisai.

— Je n'en sais rien.

Si Yancey n'avait pas été là, j'aurais réfléchi à voix haute, mais je ne pouvais pas prédire où me conduirait l'enchaînement de mes pensées, donc...

— L'ascenseur ne marche pas, lança Dem derrière nous.

— Une fois l'alarme déclenchée, il descend au rez-de-chaussée, et il faut que les pompiers utilisent une clef pour le débloquer, expliqua Yancey.

— Vous auriez pu dire quelque chose avant, lui reprochai-je.

Il haussa les épaules.

— Moi aussi, je le savais, lança Edward.

— Alors, pourquoi n’as-tu rien dit ?

Il me regarda d’un air éloquent. Je me tournai vers Nicky, dont les cheveux blonds dégoulinants étaient plaqués sur son visage comme si quelqu’un les avait collés là.

— Et toi ? C’est quoi, ton excuse ?

— Je suis un sociopathe. Je n’ai pas besoin d’être gentil.

Je lui fis les gros yeux.

— D’accord. Tu lui en veux, et je le sens. Donc, je n’ai pas besoin d’être gentil avec lui.

— Je croyais que vous étiez amis.

— C’est quoi que tu ne comprends pas, dans « sociopathe » ?

Les extincteurs automatiques s’éteignirent brusquement, et leur silence résonna très fort dans le couloir, comme si je m’étais habituée au martèlement de l’eau glacée. Je m’entendis hoqueter, ce qui signifiait que mon ouïe n’était pas bousillée de façon permanente. C’était bon à savoir.

Dem s’adossa au mur et se laissa lentement glisser en position assise, les genoux remontés contre la poitrine. La lumière des plafonniers faisait briller les larmes dans ses yeux. Je jetai un regard aux hommes qui m’entouraient. Ils étaient tous prêts à buter des monstres et à brûler les corps avec moi mais, pour ce qui était des retombées émotionnelles, je devrais gérer seule.

— Merde alors ! jurai-je tout bas.

Tout en me dirigeant vers Dem pour le réconforter, je m’efforçai de me composer une expression neutre plutôt qu’irritée, et je renforçai mes boucliers psychiques parce que, parfois, le tigre-garou percevait mes émotions. Pas tout le temps, mais cette fois je tenais particulièrement à ce que chacun de nous reste étanche sur ce plan-là.

Je me plantai devant lui en me demandant ce que je devais faire. Il parla sans lever les yeux vers moi.

— Tu savais que j’allais leur tirer dessus. Comment tu as deviné ?

Je mis quelques instants à comprendre qu’il parlait des SWAT.

— J’ai déjà vécu ce genre de bataille. Et c’est Edward qui m’a sauvée.

— Je me débrouille bien avec un flingue ou en combat à mains nues, mais je ne crois pas pouvoir faire ça, Anita. Ce n’est pas un boulot de garde du corps, c’est la guerre.

— Parfois, ouais.

Il leva vers moi des yeux remplis de larmes.

— Je n’avais pas compris.

Je m’agenouillai près de lui en me demandant si c’était une bonne

idée de l'étreindre ou si ça l'achèverait. Il décida à ma place en me tendant les bras, et je serrai son mètre quatre-vingt-huit contre moi. Il enfouit son visage contre ma poitrine et se mit à sangloter. Il était fort, rapide et courageux, mais plus jamais je ne l'emmènerais en mission. Nous avions juste tué des zombies ; comment aurait-il réagi s'il s'était agi d'humains, de métamorphes ou de vampires ? Notre Démon n'était pas assez coriace pour mon boulot.

Je chuchotais des paroles réconfortantes dans ses cheveux blonds soyeux quand un mouvement me fit lever les yeux. Nicky était en train de discuter avec Edward et Yancey. Nos regards se croisèrent, et ce fut suffisant. Il n'était pas secoué. Il avait déjà vécu ce genre de fusillade dans son ancienne vie de mercenaire, avant que l'ardeur ne m'aide à le dompter.

Il reporta son attention sur les deux autres hommes, et je reportai la mienne sur Dem, mais nous savions tous les deux que nous n'emmènerions plus jamais le tigre-garou sur le terrain. Dem n'était pas un soldat. Il n'y avait pas de honte à ça ; nous avons tous nos forces et nos faiblesses, mais il me fallait quelqu'un de plus solide comme garde du corps.

Comme s'ils m'avaient entendue penser, Nicky et Edward se tournèrent vers moi. Nicky avait pu capter mes émotions parce qu'il était ma Fiancée, et Edward... Vos amis proches devinent parfois ce que vous avez en tête. Je les détaillai tous les deux, et je sus qu'Edward ne verrait pas d'objection à ce que Nicky vienne jouer avec nous une autre fois. Son expression était du pur Edward, sans la moindre trace de Ted, comme si celui-ci n'avait été qu'un rêve. L'homme qui me regardait était le même qui avait menacé de me torturer et de me tuer lors de notre première rencontre, et qui l'aurait fait si nécessaire. Aujourd'hui, j'étais son amie et il se souciait de moi, il me faisait confiance ; je lui manquerais si je n'étais plus là, mais dans le fond c'était toujours un assassin.

Nicky affichait la même expression distante et froide, celle d'un homme qui ferait toujours le nécessaire pour survivre et terminer la mission – quelle que soit la mission et quoi qu'elle exige de lui. Il était sans doute capable de choses que je me refusais à faire, voire de choses qu'Edward lui-même se refuserait à faire, mais parfois une petite dose de sociopathie est indispensable pour s'intégrer dans ma vie.

J'avais dit à Nicky que je l'aimais ; à présent, je me rendais compte à quel point c'était vrai. Le voir plante là avec sa gueule de tueur ne me refroidissait pas, bien au contraire. Je n'avais jamais été amoureuse de Dem, et je ne pourrais jamais l'être, songeai-je en serrant contre moi le tigre-garou éploré.

Chapitre 47

L'ascenseur s'ouvrit, vomissant des pompiers en tenue intégrale qui se déployèrent dans le couloir pendant que je réconfortais Dem. J'étais à peu près sûre qu'ils se fâcheraient à cause du feu que l'eau n'avait pas éteint, donc je me contentai de jouer la fille qui obéit à ses instincts maternels, et, une fois que je leur eus assuré qu'aucun de nous deux n'était blessé, ils nous fichèrent la paix.

Je caressai les cheveux mouillés de Dem, qui avait enfoui son visage contre ma poitrine – ce qui n'était pas aussi sexy que ça en avait l'air à cause de mon gilet pare-balles. La force désespérée avec laquelle il me serrait dans ses bras apaisait ma colère et ma déception. Si je ne l'avais pas utilisé comme accessoire pour empêcher les pompiers de me passer un savon, je lui aurais donné une dernière tape dans le dos et me serais relevée pour faire autre chose. Mais je continuais à le serrer contre moi, et je ne pouvais pas m'empêcher d'être émue par sa détresse. Ça ne changeait rien au fait que je ne l'emmènerais plus jamais en mission, et qu'il ne me servirait plus jamais de garde du corps hormis pour des événements mondains, mais la rancœur qui tentait de prendre racine en moi se dissipa quelque peu.

Ce que je considérais comme une faiblesse n'en était peut-être pas une. Ma force et celle des autres hommes qui m'entouraient nous avaient peut-être fait perdre quelque chose de précieux que Dem conserverait toujours. Si j'avais un jour été le genre de personne susceptible de craquer ainsi en public, c'était fini depuis longtemps. La fierté, ou peut-être l'obstination, aurait suffi à me tenir debout. Quoi qu'il en soit, je serrai Méphistophélès, notre Démon, contre moi en murmurant :

— C'est bon, c'est bon. Je suis là.

Il leva la tête et me dévisagea de ses yeux bleus de tigre.

— J'étais censé t'aider et de protéger, dit-il tristement. Je suis désolé.

— Tu es resté avec nous et tu t'es battu jusqu'au bout. Tu ne t'es pas enfui ; tu as fait le boulot. Beaucoup de gens n'en auraient pas été capables.

— Mais je m'écroule maintenant.

— S'écrouler une fois que le danger est passé, c'est acceptable. Tu es resté jusqu'à la fin de la bataille.

— Mais le fait que je me sois écroulé me fait baisser dans ton estime, je le sais.

Je lui souris. A genoux, j'étais à peine plus grande que lui assis

par terre.

— Je ne t'emmènerai plus à la chasse aux vampires, mais tu es assez courageux pour admettre que tu es amoureux d'un autre homme. Beaucoup de gens n'y arriveraient pas. Ils se cacheraient d'eux-mêmes. Je couche avec Jade depuis plus d'un an, et je ne me suis toujours pas montrée en public avec elle à mon bras. Il existe des tas de formes de courage, Méphistophélès. Celle-ci n'est pas la tienne, point.

Et, ce disant, je me promis de parler à Jade quand je rentrerais à St. Louis. Je pourrais peut-être l'emmener dîner avec Nathaniel. Pourquoi pas en tête à tête ? J'ai beaucoup de mal à comprendre Jade. Elle vient de Chine et elle a plus de mille ans. Nos différences culturelles vont bien au-delà du fait qu'elle est ma première maîtresse. Pour sortir avec elle, j'aurais besoin d'un coéquipier.

Les pompiers criaient sur Edward à cause du phosphore. J'entendis une voix masculine tonner :

— C'est quoi, cette saloperie ?

Les pompiers ont l'habitude de savoir ce qui brûle, et pourquoi. Se trouver face à une colle devait les contrarier. J'entendis Edward leur répondre sur un ton apaisant, même si je ne compris pas ses paroles exactes. J'étais trop loin pour ça, et mes tympanes n'avaient pas encore tout à fait récupéré.

— Si je pouvais me doucher pour me débarrasser des morceaux, je crois que ça irait déjà mieux, dit Dem.

Je me souvins de la première fois où, en rentrant chez moi, j'avais trouvé de la cervelle de vampire dans mes cheveux. Je m'étais regardée dans la glace et mise à trembler, et j'avais fini roulée en boule sur le carrelage de la salle de bains, un peu comme Dem maintenant. La différence, c'est qu'il n'y avait personne pour me reconforter. J'étais restée seule si longtemps... Mais s'il y avait eu quelqu'un, moi aussi, j'aurais peut-être aimé qu'il me prenne dans ses bras.

Serais-je moins dure aujourd'hui si j'avais eu quelqu'un sur qui m'appuyer à l'époque, ou serais-je toujours moi ? Peut-être aurais-je juste été plus heureuse, beaucoup plus tôt. On ne pouvait pas revenir en arrière mais, en scrutant le visage si sincère de Dem, je me posai la question. Je ne me l'étais jamais posée avant.

— Je dois m'assurer que les vampires putréfiés qui ont été signalés aux autres étages ont tous été exécutés, et aller voir Micah et Nathaniel. Ensuite, on pourra se nettoyer.

— Tu veux dire, prendre une douche ?

J'acquiesçai.

— Tu m'aideras à vérifier que tous les morceaux sont partis ? demanda-t-il sur un ton hésitant.

— Tu veux que je me douche avec toi, c'est ça ? le taquinai-je en souriant.

Il me rendit mon sourire, et son hésitation se mua en impatience mêlée de désir. En temps normal, aurais-je barré Dem de ma liste d'amants après ce genre de scène ? Possible. Mais si ça pouvait dissiper son accablement, baiser avec lui dans la douche ne serait pas une corvée.

— J'aimerais bien, répondit-il.

Et cette fois, quand il m'enlaça, ce ne fut pas pour s'accrocher désespérément à moi, mais pour me promettre des caresses bien plus intimes. Le sexe n'est peut-être pas la réponse à tout, mais dans beaucoup de cas ce n'est pas non plus la pire solution qu'on puisse choisir. En tout cas, ça vaut mieux que de se foutre en pétard et de tuer des trucs.

Chapitre 48

Nous sortîmes de l'ascenseur au milieu d'une foule de flics, de personnel soignant et de premiers intervenants de toutes sortes. On aurait dit que la population de l'hôpital avait triplé entre le moment où nous étions descendus à la morgue et maintenant.

Un agent en uniforme, que je me souvenais d'avoir aperçu dans le couloir un peu plus tôt – même s'il me semblait qu'un siècle s'était écoulé depuis – me demanda :

— Qu'est-ce qui vous est arrivé en bas, bordel ?

Nous nous entre-regardâmes. Les hommes avaient les cheveux plaqués au crâne, et les miens dégouлинаient dans mon dos, tout comme nos vêtements. Baissant les yeux, je vis qu'une grande flaque se formait à nos pieds. Il avait dû se produire la même chose dans l'ascenseur, mais nous n'avions pas fait attention.

L'agent en uniforme rit.

— Comment vous pouvez être aussi trempés et avoir quand même l'air de sortir d'un abattoir ?

Je clignai des yeux et me rendis compte que l'eau n'avait pas emporté tous les morceaux. C'était comme si je ne voyais pas les détails autour de moi. Autrement dit, même si je gérais mieux que Dem, j'étais sans doute un peu choquée.

— Des zombies, répondis-je.

— Hein ?

— Ils étaient occupés à tuer des zombies, expliqua Hatfield en nous rejoignant.

— Nous, on a tué des vampires, mais on n'est pas dans un aussi sale état, fit valoir le flic.

— Les zombies, c'est toujours plus crade, répliqua Hatfield. Laisse tomber, Lewis. Il faut que je parle aux marshals.

Le flic ouvrit la bouche pour ajouter quelque chose, mais elle le coupa :

— Tout de suite, Lewis.

Il se rembrunit mais s'éloigna sans discuter.

Hatfield était en tenue de combat intégrale comme nous, même si nous avions plus d'armes, mais Edward et moi avons toujours tendance à en faire trop sur ce point. Un brancard occupé passa entre nous. Du sang traversait la couverture ; autrement dit, le corps qu'elle dissimulait était encore tout frais.

Hatfield regarda l'infirmier le pousser dans l'ascenseur, dont les portes se refermèrent derrière eux. Ses yeux me rappelaient ceux de Dem un peu plus tôt. Le tigre-garou s'était ressaisi et n'avait sans

doute pas l'air plus mal en point que nous autres, à l'exception de Yancey, qui était parti rejoindre le reste de son équipe. Le SWAT semblait encore relativement frais comparé à nous, mais il nous avait juste aidés à nettoyer. Le plus éprouvant, ça avait été de démembrer les zombies à coups de balles, et il était arrivé après.

— Il y a cinq morts, annonça Hatfield d'une voix dure, coléreuse.

Mais je savais que ça n'était pas à nous qu'elle en voulait. J'étais bien placée pour le comprendre.

— Est-ce que le vigile, Miller, s'en est sorti ? interrogea Dem.

Elle secoua la tête.

— Je n'avais jamais rien vu de pareil. Ces saloperies pourrissantes... elles ne meurent pas comme les vampires normaux.

J'ouvris la bouche, et Edward dut craindre que je ne claironne : « Je vous l'avais bien dit », parce qu'il me toucha le bras.

— C'est le type le plus difficile à tuer, acquiesça-t-il.

— On a déjà passé leurs corps dans l'incinérateur du sous-sol. Il est conçu pour détruire les déchets médicaux, et je l'ai regardé brûler chacune de ces créatures. Est-ce que ça suffira ?

— Oui, répondis-je.

Je vis frémir le contour des yeux de Hatfield.

— Ils ne risquent pas de ressortir de l'incinérateur ? insista-t-elle. Les déchets médicaux doivent être consumés totalement, et j'ai pensé que ça suffirait, mais si ce n'est pas le cas...

Sa voix se brisa, et elle baissa les yeux vers le sol, une main posée sur la crosse de son arme de poing. Il fut un temps où j'avais le même geste pour me rassurer, un peu comme si mon flingue était un nounours dangereux.

— Le feu détruit même les vampires putréfiés, lui assurai-je.

Elle leva les yeux vers moi. Son regard était hanté.

— J'ai déjà chassé des vampires. Je ne suis pas une bleue qui a juste quelques empalements à la morgue à son actif. Je sais ce que c'est de les affronter sur le terrain, mais je n'avais jamais rien vu de tel.

— Les vampires putréfiés sont très rares dans ce pays, affirma Edward sur le ton jovial de ce bon vieux Ted.

Hatfield hocha la tête.

— Mais comment ont-ils réparé les dégâts qu'ils avaient subis au cerveau, au cœur et à la colonne vertébrale ? C'est censé venir à bout de n'importe quoi, même d'un vampire.

— La variété pourrissante se rapproche beaucoup des zombies, expliquai-je. Ce qui veut dire que le feu est le seul moyen sûr d'en venir à bout.

— Et la lumière du soleil ?

— J'ai vu deux vampires putréfiés se balader en plein jour sans

brûler. Ils ne pouvaient pas passer pour humains, mais ils pouvaient faire tout le reste.

— Les marcheurs diurnes... c'est juste une légende, protesta Hatfield.

Je secouai la tête.

— J'ai connu quelques autres vampires assez puissants pour faire ça. Certains étaient tellement vieux que même la lumière du soleil ne pouvait plus leur faire de mal ; pour d'autres, c'était un des effets secondaires de la croissance de leur pouvoir, comme le fait de pouvoir appeler un animal ou léviter.

— Chaque fois que je crois avoir vu le pire de ces saloperies, je me trompe, marmonna Hatfield, le regard perdu dans le vide.

Quelque spectacle horrible devait se répéter dans sa tête. Comment le savais-je ? Parce que ça m'arrive souvent, aujourd'hui encore. Moi aussi, je fais de fréquentes visites au pays des souvenirs atroces, et j'en ai un peu marre de rapporter toujours le même tee-shirt.

— Il n'y a rien de pire que les vampires putréfiés, affirmai-je. Hatfield me dévisagea.

— Vraiment ?

Je soutins son regard hanté.

— Vraiment.

Elle partit d'un rire amer.

— Je voulais vous demander de jurer, comme si j'avais encore cinq ans.

Je souris pour adoucir ma réponse.

— Désolée, mais je ne pourrais pas faire ça.

— Vous venez de dire qu'il n'y avait rien de pire que les vampires putréfiés.

— En effet, mais il est des monstres qui m'effraient bien davantage, y compris dans les rangs des vampires.

— Celui que vous avez tué à Las Vegas, par exemple ?

— Ouais, il était assez flippant dans son genre.

— C'est vrai qu'il pouvait conjurer des djinns, les génies qui accordent des vœux ?

— Ouais.

— Je ne pensais même pas que ces créatures étaient réelles, qu'elles existaient en dehors des livres de contes.

— Moi non plus.

— Merde alors !

Je haussai les épaules.

— C'est un assez bon résumé.

— Mais ces vampires sont morts, pas vrai ? A part les deux que je pourrai tuer un peu plus tard. C'est bien fini ?

— Hatfield, il faut qu'on chope le Maître à l'origine de toute cette histoire. Tant qu'il courra toujours, il pourra fabriquer d'autres vampires putréfiés et d'autres zombies mangeurs de chair. J'ai besoin des deux prisonniers vivants pour les interroger demain soir. Ils sont notre meilleur espoir de trouver sa cachette diurne et de le détruire pour de bon.

Elle hocha la tête un peu trop vite et un peu trop longtemps, comme Dem dans le couloir de la morgue.

— Forrester m'avait persuadée de ne pas les tuer tout à l'heure, mais si vous me dites qu'ils ont plus de valeur vivants que morts, je vous crois, Blake. Je ne vous ai pas crue la dernière fois, et des gens sont morts. L'aube se lèvera bientôt ; que peut-on faire jusqu'à ce que les prisonniers se réveillent ?

— Ils ont pris un avocat, lui rappela Edward. Les interroger ne sera pas si facile.

— Cette putain de nouvelle loi, jura Hatfield. (Elle me dévisagea comme si elle essayait de voir à l'intérieur de ma tête). Sachant ce que vous savez sur eux, comment avez-vous pu contribuer à leur donner davantage de droits ?

— J'ai bossé sur des affaires de meurtres en série où le coupable était humain ; je soutiens quand même les droits de l'homme.

— Ce n'est pas pareil.

— Sur combien d'affaires de meurtres en série avez-vous travaillé ?

— Tous les vampires que j'ai chassés avaient plusieurs victimes à leur actif.

Je secouai la tête.

— La plupart des vampires tuent pour se nourrir, ou parce qu'ils tentent de se créer une descendance. Ce n'est pas une pathologie, même si, techniquement, on les range dans la même catégorie que les tueurs en série humains.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? demanda Hatfield sur un ton irrité, comme si son attitude du début reprenait le dessus.

— Ça veut dire que j'ai connu des tueurs en série humains qui faisaient des choses tellement terribles que je les trouvais beaucoup plus flippants que les vampires et les métamorphes renégats.

— Pourquoi ? insista-t-elle, la voix enrouée par un début de larmes.

— Parce que nous sommes des êtres humains, bordel ! Et que nous sommes censés agir en conséquence. Mais les tueurs en série l'oublient.

— Rien ne peut être pire que ce que nous avons vu ce soir.

Je ne sus pas si je devais tapoter la tête de Hatfield ou lui rire au nez. Edward m'épargna la peine de choisir.

— Marshal Hatfield, les pires monstres que j'ai connus étaient humains.

Les yeux de Hatfield brillaient.

— Je ne veux pas le croire.

— Personne ne veut le croire, mais c'est quand même la vérité, dit Edward sur un ton compatissant, presque gentil.

Je savais que c'était une façade. Edward est un acteur consommé quand il le faut, et il mériterait un oscar pour son interprétation de Ted. Je n'ai jamais compris comment il faisait, mais Hatfield le dévisagea en écarquillant les yeux pour empêcher ses larmes de tomber, et je vis bien qu'elle mordait à l'hameçon – et qu'elle avalait la ligne avec.

— Il faut que j'aïlle... J'ai quelque chose à faire, bredouilla-t-elle. Je...

Elle fonça vers la sortie. Peut-être avait-elle besoin de prendre l'air, mais j'aurais parié qu'elle voulait surtout éviter de craquer devant nous. Aucun flic ne veut que ses collègues le voient pleurer, surtout les femmes sur qui pèse déjà un soupçon de trop grande sensiblerie. Il vaut encore mieux vomir que pleurer sur une scène de crime.

— Et maintenant ? s'enquit Dem.

— Je vais embrasser Micah et Nathaniel. Après ça, j'aimerais enfin aller à l'hôtel, prendre une douche et dormir quelques heures.

— En général, je dois te forcer à dormir quand on est en mission, fit remarquer Edward.

— Peut-être que je vieillis.

— Tu es plus jeune que moi.

Je souris.

— Ou peut-être que je viens de sortir de l'hosto après m'être pris une balle, et de passer les dernières heures à me battre contre une horde de zombies tueurs, si bien que je suis un poil fatiguée.

Il gloussa et enfonça son chapeau de cow-boy un peu plus bas sur son front.

— « Un poil fatiguée », répéta-t-il.

— Moi, je suis complètement claqué, déclara Nicky.

— Je croyais que les lions étaient réputés pour leur endurance, lança Dem en écarquillant de grands yeux innocents.

Nicky haussa un sourcil.

— On tient mieux la distance que les tigres, ce qui ne veut pas dire grand-chose.

Dem se fendit d'un large sourire.

— Je vois bien un moyen de nous départager.

Nicky lui rendit un sourire carnassier.

— Je ne sais pas si je dois me boucher les oreilles en chantant très

fort ou aller chercher le reste de tes gardes pour prendre des paris, commenta Edward.

Je le foudroyai du regard, ce qui le fit marrer.

— D'accord, d'accord, soupirai-je. Mais je ne suis pas franchement d'attaque pour une performance olympique ce soir.

Dem feignit de boucher. Nicky prit un air suffisant. Je plissai les yeux.

— Pourquoi tu semblais si content de toi ?

Il eut un sourire en coin.

— Tu sors juste de l'hôpital, tu es crevée, et tu as déjà nourri l'ardeur. Mais quand même, tu ne dis pas non.

Je levai les yeux au ciel. Il se pencha vers moi et chuchota :

— Moi aussi, je t'aime.

Je mis un moment à comprendre à quoi il faisait allusion, ce qui dit bien à quel point j'étais fatiguée. Mais quand mon cerveau percuta, je rougis jusqu'à la racine des cheveux, ce qui ne m'était pas arrivé depuis longtemps. Nicky partit d'un rire ravi, si incongru dans ces circonstances que les gens se retournèrent vers nous.

— Je ne t'avais pas vue rougir comme ça depuis des années, commenta Edward.

— Allez vous faire foutre tous les deux, dis-je en me dirigeant vers l'ascenseur.

J'allais passer faire un bisou à Micah et Nathaniel, puis je me rendrais à l'hôtel. Ça ne me faisait pas flipper autant que Dem, mais je sentais des choses plus épaisses que du sang sécher sur ma peau quand je marchais, et je ne voulais pas savoir ce que j'avais dans les cheveux, ni en quelle quantité.

J'avais déjà appuyé sur le bouton quand je me rendis compte que nous étions couverts de chair pourrie alors que Rush Callahan avait une plaie ouverte exposée à l'air libre. Nous ne pouvions pas nous approcher de lui.

J'activai mon oreillette en espérant que Micah et Nathaniel pourraient descendre nous rejoindre. J'avais besoin de les voir, de les toucher, de savoir qu'ils allaient bien et pas juste de l'entendre au téléphone. Oui, j'étais épuisée, mais pas certaine de réussir à m'endormir avec toute l'adrénaline qui s'attardait encore dans mes veines.

Nathaniel décrocha. Oui, ils pouvaient descendre me dire bonne nuit, hurra ! Je sentis des larmes me picoter les yeux. D'habitude, je ne suis pas aussi émotive tout de suite après une bataille. Là, on aurait dit que mon esprit ne savait pas gérer et que, du coup, il essayait toutes sortes de stratégies : l'humour, le sarcasme, la fatigue, la gêne, la tristesse...

Autrefois, je me serais juste sentie engourdie. C'est comme ça que

j'ai survécu toutes ces années. Le problème, c'est que cet engourdissement a fini par se propager à l'ensemble de ma vie au lieu de rester confiné à mon boulot. J'ai bien failli devenir dépressive avant que Jean-Claude ne me trouve et n'abatte les murs que j'avais soigneusement érigés autour de moi. La bonne nouvelle, c'est que je n'ai jamais été aussi heureuse. La mauvaise nouvelle, c'est qu'en m'autorisant à éprouver de l'amour j'ai ouvert la porte à d'autres sentiments qui ne sont pas tous positifs.

Les portes de l'ascenseur s'ouvrirent, révélant Micah et Nathaniel. J'eus toutes les peines du monde à ne pas leur tomber dans les bras en sanglotant. Deux choses m'arrêtèrent. Premièrement, je leur aurais mis des bouts de zombie partout, et Micah aurait dû se doucher avant de retourner dans la chambre de son père. Deuxièmement, si d'autres flics me voyaient faire, ça bousillera ma réputation de dure à cuire. Ils me verraient comme une gonzesse, et j'avais besoin qu'ils me considèrent comme un mec, comme l'un d'entre eux. Mais lorsque je tendis une main à chacun de mes amoureux au lieu de me jeter dans leurs bras ainsi que je brûlais d'envie de le faire, je me demandai si être considérée comme un mec en valait vraiment la peine.

Chapitre 49

Lorsque nous franchîmes la porte de l'hôtel très chic une heure avant l'aube, le réceptionniste ne nous jeta qu'un coup d'œil avant de décider qu'il devait y avoir un problème. Moi, je voulais voir Jean-Claude avant qu'il ne s'endorme, et mes réserves de patience étaient épuisées.

— On monte juste dans notre chambre, l'informai-je.

Il nous détailla tous les quatre avec une grimace indiquant clairement qu'il ne pensait pas que nous puissions avoir une chambre dans son si bel établissement. J'imagine que les tarifs étaient hors budget pour la plupart des flics.

Quand Edward me toucha l'épaule, je me rendis compte que j'avais fait un pas vers le réceptionniste.

— Du calme, me dit-il entre ses dents.

Je tentai de ravalier la boule qui tentait soudain de bondir hors de ma gorge. C'était quoi, mon problème ? Je hochai la tête pour faire savoir à Edward que j'avais pigé.

Ce fut Dem qui se chargea de sourire et de charmer l'employé en brandissant la clé magnétique de sa chambre. Il était déjà passé par l'hôtel pendant que je chassais les vampires dans la montagne avec Nicky et Ares. Il me suffit de penser à ce dernier pour qu'un étau me comprime la poitrine et que mon estomac se noue. Je savais qu'il en serait ainsi pendant un bon moment. Au moins n'était-il pas l'un de mes amants. Je m'en voulais de me sentir soulagée que nous n'ayons pas été plus proches, mais c'était la vérité.

Nous disposions d'une suite. En gros, Jean-Claude avait réservé tout un étage de l'hôtel, ce qui nous avait permis d'inviter Edward à passer la nuit. Il devait bien y avoir un lit vide quelque part, avait raisonné Dem. Et même si je ne voulais plus de lui pour couvrir mes arrières pendant l'exécution d'un mandat, je lui faisais confiance pour savoir si nous avions la place d'héberger quelqu'un ou pas. Dans mon entourage, il y a des tas de gens doués pour organiser le quotidien mais pas pour se battre – tout autant que l'inverse. Chacun ses compétences.

Malgré ses cheveux poisseux de sang séché, Dem n'eut pas de mal à séduire le réceptionniste apeuré. Il lui dédia un de ces sourires éblouissants qu'il réserve d'habitude à ses conquêtes potentielles, et soit le réceptionniste était gay, soit le charme de Dem fonctionnait indifféremment sur tout le monde. Je l'ignorais, et, du moment que ça pouvait nous permettre de monter plus vite dans nos chambres, je m'en fichais complètement.

Nous nous dirigeâmes vers l'ascenseur, et Edward me demanda d'appuyer sur le bouton pour l'empêcher de se refermer pendant que Nicky et lui chargeaient les sacs d'équipement à l'intérieur. En temps normal, j'aurais insisté pour les aider, mais ça n'aurait pas été une bonne idée de laisser l'ascenseur partir avec tout notre arsenal et personne pour veiller dessus, aussi obtempérai-je sans protester.

Quand ils eurent fini, il restait à peine assez de place pour nous dans l'ascenseur. Edward s'adossa contre une des portes pour la tenir et je montai avec Nicky. Celui-ci passa un bras autour de moi, et, au lieu de lui faire les gros yeux, je me blottis contre lui autant que mon gilet pare-balles m'y autorisait. Je le laissai m'étreindre en essayant de ne rien ressentir, sinon le réconfort de sa présence. Dem nous rejoignit en trotinant ; Edward entra dans la cabine et laissa les portes se refermer.

— Il a proposé de nous aider à monter nos sacs, dit Dem.

— Il aime les mecs, ou ton charme est asexué ? demandai-je.

Il eut un large sourire.

— Si tu es encore capable d'utiliser des grands mots, tu ne dois pas être si crevée que ça.

Je le foudroyai du regard. Nicky me serra contre lui un peu plus fort et eut droit à la même réaction. Au lieu de s'estomper, le sourire de Dem s'accrut.

— Ouais, le réceptionniste aime les mecs.

— Tu lui as laissé entendre que vous vous verriez plus tard ? s'enquit Edward.

— Je ne me suis engagé à rien.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? grommelai-je.

— Ça veut dire qu'il ne s'est pas prostitué, mais qu'il a laissé entendre que, lui aussi, il aimait les mecs, m'expliqua Nicky.

Je levai les yeux vers lui. Il était tellement plus grand et plus costaud que moi ! Ça me donnait l'impression d'être une gamine blottie contre un adulte. Du coup, je m'écartai de lui.

— Qu'est-ce que j'ai fait de mal ?

— Comment tu as deviné ?

— Flirter pour embobiner quelqu'un, c'est pareil qu'il s'agisse d'un homme ou d'une femme, Anita.

— Tu l'as déjà fait, c'est ça ?

— J'ai servi de diversion pendant quelques missions du temps où j'étais jeune, mignon et où j'appartenais à ma première fierté, répondit-il sans la moindre trace d'émotion.

C'est comme ça qu'il se cache quand il éprouve quelque chose, parce que Nicky n'est pas né sociopathe. Mais on a tellement abusé de ses sentiments, on l'a tellement torturé avec, qu'il a appris à planquer ceux qui lui restent.

— Tu as fait plus que flirter ? demandai-je.

— Ne fais pas ça, intervint Edward.

Je me tournai vers lui.

— Ne fais pas quoi ?

— N'asticote pas les gens que tu aimes juste parce que tu as enfin une minute de libre, que toutes les choses que tu réprimes en profitent pour chercher la sortie et que, si tu ne leur en fournis pas une toute prête, elles se fraieront un chemin dehors en saccageant ta vie et celle de tes proches.

Nous nous regardâmes fixement. Je voulus lui demander qui étaient ces proches dont il avait saccagé la vie. Je savais qu'il ne s'agissait pas de Donna et des enfants, mais de gens qu'il devait connaître avant que je ne le rencontre. Si on avait été seuls, je lui aurais posé la question, mais il ne répondrait pas devant quelqu'un d'autre que moi, et peut-être même pas devant moi.

Les portes s'ouvrirent, et Dem sortit le premier comme un bon garde du corps. Edward jeta un coup d'œil dans le couloir, et Nicky se déplaça de façon à me masquer de son large dos. Mais depuis que j'avais conscience de l'aimer, je voulais encore moins qu'il se prenne une balle pour moi.

J'entendis un murmure de voix masculines indistinctes, puis :

— Désolé, mec, ce sont les ordres.

— Que se passe-t-il ? demandai-je en luttant pour ne pas contourner Nicky afin de voir par moi-même.

Edward, qui tenait les portes de l'ascenseur ouvertes, répondit :

— Claudia est en charge des opérations, et, visiblement, elle est fâchée.

— Pourquoi ? Qu'est-ce qu'on a fait ?

— Toi, rien. C'est à nous qu'elle en veut, rapporta Dem.

— Pourquoi ? demanda Nicky.

— Apparemment, parce qu'on a laissé Anita prendre une balle.

— Vous ne pouvez pas toujours me protéger quand je bosse.

Une seconde voix masculine lança :

— Claudia a été chargée de veiller sur la sécurité de Jean-Claude et d'Anita. Donc, elle va vous engueuler tous les deux.

— Lisandro, c'est toi ?

Je me décidai à contourner Nicky, qui me laissa faire et se contenta de glisser sa main dans la mienne au passage. Nous sortîmes de l'ascenseur ensemble.

— Ouais, c'est moi, confirma Lisandro – un mètre quatre-vingts de beau gosse hispanique aux longs cheveux noirs attachés en queue-de-cheval.

Il portait un tee-shirt noir sous une veste de costard noire, avec un jean noir et des bottes noires. Sa veste aurait mieux dissimulé son

flingue s'il avait eu la taille moins fine et les épaules moins larges, mais Lisandro s'entraîne avec le reste des gardes et, contrairement à Dem, il y met du cœur. Il n'a pas la carrure de Nicky et il ne sera jamais aussi musclé que lui, mais ça lui va bien. Et il sait se battre. Néanmoins...

— Tu n'étais pas censé prendre part aux missions hors de St. Louis.

— Mais quand Jean-Claude a décidé de venir, Rafaël a voulu lui donner les meilleurs gardes. Donc, c'est Claudia le chef et je suis son bras droit, expliqua Lisandro sans la moindre trace de vantardise – il énonçait juste un fait.

J'ouvris la bouche et la refermai. Qu'étais-je censée dire ? Que depuis qu'il avait failli mourir pendant un déplacement avec moi je ne voulais plus de lui comme garde du corps pour ne jamais avoir à expliquer à sa femme et à ses enfants qu'il était mort en me protégeant ? Ou devais-je lui rappeler qu'on avait couché ensemble une fois, sous l'influence de la Mère de Toutes Ténèbres et de l'Amoureux de la Mort, et que sa femme avait passé l'éponge en précisant bien que, si ça se reproduisait, elle emmènerait les gamins et demanderait le divorce ?

— Du coup, ça veut dire que je fais partie des meilleurs, lança une voix guillerette.

Emmanuel mesure un mètre soixante-dix ; il a des cheveux châtons coupés court, et c'est le seul Latino aux yeux bleu-gris que j'ai jamais rencontré. Il bronze en été, mais sa peau ne devient pas aussi mate que celle de Lisandro au naturel. C'est un de nos plus jeunes gardes – moins de vingt-cinq ans, mais je ne sais pas combien au juste.

— Tu as dû t'entraîner dans notre dos, parce qu'aux dernières nouvelles tu ne me battais dans aucune discipline, lui lança Dem avec un sourire taquin.

— Pourtant, tu n'as pas tellement assuré tout à l'heure pour ce qui est de protéger Anita, pas vrai ? répliqua Emmanuel.

Le sourire de Dem s'évanouit. Un instant, son visage séduisant laissa apparaître quelqu'un de beaucoup plus grave, et un filet d'énergie surnaturelle s'échappa dans le couloir de l'hôtel – autrement dit, il était drôlement fâché, parce que les tigres dorés se vantent de contrôler parfaitement leur bête intérieure.

— Désolé, s'excusa Emmanuel. Je n'aurais pas dû dire ça. Il semblait sincèrement contrit, et il avait de quoi.

— Nous sommes censés remettre Anita aux gardes du salon, puis vous escorter tous les deux jusqu'à Claudia. Je n'ai pas reçu d'instructions pour... le marshal Ted, dit Lisandro.

— J'ai pensé qu'on avait la place de le loger, et que, si ça virait à la baston, ce serait bien qu'il soit avec nous, avança Dem.

— Ce n'est pas moi qui te dirai le contraire.

— Merci, lança Edward sur le ton jovial de Ted.

Lisandro plissa les yeux, parce qu'il savait exactement qui était Edward. S'il l'appelait Ted même en privé, c'était juste pour ne pas commettre de gaffe devant les autres flics.

— Je croyais que Claudia n'acceptait pas non plus de missions en déplacement, fis-je remarquer.

— On n'avait pas le temps de faire revenir Bobby Lee pour coordonner tout le monde, et Fredo avait une réunion de famille. Donc, ça ne laissait que Claudia et moi.

— Je suis vraiment désolée, dis-je en me demandant si Lisandro comprendrait de quoi je m'excusais.

Il eut un sourire qui dévoila la blancheur éblouissante de ses dents dans son visage bronzé.

— Tu as failli mourir, et tu t'excuses parce qu'on a dû partir en déplacement à la dernière minute ?

Il secoua la tête d'un air incrédule.

— Je veux mes armes dans ma chambre, près de moi. Ça ira plus vite si tout le monde porte quelque chose.

Les autres ne discutèrent pas. Nous empoignâmes un sac chacun, et Lisandro se dirigea vers une porte. Il frappa selon ce qui ressemblait à un code : deux coups légers, un plus appuyé. Quelqu'un ouvrit la porte, mais je ne pus voir qui à cause de tous les mecs baraqués qui s'interposaient. J'ai l'habitude d'être la plus petite partout où je passe, et ça ne s'est pas arrangé depuis que je me déplace avec des gardes du corps. Ils déposèrent mes sacs à l'entrée de la pièce, parce que, malgré sa taille, celle-ci était déjà bien encombrée.

Je découvris enfin la suite réservée par Jean-Claude. Je suis sûre qu'elle était spacieuse en temps normal, mais pour l'heure elle abritait tellement de cercueils qu'il y avait tout juste la place de se faufiler de la fenêtre jusqu'à la salle de bains. Jean-Claude aurait très bien pu dormir dans le lit mais, d'une part, les vampires âgés préfèrent voyager avec un cercueil, et, d'autre part, si une femme de chambre avait ouvert les rideaux (accidentellement ou pas), ça aurait fait du vilain.

La plupart des femmes qui bossent dans les hôtels sont très pieuses et originaires de pays où les vampires n'ont pas d'existence légale, où les gens sont autorisés à les tuer à vue. Autant ne pas prendre de risque. Certains des vampires les plus jeunes voyagent avec un sac de couchage de type sarcophage, qu'ils peuvent fourrer dans leur bagage à main. Les cercueils sont réservés aux vampires qui ont des serviteurs et des hommes de main pour leur servir de porteurs. Ce qui est le cas de Jean-Claude. En fait, une partie des cercueils que j'avais sous le nez contenait justement ses hommes de main.

J'embrassai Nicky pour lui dire bonne nuit avant que Lisandro ne l'emmène se faire engueuler par Claudia à propos d'un truc qui n'était pas sa faute, mais je comprenais suffisamment le concept de hiérarchie pour savoir qu'en intervenant afin de défendre Nicky je ne réussirais qu'à mettre Claudia davantage en rogne. Claudia mesure un mètre quatre-vingt-quinze ; c'est la femme la plus grande que j'ai jamais rencontrée, et elle a la carrure et les muscles qui vont avec sa taille, même si elle se débrouille pour rester féminine – dangereuse, mais très belle. Sans maquillage pour souligner ses pommettes saillantes, et avec ses cheveux généralement rassemblés en queue-de-cheval comme ceux de Lisandro, elle reste magnifique.

Lisandro partit avec Nicky et Dem pour les conduire à Claudia, ainsi qu'Edward croulant sous le poids de ses propres joujoux meurtriers pour lui trouver un lit. Au dernier moment, Dem repassa la tête à l'intérieur de la chambre.

— Tu vas quand même m'aider à me nettoyer ?

Je ne pus m'empêcher de lui sourire.

— Évidemment.

Il me sourit en retour d'un air ravi, et Emmanuel lui donna une bourrade amicale pour le repousser dans le couloir.

— Une vraie chienne en chaleur, commenta-t-il.

— Plutôt un grand chat, répliqua Dem.

Puis la porte se referma derrière eux.

Je me retournai. Par-delà la montagne de mes affaires, de celles de Jean-Claude et des cercueils des vampires, je vis à qui Lisandro venait de me remettre, et je souris.

Vérité et Fatal étaient venus en tant que gardes du corps de Jean-Claude. Tous deux sont grands, larges d'épaules et très séduisants. Ils ont des yeux gris-bleu et des cheveux mi-longs : bruns et légèrement ondulés pour Vérité, raides, épais et très blonds pour Fatal. À une époque, Vérité cultivait un début de barbe que j'aimais bien, mais il a fini par la raser et, comme la plupart des vampires, il ne peut pas faire repousser ses cheveux ou ses poils. Du coup, on voit que Fatal et lui ont la même fossette prononcée dans leur menton carré et viril, et ils ressemblent encore davantage à des jumeaux, même si je sais qu'ils ont un an de différence.

Fatal avait dû choisir leurs deux costumes. Le sien était gris pâle, associé à une chemise bleue qui faisait paraître ses yeux plus bleus que gris. Quant à Vérité, il portait un costume anthracite et une chemise d'une teinte de bleu quasiment identique, qui produisait le même effet que celle de son frère. Lorsqu'ils se tournèrent vers moi d'un même mouvement, j'eus l'impression de voir un seul homme et son reflet dans un miroir. Puis le sourire taquin et arrogant de Fatal brisa l'illusion. Vérité était beaucoup plus sérieux.

— Ça ne sert à rien d'emmener des gardes du corps si tu persistes à chasser les monstres sans eux, lança Fatal sans se départir de son sourire.

— Ce que tu peux être idiot, mon frère, dit Vérité en se faufilant entre les cercueils pour me rejoindre.

La pièce ressemblait à la salle d'exposition d'un entrepreneur de pompes funèbres.

— J'avais un garde avec moi, murmurai-je.

— C'est vrai, je suis idiot, concéda Fatal. Désolé pour Ares.

Vérité me prit dans ses bras, et je ne résistai pas. Je me laissai envelopper par sa force et sa solidité. Je sentis son holster d'épaule sous sa veste, et, sans réfléchir, mes mains se posèrent sur ses armes. Les costards de Vérité et Fatal sont coupés pour dissimuler leurs flingues et leurs couteaux. Vérité était assez grand pour porter une épée courte le long du dos, dans un fourreau s'inspirant du mien – même si, étant beaucoup plus petite, je dois me contenter d'un grand couteau.

Je savais que, quelque part dans ses bagages, Vérité avait aussi une épée longue, son arme de prédilection. Il possède également un harnais pour elle, mais impossible de la porter dissimulée. Même chose avec sa hache de bataille, trop volumineuse pour nos vêtements modernes. De toute façon, une hache, c'est un peu comme une mitrailleuse : leur but, ce n'est pas d'être discrètes, mais d'impressionner l'adversaire et de faire couler un maximum de sang. Vérité a plusieurs haches plus petites, mais seules les hachettes de lancer tiennent sous une veste de costard – et encore, de justesse.

Faire un câlin à Vérité, ça tient presque d'un parcours sportif tellement on est bardés d'armes qui doivent s'intercaler entre nous. J'avoue que ça ne me déplaît pas. Je suis sans doute la seule ; la plupart des hommes de ma vie détestent se cogner à mes flingues et à mes couteaux quand ils veulent me serrer dans leurs bras.

Vérité me caressa les cheveux sans rien dire. Il n'est pas du genre bavard, et il ne cherche pas non plus à faire parler les autres. Il est des moments où je trouve ça très reposant.

Nous nous écartâmes l'un de l'autre en même temps. Je levai les yeux vers lui, et vis que ses yeux paraissaient plus gris à présent. Ils avaient changé de teinte parce qu'il était triste, ou qu'il savait que je l'étais.

Fatal nous avait rejoints.

— Nous savons ce que c'est d'être forcé de tuer un ami et un frère d'armes, Anita, dit-il très sérieusement cette fois.

Des siècles auparavant, le chef de leur lignée, leur *sourdre de sang*, était devenu fou. Une soif de sang impossible à étancher s'était emparée de lui et de tous ses rejetons, à l'exception des deux frères qui

se tenaient devant moi. Vérité et Fatal avaient éliminé tous les membres de leur lignée, célèbre pour produire des guerriers hors pair, avant que les exécuteurs du Conseil Vampirique n'arrivent pour s'en charger.

Un bras toujours autour de la taille de Vérité, je passai l'autre autour de Fatal. Ils m'étreignirent tous deux, mais ce fut Fatal qui se pencha pour m'embrasser. Dans certains domaines, il est le plus audacieux des deux.

— Notre Ténébreuse Maîtresse ne nous autorisait pas de telles libertés, commenta une voix masculine.

Nous nous retournâmes vers l'un des exécuteurs qui auraient dû appliquer la sentence de mort il y a si longtemps. Mischa appartenait aux Arlequin ; il opérait sous le nom de Graziano, le *dottore* de la *commedia dell'arte*. Pendant des siècles, il en a porté le masque. Les seules personnes qui voyaient son vrai visage étaient celles qu'il espionnait ou qu'il tuait. Il a été la dernière vision de milliers de gens, voire de millions. Certains Arlequin ont plus de deux mille ans. On peut se faire un sacré tableau de chasse dans un tel laps de temps.

Comme les véritables espions, la plupart des Arlequin ont un physique banal pour leur époque et leur pays. Les véritables espions n'ont pas grand-chose à voir avec James Bond. Si vous êtes tellement connu que tous les barmen du monde savent que vous préférez votre martini au shaker et pas à la cuillère, vous n'êtes qu'un paravent. On vous envoie pour détourner l'attention des véritables espions, leur permettre de découvrir des choses ou d'assassiner des gens avant de disparaître dans l'ombre.

Du coup, Mischa était grand pour un Arlequin avec son mètre quatre-vingts. Il avait d'épais cheveux blonds presque aussi raides que ceux de Fatal, mais encore plus clairs, presque blancs, ce qui signifiait qu'ils devaient être comme ça au naturel, parce que la lumière du soleil ne les avait pas touchés depuis plus de mille ans. Ceux de Fatal, eux, sont redevenus presque dorés avec le temps.

Mischa nous dévisagea avec des yeux du même bleu qu'un ciel estival, mais dépourvus de la moindre chaleur. Où que les Arlequin l'aient recruté, ce devait être dans un endroit où ses cheveux blond pâle et ses yeux bleu vif ne faisaient tiquer personne – probablement en Scandinavie.

— Anita est une Maîtresse nettement plus bienveillante que la Mère de Toutes Ténèbres, répliqua Vérité.

— Jaloux ? demanda Fatal.

— Notre Maîtresse à Tous n'est pas censée être bienveillante ; elle est censée nous diriger, contra Mischa.

— Anita nous dirige quand nous en avons besoin, dit Vérité.

— Et tu en as parfaitement conscience, ajouta Fatal. Tu es juste

jaloux parce que nous avons ses faveurs et pas toi.

— C'est faux, et tu le sais. Tu dis ça uniquement pour me provoquer et tenter de me mettre en colère.

— Moi aussi, j'étais jaloux des autres gardes qui partageaient son lit jusqu'à ce qu'elle m'ajoute à la liste.

— Peut-être, mais je suis taillé dans un bois plus dur que toi, affirma Mischa en s'écartant de ce qui devait être la porte de la salle de bains.

— Tu ne m'as encore jamais battu en duel à l'épée, ni au score sur le stand de tir, fit valoir Fatal.

Mischa s'empourpra et serra les poings le long de ses flancs. Pour un vampire aussi vieux, il était étonnamment facile à provoquer. La plupart des vampires très âgés contrôlent leurs émotions à un degré effrayant, presque inhumain.

— Je vous ai battus tous les deux au couteau et à l'arme longue.

— Mais nous sommes meilleurs que toi à l'épée et à l'arme de poing, répliqua Vérité, et tu ne veux même pas te mesurer à moi avec une hache.

Vérité ne se serait pas mêlé de la discussion si Mischa n'avait pas dit « tous les deux ». C'est très rare qu'il déclenche une bagarre, mais il est du genre à avoir le dernier mot. La plupart du temps, Fatal asticote les gens jusqu'à ce qu'une dispute éclate, mais il le fait pour s'amuser, sans se soucier de qui gagne à la fin. Vérité est plus lent à se mettre en route, mais nettement plus pugnace.

— Même moi, je fais de meilleurs scores que toi à l'arme de poing, intervins-je.

— Le stand, ce n'est pas la même chose qu'un vrai combat.

— Je tire très bien aussi pendant un vrai combat.

— J'ai été impressionné par ce que j'ai vu aux infos, admit Mischa d'un air presque chagrin. Je ne te pensais pas capable de réussir un coup pareil.

— Il le fallait.

Le vampire hocha la tête.

— Ce n'est pas parce qu'une chose est nécessaire que nous avons forcément les moyens de l'accomplir, Anita Blake. Surtout dans des circonstances aussi pénibles.

— Je parie qu'il t'en coûte de dire ça, lança Fatal.

Mischa le foudroya du regard.

— Notre Ténébreuse Maîtresse était une arme. Elle n'avait pas besoin de pistolets, de couteaux ou de s'entraîner avec nous. Elle était plus dangereuse qu'aucun de nous ne le sera jamais.

— Cela signifie-t-il qu'Anita est plus dangereuse que tous les Arlequin survivants ? interrogea Fatal.

— Non, cracha Mischa.

— Tu viens de dire que la Mère de Toutes Ténèbres était plus puissante que vous tous, donc la personne qui l’a vaincue doit nécessairement l’être aussi, non ? demanda Vérité.

Mischa secoua la tête mais ne répondit pas.

— Ils débattent entre eux de la raison pour laquelle une vulgaire humaine a réussi à tuer leur Ténébreuse Maîtresse.

Un homme sortit de la chambre adjacente. Il était plus grand que Mischa, plus large d’épaules et plus costaud dans l’ensemble. Il avait des cheveux bruns bouclés, coupés court mais en désordre, et des yeux d’un brun rougeâtre qui pouvaient passer pour humains même s’ils ne l’étaient pas. En réalité, c’était les yeux d’un ours des cavernes, un putain d’énorme ours des cavernes. Il s’appelait Goran, et il était déjà métamorphe du temps où les grandes cités du monde n’étaient guère que des marchés à bestiaux. Mischa était encore plus vieux. Si vieux que, si je baissais mes boucliers pour les sonder avec ma nécromancie, j’en aurais mal à la mâchoire.

— Il n’y a aucune vulgaire humaine dans cette pièce, répliquai-je. Où est Jean-Claude ?

— Au téléphone dans la pièce voisine, répondit Fatal avec une pointe de mécontentement dans la voix.

Mischa n’eut aucun problème pour préciser ce qui lui déplaisait.

— Notre seigneur et Maître discute avec le sodomite qui le mène par le bout du nez.

— Le sodomite ? répétai-je.

— Il téléphone à Asher, révéla Vérité. Mais à ta place, Mischa, j’évitais de parler de son bien-aimé en ces termes.

Je me rapprochai du vampire et de son sous-fifre ours-garou.

— Si c’est un sodomite – ce que je ne peux guère contester –, techniquement, ce n’est pas par le bout du nez qu’il le mène, fis-je remarquer.

Mischa me foudroya du regard. Il savait que je me moquais de lui, mais il était infoutu de trouver une repartie. J’ai remarqué que presque tous les très vieux vampires ont du mal à pratiquer l’humour moderne – sans parler de l’argot, qu’ils maîtrisent généralement très mal.

Vérité se tenait derrière moi, et Fatal se déplaçait entre les cercueils de l’autre côté de la grande table de conférences qui occupait le centre de la pièce.

Un canapé et une table basse avaient été poussés contre un mur pour faire de la place aux cercueils. Il y avait aussi un coin cuisine qu’on pouvait difficilement déplacer, et qui n’avait donc pas bougé.

— Le fait que notre Ténébreux Maître supplie ce sodomite de revenir à St. Louis est embarrassant pour nous tous.

— Tu l’as déjà appelé comme ça une fois, et je t’ai fait

comprendre que ça ne me plaisait pas, mais j'ai peut-être été trop subtile.

— Tu as dit toi-même que tu ne pouvais pas contester qu'il pratique la sodomie avec notre Maître.

— Ce que nous faisons dans l'intimité de notre chambre à coucher ne te concerne pas à moins que tu ne sois notre amant, et comme ça ne risque pas d'arriver je ne vois pas en quoi ça te dérange.

— Qu'il laisse un autre homme l'utiliser de la sorte est insultant pour tous ceux d'entre nous qui l'appellent « Prince ».

Je fronçai les sourcils.

— Donc, ça te pose un problème parce que tu crois qu'Asher domine Jean-Claude ?

Mischa parut réfléchir quelques instants, puis acquiesça.

— J'aurais formulé ça différemment, mais oui.

Je faillis me mettre à rire, et j'étais tellement crevée que je ne pus m'empêcher de lui dire tout de go :

— Si c'est ça qui te tracasse, tranquillise-toi Asher ne domine pas Jean-Claude. C'est même carrément l'inverse.

Le fait que j'utilise un terme BDSM qui n'avait pas grand-chose à voir avec le sexe, gay ou non, passa largement au-dessus de la tête du vampire.

— Tu veux dire que c'est Jean-Claude qui l'utilise ?

— Si tu préfères, oui.

Je m'étais suffisamment ressaisie pour me garder d'ajouter à voix haute : « Du moins, quand je suis avec eux. ». S'ils échangeaient quand ils se retrouvaient seuls, ça ne regardait qu'eux, et je n'étais même pas certaine que ça me dérange. Mais ce n'était encore jamais arrivé en ma présence. Ce qui ne signifiait pas pour autant que... oh, et puis merde ! J'étais trop crevée pour m'interroger à propos d'un truc qui avait cessé de me tracasser depuis belle lurette.

— Tu sais, Mischa... j'aime les hommes. Et j'aime regarder les hommes que j'aime coucher ensemble, sachant qu'ils m'offriront toute cette beauté et toute cette force plus tard. Alors, arrête avec ta putain d'homophobie. Je suis trop crevée pour supporter ça ce soir.

J'ignore ce qu'il aurait répondu, parce que la porte s'ouvrit derrière Goran et lui, livrant passage à Jean-Claude. Mischa nous jeta un regard très éloquent. Ce qu'il venait de me dire, jamais il n'aurait osé en piper mot devant Jean-Claude, ce qui trahissait un manque de respect envers moi : il craignait la réaction de Jean-Claude, mais pas la mienne. Je rangeai cette observation dans un coin pour un jour où je ne serais pas épuisée et couverte de bouts de cadavres que j'avais aidé à rendre encore plus morts.

Jean-Claude écarquilla légèrement les yeux.

— Je vois que tu as eu une soirée bien remplie, ma petite.

Je ne l'avais pas entendu s'exprimer avec un accent français aussi prononcé depuis très longtemps, ce qui signifiait qu'il était la proie d'émotions fortes qu'il ne parvenait pas tout à fait à cacher – même s'il essayait. Et j'appréciais l'effort, parce que je devinais ce qu'il avait vraiment envie de dire. « Tu es couverte de sang et de cervelle. Donc, tu t'es mise en danger et tu as probablement failli mourir une fois de plus. Comment peux-tu continuer à prendre de tels risques alors que je t'aime tant ? ». Mais au lieu de chercher la bagarre il s'approcha d'un pas glissant et me tendit les mains comme pour m'inviter à danser.

Ce fut l'un de ces moments où je me sens très quelconque, voire balourde. Oh ! J'ai une bonne coordination œil-main, et je suis rapide et agile, mais jamais je ne pourrai rivaliser avec une telle grâce. Jean-Claude a des siècles de pratique, et cela transparaît dans le moindre de ses mouvements. Cela se vit comme le nez au milieu de la figure tandis qu'il se dirigeait vers moi, m'indiquant que la peur de me perdre n'était peut-être pas la seule émotion forte qu'il luttait pour dissimuler.

Il venait de parler à Asher. La conversation s'était soit très bien, soit très mal déroulée. Même lorsqu'il me prit dans ses bras, je ne pus deviner. Je me dressai sur la pointe des pieds tandis qu'il se penchait vers moi, et, à l'instant où nos lèvres se touchèrent, je perçus son excitation. Notre baiser, qui avait commencé de façon tendre et chaste comme toujours devant nos gardes les plus récents, devint bientôt si passionné que je dus faire attention à ne pas me déchirer les lèvres sur ses canines pointues.

Je m'écartai de lui, le souffle court. J'étais électrisée, étourdie et complètement béate. Et pas à cause d'un pouvoir vampirique : c'est juste l'effet que Jean-Claude produit sur moi. Je levai vers lui un regard rempli d'adoration ; il eut un sourire assez large pour dévoiler ses crocs, ce qui ne lui arrive presque jamais. Il était si content de lui ! Ça signifiait forcément que la conversation avec Asher s'était bien, voire très bien passée.

— L'aube va bientôt se lever, seigneur. Vous n'avez pas le temps de coucher avec elle, lança Mischa d'une voix dégoulinante de mépris.

Jean-Claude lui jeta un regard éloquent. Mischa s'inclina avec un ample geste du bras ; pour un peu, j'aurais cru voir un chapeau orné d'une plume au bout de sa main. Tous les Arlequin sont prodiges de courbettes et autres signes d'obéissance, mais beaucoup d'entre eux partagent la tendance de Mischa à ne les dispenser que de façon ironique, ou après nous avoir insultés. La seule raison pour laquelle nous les supportons, c'est qu'ils sont presque aussi doués qu'ils le croient – assez, en tout cas, pour que Claudia pioche dans leurs rangs quand elle a besoin de nos meilleurs gardes du corps.

— Dis-moi, Mischa. lança Jean-Claude d'une voix melliflue[2] et

presque dépourvue d'accent, comment as-tu survécu en te montrant aussi insolent vis-à-vis de la Mère de Toutes Ténèbres ?

Je vis les épaules du vampire se crispier très légèrement, mais ce fut d'une voix presque atone qu'il répondit :

— Elle attachait plus d'importance à mes talents d'assassin et d'espion qu'aux mesquines considérations de la chair et du cœur.

Encore une insulte, voire une menace. Et je ne fus pas la seule à m'en apercevoir, car Vérité et Fatal se placèrent de chaque côté de nous et légèrement en avant, sans nous empêcher de voir Mischa et Goran, mais de manière à être en position pour intervenir si nécessaire.

— Vous bercez-vous d'illusions au point de croire que vous pourriez remporter un véritable combat ? demanda Mischa.

— Oui, répondirent Vérité et Fatal en chœur, les mains déjà au-dessus de leurs armes.

Je m'écartai de Jean-Claude pour avoir le champ libre moi aussi, au cas où. En toute logique, Mischa faisait juste son emmerdeur, ce qui lui ressemblait bien. Mais c'est rarement la logique qui déclenche les bagarres.

— Mischa, Goran, dit Jean-Claude en désignant le second homme du menton. Vous êtes de bons combattants, sans quoi, je ne vous aurais pas emmenés. Mais vous n'êtes pas assez bons pour que je vous laisse m'insulter. Aussi, je vous le demande sans détour : êtes-vous en train de me menacer ?

— Non, seigneur, pas du tout, répondit Mischa d'une voix tendue, comme si ses émotions et ses paroles ne collaient pas.

— Donc, tu admetts que tu ne maîtrises pas correctement ton langage, enchaîna Jean-Claude sur un ton aimable.

— Non, se rebiffât Mischa, comme c'était prévisible.

— Dans ce cas, tu m'as bel et bien menacé.

— Non, seigneur, je... (Perplexe, le vampire parut réfléchir à ce qu'il avait dit et finit par ajouter assez lamentablement). Ce n'était pas voulu.

— Goran, ton Maître est-il aussi peu doué pour l'espionnage que pour la diplomatie ? s'enquit Jean-Claude.

— Non, seigneur, répondit le métamorphe.

Mais avant qu'il ne s'incline j'aperçus le frémissement d'un sourire au coin de ses lèvres. Il était nettement plus massif que Mischa, de sorte qu'on s'attendait qu'il soit aussi plus empoté, mais sa courbette fut aussi gracieuse que celle du vampire – sans doute parce qu'il avait eu presque autant de siècles pour la perfectionner.

Les poings serrés le long de ses flancs, Mischa luttait visiblement pour ne pas exploser, ce qui était bizarre de la part d'un vampire aussi âgé. En principe, ils se contrôlent impeccablement. Mais Mischa a

toujours été soupe au lait. Son attitude contraste très tort avec celle des autres Arlequin, qui semblent presque indifférents à tout, comme s'ils attendaient qu'on leur fournisse des émotions au lieu de les puiser en eux-mêmes. Je trouve ça un peu perturbant, mais c'est un truc de vampires. Mischa, lui, a un sale caractère.

— Le fait que je sois votre nouveau seigneur et Maître doit constituer un véritable affront pour toi et pour beaucoup des autres Arlequin, déclara Jean-Claude. Je sais que la Mère Ténébreuse envoyait ses gardes espionner les vampires assez puissants pour siéger éventuellement dans son Conseil – ou pour menacer sa position. Je parie que je ne figurais même pas sur la liste, qu'elle ne me considérait comme un rival pour personne, et surtout pas pour elle. Exact ?

— Oui, seigneur, répondit Mischa.

— Vous avez fait preuve d'une patience et d'une ruse dignes de l'un d'entre nous, dit Goran avec un sourire.

Jean-Claude inclina la tête.

— J'apprécie le compliment.

Mischa les foudroya tous deux du regard.

— Qu'est-ce qui t'horripile le plus : que le concubin de Belle Morte soit désormais ton souverain, ou qu'aucun des omniscients Arlequin ne m'ait identifié comme un concurrent potentiel jusqu'à ce qu'il soit trop tard ? l'interrogea Jean-Claude.

— Ils se demandent quelles autres choses leur ont échappé, répondit Goran à la place de son Maître. Cela sape leur sens de leur propre supériorité.

Il avait dit ça avec un sourire en coin. Plus vite que l'œil humain – ou même que le mien – ne pouvait le suivre, Mischa fit volte-face. Je ne le vis pas réellement frapper Goran au visage ; j'aperçus simplement une trainée floue et, l'instant d'après, le colosse tituba en arrière, du sang sur la bouche.

Vérité et Fatal, qui nous avaient encadrés jusque-là, apparurent tout à coup de part et d'autre de Mischa. Vérité bloqua le bras de ce dernier qui, au retour de son premier coup, s'apprêtait à assener un revers à Goran. Mischa voulut frapper Vérité avec son autre main, et Vérité la bloqua également. Un genou se leva, et la bagarre s'engagea.

J'eus du mal à suivre les mouvements, mais on aurait dit qu'aucun des deux vampires ne parvenait à toucher l'autre, comme si leur affrontement était une chorégraphie exécutée à une vitesse aveuglante. En fait, chacun d'eux ne voulait vraiment faire du mal à son adversaire – mais, pour cela, il devait franchir sa garde.

Puis Goran s'approcha dans le dos de Vérité, mais Fatal le força à reculer, et une deuxième bagarre éclata dans un espace à peine assez grand pour une seule.

Pourquoi les gardes postés dans le couloir n'accoururent-ils pas ? Parce que les combattants ne faisaient presque aucun bruit. On entendait juste l'impact des poings sur la chair, des expirations sifflantes, un frottement de chaussures sur la moquette – le genre de bruit que je ne distingue même pas quand je me bats, moi. Jean-Claude ne disait rien, et je me demandais ce que je devais faire. C'était quatre de nos gardes du corps, et ils se battaient entre eux. Ils pouvaient se faire mal, nous laissant à court de muscles pour nous protéger. Si j'avais été seule, j'aurais probablement tenté de les arrêter, mais Jean-Claude se trouvait là, et il était le Roi des vampires, leur président, le chef de leur Conseil. S'il n'intervenait pas, était-ce à moi de le faire, ou devais-je attendre ? Si oui, attendre quoi ? Et comment arrêter cette bagarre ?

Mischa tenta un coup de pied tournant, mais, faute de place, son pied heurta un cercueil qui bascula sur le côté. Déséquilibré, Mischa hésita, et Vérité en profita pour lui lancer son poing dans le plexus solaire, assez fort pour que Mischa se plie en deux. Il enchaîna par un direct au visage qui fit à moitié pivoter ce dernier sur lui-même et l'envoya s'écrouler sur un autre cercueil.

J'entendis la porte s'ouvrir et m'arrachai à la contemplation du spectacle juste assez longtemps pour voir Lisandro et Emmanuel entrer, l'arme au poing. Ne sachant pas si c'était nécessaire, je levai une main pour les retenir. Je ne voulais pas que quiconque se fasse tirer dessus. Et soudain tous les bruits de combat cessèrent, à l'exception de respirations laborieuses.

Je me retournai. Goran gisait sur le sol. Mischa était toujours immobile, sur l'un des cercueils. Vérité et Fatal s'étaient immobilisés debout, leurs poitrines se soulevant et rabaissant au rythme de leurs halètements. C'est rare de voir ça chez des vampires, parce qu'ils n'ont pas toujours besoin de respirer. Cela voulait dire qu'ils s'étaient donné du mal pour remporter ce combat. Mais au final ils avaient gagné ; mieux, ils avaient assommé leurs adversaires, ce qui n'était pas facile s'agissant d'un vampire et d'un métamorphe.

Ils se regardèrent avec une grimace féroce mais ravie qui découvrit leurs dents. C'était la première fois que je voyais les crocs de Fatal. Un peu de sang coulait d'un côté de son visage, prouvant que Goran avait réussi à l'atteindre au moins une fois.

— Ouah ! souffla Emmanuel.

— Je sens que Goran est vivant. Et Mischa ? demanda Lisandro, qui avait baissé son arme sans la ranger pour autant.

Je n'avais même pas pensé que, quand des vampires se battaient entre eux, l'un pouvait tuer l'autre en lui brisant la colonne vertébrale.

— Mischa est trop vieux et trop puissant pour mourir parce qu'on lui a brisé la colonne vertébrale, pas vrai ? lançai-je à voix haute.

Lisandro haussa les épaules. Je jetai un coup d'œil à Jean-Claude. Il soupira et fit un pas en avant. Vérité se pencha vers Mischa comme pour vérifier s'il avait encore un pouls.

— Non, dis-je fermement.

Vérité me jeta un regard interloqué mais se redressa docilement.

— Quel est le problème ?

— Tu veux dire, hormis le fait que tu viens peut-être de tuer un de nos gardes du corps ?

Il eut le bon goût de paraître embarrassé, mais répondit quand même :

— Ouais, à part ça.

Je sortis mon Browning Hi-Power et le collai sur la tempe de Mischa.

— Maintenant, tu peux vérifier s'il est toujours vivant.

Vérité parut surpris, mais il se pencha de nouveau vers le vampire inconscient. Au lieu de surveiller l'endroit sur lequel j'avais pointé mon flingue – parce que, si Mischa remuait la tête, je le sentirais –, je regardai son torse comme pendant un combat. Les bras et les jambes sont fixés au torse d'une personne, à son centre. Si son centre ne bouge pas, rien d'autre ne bouge. Je vis sa main se crispier, pas sur son flingue mais pas loin.

— Pas un geste, Mischa, ordonnai-je d'une voix basse et prudente, parfaitement contrôlée grâce à des années de pratique.

Quand vous pressez le canon de votre flingue sur la tempe de quelqu'un et que vous avez le doigt sur la détente, le moindre frémissement risque de lui faire sauter la cervelle.

— Comment tu as su qu'il bluffait ? s'enquit Vérité.

— Je suis une chasseuse de vampires, tu te souviens ? Mischa, Lisandro va te désarmer jusqu'à ce que tu sois calmé.

— Je peux m'en charger, offrit Vérité.

— Non, tu ne peux pas. Si tu le touches, il essaiera peut-être de te tuer, et je devrai l'abattre.

— Goran reprend connaissance, annonça Fatal.

Ce fut Jean-Claude qui lança :

— Goran, tu m'entends ?

— Oui, seigneur, répondit l'ours-garou d'une voix un peu tremblante, et rendue plus grave par la testostérone qu'avait libérée la bagarre.

— C'est fini. Tu comprends ce que je te dis ?

— Oui.

— Lisandro va désarmer ton Maître afin de prévenir toute réaction malheureuse.

Mischa prit la parole très prudemment, et je sentis remuer sa tête sous mon flingue comme il articulait :

— Ce ne sera pas nécessaire. Je suis très calme.

— Tu t'apprêtais à tirer sur Vérité quand il s'est penché vers toi, répliquai-je.

— J'y ai pensé, admit-il. Mais ton arme m'en a dissuadé.

— Et quand je l'aurai rengainée, qu'est-ce qui t'empêchera d'agir ?

— J'ai le tempérament chaud, mais le froid de ton acier en a atténué la flamme.

— De belles paroles, mais comment puis-je savoir que tu ne t'échaufferas pas de nouveau un peu plus tard ?

— Mischa, dit Jean-Claude.

— Oui, seigneur.

— Donne-nous ta parole d'honneur que tu ne chercheras par aucun moyen à te venger de Vérité et Fatal à cause de cet incident.

Mischa devint si immobile que je le sentis à travers le canon de mon flingue. Je savais que, si j'osais quitter son torse des yeux pour regarder son visage, celui-ci serait un masque indéchiffrable, comme s'il s'était changé en statue.

— Mischa, insista Jean-Claude. Donne-moi ta parole.

— Et si je refuse ?

— Ma petite mettra un terme définitif à cette affaire.

— Ma mort pourrait entraîner celle de Goran.

— Ce serait dommage de le perdre pour une raison aussi futile, mais il comprenait les risques quand il s'est lancé dans la bagarre à ton côté.

— Vérité a empêché Mischa de te frapper une seconde fois, intervint Fatal. Pourquoi l'as-tu défendu ?

— Il est mon Maître, répondit simplement Goran comme si ça expliquait tout.

— Les femmes battues attaquent souvent les policiers qui tentent d'emmener leur mari, dis-je. Du coup, la plupart d'entre eux détestent les interventions pour violences domestiques.

— Pourquoi aider quelqu'un qui abuse de toi ? s'étonna Vérité.

— Je n'en sais rien, mais c'est comme ça.

On préfère toujours le mal qu'on connaît, philosopha Jean-Claude.

— Hein ?

— Peu importe, ma petite. Mischa, donne-nous ta parole afin que nous puissions tous aller nous coucher.

Maintenant qu'il en parlait, je sentais la pression de l'aube au-dessus de nos têtes, pareille à la main d'un géant hésitant à écraser un papillon. Mischa donna sa parole.

— Tu peux rengainer, ma petite. Les vieux vampires ont beaucoup de défauts, mais nous ne sommes pas des parjures.

J'hésitai une fraction de seconde, mais Jean-Claude avait raison. C'est l'une des rares raisons pour lesquelles je préfère traiter avec des vampires très âgés plutôt qu'avec de jeunes vampires pourtant moins puissants. Les vampires modernes mentent aussi facilement que les gens, et leur parole ne vaut rien.

J'ôtai mon doigt de la détente et baissai mon flingue. Le canon avait laissé une empreinte sur la peau de Mischa. S'il avait été humain, il aurait peut-être eu un bleu. Je reculai avant de lever les yeux vers son visage. Je m'attendais à lire de la colère dans ses prunelles bleues, mais je n'y vis que du respect, voire de l'admiration. Bizarre.

— Puis-je me lever ? demanda-t-il.

— Tu peux, répondit Jean-Claude.

Mischa continua à me regarder sans bouger.

— Tu as entendu ton seigneur et Maître, dis-je.

— Mais il ne me teuera pas. Toi, si.

— Il ne te tirera pas dessus lui-même. Ça ne signifie pas qu'il n'est pas prêt à ordonner ta mort.

— Exact, ma Reine Ténébreuse, mais c'est toi qui es armée, pas lui.

— Lève-toi, Mischa, mais tiens-toi tranquille.

Il s'assit prudemment, sans jamais me quitter des yeux.

— Tu m'aurais tué sans hésiter.

— Ça fait partie de mon boulot.

— Tuer quelqu'un pour qui tu as un mandat d'exécution, quelqu'un qui a déjà pris des vies humaines, c'est une chose. Mais tu pourrais m'abattre pour la seule raison que j'ai envisagé de faire du mal à Vérité. Ou bien tu lui accordes plus d'importance que nous le pensions parce qu'il est ton amant, ou bien tu aurais fait de même pour n'importe lequel de vos gardes.

— Je ne pointe jamais mon flingue sur quelqu'un à moins d'être prête à tirer. Je ne tire jamais à moins d'être prête à tuer. Et je ne bluffe jamais, Mischa. Est-ce qu'on se comprend ?

— Pas vraiment. Mais si c'est ce que tu veux savoir, oui, je crois que tu serais prête à me tuer. Dans tes yeux, je ne lis aucun remords, aucun soulagement de ne pas avoir dû en arriver là. Tu te fiches de le faire ou pas. Ce qui vient de se passer ne t'inspire aucune émotion. J'ignorais cela.

— Tu ignorais quoi ?

— Que tu tuais froidement. Je pensais que c'était une manifestation de ton sang chaud, comme quand tu couches avec quelqu'un.

— J'aime le sexe. Je n'aime pas tuer.

— Moi, j'aime ça, répliqua Mischa avec un léger sourire. (Et

comme il me dévisageait, il vit mon frémissement de dégoût). Ça te perturbe, constata-t-il. Pourquoi ? Je ne suis pas pire que ton lion-garou, Nicky. Et pourtant tu couches avec lui. Si ce genre de chose te perturbe, pourquoi l'as-tu pris comme amant ?

— Assez, dit Jean-Claude d'une voix assez dure pour que tout le monde reporte son attention sur lui.

Mischa et Goran exécutèrent une nouvelle courbette. Vérité et Fatal inclinèrent la tête, un poing posé sur le cœur. Je ne vis pas ce que firent Lisandro et Emmanuel, mais je doute que les rats-garous aient eu une réaction aussi protocolaire. Moi, je restai plantée là sans comprendre pourquoi tout le monde était aussi cérémonieux brusquement.

— L'aube va se lever.

Jean-Claude me tendit une main, et je me dirigeai vers lui en rengainant mon Browning. Il me prit dans ses bras et m'embrassa moins fougueusement qu'un peu plus tôt à cause du soleil qui pointait à l'horizon. Certaines nuits, j'ai imploré l'arrivée de l'aube pour qu'elle vienne me sauver des vampires et, là, j'enlaçais le plus puissant de tout le pays, qui était aussi mon amoureux. Oui, j'avais conscience de l'ironie de la situation, mais j'avais aussi cessé de m'en préoccuper.

Jean-Claude parla tout bas et très vite.

— Asher nous rejoindra demain soir. Le territoire qu'il visite est assez proche pour que quelqu'un l'amène ici en voiture ; quand nous partirons, il rentrera avec nous à St. Louis.

— Il était pressé de te revoir, devinai-je.

— Il était pressé de nous revoir tous, corrigea Jean-Claude.

J'en doutais un peu, mais je gardai cette opinion pour moi. Je savais qui était le préféré d'Asher, et ce n'était ni moi, ni Nathaniel. En revanche, je ne savais pas trop où se situait Dem dans la hiérarchie de son affection.

— Donc, la conversation s'est bien passée ? demandai-je.

— Très bien, dit Jean-Claude en souriant de cet air ravi que j'avais remarqué pour la première fois quand il était sorti de la chambre du fond.

Cela me fit sourire moi aussi, et je me dressai sur la pointe des pieds pour presser mon sourire contre le sien, parce que, quand quelqu'un que vous aimez est heureux, vous êtes heureux pour lui, même si la cause de son bonheur est un autre amant. Du moins, c'est ainsi que ça fonctionne pour nous. Le seul membre de notre petit groupe qui souffre de jalousie, c'est Asher. Pourvu qu'il ait abandonné ça quand il nous rejoindrait ! J'aurais bien croisé les doigts, mais ils étaient trop occupés à toucher Jean-Claude.

Chapitre 50

Une heure après l'aube, tous les vampires dormaient tranquillement dans leur cercueil. Lisandro et Emmanuel avaient emmené Goran ; je ne savais pas s'ils comptaient l'inclure dans la rotation des gardes ou le conduire à Claudia pour qu'elle lui passe un savon. Avant qu'ils s'en aillent, j'avais pris Lisandro à part pour lui dire que Mischa avait frappé Goran, et pour lui parler des raisons qui m'avaient poussée à renvoyer Nilda avant que nous ne prenions l'avion à St. Louis. Je voulais savoir si, parmi les Arlequin, d'autres vampires abusaient de leur animal à appeler, et dans quelle mesure, parce que je ne trouvais pas ça acceptable du tout.

Nicky, Dem et moi étions toujours couverts de morceaux de zombies en train de sécher. L'expérience m'a appris que, même quand on est épuisé, c'est toujours une mauvaise idée de se coucher sans s'être lavé d'abord. Donc...

— Il faut qu'on se douche, lançai-je.

Dem eut un large sourire.

— Tu avais promis de m'aider à me nettoyer.

— Je n'ai pas accepté de céder mon tour, contra Nicky.

— Hé, j'ai été traumatisé !

— Tu as perdu ta petite fleur au combat. Je ne vois pas pourquoi ça te donnerait le droit de t'envoyer en l'air avec Anita dans la douche, et moi non.

— Si vous continuez comme ça, je vais me doucher toute seule, menaçai-je.

Ils me dévisagèrent comme si je parlais chinois.

— Tu adores le sexe dans la douche, fit valoir Dem.

— Tu adores le sexe tout court, résuma Nicky.

— Ouais, mais je suis crevée et de mauvais poil. Vous vous disputez pour savoir lequel de vous deux va coucher avec moi sans même me demander mon avis. Hou ! Hou ! Je suis juste devant vous.

Ils s'entre-regardèrent. Dem prit une mine embarrassée, et Nicky me scruta comme s'il tentait de lire dans mes pensées, ce qui était sans doute le cas.

— Avec qui veux-tu te doucher ?

— Là tout de suite, aucun de vous deux, répondis-je avec humeur et sans savoir pourquoi car tous deux étaient de merveilleux amants, et c'est toujours plus facile de se nettoyer avec l'aide de quelqu'un qui peut atteindre les endroits inaccessibles pour vous.

— Qu'est-ce que tu suggères, que Nicky m'aide à me laver les cheveux ? lança Dem avec une expression presque comique.

— Je ne suis pas ton garçon de douche, répliqua l'intéressé.

Mais c'était moi qu'il regardait.

Mon téléphone sonna. Je n'aurais pas décroché si ça n'avait pas été *Bad to the Bone*. J'appuyai sur le bouton et lançai :

— Oui, Ed... Ted ? Que se passe-t-il ?

— Essaie de ne pas merder.

— Hein ? De ne pas merder quoi ?

— Avec Dem et Nicky, pour commencer.

— Tu m'as prévenue dans l'ascenseur. Je n'ai pas oublié.

— Tu n'as pas oublié, mais tu es quand même fâchée. Je connais ce ton hostile. Tu es sur le point de dire ou de faire quelque chose que tu regretteras.

— Est-ce que tu as au moins pris le temps de te doucher avant de m'appeler pour me donner des conseils sur ma vie privée ? aboyai-je, fâchée mais également perplexe. Depuis quand tu te mêles de ça ?

— Je sors juste de la salle de bains, et je me suis dit que, si j'attendais de m'être habillé, tu te serais déjà disputée avec un des deux au moins. Et on se critique ou on commente nos vies privées respectives depuis qu'on se connaît, ce qui est assez bizarre si tu y réfléchis bien

Et cela m'arrêta net, parce qu'il avait raison.

— Tes conseils, jusqu'ici, ça se résumait à moins me prendre la tête et à baiser sans me compliquer inutilement la vie.

— Ouais, mais à l'époque je ne te comprenais pas. Je ne me comprenais pas moi-même. Aujourd'hui, je te dis juste de ne pas passer tes nerfs sur Nicky et Dem. Nicky est un type bien, et Dem a continué à se battre avec nous ; il nous a même aidés à nettoyer quasiment jusqu'à la fin, alors qu'il devait avoir une trouille d'enfer et se sentir complètement submergé. Ils ne méritent pas que tu te serves d'eux comme punching-ball.

— Ma parole, mais tu es mûr pour tenir une rubrique courrier du cœur.

— Si tu penses que ce que je dis est idiot, ne m'écoute pas.

— Je n'ai pas dit que c'était idiot.

— Dans ce cas, ne cherche pas la bagarre. Souviens-toi que tu aimes l'un d'eux, et que tu as beaucoup d'affection pour l'autre.

— Oui chef, répondis-je sèchement.

— Tu feras ce que tu voudras. Anita, mais, dans l'humeur où tu es, ce n'est sans doute pas une bonne idée de dormir seule.

— Avant, je dormais tout le temps seule.

— Ouais, et tu étais sinistre. Je ne comprends pas forcément comment fonctionne ta vie avec tous ces gens, mais jamais je ne t'avais vue aussi heureuse. J'ignore quelle partie de ce bonheur est due à Nicky ou à Dem, mais ils y sont tous les deux pour quelque

chose. Tâche de ne pas l'oublier durant les prochaines minutes. Et maintenant je vais dormir avant que la police ne me rappelle pour une urgence ou une autre.

Sur ces mots, il raccrocha.

Je restai plantée là avec mon téléphone silencieux et mes deux amants. Dem me regardait d'un air interrogateur. Nicky s'efforçait de rester impassible, mais son absence même d'expression et de mouvement hurlait que ça cogitait beaucoup à l'intérieur.

Je soupirai, les dévisageai tous les deux et finis par dire :

— Je suis désolée.

Ils se regardèrent avant de reporter leur attention sur moi.

— Pour quoi ? demanda Nicky.

— Pour avoir passé mes nerfs sur vous deux.

— C'est bon. Je suis ta Fiancée ; tu peux me traiter comme tu veux.

— Tu sais à quel point je déteste que tu penses ça ?

— Oui, mais c'est quand même la vérité. Et je te rappelle que, si tu ne m'avais pas roulé, je t'aurais tuée, et j'aurais aidé ma fierté à tuer Jason, Micah et Nathaniel. J'étais et je suis toujours un très méchant homme – ou je le serais toujours si ton sens moral n'était pas là pour me contrôler.

— Je sais, je sais. Je suis ton Jiminy Cricket.

— Non, tu es plus que ça, dit-il en faisant un pas vers moi. Ce soir, tu as dit que tu m'aimais, et j'ai senti que tu le pensais.

— Effectivement.

Il me tendit sa main, et je la pris.

— Bon, ben, amusez-vous bien, dit Dem. Je vais me trouver une autre piaule.

Je regardai Nicky, qui haussa les sourcils.

— Il n'est pas obligé de partir à cause de moi.

— Reste, dis-je à Dem.

Celui-ci nous dévisagea tous les deux.

— Vous venez de vous dire que vous vous aimez pour la première fois. Vous devriez avoir une nuit juste pour vous.

— Pourquoi ? demanda Nicky.

— Parce que vous vous aimez, répondit Dem comme si ça coulait de source.

— Le fait qu'Anita me l'ait dit ne change rien, affirma Nicky.

— Mais ça devrait, non ?

— Et pourquoi ?

Dem se tourna vers moi.

— Explique-lui.

— Lui expliquer quoi ? Je suis d'accord avec lui.

— Vous ne voulez pas une nuit rien qu'à vous deux pour... pour

fêter ça ?

Je pressai la main de Nicky et lui souris.

— Une des raisons pour lesquelles j'aime Nicky, c'est que ça ne le dérange pas de me partager avec Nathaniel et Micah, ou Cynric, Jean-Claude, Asher et... (je haussai les épaules) tous mes autres partenaires.

— Vraiment, ça ne t'ennuie pas ? demanda Dem à Nicky.

— Nathaniel dit que tu es encore plus partageur que moi. Je ne comprends pas pourquoi tu remets cette discussion sur le tapis.

Le tigre doré sourit et secoua la tête.

— Parce que je ne peux pas me défaire de l'idée qu'un jour on finit par tomber amoureux et par devenir monogame. C'est comme ça que ça se passe dans les clans de tigre, et c'est ce que je vais essayer de faire au retour d'Asher, donc... je vois les choses ainsi, point. Franchement, je ne sais pas trop, mais l'amour... ça devrait tout changer, non ?

— Le véritable amour renforce ce que tu es, déclarai-je. Il ne le diminue pas.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Ça veut dire que nous étions un petit groupe poly-amoureux très satisfait avant que je ne dise que j'aimais Nicky. Pourquoi cela devrait-il changer ?

Dem parut réfléchir, acquiesça, se mordit la lèvre inférieure et acquiesça de nouveau.

— D'accord, ta logique l'emporte sur mon sentimentalisme. Et maintenant, qu'est-ce qu'on fait ?

— La douche ne sera pas assez grande pour nous trois, fit remarquer Nicky.

— Une douche normale serait assez grande pour Micah, Nathaniel et moi, mais vous êtes trop costauds tous les deux. Vos épaules ne rentreraient pas.

Dem se fendit d'un large sourire qui fit briller ses yeux bleus.

— Cette douche-là est la plus grande que j'ai jamais vue dans un hôtel, presque aussi grande que celle que Jean-Claude a fait installer au *Cirque*.

— Cool.

— Donc, on peut se laver et baiser tous ensemble sous la douche après, résuma Nicky.

— Ça me paraît bien, approuvai-je.

Dem éclata de rire.

— C'est plus que bien, c'est carrément génial ! Je pensais que je ne réussirais jamais à te faire tomber tes fringues.

— Je ne crois pas qu'il parle de moi, commentai-je.

Nicky baissa la tête et soupira, puis se marra.

— Si tu n'avais rien dit, tu aurais pu me peloter et invoquer une

méprise.

— Je t'ai déjà vu taper dans un sac de frappe. Je ne veux pas de méprise entre nous, répliqua Dem en souriant.

Nicky se marra de nouveau.

— Pigé. On partage Anita, mais on ne fait rien ensemble.

— Si je te touche accidentellement, ça ira ?

— Bien sûr.

— Le sourire cinquante pour cent taquin, cinquante pour cent provocant, cent pour cent charmeur de Dem illumina son visage.

— Cool.

Chapitre 51

Dans certaines circonstances, se déshabiller n'a rien de très sexy – par exemple, quand vous êtes couvert de cervelle, d'entrailles et de sang séché.

Nous commençâmes par nous débarrasser de nos armes, qui étaient passablement dégoulinantes aussi, mais nous les nettoierions plus tard. Nos gilets pare-balles avaient laissé une marque propre sur les tee-shirts en dessous. Ils avaient besoin d'un sérieux dégratage, et comme le mien était taillé sur mesure, je n'en avais pas de rechange. Les gilets normaux ne sont pas conçus pour des femmes, mais je pourrais quand même en emprunter un, et comme il serait trop grand pour moi, au moins, il ne m'écraserait pas les seins et ne me gênerait pas aux entournures. Mais en observant les bouts de zombie qui le maculaient, je songeai qu'en commander un second ne serait pas une mauvaise idée.

L'examen de nos armes et de nos gilets n'avait rien eu de très sexuel. Puis j'ôtai mon tee-shirt, et Nicky loucha sur mon soutien-gorge. D'accord, en fait, il loucha sur mes seins, qui se trouvaient juste être prisonniers d'un soutien-gorge en satin noir.

— C'est une des choses que j'aime chez toi, commenta-t-il.

— Quoi, ma poitrine ?

Il eut un large sourire.

— Aussi, mais je parlais du fait que tu ne râles pas quand je te mate.

— Je porte un soutien-gorge rembourré. Si je ne voulais pas qu'on mate mes seins, je mettrais autre chose.

— Ouais, mais je sais que c'est Nathaniel qui a fait tes bagages. Donc, tu ne dois avoir que des trucs sexys, du satin, de la dentelle, ce genre de trucs.

Je souris et secouai la tête.

— Je ne suis pas sûre de posséder autre chose.

— Ça aussi, c'est une des choses que j'aime chez toi.

D'un mouvement fluide, Nicky ôta son tee-shirt. Le tissu était collé à une de ses épaules et je l'entendis se détacher avec un bruit de déchirure.

Du moins son gilet pare-balles avait-il protégé son torse : ça nous ferait plus de boulot pour tout nettoyer, mais c'était nettement meilleur pour notre tranquillité d'esprit, et moins dégoulinant.

Je me concentrai sur le renflement musclé des pectoraux et des épaules de Nicky, qui faillirent presque me distraire de ses abdominaux saillants.

— Mmmh. Une tablette de chocolat à huit carreaux.

Il eut un sourire grimaçant.

— Certains des autres gardes m'en veulent, parce que, même en soulevant des tonnes de fonte, ils n'arrivent pas à dépasser les six carreaux.

— Question de génétique. Huit carreaux, ce n'est pas à la portée de tout le monde. C'est injuste, mais c'est comme ça.

— Ouais, acquiesça Nicky d'un air très satisfait de lui-même.

Il y eut un petit gémissement, le genre de son qui vous fait lever la tête pour voir qui l'a émis et, selon la réponse, vous faites comme si vous n'aviez rien entendu ou vous vous efforcez de réconforter la personne. Dem avait défait sa ceinture et à moitié sorti son tee-shirt de son pantalon. Il tenait les mains à distance de son propre corps, comme s'il ne voulait pas toucher quelque chose ou avait déjà touché quelque chose et ne voulait pas en mettre sur ses fringues.

Nicky et moi nous regardâmes et, sans un mot, nous approchâmes de lui.

— Laisse-moi t'aider à enlever ça, dis-je sans aucun sous-entendu, sans la moindre trace de provocation.

Dem avait les yeux écarquillés et le visage flasque de la panique qu'il luttait pour contenir. Il me tendit ses mains comme s'il avait cinq ans et qu'il s'était fait un bobo. Elles ne portaient aucune marque, et elles me semblaient propres. Mais peut-être qu'il nous faisait le coup de lady Macbeth. Parfois, même après avoir nettoyé le sang, vous pouvez encore le voir et le sentir sur votre peau.

Je voulus lui prendre les mains, mais il les retira vivement.

— J'ai... des trucs sur moi.

— Moi aussi, dis-je doucement.

Ses yeux papillonnèrent et roulèrent dans leurs orbites comme ceux d'un cheval sur le point de détalé.

— C'est bon, Dem. Tout va bien.

Il secoua la tête.

— Tu désespérais de me faire tomber mes fringues ; je me déshabille devant toi, et tu ne me dis même pas que tu me trouves mignon, intervint Nicky.

Dem eut un petit sourire – faible et hésitant, certes, mais c'était mieux que ce que j'avais réussi à lui arracher. Il regarda Nicky, et il le vit vraiment.

Il loucha sur sa poitrine nue et musclée comme Nicky avait louché sur mes seins. Et même si ça ne les dérange pas de partager un lit avec moi et d'autres hommes, certains de mes amants n'auraient pas supporté que Dem les regarde ainsi. Ils lui auraient cherché des noises, ou au minimum ils auraient été super mal à l'aise. Mais Nicky ne broncha pas.

— C'est mieux, dit-il.

Dem pencha la tête sur le côté.

— Tu n'aimes pas les hommes. Qu'est-ce que ça peut te foutre que j'apprécie le spectacle ou pas ?

Nicky haussa les épaules autant que ses muscles l'y autorisaient.

— Je voulais vérifier si tu étais sérieux tout à l'heure.

— Maintenant, tu sais que je te baiserais volontiers si tu me laissais faire, et tu vas quand même te doucher avec moi. La plupart des mecs hétéros flipperaient à ta place.

— Je ne doute pas de ma virilité.

— Et comment ! gloussai-je.

Nicky et moi échangeâmes un sourire.

— Mais tu ne me baiserais pas. Je ne suis le soumis de personne, précisa le lion-garou.

— L'inverse, ça m'irait aussi, déclara Dem.

Je n'étais même plus certaine qu'ils plaisantaient. Nicky eut un sourire grimaçant.

— Si je faisais ça pour toi, je devrais repousser les avances de Jean-Claude et d'Asher. Je crois que je vais rester de ce côté de l'hétéro flexibilité, ce sera moins compliqué.

Dem esquissa une moue boudeuse, et si vous n'avez jamais vu un type athlétique et séduisant d'un mètre quatre-vingt-huit esquisser une moue boudeuse sans avoir l'air ridicule, bien au contraire, je suis vraiment désolée pour vous, parce que c'est super marrant à voir.

Nicky rit.

— Allez, tout le monde à poil et sous l'eau !

Cette proposition semi-indécente effaça la moue boudeuse de Dem et la remplaça par une expression hésitante mais pleine d'espoir. Jusque-là, j'ignorais que Nicky plaisait à Dem, mais la façon dont il avait manœuvré le tigre-garou me disait que cela n'avait pas échappé au principal intéressé. Étais-je aveugle à ce point, ou Nicky était-il juste très observateur ?

Dem ôta son tee-shirt d'un geste rapide et le laissa tomber par terre comme s'il ne voulait pas le toucher plus longtemps que nécessaire. Puis il défit sa fermeture éclair et envoya son jean rejoindre les bottes et les chaussettes qu'il avait déjà enlevées. Soudain, il se retrouva complètement nu. Mais ce ne fut pas moi qu'il regarda d'un air de défi mais Nicky, comme s'il pensait que celui-ci allait être pris de panique et faire machine arrière. Personnellement, je n'aurais pas parié là-dessus. Si Dem voulait jouer à cap ou pas cap, je misais sur Nicky.

Et mon lion à appeler ne me déçut pas. Il défit nonchalamment son jean et le baissa. Certes, il dut pratiquement éplucher la jambe qu'un fluide quelconque avait collée à sa peau, mais il réussit à se

débarrasser de son pantalon qu'il laissa tomber sur ses propres bottes et ses chaussettes. Puis il se releva, nu et appétissant, et regarda fixement Dem droit dans les yeux comme pour le mettre au défi de dire quelque chose.

Le tigre-garou ouvrit la bouche, la referma et se mit à rire, la tête rejetée en arrière, les yeux fermés et l'air ravi. Nicky me regarda et sourit. Je décidai sur-le-champ que je ne tenterais jamais de bluffer avec lui, parce qu'on ne jouait pas dans la même catégorie. Oh ! Je peux mentir, mais je ne sais pas manipuler les gens ainsi, pas même pour une bonne cause.

Nicky me tendit la main, et je m'approchai de lui.

— Tu es beaucoup trop habillée, déclara-t-il.

— On peut y remédier facilement, fis-je remarquer.

— C'est clair, gloussa Dem.

Et nous joignîmes le geste à la parole.

Chapitre 52

Chacun de nous aida les autres à se nettoyer. Dem dut se faire trois shampoings, peut-être parce qu'il était le plus crade d'entre nous ou à cause de la texture très fine de ses cheveux. Pendant que Nicky et moi lui ôtions ses derniers bouts de zombies, le tigre-garou se mit à frissonner sous l'eau brûlante. Il est un froid intérieur dont aucune chaleur ne peut venir à bout. Je crois qu'on aurait pu faire bouillir Dem comme un homard sans qu'il cesse de frissonner pour autant.

Il posa les mains sur le mur carrelé et se pencha en avant, comme s'il se retenait pour ne pas tomber. Nicky et moi échangeâmes un regard. Du menton, il me fit signe de me rapprocher de Dem. Je touchai le bras de ce dernier, qui sursauta.

— C'est moi, Dem. Ce n'est que moi.

— Désolé. Je ne sais pas ce qui m'arrive.

Je ne relevai pas. Nous savions tous les deux ce qui lui arrivait, mais ça n'arrangeait rien.

Je le touchai de nouveau, et cette fois il ne réagit pas. Je me glissai sous son aisselle. Même appuyé contre le mur, il était assez grand pour que je doive lever les yeux vers lui. Il faisait trente centimètres de plus que moi, et dans cette position, avec ses bras de part et d'autre des miens, je me rendais compte qu'il était vraiment balèze ; pas juste grand, mais large des épaules et de la poitrine. S'il avait passé moitié autant de temps que Nicky à la salle de muscu, il aurait été carrément maous. Je ne regrettais pas qu'il ne le fasse pas, parce que je me serais sentie physiquement inférieure... ou pas. Après tout, je n'ai pas de problème avec Nicky. Quelques centimètres de muscles en plus ou en moins n'auraient sans doute pas fait de différence.

Mouillés, les cheveux de Dem lui tombaient jusqu'aux épaules, encadrant sa mâchoire carrée si virile. Il me toisait en clignant un peu trop vite de ses yeux bleu sur bleu. Je glissai mes mains sur sa poitrine lisse et ruisselante.

— Je ne suis pas d'humeur, Anita. Je ne pensais pas dire ça un jour, mais je n'arrête pas de penser à ce que Nicky est en train d'enlever de mes cheveux. Maintenant, je comprends pourquoi, certains soirs, tu insistes pour prendre une douche avant de venir nous embrasser.

Je lui touchai la joue et plantai mon regard dans le sien.

— Dem... ce qui est arrivé au sous-sol de l'hôpital, c'était un massacre. Même pour moi. Je ne fais pas ça tous les jours. C'est exceptionnel, et heureusement.

— Tu veux dire que je ne suis pas une mauviette ?

— Non. C'était crade, largement pire que la normale, et tu sais que j'ai l'habitude du sang, des entrailles et des combats acharnés. Les zombies mangeurs de chair ne s'arrêtent jamais, et je n'en avais jamais vu autant à la fois.

— Vraiment ? demanda-t-il d'une voix fragile.

— Vraiment, promis-je, ma main sur sa joue.

Sa tête partit légèrement en arrière comme si Nicky lui avait tiré les cheveux. Puis le lion-garou ébouriffa Dem et déclara :

— Là, tu es tout propre.

Dem poussa un soupir tremblant. Il se redressa, s'écarta du mur et passa les doigts dans ses cheveux – deux fois, avec un soulagement croissant.

— Merci, Nicky, dit-il.

— Tu me rendras la pareille une autre fois.

Dem regarda le lion-garou par-dessus son épaule.

— Tu m'invites à reprendre ma douche avec toi ?

Nicky lui sourit.

— Jusqu'ici, tu t'es comporté en parfait gentleman. Je pense que ma vertu n'a rien à craindre.

— Tu as une vertu à protéger ? demandai-je en me penchant pour regarder de l'autre côté de Dem.

Nicky haussa un sourcil. Je vis qu'il avait plaqué ses cheveux en arrière, exposant le tissu cicatriciel qui recouvrait son orbite droite. D'habitude, il le masque à l'aide de sa frange, et ça me touche quand il ne s'en soucie pas. Ça veut dire qu'il se sent à l'aise.

— Non, pas vraiment, répondit-il sur un ton plus triste que taquin.

Et cela me rappela qu'enfant il avait été battu et abusé sexuellement par sa mère. C'est à cause d'elle qu'il a perdu son œil. Je me sentis vraiment idiote d'avoir parlé sans réfléchir. Je m'approchai de lui et fis courir mes mains le long de ses bras nus et mouillés.

— Excuse-moi. Je n'aurais pas dû dire ça.

— Pas grave.

Je l'enveloppai de mes bras et plaquai mon corps nu contre le sien, mais comme il resta planté là, raide et immobile, sans me rendre mon étreinte, cela n'eut pas grand-chose d'érotique.

— J'ai raté quelque chose, lança Dem derrière nous.

— Ouais, acquiesça Nicky.

Je levai les yeux vers son visage à l'expression fermée. Il avait détourné la tête juste assez pour dissimuler ses cicatrices – non parce qu'il tenait à rester beau, comme Asher quand il se planque derrière ses cheveux, mais parce que c'était ça ou rabattre sa frange en avant, et admettre ainsi qu'il ne s'en fichait pas. Nicky ne ferait jamais une

chose pareille.

— Regarde-moi, s'il te plaît, réclamai-je.

Il obtempéra, mais avec un air arrogant, aussi détaché que son corps, qui restait raide entre mes bras.

— Je suis désolée. J'avais oublié.

Il me foudroya du regard, et une bouffée de chaleur me frappa comme son lion intérieur s'agitait sous l'effet de sa colère.

— Comment peux-tu oublier alors que tu dois supporter ça chaque fois que tu me regardes ? demanda-t-il en touchant le bord de la zone cicatricielle.

C'était la première fois qu'il reconnaissait que ça l'affectait, que ça lui rappelait son enfance maltraitée chaque fois qu'il se voyait dans une glace. Sa coupe de cheveux le disait assez clairement, mais jamais encore il ne l'avait admis à voix haute.

— Ça fait partie de toi, c'est tout. Je ne pense à rien d'autre quand je te regarde.

Il m'étudia de haut.

— Je sens que tu es sincère.

— Moi, j'aime bien tes cicatrices, intervint Dem. Et je suis très impressionné que tu te battes aussi bien avec des armes ou à mains nues alors que tu dois compenser ton manque de perception des profondeurs.

Nicky s'agita dans mes bras, et sa colère me parcourut le corps telle une onde de chaleur plus brûlante que la vapeur de la douche.

— Il le pense vraiment, dis-je. Dem est accro aux textures.

Nicky se détendit légèrement et finit par m'enlacer lui aussi – pas très fort, mais c'était quand même un progrès.

— Je peux te le prouver, si ça ne te fait pas flipper, proposa Dem.

Nicky lui jeta un regard mi-arrogant mi-incrédule, comme si rien de ce que pouvait faire le tigre-garou n'était en mesure de l'ébranler un tant soit peu. Mais je connaissais Dem mieux que lui, et j'aurais parié qu'il pouvait faire des tas de choses flippantes de son point de vue. L'inverse était également vrai, mais là où Dem jouerait dans le registre de la sensualité, Nicky se cantonnerait à celui de la violence. Cela dit, je n'avais vraiment pas envie qu'ils jouent à se choquer mutuellement. Je craignais que ça ne finisse mal.

Dem se pressa contre moi par-derrière, emprisonnant les mains de Nicky entre mon dos et son ventre. Le lion-garou ne protesta pas et ne chercha pas non plus à se dégager. Comme ni lui ni Dem n'étaient excités pour le moment, me trouver coincée entre eux était agréable mais pas franchement érotique.

Dem tendit une main vers le visage de Nicky, qui se rejeta en arrière. Dem laissa retomber sa main et me caressa les bras.

— Tu vois ? Tu flippes, dit-il simplement.

Et il se pencha pour déposer un baiser sur le sommet de mon crâne avant d'enfouir son nez dans mes cheveux mouillés. Je me tortillai et me retournai à demi pour lui offrir ma bouche. Nous nous embrassâmes avec une fougue grandissante, jusqu'à ce que mes bras se crispent autour de Nicky et que je frotte mes fesses contre Dem. Son bas-ventre commençait à réagir, ce qui ne fit que m'encourager. Les bras de Nicky m'empêchaient de toucher Dem autant que je l'aurais voulu ; du coup, je m'écartai légèrement du lion-garou pour augmenter le contact.

Nicky se pressa plus fort contre moi, et je me détournai de Dem pour lever la tête vers lui. Cette fois, il se pencha pour que je puisse atteindre sa bouche. Nos lèvres s'effleurèrent d'abord très doucement, puis le baiser se fit plus appuyé. Nicky dégagea ses bras d'entre Dem et moi, et soudain je me retrouvai comprimée entre les deux hommes, l'un d'eux commençant à bander contre mon ventre et l'autre contre mon dos. La sensation me fit arracher ma bouche à celle de Nicky pour crier.

Quand Dem se pencha pour m'embrasser de nouveau, je compris pourquoi ils me serraient si fort. Nicky avait passé ses bras autour de la taille du tigre-garou, qui lui avait rendu la pareille, si bien qu'ils utilisaient leur puissance musculaire pour me prendre en sandwich, comme disent Micah et Nathaniel. J'avoue que j'adore faire la garniture.

Ils se relayèrent pour m'embrasser tandis que je me tordais et me frottais contre eux jusqu'à ce qu'ils soient complètement en érection, le sexe douloureusement dur et prêt à l'action. Ils étaient tous deux si doués pour les préliminaires que ça semblait du gaspillage de sauter le plus gros de cette étape, mais parfois l'urgence du besoin prévaut.

Dem se redressa après m'avoir embrassée et toucha les cicatrices de Nicky. Comme celui-ci ne protestait pas, Dem se pencha en avant, pressant son sexe encore plus fort contre mon dos, et il déposa un baiser très doux sur les cicatrices du lion-garou. Nicky ne réagit toujours pas. Encouragé, Dem posa une main sur sa joue, puis se mit à embrasser plus sérieusement l'endroit où son œil aurait dû se trouver.

Toujours clouée entre eux, je levai les yeux pour regarder faire Dem. Nicky s'était figé, et je sentais qu'il était moins excité que quelques instants plus tôt, mais Dem n'avait aucun moyen de le savoir. Il traça une ligne de baisers le long du visage de Nicky jusqu'à atteindre sa bouche, sur laquelle il finit par presser ses lèvres. Alors Nicky recula en secouant la tête.

— Non, dit-il sans colère, mais fermement.

Dem laissa retomber sa main et m'embrassa fougueusement, aussi profondément que possible. Il s'écarta de moi, les lèvres entrouvertes et l'air si enthousiaste, si excité que je ne pus m'empêcher de partir

d'un petit rire essoufflé, légèrement tremblant.

Nicky m'embrassa à son tour, un baiser doux et tendre comme s'il faisait l'amour à ma bouche. Lorsqu'il se redressa, j'avais encore les yeux clos, les lèvres tendues vers lui et les genoux flageolants.

— Ouah ! commenta Dem en me sentant toute molle entre eux. Je peux faire un deuxième essai ?

Je rouvris les yeux juste assez pour voir Nicky me regarder en souriant, l'air très satisfait de lui-même. En retour, un sourire immense fleurit sur mon visage.

— Moi aussi, j'aimerais bien lui faire cet effet, lança Dem sur un ton envieux.

— Je comprends ça, dit Nicky d'une voix que l'afflux de testostérone faisait baisser d'un ton.

Il me dévisageait avec une expression que je qualifierais d'incendiaire, pleine d'amour, mais aussi de désir. Je pouvais presque lire sur ses traits tout ce qu'il comptait me faire.

— Pourquoi j'ai l'impression de devoir vous rattraper alors que je suis là et que je participe depuis le début ? se plaignit Dem.

— Parce qu'elle m'aime, répondit Nicky comme si ça expliquait tout.

Ce qui devait être le cas, car Dem acquiesça :

— Heureux homme.

En général, ça signifie : « Ta nana est bandante et j'adorerais la baiser, mais c'est moralement discutable, ou j'ai peur que tu ne me tues pour te venger. » Je trouvais ça bizarre que Dem dise un truc pareil alors qu'il pressait son érection contre moi et qu'il savait très bien qu'on allait coucher ensemble. Mais le sexe n'est pas tout. C'est agréable ; avec un peu de chance, c'est même génial, mais tout le monde aspire aussi à l'amour.

Tenant toujours Nicky dans mes bras, je regardai Dem par-dessus mon épaule. Je ne sais pas trop ce que j'aurais répondu si Nicky ne m'avait pas prise de vitesse.

— La bouche ou la chatte ?

Dem fronça les sourcils.

— Hein ? demanda-t-il, perplexe.

— Tu veux d'abord la baiser, ou qu'elle commence par te sucer ?

Je me retournai vers Nicky, et mon regard dut être assez éloquent car il se justifia d'un :

— Tu m'aimes, je t'aime, et c'est super, mais au fond je suis une brute, Anita. Je suis grossier et violent, et tu m'as appris une certaine mesure de douceur, mais je reste moi.

Je hochai la tête.

— Oh ! Je n'ai rien contre la répartition des tâches, c'est juste que la formulation était un peu vulgaire. Je ne m'attendais pas à ça.

Nicky sourit.

— Très bien, Méphistophélès, l'aile ou la cuisse ? (Il me dévisagea, la tête penchée sur le côté). C'est mieux ?

— Oui, merci.

Dem nous regardait comme s'il nous voyait pour la première fois.

— Qu'y a-t-il ?

— Je me demandais juste quand vous étiez devenus un couple, et pourquoi je n'avais rien remarqué.

Je reportai mon attention sur Nicky, qui m'enlaça d'une manière plus romantique que sexuelle. C'était étrange alors que nous nous tenions nus sous la douche avec un autre homme, mais bon. Du moment que ça fonctionne, pourquoi se prendre la tête ? Vous voyez, je deviens plus sage en vieillissant.

— Parce que tu étais trop préoccupé par Asher, répondit Nicky.

Dem acquiesça.

— Exact. Et je prends la cuisse.

Nicky eut un sourire carnassier qui découvrit ses dents.

— On la baise par les deux bouts.

— J'aimerais bien la lécher pendant qu'elle te suce.

— C'est difficile dans la douche, objectai-je.

— On passe sur le lit ? suggéra Dem.

— En temps normal, je te dirais oui, et même oui, oui, oui ! Mais si la police appelle avant que j'ai pu dormir, je vais me mettre à pleurer. Donc, pour cette fois, passons directement à la pénétration.

Des émotions conflictuelles se succédèrent sur le visage de Dem. Finalement, il sourit et dit :

— Qui suis-je pour contredire la Reine des Tigres ?

— Je ne suis toujours pas certaine d'aimer ce titre.

— Tu détestais encore davantage « Mère des Tigres », me rappela Nicky.

— Exact.

— Mais je ne pense pas qu'on va pouvoir baiser direct.

— Pourquoi ?

— Trop de bla-bla, pas assez de sexe, dit-il en désignant son bas-ventre.

Son érection était retombée. Je jetai un coup d'œil à Dem et vis que lui aussi s'était dégonflé.

— Oh ! Je peux y remédier.

Je m'agenouillai entre eux sur le carrelage, l'eau coulant autour de mes genoux.

— Donc, on a droit à une pipe en plus de la pénétration. Ça me paraît injuste, commenta Dem.

— J'aime les deux, et les deux peuvent me donner un orgasme, dis-je en levant les yeux vers lui.

— Tu es la première nana de ma connaissance qui jouit en suçant.

— Anita, tu veux bien le faire taire, réclama Nicky.

Je gobai le sexe de Dem pendant qu'il parlait encore, l'interrompant au milieu d'une syllabe. Comme toujours, la sensation m'enchantait. J'adore prendre dans ma bouche un membre encore petit et flasque, le faire rouler sur ma langue, sceller mes lèvres autour de sa base sans m'étrangler ou devoir lutter contre mon réflexe pharyngé. Je savais que, tant que je l'avalerais tout entier, il ne grandirait pas. Mais lorsque je commençai à me retirer avant de l'aspirer de nouveau, son sexe s'allongea et durcit rapidement.

Nicky passa une main dans mes cheveux mouillés et me fit pivoter vers lui. Il n'était plus aussi flasque que tout à l'heure ; le simple fait de me regarder sucer Dem et d'anticiper son tour lui avait rendu un début d'érection, de sorte qu'il remplissait davantage ma bouche, et que je dus combattre un frémissement de réflexe pharyngé pour l'engloutir jusqu'à la garde.

Il posa la main sur l'arrière de ma tête pour me tenir contre lui, mais ôta ma main de sa cuisse pour en envelopper le membre de Dem. La double sensation du sexe que j'avais dans la bouche et de celui que je tenais dans ma main – cette dureté palpitante, cette chaleur lisse et douce comme du velours musclé... tout cela m'affolait. Du coup, je me mis à sucer Nicky plus vite et plus fort, tout en branlant Dem avec de longs mouvements pour caresser jusqu'à l'arrondi de son gland.

Nicky m'empoigna par les cheveux pour m'écarter de lui.

— Je veux jouir à l'intérieur, haleta-t-il.

Puis il me poussa vers Dem, et je pris le sexe de celui-ci dans ma bouche mais sans le lâcher avec ma main, de sorte que je ne pus sucer et lécher que les premiers centimètres.

— Oh ! Seigneur, chuchota le tigre-garou.

Nicky me prit par les hanches pour me mettre en position. Je voulus me retourner pour dire quelque chose, mais il m'appuya sur l'arrière de la tête, me maintenant contre Dem. Pas besoin de mots pour me faire comprendre ce qu'il voulait : que je poursuive ma fellation pendant qu'il... Je sentis son gland effleurer l'entrée de mon corps, mais dans l'eau – fût-ce juste sous la douche –, j'étais encore plus serrée que d'habitude, et il dut guider son sexe avec sa main jusqu'à l'endroit précis où il put commencer à pousser. Ce simple contact me fit sucer Dem plus vite et plus profondément, mes doigts formant un anneau à la base de son membre si raide.

— Je ne vais pas tenir longtemps, me prévint le tigre-garou.

Nicky se fraya un chemin à l'intérieur de moi, luttant pour chaque centimètre conquis. A cause de mon étroitesse, son sexe me semblait encore plus gros et plus épais que d'habitude, et cela me fit crier contre le bas-ventre de Dem

Ce dernier émit un son inarticulé, et je sentis un goût de sel comme une première goutte de sperme s'échappait sur ma langue. Il était tout près de jouir, mais je m'en fichais car Nicky avait enfin réussi à s'introduire complètement en moi, et mon corps s'était suffisamment ouvert pour l'accueillir tout entier.

Il me prit par les hanches pour me tenir en place ou me mouvoir avec lui tel un cavalier sur une piste de danse, à ceci près que nous nous tenions sur le carrelage mouillé d'une douche. Puis il se retira presque complètement avant de donner une brusque poussée pour me pénétrer de nouveau, et il commença à aller et venir si vite et si profondément que je criai tout en engloutissant le sexe de Dem.

— Presque, presque, dit le tigre-garou d'une voix tendue par les efforts qu'il faisait pour se retenir.

Nicky accéléra encore, son bas-ventre giflant mes fesses en rythme, et entre deux de ses coups de reins je basculai de l'autre côté, hurlant mon plaisir autour du membre de Dem.

C'en fut trop pour le tigre-garou, qui se mit à me baiser la bouche au lieu d'attendre que je le suce. Mais cela ne me dérangeait pas : je voulais que Nicky et lui me remplissent autant que possible tandis que je surfais sur la vague de ma jouissance. Dem réagit à mon hospitalité en m'empoignant la tête pour me tirer vers lui tandis qu'il poussait vers moi, et malgré l'orgasme ce fut presque trop pour ma gorge. Je dus lutter pour ne pas tenter de respirer, parce que c'était impossible. Parfois, il ne s'agit pas tant de réflexe pharyngé que de suffocation pure. Je me détendis autant que possible tout en m'efforçant de continuer à hurler mon plaisir, mais Dem enfonçait son sexe trop loin pour que je puisse émettre le moindre son.

Je sentis son sexe palpiter sur toute sa longueur, et je sus qu'il allait venir un instant avant que son sperme chaud ne jaillisse sur ma langue. Je luttai pour avaler. Si j'avais libéré l'ardeur, il n'y aurait pas eu de problème : elle supprime complètement mon réflexe pharyngé et tous mes autres blocages, comme par magie. Mais je m'étais déjà nourrie, et j'essai de faire certaines choses sans l'aide de l'ardeur, parce que si j'y arrive, je pourrai les faire plus souvent sans risquer de vider mes amants de leurs forces vitales – ce qui tend à méchamment tuer l'ambiance.

Pendant que je luttais pour avaler Dem tout entier, Nicky accéléra et me fit savoir que, jusque-là, il visait le point sensible près de l'ouverture, mais que maintenant il cherchait un autre point situé plus profondément et qu'il pouvait atteindre par-derrière. La plupart des femmes jouissent si on leur caresse le point G assez longtemps, mais toutes ne réagissent pas à la stimulation des deux points les plus enfouis. Pendant très longtemps, j'ai cru que j'aimais bien qu'on me tape le col de l'utérus jusqu'à ce que je découvre que ce n'était pas ça

que mes amants touchaient, pas du tout.

Par-derrrière, Nicky frotta son gland contre ce point situé en haut et dans le fond, et l'orgasme qui commençait à s'estomper fut relayé par un second venu de bien plus loin à l'intérieur. Quand Dem se retira de ma bouche, je hurlai à pleine gorge. Nicky donna une dernière poussée tout en me tirant vers lui en même temps, afin de s'enfoncer le plus possible tandis que son sexe convulsait en moi. Ce fut presque trop, presque douloureux, mais la combinaison de l'orgasme et de la sensation de pénétration transforma cette quasi-douleur en surplus de plaisir.

— J'y vais, annonça Dem.

Légèrement vacillant, il sortit de la douche. L'eau que son large dos bloquait jusque-là se déversa tout à coup sur moi. Je penchai la tête pour ne pas qu'elle me rentre dans les yeux et la bouche. Je voulais demander à Dem où il allait, mais je n'arrivais pas à articuler le moindre mot. J'étais encore toute frémissante de mon double orgasme ; il me faudrait quelques minutes pour recouvrer l'usage de la parole.

Nicky était toujours enfoncé en moi aussi profondément que possible, et il me tenait toujours par les hanches. Même si j'avais voulu, je n'aurais pas pu bouger. Il se pencha vers moi et déposa un baiser sur mon dos avant de dire d'une voix rauque :

— Depuis le temps, ils devraient s'être habitués à tes hurlements.

Nicky et Dem avaient entendu les autres gardes tambouriner à la porte. Ils s'inquiétaient parce que j'avais crié. J'aurais sûrement été embarrassée si Nicky ne s'était pas mis à gronder contre mon dos, et si le son n'avait pas vibré à travers tout mon corps. Je frissonnai sous lui. Il cala son menton au creux de mon épaule, se faisant éclabousser avec moi.

— Si Dem n'avait pas été là, j'aurais planté mes dents dans tes épaules pour te marquer comme mienne, mais il ne faut pas effrayer les bébés tigres.

Il gronda de nouveau, et je poussai un petit gémissement de bonheur éperdu qui le fit éclater de rire –un rire si grave qu'il aurait dû avoir des griffes et des crocs.

Chapitre 53

Je me réveillai en clignant des yeux dans un rayon de soleil rendu encore plus doré par les cheveux blonds qui me balayaient la figure. Le jour s'infiltrait entre les rideaux. Le lit bougea et, à travers mon semi-éblouissement, je vis Nicky se glisser hors des draps. Autrement dit, le corps chaud et musclé lové contre mon dos était celui de Dem. Je voulus écarter ses cheveux de mon visage, et constatai que mon bras était coincé sous le sien. Comme je tentais de me dégager, il me serra plus fort contre lui. Apparemment, il était du genre câlin.

J'entendis des voix graves qui parlaient tout bas à l'autre bout de la pièce. En tournant la tête et en me tordant légèrement le cou, je réussis à voir Nicky nu devant la porte entrouverte de la chambre, mais pas les gens avec qui il discutait. Puis il ouvrit la porte en grand et Edward entra. Très vite, je baissai les yeux pour vérifier que j'étais bien couverte – alors qu'une minute plus tôt je m'en fichais complètement.

Dem n'avait pas seulement coincé mon bras, mais aussi le drap qui m'arrivait au niveau de la taille. Pour l'instant, son bras dissimulait partiellement mes seins mais, partiellement, ce n'est pas assez quand la personne qui vient d'entrer dans la pièce n'est pas votre amant. Oui, Edward est l'un de mes amis les plus proches, mais ça reste un homme.

J'arrivais à atteindre le drap avec mes mains, mais pas à le tirer vers le haut. Merde ! Alors je me planquai derrière Dem et lançai : « Une minute, Edward » sur un ton qui se voulait calme et détaché, et qui ne le fut pas du tout.

Edward rit, de son vrai rire que j'entends si rarement, et le fait qu'il l'ait utilisé devant Nicky me confirma qu'il approuvait ce dernier d'une certaine façon.

— Je vais me retourner jusqu'à ce que tu te sois couverte.

Je n'étais pas certaine de l'avoir déjà entendu se marrer autant, songeai-je en enfonceant un doigt dans les côtes de Dem pour le faire bouger et me permettre de récupérer un bout de drap. Et pas juste parce qu'il trouvait ça drôle de me voir aussi embarrassée. Je crois qu'il était sincèrement joyeux que Donna ait dépassé ses appréhensions et accepté de l'épouser. Peut-être que c'était une projection typiquement féminine de ma part, mais il me semblait qu'Edward était heureux. Lorsque nous nous sommes rencontrés il y a des années, nous étions tous les deux assez déprimés, même si je n'en avais pas conscience.

— Je bouge, je bouge, geignit Dem comme je le poussais avec

insistance.

Edward se tenait dos au lit comme promis, mais son rire secouait ses épaules. Près de lui, à poil et complètement à l'aise, Nicky me regardait lutter pour couvrir ma poitrine en reprenant les couvertures à Dem qui, lui aussi, se fichait complètement qu'on le voie nu. Maudits métamorphes et leur totale absence de pudeur ; maudite moi et mon excès stupide de ladite pudeur.

Plié en deux, Edward riait si fort qu'il avait du mal à respirer.

— Je suis ravie d'avoir mis un peu de gaieté dans ta journée, grommelai-je.

Dem grimaça, et Nicky gloussa. Je tendis un index accusateur vers le tigre-garou

— Ne t'avise surtout pas de rire.

Sa bouche frémit comme s'il avait du mal à se retenir, tandis que l'hilarité contenue de Nicky illuminait son visage.

Je m'enfuis vers la salle de bains, enveloppée du drap King-size comme de la plus grande toge du monde. Et en saisissant mon sac qui contenait mes fringues de rechange, je me pris les pieds dedans et m'étais sur le seuil.

— Putain de bordel de merde !

C'en fut trop pour les deux métamorphes, qui explosèrent de rire. Je ramassai le bas de mon drap, les vestiges de ma dignité et m'enfermai dans la salle de bains.

En m'apercevant dans le miroir, je levai les yeux au ciel et songai que je n'avais pas la moindre idée de la raison pour laquelle Edward se trouvait dans notre chambre. J'aurais parié que c'était pour le boulot : un crime à élucider, des méchants à attraper, un mystérieux Maître vampire à retrouver. A cette pensée, mon sourire s'estompa sans disparaître tout à fait. Ouais, la situation était grave, et la fusillade de la nuit précédente avait été brutale, mais j'entendais toujours les trois hommes rire de l'autre côté de la porte. C'était un bruit agréable, et une bonne manière de commencer la journée.

Chapitre 54

Le marshal Hatfield était assise dans le bureau du marshal-chef adjoint Chapman, les fesses au bord de sa chaise et le mandat d'exécution posé devant elle. Elle avait décidé de me le transmettre, et il existait des précédents, mais pour une raison quelconque Chapman s'y opposait.

Hatfield leva vers lui des yeux cernés. Je me demandai si elle avait fermé l'œil la nuit précédente. Plusieurs mèches s'étaient échappées de la queue-de-cheval qui pendouillait dans sa nuque. Hier, elle était tirée à quatre épingles et avait la mine sévère ; aujourd'hui, on aurait dit qu'elle avait besoin d'un câlin. Je me demandai si elle avait quelqu'un dans sa vie qui pouvait lui en faire un.

— Je ne comprends pas, monsieur. Le mandat aurait de toute façon été au nom du marshal Blake si elle n'avait pas reçu une balle.

— Mais c'est à vous qu'il a été assigné, et nous attendons que vous l'exécutiez.

Une expression douloureuse passa sur le visage de Hatfield, creusant des rides qui n'étaient pas là auparavant. Jusque-là, je lui aurais donné moins de trente ans ; maintenant, elle faisait plus, mais c'était juste à cause du stress – ça vieillit. Parfois, les traces s'estompent, et parfois pas. Les rides du sourire comptabilisent le bonheur que vous avez ressenti au fil des ans, mais il en est d'autres qui gravent vos déceptions dans votre chair telles des cicatrices,

— Techniquement, monsieur, Hatfield fait partie de la branche surnaturelle du service, tout comme nous, fit remarquer Edward.

— J'en suis bien conscient, marshal Forrester.

— Dans ce cas, vous devez également être conscient que nous ne dépendons pas de votre autorité, parce que notre ligne de commandement est différente de celle des marshals du service général.

Hatfield cligna des yeux comme si elle avait du mal à suivre, mais qu'elle venait d'entendre quelque chose qui lui semblait important.

— Hatfield a été ma subordonnée directe pendant plusieurs années, Forrester. Elle connaît son devoir.

— Je pensais que notre devoir consistait à exécuter chaque mandat de la façon la plus efficace possible, afin d'engendrer le moins de pertes possible, récitai-je.

Chapman fronça les sourcils.

— Oui, et alors ?

— Et alors Blake devrait prendre ce mandat, intervint Hatfield. Je les assisterai quand même, Forrester et elle, pour l'exécuter, mais je

préfèrerais qu'elle prenne la direction de l'enquête.

— Vous êtes agent des forces de l'ordre depuis plus longtemps qu'elle. Vous avez cinq années d'expérience supplémentaires, fit valoir Chapman.

— Oui, et certains de nos collègues sont d'anciens militaires alors qu'elle n'a jamais fait l'armée, mais aucun de nous n'est aussi qualifié en matière de morts-vivants, monsieur. Je crains que mon manque d'expérience ne soit directement responsable des cinq morts d'hier.

— Ne culpabilisez pas parce que Blake et Forrester n'ont pas partagé leurs informations.

Je m'écartai du mur.

— J'étais inconsciente et à l'hôpital, Chapman. Comment aurais-je pu partager quoi que ce soit ?

Il me dévisagea et fit un bref signe de tête.

— Peut-être était-ce injuste de ma part ; auquel cas, toutes mes excuses.

— Quant à moi, je ne suis arrivé dans le Colorado qu'après que le marshal Blake a été blessée, ajouta Edward. Je n'ai connu les détails de l'affaire qu'après la tombée de la nuit, alors, de quelle façon aurais-je pu empêcher qu'il y ait des victimes avant ça ?

Il s'était exprimé d'une voix calme et égale, mais contenant assez de colère réprimée pour mettre le feu à quelque chose. Jamais je ne l'avais entendu aussi furax dans la peau de Ted.

Chapman porta son poids sur ses talons, une main tenant l'autre derrière son dos dans la position d'un militaire au repos. Ses cheveux gris étaient coupés en brosse. J'aurais dit ex-marine, mais il devait plutôt avoir servi dans l'armée de terre. Les marines font moins de conneries et ont moins de chances d'atteindre un grade aussi élevé en raison de leur esprit de contradiction. Oh ! Certains marines parviennent à grimper dans la hiérarchie, et il existe des soldats de l'armée de terre foutrement têtus, mais généralement c'est l'inverse.

— Monsieur, reprit Hatfield. J'étais au courant pour les vampires putréfiés d'Atlanta. J'avais lu les mêmes articles que Blake et Forrester mais, contrairement à eux, je n'en ai pas déduit que nos vampires devraient être brûlés comme ceux de là-bas. Je n'avais jamais rencontré de créatures semblables, et je me suis dit... la tête et le cœur explosés, la colonne vertébrale sectionnée... Je voyais à travers leur poitrine, monsieur. J'ai cru que ça suffirait, mais je me trompais.

Le fait qu'elle soit disposée à assumer la responsabilité du massacre la fit remonter d'un cran dans mon estime. D'autant plus qu'elle ne disait que la vérité. Dans le doute, elle aurait dû jouer la prudence, mais elle ne l'avait pas fait, et des gens étaient morts à cause de ça. Cela dit, laisser le remords la ronger ne ressusciterait pas les victimes.

— C'était des civils disparus, marshal Hatfield. Nous devions à leur famille de les identifier avant de brûler leur corps, fit valoir Chapman.

— Voulez-vous dire qu'il est devenu acceptable de ne pas brûler un vampire du moment qu'on lui a déjà prélevé la tête et le cœur ? demandai-je.

— Hors circonstances exceptionnelles, ça a toujours très bien fonctionné ainsi. Nous avons pu clôturer des dossiers de disparitions vieux de plusieurs décennies.

— Ah !

J'avoue que je n'avais pas pensé à ça ; que certains des vampires renégats seraient des humains signalés comme disparus des années avant, peut-être à des centaines ou des milliers de kilomètres.

— Ça a permis à des familles qui pensaient ne jamais savoir ce qu'il était advenu de l'un des leurs de tourner enfin la page.

— Mais pour identifier les empreintes dentaires vous avez besoin d'une bouche intacte. Donc, ça ne marche qu'en cas de décapitation, pas si vous leur faites exploser la tête avec un fusil, pas vrai ? s'enquit Edward sur un ton à peine moins hostile.

Chapman acquiesça.

— Exactement. Beaucoup de gens n'ont jamais donné leurs empreintes digitales.

— S'ils ont disparu depuis plusieurs décennies, les empreintes dentaires ne doivent pas vous aider à chaque coup. Généralement, quand un dentiste prend sa retraite, les dossiers qu'il ne transmet pas à un de ses collègues sont détruits.

— Exact.

— Dans ce cas, comment identifiez-vous les vampires morts ? voulus-je savoir.

— Grâce à l'ADN des parents survivants, et notamment des femmes.

— Parce que la lignée maternelle porte toujours l'ADN le plus direct.

Chapman opina.

— Oui. La plupart des gens l'ignorent.

— Dans ma folle jeunesse, j'ai décroché une licence de biologie.

— J'ai lu ça dans votre dossier. On dit que votre formation scientifique est l'une des raisons pour lesquelles vous êtes si efficace dans votre boulot. Qu'en pensez-vous ?

Je réfléchis puis hochai la tête.

— J'ai suivi des cours sur la biologie surnaturelle et d'autres sur les créatures du mythe et du folklore qui, au final, existent réellement. Donc, oui, je suppose que ça m'a donné un avantage dès le départ. Je savais à quoi j'avais affaire.

— Quand vous avez commencé, vous n'aviez pas de formation policière ou militaire, rien d'autre que ce diplôme de biologie. Pourtant, les nouveaux marshals de la branche surnaturelle ne se débrouillent pas aussi bien que vous en début de carrière.

— Un collègue réanimateur m'a appris à relever les morts et à chasser les vampires. Et le marshal Forrester a également été mon mentor du temps où il gagnait sa vie comme chasseur de primes spécialisé dans les monstres.

— Le collègue réanimateur dont vous parlez, c'est Manny Rodriguez.

— Oui.

— Lui non plus n'a aucune formation policière ou militaire.

— Non, monsieur, c'est un chasseur de vampires à l'ancienne, ce que nous appelons « l'école pieu-marteau ».

— Le pieu et le marteau restent la procédure standard pour les exécutions à la morgue.

— Ouais, grognai-je sans parvenir à masquer mon dédain.

— Vous désapprouvez, marshal ?

— Essayez de planter un pieu dans le cœur de quelqu'un pendant qu'il est enchaîné sur un chariot roulant et qu'il vous supplie de ne pas le tuer, et revenez me dire si vous avez aimé ça.

— Vous êtes censée agir pendant la journée, quand les vampires sont comateux.

— En effet, mais quand j'étais nouvelle dans le métier j'ai laissé des gens me mettre la pression pour conclure le plus vite possible. Il est donc arrivé que le vampire soit réveillé. Au bout de quelques fois, j'ai perdu le goût de ce genre d'exécution.

Chapman acquiesça, se balançant d'avant en arrière sur la plante des pieds avec les mains toujours dans le dos. Je crois que c'était nerveux. Mmmmh. Intéressant.

— Je comprends très bien, marshal Blake.

— C'est bon à savoir.

Je scrutai son expression prudente. Mon petit doigt me disait qu'il n'allait pas tarder à nous annoncer quelque chose d'autre, quelque chose de pire ou de tout à fait nouveau.

Hatfield me dévisagea, les yeux écarquillés.

— Vous voulez dire que vous avez planté un pieu dans le cœur de quelqu'un qui suppliait et se débattait ?

— Ouais.

— J'ai déjà dû tirer sur des vampires qui imploraient ma pitié, mais ça...

Elle reporta son attention sur le mandat, stylo en l'air et prêt à signer.

— Non, contra Chapman.

Hatfield leva les yeux vers lui.

— Mais pourquoi, monsieur ? Pourquoi ne pas transférer ce mandat à la personne la plus compétente pour l'exécuter ?

— Nous commençons à mettre en binômes les jeunes marshals de la branche surnaturelle avec des agents plus vieux et plus expérimentés, un peu comme Blake et Forrester l'ont fait de leur propre initiative, mais vous avez passé suffisamment de temps sur le terrain, Hatfield. Vous êtes un bon marshal et un bon flic.

— Certes, mais je n'ai aucun pouvoir psychique. Quand j'ai fait le test obligatoire, j'ai obtenu un gros zéro. Blake possède une affinité naturelle avec les morts et les métamorphes. Peu importe combien de temps je passe dans le service ou sur le terrain, jamais je n'aurai ses talents pour traquer les monstres, parce qu'ils sont innés et non acquis.

— Pas « monstres », « citoyens surnaturels », corrigea Chapman automatiquement.

— Peu importe comment vous les appelez. La plupart des unités de SWAT commencent à intégrer des psys, et dans la police classique on met les flics dotés de capacités psychiques en binôme avec des partenaires qui n'en ont pas. Je crois que la branche surnaturelle des marshals devrait faire la même chose. Toute la nuit, j'ai réfléchi à ce qu'il aurait fallu pour que je procède différemment, et la seule chose que j'ai trouvée c'est la présence d'un psy qui m'aurait dit que les corps n'étaient pas vraiment morts. J'ai fait de mon mieux en fonction des procédures actuelles et des informations dont je disposais, mais je n'avais pas de quoi prendre la bonne décision. Je suis toute prête à collaborer avec Blake et à voir de quelle façon ses dons influent sur sa façon de travailler.

— Forrester aussi a obtenu un résultat proche de zéro au test de capacités psychiques, fit valoir Chapman. Comment expliquez-vous son taux de réussite ?

— Je ne l'explique pas, monsieur, mais je sais que ce test n'est pas parfait.

— Vous pensez que Forrester possède des dons que le test n'a pas su mettre en évidence ?

— Ou peut-être qu'il a développé une sorte d'instinct au fil de toutes ces années passées à chasser les monstres. Mais je sais que même si à la base il était le mentor de Blake, maintenant, il l'écoute. Ils fonctionnent bien en équipe, et je pense que c'est la clé, ou une partie de la clé. Ils se fichent de savoir qui reçoit les lauriers ou une promotion ; ils font leur boulot au mieux de leurs capacités respectives, point. C'est cela qui leur permet de sauver des vies.

Hatfield reporta son attention sur le mandat posé devant elle. Chapman protesta, mais cette fois elle signa et me tendit le stylo.

— Je ne suis toujours pas certain que ce soit la meilleure chose à

faire, insista Chapman.

Je dus passer devant lui pour prendre le stylo.

— Vous n'êtes pas notre supérieur, fit remarquer Edward. Vous n'êtes pas même celui de Hatfield, puisqu'elle fait partie de notre service à présent.

Je signai, me tournai vers Edward et lui tendis le stylo.

— Tu veux servir de témoin ?

— Volontiers, dit-il.

Et lui aussi dut passer devant Chapman pour s'approcher du bureau.

— Le fait que je ne sois pas votre supérieur, c'est justement le problème ! La branche surnaturelle du service est comme une voiture qui fonce sans personne au volant. Un jour ou l'autre, elle se plantera, et c'est à nous qu'on demandera de ramasser les morceaux.

— Ne vous en faites pas, j'ai entendu dire qu'on allait bientôt nous détacher administrativement et nous doter d'une bureaucratie propre.

— Si jamais ça arrive, Blake, vous deviendrez l'équivalent des escadrons de la mort officiels traquant des citoyens légaux des États-Unis.

— Je n'ai pas dit que c'était une bonne idée, ou même que j'approuvais, mais apparemment c'est quand même ce qui va se passer.

— Je n'y crois pas.

— Nous verrons.

— En effet.

Edward dévisagea Chapman.

— Le vrai problème, c'est que vous vous obstinez à vouloir traiter cette situation comme si c'était une question de libertés civiles du ressort de la police, alors que ça ne l'est pas.

— Et qu'est-ce donc, marshal Forrester ? Je vous écoute.

— Vous avez déjà fait un cauchemar tellement réaliste que quand vous vous réveillez en sursaut, le corps couvert de sueur froide, vous regardez autour de vous et vous éprouvez un soulagement intense en vous rendant compte que ce n'était pas vrai ?

Chapman haussa les épaules.

— Comme tout le monde, oui.

Edward opina.

— Et juste après ce soulagement intense, vous avez déjà entendu un bruit qui n'avait pas de raison d'être, parce que vous auriez dû être seul ?

Chapman le dévisagea en gardant une expression soigneusement neutre.

— Je ne crois pas.

— Moi, ça m'est arrivé. Et Anita aussi. Nous savons que les cauchemars sont parfois réels, et nous possédons à la fois les compétences, la détermination et les outils pour les combattre et en sortir victorieux.

— Vous et Blake, vous êtes des gros durs. J'ai pigé.

Edward secoua la tête.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire.

— Alors, expliquez-moi, réclama Chapman avec une pointe d'irritation dans la voix.

— Les nouveaux marshals de la branche surnaturelle, ceux qui ont été formés pour notre boulot, pensent comme des flics. Leur objectif premier, c'est de sauver des vies. Blake et moi, on réfléchit comme des soldats. Notre boulot, c'est de prendre des vies. Et certes, en tuant les monstres, nous épargnons des civils, mais ça ne change rien. Nous ne sommes pas les agents sympathiques qui font le tour des écoles primaires pour rassurer les gamins. Nous ne sommes pas ceux que les gentilles vieilles dames appellent quand leur chat est coincé en haut d'un arbre. Nous ne sommes pas ceux qui indiquent leur chemin aux promeneurs égarés. Nous ne sommes pas ceux qui arrêtent les conducteurs bourrés pour les empêcher de se faire du mal ou de tuer quelqu'un avec leur voiture. Nous ne sommes rien de tout ça, et nous ne l'avons jamais été. Nous n'avons pas été formés pour. Les meilleurs exécuteurs ne sortent pas des rangs de la police ; la plupart d'entre eux sont d'anciens militaires ou des chasseurs de gros gibier.

— Je doute que Blake n'ait jamais approché un grand blanc.

— Non, mais son père l'emmenait à la chasse au chevreuil, le plus grand gibier qu'on trouvait dans l'Etat où elle a grandi.

Chapman me jeta un coup d'œil.

— Ce n'est pas mentionné dans votre dossier.

Je haussai les épaules.

— Nous chassons des créatures, et nous les abattons. Quand une bataille éclate, comme hier, nous sommes d'abord des soldats et ensuite seulement des flics, parce que, même si nous négocions avec les méchants, ils savent aussi bien que nous qu'on va les tuer. Nous sommes des assassins dotés d'un insigne. Nous sommes des escadrons de la mort, et c'est pour ça que Hatfield et les autres gentils officiers ne peuvent pas faire le boulot aussi bien que nous deux, ou que... Bernardo Cheval-Tacheté, Otto Jeffries et... quelques autres. A la base, les meilleurs d'entre nous étaient des chasseurs de primes, ou des exécuteurs de vampires qui filaient parfois un coup de main à la police.

— Vous venez d'admettre que vous êtes juste des assassins dotés d'un insigne.

— Oui.

— Le service des marshals ne peut pas approuver ça.

— Je sais. La mission d'un agent de police, c'est de préserver la vie, la liberté et la sécurité des gens.

— Nous arrêtons les méchants pour qu'ils ne puissent pas nuire aux innocents.

— Et vous vous débrouillez vraiment bien quand les politiciens vous laissent faire votre boulot. Mais les monstres sont réels, marshal-chef adjoint Chapman. Quand le gouvernement a décidé qu'ils étaient trop dangereux pour qu'on les mette en prison, et que les exécuter était le seul moyen de protéger les innocents, ça a cessé d'être un boulot pour la police.

— Vous avez un insigne. Vous faites partie de la police.

— Vous dites ça, et c'est la vérité, mais vous n'y croyez pas vraiment. Sinon, peu vous aurait importé que Hatfield transmette son mandat à Anita.

— Ce qui me perturbe, c'est le manque de contrôle, le fait que vous n'ayez jamais à vous justifier de quoi que ce soit, avoua Chapman.

— Nous vous rendons nerveux.

— C'est faux.

Je voulus dire « Menteur », mais je me retins. Chapman nous dévisagea tous les deux, puis reporta son attention sur Hatfield.

— Vous êtes un bon marshal, Susan. Si vous voulez quitter la branche surnaturelle et revenir de notre côté, je vous soutiendrai à fond. Je veillerai personnellement à ce que ça n'ait pas de répercussions négatives sur votre carrière.

— Merci, Chapman, et c'est peut-être ce que je ferai. Mais je dois poursuivre cette affaire jusqu'à ce qu'elle soit résolue. Sans ça, je ne pourrais plus me regarder dans la glace.

— Quand ce sera terminé, vous pourrez revenir dans le service général.

— Merci, monsieur. Je crois que je préférerais.

Chapman se tourna vers Edward.

— Vous, Blake, Cheval-Tacheté, Jeffries et les autres, vous ne me rendez pas nerveux, Forrester. Vous me foutez la trouille, parce que vous n'êtes pas des flics. Et je n'aime pas que les gens croient qu'un monstre pourvu d'un insigne cesse d'en être un.

— Vous nous traitez de monstres ? lançai-je.

— Récemment, deux marshals contaminés par la lycanthropie ont été autorisés à garder leur insigne et ils sont de nouveau sur le terrain. J'ai vu les dégâts que votre copain métamorphe a infligés aux officiers dans l'hélico. Ça ne vous dérange vraiment pas de laisser une de ces créatures porter un insigne ?

— Je vais trouver le vampire qui a forcé Ares à nous attaquer. Je

vais le trouver, et je le tuerai.

— Pour vous venger ?

— Non, monsieur. Parce que c'est mon boulot.

Chapman secoua la tête.

— Vous avez raison, Forrester, vous êtes les soldats d'un escadron de la mort munis d'insignes. Je le soupçonnais déjà, et c'est l'une des raisons pour laquelle je poussais des gens comme Hatfield à intégrer votre branche car j'espérais que cela contrebalancerait les gens comme vous. Maintenant, j'ai peur que ce soit l'inverse qui se produise, et que vous corrompiez les gens comme elle.

— Je suis un peu trop âgée pour qu'on me corrompe, protesta Hatfield.

Chapman la dévisagea avec des yeux tristes. Alors je sus qu'il avait assisté à de véritables combats. Il est des regards que seule la vraie violence, seule la vraie survie et seule la vraie culpabilité du survivant peuvent vous donner.

— Jusqu'à ce que le diable emporte votre âme, vous n'êtes jamais trop âgé pour qu'on vous corrompe.

Sur ces mots, Chapman se détourna et sortit, laissant la porte ouverte derrière lui.

Nous rassemblâmes nos affaires pour aller parler aux témoins et lire les rapports de police, en espérant y trouver une piste.

Chapitre 55

Le département de police local nous attribua une petite pièce située dans les profondeurs du bâtiment pour que nous puissions y établir la paperasse. Nous nous étions heurtés à une certaine réticence, mais j'étais désormais titulaire du mandat et donc responsable de cette affaire. Même si j'essayais de ne pas me montrer désagréable, j'en avais assez qu'on me foute des bâtons dans les roues.

Nous avions jusqu'à la tombée de la nuit pour découvrir tout ce que nous pouvions à partir des éléments dont nous disposions. J'espérais parler à certains des témoins humains – les rares qui avaient survécu –, mais d'abord je voulais lire les rapports. Oui, ils sont parfois barbant, mais si on nous oblige à les rédiger et à prendre des photos et des mesures sous tous les angles possibles, ce n'est pas seulement pour être couverts vis-à-vis des tribunaux. Parfois, on y trouve des éléments qui permettent d'attraper les méchants.

Nous classâmes les rapports en trois piles : les signalements de personnes disparues (dont la plupart avaient désormais réapparu), les scènes de crime sur lesquelles des gens avaient été tués, et les rapports médicaux concernant les blessures des survivants et l'infection pourrissante. Je ne m'intéressai pas à ces derniers parce que j'avais longuement parlé aux docteurs, et Edward avait discuté du cas de Rush Callahan avec Micah pendant que j'étais dans les vapes, aussi Hatfield hérita-t-elle de cette pile-là. Elle n'avait encore lu aucun des rapports car en général, quand on vous attribue un mandat d'exécution pour des vampires déjà en garde à vue, vous n'avez pas le temps de vous documenter. Vous pouvez insister pour le faire, mais la plupart des marshals ne se donnent pas cette peine. Ils débarquent en ville, procèdent à l'exécution et repartent aussi sec.

Nous sommes un peu les Lone Rangers de la Mort – et, oui, je sais que le Lone Ranger était un Texas ranger et pas un marshal fédéral, mais c'est à lui que pensent la plupart des gens en nous voyant. D'ailleurs, on nous surnomme assez souvent les Lone Rangers, ou juste les Rangers.

Généralement, nous n'élucidons pas l'affaire, mais nous y mettons un point final. Difficile de faire plus définitif que la mort – le mystère résolu et le méchant zigouillé, nous nous éloignons à cheval dans le soleil couchant, une faux tachée de sang à la main.

Moi, je prends la peine de tout lire avant d'exécuter un monstre que d'autres ont arrêté, parce que, si je dois mettre un terme à la vie de quelqu'un, je veux savoir ce qu'il a fait pour mériter ça. On ne m'appelle plus pour procéder à des exécutions à la morgue, en partie

parce que les flics savent que je suis pénible et que j'insisterai pour voir tous les dossiers, et parce qu'il y a des tas de marshals comme Hatfield ou un de mes collègues de St. Louis que ça ne dérange pas d'intervenir sans poser de questions.

Edward commença par les scènes de crime et moi par les signalements de personnes disparues. Je trouvais ça intéressant que certaines aient fini comme victimes tandis que d'autres avaient été promues vampires. Il faut savoir que les vampires ne sont jamais considérés comme des victimes dans ce cas de figure. Une fois transformé, vous cessez d'être humain pour devenir l'ennemi, comme si vous aviez été une princesse à sauver au départ et que vous vous étiez changé en méchant dragon.

Je savais que les choses fonctionnaient ainsi, mais voir les personnes disparues divisées de manière aussi catégorique me forçait à regarder cette classification d'un autre œil. Sur le principe, je suis d'accord car un humain qui vient juste d'être transformé par un Maître renégat et qui se trouve complètement sous sa coupe est pareil à un flingue chargé entre les mains d'un tueur. Il lui faut plusieurs semaines pour retrouver un semblant de volonté propre et apprendre à se maîtriser. Les vampires nouveau-nés sont les plus susceptibles d'arracher la gorge de quelqu'un par accident – parce qu'ils ont senti l'odeur de son sang, qu'ils cherchaient à en atteindre la source et qu'ils ne savaient pas encore se servir correctement de leurs crocs. Même une personne hypnotisée par le regard d'un vampire peut devenir dangereuse. Plusieurs fois, j'ai vu un flic tenter d'abattre ses collègues après s'être fait rouler mentalement par un vampire. Donc, je suis d'accord sur le fait qu'un humain récemment transformé par un renégat doit être considéré comme un ennemi, parce que son Maître maléfique le contrôlera jusqu'à ce qu'il ait été tué, et si le Maître maléfique en question était encore assez jeune, sa mort changera les nouveau-nés en quasi-revenants qui attaqueront n'importe qui sans discernement.

Certains vampires restent sains d'esprit après qu'on a tué leur Maître ; d'autres deviennent fous et doivent être abattus comme des animaux enragés parce qu'ils ne seront probablement plus jamais rien d'autre. Mais tout en lisant les rapports sur des disparus qui avaient des enfants ou qui venaient juste de se fiancer, je commençai à me demander si, à condition qu'on leur laisse assez de temps, même les plus dingos des vampires ne pourraient pas redevenir ce qu'ils avaient été.

Je n'avais aucun moyen de vérifier cette hypothèse, parce qu'en attendant c'était des animaux enragés dotés d'une force et d'une rapidité surhumaines, qui se nourrissaient du sang des humains et qui n'étaient guère plus rationnels que des zombies mangeurs de chair.

Impossible de les mettre en cage dans l'espoir que leur état s'améliorerait au fil du temps. Mais en regardant les photos des disparus changés en vampires avant leur transformation, je m'interrogeai.

Combien avions-nous abattu de gens qui auraient pu redevenir des citoyens respectueux de la loi ? Je secouai la tête. C'était comme me demander si un tueur en série pouvait être guéri et réhabilité. La réponse est non, mais la question se pose quand même de nouveau chaque fois que vous entendez parler d'un tueur capable de passer vingt ans sans sévir, le temps d'élever ses gamins. Apparemment, avoir affaire à des ados est tellement stressant que ça peut vous faire rebasculer du côté obscur de la Force.

— Tu viens de penser à quelque chose, dit Edward.

Je levai le nez de mes dossiers en clignant des yeux, parce que je m'étais laissé totalement absorber par ces photos de visages souriants ou ensanglantés et les pensées qu'ils suscitaient chez moi.

— Pas vraiment, ou en tout cas pas de la façon que tu crois.

— Raconte quand même.

Je jetai un coup d'œil à Hatfield, qui me regardait elle aussi. Si j'avais été seule avec Edward, je lui aurais fait part de mes réflexions, mais...

— Je me disais juste que ces vampires sont vraiment tout neufs. Je n'étais encore jamais intervenue dans un cas où autant de gens avaient été signalés comme disparus et étaient réapparus en tant que vampires tueurs. Un ou deux, oui, mais pas plusieurs dizaines.

— Il n'y en avait pas plusieurs dizaines, contra Hatfield.

— J'ai demandé qu'on me sorte tous les signalements de personnes disparues dans la région au cours des trois derniers mois, y compris ceux qui *a priori* ne semblaient pas liés à notre affaire. Il se trouve que beaucoup de gens ont disparu dans ce laps de temps. On a retrouvé trois corps tellement décomposés que la police a d'abord cru que les victimes avaient fait une chute mortelle et été dévorées par des animaux sauvages. Et c'est peut-être ce qui est arrivé, mais...

— Mais vous n'y croyez pas.

— Si un vampire est assez puissant, il peut rester inactif pendant des années sans avoir besoin de se sustenter. Mais lorsqu'il se réveille ou s'échappe de l'endroit où il était confiné, il est frénétique et se nourrit d'une façon plus gloutonne, un peu comme un nouveau-né, jusqu'à ce qu'il ait absorbé assez de sang pour remettre de l'ordre dans ses idées. Certains vampires ne se remettent jamais d'être restés prisonniers trop longtemps sans nourriture.

— Prisonniers comment ?

— Dans un cercueil bardé de croix, en général.

— Qui enferme des vampires dans des cercueils bardés de croix ?

Nous nous contentons de les exécuter.

Je me demandais quoi répondre à Hatfield, et finalement ce fut Edward qui s'en chargea.

— C'est l'équivalent de la prison chez les vampires, quand l'un des leurs pète les plombs mais qu'ils ne veulent pas l'éliminer.

— Je croyais qu'ils se massacraient entre eux comme n'importe quels autres prédateurs.

— Même les prédateurs animaux répugnent à tuer un de leurs compagnons. Et les vampires sont comme des gens normaux ; ils s'attachent à leurs proches, surtout s'ils les connaissent depuis longtemps. Donc ils les emprisonnent en espérant que ça suffira à les guérir.

— Vous voulez dire, à les réhabiliter ? interrogea Hatfield.

— Quelque chose comme ça, répondis-je.

En fait, le confinement dans un cercueil tient plus souvent de la punition que de la tentative de sauvetage. J'ai connu des vampires qui sont devenus fous après avoir été soumis à ce châtiment, mais je ne voulais pas en parler à Hatfield. Même si elle se montrait plus amicale désormais, elle n'était pas mon amie, pas encore.

— Donc... admettons qu'un vampire se réveille ou s'échappe de sa prison. Il se jetterait sur la nourriture la plus proche, qui serait sans doute un animal, non ? suggéra-t-elle.

— Les animaux sont plus difficiles à attraper que vous ne le pensez. Et il se peut que leur sang, même encore chaud, ne suffise pas à sustenter un vampire.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il lui manque cette étincelle, ce petit supplément d'énergie que possède le sang humain.

— Vous voulez dire... l'âme ?

— Cela impliquerait que les animaux n'en ont pas, et je n'en suis pas persuadée.

— D'accord. Alors, qu'est-ce qui nous rend si spéciaux pour les vampires ?

Je souris.

— Si vous parvenez à répondre à cette question de manière irréfutable, vous aurez fait mieux que plusieurs millénaires de religion et de philosophie.

— Oh ! Je vois. Mais pourquoi pensez-vous que c'est un vieux vampire qui vient juste de se réveiller ?

— Parce qu'il possède un don assez rare, que je n'ai jamais observé que chez des vampires très âgés. Si un vampire aussi vieux et aussi puissant traînait dans les parages depuis un certain temps, nous serions au courant. Il est impossible de dissimuler un pouvoir pareil, à la fois à la communauté vampirique et aux humains, sans parler des

métamorphes. Ce renégat a réussi à prendre le contrôle de mon ami à travers la morsure d'un des nouveau-nés qu'il possédait – même pas la sienne –, et à distance de surcroît.

— Je n'avais jamais entendu parler d'un Maître capable de posséder ses fidèles. Vous devriez écrire un article là-dessus, et le publier pour que les autres marshals de la branche puissent le lire.

Je jetai un coup d'œil à Edward.

— Les très vieux vampires n'apprécieraient sans doute pas beaucoup que j'expose leurs secrets de cette façon.

— Oh ! Vous voulez dire qu'ils sont toujours vivants ? Je pensais que...

— Je ne tue pas tous les vampires que je rencontre.

Hatfield parut un peu embarrassée.

— Je suppose que non. Après tout, vous sortez avec votre Maître de la Ville. Sans vouloir vous offenser.

— Pourquoi me vexerais-je ? Je sors bel et bien avec lui.

Pendant quelques instants, des pensées se succédèrent si vite sur le visage de Hatfield que je ne pus deviner leur teneur. Peut-être n'en avait-elle pas conscience elle-même.

— Allez-y, Hatfield, on vous écoute, l'encouragea Edward.

— Personnellement, je ne pourrais pas passer outre le fait qu'il est mort, mais j'imagine que si je devais vraiment sortir avec un vampire votre Maître de la Ville ne serait pas un mauvais choix. Il est quand même très séduisant. Toujours sans vouloir vous offenser.

Je souris.

— C'est la stricte vérité. Jean-Claude est assez sublime.

— Je suis désolée de vous avoir dit toutes ces horreurs sur lui, et sur Micah Callahan, et... bon, je me suis comportée comme une connasse. Mais vous mettez la barre tellement haut pour les autres femmes marshals de la branche !

— Je suis navrée que ma vie amoureuse vous complique la tâche, mais je ne vais pas rompre avec les hommes que j'aime pour faire plaisir au reste du monde.

— Maintenant que je vous ai vue en personne, je me rends compte que c'est essentiellement de la jalousie. Vous êtes aussi efficace que belle, ce qui signifie que beaucoup de femmes doivent vous détester au premier regard, et que les hommes ne doivent pas savoir s'ils veulent vous surpasser ou coucher avec vous.

Je fronçai les sourcils.

— Désolée, je passe le plus gros de mon temps en compagnie d'hommes qui me donnent l'impression d'être la demi-sœur moche, donc j'ai du mal à piger qu'on puisse trouver ma beauté intimidante. Mais pour ce qui est de l'efficacité... la plupart des mecs ne peuvent effectivement pas rivaliser avec moi.

— Si vous êtes la demi-sœur moche, vos copains doivent être encore plus beaux en vrai qu'en photo.

— Ils sont assez spectaculaires, ouais.

— Et vous n'hésitez pas à faire savoir à vos collègues masculins qu'ils ne vous arrivent pas à la cheville.

Je haussai les épaules.

— Dans notre boulot, on ne peut pas se permettre de ménager l'ego de qui que ce soit. Ou bien ils sont compétents, ou bien ils ne le sont pas.

Hatfield eut un petit rire.

— Ouais, tous les gens qui vous détestent réagissent juste comme ça parce que vous les faites douter d'eux. Je pensais que personne ne pouvait être à la hauteur d'une réputation telle que la vôtre, mais vous m'avez convertie, Blake. (Elle redevint sérieuse et baissa les yeux vers ses dossiers). Cette maladie est vraiment terrible. Je suis désolée pour le shérif Callahan, et s'il est réellement votre futur beau-père, je suis encore plus désolée que son fils ait dû rentrer pour le voir dans cet état.

— La meilleure chose que je puisse faire pour Micah et pour son père, c'est trouver le responsable. Jusqu'à ce que la nuit tombe et qu'on puisse interroger sa progéniture, cherchons tous les indices que les victimes pourront nous fournir, je veux vérifier à quelle distance les unes des autres se sont produites les disparitions, j'aurai besoin d'une carte pour voir si elles sont bien groupées comme je le soupçonne, et si c'est le cas je parviendrai peut-être à localiser l'endroit où notre Maître vampire planque son corps. Il faudra alors envoyer la police rendre visite à tous les gens qui habitent dans le coin. Passée une certaine altitude, les montagnards ne descendent pas souvent en ville. Certains ne sont pas très sociables ; d'autres ont de l'argent et un hélicoptère, si bien que leur disparition pourrait passer inaperçue un certain temps.

— Vous pensez vraiment qu'il y a davantage de personnes manquantes ?

— Je l'espère à moitié, parce que ça nous fournira un endroit où commencer à chercher le corps du Maître vampire.

— Vous dites « le corps » comme s'il n'était pas dedans.

— En général, un vampire capable de posséder sa progéniture aussi facilement laisse son corps dans un endroit sûr et utilise celui d'un de ses descendants, jusqu'au moment où son hôte est trop endommagé et où il l'abandonne comme un navire en plein naufrage pour s'en trouver un autre.

— C'est si facile que ça ?

— J'ai connu un ou deux Maîtres capables de se transférer en un clin d'œil, oui. Et je préfère envisager le pire scénario.

— Comment fait-on pour tuer quelqu'un qui peut changer de corps aussi vite ?

Edward et moi répondîmes en chœur :

Il faut détruire son corps originel. Hatfield faillit éclater de rire.

— Vous avez déjà fait ça.

Nous nous regardâmes, Edward et moi.

— Ouais.

— D'accord, acquiesça Hatfield, les yeux écarquillés. Allons chercher une carte de la région.

On nous procura une carte et des punaises de couleur : rouges pour les victimes connues, vertes pour les disparus qui n'avaient pas encore refait surface, jaunes pour ceux qui avaient été retrouvés morts de causes présumées naturelles. Leur positionnement ne fut pas celui que j'espérais. Les premières étaient groupées dans un endroit isolé au milieu des montagnes, mais les suivantes se trouvaient des kilomètres plus loin, dans un lieu plus passant, et celles d'après étaient assez proches d'une petite ville. Enfin, les dernières se dirigeaient vers Boulder.

La grosse surprise, c'est que Travers s'était joint à nous pour chercher des pistes et planifier la suite de l'enquête. Je savais que Vérité avait aspiré l'infection de sa morsure, mais je pensais que Travers avait d'autres blessures. On apercevait ses bandages par le col de sa chemise et, quand il adossa prudemment son mètre quatre-vingt-dix et des poussières à un des piliers de la pièce, je le vis frémir. Ses collègues s'étaient tous réjouis qu'il reprenne du service aussi rapidement, même s'ils ne s'y attendaient pas. Je m'étais contentée d'un salut aimable, et Travers avait hoché la tête avec raideur. Au dernier recensement, moi et les miens lui avions sauvé la vie deux fois. Quelque chose me disait qu'il n'aimait pas nous être redevable.

— Comment cela a-t-il pu nous échapper ? lança l'inspecteur Foster, un officier d'âge mûr qui n'avait plus qu'une frange de cheveux et dont les lunettes lui donnaient l'air d'un prof de maths plutôt que d'un flic – jusqu'à ce qu'on remarque la largeur de ses épaules et les muscles de ses avant-bras.

— On n'a rien vu parce qu'il n'y avait rien à voir, répliqua Travers de sa grosse voix bourrue, comme quand il m'avait insultée dans les montagnes. Ce sont les randonneurs et les touristes disparus pendant les trois derniers mois, pas les victimes d'un vampire.

— Vous perdez toujours autant de randonneurs en l'espace d'un trimestre ? répliquai-je.

Il y eut quelques secondes de silence, puis Foster répondit :

— Non, et c'est pour ça que je demandais comment ça avait pu nous échapper. Même si ce n'était pas l'œuvre d'un vampire ou d'une autre créature surnaturelle, ça fait trop de disparus. Quelqu'un aurait

dû réagir.

Le capitaine Jonas s'approcha de la carte.

— C'est la première fois qu'on rapproche tous les cas. Pris séparément, ils sont plus nombreux que la normale, mais pas tellement plus.

En tant que marshals, nous nous heurtons toujours au même problème. Différentes agences couvrent différents secteurs, et ne partagent pas leurs informations à moins d'avoir une bonne raison de le faire. Au moins deux de ces sites appartiennent à des juridictions distinctes, voire dépendent de postes de rangers différents. Certains des disparus pourraient avoir fugué, eu un accident ou succombé à l'hypothermie ; par exemple le vieil homme atteint d'Alzheimer. Ça arrive tout le temps, surtout dans la nature quand les gens n'ont pas assez d'expérience du terrain et ne se rendent pas compte à quelle vitesse la météo peut changer, ou combien la température va chuter la nuit.

— Comment se fait-il que vous en sachiez autant sur la montagne ? Vous venez de St. Louis, qui ne se trouve que quelques dizaines de mètres au-dessus du niveau de la mer, fit remarquer Travers.

— J'ai exécuté des mandats à travers tout le pays. Une fois, alors que j'étais en montagne, une tempête de neige nous est tombée dessus si vite qu'on a eu du bol de trouver un abri. Du coup, j'ai effectué des recherches sur la météo et la survie en altitude, parce que, oui, je viens de beaucoup plus bas, et que mon ignorance a failli me tuer une fois. Je ne tiens pas à ce que ça se reproduise.

— Un vrai boy-scout, railla Travers.

— C'est quoi, votre problème avec Blake ? lança Hatfield. Son collègue lui jeta un regard surpris.

— Depuis quand vous êtes devenue sa plus grande fan ? Je vous ai entendue la traiter de cercueilleuse et de pute à poilus.

Elle parut embarrassée.

— Je ne la connaissais pas à l'époque, mais j'ai changé d'avis, agent Travers.

— Depuis quand ?

— Depuis que cinq personnes sont mortes parce que je n'avais pas ses compétences.

— Ces vampires avaient la tête ou le cœur explosé. Personne n'aurait pu savoir que ça ne suffirait pas à les tuer.

— Blake le savait. Et Forrester aussi.

— Foutaises !

— Putain ! Travers, c'est quoi, votre problème ? s'emporta Jonas. Tous les autres gens qui sont redescendus de la montagne avec elle n'ont que des compliments à lui faire. Et j'ai entendu dire qu'un de ses

vampires vous avait sauvé la vie.

— Ouais, un de ses amants morts-vivants m'a complètement retapé, dit Travers sur un ton amer.

— La ferme ! Si Blake doit continuer à se défendre contre les accusations de tous les flics du coin, je vais bientôt manquer de personnel à envoyer sur le terrain.

— Je suis au courant pour Rickman. Il se bat bien. Elle a juste eu du bol.

Edward rit. Travers le foudroya du regard.

— Quoi ?

— Anita n'a pas eu de bol.

— Et moi je dis que si.

Il s'écarta du pilier en frémissant pour toiser tous les autres occupants de la pièce du haut de son mètre quatre-vingt-douze.

— Anita n'a pas eu besoin de chance pour remporter cette bagarre, affirma Edward.

— Vous étiez là ?

— Non.

— Dans ce cas, comment savez-vous ce qui s'est passé ? Avez-vous seulement rencontré Rickman ?

— Inutile.

— Comment ça ?

— Anita ne gagne jamais parce qu'elle a de la chance. Elle gagne parce qu'elle est bonne, point.

— Et vous êtes bien placé pour savoir à quel point elle est bonne, pas vrai ? insinua Travers.

Edward se leva du bureau sur le bord duquel il était à moitié assis. Travers se dirigea lentement vers lui. Son pas était raide, mais il souriait. Je connaissais ce genre de sourire. Il cherchait la bagarre, mais pas avec moi. Il voulait s'en prendre à mon « petit ami ».

— Ça suffit, Travers, aboya Jonas. Rentrez chez vous.

— Vous avez besoin de tous les hommes disponibles.

— J'ai besoin de tous les hommes et de toutes les femmes qui veulent travailler en équipe et faire leur putain de boulot. Je sais que Rickman est l'un de vos meilleurs potes, mais ce n'est pas parce que Blake lui a foutu la pâtée que vous devez continuer à lui chercher des noises à sa place.

— Je n'ai pas de problème avec Blake.

— Alors cessez de les provoquer, elle et Forrester. Encore une remarque déplacée et je vous renvoie chez vous avant de vous coller un rapport aux fesses.

— Pour quel motif ?

— Harcèlement sexuel, déjà.

— Je n'ai sexuellement harcelé personne.

— Au cas où ma mémoire serait meilleure que la vôtre, je vous cite mot pour mot : « Vous êtes bien placé pour savoir à quel point elle est bonne ». C'était une remarque déplacée.

— Mais qui ne s'adressait pas à Blake.

— Vous avez dormi pendant le dernier séminaire, ou quoi ? Les commentaires faits en présence d'un agent femme peuvent également constituer un harcèlement sexuel.

Travers semblait m'en vouloir davantage maintenant qu'avant que je ne lui sauve la peau dans la montagne. Bizarre. Je me sentis presque blessée, jusqu'à ce qu'une idée me traverse l'esprit : et si ça ne lui avait pas plut de devoir sa survie à une femme et à des créatures surnaturelles ? Auquel cas, il était encore plus con que je ne le pensais.

Hatfield prit ma défense.

— Si un de ses vampires n'avait pas aspiré l'infection, vous seriez en train de mourir, comme le shérif.

— Je n'ai pas réclamé leur aide, contra Travers.

— Salopard ingrat, sifflai-je.

Il tourna son regard furieux vers moi.

— Vous me cherchez, Blake ?

— Si vous parlez de sexe... non, merci.

Il s'empourpra.

— Si vous parlez de bagarre, j'attendrai que vous soyez complètement remis. Ce ne serait pas équitable tant que vous êtes blessé.

Son visage s'assombrit encore, et il fit un pas vers moi – donc vers Edward, puisque nous nous tenions côte à côte.

— Je vous conseille de vous arrêter tout de suite, Travers, dit Edward. Parce que, moi, je me fiche que vous soyez blessé.

— Vous croyez pouvoir me battre ?

— J'en suis certain, dit-il avec un sourire aimable – l'équivalent, pour un mec, d'affirmer qu'il ne voulait pas en venir aux mains tout en poussant son interlocuteur à bout.

Travers continua à approcher. Le capitaine Jonas s'interposa. Il semblait petit à côté de l'autre homme, mais il avait l'attitude d'un très grand.

— Rentrez chez vous. Travers. Je recommanderai qu'on vous envoie chez le psy, parce que, de toute évidence, vous êtes traumatisé par les derniers événements.

— Je ne suis pas si amoché. Je peux vous aider à trouver ce salopard.

— Je n'ai pas dit que vous n'étiez pas en état physiquement ; j'ai dit que vous étiez traumatisé. Maintenant, rentrez chez vous pendant que je peux encore vous accorder le bénéfice du doute. Si vous

touchez un seul cheveu de Blake ou de Forrester, je vous suspends sans solde. Filez tout de suite.

Travers se détourna, mais ne put s'empêcher de jeter un dernier commentaire par-dessus son épaule.

— Je ne dois rien à votre vampire, Blake.

— Vérité ne vous a pas sauvé pour que vous ayez une dette envers lui. Il vous a sauvé parce que c'était la chose juste à faire, et parce qu'il respecte ses frères guerriers.

— Ce n'est pas mon frère guerrier. C'est juste un foutu suceur de sang !

— Vous préféreriez être en train de pourrir à l'hôpital comme le shérif Callahan ?

Je n'avais pas crié, mais ma voix était montée d'un ou deux tons.

— Et lui, pourquoi votre vampire ne l'a pas sauvé ?

— Parce que l'infection s'est déjà propagée à ses organes vitaux. (Je sentis la brûlure des larmes derrière mes yeux. Non, je ne pleurerais pas devant ce connard). Il est trop tard pour le père de Micah, mais, vous, nous avons pu vous sauver même si vous n'en êtes pas digne, espèce de salopard ingrat, misogyne et raciste !

Son visage se figea, et l'espace d'un instant il parut complètement paumé – je ne vois pas d'autre mot. Cela me suffit pour comprendre que quelque chose dans toute cette histoire (la bataille dans la montagne, la morsure qu'il avait subie, son sauvetage par Vérité) l'avait affecté profondément, et pas de manière positive. Sans rien ajouter, il se détourna et sortit.

— C'était quoi, ça ? lança Jonas à la cantonade.

Comme il ne s'adressait à personne en particulier, personne ne répondit. En fait, un silence épais s'installa dans la pièce. Ce fut l'adjoint Al qui le rompit depuis la porte du fond.

— Je débarque un peu tard, mais vous jurez franchement bien, Anita !

Cela fit rire les autres. Tandis qu'il s'avavançait dans la pièce, je le remerciai d'un sourire, et celui plein de gentillesse qu'il me rendit m'apprit qu'il en avait suffisamment entendu pour vouloir me reconforter. Travers était peut-être un salopard ingrat, mais partout, pour chaque Travers, il y a un Al, une Hatfield et un Jonas. J'ai plus d'amis que d'ennemis dans la plupart des endroits où je suis passée ; c'est juste que je ne pige pas pourquoi certains persistent à m'en vouloir. Je ne comprends pas, et je ne comprendrai jamais. À quoi bon haïr quelqu'un pour des choses auxquelles il ne peut rien comme son apparence, ses dons psychiques ou je ne sais quoi ? J'ai un sale caractère et je tue des gens presque partout où je passe, mais je ne les hais pas. D'accord, ça ne doit pas beaucoup reconforter ceux que j'exécute, mais hé ! C'est déjà quelque chose.

Chapitre 56

Autrefois, la chasse aux vampires était une activité de plein jour. Vous profitiez des heures où ils dormaient et ne pouvaient pas se défendre pour trouver leur antre et leur planter un pieu dans le cœur ou les décapiter. Mais nous avions deux détenus qui pourraient peut-être répondre à nos questions. Ils connaissaient sans doute la retraite diurne de leur Maître, mais d'un autre côté ils ne pourraient pas nous l'indiquer avant le coucher du soleil. Et, oui, l'avocat était un problème mais, maintenant que le mandat était à mon nom, je pouvais utiliser les pouvoirs qu'il me conférait – parmi lesquels, forcer l'avocat à me laisser interroger ses clients en sa présence, si j'estimais que cela pouvait me permettre de sauver d'autres vies humaines.

Cinq personnes étaient mortes la nuit précédente, dont seulement deux qui exerçaient un métier à risque ; les trois autres étaient des passants innocents. Je disposais de tous les éléments nécessaires pour interroger les vampires dès qu'ils se réveilleraient, et j'attendais donc le crépuscule avec impatience... mais en même temps je redoutais les atouts que le renégat pouvait encore garder dans sa manche. Les zombies de la morgue et les vampires putréfiés qui refusaient de mourir étaient assez affreux, même selon mes critères. Donc, j'avais à la fois hâte que la journée se termine, et pas du tout.

L'adjoint Al sortit avec tous les officiers disponibles pour rendre visite aux gens les plus isolés qui ne répondaient pas au téléphone et que personne n'avait vus depuis un bail. À présent que le mandat était à mon nom, je pouvais officiellement faire participer nos gardes à l'enquête – grâce à une clause de la branche surnaturelle entrée en vigueur après que plusieurs marshals étaient morts parce qu'ils étaient seuls sur la piste de créatures redoutables et ne pouvaient pas se faire aider par des civils. Plusieurs personnes qui étaient intervenues quand même afin de leur porter secours avaient été inculpées pour agression et même, dans un cas, pour meurtre, parce que c'était arrivé dans des États où la définition de la légitime défense est assez restrictive.

La plupart des gens ne se rendent pas compte combien les lois peuvent différer d'un Etat à l'autre. Nous sommes censés être un tas d'entités individuelles regroupées sous le nom d'Amérique, et non une entité unique appelée Amérique. Du moins, c'était comme ça à la base. Aujourd'hui, les États ne sont pas les pays quasiment séparés qu'envisageaient les pères fondateurs, mais leurs lois varient tout de même considérablement. Du temps où je n'avais pas encore d'insigne mais où on comptait sur moi pour effectuer des exécutions légales, j'ai beaucoup lu sur le sujet.

La Cour suprême a tranché en faveur de certains des civils qui avaient sauvé la vie des marshals, mais pendant leur procès ceux-ci sont restés en prison. Du coup, on s'est empressés de créer une nouvelle branche au service des marshals – même si, en fait, ce n'est que la légalisation d'une vieille tradition. En tant que détentrice du mandat, je pouvais donc recruter des civils si j'estimais qu'ils possédaient des compétences susceptibles de m'aider à sauver des vies humaines et à préserver la mienne. C'est la version institutionnelle du shérif qui débarque au saloon dans les vieux westerns pour recruter ses copains avant de se lancer à la poursuite des méchants. Et ça voulait dire que Nicky pourrait m'accompagner officiellement.

Pendant que la pièce se vidait, je trouvai un coin tranquille pour appeler le lion-garou.

— Tu veux que j'amène Dem ? me demanda-t-il.

— Je crois qu'il a assez vu mon boulot de jour pour un bon moment.

— Alors, avec qui veux-tu que je vienne ?

— Je ne sais même pas qui est là. Lisandro m'a dit qu'ils n'avaient choisi que les meilleurs, et puisque c'est Claudia qui commande, je le crois.

— Donc, je laisse choisir Claudia ?

— Tant qu'elle ne désigne pas quelqu'un avec qui on ne s'entend pas, toi et moi, et qui aurait trop de mal à bosser avec la police.

— Je vois ça avec elle. Et Dem, tu veux le mettre quelque part en particulier ?

— Et toi ? Vous faites souvent équipe quand vous êtes de garde.

Nicky émit un petit bruit de satisfaction.

— Ça me fait plaisir que tu me demandes mon avis alors que tu pourrais m'imposer le tien. Je suis ta Fiancée.

Je souris.

— Mais je ne suis pas ce genre de Dracula. Franchement, jusqu'à ce que tu fasses cette remarque à l'hôpital, je pensais que, Dem et toi, vous étiez bons copains.

— Je ne sais pas si je peux t'expliquer ça, mais oui, on est copains... jusqu'à un certain point. Quand il a pété les plombs après la bataille de la morgue, il est descendu d'un cran dans ma hiérarchie amicale.

— Parce qu'il a eu un moment de faiblesse ?

— Et aussi parce que, si buter des zombies l'a bouleversé à ce point, il n'a probablement pas envie de savoir ce que j'ai fait avant de vous rejoindre à St. Louis. Tu ne peux pas être ami avec quelqu'un qui n'apprécie que certaines parties de toi. Je peux être copain de boulot avec Dem, et je peux te partager avec lui dans la douche – c'était sympa –, mais il ne supporterait pas de me voir tel que je suis

vraiment, Anita. Je m'en rends compte à présent.

Edward s'approcha.

— J'ai le droit de vote, ou pas ?

J'acquiesçai

— Ted veut donner son avis aussi, dis-je à Nicky.

— Pas de problème.

Je regardai Edward en haussant les sourcils.

— Alors, avec qui veux-tu jouer ?

— Je ne connais pas tous les gens que Jean-Claude a amenés avec lui, mais à défaut de Bobley Lee ou de Fredo je prendrai Lisandro. Si Socrate est là, il me convient aussi. Et Claudia – mais je ne crois pas qu'elle m'apprécie.

— Claudia n'a jamais dit le contraire, en tout cas, pas à moi.

— Elle soupçonne que les dangers auxquels je t'expose sont plus nombreux que ceux dont je te sauve.

— Je ne veux pas de Claudia, intervint Nicky. Elle se bat super bien, mais je la mets mal à l'aise.

— Pourquoi ?

— Je suis un lion-garou, un mâle dominant et costaud. Après ce qui est arrivé avec le dernier de tes amants qui correspondait à cette description, elle se méfie de moi.

Nicky avait eu la délicatesse de ne pas prononcer le nom de Haven : il sait que devoir tuer ce dernier a cassé en moi des choses dont je n'ai même pas terminé l'inventaire. Claudia n'avait jamais aimé Haven ; quand il a pété les plombs, tirant sur Nathaniel et elle et massacrant un des autres lions-garous, elle m'a aidée à l'abattre sans hésiter.

— D'accord, je peux comprendre, mais je préférerais ne pas emmener Lisandro, déclarai-je.

— Il est bon, fit valoir Nicky.

— Ouais mais, la dernière fois qu'il m'a accompagnée sur le terrain, il a failli y rester. C'est le seul de la liste qui est marié et père de famille. Je ne veux pas devoir expliquer à sa femme et à ses enfants pourquoi ils ont perdu leur mari et père.

— Lisandro connaît les risques, insista Nicky.

— Si tu le laisses à la maison dès que ça devient dangereux, ajouta Edward, il ne te sert pas à grand-chose en tant que garde.

Je soupirai.

— D'accord, mais fais-moi plaisir sur ce coup-là, tu veux bien ?

— Si c'est à moi que tu parles, il te suffit de me donner un ordre, me rappela Nicky.

— Je n'ai pas oublié. Je parlais à Ted.

— Et Socrate, il est là ? demanda Edward.

— Socrate est très bien, approuvai-je.

— Ouais, mais il n'a pas confiance en moi, du coup, c'est dur de bosser avec lui, contra Nicky.

— Pourquoi il n'a pas confiance en toi ?

— Parce que je suis un méchant et que c'est un ancien flic.

— Tu n'es pas un méchant.

— Bien sûr que si, Anita.

— Mettons que nos avis sur la question divergent.

Il eut ce gloussement si viril.

— Non, le radar de flic de Socrate se met à biper comme un fou quand je suis dans les parages, et à juste titre. Je suis exactement ce pour quoi il me prend. Simplement, je ne le cache pas aussi bien que Ted.

Je voulus protester : « Mais Ted n'est pas un méchant non plus ! », et je me retins. Méchant et gentil, bien et mal, c'était des notions très relatives s'agissant de mon meilleur ami et de certains de mes amants. Je pris une grande inspiration et laissai filer. La philosophie attendrait un autre jour.

— Parmi les gardes que Jean-Claude a amenés, mes préférés seraient Lisandro et Domino. Orgueil pourrait convenir aussi, mais il a grandi et été formé avec Dem ; il risque d'avoir les mêmes problèmes. Ethan est doué, mais lui non plus je ne sais pas comment il se comporterait en situation extrême, énuméra Nicky.

— Orgueil est là, vraiment ? m'étonnai-je. Il ne nous avait encore jamais accompagnés en mission à l'extérieur de St. Louis.

— Apparemment, Claudia l'a désigné volontaire, et il n'a pas refusé.

— Qui d'autre ?

Edward se rapprocha encore.

— Anita, laisse Lisandro faire son boulot.

— Je n'ai pas oublié comment je me suis sentie quand j'ai cru qu'il était mort par ma faute, la dernière fois. Tout ce à quoi je pensais, c'est que je ne voulais pas l'annoncer à sa femme et à ses enfants.

— J'ai des enfants, et je suis le mari de Donna à part sur le papier. Pourtant, tu ne me laisses pas à la maison.

Je scrutai ses yeux bleu pâle par en dessous, des yeux couleur de ciel hivernal. Son ton était chaleureux, mais son regard était devenu glacial. Il ne restait plus que nous et Hatfield dans la pièce. Elle voulait nous accompagner pour apprendre la seule bonne façon de faire le boulot avec quelqu'un qui savait, mais pour nous donner un peu d'intimité elle attendait près de la porte. Les autres avaient déjà pris leur plan des adresses à vérifier, et ils étaient partis. Quand nous sommes seuls, Edward n'a pas besoin d'adopter la personnalité de Ted.

— Faisons un compromis, suggérai-je. On emmène Lisandro et

Socrate. Je lui dirai de mettre son radar de flic en veilleuse.

— Tu penses vraiment qu'emmener Socrate contribuera à protéger Lisandro ? demanda Edward.

Je haussai les épaules.

— Tu dois le laisser faire son boulot, Anita.

— Non. Non, rien ne m'y oblige, répliquai-je en le regardant bien en face.

Il fronça les sourcils.

— Tu ne peux pas traiter tes gardes comme s'ils étaient en sucre juste parce qu'ils sont mariés et pères de famille. Ils ont une vie en dehors de leur travail. Tôt ou tard, certains d'entre eux auront des enfants.

— Je sais, répondis-je, sur la défensive.

— Alors, cesse de laisser tes traumatismes d'enfance interférer avec le boulot de Lisandro.

— J'ignore de quoi tu parles.

— Anita, dit seulement Edward en me regardant.

Je voulais bouder ou me mettre en colère – tous ces trucs que je faisais autrefois quand j'étais en tort et que je ne voulais pas l'admettre.

— D'accord, mais je veux quand même un troisième garde.

— Tu fais confiance à Nicky pour le choisir ?

Je soupirai.

— Si tu veux.

— Parfait. Moi aussi.

Je le dévisageai

— Vraiment ? demandai-je sans chercher à masquer ma surprise.

— Lisandro et qui ? interrogea Nicky.

— Edward et moi sommes d'accord pour te laisser choisir le troisième garde.

— Tu viens d'utiliser son vrai nom.

— Désolée. Je suis un peu déstabilisée.

— Pourquoi ?

— Je t'expliquerai plus tard.

— Tiens-toi prêt. On passe vous prendre en chemin.

— Entendu. Je t'aime.

— Moi aussi, je t'aime, répondis-je machinalement, car j'étais toujours occupée à dévisager Edward.

Quand Nicky eut raccroché, je lui dis :

— Tu lui fais confiance à ce point ?

Il acquiesça sans rien dire.

— C'est un sacré compliment.

— Tu me connais, Anita. J'aime bosser avec des psychopathes prêts à tout pour finir le boulot.

— Qu'est-ce que je dois en déduire à mon sujet ?

Il eut un large sourire grimaçant – le sourire de ce bon vieux Ted.

— Tu ne seras jamais une aussi bonne sociopathe que moi, Anita, et je ne serai jamais un aussi bon sociopathe que Nicky. Je veux dire par là qu'il ne laisse pas ses émotions influencer sur ses choix. Il se fiche que Socrate se méfie de lui, mais il sait que cela le ferait hésiter à suivre ses instructions, et qu'ils formeraient donc un mauvais binôme. Or le combat est un sport d'équipe.

Je cessai de discuter, parce qu'Edward avait confiance en Nicky, et que c'était la première fois qu'il s'appuyait ainsi sur l'un de mes amants. Il aime bien Micah et Nathaniel, et il ne déteste pas Jean-Claude, mais ce n'est pas la même chose. Je repoussai tout cela dans un coin de mon esprit et le rangeai dans une boîte pour l'examiner plus tard, parce que le temps pressait.

Je pouvais bien m'avouer que, si je répugnais à emmener Lisandro, c'était parce que j'avais perdu ma mère à l'âge de huit ans. Je savais combien ça avait été dévastateur, et je ne voulais pas infliger la même chose à ses enfants. Je déteste quand mes problèmes personnels interfèrent avec mon travail. Mes névroses ont interféré avec ma vie privée pendant des années, mais en général elles me foutent la paix au boulot. J'ai bien dit en général.

Nous récupérâmes Hatfield et nous dirigeâmes vers le SUV d'Edward. J'informai notre collègue que nous passions chercher des adjoints, et elle ne discuta pas, se contentant de demander :

— Les deux costauds blonds ?

— L'un des deux.

— Et de nouveaux amis ?

— Nouveaux pour vous, sourit Edward.

— J'ai hâte de les rencontrer.

Je lui jetai un coup d'œil dans le rétro.

— Quoi ?

— Je voulais juste voir si vous étiez sincère ou sarcastique.

— Si quelqu'un ou quelque chose peut m'aider à mieux faire mon travail, je suis pour. Des gens sont morts à cause de moi hier. Je ne peux pas les ressusciter, mais je peux m'améliorer et ne pas refaire les mêmes erreurs.

— Vous ne les avez pas tués. Hatfield.

— Ni vous ni Forrester n'auriez stocké les morceaux de zombies à la morgue d'un hôpital. Si l'un de vous deux avait été responsable des opérations hier soir, les cinq victimes seraient encore en vie. Dites-moi encore que mon ignorance ne les a pas tués.

Je gardai le silence.

— Personne ne peut savoir une chose avant de l'avoir apprise, fit valoir Edward.

— Exactement, c'est pourquoi je vais vous suivre comme votre ombre et apprendre tout ce que je peux avant que vous ne repartiez.

Je n'étais pas certaine de vouloir que Hatfield me colle ainsi aux basques, mais je ne pouvais pas lui dire non. Edward et moi échangeâmes un coup d'œil. Lui non plus ne dit pas non. Et voilà comment nous héritâmes d'une cinquième roue du carrosse – ou plutôt d'une troisième, en l'occurrence. Je me demandai ce que Hatfield penserait de Lisandro et de l'autre garde que choisirait Nicky... et réciproquement.

Chapitre 57

Nous étions à la troisième adresse de notre liste. Si quelqu'un avait emprunté l'étroite piste par accident et dépassé la maison sans s'arrêter, il l'aurait trouvée très ordinaire vue de devant. Il fallait la contourner pour voir les fenêtres brisées, la porte enfoncée, et les débris jonchant la petite terrasse qui offrait une vue sublime sur les montagnes – une vue pour laquelle des gens paieraient des millions dans des villes situées plus au nord. Ils démoliraient cette maison modeste pour construire quelque chose de plus élégant et de beaucoup plus cher, mais la vue ne serait pas plus belle depuis leur grande terrasse prétentieuse.

Les montagnes se succédaient jusqu'aux pics les plus élevés de la cordillère, coiffés d'un blanc immaculé, austères et si magnifiques qu'ils ressemblaient à une photo de calendrier. Je voulus me remplir les poumons d'air pur et glacé, mais inspirai trop profondément et captai une bouffée de la puanteur qui régnait à l'intérieur. Le couple de retraités qui habitait là avait été mangé par les zombies. Des vampires les avaient-ils saignés avant ? Impossible de le déterminer à partir des ossements épais et du peu de chair qui restait dessus.

C'est fou ce qu'une si petite quantité de viande peut empester au bout de quelques jours. Si les corps avaient été trainés dehors, les charognards auraient déjà tout nettoyé, mais des meubles en miettes bloquaient partiellement la porte et même les fenêtres. Il me semblait que le couple avait tenté de se barricader avec une penderie, mais la porte... comment la table de la cuisine s'était-elle retrouvée derrière ? Si les retraités l'avaient mise là, comment leurs agresseurs avaient-ils pu les atteindre ? Nous avons dû la déplacer pour entrer.

Nicky me rejoignit.

— Tu as vu pire que ça la nuit dernière.

— Je sais.

— Alors, pourquoi as-tu l'air si perturbée ?

Bonne question Je réfléchis quelques instants.

— Tu as vu leurs photos ?

— Ouais.

— Il y en a plein les murs. Tu vois leurs enfants grandir et avoir des enfants à leur tour. Ces gens s'aimaient ; ça crève les yeux sur chaque cliché. Et après quarante ans de mariage, ils sont morts terrifiés et... ça fait peut-être trop longtemps que je vois des histoires heureuses se terminer hyper mal.

— Les photos ne disent pas la vérité, Anita. Tout le monde peut mentir le temps d'un portrait.

Nicky regardait la vue. Je savais qu'il avait grandi dans un ranch où on élevait du bétail, mais je ne lui avais jamais demandé à quel endroit. Y avait-il aussi des montagnes, là-bas ?

— Tu crois qu'ils faisaient juste semblant sur toutes les photos et qu'en fait ils se détestaient ?

Il sourit sans quitter la vue des yeux.

— Non, tu as sans doute raison. Ça devait être des gens bien, le genre de parents qu'on voit dans les pubs domestiques et que tout le monde est censé avoir. Pourtant, la salope qui m'a arraché l'œil est toujours vivante. En prison, mais vivante. Les gamins sur ces photos... Je pensais que ce genre d'enfance, c'était de la fiction. Que tous les autres gosses subissaient les mêmes abus que moi, et que c'était juste un énorme secret dont personne ne parlait. Et puis un jour je me suis rendu compte que non, que ça n'était pas comme ça partout, que j'avais juste une famille merdique.

Je l'enlaçai autant que me le permettaient nos gilets pare-balles et une quantité d'armes que la plupart des gens auraient jugée excessive. C'est plus facile de serrer quelqu'un dans ses bras quand on est en civil, mais en cet instant un contact même maladroit valait mieux que pas de contact du tout.

— Quand je vois ce genre de photos, ça m'énerve. Ça me donne l'impression de m'être fait voler. C'est idiot, non ?

— Non, ce n'est pas idiot du tout.

Nicky baissa les yeux vers moi.

— Je sens que tu es sincère. Si je ne pouvais pas le sentir, je pense que je n'y croirais pas.

— Tu ne croirais pas à quoi ?

— À nous. À l'amour. Si notre lien ne m'obligeait pas à ressentir tes émotions, j'aurais continué à me convaincre que rien de tout ça n'était réel et que tout le monde mentait, au moins un peu. Que rien ne pouvait être aussi bien que ces photos. Mais tu refuses de me laisser croire ça. Je perçois ta tristesse ; je sens que tu veux me reconforter, et parce que c'est mon boulot de te rendre heureuse, je suis obligé d'aller mieux.

— Quand on aime quelqu'un, on tient à ce qu'il soit heureux.

Nicky acquiesça.

— Je commence tout juste à le comprendre.

Edward nous rejoignit. Hatfield sur les talons. Lisandro et Seamus fermaient la marche. Seamus est grand, brun, séduisant et très noir, ce qui détonne pas mal avec son nom. Avec son physique à chasser les lions au javelot dans la savane, il ne devrait pas s'appeler l'équivalent irlandais de James ? Il me regarda en clignant de ses yeux d'un brun étrange. Outre ses pupilles fendues comme celles de toutes les hyènes (le genre de pupilles qu'on imagine plutôt sur des reptiles), ses iris ont

une drôle de teinte. Ils ne tirent pas sur le rouge cuivré comme ceux de Goran l'ours-garou, mais ils ne sont pas non plus d'un marron humain. Je ne suis pas vraiment capable d'expliquer la différence, mais je sais la repérer quand je la vois.

On m'a informée que Jane, le Maître vampire dont il est l'animal à appeler depuis plusieurs siècles, l'a autrefois forcé à garder sa forme animale si longtemps que ses yeux ne sont jamais redevenus humains, comme ceux de Micah. Je trouve ça encore pire que ce soit le Maître de Seamus qui lui ait fait ça. J'ai aidé Micah à échapper aux griffes de Chimère en tuant ce dernier. Pour Seamus, il n'existe aucune échappatoire, parce que, si Jane meurt, elle l'entraînera probablement dans la tombe avec elle.

Ce n'est pas lui que j'aurais choisi pour compléter notre petit groupe de justiciers. Oh ! Je n'ai aucun doute sur ses capacités de combattant car je l'ai vu s'entraîner. Pour quelqu'un d'aussi grand, doté de membres aussi longs, il est d'une grâce étonnante. Il bouge d'une façon tellement fluide que Fredo l'a surnommé « l'Eau Noire ». C'est resté, et maintenant certains des gardes l'appellent Eau. Ça n'a pas l'air de le déranger. Seamus est une machine à tuer ténébreuse, dotée d'encore moins d'émotions que tous les autres sociopathes de mon entourage.

Hatfield le surveillait du coin de l'œil ; machinalement, elle avait porté une main à son arme de service. Seamus était tellement costaud et tellement impassible qu'il la perturbait. Contente de voir que je n'étais pas la seule dans ce cas.

S'il y avait eu d'autres étrangers avec nous, je n'aurais pas continué à étreindre Nicky, mais puisque Hatfield ne voulait pas nous lâcher d'une semelle, elle allait devoir s'y habituer. J'avais besoin de câlins.

— Que diable s'est-il passé ici ? demanda-t-elle.

— Le gentil couple de vieux s'est fait bouffer tout cru par les zombies, répondis-je.

Elle frissonna.

— J'avais compris, mais pourquoi la table est devant la porte, et la fenêtre cassée barricadée ? Je veux dire... est-ce que ça n'aurait pas dû les empêcher d'entrer ?

Le fait qu'elle ait remarqué ce détail la fit encore monter d'un cran dans mon estime.

— Si.

— Même si les zombies avaient eu une raison de remettre la table et la penderie en place, ils se seraient retrouvés coincés dans la maison. Or ils ne sont plus là ; ils ont bouffé leurs victimes et ils se sont tirés, résuma Edward.

— Comment sont-ils sortis ? demandai-je.

— Vous avez vu le tableau en liège avec toutes les clefs dessus ?
lança Lisandro.

Tout le monde acquiesça.

— Vous voulez vérifier si la clef de la porte d'entrée est toujours là ?

— Ils devaient en avoir une de rechange, fis-je remarquer.

— D'accord. Alors, vérifions si les leurs sont toujours là, suggéra Lisandro. Les clefs qu'on utilise au quotidien sont toujours attachées à quelque chose.

— Quelqu'un a vu le sac de la dame ? m'enquis-je.

La réponse était non.

— Cherchons-le aussi, dit Edward.

Je ne voulais pas retourner dans la maison avec son odeur de mort et toutes ses photos de bonheur familial. Nicky ne voulait pas non plus, et pour une fois même Edward semblait vaguement affecté. Seul Seamus demeurait parfaitement indifférent. J'aurais bien demandé à Nicky si son absence de réaction émotionnelle le perturbait, mais il m'aurait répondu par la négative.

Dans les deux maisons précédentes, nous avions trouvé des restes de cadavres. Les agresseurs étaient entrés par effraction, mais ni les portes ni les fenêtres n'étaient barricadées. Ça ressemblait à des attaques normales de zombies tueurs. Seule cette maison-là constituait une énigme pour nous. Alors nous rentrâmes pour l'élucider, parce que c'est en ça que consiste notre boulot quand nous ne sommes pas en train de buter des monstres ou de les faire cramer.

Chapitre 58

Nous ne réussîmes pas à trouver le sac de la vieille dame. Hatfield fit remarquer que toutes les femmes n'en portent pas nécessairement un, mais qu'elle aurait au moins dû avoir un portefeuille ou quelque chose d'autre pour ranger son argent, ses cartes de crédit et ses papiers. Le portefeuille de son mari se trouvait sur sa table de chevet, où il devait le poser chaque soir.

— Il y a trois sacs à main dans la penderie, mais ils sont trop chers pour la vie de tous les jours, ou vieux et abîmés, rapporta Hatfield. Elle aurait dû en avoir un autre.

Je voyais ce qu'elle voulait dire. Où était donc passé le sac de la victime ?

— Les zombies ne volent pas les sacs à main, murmurai-je, perplexe.

— Même s'ils sont en cuir ? lança Seamus de sa voix aussi grave qu'on pouvait l'imaginer.

— Les zombies mangeurs de chair ne consomment que de la viande fraîche ou des cadavres morts récemment. Un cuir traité, même très fin, ne les intéresserait pas.

— Une goule aurait pu le manger, suggéra Edward.

— Oui. Mais si des goules étaient les auteurs de ce carnage, elles auraient également bouffé la ceinture de l'homme et des tas d'autres trucs dans la maison. Elles se nourrissent d'ordures et de charognes.

— Je croyais que les goules ne quittaient jamais le cimetière où elles sont apparues, fit remarquer Hatfield.

— En principe, non.

— Il n'y a pas de cimetière à des kilomètres à la ronde.

Edward et moi nous regardâmes. Nous nous souvenions d'une affaire où des goules avaient suivi le nécromancien qui les avait relevées accidentellement.

— Je ne pense pas que ce soit des goules, répondis-je à la question qu'Edward n'avait pas formulée à voix haute.

— Moi non plus.

— Si les zombies n'ont pas emporté le sac à main, qui a bien pu le faire ? interrogea Nicky.

— Peut-être un cambrioleur qui est passé après la mort des victimes, suggéra Lisandro.

— Dans ce cas, pourquoi ne pas prendre aussi le portefeuille de l'homme ? objectai-je. Il contient plus d'une centaine de dollars en liquide et plusieurs cartes de crédit.

— Si ce n'était pas un cambriolage, pourquoi emporter le sac à

main ? demanda Hatfield.

— Si c'était un cambriolage, pourquoi ne pas emporter plus de trucs ? contra Lisandro.

— Ce n'était pas un cambriolage, affirmai-je.

— Dans les montagnes, il y avait des vampires avec des zombies. Est-ce qu'on pourrait avoir à faire à un groupe mélangé ici aussi ? lança Nicky.

— Peut-être. Mais pourquoi un vampire emporterait-il le sac à main d'une vieille dame ? répondis-je, de plus en plus mystifiée.

— Qu'y a-t-il dans un sac qu'on ne trouve pas dans un portefeuille ? demanda Edward.

Lisandro, Nicky et moi répondîmes à l'unisson :

— Des clefs.

— Ils ne sont pas entrés par la porte ou par la fenêtre cassée. Les victimes se sont barricadées à l'intérieur, puis, pour une raison quelconque, elles ont ouvert la porte de devant.

— Hypnose vampirique ? avança Hatfield.

— Pas si les gens étaient déjà en train de repousser une attaque de zombies. Leur panique aurait empêché n'importe quel vampire de s'emparer de leur esprit, à moins qu'ils aient déjà été en contact avec lui auparavant.

— Ce qui semble peu probable, commenta Edward.

— En effet.

Je réfléchis tout haut.

— Donc... vous êtes attaqués par des zombies tueurs à l'arrière de votre maison. Vous vous êtes barricadés à l'intérieur. Qu'est-ce qui peut bien vous pousser à aller ouvrir la porte de devant ?

— A qui seriez-vous prêts à ouvrir la porte de devant ? rectifia Nicky.

— Quelqu'un que vous connaissez, suggéra Hatfield.

— Ou les secours, lâcha Edward.

Je me tournai vers lui.

— Quoi ?

— En cas d'urgence, on ouvre la porte aux secours. Aux pompiers si la maison est en feu. Et à la police en cas de cambriolage ou d'agression.

Je le dévisageai.

— Tu penses à un flic.

— Ou bien un flic, ou bien quelqu'un que ces gens connaissent, et en qui ils avaient confiance pour les protéger. Peut-être les deux à la fois.

— On ne peut pas accuser un autre officier d'avoir conspiré avec des vampires et des zombies tueurs juste sur une supposition, objecta Hatfield.

— On ne va accuser personne en particulier. Mais réfléchissez, Hatfield. Toutes les maisons que nous avons visitées étaient saccagées sur l'arrière, dans la partie qu'on ne verrait pas en passant en voiture sur le devant. Les zombies, mêmes tueurs, ne sont pas aussi malins. S'ils étaient contrôlés par un vampire, peut-être... mais si je me fie à ce que j'ai vu et senti dans la montagne, ce vampire-là n'a pas la tête assez froide.

— Il devient peut-être de plus en plus désorganisé au fur et à mesure qu'il accumule les victimes ? suggéra Edward.

— Tu veux dire, comme un tueur en série qui perd les pédales après avoir cédé à sa compulsion ?

— Oui.

— Peut-être.

— Mais quelqu'un a laissé sortir les zombies et les vampires, puis pris le sac à main de la victime et calmement refermé la porte à clef derrière lui.

— Nous sommes tous d'accord sur ce point, acquiesçai-je.

— Euh, pas forcément, contra Hatfield.

— Vous ne pensez pas que c'est l'explication la plus probable ?

— Non. Tout ce que j'ai appris en classe et sur le terrain m'indique le contraire. Les zombies mangeurs de chair sont incroyablement rares. Contrairement à ce que les films gore essaient de nous faire croire, ils ne se déplacent pas en bande, pas vrai ?

— Exact.

— Et les vampires ne trainent pas avec les zombies non plus.

— Exact, là encore.

— Et maintenant vous voudriez me faire croire qu'un humain, sans doute un flic, les aides à repérer les lieux, à entrer le plus discrètement possible et à couvrir leurs traces ?

— Peut-être.

— S'il couvre leurs traces, pourquoi avoir laissé la table devant la porte ? objecta Lisandro.

— Et pourquoi emporter le sac à main ? ajouta Nicky. Il aurait pu le jeter à l'intérieur par l'entrebâillement de la porte de derrière. Il y avait la place.

Cette fois, nous tombâmes tous d'accord sur le fait que ça n'avait pas de sens.

— Et s'il ne voulait plus couvrir leurs traces ? lança Seamus.

Je fronçai les sourcils.

— Comment ça ?

— Et si quelque chose à propos de ces victimes lui avait fait reconsidérer son alliance ?

— Tu pars toujours du principe qu'il les connaissait, fit remarquer Edward.

— Oui. Ou peut-être qu'il a regardé les photos sur les murs, comme vous l'avez tous fait, et que ça l'a affecté autant que vous.

— Donc, il veut se faire attraper ? demandai-je.

— Pas consciemment. Mais inconsciemment, peut-être, répondit Edward.

— Vous pensez qu'il continuera à commettre des erreurs jusqu'à ce qu'il se trahisse pour de bon ? interrogea Hatfield.

— C'est possible, mais si on attend qu'il le fasse on risque de devoir visiter beaucoup d'autres scènes de crime comme celle-là. Moi, je voudrais l'attraper avant qu'il ne sévisse de nouveau, affirmai-je.

— Bien entendu, mais comment ?

Je secouai la tête.

— Je ne sais pas encore.

— « Pas encore », répéta Edward.

— Ouais, pas encore. C'est toi qui m'as appris ça, Ted.

Il hocha la tête avec ce sourire froid que je connais si bien, un de ceux qu'il affiche quand il tue.

— Nous ne savons pas encore, dit-il.

— Mais nous le découvrirons, ajoutai-je.

— Et quand vous l'aurez découvert, que se passera-t-il ? s'enquit Hatfield.

— On les tuera tous.

— Même l'humain, s'il y a bien un humain qui les aide ?

— Oui.

— Il aura droit à un procès. Son avocat plaidera la folie et obtiendra une peine minimale.

— Aucun avocat ne pourra aider aucune des personnes impliquées dans cette affaire.

— Comment ça ?

— Ce qu'Anita veut dire, expliqua Edward, c'est que le mandat d'exécution ne fait pas de distinction entre les coupables.

Hatfield fronça les sourcils.

— Je ne comprends pas.

— Il m'autorise à tuer n'importe qui, humain ou non, qui a pris part à ces crimes, clarifiai-je.

— Vous voulez dire que vous pouvez buter un humain juste comme ça, sans arrestation, sans procès... « Bang », et c'est tout ?

J'acquiesçai. Elle écarquilla les yeux.

— Si un humain essayait de me tuer, ou de tuer quelqu'un d'autre, j'appuierais sur la détente sans problème. Mais vous êtes en train de dire que même s'il était menotté et enchaîné comme un vampire à la morgue, vous l'abattriez ?

— Non, je suis en train de dire que j'aurais le droit de le faire.

— Les humains ne meurent pas à l'aube. Ce type vous regarderait

et vous supplierait de l'épargner.

— Ouais, comme les vampires quand ils sont réveillés.

— Vous ne faites vraiment pas de différence entre la vie d'un humain et celle d'un vampire, pas vrai ?

— Non.

— Est-ce que vous en faisiez une autrefois ?

— Je pensais sincèrement que les vampires étaient maléfiques et que je sauvais le monde en les tuant, mais c'était il y a quelques années déjà. J'ai cessé de le croire depuis un moment.

— Si je commence à voir les vampires comme des gens, je ne suis pas certaine de pouvoir continuer à les tuer.

— Dans ce cas, tenez-vous à l'écart des amis d'Anita, suggéra Edward. Une fois que vous les verrez comme des gens, vous ne pourrez plus les considérer comme des monstres.

Hatfield secoua la tête.

— Je ne sais pas.

— Et si on poursuivait la discussion dehors, là où ça sent moins mauvais ? lança Lisandro.

— De tous les groupes animaux, les rats-garous ont l'un des odorats les plus sensibles, expliquai-je à Hatfield.

Elle dévisagea Lisandro.

— Les rats-garous ?

— Je sais, je suis tellement beau gosse que vous me preniez plutôt pour un loup ou un léopard, quelque chose de sexy. Mais non, je suis juste un gros rat géant.

Hatfield lutta pour se contrôler, mais échoua et fut parcourue par un frisson de dégoût.

— Vous avez peur des rats ? demanda Lisandro.

Elle hocha brièvement la tête.

Lisandro eut un sourire presque cruel.

— Dans ce cas, vous ne voulez pas me voir sous ma forme animale.

— Non, acquiesça Hatfield d'une toute petite voix.

Je n'avais pas pensé qu'elle puisse avoir la phobie des rats. Les serpents ou les araignées, oui, mais pas les rats. C'est drôle comme, une fois que vous vous êtes habitué aux choses, vous oubliez qu'elles peuvent encore perturber les autres.

Nous sortîmes sur la terrasse. La vue était rafraichissante, mais je sentais toujours une odeur de pourriture.

— Le frigo fonctionne ? demandai-je.

— Je vois ce que tu veux dire. Ça ne devrait pas puer autant, acquiesça Lisandro. Mais j'ai vérifié, et la nourriture n'est pas gâtée.

— Alors comment si peu de chair peut-elle produire une puanteur pareille ?

— C'est presque comme s'il y avait d'autres corps qu'on n'a pas trouvés.

Je regardai Edward.

— Il y a un sous-sol, dit-il avec un signe du menton sur le côté.

J'allai voir, et je découvris des marches qui descendaient vers une porte dissimulée sous la terrasse.

— Je ne l'avais pas vue depuis l'intérieur de la maison.

— Moi non plus, dit Hatfield.

Je jetai un regard à la ronde.

— Quelqu'un a vu un autre accès au sous-sol quelque part ?

Tout le monde secoua la tête.

Edward rentra, et nous le suivîmes. Dans la chambre qui donnait sur l'arrière de la maison, il se planta face à l'énorme penderie qui, outre la fenêtre, dissimulait tout un coin de la petite pièce. Il l'empoigna d'un côté et Nicky de l'autre. Le déplacement du meuble révéla une porte basse dans le mur perpendiculaire.

— Ce n'est pas la fenêtre qu'on a voulu bloquer, mais cette porte, devinai-je.

— Pour empêcher quelque chose d'entrer ou de sortir ? demanda Hatfield.

— Ou juste pour la planquer de ce côté ? ajouta Nicky.

— Aucune idée, avouai-je.

Edward renifla l'interstice entre battant et chambranle.

— L'odeur est pire ici.

— D'habitude, on ne peut pas pister les zombies à l'odeur de pourriture qu'ils dégagent, fis-je remarquer.

— D'habitude, ouais.

Nous nous regardâmes.

— Ou bien il y a beaucoup de zombies, ou bien on va trouver d'autres corps, prédis-je.

Edward acquiesça.

— J'ai mon lance-flammes dans le coffre.

Je souris.

— Pas encore. Voyons d'abord de quoi il s'agit. Si ce sont des zombies, tu pourras faire un barbecue.

— Il faut faire venir des techniciens pour collecter des preuves. Au minimum pour qu'ils prennent de meilleures photos que nous avec nos téléphones, protesta Hatfield.

— Techniquement, je peux faire ce que bon me semble sans prévenir personne, lui rappelai-je. Mais je veux bien appeler les techniciens une fois qu'on saura ce qu'il y a au sous-sol.

— Prévenons d'abord quelqu'un qu'on a affaire soit à des zombies, soit à d'autres cadavres, contra Edward. On confirmera une fois qu'on sera sûrs.

— Tu veux appeler des renforts avant de savoir si on en aura besoin ? m'étonnai-je.

— Si jamais ça vire comme à la morgue de l'hôpital, les renforts ne seront pas du luxe.

Je ne sus pas quoi répondre. Depuis que je le connaissais – et ça commençait à faire un bail –, je n'étais pas sûre de l'avoir déjà entendu dire une chose pareille. Du coup, je devais peut-être des excuses à Dem : si Edward lui-même avait été ébranlé, pas étonnant que quelqu'un de plus novice ait paniqué. Mais moi, ça ne m'avait pas spécialement perturbée. Que devais-je en déduire ? Peut-être aurais-je un contrecoup plus tard, ou peut-être Edward souffrait-il d'un manque de réconfort. Moi, j'avais mes amoureux à qui faire des câlins, et franchement ça m'aidait bien

— D'accord, on appelle, tranchai-je.

Edward s'en chargea. Il expliqua que nous soupçonnions la présence de créatures surnaturelles ou d'autres cadavres au sous-sol, et que, si quelqu'un voulait de meilleures photos de la scène de crime que celles que nous avions prises avec nos téléphones, il devait nous envoyer des techniciens immédiatement. Quand son interlocuteur proposa d'envoyer également des renforts, Edward ne refusa pas. Il mollissait en vieillissant.

— On attend ? demandai-je une fois qu'il eut raccroché.

Il secoua la tête.

— Non.

— Alors, à quoi ça sert d'avoir appelé des renforts ? voulut savoir Hatfield.

— Comme ça, ils savent qu'on est là, au cas où, répondit Edward.

— Au cas où quoi ?

— Au cas où ce qui se trouve au sous-sol tenterait de nous bouffer, ou de nous faire prisonniers. Au cas où tout ça ne serait qu'un énorme piège, dis-je.

— Si vous pensez que ça peut être un piège, il vaudrait mieux attendre ! s'exclama Hatfield.

— Probablement, acquiesçai-je.

Edward alluma la lampe torche montée sur le canon de son fusil d'assaut.

— Mais on ne va pas le faire, c'est ça ? comprit Hatfield.

— Non, répondit Edward.

— Non, confirmai-je.

— Pourquoi ?

— Parce que ce sont la Mort et l'Exécutrice, lança Seamus.

— Je croyais que c'était la Mort et la Guerre.

— Aussi, acquiesça Nicky.

— Si on vous accompagne assez souvent sur le terrain, peut-être

que, nous aussi, on nous donnera des surnoms qui claquent.

— Quoi, par exemple ?

— Laquais, suggéra Seamus.

— Hein ? dit Lisandro.

— Nous sommes les laquais d'Anita, tous autant que nous sommes, insista Seamus comme si c'était une évidence.

— La Guerre n'a pas de laquais, objectai-je.

— Bien sûr que si ; la violence, la panique, la colère et la discorde, pour n'en nommer que quelques-uns.

— Vous ne seriez pas en train de temporiser jusqu'à l'arrivée des renforts ? lança Hatfield.

— Moi, si, admit Lisandro. Ça pue déjà assez d'ici.

— Blaireau, le taquina Nicky.

— En fait, je suis plutôt Rat, répliqua Lisandro.

— Alors, qui fait Taupe ?

— Anita est la plus petite.

Une blague sur *Le Vent dans les saules*. Jamais je n'aurais imaginé ça de leur part. Mais Edward avait assez joué.

— Ça suffit. Anita, ouvre la porte. Je te couvre.

— Non, dirent Nicky et Lisandro en chœur.

Je les foudroyai du regard.

— Si on est là en tant que gardes du corps, tu ne peux pas passer devant, fit valoir Lisandro.

— Je suis au boulot, là, protestai-je.

— Nous aussi, répliqua Lisandro en passant devant moi pour atteindre la porte.

Je m'interposai.

— Anita, ou bien tu me laisses aider Ted avec cette porte, ou bien on se dispute jusqu'à l'arrivée des renforts. C'est toi qui vois.

Je regardai Seamus.

— Toi, tu me laisserais y aller la première.

— Oui.

— Pourquoi ? demanda Nicky.

— Parce qu'il ne peut rien y avoir de plus effrayant qu'elle dans ce sous-sol.

— Merci pour le compliment... je crois.

— Tu as tué les vampires les plus puissants qui avaient jamais arpenté cette terre. Que pourrait-il bien y avoir de pire dans une vulgaire cave que les proies que tu as déjà inscrites à ton tableau de chasse ?

De nouveau, je ne sus pas quoi répondre et gardai le silence. Mais je laissai Lisandro ouvrir la porte à Edward. Je n'étais pas aussi redoutable que Seamus le pensait ; Lisandro restait plus difficile à blesser que moi, et il refusait de me laisser passer devant. Donc, à

moins que je veuille me tourner les pouces pendant une heure...

Edward et Lisandro se placèrent devant, puis Nicky et moi, et enfin Hatfield et Seamus. Nous étions en ordre de marche ; chacun de nous avait sorti son flingue et prenait bien garde à ne le pointer sur aucun des autres.

Lisandro ouvrit la porte, et une odeur de viande pourrie nous saisit à la gorge. Hatfield faillit s'étrangler derrière moi. Je me mis à respirer avec la bouche, même si ça ne m'aida pas autant qu'on pourrait le croire. Lisandro appuya sur l'interrupteur, mais rien ne vint dissiper les ténèbres qui béaient devant nous.

— Pourquoi la lumière ne fonctionne-t-elle jamais dans ces cas-là ? murmurai-je.

La lampe torche fixée au fusil d'Edward troua l'obscurité telle une pièce jaune et brillante jetée dans un puits sans fond. D'accord, ça ne devait pas être si terrible que ça, mais l'obscurité me met mal à l'aise depuis que j'ai tué la Mère de Toutes Ténèbres, Elle était la nuit incarnée, vivante et affamée. Je l'ai détruite mais, pour la première fois de ma vie, j'avais peur du noir. Pourtant, j'avais largement plus de raisons de flipper quand elle était encore en vie, pas vrai ?

— L'escalier, répondit tout bas Edward à la question que personne n'avait posée.

Il commença à descendre les marches. Lisandro le suivit en grimaçant à cause de l'odeur, et je m'avançai ensuite, la lampe de mon fusil balayant l'obscurité devant moi. Pour le moment, il n'y avait rien à voir sinon des murs nus et un escalier qui descendait, mais l'intensité de la puanteur me faisait redouter le pire.

Chapitre 59

Négocier les marches étroites et inconnues avec mes lourdes bottes de combat me fit regretter de ne pas porter de baskets. Je n'osais pas baisser mon fusil pour éclairer l'escalier, parce que ça m'aurait fait balayer le corps de Lisandro et d'Edward avec mon canon. On ne pointe jamais une arme chargée sur quelqu'un de son camp, surtout quand on risque de trébucher d'un instant à l'autre.

En temps normal, avec des zombies tueurs en liberté, j'aurais eu le doigt sur la détente, mais j'avais mis en balance la seconde que ça me ferait gagner et la possibilité de tirer sur mes amis et décidé que, tant que nous serions dans l'escalier, le risque de trébucher était plus grand que celui de me faire attaquer par des morts-vivants. Devant moi, ma lampe torche révélait des bouts de rampe. Je réévaluerais le danger une fois que je l'aurais atteinte.

À chaque marche, l'odeur de viande pourrie se faisait plus forte. J'espérais qu'à partir d'un certain stade mon odorat s'habituerait et n'y prêterait plus attention. J'avais déjà senti des corps décomposés, mais jamais en telle quantité, ou jamais rien d'aussi gros. Il devait y avoir une sacrée quantité de bidoche. Pas forcément des cadavres ; ça pouvait très bien être le contenu d'un congélateur qui avait pourri à la suite d'une panne d'électricité.

Une partie de moi espérait vraiment qu'il s'agissait juste de côtes de bœuf et de porc devenues impropres à la consommation ; l'autre espérait découvrir quelque chose d'horrible qui nous fournirait une piste jusqu'au Maître vampire. S'il se trouvait dans cette cave, même l'odorat supérieur de Lisandro ne capterait pas l'odeur d'un suceur de sang par-dessus une puanteur pareille. Et je ne pensais pas que le renégat soit ici, parce que la plupart des vampires ont le nez assez délicat. Mais ce serait un excellent moyen de dissuader les visiteurs.

Hatfield se racla brusquement la gorge derrière moi. Je priai en silence pour qu'elle ne me gerbe pas dessus. Un peu parce que ce serait dégueu, mais surtout parce que ça risquait de me faire vomir aussi.

Parfois, il suffit qu'une personne dégobille pour déclencher une réaction en chaîne. La toux nerveuse de Hatfield et l'odeur me soulevèrent l'estomac. Je me rendis compte que je n'avais pas pris de petit déjeuner en me levant, et je m'en félicitai.

J'entendis Lisandro prendre une inspiration sifflante entre ses dents, comme s'il se retenait de faire davantage de bruit. Je voulus lui demander ce qui l'avait surpris, mais je ne me trouvais plus qu'à quelques centimètres de la rampe, et je pourrais bientôt voir par moi-

même. Si ça avait été dangereux, Edward aurait dit quelque chose. Je lui faisais confiance pour me prévenir. Cela dit, j'avais vu Lisandro se faire torturer devant moi sans émettre de bruit aussi fort.

Edward pointa son fusil vers la gauche de l'escalier et Lisandro vers la droite. En émergeant de la partie protégée, je pris la gauche et sus que Nicky prendrait automatiquement la droite. J'espérais que Hatfield et Seamus savaient couvrir un espace découvert. Ils avaient tous deux reçu une formation pour ça, mais je réserve toujours mon jugement jusqu'à ce que j'ai vu quelqu'un mettre la théorie en pratique.

Ma lampe torche balaya l'obscurité devant moi, et j'aperçus la première pile de corps. Ils étaient entassés les uns sur les autres et, hormis le fait qu'ils étaient boursoufflés et pourrissants plutôt que d'une maigreur affolante, ils me rappelèrent les photos des camps de concentration nazis. Là-bas, les corps étaient entassés parce qu'il y en avait trop pour les enterrer, ne fût-ce que dans des fosses communes. Ici, il n'y en avait pas des milliers, mais bien quelques dizaines. Et quand on tombait dessus dans le noir, on avait l'impression qu'ils étaient beaucoup plus nombreux.

Voûté derrière moi avec son arme à la main, Nicky ne manifesta aucune surprise.

— Est-ce que ce sont des zombies ? demanda Hatfield.

— Non, répondis-je.

— Comment vous pouvez en être sûre ?

— Ils sont pleins de gaz. Les zombies pourrissent, mais ils ne gonflent pas, soit parce qu'ils dissipent les gaz en bougeant, soit parce que, contrairement aux cadavres ordinaires, ils n'en produisent pas. Personne ne sait exactement. Mais les zombies perdent du volume au lieu d'en gagner, expliquai-je très posément, comme si je donnais un cours magistral.

Parfois, quand vous nagez en pleine horreur, le seul moyen de ne pas vous noyer, c'est de traiter ça comme s'il s'agissait de quelque chose de parfaitement ordinaire. Moi, en tout cas, ça m'aide à rester calme.

— Si ce ne sont pas des zombies, pourquoi on continue à couvrir la pièce avec nos armes ? demanda encore Hatfield.

— Parce que quelqu'un a déposé ces corps ici, répondit Edward.

— Oh !

Je jetai un coup d'œil en arrière et vis que Hatfield visait le côté opposé de l'escalier derrière Nicky. Nous nous étions partagé la pièce de la même façon moi à gauche, comme Edward ; Nicky à droite, comme Lisandro. Je n'étais pas certaine qu'il suivrait le protocole en vigueur dans la mesure où ça t'obligerait à s'éloigner de moi mais ou bien il avait confiance en Edward, ou bien il estimait que Lisandro et

lui seraient assez rapides pour me protéger depuis l'autre bout de la petite pièce. A nous six, nous couvrions autant d'espace découvert que possible sans risquer de nous tirer les uns sur les autres, comme nous l'avions appris.

— Les zombies ne stockent pas de nourriture, dis-je à voix basse.

— Mais les goules, si, me rappela Edward.

— Je croyais qu'on avait éliminé l'hypothèse des goules, lança Hatfield derrière nous.

— Oui, mais c'était avant de voir tous ces corps.

— Vous pensez que c'est une réserve ou juste une planque ? interrogea Seamus.

— Aucune idée, répondis-je.

— Je croyais que les zombies bouffaient presque tout, et que les goules croquaient même les os, dit Hatfield.

— En effet, approuvai-je.

— Ces corps sont quasiment intacts.

— Oui.

— Donc, si ce ne sont ni des zombies, ni des goules, qui a bien pu les entreposer ici ?

— Aucune idée.

— Forrester ?

— Moi non plus.

— Vous êtes censés être les experts, dit Hatfield sur un ton de reproche.

— C'est aussi ce que je croyais, répliquai-je.

— S'il s'agit d'une réserve de nourriture, on pourrait l'utiliser comme appât, suggéra Edward.

— Et si c'est juste un charnier ? demanda Nicky.

— Dans ce cas, quelqu'un reviendra peut-être y déposer d'autres corps, répondis-je.

— Dans un cas comme dans l'autre, conclut Edward, on surveille l'endroit pour voir qui, ou quel genre de créature, revient.

— Personne ne reviendra si la police est sur place, fit remarquer Lisandro.

— Il n'a pas tort, approuvai-je.

Au loin, j'entendis un hurlement de sirènes.

— Trop tard, commenta Nicky.

— Peut-être. Mais peut-être que les gens qui ont fait ça ne s'apercevront de rien parce qu'on est en plein jour. Si on vide les lieux avant la tombée de la nuit, il se pourrait que ça marche quand même, déclarai-je.

Puis une onde de pouvoir me parcourut la peau et traversa mon esprit. Je sentis la créature s'éveiller et hurlai :

— Un vampire !

— Où ça ? demanda Hatfield.

— Là, répondit une voix qui n'appartenait à aucun de nous.

Chapitre 60

Il y eut un hurlement, puis Hatfield et Seamus tirèrent sur quelque chose que je ne pouvais pas voir. Et même l'éclair qui s'échappa du canon de leur flingue ne me révéla pas le vampire mais, par Dieu ! Je le sentais telle une pression magique sur ma peau.

Edward et moi avançâmes, le fusil à l'épaule, cherchant une cible avec nos lampes torches. Où était-il ? Où était-il, bordel ? Sa présence flottait autour de moi dans le noir ; on aurait dit que l'air même était en train de se solidifier pour le faire apparaître. Un étai me comprima la poitrine comme s'il ne voulait pas que je le respire.

Je perçus un mouvement dans l'obscurité, et, avant même que Lisandro ne crie : « Des zombies ! », je compris ce qui s'était passé. Ils s'étaient cachés parmi les cadavres ainsi que des espions, et à présent le pouvoir du vampire les animait. C'était un putain de nécromancien, comme la Mère de Toutes Ténèbres avant lui. Fils de pute ! Je glapis :

— Tout te monde dehors, à la lumière du jour !

Une fois sortis de là, on pourrait brûler cette foutue baraque.

Je battis en retraite vers l'escalier en espérant que les autres me suivraient, mais ils n'en firent rien. Il était trop tard pour un repli ordonné. Hatfield hurla et tira de nouveau depuis le sol. Je distinguais vaguement la silhouette sombre de Seamus, occupé à lutter avec le zombie qui l'avait renversé. Edward et moi nous dirigeâmes vers eux, parce qu'ils étaient les plus proches de nous. Les détonations des flingues de Nicky et de Lisandro résonnèrent comme des coups de tonnerre tandis qu'ils vidaient leur chargeur sur ce qui ressemblait à une masse grouillante de zombies.

Je partis sur la droite pour les rejoindre. Je n'eus pas besoin de taper sur l'épaule d'Edward pour lui signaler mon changement de direction ; en combat, chacun de nous sait toujours où se trouve l'autre, comme si nous étions deux partenaires sur une piste de danse.

Je marchais en pliant les genoux et en traînant les pieds comme les SWAT me l'avaient appris. Ma lampe torche me révélait un mur de zombies qui montraient les dents et tendaient les mains. Autrement dit, des mangeurs de chair, car les zombies normaux ne sont pas aussi vivaces ni aussi agressifs. Trois d'entre eux avaient déjà perdu leur tête. Lisandro avait pigé que, sans bouche, ils ne pouvaient pas mordre ; sans bras, ils ne pouvaient pas empoigner ; sans jambes, ils ne pouvaient pas se déplacer. Nous ne resterions pas assez longtemps pour les tailler en pièces comme à la morgue de l'hôpital, mais Nicky lui montrait le mode d'emploi d'une apocalypse zombie, et Lisandro apprenait très vite.

À nous trois, nous nous repliâmes vers l'escalier sans cesser de tirer sur les zombies. Leurs têtes explosaient docilement sous les balles, mais leurs corps continuaient à avancer avec cette obstination dont seuls les morts sont capables. Nous reculâmes jusqu'à ce que mon épaule touche celle d'Edward. Hatfield et lui tiraient toujours au fusil. Seamus avait dû se rabattre sur une arme de poing, et il semblait avoir un problème au bras droit, mais je n'eus pas le temps de voir quoi exactement.

Nous formâmes un demi-cercle à la base de l'escalier pour permettre à Seamus et à Hatfield de remonter les premiers. Le blessé et la bleue d'abord, c'était logique. Mais je ne voulus pas leur emboîter le pas, et Lisandro et Nicky refusèrent de me laisser en bas sans eux.

— Anita, vas-y ! hurla Edward.

Je jurai mais obéis, et, une fois que je me retrouvai dans la partie couverte de l'escalier, impossible de continuer à tirer pour les aider. Je dus terminer mon ascension en les laissant se débrouiller.

— Blake ! glapit Hatfield.

Merde ! quoi encore ? songeai-je.

Je montai les dernières marches en courant et déboulai dans la petite chambre. Celle-ci était vide. Le fusil toujours à l'épaule, je passai dans la salle de séjour adjacente en cherchant ce qui avait fait crier Hatfield.

Elle était agenouillée de l'autre côté de Seamus, un oreiller nu dans une main et la taie dans l'autre. Seamus gisait par terre près d'un fauteuil à bascule ; déjà, une flaque de sang sombre et épais imbibait le tapis à bouclettes et se répandait sur le plancher en bois ciré. Son bras n'était plus qu'une masse de chair déchiquetée à l'endroit où le zombie l'avait mordu avec ses dents trop humaines et une force qui ne l'était absolument pas.

— Faites-lui un garrot, ordonnai-je à Hatfield.

Je voulus retourner vers Edward et les autres, mais elle protesta :

— Il refuse que je le touche.

— Il suffirait qu'elle ait une coupure à la main pour que je l'infecte, expliqua Seamus.

— J'avais complètement oublié.

— Il a raison Hatfield, couvrez la retraite des autres.

Elle me tendit la taie d'oreiller, et je laissai mon fusil pendre au bout de sa bandoulière pour la prendre. Puis elle fonça vers l'escalier, et je tournai mon attention vers l'homme qui gisait à mes pieds. Il avait la peau si sombre que son sang ne se voyait pas beaucoup, mais l'os brisé et les muscles déchirés luisaient dans cet écrin d'ébène telle une œuvre d'art macabre. Tant de violence, c'est à la fois horrible et fascinant.

— Transforme-toi, lui enjoignis-je ; ça guérira au moins une partie des dégâts.

— Je n'ose pas.

Je ne lui demandai pas pourquoi. J'allais commencer par arrêter l'hémorragie, et ensuite on jouerait au jeu des vingt questions. Je m'agenouillai près de sa tête, à l'écart de la flaque de sang. J'enveloppai son bras avec la taie d'oreiller et cherchai du regard quelque chose qui m'aiderait à serrer le garrot.

— Tu es plus rapide que ça normalement. Comment tu as pu laisser un zombie t'amocher à ce point ? demandai-je.

— Je ne sais pas.

Je me levai et m'approchai du fauteuil à bascule, dont j'arrachai une des plus petites arabesques. Le bois se brisa avec un craquement net. En bas, Edward et les autres continuaient à tirer. Les zombies attaqueraient jusqu'à ce qu'on les brûle. Ils ne raffolent pas de la lumière du jour mais, en présence de nourriture – nous, par exemple –, celui-ci ne suffirait pas à les arrêter.

Je glissai le bout de bois dans la taie d'oreiller et serrai jusqu'à ce que le sang cesse de couler.

— Tiens-bon. J'appelle une ambulance.

J'essayai mes mains sur mon pantalon et sortis mon téléphone de la poche dans laquelle je le range. Seamus tint le garrot comme je le lui avais demandé mais dit :

— N'appelle pas.

— Tu n'es pas mourant, protestai-je.

— Je le sens à l'intérieur de moi. Il m'ordonne de me transformer. Il veut que je te tue. C'est pour ça que je n'ose pas me changer en hyène pour guérir.

Je le dévisageai, un doigt au-dessus du clavier du téléphone sur lequel je n'avais composé qu'un bout du numéro.

— Qui ça, « Il » ? demandai-je, même si je m'en doutais déjà.

— Le Maître vampire. C'est lui qui m'a mordu à travers l'un des zombies de la cave, révéla Seamus. D'une façon ou d'une autre, il l'a possédé comme le Voyageur et la Mère de Toutes Ténèbres possédaient les vampires.

— Je vois, dis-je en rangeant mon téléphone dans ma poche.

— Je suis un Arlequin, et lié à mon Maître. Ça m'aide à résister à l'appel d'un autre vampire, mais j'ignore si je remporterai cette bataille.

Je pris une grande inspiration et la relâchai lentement. Je ne ressentais rien. J'étais engourdie, et sans doute depuis un bon moment même si je ne m'en rendais compte que maintenant.

— La compulsion est si forte que ça ?

— Elle ne devrait pas. Je suis pleinement lié à Jane. Elle seule

devrait pouvoir me contrôler. La seule vampire capable de passer outre notre lien, c'était la Mère Ténébreuse, et elle est morte.

— Ouais.

— Ce Maître ne devrait pas être aussi puissant. Pas étonnant qu'Ares ait succombé.

— Que veux-tu que je fasse, Seamus ?

— Si tu me tues, il se peut que mon Maître meure et ne se réveille plus jamais, mais tu ne peux pas me laisser me transformer. Si je commence à me changer en hyène, tu devras m'abattre, parce que le pouvoir qui cherche à me contrôler veut que je tue des gens, et pas juste toi, Anita, mais tous ceux que je rencontrerai. Il aime la mort sous toutes ses formes.

— Ce vampire... il a un nom ? interrogeai-je.

— Il ne me le dit pas. Je suis un animal, et il ne me doit rien.

Les yeux clos, Seamus frissonna de tout son corps.

— Qui pense ça ? Toi ou lui ?

— Les deux.

— Non, tu n'es pas un animal, et si, il te doit son nom.

Seamus me sourit.

— J'adore tes idéaux modernes, mais il est trop tard pour que j'en profite.

— Pas sûr.

Je touchai son bras nu, et une bouffée de chaleur passa entre nous. Je sentais sa bête ; je la voyais derrière mes yeux, à l'endroit où se manifestent les rêves. La hyène-garou me dévisagea, et quelque chose de nouveau s'agita en moi. Une bête que je ne connaissais pas.

Seamus me dévisagea de ses yeux bruns étranges.

— Tu ne peux pas être l'une de nous.

Une balle a traversé le corps d'Ares et fini sa course dans le mien. Je ne pensais pas que ça suffirait.

— La compulsion a faibli.

— Juste parce que je te touche le bras ?

— Oui.

Je faillis appeler Edward, parce que j'avais besoin de quelqu'un qui pourrait abattre Seamus si nécessaire. Or je voulais continuer à toucher le métamorphe, et, s'il pétait les plombs, mieux vaudrait que je n'essaie pas de lui tirer dessus en étant aussi près de lui. Trois ou quatre pas de distance – autrement dit, hors de sa portée –, ce serait bien mieux. D'un autre côté, je ne voulais pas déconcentrer Edward pendant qu'il repoussait les zombies qui essayaient sans doute de monter l'escalier. Alors je fis la seule chose possible : je gardai ma main gauche sur le bras de Seamus et dégainai mon Browning de la droite. Le métamorphe regarda mon flingue, puis leva les yeux vers moi.

— Bute-moi s'il le faut.

J'acquiesçai sans un mot. J'étais bien décidée à le faire. J'avais failli à mes devoirs envers Ares en ne tirant pas plus tôt. Je ne commettrais pas deux fois la même erreur.

— Police ! Il y a quelqu'un ? lança une voix depuis le seuil de la maison.

— Dans le séjour ! répondis-je.

L'adjoint Al entra depuis la cuisine adjacente, et son sourire s'évanouit lorsqu'il nous vit.

— Que s'est-il passé ?

— La cave est pleine de zombies.

Comme pour souligner mon propos, d'autres détonations résonnèrent au sous-sol

Al sortit son arme de service, regarda en direction de la chambre et reporta son attention sur nous.

— Lui aussi, c'est un métamorphe ?

— Ouais.

Des sirènes hurlaient dans le lointain. Le reste des renforts arrivait. Al pointa son flingue sur Seamus puis le baissa d'un air embarrassé. Je voulais lui demander de m'aider à surveiller la hyènegarou, mais son expression me faisait craindre qu'il n'ait l'index un peu trop chatouilleux en ces circonstances. Je ne pouvais pas lui en vouloir ; il avait vu les dégâts causés par Ares. Mais Seamus n'était pas responsable de ce qui lui arrivait... ce qui ne m'empêcherait pas de l'abattre en cas de nécessité. Pas question que je laisse un autre de mes gardes faire du mal à quelqu'un. Je ne me le pardonnerais pas.

La partie cynique de mon cerveau pensa : *Au moins, je ne suis pas aussi attachée à celui-là.* Je m'en voulus un peu, mais, la vérité, c'est qu'Ares était mon ami alors que je connaissais à peine Seamus. Soudain, celui-ci m'agrippa le bras un peu trop fort.

— Il ne veut pas brûler, dit-il, les yeux grands comme des soucoupes.

Edward et les autres s'engouffrèrent dans le séjour. Alors seulement je sentis l'odeur de chair roussie. Nicky et Lisandro prirent chacun un bras et une jambe de Seamus, le soulevèrent entre eux et l'emportèrent vers la sortie.

Je les suivis sans poser de questions, parce que, quand les gens qui font tout péter commencent à courir, votre priorité, c'est de ne pas vous faire semer – conseil d'amie.

Edward déverrouilla la porte de l'intérieur. Nicky et Lisandro sortirent les premiers avec Seamus, suivis de près par Hatfield.

— Dehors. Tout de suite, ordonna Edward.

Je m'empressai d'obéir. Al s'élança dans la foulée.

Nous venions d'atteindre la pelouse du jardin de devant quand la

première explosion secoua le sol sous nos pieds, nous faisant tituber. Je continuai à m'éloigner de la maison, et, dès qu'il eut repris son équilibre, Al en fit autant, La deuxième explosion fut encore plus violente ; nous nous pliâmes tous en deux en réaction à l'onde de choc et de chaleur.

— Putain ! Mais vous avez fait quoi ? jura Al

— Il y avait des réservoirs de propane au sous-sol. Une des grenades a dû les toucher, répondit Edward comme si c'était un accident.

Je le dévisageai, mais son expression était aimablement neutre et indéchiffrable. Il tendit une main pour faire signe aux renforts qui arrivaient, gyrophares allumés et sirènes hurlantes. Je me demandai s'ils s'arrêteraient à une distance prudente ou s'ils se gareraient juste devant la maison.

Une autre explosion fit trembler le sol et nous gifla telle une main géante mais invisible. Al tomba à quatre pattes.

— Ça va ? lui demandai-je.

Il acquiesça.

La quatrième explosion fit pleuvoir des débris enflammés autour de nous.

— Il y avait combien de réservoirs de propane, au juste ?

Edward grimaça.

— Suffisamment.

Puis Nicky hurla :

— Anita !

Seamus se tordait dans l'herbe. Je tenais toujours mon Browning à la main. Malédiction Le Maître vampire aurait dû exploser, et sa mort aurait libéré la hyène-garou de son emprise. Ce qui signifiait qu'il était toujours vivant. Merde alors !

— Le vampire n'est pas mort, dis-je en me précipitant pour toucher le bras de Seamus.

Ou bien je l'aiderais à contrôler sa bête jusqu'à ce que le vampire ait fini de brûler, ou bien je le buterais avant qu'il puisse se transformer. Dans tous les cas, ma place était auprès de lui. Edward avait épaulé son fusil et surveillait la maison. Si quelque chose en émergeait, même en rampant, il tirerait dessus. La maison était suffisamment amochée pour qu'on puisse voir si quelqu'un sortait par derrière, mais le vampire avait très bien pu s'enfuir avant la plus grosse explosion. Eh merde ! Si on avait attendu les renforts avant de descendre dans la cave, ils auraient pu l'abattre au passage.

Seamus poussa un cri. Nicky et Lisandro le tenaient toujours par les quatre membres, le clouant au sol. Je les rejoignis en courant et me laissai tomber à genoux près d'eux, puis posai de nouveau ma main sur son bras. Sa peau était brûlante, et sa bête grogna à mon contact.

Elle voulait sortir pour jouer. Ma nouvelle hyène intérieure grogna en retour.

— S'il se transforme, il faudra le tuer, dis-je.

— Pigé, acquiesça Nicky.

— Il doit y avoir un autre moyen, protesta Lisandro.

— Non, elle a raison, articula péniblement Seamus, les dents serrées.

— Tu sens la hyène, me dit Lisandro. Pourtant, ce n'est pas l'une des bêtes que tu portes.

— Maintenant, si

— Fais-lui sentir ta peau, ordonna Nicky.

Je dus rompre le contact pour présenter mon avant-bras sous le nez de Seamus. Aussitôt, ses yeux roulèrent en arrière, et son énergie s'apaisa. Quand il reporta son attention sur moi, son regard était de nouveau serein.

— Il n'essaie plus de me contrôler, rapporta-t-il.

— Pourquoi ? demandai-je.

— Aucune idée. C'est comme s'il avait disparu, ou qu'il était mort, mais je ne pense pas que ce soit ça.

— Disparu, c'est déjà bien pour le moment.

— Vous avez mis le feu aux arbres, là-bas, rapporta Al. L'année a été sèche. Il faut éteindre l'incendie avant qu'il ne se propage.

Il semblait las, comme si les dernières minutes avaient complètement sapé ses forces.

— Ça va ? s'inquiéta Hatfield.

— Je connaissais ce couple. Leurs enfants habitent en ville. Je n'ai pas envie de leur apprendre que leurs parents se sont fait bouffer vivants.

— Dites-leur qu'ils ont été assassinés, suggérai-je.

— Les familles veulent toujours savoir comment ça s'est passé, toujours. Comme si ça allait les réconforter. (Al secoua la tête). Certaines vérités ne réconfortent pas du tout ; elles font juste encore plus mal.

Personne ne lui dit le contraire. Nous côtoyions tous la violence et la mort depuis assez longtemps pour savoir combien il avait raison.

Chapitre 61

Si Seamus n'avait pas été blessé, nous aurions dû rester plus longtemps sur la scène de crime, mais on nous laissa l'emmener se faire recoudre. Je ne voulais pas prendre le risque de le mettre dans une ambulance et de répéter le scénario d'Ares dans l'hélicoptère. Personne ne protesta ; je crois que tout le monde pensait la même chose. Donc les infirmiers lui firent un bandage pour éviter qu'il ne se vide de son sang dans la voiture, puis ils nous laissèrent partir.

Nous sous-entendîmes, sans le dire vraiment, que nous le conduisions à l'hôpital. Mais ce ne fut pas le cas. J'appelai Claudia en chemin, et nous retournâmes à l'hôtel où des gardes nous attendaient pour nous aider à transporter Seamus à l'étage. Ils le surveilleraient pendant sa transformation et le tueraient s'il pétait les plombs ; s'il restait calme, ils le laisseraient dormir sous sa forme d'hyène pendant quelques heures.

Nous avons déposé Hatfield au poste pour qu'elle récupère sa bagnole et qu'elle rentre chez elle se laver. Après ça, chacun de nous gagna sa chambre pour se doucher avec le nettoyant industriel qu'Edward et moi avons pris l'habitude de transporter avec notre équipement. Il sent l'orange chimique, mais c'est toujours mieux que le cadavre. En règle générale, les zombies puent moins que les gens vraiment morts. Je sais, c'est bizarre. La métaphysique l'est souvent.

Edward disparut dans sa chambre, située en face de celle où j'avais dormi avec Nicky. Celle de Lisandro se trouvait plus loin dans le couloir. Les gardes en faction m'informèrent que Nathaniel se reposait dans ma chambre. Je demandai : « Avec Micah ? », mais ils me répondirent que non. Un instant, je me demandai comment allaient Micah et sa famille, et pourquoi Nathaniel n'était pas scotché à notre Roi-léopard, mais je n'étais pas non plus scotchée à lui malgré mon statut de « fiancée ».

J'ouvris la porte avec la carte magnétique en m'efforçant de faire le moins de bruit possible. La pièce était plongée dans le noir et les rideaux tirés ne laissaient filtrer qu'un peu de jour sur les bords. Si je n'avais pas su que Nathaniel était dans le lit, au premier regard, j'aurais cru qu'il s'agissait juste d'une pile de couvertures. Quand il dort seul, il a tendance à se faire un nid, ce qui le rend presque invisible. Je trouve toujours ça assez impressionnant

Nicky et moi nous frayâmes discrètement un chemin entre les cercueils et le long du lit. J'aurais peut-être embrassé Nathaniel au passage si je n'avais pas empesté le cadavre. Je ne voulais pas en mettre plein les draps. Nathaniel a le sommeil lourd, mais, pour ne pas

se réveiller malgré le bruit et l'odeur, il devait être vraiment épuisé, je tentai de me rappeler si Micah et lui avaient dormi au cours des dernières vingt-quatre heures. Probablement pas.

Quelqu'un avait remis de l'ordre dans la salle de bains depuis ma douche précédente avec Nicky. Nous avions des serviettes propres, mais ni le savon ni le shampoing fournis par l'hôtel ne nous débarrasseraient de cette puanteur. Je sortis le flacon du nettoyant corporel qu'on utilise dans les morgues – c'est là que j'ai découvert son efficacité, après m'être lavé les mains avec. Nous pulvériserons du *Febreze* sur nos gilets pare-balles ; nous fourrerons nos vêtements dans des sacs et nous préviendrons le service blanchisserie de l'hôtel car ils ne seraient pas contents si nous les laissions mélanger nos fringues pourries avec celles des autres clients. Il faudrait faire une machine séparée avec les nôtres. Seamus avait tellement saigné sur les siennes qu'il n'y aurait peut-être pas moyen de les récupérer.

Nicky et moi fîmes deux piles séparées avec nos armes, puis nous nous déshabillâmes. Comme la fois précédente, il ne fut pas question de préliminaires, juste de nous débarrasser de nos vêtements le plus vite possible. Nicky régla l'eau à la température maximale que nous pouvions supporter, et nous nous lavâmes rapidement de la tête aux pieds avec le nettoyant industriel. Ce truc me bousille les cheveux chaque fois que je l'utilise, mais c'est la seule chose qui marche contre les bouts de zombies.

Lorsque l'odeur de cadavre eut été remplacée par celle de l'orange chimique, je sortis mon après-shampoing pour ne pas me retrouver avec une afro de Blanche, assez peu seyante sur moi. Nicky avait apporté son propre après-shampoing. Ses cheveux raides sont moins exigeants que les miens, à l'exception de sa frange en triangle ; il doit en prendre soin s'il veut qu'elle tombe correctement devant son œil.

Nous restâmes debout dans la douche une minute ou deux, pendant le temps de pose de l'après-shampoing. Nicky me sourit.

— Quoi ? demandai-je.

— Est-ce qu'on doit retourner jouer les détectives une fois qu'on sera propres ?

— Ouais. Je dois m'assurer qu'ils n'annulent pas mon mandat en croyant que le grand méchant vampire a brûlé.

— Le corps qu'il utilisait a bel et bien dû cramer.

— Peut-être, mais on n'a pas pu voir l'arrière de la maison jusqu'à ce qu'une des explosions en fasse sauter une bonne partie. Il occupait le corps d'un zombie et pouvait donc se déplacer en plein jour sans être incinéré par la lumière du soleil.

— Il n'aurait pas du être capable de faire ça, non ? Je veux dire, posséder le corps d'un zombie ?

— En effet, il n'aurait pas dû.

Nicky me toucha le visage et me fit tourner vers lui.

— Je ne voulais pas te rendre aussi sérieuse.

— C'est une première pour moi, avouai-je. Ce vampire contrevient à toutes les règles.

— Et quand Edward et toi ne comprenez pas ce qui se passe, c'est mauvais signe, pas vrai ?

J'acquiesçai.

— Plutôt, ouais.

— Donc, on n'a pas le temps de baiser.

Je ris.

— Tu n'es pas encore fatigué ?

— Je suis un lion-garou, Anita. Les vrais lions peuvent s'accoupler toutes les quinze à trente minutes pendant plusieurs jours d'affilé.

— Ouais, pendant environ dix secondes chaque fois. Tu tiens beaucoup plus longtemps. Et les vrais lions ne font rien d'autre que s'accoupler et dormir. Nous sommes toujours bien plus occupés.

Il rit lui aussi.

— J'adore que tu te sois renseignée sur notre côté animal.

— Hé ! J'ai une licence de biologie. Un moment, j'ai même pensé à devenir chercheuse spécialisée en créatures surnaturelles. Donc il y avait des choses que je savais déjà depuis longtemps. Mais, oui, je fais toujours des recherches sur les hommes de ma vie. Enfin, sur mes partenaires.

— Tu as encore du mal à accepter le fait que tu couches avec Jade, qui est une fille.

Je haussai les épaules.

— J'aime bien être avec elle. C'est juste que je ne m'étais jamais imaginée avec une petite amie.

— Parfois, l'ardeur te possède tout autant qu'elle possède tes gens.

— Ouais. Rinçons cet après-shampoing et rhabillons-nous.

Nicky m'enveloppa de ses grands bras.

— Je suis désolé d'aborder autant de sujets qui font disparaître ton sourire.

Je lui rendis son étreinte, et, même si nous étions nus sous la douche, il s'agissait surtout d'un geste réconfortant. C'était si bon de me serrer contre lui et de le laisser me serrer en retour ! Il posa sa joue sur le haut de ma tête et je me blottis contre lui. Cela suffit pour que son corps commence à réagir. Je gloussai

— Il faut qu'on rince l'après-shampoing, tu te souviens ?

— Comme tu veux.

Sans me lâcher, il nous fit reculer sous le jet d'eau. Je ris, ce qui était probablement le but. Nous finîmes de nous laver les cheveux,

puis pulvérisâmes du *Febreze* sur toutes nos affaires, y compris celles qui allaient passer en machine. Cela aida un peu. À la base, le *Febreze* a justement été inventé pour les trucs qui se salissent vachement mais ne peuvent pas être lavés – les gilets pare-balles, par exemple.

Le drap de bain de l'hôtel était assez grand pour me couvrir depuis les aisselles jusqu'à mi-mollets. Nicky se contenta de se sécher. De tous les métamorphes que je connais, Micah est le plus pudique, et il ne l'est déjà pas tellement. Comme la plupart des autres, Nicky est parfaitement à son aise nu. Moi, je m'améliore au fil du temps, mais je n'en suis pas encore au même stade qu'eux.

Je baissai les yeux vers les piles d'armes. Sans lanières tactiques, il n'y avait pas d'autre moyen de les porter qu'en vrac comme une brassée de bois pour le feu, ce qui les rendrait nettement moins utiles. Aussi je laissai la plupart d'entre elles dans la salle de bains et me contentai de prendre mon Browning. Oui, j'étais dans une chambre avec Nicky et plusieurs autres gardes à l'étage, mais la pièce avait une fenêtre, et le vampire que nous chassions avait déjà enfreint toutes les règles. Parfois, j'ai l'impression d'être parano ; d'autres fois, je me félicite pour ma prudence.

Nicky enfila la bandoulière de son fusil. Le voir ainsi équipé alors qu'il était toujours intégralement nu m'arracha un sourire. C'était un look intéressant.

— Quoi ? demanda-t-il.

— Je me sentais parano jusqu'à ce que je te voie prendre ton fusil.

— Tu l'as dit toi-même, ce vampire contrevient à toutes les règles. J'aime être toujours prêt.

Je faillis lui demander s'il avait été boy-scout, mais ce n'était pas mon cas et, moi aussi, j'aime être toujours prête.

Il voulut que je le laisse ouvrir la porte de la salle de bains et jeter un coup d'œil dans la chambre, histoire de vérifier qu'aucune mauvaise surprise ne nous y attendait.

— Il y a des gardes dans le couloir, lui rappelai-je.

— Et la fenêtre ? répliqua-t-il.

Comme je venais de penser la même chose, je ne répondis pas. Nicky ouvrit la porte très doucement. Son inspection terminée, il s'écarta pour me laisser passer, comme si nous étions en public et qu'il était de service. Je sortis dans la pénombre silencieuse de la chambre, et la pile de couvertures remua sur le lit.

— Est-ce que c'était aussi affreux à voir qu'à sentir ? lança Nathaniel d'une voix enrouée par le sommeil.

— Presque, répondit Nicky.

— Salut, Nicky.

— Salut.

Je ne pus m'empêcher de sourire. Je m'approchai du lit. Je ne voyais toujours pas Nathaniel dans son nid. Je m'assis au bord du matelas, et il se tortilla pour me faire de la place. Un bras émergea des couvertures, puis son visage apparut, encadré par les draps qui formaient comme un halo. Cela lui donnai l'air plus jeune, l'air du petit garçon qui devait toujours être tapi au fond de lui.

Nathaniel cligna des yeux. Quand il se redressa, les couvertures glissèrent le long de son torse, révélant ses épaules et sa poitrine musclées. L'illusion de l'enfance se dissipa comme son corps très adulte s'asseyait pour m'embrasser. Il posa une main sur ma joue et, du bout des doigts, effleura mes cheveux mouillés. Il était incroyablement chaud.

— Viens faire la sieste avec moi, murmura-t-il en s'écartant après notre baiser.

— C'est la première fois que tu dors depuis, combien ? vingt-quatre heures ? demandai-je.

— Oui, répondit-il en m'enveloppant de ses bras pour essayer de m'entraîner sous les couvertures.

Je me dégageai, et il se rallongea avec une moue boudeuse. Sa longue tresse auburn s'enroula autour de lui comme les cheveux de Raiponce.

— Allez, viens te coucher, dit-il en me prenant la main.

— Il faut que je m'habille et que j'aille faire mon boulot de flic. On est juste rentrés pour se doucher et se changer. Déjà, Nicky fouillait dans ses bagages pour y trouver des vêtements propres.

— Vous pouvez venir faire la sieste tous les deux, insista Nathaniel.

— Non, j'ai un méchant à attraper.

— Et moi je dois la suivre en faisant semblant de ne pas en être un, ajouta Nicky.

— Alors vous devez manger quelque chose avant de retourner au boulot.

Je secouai la tête.

— On n'a pas le temps.

Nathaniel s'assit de nouveau.

— Prenez-le. Anita, si j'ai dû laisser Micah seul à l'hôpital, c'est parce que tu pompes toute mon énergie. Dem aussi commence à être fatigué. Tu ne peux pas négliger ton corps physique sans affecter tous tes animaux à appeler... et Damian, ton serviteur vampire.

— Excuse-moi. Tu as raison. Comment va Micah ? Il tient le coup ?

— Il ne s'autorise pas à pleurer. Il garde tout à l'intérieur. Il me tient la main, et il me laisse le serrer dans mes bras, mais il essaie d'être fort pour sa famille et pour moi. Parfois, c'est difficile de

prendre soin de vous deux.

Je grimaçai.

— Je sais, on est chiants. Surtout moi. Désolée.

— Tu veux que j'appelle le service d'étage ? proposa Nicky.

— Va dire à Edward qu'on se fait monter à manger, et demande-lui s'il veut quelque chose.

— Fais passer la commande par un des autres gardes, et réclame qu'elle soit livrée dans la salle de conférences, intervint Nathaniel.

— La salle de conférences ? m'étonnai-je.

— Ouais, il y a une énorme table ovale presque assez grande pour qu'on puisse y manger tous ensemble.

— Comment se fait-il que tu es eu l'occasion de voir la salle de conférences ?

— Je savais que tu n'aurais rien avalé, alors j'ai demandé quel était le meilleur endroit pour manger.

— Pourquoi Micah n'est pas revenu avec toi ?

— Il refuse de quitter l'hôpital.

Je pressai la main de Nathaniel.

— Je suis désolée de vous avoir laissés vous débrouiller seuls tous les deux.

— Tu as sauvé Henry. C'est ce que Micah voulait que tu fasses.

Je hochai la tête.

Nicky enfila un jean.

— Qu'est-ce que tu veux manger ?

— Des protéines, répondit Nathaniel à ma place.

— Je prends toujours des protéines.

Il sourit.

— C'est vrai. C'est moi, le mangeur de salade.

— Tu gagnes ta vie en te déshabillant ; tu dois faire attention à ta ligne, répondis-je en l'embrassant de nouveau.

— Alors, la commande ? s'impativa Nicky.

Je réclamai un burger, des frites et un Coca. Nathaniel me surprit en demandant la même chose, le Coca excepté.

— Je ne vais pas bosser pendant quelques jours, et j'ai besoin de protéines, se justifia-t-il.

— Je te pompe tant d'énergie que ça ? m'inquiétai-je.

Nathaniel ne mange presque jamais de burgers. De la viande de bœuf maigre, oui, mais pas de burgers.

— Pas encore, mais tu devrais nourrir l'ardeur avant de retourner bosser.

— Si je draine déjà tes forces vitales, ce ne serait pas une bonne idée.

— Nourris-toi de Nicky. Couche avec nous deux.

— J'aime sa façon de penser, lança le lion-garou depuis le seuil

de la chambre.

Nathaniel eut un large sourire.

— Je m'en doutais un peu.

— C'est un hôtel chic, et nous avons réservé tout l'étage. Le service sera rapide. Une demi-heure maximum, prédit Nicky.

— Dans ce cas, fais une liste avec ce que tout le monde veut manger, donne-la à quelqu'un et dépêche-toi de nous rejoindre au lit, lui enjoignit Nathaniel.

Nicky lui rendit son sourire d'un air réjoui, puis vint prendre le bloc-notes sur la table de chevet et nota ce que nous voulions tous les trois avant de sortir de la chambre, son fusil toujours en bandoulière. Il laissa la porte entrouverte, et je l'entendis toquer à celle d'Edward. Un murmure de voix plus tard, il revint dans notre chambre et referma derrière lui.

— Qui se charge de la commande ? demandai-je.

— Edward, répondit-il en se dirigeant vers l'autre côté du lit, le plus proche de la fenêtre.

Il posa son fusil par terre.

— C'était drôlement rapide. Tu lui as dit quoi ?

— Qu'on allait baiser, et qu'il n'aurait qu'à renvoyer un texto quand la bouffé arriverait.

Nicky défit son jean et le fit glisser prudemment le long de ses hanches parce qu'il bandait déjà un peu à l'idée de ce que nous allions faire. Je voulus m'exclamer : « Tu n'as pas dit ça à Edward ! », mais je savais bien qu'il en était capable. Nicky et sa franchise désarmante... Rien ne l'embarrasse, donc il ne comprend pas que ça puisse embarrasser quelqu'un d'autre – ou peut-être qu'il s'en fout.

Nathaniel posa ma main droite et le Browning que je tenais toujours sur la table de chevet.

— Nous ne sommes pas si dangereux. Je ne crois pas que tu aies besoin d'une arme.

Je lâchai mon flingue.

— Moi, je suis dangereux, mais pas pour vous, crut bon de préciser Nicky en saisissant un coin des couvertures que Nathaniel avait mises en boule.

Le léopard-garou souleva les draps comme une invitation.

— Tu n'as pas besoin de cette serviette non plus.

Je la laissai tomber par terre et rampai dans le nid douillet, contre le corps de Nathaniel.

— Tu es sûr que tu n'as pas besoin de sommeil plus que de sexe ?

— Le sexe me donne de l'énergie. Tu devrais le savoir depuis le temps.

En appui sur un coude, Nicky nous surplombait tous les deux.

— Je vote pour qu'on fasse de toi un lion à titre honorifique.

— Sacré compliment, dit Nathaniel, impressionné.

Nicky acquiesça assez vigoureusement pour que sa frange se balance devant son visage.

— Ouais. Et maintenant, on baise.

Nathaniel et moi éclatâmes tous deux d'un rire ravi.

— Tant de romantisme !

— Hé ! On n'a qu'une demi-heure, voire moins, se justifia Nicky.

« Tic-tac. »

— Ne vous habituez pas aux petits coups vite faits, les prévins-je.

— Jamais, promit Nathaniel en me faisant rouler sur lui pour me mettre entre eux deux.

— J'ai déjà dit que j'adore être au milieu ?

Chapitre 62

Nathaniel me donna un long et tendre baiser à l'intérieur du nid douillet de couvertures, puis il s'écarta pour céder la place à Nicky. Celui-ci m'embrassa comme il l'avait fait dans la douche, en me caressant les lèvres avec les siennes et la gorge avec une main presque assez large pour m'entourer complètement le cou. Pendant ce temps, Nathaniel déposa un doux baiser à la naissance de ma poitrine, puis un autre un peu plus bas, sur le renflement d'un de mes seins.

La bouche de Nicky se fit plus pressante ; j'ouvris la mienne et renversai la tête en arrière. Il me serra légèrement le cou. J'arquai le dos et lui rendis son baiser avec une fougue grandissante. Alors il serra assez fort pour m'arracher de petits bruits de protestation, tout en m'embrassant avec férocité comme s'il voulait ramper à l'intérieur de ma bouche avec sa langue et ses dents.

Nathaniel me lécha un mamelon, puis se mit à le sucer vite et fort en me faisant sentir ses propres dents. Je me tordis sur le lit et criai de plaisir dans la bouche de Nicky.

Soudain, la main de celui-ci se crispa sur ma gorge, et je cessai d'émettre le moindre son parce que je n'arrivais plus à respirer. Nathaniel me mordit le sein si fort que j'aurais crié si j'avais pu. Nicky me força à ouvrir la bouche si grand que cela me fit presque mal, comme s'il tentait d'atteindre avec sa langue des choses qu'il n'était pas censé toucher. Je me cabrai sous lui, puis mon corps atteignit ce moment où le manque d'air commença à le faire paniquer.

Je luttai aussi longtemps que possible, parce que j'aimais sentir cette main si forte et si dangereuse autour de mon cou. La conjugaison de son baiser féroce et de la morsure de Nathaniel était fabuleuse, mais au final je dus donner une tape à Nicky pour qu'il me laisse respirer au sens littéral du terme.

Il retira sa main et cessa de m'embrasser, si bien que je pus prendre une longue inspiration sifflante. Nathaniel leva la tête de mon sein. Nicky plongea son regard dans le mien et demanda :

— Ça te plaît ?

— Oui, hoquetai-je.

Il eut un sourire carnassier qui dévoila ses dents.

— Tant mieux, parce que moi aussi.

Il me laissa prendre encore deux grandes inspirations, puis me serra de nouveau la gorge. Nathaniel tendit une main pour empoigner mon autre sein. Nicky se déplaça légèrement pour lui faire de la place. Nathaniel reprit mon mamelon entre ses lèvres et commença à engloutir le reste de mon sein. Nicky relâcha son étreinte pour me

permettre de prendre deux ou trois inspirations superficielles puis, lorsque Nathaniel eut pris tout mon sein dans sa bouche, il serra de nouveau pour couper mon arrivée d'air.

Nathaniel me mordit, et la sensation de ses dents plantées dans ma chair tandis que Nicky m'étranglait et m'embrassait avec force me fit me tordre sur le lit en agrippant les draps sous moi. La pression des dents de Nathaniel s'accrut jusqu'à devenir un peu trop forte, et mon corps commença à hurler son besoin d'oxygène. Je ruai et agitai les pieds sur le fit sans pouvoir m'en empêcher, je donnai une tape sur le bras de Nicky, et il relâcha sa prise. Mon inspiration ressembla à un sanglot.

Nathaniel se redressa. Je tentai de focaliser ma vision sur lui, mais mes yeux papillonnaient et voulaient rouler en arrière. Nicky gloussa.

— Je crois qu'elle a aimé.

Je sentis Nathaniel remonter de l'autre côté de moi pour pouvoir observer mon visage lui aussi.

— Je crois que tu as raison, dit-il avec un large sourire.

J'entendis la sonnerie signalant que j'avais reçu un texto. Je voulus dire : « Ne répondez pas », mais je n'arrivais pas à former des mots à voix haute, comme si j'étais toute ramollie par un orgasme.

Nathaniel prit mon téléphone sur la table de chevet.

— Service d'étage dans trois quarts d'heure au mieux. Apparemment, ils sont très occupés par un banquet.

— Plus de temps. Génial, commenta Nicky d'une voix basse, presque grondante – pas grondante comme la voix d'un lion, grondante comme celle d'un homme dominant quand le sexe devient un peu brutal ou qu'il a vraiment envie.

Nathaniel se pencha de nouveau sur mon sein et lécha très délicatement les marques de dents qu'il venait de me faire. C'était une douleur exquise, à la limite du plaisir, comme si mon corps ne parvenait pas à décider dans quelle catégorie la ranger.

— Oh, Seigneur ! chuchotai-je.

— Si on avait un bâillon, je m'en servais, dit Nicky.

— Anita n'aime pas ça, répliqua Nathaniel un peu tristement.

— Pour une fois, j'essaierais, parvins-je à articuler.

Nathaniel remonta assez haut pour que je puisse voir son visage. Je réussis à focaliser mon regard sur lui. Il faisait une tête bizarre.

— Si tu dis ça parce que tu penses qu'on n'en a pas, je préfère te prévenir que je n'ai pas emporté que mon collier et ma laisse.

Je mis un moment à comprendre ce qu'il voulait dire.

— Tu as pris un bâillon ?

— J'en ai pris deux.

— Même si tu savais qu'on ne s'en servirait probablement pas.

— Plus je suis stressé, plus j'ai envie de bondage. Le simple fait d'avoir mes jouets avec moi me réconforte. Et je me doutais que ce voyage serait stressant.

Calés sur un coude de chaque côté de moi, les deux hommes me regardaient.

— Tu porterais un bâillon pour nous ? demanda Nicky.

Je les dévisageai en hésitant. Je ne pensais pas qu'ils me feraient du mal pour de vrai – sans ça, je ne coucherais pas avec eux –, mais ce qui rend certaines formes de bondage excitantes c'est la possibilité d'un danger, la menace implicite. Si l'idée ne vous titille pas, je ne peux pas vous l'expliquer. Moi, j'étais titillée, et aussi un peu nerveuse.

Nathaniel avait raison ; je n'aime pas les bâillons ; ce n'est pas confortable, et je trouve ça moche. J'en ai essayé une fois, juste pour voir, sans autre forme de bondage, et, hors contexte, ça ne m'a pas plu. Je sais que Nathaniel adore en porter un dans certaines circonstances, mais il me semble que c'est juste gaspiller une bouche en partait état de marche.

— Ça me tentait plus avec ta main autour de ma gorge et les dents de Nathaniel sur mon sein.

— Oh ! On peut refaire ça, répondit Nicky.

— Carrément, acquiesça Nathaniel Et l'affaire fut entendue.

Chapitre 63

Nathaniel avait une autre requête. Il voulait m'attacher les mains.

— Si tu fais ça et que je suis bâillonnée, je ne pourrai ni prononcer mon mot d'arrêt, ni vous donner de signal

— C'est l'idée.

J'en débattis par-devers moi, mais c'était quelque chose que Nathaniel désirait depuis longtemps, et avec Nicky comme troisième, ça me paraissait une meilleure idée. Je ne l'aurais jamais fait avec Nathaniel et Asher, qui est un véritable sadique et qui jouit du pouvoir qu'il exerce sur autrui. Avec lui, je ne me serais pas mise dans l'impossibilité de dire « non ». Mais Nicky... j'avais confiance en lui.

Je m'assis sur le lit entre eux. Nicky me serra la gorge d'une main, me coupant le souffle, tandis que Nathaniel introduisait le bâillon dans ma bouche en me forçant à l'ouvrir de plus en plus grand comme Nicky avec son baiser quelques minutes auparavant. Le temps qu'il l'attache à l'arrière de ma tête, j'avais de nouveau besoin de respirer, et je luttais contre ma panique grandissante. Je donnai une tape à Nicky, qui me lâcha le cou, et découvris que je pouvais respirer à la fois par le nez et autour du bâillon.

Nathaniel repassa devant moi pour me dévisager.

— Ça va ?

J'acquiesçai. Il sourit et m'embrassa sur le front. Puis il saisit une des sangles que Nicky et lui avaient glissées sous le matelas, et qui se terminait par une menotte en nylon noir munie d'attaches en *Velcro*. Dès que j'avais vu ces menottes, j'avais deviné qu'il les avait apportées pour moi et pas pour lui. J'aime bien le *Velcro* car, si je veux vraiment, je peux me détacher seule. Ça me donne l'impression d'être prisonnière, mais l'impression seulement. Nathaniel, lui, préfère les menottes en cuir ou en métal, parce qu'il a besoin de plus qu'une illusion.

Quand il les avait sorties, je lui avais jeté un regard interrogateur.

— Toi aussi, tu aimes qu'on t'attache quand tu es stressée, avait-il affirmé.

Ne sachant quoi répondre, j'avais laissé filer.

Je m'allongeai sur le lit entre les deux hommes. Nathaniel attachait la première menotte. J'ai les poignets si fins que nous avons eu du mal à en trouver qui maillent, mais l'avantage du *Velcro*, c'est que c'est facilement réglable. J'avais les bras sur les côtés plutôt qu'allongés au-dessus de la tête, parce que j'ai découvert que mes épaules détestent rester bloquées trop longtemps dans cette position.

Nicky attachait la seconde menotte, même s'il dut s'y prendre à

trois fois pour la serrer correctement. C'était la première fois qu'il pratiquait cette forme de bondage avec moi.

Nathaniel s'écarta pour pouvoir me regarder dans les yeux et demanda :

— Tu es bien ?

Je tirai sur les menottes, parce que j'aime me débattre et que, souvent, c'est en luttant contre mes liens que je me fais le plus mal. Je hochai la tête, et Nathaniel eut un sourire radieux.

Nicky s'allongea contre moi, et Nathaniel en fit autant. Mes seins portaient encore la trace rouge des dents du léopard-garou, mais comme les deux hommes échangeaient une grimace complice avant d'incliner la tête vers ma poitrine, je sus que je ne tarderais pas à avoir d'autres marques plus fraîches.

Ils se mirent à me sucer les mamelons assez tort pour que je me tortille en gémissant de plaisir à travers mon bâillon. Puis, comme s'ils s'étaient entraînés pour obtenir une coordination parfaite, ils empoignèrent ma chair tendre à pleines mains et la pressèrent afin d'en introduire le plus possible dans leur bouche.

Leurs dents se refermèrent simultanément sur mes deux seins, et je criai à travers mon bâillon. Cette fois, il n'y avait pas eu de montée en puissance graduelle. Personne ne m'avait préparée à la douleur. Si j'avais pu prononcer mon mot d'arrêt, je l'aurais fait.

Nicky se mit à gronder avec mon sein toujours dans la bouche, de sorte que le son vibra sur ma peau. Je baissai la tête vers lui. Son œil avait pris la couleur ambrée de ceux d'un lion, et un frisson de peur me parcourut. Oui, j'avais confiance en lui, mais... ça faisait partie du jeu.

Nathaniel ronronnait plus qu'il ne grondait, mais le son vibrait aussi sur mon autre sein. Si ses yeux étaient toujours violets et parfaitement humains, son regard n'était plus celui d'un soumis. Le mélange de personnalités peut changer la dynamique dans le donjon et j'étais en train de comprendre que quelque chose chez Nicky faisait ressortir un côté plus dominant de Nathaniel.

Tous deux continuèrent à gronder en relâchant un peu la pression de leurs dents, et soudain ils mordirent tellement fort que je criai même à travers le bâillon, on dû entendre la douleur, car ils s'arrêtèrent tous les deux et se redressèrent. Du bout d'un doigt, Nicky suivit les marques qu'il venait de me faire par-dessus celles de Nathaniel.

— Tu saignes un peu de ce côté, constata-t-il. Mmmmh.

Ce n'était que quelques gouttes emplissant les indentations, mais, lorsqu'il se pencha pour les lécher, cela me fit mal. J'émis des bruits de protestation.

— Pas juste, dit Nathaniel. Moi, j'ai été sage, et du coup je n'ai

pas de sang.

— Tu peux prendre un peu du mien ou faire couler le tien, suggéra Nicky.

Nathaniel me dévisagea avec un sourire positivement diabolique. Puis il reprit mon sein dans sa bouche. Je commençai à protester avant même qu'il ne morde de nouveau, assez fort pour me faire hurler à travers mon bâillon. Il se redressa pour observer son œuvre.

— Maintenant, j'ai du sang, dit-il sur un ton joyeux.

Il se pencha et se mit à lécher les gouttelettes rouges de son côté. Nicky l'imita, et pendant un moment tous deux lapèrent le sang qu'ils venaient de me tirer. La douleur de la morsure initiale bascula peu à peu vers le plaisir, et je gémis sans trop savoir si c'était de l'une ou de l'autre. Nathaniel leva les yeux vers moi.

— On t'a mordue trop fort ?

J'acquiesçai.

— Tu as tout gâché, se plaignit Nicky. Si tu n'avais pas posé la question, on aurait pu recommencer.

— Il faudra la détacher tôt ou tard, et je ne veux pas qu'elle soit fâchée contre nous.

— Bonne remarque.

Nathaniel descendit le long de mon corps.

— Qu'est-ce que tu comptes faire ? interrogea Nicky.

— On va manquer de temps, et je veux qu'Anita garde un bon souvenir de la première fois où elle nous aura laissés lui mettre un bâillon. Donc, je pensais lui faire un cunni avant la pénétration.

— Bonne idée, mais je veux jouer à l'étrangler pendant que tu lui boufferas la chatte.

— Elle ne peut plus te donner de tape. C'est beaucoup plus dangereux comme ça, objecta Nathaniel.

Nicky remonta légèrement pour me dévisager.

— Tu me fais confiance ?

Je scrutai son œil. Il était redevenu bleu et humain. Nicky semblait calme, parfaitement maître de lui. Oui, j'avais confiance. Après avoir hésité un peu, je hochai la tête. Il me récompensa de son merveilleux sourire.

— Commence, dit-il à Nathaniel. J'attendrai qu'elle soit tout près.

— Passe-moi un oreiller, réclama le léopard-garou.

Nicky lui en tendit un, qu'il glissa sous mes fesses pour ne pas avoir à se tordre le cou. Cela fait, il s'installa entre mes jambes. Je baissai les yeux vers lui, et il me gratifia d'un nouveau sourire diabolique, puis se mit à me lécher délicatement sur le pourtour, avant de donner un coup de langue rapide au milieu. Je me tordis sur le lit. Alors Nathaniel passa aux choses sérieuses, suçant mon clitoris et le faisant rouler entre ses lèvres, enfouissant son visage dans mon

entrejambe pour pouvoir en explorer chaque repli. Une chaleur familière commença à enfler en moi, et ma respiration s'accéléra.

— C'est vraiment un bon bouffeur de chattes, me dit Nicky à voix basse en me caressant doucement le cou.

Il posa sa grande main sur ma gorge, et tandis que le plaisir grandissait entre mes jambes, il serra. Il serra si fort et si brusquement que je cessai de respirer comme s'il avait actionné un interrupteur pour couper mon arrivée d'air. Et tandis qu'il m'étranglait et que Nathaniel me léchait, il me dévisagea en chuchotant :

— J'adore quand tu deviens toute violette.

La pression continuait à enfler dans mon bas-ventre, mais je ne pouvais plus respirer, et j'avais du mal à me concentrer sur les deux. Chez certaines personnes, la suffocation décuple l'orgasme, mais chez moi elle le retarde – sans la main de Nicky qui serrait mon cou et détournait mon attention, j'aurais déjà joui. Là, je restais sur le fil parce que mon corps luttait contre la panique.

Nicky desserra son étreinte et je pris une inspiration haletante, essentiellement par le nez.

— Ça t'empêche de jouir, pas vrai ? devina-t-il.

J'acquiesçai.

— Je veux que tu prennes du plaisir, pour qu'on puisse te baiser et que tu te nourrisses de moi, mais j'ai aussi envie de t'étrangler.

Nathaniel me léchait de plus en plus vite et de plus en plus fort. Enfin, la bulle de pression éclata entre mes jambes. Je hurlai mon orgasme à travers le bâillon et frottai mon pubis contre la bouche de Nathaniel. Comme il continuait à me sucer, les vagues de plaisir se succédèrent, me réduisant à l'état de poupée de chair molle et repue.

Tandis que je flottais sur mon petit nuage de béatitude, Nicky chuchota contre ma joue :

— Tu es prête ?

Les yeux papillotants, je songeai : *Prête pour quoi ?* Puis sa main se posa sur ma gorge, et même cela ne suffit pas à focaliser ma vision sur lui. Quand il serra, je planais encore suffisamment pour que mon corps ne se mette pas à lutter ou à paniquer tout de suite.

Je sentis Nathaniel retirer l'oreiller. Quelques instants plus tard, son sexe en érection poussa entre mes jambes et s'introduisit en moi. Juste après le cunni et avec Nicky qui m'étranglait, c'était absolument fabuleux, mais, là encore, je ne parvenais pas à me concentrer sur les deux choses en même temps.

Nicky me lâcha le cou et je pris une grande inspiration. Pendant ce temps, Nathaniel avait trouvé son rythme et commençait à aller et venir doucement en moi, les yeux clos, la tête légèrement détournée comme souvent quand il tâche de se retenir. Il trouva le point sensible près de l'ouverture et entreprit de le caresser jusqu'à ce que je jouisse

en hurlant et en me tordant sous lui. Il émit un son qui était presque un cri, je le sentis frissonner de tout son corps et, au coup de reins suivant, éjaculer en moi. Je hurlai de nouveau.

Quand il se retira, un autre spasme nous parcourut tous les deux. Il roula sur le côté et haleta :

— Oh, mon Dieu !

— À moi, déclara Nicky.

Il prit la place de Nathaniel entre mes jambes et, même si l'autre homme m'avait déjà préparée à le recevoir, il dut forcer pour me pénétrer.

— Elle est toujours si étroite, grogna-t-il.

— Pas toujours, mais la plupart du temps, concéda Nathaniel.

Nicky se fraya un passage en moi, et, une fois bien calé à l'intérieur, il se pencha pour plonger son regard dans le mien.

— Je sais que tu aimes le sexe brutal. Tout à l'heure, je t'ai pilonnée dans la douche, mais là, ça va être encore pire, et j'adore que tu ne puisses pas protester, que tu ne puisses pas me demander d'y aller mollo. Je sais que tu ne le ferais pas de toute façon, mais ça m'excite que tu ne puisses pas dire non.

Il empoigna mes hanches à pleines mains et se mit à genoux en les soulevant, pour bénéficier du meilleur angle que sa puissance musculaire lui autorisait. Puis il commença à donner des coups de reins si violents que les gifles répétées de son bas-ventre contre le mien sonnèrent comme une fessée – à cela près qu'aucune main n'aurait pu frapper aussi fort et aussi vite.

J'y étais presque quand il demanda à Nathaniel :

— Tu veux bien l'étrangler à ma place pendant que je la baise ? Je préfère ne pas m'en charger moi-même avec le bâillon et les menottes.

Nathaniel se positionna près de mes épaules et baissa les yeux.

— C'est bon pour toi ?

J'acquiesçai. Il posa sa main beaucoup plus petite que celle de Nicky sur mon cou et serra pendant que le lion-garou continuait à s'agiter entre mes jambes.

— Plus fort, exigea-t-il. Je veux voir son visage changer de couleur.

Nathaniel obtempéra. Quels que soit la taille de sa main, lui aussi avait la force surnaturelle d'un métamorphe, et je sentis le sang me monter à la tête.

— Montre-la-moi, réclama Nicky, ralentissant l'espace de quelques secondes.

Nathaniel glissa son autre main dans mes cheveux pour me soulever la tête afin que Nicky puisse regarder. Satisfait, le lion-garou reprit son rythme initial, modifiant son angle de pénétration pour

pouvoir aller et venir encore plus vite, encore plus fort, encore plus profondément. Cette fois, je basculai dans l'orgasme avec la main de Nathaniel toujours sur ma gorge. Je ne pus pas crier, mais un spasme parcourut mon corps, et Nicky hurla en jouissant à l'intérieur de moi, alors Nathaniel me lâcha et me reposa sur le lit.

Au-dessus de moi, Nicky me dévisageait, son sexe toujours enfoui en moi. Mes yeux papillotaient, et je ne parvenais pas à focaliser mon regard autant que je l'aurais voulu, mais je voyais bien qu'il irradiait un plaisir ténébreux tandis que je reprenais ma couleur normale.

— J'adore que tu me fasses confiance à ce point, chuchota-t-il.

Le bâillon m'empêcha de dire quoi que ce soit, mais, oui, je lui faisais confiance à ce point.

Chapitre 64

Nous mangeâmes la nourriture apportée par le service d'étage, puis laissâmes Nathaniel retourner se coucher. Edward et moi avions décidé de nous partager les tâches. Il irait parler à la police locale pour voir ce que les techniciens avaient pu tirer des dernières scènes de crime et des corps récemment découverts. Pendant ce temps, je retournerais à l'hôpital pour voir Micah et interroger Henry Junior.

Nicky m'accompagnerait, mais Claudia garderait Lisandro avec elle pour qu'il l'aide à gérer les vampires Arlequin à la tombée de la nuit. En effet, ceux-ci ont du mal à comprendre que les responsables de notre protection rapprochée soient tous des métamorphes, dont ils ont une piètre opinion en général, alors que les vampires leur sont de toute évidence bien supérieurs. Ouais, ils commençaient à taper sur les nerfs de tout le monde. En échange de Lisandro, Claudia me donna Domino comme garde du corps.

— Je ne suis pas certaine que ce soit une bonne idée, protestai-je. Tous les tigres-garous sont bons à l'entraînement et pour la protection rapprochée, mais aucun d'eux n'a jamais participé à un combat à grande échelle ou à un massacre comme celui d'hier soir.

— Anita, j'ai besoin de Lisandro pour m'aider à gérer les Arlequin. Tu ne veux pas de Dem, et Orgueil et Nicky ne bossent pas bien ensemble. Emmanuel est doué, mais pas plus aguerri que les autres. Et, contrairement aux tigres dorés, Domino n'a pas été formé à devenir une sorte de paladin ; c'est un ancien exécuteur de la pègre, un boulot qui peut être assez brutal.

— Mais pas brutal comme ce que nous avons affronté au cours des dernières vingt-quatre heures.

— Écoute, je n'ai ni le temps ni l'énergie de me disputer avec toi maintenant. C'est Domino qui t'accompagne, point.

Claudia et son mètre quatre-vingt-quinze se tenaient les mains sur les hanches dans la salle de conférences où nous venions juste de manger. Ses longs cheveux noirs étaient attachés en queue-de-cheval et aucun maquillage ne distrayait le regard de ses pommettes hautes ou de ses traits affirmés. Avec ses larges épaules, ses longues jambes musclées et tout ce qu'il y avait entre les deux, elle était imposante plutôt que jolie ou belle au sens traditionnel du terme, même si je la trouvais magnifique.

— Tu as tant de mal que ça à intégrer les Arlequin au reste de nos gardes ? demandai-je.

— Je veux un maximum de protection pour Jean-Claude, et quand ils ne sont pas occupés à nous faire chier, les Arlequin sont

tellement bons que ça fait presque peur. Un déplacement impulsif comme celui-là, c'est un vrai cauchemar à gérer du point de vue de la sécurité, et maintenant tu me dis que le Maître vampire renégat est un nécromancien capable de relever des zombies et de les posséder en plein jour. C'est vraiment un putain de bordel !

Je n'étais pas sûre d'avoir déjà entendu Claudia jurer, ce qui signifiait qu'elle était encore plus perturbée qu'elle ne me le laissait voir.

— Je vais mieux. Jean-Claude peut rentrer à la maison. Elle me toisa d'un air dédaigneux.

— Il refusera de partir tant que tu seras en danger ; tu le sais très bien.

— Me mettre en danger, c'est un peu mon boulot, fis-je remarquer.

— Et ne crois pas que je ne t'en veux pas pour ça aussi.

— D'accord. C'est juste un problème de sécurité, ou il y a autre chose ?

— Je ne sais pas de quoi tu veux parler. Dépêche-toi d'aller attraper ce salopard pour qu'on puisse tous rentrer à la maison.

C'était bien mon intention.

Je sortis de la salle de conférences, Nicky sur les talons, et me dirigeai vers la chambre de Domino au bout du couloir.

— Pourquoi elle est à cran comme ça ?

— Je ne sais pas, mais ça dure depuis deux semaines, m'informa Nicky.

— A ce point ? demandai-je en levant les yeux vers lui.

Il secoua la tête.

— Non, c'est pire depuis qu'elle est arrivée ici.

— Tant mieux, parce que je m'en serais voulu de ne pas me rendre compte qu'une des responsables de notre protection rapprochée avait un souci quelconque.

— Peu importe de quoi il s'agit, Claudia ne laissera pas sa vie privée interférer avec son travail.

J'acquiesçai. Moi aussi, j'avais confiance dans le professionnalisme de Claudia ; d'un autre côté, je savais que, même avec les meilleures intentions, les problèmes personnels peuvent déteindre sur tout le reste. Mais puisque Claudia ne voulait pas en parler, je ne l'y forcerais pas. Tant que ça ne la gênait pas dans son boulot, ça ne me regardait pas.

Nicky frappa à la porte de la dernière chambre du couloir, juste à côté de la sortie de secours. Domino vint ouvrir. Il avait l'air presque menu à côté de Nicky et de Dem. Il mesure un mètre soixante-quinze mais n'a pas une carrure aussi développée que les deux autres tigres-garous, ce qui le fait paraître plus grand car, quand on le détaille, le

regard n'est pas arrêté par ses épaules ou sa poitrine.

Les deux choses les plus frappantes chez lui, ce sont ses cheveux et ses yeux. Les premiers forment une masse de boucles noires et blanches soyeuses sur le dessus de sa tête, mais, récemment, il s'est mis à les raser sur les côtés, si bien que ça lui fait presque une coupe de skateur. Souvent, les clubleurs et les goths lui demandent où il se fait teindre les cheveux pour obtenir un tel résultat, mais sa couleur est complètement naturelle – un signe de son héritage mélangé, mi-blanc et mi-noir. Domino est l'un des rares tigres-garous qui a survécu à la quasi-extinction du clan noir.

Le clan blanc l'a trouvé dans un orphelinat et personne ne connaît l'identité de ses parents, juste leur nature. Domino possède deux formes de tigre, l'une noire et l'autre blanche, plus deux formes intermédiaires. A cause de ça, le clan blanc a décidé qu'aucune de ses femelles ne s'accouplerait avec lui, de crainte que ça ne produise un rejeton impur. Oui, les différentes couleurs de tigres favorisent les unions inter-clans pour diversifier leur patrimoine génétique, mais la plupart des bébés tiennent d'un seul de leurs parents et sont élevés par le clan correspondant. De tous les tigres-garous que j'ai rencontrés, Domino est l'un des deux seuls qui ne peut pas dissimuler ses origines mixtes.

Il a des yeux de pur tigre noir, orange comme des flammes, si bien que la plupart des gens croient qu'il porte des lentilles colorées. Dans sa forme de tigre noir, ces yeux lui donnent une beauté halloweenesque. Dans sa forme de tigre blanc, ils le marquent comme impur. Presque tous les tigres-garous de naissance ont des yeux de tigre même sous leur forme humaine. Ceux qui ont des yeux humains sous cette dernière n'ont souvent qu'un tigre géant comme forme animale, et leurs congénères tendent à les mépriser.

Son sourire emplît ses yeux de citrouille-lanterne d'un tel bonheur que je culpabilisai de n'avoir pas pris la peine de le saluer à son arrivée, et de ne pas avoir voulu de lui comme garde du corps.

Je m'approchai de lui. Il m'enveloppa de ses bras, et je glissai les miens autour de sa taille. Il n'avait pas encore ceint toutes ses armes, ce qui facilitait notre étreinte mais signifiait qu'il mettrait plus longtemps à se préparer. Comme beaucoup de choses chez les gardes du corps avec lesquels je sors, c'était donc une bénédiction mélangée.

Je me dressai sur la pointe des pieds, de sorte qu'il n'eut pas à se pencher beaucoup pour venir à ma rencontre. Ses lèvres étaient douces, et son baiser le fut davantage encore. Il aurait pu devenir plus ardent si mon téléphone n'avait pas sonné.

Le générique de *Hawaiï police d'Etat* me signala que l'appel provenait d'un flic qui ne faisait pas partie de mon cercle habituel. Domino, qui savait de quoi il retournait, me lâcha sans poser de

questions et rentra dans sa chambre pour prendre ses armes. Nous le suivîmes à l'intérieur pendant que je décrochais. C'était Hatfield.

— Blake, tout le monde ici nous félicite d'avoir tué le vampire renégat, mais avant de fêter ça je voulais vérifier auprès de vous et de Forrester. Il est vraiment mort ?

Elle allait finir par me plaire, cette fille.

— Non, je suis sûre à quatre-vingt-quinze pour cent qu'il court toujours.

— Je m'en doutais, lâcha-t-elle sur un ton mécontent.

Mais cette fois ce n'était pas à moi qu'elle en voulait, je le savais bien.

Domino avait soigneusement disposé ses affaires sur son lit. Il aborde beaucoup de choses de manière plutôt décontractée, mais dans le boulot il est hyper méticuleux. Autrefois, il servait d'exécuteur et de garde du corps au Maître de la Ville de Las Vegas, un chef de la pègre rescapé de l'époque de Bugsy Siegel. Du coup, il a dû se démener à l'entraînement pour rattraper les ex-militaires, les anciens flics et les mercenaires. Mais pour ce qui est de la violence brute, il en avait déjà vu plus que sa part. Je connais Max, le Maître de Las Vegas. Lui aussi a commencé sa carrière en brisant des jambes. Il n'avait pas peur de se salir les mains dans sa jeunesse, et il attend la même absence de scrupules de la part de ses gens.

— J'aimerais croire que le grand méchant vampire est mort dans le feu et les explosions, mais il est capable de sauter de corps en corps. Pour l'éliminer vraiment, il faudrait l'immobiliser dans l'un d'eux assez longtemps pour qu'il meure.

— Comment ? s'enquit Hatfield.

— Si on parvenait à trouver son corps originel et à le détruire, ça devrait marcher.

Domino commença à s'équiper. Il pouvait porter plus d'armes que d'habitude, puisqu'il me servirait d'adjoint et n'aurait pas besoin de les dissimuler. Planquer des flingues ou des couteaux sous des fringues de tous les jours, ça peut être un véritable défi.

— Comment faire pour le trouver ? demanda Hatfield.

— Je vais interroger Henry Junior à l'hôpital, et l'adjoint Guttermann, qui était là quand le shérif Callahan s'est fait attaquer, et je verrai si ça me fournit un indice sur l'endroit où il repose.

— Vous ne pouvez pas juste poser la question aux vampires en garde à vue ce soir ?

— Si, mais après la tombée de la nuit le renégat sera encore plus puissant, plus difficile à focaliser et à tuer qu'il ne l'était en pleine journée tout à l'heure. Donc, je voudrais vraiment dénicher son corps originel et lui régler son compte avant le coucher du soleil.

Nicky prit un pistolet 308 sur le lit, une arme de poche, et dit

quelque chose trop bas pour que je l'entende, mais je supposai que c'était une insinuation sur la taille du pénis de Domino. Ce dernier, dont j'étais bien placée pour savoir qu'il n'avait aucune raison de complexer sur ce point, sortit son Beretta 45 du holster qu'il portait à la taille et répliqua quelque chose tout aussi bas. Sans doute se moquait-il du 9 mm qui était l'arme principale de Nicky. Les mecs, je vous jure.

Hatfield avait gardé le silence pendant que j'observais l'échange entre les deux hommes. Finalement, elle répondit :

— D'accord. Qu'est-ce que je peux faire pour me rendre utile ?

— Ted est en route pour le poste. Il veut voir ce qu'on a appris grâce aux nouvelles scènes de crime.

— Je vais l'attendre. Qu'est-ce que je dis aux gradés qui veulent classer l'affaire ?

— Dites-leur d'attendre demain. S'il ne se passe rien d'ici là, on pourra peut-être en déduire qu'on a eu le renégat, mais à mon avis ça va barder cette nuit.

— Pourquoi ?

— Que font les tueurs en série quand ils se sentent acculés ?

— En général, ils se suicident, ou ils entrent dans une frénésie meurtrière.

— Exactement.

— Oh, merde ! Ce n'est pas une idée réjouissante.

— Si vous vouliez des licornes et des arcs-en-ciel, vous avez choisi le mauvais boulot.

Elle eut un petit rire pas franchement gai.

— Ça, c'est bien vrai.

Domino, qui avait fini de s'équiper, enfila son blouson en cuir double. Impossible de le fermer par-dessus son gilet pare-balles ou le Glock qu'il portait accroché à une sangle tactique sur le devant, mais, tant qu'il serait avec moi, il pourrait se balader en public armé jusqu'aux dents sans qu'on l'incolpe de quoi que ce soit.

Un flic a le droit de vous arrêter s'il estime que vous tentez de faire peur aux gens en exhibant un flingue. Les civils risquent d'avoir des ennuis s'ils portent une arme dissimulée, mais ils risquent aussi d'en avoir s'ils la portent ouvertement – tout dépend sur quel genre d'officier ils tombent. Franchement, les lois sur les armes à feu manquent de logique dans ce pays.

Mais, grâce à mon insigne et à mon mandat d'exécution, Domino et Nicky ne seraient pas soumis aux mêmes limitations que des civils ordinaires.

— Je vais appeler Forrester, dit Hatfield.

— Nous, on va à l'hôpital.

— Saluez le shérif Callahan et votre fiancé de ma part.

— Je n'y manquerai pas. Merci.

— Callahan est un brave type et un excellent shérif, un de ces flics à l'ancienne qui rend visite aux citoyens dans sa circonscription. Vous savez qu'il doit être réélu shérif chaque fois ?

— Non, je l'ignorais.

— Il se soucie vraiment des gens, et il le leur fait savoir. Il occupe son poste depuis plus de dix ans. Ça me faisait penser à Micah et à la *Coalition*.

Nicky ouvrit la porte et la tint. Domino sortit le premier, jeta un coup d'œil pour vérifier que la voie était libre et hocha la tête. Je le suivis, et Nicky referma derrière nous.

— Je vais monter dans l'ascenseur ; il se peut que ça coupe, annonçai-je à Hatfield.

— Alors, à plus tard. J'espère qu'on va trouver ce corps avant le coucher du soleil.

— Et moi donc !

Nous raccrochâmes. Les portes de l'ascenseur s'ouvrirent, et nous montâmes dedans pour partir à la chasse au grand méchant vampire. Parfois on fait ça avec un flingue, et parfois on le fait en parlant aux témoins que le renégat a laissés derrière lui. On appelle ces gens des survivants, parce que, à la suite d'un traumatisme pareil, la personne qu'ils étaient jusqu'alors disparaît. Une partie d'elle ne ressort jamais de cette pièce, de cette voiture ; elle reste prisonnière de ce moment tandis qu'ils tentent de reprendre le cours de leur existence.

Pendant longtemps, ils errent tels des fantômes vidés de leur substance. Puis, petit à petit, ils se reconstruisent, mais la personne de chair et d'os qu'ils redeviennent n'est plus celle qu'ils étaient autrefois. Le spectre de ce qui leur est arrivé les poursuivra éternellement. Parfois ils penseront s'en être débarrassés, mais, dans les moments difficiles, le spectre resurgira en poussant des plaintes lugubres, en agitant ses chaînes sous leur nez et en essayant de les étrangler avec.

J'allais commencer par voir Micah, pour l'aider à démêler les chaînes de culpabilité et d'amour qui le liaient à son père. Puis je parlerais à Henry. C'était un vétéran des forces spéciales. Il avait déjà dû vivre des situations traumatisantes avant d'être enlevé par les vampires. Mais cette fois son père était mort. Quelque fois, je doutais que même la plus rude des carrières militaires puisse vous préparer à perdre un proche de cette façon. Et sa culpabilité de survivant, le fantôme qu'il avait sans doute rapporté de ses diverses missions, venait d'ajouter un maillon flambant neuf à ses chaînes cliquetantes.

Il est bien plus facile de traiter avec un véritable fantôme qu'avec ceux que nous portons en nous. La plupart des gens se hantent eux-mêmes d'une façon plus efficace que ne pourrait le faire n'importe quel esprit.

Chapitre 65

Dans le couloir, Gonzales réconfortait la mère de Micah. Elle pleurait à chaudes larmes, et un instant je craignis le pire. L'angoisse me noua l'estomac, mais je carrai les épaules et continuai à avancer. Pas de retraite, pas de reddition.

— Qui est-ce ? demanda Domino à voix basse.

— La mère de Micah, répondis-je entre mes dents.

— C'est vrai ?

Je levai les yeux vers lui, mais ne pus déchiffrer son expression derrière ses lunettes de soleil. Je voyais bien qu'il n'avait pas l'air d'approuver ; je pensais pourtant que le métissage des parents de Micah ne poserait de problème à personne. Les tigres-garous nés au sein des clans auraient pu tiquer, mais Domino avec son propre héritage mélangé... jamais je n'aurais cru ça.

Lorsque Bea me vit, son visage s'illumina à travers ses larmes, et je sus que le problème n'était pas qu'un de ses deux amours venait de mourir ; ce devait être quelque chose auquel je pouvais remédier. Il est déjà arrivé que des époux éplorés me demandent de relever leur conjoint, mais la mère de Micah me semblait plus rationnelle que ça.

Elle m'étreignit beaucoup trop fort à mon goût, sans se laisser décontenancer par mon arsenal : en tant que femme de flic, elle devait avoir l'habitude. Comme je ne pouvais pas faire grand-chose d'autre, je lui rendis son étreinte, et, du coup, elle me serra encore plus fort contre elle. Je me rendis compte que ses jambes avaient du mal à la porter. Dès qu'elle sentit que je la soutenais, elle s'écroula. Elle devait peser vingt-cinq kilos de plus que moi, voire trente. Par chance pour nous deux, j'étais assez costaud pour la tenir quand même, mais je ne m'attendais pas à ça.

— Un coup de main ? proposa Nicky.

— Pas pour le moment.

Bea ne s'était pas évanouie, parce qu'elle s'accrochait toujours à moi ; on aurait plutôt dit qu'elle se noyait dans un océan d'émotions invisibles pour moi, et qu'elle avait décidé que je serais sa bouée de sauvetage.

— Béatrice. Bea, vous m'entendez ?

Gonzales s'était approché de nous.

— Bea, ça va ?

Elle s'affaissa davantage, et je lançai :

— Nicky, aide-moi à l'asseoir sur une chaise.

Oui, je pouvais porter son poids, mais un corps n'est pas équilibré comme un haltère. C'est une masse beaucoup plus difficile à soulever

– surtout si vous ne voulez pas faire de mal à la personne concernée, ou si celui-ci est en robe et que vous préférez ne pas montrer sa culotte à tout le monde.

Une chaise apparut soudain derrière Bea, tenue par un agent en uniforme. Nicky et Gonzales m'aidèrent à y asseoir la mère de Micah. C'était trop d'aide d'un coup, et nous ne fîmes que nous gêner mutuellement. Bea était livide et semblait avoir du mal à focaliser son regard. Je lui touchai la joue. Elle était froide et poisseuse de sueur.

— Bea, vous m'entendez ?

Elle cligna des yeux et hocha légèrement la tête.

— Oui, dit-elle d'une voix rauque.

— Quand avez-vous mangé pour la dernière fois ?

Elle ne s'en souvenait pas.

— Vous avez bu récemment ?

Pas depuis la veille. Quelqu'un alla lui chercher un verre d'eau, et quelqu'un d'autre se mit en quête d'un distributeur de friandises. Un genou en terre devant elle, je la laissai tenir ma main. En fait, c'était plutôt moi qui tenais la sienne, mais c'était elle qui en avait besoin.

Gonzales lui présenta un gobelet en carton qu'il tint devant sa bouche pendant qu'elle avalait de minuscules gorgées. Une barre chocolatée ramena un peu de couleur à ses joues.

— Je suis désolée, dit-elle d'une toute petite voix enrouée.

— Vous devez prendre soin de vous, Bea.

— Je veux passer autant de temps que possible avec eux.

— Eux ?

— Rush et Micah.

Pour Rush, je pouvais comprendre, mais...

— Micah reviendra.

— Mais je n'aurai pas d'autre occasion de les voir tous les deux ensemble.

Et elle se remit à pleurer. Je lui tapotai la main en foudroyant Gonzales du regard. Il haussa les sourcils, l'air de dire : « Quoi ? Qu'est-ce que j'ai fait ? »

Lorsque Bea me parut en état de tenir assise toute seule, je la laissai sous la surveillance de l'agent qui lui avait apporté à boire et j'entraînai Gonzales un peu à l'écart. Nicky et Domino nous suivirent.

— Vous êtes ici depuis combien de temps ? demandai-je.

— Je suis arrivé il y a deux heures environ. J'ignorais qu'elle n'avait rien bu ni mangé.

— Et Micah ?

— Je n'en sais rien, il est dans la chambre de Rush.

— Merde ! (Je me tournai vers les flics qui attendaient dans le couloir). Les gars, nous apprécions vraiment votre présence. (Ils poussèrent de vagues grognements, comme pour dire : « Pas de

problème »). Mais vous pourriez vérifier que les proches du shérif pensent à s'hydrater et à avaler quelque chose de solide de temps en temps ?

Ils se regardèrent. La plupart d'entre eux venaient d'arriver et n'étaient pas au courant.

— Désolé, marshal. On surveillera Mme Callahan de plus près maintenant.

Je ne rectifiai pas, même si c'était Mme Morgan, mais du coup je me demandai si les plus jeunes enfants portaient un nom composé. Probablement pas, ou le secret aurait été éventé des années auparavant. Pourtant, ils formaient bien une unité – un couple à trois personnes au lieu de deux. Comment Jean-Claude, Micah et Nathaniel procéderions-nous, si nous décidions de nous marier ? Jean-Claude souhaiterait-il impliquer Asher ? Et moi, souhaitais-je impliquer Nicky ? Tout ça me semblait bien trop compliqué. Autrement dit, les dernières minutes avaient appuyé sur un de mes mauvais boutons. Je ne savais pas exactement lequel, mais elles avaient dû le faire, parce que, tout à coup, je me sentais beaucoup moins bien disposée envers cette idée de mariage.

Je laissai les émotions négatives me traverser mais ne les autorisai pas à s'attarder. Je chercherais ce qui me préoccupait plus tard. Pour le moment, je voulais voir Micah et m'assurer qu'il allait bien – du moins, autant que possible dans ces circonstances. La mine émotionnels que Bea avait involontairement déclenchée faisait poindre un début de migraine, mais l'expérience m'a appris que je n'ai pas besoin d'identifier la chose qui me préoccupe ; je dois juste admettre que je suis préoccupée et continuer ce que j'ai à faire en prenant garde à ne pas céder à mes impulsions irrationnelles. Edward m'avait sauvée quelques heures plus tôt, quand je m'apprêtais à passer mes nerfs sur Nicky et Dem. Cette fois, je devais me sauver toute seule.

Je pris quelques grandes inspirations, et ce fut une erreur, car je sentis une odeur douceâtre de décomposition et sus qu'elle venait du père de Micah. Elle ressemblait affreusement à l'odeur des cadavres un peu plus tôt, et elle annonçait le sort qui attendait Rush Callahan. À cette idée, je fus prise d'un haut-le-cœur.

— Les toilettes, vite, réclamai-je.

Gonzales tendit un doigt.

— Sur la droite.

J'aurais voulu rester calme, mais je me mis à courir – pas comme si j'avais le diable aux trousses, juste assez pour ne pas dégueuler dans le couloir. Nicky et Domino s'élancèrent à ma suite, ce qui m'irrita. Pour le moment, j'avais juste envie d'être seule.

Je trouvai les toilettes, me jetai sur la porte l'épaule en avant

pour l'ouvrir et me précipitai vers un des box. Je commençai à vomir avant de m'être mise à genoux. Heureusement, j'eus le réflexe de retenir mes cheveux d'une main.

Je sentis quelqu'un derrière moi.

— C'est moi, dit Nicky.

Pour le coup, si des méchants avaient voulu m'avoir, me sauter dessus pendant que je gerbais violemment aurait été idéal. Nicky me tint les cheveux pour que je puisse me caler en appui sur mes deux bras. La viande, c'est ignoble à vomir. Si j'avais su, j'aurais pris une soupe, voire, je me serais contentée d'un café.

J'étais donc à genoux, les avant-bras calés sur la lunette, quand Nicky posa sa main libre sur mon front. Elle me parut fraîche, et je sentais bien que ça n'était pas le cas. Comme la plupart des lycanthropes, Nicky a une température corporelle supérieure à celle des humains ordinaires. Donc, je devais être plus malade que je n'en avais conscience.

— Tiens, des serviettes en papier, offrit Domino.

Je crus qu'il me demandait de nettoyer, et j'allais protester que je n'avais pas fait de saletés quand Nicky posa quelque chose de froid dans ma nuque. Je sursautai violemment, mais cela me fit du bien.

— Désolée, réussis-je à articuler.

— Pourquoi ? demanda Domino.

Nicky, lui, n'eut pas besoin de poser la question. Il savait déjà, un peu parce qu'il était ma Fiancée, et un peu parce qu'il comprenait combien je déteste toute faiblesse.

Je tirai maladroitement sur le papier toilette, et Nicky se pencha pour m'aider.

— C'est bon, aboyai-je. (Je me ressaisis aussitôt). Excuse-moi. Je m'essuyai la bouche.

— Tu veux que je te laisse ?

— Non, répondis-je automatiquement.

Et une toute petite partie de moi se demanda si c'était vrai. N'avais-je pas pensé que je voulais être seule quelques secondes avant d'atteindre les toilettes ?

Nicky me lâcha les cheveux et se détourna pour sortir du box. Je tendis une main afin de le retenir par sa jambe de pantalon.

— S'il te plaît. Laisse-moi juste une minute. Je ne voulais pas te crier après, et je ne veux pas que tu t'en ailles. Merci de prendre soin de moi.

— Tu dis ce qu'il faut, mais je sens tes véritables émotions, tu te souviens ? Tu es irritée, fâchée, même.

— Mais pas contre toi, dis-je en agrippant les plis de son jean.

Il est toujours obligé de prendre des coupes amples, parce que les muscles de ses cuisses ne tiennent pas dans les coupes moulantes.

— Je ne suis pas la cause de ta colère, ce qui ne signifie pas que tu ne la passeras pas sur moi, répliqua-t-il sur un ton bizarre, mais qui ne me disait rien de bon.

— S'il te plaît, répétais-je. Ne laisse pas mes problèmes et les tiens creuser un fossé entre nous. J'ai juste besoin d'un peu de temps pour comprendre ce qui se passe dans ma tête.

— D'accord, acquiesça-t-il, mais prudemment, comme s'il n'avait pas confiance en moi.

Il était grand et baraqué, plus costaud et meilleur combattant que la plupart de mes autres gardes du corps, mais si j'avais eu un comportement abusif envers lui, il n'aurait rien pu y faire. Les Fiancées sont incapables de se rebiffer contre leur Maître. Nicky est forcé de me rendre heureuse, parce que, si je suis malheureuse, il l'est aussi. Je me demandai si notre relation n'était pas similaire à celle qu'il avait autrefois avec sa mère – et aussitôt je regrettai d'avoir pensé ça. C'était trop troublant et trop... malsain.

Pourquoi je me prenais autant la tête ? Qu'est-ce qui clochait chez moi ? Soudain, je me rendis compte que c'était ce que je faisais tout le temps autrefois : je remettais en cause des relations parfaitement fonctionnelles jusqu'à ce qu'elles finissent par se casser ; Alors, je pouvais dire : « Tu vois ? Je savais bien que ça ne marcherait pas. » Eh merde ! Qu'est-ce qui, dans cette affaire et dans les dernières minutes avant mon haut-le-cœur, m'avait renvoyée à de si mauvaises habitudes ?

Je jetai le papier dans les toilettes et tirai la chasse, qui emporta les restes de mon déjeuner. Puis je lâchai la jambe de pantalon de Nicky et lui tendis ma main. Je n'avais pas besoin d'aide pour me relever, mais c'était une façon de m'excuser et de lui faire savoir combien j'appréciais son soutien – combien je l'appréciais, lui.

Il me toisa avec une expression arrogante, indéchiffrable. Le regard de son œil bleu était dur et hostile. Je n'étais pas la seule que les dernières minutes avaient remuée et renvoyée à ses anciens travers.

Un instant, je crus qu'il ne céderait pas et que ce bref accès de négligence avait gâché quelque chose de précieux entre nous.

— Tu n'as qu'à me dire de prendre ta main et de t'aider à te mettre debout. Tu sais très bien que je serai forcé de t'obéir.

— Je ne veux pas que tu le fasses par obligation ; je veux que tu le fasses par envie.

Une expression presque douloureuse passa sur son visage.

— Pourquoi tu me laisses toujours le choix, Anita ? Tu n'es pas obligée.

— C'est peut-être justement pour ça que je te le laisse.

— C'est idiot, protesta-t-il.

Mais il prit ma main et m'aida à me mettre debout tout en reculant hors du box, jusque dans la partie commune des toilettes. Il ne me quittait pas des yeux, comme s'il n'arrivait pas à comprendre qui j'étais et comment je fonctionnais.

— J'ai l'impression d'avoir raté un truc, commenta Domino. Vous venez de vous disputer, ou quoi ?

— Presque, répondis-je.

— Comment te sens-tu ? demanda Nicky.

— Ça va mieux maintenant.

— Je ne t'avais jamais vu gerber comme ça, dit Domino.

Je haussai les épaules. Nicky et moi nous tenions toujours la main comme si nous avions peur de nous lâcher.

— Avant, je vomissais souvent sur les scènes de crime.

— Tu n'arrêtes pas de dire ça, mais aucun de nous ne t'a jamais vue faire, déclara Nicky.

— Et ce n'était pas une scène de crime, ajouta Domino. Qu'est-ce qui t'a rendue malade ?

— J'ai senti l'odeur de décomposition qui émanait de la chambre du père de Micah, et ça m'a rappelé la nuit dernière.

— La nuit dernière, l'odeur n'a pas eu l'air de te gêner, fit remarquer Nicky.

— Parce que je l'ai bien caché, c'est tout.

Il me pressa la main avec un petit sourire.

— Elle nous a tous gênés, mais pas à ce point.

— Je ne comprends vraiment pas pourquoi j'ai vomi maintenant.

Il m'attira vers lui. Il me dévisageait toujours, non plus avec dureté ou arrogance, mais comme s'il réfléchissait à une question difficile.

— Quoi ?

Il secoua la tête.

— Tu manques peut-être de sommeil.

— Toujours, pendant une affaire.

Domino m'offrit une pastille de menthe.

— Tu trimalles des bonbons avec tes munitions ? m'étonnai-je.

— Nous sommes des lycanthropes, Anita. Il nous arrive de bouffer des trucs que les humains préfèrent ne pas sentir dans notre haleine.

Je pris la pastille de menthe et, tout en la faisant rouler dans ma bouche, répliquai :

— Mais vous ne faites ça que sous votre forme animale. Une fois que vous reprenez votre forme humaine, vous n'avez plus la même bouche.

— Tu crois ?

Je réfléchis, les sourcils froncés.

— Ouais.

— Disons que c'est une précaution.

Je pressai les doigts de Nicky, puis les lâchai pour me diriger vers les lavabos et me rincer les mains. Tout en regardant le lion-garou dans le miroir, je demandai :

— Et toi, tu te balades avec des pastilles de menthe ?

— Non. Les tigres des clans sont des chochottes. Pas les lions.

— Je suppose qu'après avoir mangé de la viande crue vous vous léchez mutuellement le museau pour nettoyer les trucs qui ont coulé, lança Domino.

— Tout à fait.

Le tigre noir et blanc leva les yeux au ciel comme s'il avait l'habitude que Nicky se vante d'être plus coriace que tous les autres métamorphes de mon entourage.

— Je sais, je sais, seule la société des hyènes-garous est plus impitoyable que celle des lions, et les tigres sont des mauviettes à côté de vous.

— Pas à St. Louis, non, contra Nicky.

— Comment ça ? demandai-je en me séchant les mains.

— Je ne sais pas exactement pourquoi c'est Narcisse qui dirige le clan de hyènes local, mais il a bien foutu en l'air leurs normes habituelles.

— Que veux-tu dire ?

— Les hyènes ne sont pas meilleures combattantes que les lions, mais elles se brutalisent entre elles à un degré bien supérieur.

Je me dirigeai vers la porte en pensant à certaines des « salles de jeux » que j'avais vues au *Narcisse enchaîné*. Les lycanthropes peuvent guérir presque toutes les blessures qui n'ont pas été causées par de l'argent ou du feu ; autrement dit, celles qui sont amatrices de BDSM peuvent supporter des choses auxquelles des humains ordinaires ne survivraient pas.

— Je ne parle pas de bondage, précisa Nicky. Je parle du fait qu'elles se battent juste pour se battre, et que ces bagarres spontanées bouleversent parfois la structure de tout le clan. Les autres groupes animaux ont mis au point des rituels pour les combats de domination. Une simple bagarre qui dérape ne change pas grand-chose, parce que, si ce n'est pas un duel officiel, le reste du groupe peut intervenir en choisissant son camp. De plus, dans certains groupes, les bagarres informelles ne comptent pas, même si elles font des victimes.

— Vraiment ?

Nicky ouvrit la porte des toilettes et vérifia que la voie était libre avant de me laisser le suivre dans le couloir. Ce fut Domino qui répondit :

— Je ne connais pas le fonctionnement de tous les groupes animaux, mais si quelqu'un tuait la Reine Bibiana à Las Vegas hors

d'un combat rituel, il mourrait avec elle. Son garde du corps, son fils ou son mari y veilleraient.

Je songeai à Bibiana, aussi petite et menue que moi, mais toute blanche et très distinguée. Du point de vue métaphysique, elle est horriblement puissante, mais je n'avais pas pensé qu'elle puisse avoir à se défendre en combat rituel.

— J'ai du mal à imaginer Bibiana en train de se battre en duel, avouai-je.

— Le clan des tigres blancs autorise sa Reine à choisir un champion si c'est une assez bonne souveraine pour que nous n'ayons pas envie de la perdre.

Nicky s'était placé un demi pas devant moi, et Domino un demi pas derrière. En temps normal, on évite cette formation pendant que je porte mon insigne. J'aurais peut-être protesté si je n'avais pas eu une autre question à poser à Domino.

— Et si Bibiana n'était pas une bonne souveraine, et que le clan ne la soutenait pas ?

— Alors on procéderait à un vote et, si les refus étaient majoritaires, elle devrait se battre elle-même.

Nicky nous regarda par-dessus son épaule.

— C'est un bon moyen d'assassiner un chef sans devoir se salir les mains, non ?

— C'est... un bon moyen de répartir la culpabilité, reformula Domino comme s'il n'y voyait aucune objection morale.

— Si tu veux éliminer notre chef, tu le tues en combat singulier. Il n'y a pas de substitution possible dans notre culture, déclara Nicky.

— Bien sûr que non, parce que les lions sont tellement formidables, railla Domino.

Nicky lui jeta un coup d'œil hostile.

— C'est l'un des problèmes principaux de la *Coalition*, Anita. Nous sommes des animaux différents, qui proviennent de cultures différentes, avec des règles très différentes. Difficile de nous unir alors que nous n'arrivons même pas à nous mettre d'accord sur la façon de désigner un chef.

— Micah s'adapte aux groupes auxquels il rend visite, fit remarquer Domino.

— Je ne l'ai encore jamais accompagné dans un de ses déplacements.

— Je ne crois pas qu'il se soit déjà colleté avec des lions.

Je trouvai cette tournure de phrase bizarre. Nous franchîmes l'angle du couloir et arrivâmes en vue de la chambre de Rush Callahan, devant laquelle des flics montaient toujours la garde, mais je cessai de marcher.

— Comment ça, « se soit déjà colleté » ?

Domino prit une expression aussi neutre que possible, une expression vide de garde du corps, avec juste une touche de colère intimidante sur les bords. Son énergie me picota la peau. Il avait perdu le contrôle de sa bête, ce qui signifiait que ma question le stressait.

Je me tournai vers lui. Nicky se planta derrière moi, un peu sur le côté de façon à pouvoir nous observer tout en surveillant le reste du couloir. Ça ne me plaisait pas qu'il cherche à me protéger aussi ostensiblement pendant que je bossais, mais je laissai filer, parce que la nervosité de Domino ne me disait rien qui vaille.

— Je t'ai posé une question, Domino, dis-je doucement, mais sur un ton indiquant que j'étais à deux doigts de me foutre en pétard.

Il jeta un coup d'œil à Nicky derrière moi.

— Ne regarde pas Nicky. Regarde-moi, et réponds à ma question, exigeai-je.

— Je ne suis pas ta Fiancée, Anita. Je ne suis que l'un de tes tigres à appeler, et le lien qui m'attache à toi est moins étroit que la moyenne, parce que tu avais déjà un tigre blanc quand on s'est rencontrés et que tu t'es contentée de lier ma moitié noire. Rien ne me force à t'obéir.

En colère, il prenait ses distances avec moi comme au début de notre relation – une chose qu'il avait pourtant cessé de faire depuis un petit moment.

— Qu'est-ce qui m'empêche de demander plutôt à Nicky, dans ce cas ? Il sera forcé de me répondre.

Il n'est jamais parti en déplacement avec Micah.

— Donc il ne connaît pas la réponse, c'est ça ? insistai-je en scrutant les lunettes de soleil de Domino comme si je pouvais voir ses yeux au travers.

Ce n'était pas le cas, mais je savais que ça perturbait quand même les gens que je regardais ainsi fixement.

— Tout à fait, acquiesça Domino avec un tel mélange d'arrogance et de colère que je sentis son pouvoir pulser contre ma peau.

— Micah a de bonnes raisons de ne jamais emmener Nicky, Dem ou les autres gardes qui seraient incapables de me dissimuler un secret, pas vrai ? devinai-je.

— Ne fais pas ça maintenant, Anita. Pas alors que le père de Micah est mourant et qu'il vient juste de retrouver sa famille.

— Ne fais pas quoi ? Ne cherche pas à découvrir ce que vous m'avez tous caché jusqu'ici, lui y compris ?

Domino commença à fléchir et à étendre les doigts. Il ne serrait pas les poings ; on aurait plutôt dit un chat qui pétrissait quelque chose avec ses griffes – un signe d'anxiété aiguë chez tous les métamorphes félins. Il savait que je comprendrais la signification de

son geste, mais il le faisait quand même. Donc, soit il ne pouvait pas s'en empêcher, soit il avait tellement besoin de reprendre le contrôle qu'il se fichait que je le remarque. Cela me fit peur, parce que Domino a toujours très bien contrôlé sa bête. Pour qu'il soit aussi stressé, la réponse à ma question devait être encore pire que je ne l'imaginais.

— Seigneur ! Micah livre des combats de dominance pour amener les différents groupes animaux au sein de la *Coalition* ?

Domino secoua la tête et remua furieusement les doigts tout en luttant pour réprimer l'énergie brûlante qui semblait scintiller autour de lui. En tournant la tête sur le côté, je pouvais voir ses ondulations. C'était mauvais signe.

— Anita, intervint Nicky. Après ce qui s'est passé avec Ares, s'il perd les pédales ici, les flics le descendront.

Je tentai de me calmer, mais je ne pensais qu'à une chose, au nombre de fois où Micah s'était déplacé pour rencontrer d'autres groupes animaux. Personne ne pouvait remporter autant de combats sans jamais rapporter la moindre blessure. Et puis Micah n'était pas assez costaud physiquement. Sa capacité à diriger ne se fondait pas là-dessus ; elle reposait sur son charisme et sur son talent pour la communication.

— Calme-toi, Domino, ordonnai-je. Je ne veux pas te perdre bêtement.

Il se mordit la lèvre inférieure et secoua la tête comme si je venais de lui poser une autre question.

— Je vais laisser tomber pour le moment, parce que ta réaction est déjà une réponse en soi.

Il prit quelques grandes inspirations, et je le sentis ranger sa bête à l'intérieur d'une boîte métaphorique. Mes boucliers fonctionnaient désormais assez bien pour que je l'aie perçue seulement comme de la chaleur, et pour qu'elle n'ait pas réveillée mes propres tigresses. Je m'améliorais. Nous nous améliorions tous. J'aurais juste voulu savoir à quel point Micah était devenu meilleur menteur.

D'une voix très basse et sur un ton très prudent, comme si le simple fait de parler menaçait son contrôle. Domino finit par dire :

— Je te jure que Micah ne se bat pas chaque fois qu'il part en déplacement. La plupart du temps, il se contente d'employer la diplomatie et... d'autres méthodes douces.

— Quelles autres méthodes douces ? demandai-je.

De nouveau, cette chaleur pareille à une fièvre sur ma peau.

— Laissons ça de côté, Anita, dit Nicky en se déplaçant pour masquer Domino à la vue des flics.

Je comptai lentement jusqu'à dix, mais comme je ne pouvais pas respirer profondément, cela ne me calma pas autant que d'habitude.

— Je ne te poserai plus de questions pour le moment, Domino.

Promis.

Même si je ne voyais rien au-delà de la grande silhouette de Nicky, je sentis un autre métamorphe approcher, son énergie soufflant sur ma peau tel un vent chaud. Cette fois, mes bêtes s'agitèrent en moi. En pensée, je vis ma hyène se dresser et se secouer comme le gros chien auquel elle ressemblait. Elle se mit à trotter le long d'un chemin baigné de soleil – d'habitude, il était plongé dans l'ombre. De hautes herbes jaunâtres apparurent sur les côtés pour encadrer son étrange course bancale. Elle se mouvait maladroitement comparée aux grands félins ou à ma louve, mais elle approchait quand même, et si je ne l'arrêtais pas très vite elle tenterait de jaillir de mon corps.

Hélas ! J'étais en colère, et la colère complique toujours la maîtrise de soi. Et puis j'avais peur, parce que Micah n'était pas plus baraqué que moi et qu'entre deux combattants aussi bien entraînés l'un que l'autre la taille compte. La pensée de mon Nimir-Raj affrontant quelqu'un d'aussi costaud que Nicky ou Dem me glaçait le sang. Perplexe, ma hyène gémit et s'assit au milieu du chemin pour me regarder avec ses yeux d'un brun étrange, un brun presque humain malgré ses pupilles fendues comme celles d'un félin.

— Contrôle-toi, dit doucement Nicky.

Je fermai les yeux et essayai. Je cherchai à me centrer, à me stabiliser, mais Micah était mon centre et ma stabilité, et je venais juste de découvrir qu'il risquait sa vie depuis plusieurs années sans que je sois au courant.

Je me sentais idiot. Avais-je vraiment cru que la diplomatie seule avait convaincu tous ces groupes animaux de rejoindre notre *Coalition* ? Oui, je l'avais cru. J'avais foi dans le pouvoir de persuasion de Micah, en ses capacités à diriger, à manipuler, à négocier et à convaincre. Je savais même qu'il avait couché avec certaines femelles métamorphes pour conclure un accord, ou pour se faire des alliées qui l'aideraient à persuader les chefs de groupes. C'est probablement ce que Domino entendait par « méthodes douces ». Micah m'en avait parlé, parce qu'il ne voulait pas que je l'apprenne par quelqu'un d'autre.

Mais les rares fois où il était rentré à St. Louis blessé, ou avec des gardes blessés, il m'avait juste dit que la situation avait quelque peu dérapé avant qu'il ne réussisse à convaincre ses interlocuteurs. Lui était-il déjà arrivé de revenir bredouille ? Non, jamais. Il avait toujours obtenu que le groupe concerné rejoigne la *Coalition*.

J'étais redevenue calme, mais à la façon d'un lac dont la surface ne reste plane que jusqu'à ce qu'une brise l'effleure de nouveau. Je rouvris les yeux.

— Ça va aller ? demanda Nicky.

Je hochai la tête. Il fit un pas sur le côté, révélant un homme à la

peau couleur café au lait et aux cheveux frisés coupés court sur les côtés mais long sur le dessus – un peu comme ceux de Domino, à cela près que les siens étaient assez épais pour que sa brosse ait l'air carrée, tel le dessus d'une haie fraîchement taillée.

Socrate avait les yeux bruns, mais d'un brun parfaitement humain, contrairement à ceux de la hyène assise à l'intérieur de ma tête. Celle-ci renifla l'air et partit d'un rire glaçant qui hérissa les poils sur mes avant-bras. Un instant, je me demandai si j'avais hurlé avec ma gorge humaine, mais il ne me semblait pas.

Socrate se frotta les bras sous sa veste de costard, me laissant apercevoir le flingue qu'il portait à la taille. C'est un ancien flic qui a été blessé pendant une descente sur la planque d'un gang qui utilisait des hyènes-garous comme exécuteurs. Il s'est conduit en héros ; les meneurs ont été arrêtés, mais il a perdu son insigne et le boulot qu'il adorait.

— Quand as-tu acquis ma bête ? chuchota-t-il.

— Quand une balle a traversé Ares avant de terminer sa course dans mon flanc.

— En principe, elle ne devrait pas se manifester avant la prochaine pleine lune, dans deux semaines. Pourtant, je la sens déjà sur toi.

— Je suis précoce.

— Ça, ou autre chose, dit-il en se frottant de nouveau les bras.

— Il t'arrive de partir en déplacement avec Micah, pas vrai ?

— Pourquoi tu me poses cette question, Anita ? Tu sais bien que oui.

Je le dévisageai sans répondre. Il jeta un coup d'œil à Domino, un coup d'œil coléreux qui semblait dire : « Comment as-tu pu être aussi con ? », accompagné d'un léger haussement de sourcils et d'une inclinaison de tête sur le côté.

Le pouvoir de Domino flamboya de nouveau.

— Je n'ai rien dit.

Socrate garda le silence, mais tout dans sa posture et son expression répliqua qu'il ne croyait pas le tigre noir et blanc.

— Tu pensais vraiment que je ne pigerai jamais ? lançai-je.

Il reporta son attention sur moi.

— Comme j'ignore ce que tu crois avoir pigé, je ne peux pas te répondre.

— Ne me mens pas. Socrate. Plus maintenant.

Gonzales se dirigeait vers nous, et comme je le regardais, Socrate tourna également la tête vers lui. Tous les flics nous observaient. Je laissais mes émotions interférer avec mon travail, et même avec mon bon sens. Les flics sont des gens curieux, surtout à propos de toute personne dont leur vie pourrait dépendre prochainement. Le fait qu'on

se dispute entre nous ne risquait pas de leur inspirer confiance.

— Un problème, Anita ? s'enquit Gonzales.

Si je répondais par la négative, il saurait que je mentais, mais...

— Non, dis-je très fermement.

Une fois, j'ai fait pleurer une serveuse avec ce simple petit mot. Gonzales ne se mit pas à pleurer – il était plus coriace que ça –, mais il comprit qu'il était inutile d'insister. Et cette fois j'avais fait exprès de mettre autant de force dans ma voix, parce que je ne voulais vraiment pas qu'il me pose de questions. Il me dévisagea.

— D'accord. Comment vous sentez-vous ? Vous êtes un peu verdâtre.

— Disons que je regrette de ne pas m'être contentée d'un truc liquide pour déjeuner.

Il gloussa, mais sans se départir d'une certaine méfiance, et jeta un coup d'œil aux autres hommes avant de reporter son attention sur moi. Son regard me disait clairement que j'étais une sale petite menteuse et qu'il ne me croyait pas un instant. Qu'il ne croyait pas quoi, me demandez-vous ? Il avait sans doute plus de trente ans de service dans la police. Il ne croyait probablement rien de ce qu'on lui disait.

— Je croyais que vous étiez une dure à cuire, Blake, lança une voix masculine plus loin dans le couloir. Mais on vient juste de me dire que vous aviez dégueulé sans raison.

C'était Travers, venu pour apporter son soutien moral au shérif Callahan et pour continuer à m'emmerder royalement.

— C'est quoi votre problème, Travers ? répliquai-je d'une voix aussi forte que la sienne en raison de la distance qui nous séparait.

— Mon problème ? C'est vous, vous et vos... hommes, répondit-il en se dirigeant vers nous.

Je contournai Gonzales pour me porter à sa rencontre.

— Anita, dit Socrate. Ne...

Je me retournai et braquai un doigt accusateur vers lui.

— Ne t'avise surtout pas de me dire ce que je dois faire.

Nicky me rattrapa.

— Et tu comptes faire quoi ?

Je pris conscience que Travers cherchait la bagarre, et moi aussi. Je m'arrêtai au milieu du couloir.

— Merde !

Nicky me sourit. Mais Travers, lui, n'avait pas d'ange gardien pour le raisonner. C'était juste un grand type baraqué qui attendait que la personne d'en face frappe la première pour pouvoir riposter. Son langage corporel hurlait : « Filez-moi une excuse ! ».

— Pourquoi souriez-vous ? demanda-t-il, non pas à moi, mais à Nicky.

Travers n'était pas un bleu. Il aurait dû comprendre le regard que lui jeta le lion-garou. Au lieu de ça, il se hérissa et serra les poings. Nicky avança un pied pour pouvoir pivoter dans l'élan de son coup. Je fis un pas pour m'interposer entre les deux hommes.

— Anita.

— C'est bon, Nicky.

— Non, ce n'est pas bon, Nicky, dit Travers en me singeant d'une manière très peu flatteuse.

— Travers, on ne va pas vous laisser nous provoquer cette fois.

— Quand vous donnez un coup de pied à un chien, il vous mord. C'est systématique. Il ne peut pas s'en empêcher.

— Mes hommes ne sont pas des chiens, Travers. Rien d'aussi domestiqué.

— Pourtant, vous leur avez bien appris le « cou-couche, panier ».

— Comment se fait-il que tout le monde ici emploie des expressions aussi ringardes ? me demandai-je à voix haute.

Travers s'était arrêté face à nous, les poings toujours serrés et les bras vibrants de colère. Il voulait – non, il avait besoin de frapper quelque chose.

— Tu te planques toujours derrière ta copine, Nicky ?

— Non, répondit l'intéressé aussi fermement que moi un peu plus tôt, et sans laisser davantage de place pour une discussion.

Il voulut faire un pas vers Travers, mais je refusai de bouger. Je baissai légèrement mes boucliers, juste assez pour pouvoir aspirer la colère de Travers quand je lui toucherais le bras. La capacité à me nourrir de sexe est un pouvoir qui me vient de Jean-Claude, mais je peux aussi me nourrir de colère, et, ça, c'est un talent qui m'appartient en propre. Je me suis entraînée à ne pomper que ce qui risque de déborder, comme si j'ôtai la peau de crème sans toucher au lait inoffensif en dessous – parce que, si j'absorbais tout, les autres flics risquaient de remarquer quelque chose.

Travers fronça les sourcils et parut paumé l'espace d'une seconde. Puis il se rejeta en arrière, tenant son bras comme si je l'avais brûlé.

— Qu'est-ce que vous m'avez fait ?

— Pourquoi étiez-vous aussi furieux contre nous ? demandai-je à voix basse.

Il secoua la tête en se frottant le bras.

— Rendez-moi un service, Blake. La prochaine fois que je serai sur le point de mourir, ne me sauvez pas, et ne demandez pas non plus à un de vos vampires de s'en charger à votre place.

— Vous auriez préféré pourrir sur pied plutôt que de laisser Vérité aspirer le mal qui vous rongait ?

Il me dévisagea d'un regard douloureux.

— Oui, chuchota-t-il.

Et je sentis qu'il était sincère. Quelque chose dans la façon dont Vérité s'était nourri de lui l'avait perturbé assez profondément pour lui faire croire que la mort aurait été préférable.

J'ignore la tête que je faisais, mais soudain Travers se détourna et se dirigea vers les ascenseurs en tenant toujours son bras.

— Qu'est-ce que vous venez de lui faire ? interrogea Gonzales.

— J'ai juste calmé un peu sa colère, je vous jure.

— Est-ce qu'on se soucie de ce qui va lui arriver ? demanda Nicky.

— Comment ça ?

— Est-ce qu'on se soucie qu'il vive ou qu'il meure ?

— Vérité a risqué sa vie pour sauver celle de Travers, donc je préférerais que ça n'ait pas été pour rien.

— Alors, il vaudrait mieux le mettre sous surveillance préventive, lança Socrate derrière nous.

Je me tournai vers lui.

— Pourquoi ?

— Quand j'ai découvert que j'avais contracté la lycanthropie, et reçu une mention élogieuse pour mon courage juste avant qu'on me reprenne mon insigne, j'ai pensé à bouffer mon flingue. Je connais ce regard.

— Et toi, Nicky ?

— Si je n'avais pas eu mon frère et ma sœur à protéger, moi aussi, je l'aurais fait quand j'étais gamin.

Nicky venait de me dire qu'il avait envisagé de se suicider pendant son adolescence, voire avant – j'ignorais quel âge il avait quand les sévices avaient commencé. Je lui pris la main sans me soucier de ce que les autres flics penseraient. J'avais déjà vomi sans raison valable, ce qui me ferait perdre des points auprès d'eux. S'ils voulaient m'en enlever d'autres parce que je tenais la main de mon amant, je m'en fichais. A cet instant, il était plus important pour moi de reconforter Nicky que d'être considérée comme une dure à cuire.

Nicky baissa les yeux vers nos doigts entrelacés et sourit. Ce sourire valait bien toutes les mises en boîte que mon geste pourrait m'attirer.

— Pourquoi le fait que votre ami vampire lui a sauvé la vie pousserait Travers au suicide ? interrogea Gonzales, perplexe.

— Je ne sais pas, répondit Socrate, mais ça l'a complètement chamboulé.

La porte de la chambre s'ouvrit, et Micah sortit. Il n'avait pas les yeux cernés ; on aurait plutôt dit que le manque de sommeil avait usé la peau sous ses yeux, creusant ses orbites et lui donnant l'air épuisé. Je l'avais vu tenir plus longtemps que ça en ayant dormi beaucoup moins, et sans accuser autant le coup. Mais parfois le nombre d'heures

importe moins que leur contenu.

Quelques minutes plus tôt, j'étais furieuse contre Micah. Maintenant que je lisais autant de fatigue et de découragement dans ses beaux yeux vert-jaune, j'avais juste envie de le réconforter. Je lâchai la main de Nicky pour m'approcher de lui. Il parut d'abord presque surpris, puis, comme je l'enlaçais pour le serrer contre moi, il me rendit mon étreinte en enfouissant son visage dans mes cheveux.

Il prit une inspiration tremblante, et je sentis quelque chose de liquide et de chaud me couler dans le cou. Tout ce qui sort de notre corps reste chaud pendant une ou deux secondes avant que l'air ambiant ne le refroidisse. Rien d'autre ne trahissait le fait que Micah pleurait. Aucune secousse n'agitait ses épaules ; il était parfaitement immobile, et mes cheveux dissimulaient son visage. Moi seule sentais ses larmes tomber toutes chaudes sur ma peau, puis refroidir en coulant le long de mon cou.

Je le serrai dans mes bras et laissai ses larmes tracer leur sillon salé sur ma peau. Je ne pouvais pas me mettre en colère contre lui ; la seule chose que je pouvais faire pour le moment, c'était l'étreindre pour le réconforter. Ça semble dérisoire, mais parfois, quand vous traversez l'enfer, des bras qui vous serrent très fort peuvent faire toute la différence.

Chapitre 66

Gonzales raccompagna Béatrice en voiture après que les flics présents dans le couloir lui eurent assuré qu'ils la préviendraient au premier signe d'évolution. Elle nous embrassa, Micah et moi, pour nous dire au revoir, et partit sans s'excuser d'avoir craqué. A sa place, je me serais sentie obligée de le faire, mais c'est juste moi.

Socrate ramena Domino à l'hôtel pour qu'il puisse libérer son tigre au calme et sans se faire tirer dessus. Ça tombait bien, parce que, de son côté, Socrate tenait à mettre de la distance entre lui, moi et ma hyène intérieure récemment acquise. Comme il n'hésita pas à m'en informer :

— Tu as tendance à trouver ton animal à appeler très vite, et nous n'avons pas ce genre de relation.

— Je n'ai ce genre de relation avec aucune des hyènes.

— Dans ce cas, je te suggère de te tenir à l'écart de nous pour l'instant.

C'était un excellent conseil, et j'avais la ferme intention de le suivre. Je persuadai Micah de nous accompagner à la cafétéria de l'hôpital et, bien entendu, son dernier garde du corps nous suivit. C'était la première fois que je voyais Bram depuis que j'avais dû abattre Ares, son partenaire préféré, son ami proche et son pendant lumineux. Je ne savais pas quoi lui dire ; je ne savais même pas si j'étais censée lui dire quelque chose. Comme toujours en cas de doute dans ma vie privée, je décidai de ne rien faire. Si Bram abordait le sujet, j'improviserais ; s'il s'abstenait, je garderais le silence jusqu'à ce que j'aie décidé quoi faire – ou ne pas faire.

Nicky passa devant et Bram derrière. Au milieu, Micah et moi nous tenions la main – la droite pour lui et la gauche pour moi, afin que je puisse dégainer si nécessaire. C'est devenu un réflexe, surtout quand je suis en mission et armée jusqu'aux dents pour la chasse aux vampires. Je trouvais ça chouette que Micah s'en soit souvenu malgré sa détresse émotionnelle. Je l'aime pour tout un tas de raisons, mais une des plus importantes, c'est qu'il accepte sereinement cette partie de ma vie. Peut-être parce qu'il a grandi avec un père policier.

Nous choisîmes une table dans un coin pour avoir deux murs dans le dos et une vue dégagée sur pratiquement toute la cafétéria. Bram et Nicky s'installèrent à une table voisine de leur propre chef tels de bons gardes du corps qui tentent à la fois de vous protéger et de vous laisser un peu d'intimité. Ça me faisait tout drôle qu'ils se comportent de la même façon, comme s'ils avaient la même relation avec Micah et moi – alors que Nicky habite avec nous et fait sans cesse la navette entre

ma maison de Jefferson County et le *Cirque des Damnés*. Quand je ne suis pas avec Micah, Nathaniel ou Jean-Claude, c'est la personne qui se trouve le plus souvent près de moi. Il me semblait que ça aurait dû faire une différence, et en même temps j'avais besoin d'être seule avec Micah. Nous devrons avoir une discussion sérieuse. Mais avant ça, il fallait qu'il mange et qu'il boive quelque chose – de l'eau, ou peut-être du café.

Nous tournâmes nos chaises de façon à nous asseoir dos au mur, mais avec les jambes qui se touchaient légèrement. Micah n'avait pas lâché ma main. Il posa son front sur mon épaule, ce qui aurait été plus romantique sans mon gilet pare-balles, mais je bossais et j'avais un mandat d'exécution actif en poche. Et puis, la dernière fois que j'étais venue à l'hôpital, il y avait eu une fusillade.

Je caressai sa tresse française, et je sus que c'était Nathaniel qui l'avait coiffé avant de rentrer à l'hôtel, parce que ni Micah ni moi ne savons faire une tresse française et surtout pas sur nous-mêmes. Ce n'était pas aussi agréable que de caresser ses cheveux lâchés, mais ça éviterait que ces derniers ne le gênent. Micah leva la tête, et mon regard plongea dans le sien. Je dis souvent que ses yeux sont verts et doré, mais ça ne suffit pas à exprimer leur beauté stupéfiante. Ils ont un anneau vert autour des pupilles, et après ça ils deviennent jaunes. La proportion des deux couleurs varie selon que ses pupilles sont dilatées ou pas, et, dans la pénombre, le vert semble presque gris, mais pour le moment il avait la teinte des bourgeons au printemps tandis que le jaune était celui des feuilles d'orme en automne, comme si Micah portait à la fois le renouveau et le déclin dans ses yeux.

C'était une vision d'autant plus frappante qu'elle contrastait avec sa peau naturellement mate – qui le devient bien davantage en été. Micah bronze autant que Richard Zeeman, notre Roi-loup, mais Richard a des ancêtres amérindiens. Une fois, j'ai demandé à Micah s'il avait du sang amérindien ou peut-être hispanique, et il m'a juste répondu que non. Je trouvais intéressant qu'il ne lui soit jamais venu à l'idée de m'expliquer son héritage mélangé. Ou bien il ne le considérait pas ainsi, ou bien il supposait que ça ne ferait pas de différence pour nous.

— Je ne sais pas comment faire, Anita, lâcha-t-il enfin.

— Comment faire quoi ? demandai-je gentiment.

— Retrouver mon père après tout ce temps, et le perdre dans la foulée.

C'était du Micah tout craché : il ne tournait pas autour du pot ; il n'hésitait pas, il ne cherchait pas à éluder la question. Il allait droit au but, sans rien dissimuler. Puis je me rendis compte que je me trompais. Il me cachait quelque chose de très important depuis presque trois ans que nous vivions ensemble.

— Qu'y a-t-il ? Tu fais une drôle de tête.

Je me forçai à sourire.

— Avec tout ce qui s'est passé depuis notre arrivée, rien d'étonnant à ce que je sois un peu perturbée, non ?

Il me rendit mon sourire.

— Pas faux. Donc, je me fais des idées en pensant que quelque chose te contrarie ?

Je soupirai. Inconsciemment, j'avais décidé de ne pas aborder la question des combats de dominance jusqu'à ce qu'on soit rentrés chez nous. Je ne voulais pas frapper Micah alors qu'il était déjà à terre, comme le disait clairement la douleur dans ses yeux lorsqu'il était sorti de la chambre de son père.

Mais j'avais attendu trop longtemps pour répondre. Je suis capable de mentir, mais rarement à mon Nimir-Raj. S'il avait réussi à me cacher un secret aussi important pendant toutes ces années, je me demandais bien quelles autres choses il avait pu me dissimuler. Et je détestais penser ça, mais je détestais encore plus l'idée de lui en parler pendant qu'il allait si mal.

— Je t'aime, commençai-je.

— Moi aussi, mais ça ressemble au prémice d'une discussion pénible.

— Tu me connais trop bien.

— On est fiancés. C'est normal qu'on se connaisse bien, non ?

— Certes. Et, oui, j'étais sur le point de lancer une discussion pénible sur un sujet sans rapport aucun avec ta famille ou l'affaire du vampire renégat. Puis je t'ai vu et...

— ... et je me suis effondré, acheva-t-il à ma place.

— Je n'ai pas dit ça. Je trouve que tu t'en sors très bien étant donné les circonstances.

Il eut un petit sourire crispé.

— De quoi voulais-tu parler ?

— Ça pourrait déboucher sur une très grosse dispute, Micah.

Je préfère qu'on remette ça à plus tard.

— Tu seras capable d'attendre pour discuter d'un truc important ? J'acquiesçai.

— J'en suis la première surprise, mais oui.

Il pencha la tête sur le côté et me dévisagea.

— Est-ce que je penserai que c'est une bonne idée d'avoir attendu ?

— Je crois que oui.

Il plissa les yeux.

— Tu trouves ça bizarre si je te dis que je te trouve trop raisonnable et que ça me rend nerveux ?

Je ris.

— Non, je comprends très bien.

Cette fois, il me gratifia d'un vrai sourire.

— Dis-moi de quoi il s'agit, Anita, parce que maintenant je suis convaincu que c'est à propos de Van Cleef et de ces trucs pseudo-militaires dont nous a parlé mon père.

— Pas forcément « pseudo », mais... non, ce n'est pas ça.

Il me jeta un regard éloquent.

— Promis.

— Tu es obligée de me dire de quoi il s'agit maintenant, sinon, je vais penser au pire.

Ce fut mon tour de poser ma tête sur son épaule.

— J'essaie d'être raisonnable, Micah. Pour une fois, laisse-moi jouer l'adulte.

Il toucha mes cheveux et me leva la tête pour que je le regarde en face.

— Tu me fais peur.

— Eh merde ! qu'est-ce qu'on peut être têtus tous les deux.

— En effet. C'est l'une des choses qui m'ont plu chez toi dès le départ.

Je dévisageai Micah en lui tenant les mains. J'avais peur de lui parler, parce que, s'il avait pu me cacher un truc aussi énorme, il m'en cachait peut-être d'autres qui risquaient de faire exploser notre couple. Et en même temps j'avais peur de ne pas lui parler. Je sais, ça n'a aucun sens.

— Et j'ai aimé que ça te plaise, parce que la plupart des autres hommes de ma vie détestaient ça à l'époque.

— Alors, quel que soit le problème, on pourra le surmonter, Anita. On tient beaucoup trop l'un à l'autre pour laisser quoi que ce soit gâcher notre relation.

D'un côté, je le croyais, mais de l'autre je l'avais toujours cru, et ça ne l'avait pas empêché de me mentir. Oh, et puis merde !

— D'accord, tu l'auras voulu. Est-ce que tu te bats réellement contre les chefs des autres groupes animaux pour les forcer à rejoindre la *Coalition* ?

— Parfois, répondit-il très naturellement, comme si c'était un simple détail. Je voulus retirer mes mains des siennes, mais il refusa de les lâcher.

— Pourquoi es-tu fâchée contre moi ?

— Pourquoi je suis fâchée ? Pour l'amour de Dieu, Micah ! Tu pars en déplacement pour livrer des combats à mort, et tu n'as pas jugé bon de m'en informer ?

— Moins fort, m'enjoignit-il.

Je voulais crier plus fort, au contraire, mais il avait raison, je venais juste de dire en public qu'il commettait des meurtres aux yeux

de la loi humaine. Alors je baissai la voix et me penchai vers lui. Mais ce fut sur un ton toujours aussi furieux que je poursuivis :

— Comment as-tu pu me le cacher ?

Son visage se ferma. Micah ne se fâche pas souvent, mais quand il le fait sa colère peut être aussi dévastatrice que la mienne. Cette discussion allait mal se terminer.

— Je ne t'ai rien caché. Simplement, je ne t'en ai pas parlé.

— C'est la même chose, de quelque façon que tu le tournes.

Il lâcha mes mains.

— Est-ce que tu me préviens chaque fois que tu risques ta vie en tant que marshal fédéral ?

— Non, mais ce n'est pas pareil.

— Pourquoi ?

Je faillis dire : « Ce n'est pas pareil, point », mais ce n'était pas une réponse. J'ouvris la bouche pour expliquer la différence et aucun son n'en sortit. Je fronçai les sourcils.

— Je trouve ça très différent.

— Mais pourquoi ? insista Micah. Nous faisons tous les deux un boulot dangereux.

— Jusqu'ici, je ne savais pas que le tien l'était.

Il me dévisagea.

— Tu pensais que je faisais quoi pour amener les autres groupes animaux à rejoindre la *Coalition* ?

— Je pensais que tu les convainquais que ce serait bon pour eux. Que tu utilisais la diplomatie ; que tu faisais appel à leur logique.

— C'est le cas la plupart du temps. Mais tu connais assez de métamorphes pour savoir que certains groupes animaux sont sourds aux arguments rationnels.

— Si j'avais envisagé cette hypothèse, j'aurais supposé qu'un de tes gardes du corps se battait à ta place, de la même façon que la plupart des reines-tigres recourent à un champion.

— Je ne suis pas un tigre-garou, Anita. C'est toi qui les as tous liés à nous en les appelant.

— La magie et le sexe ont scellé notre alliance avec eux.

— Oui.

— Et dans le cas des autres groupes ? demandai-je d'une voix douce.

— Tu sais que je couche avec certaines des femelles dominantes. J'acquiesçai.

— Et je ne peux pas m'en plaindre ; tu me partages avec tellement de monde !

Il sourit.

— Tu ne peux pas t'en plaindre, mais tu aimerais bien le faire quand même.

Je haussai les épaules.

— Ce serait injuste et puéril de ma part.

Son sourire s'élargit, et il me toucha la joue.

— Des tas de gens se montrent injustes envers leur autre moitié, Anita. Tu as la réputation d'être chiante et soupe au lait, mais honnêtement tu es l'une des femmes les plus pragmatiques que j'ai jamais connues.

— Et toi, tu es l'homme le plus pragmatique que j'ai jamais connu.

— La plupart des gens ne trouveraient pas ça très romantique.

Je souris.

— Un peu de pragmatisme et une certaine absence de sentimentalisme – c'est crucial dans notre vie.

— En effet, acquiesça Micah.

— Quand tu peux te faire représenter par un champion, tu le fais ?

— Oui.

Je faillis me sentir soulagée, puis je me rendis compte de ce que ça signifiait : il mettait en danger des gens qui étaient mes amis, voire davantage. Eh merde !

— Quoi encore ? demanda-t-il comme si mon expression m'avait trahie.

— Je viens juste de percuter que, du coup, tous les gens qui t'accompagnent dans tes déplacements risquent leur vie autant que toi. J'aurais dû le savoir.

— Tu veux dire que j'aurais dû t'en parler, ou que tu aurais dû deviner ?

— Les deux, peut-être. Je ne sais pas. Mais, Micah... tu fais le même gabarit que moi. La plupart des groupes animaux sont dirigés par le plus balèze, le plus vieux de leurs membres. Comment as-tu pu gagner autant de combats ? Je t'ai vu t'entraîner ; tu es doué, mais tu manques d'allonge – comme moi. Les gens plus grands que nous ont aussi des bras et des jambes plus longs ; ils peuvent nous frapper avant qu'on ne les atteigne, à moins qu'on ait un coup de bol ou qu'ils se débrouillent vraiment mal. Mais pour se hisser à la tête d'un groupe animal, il faut se débrouiller mieux que bien.

— D'habitude, je fais quelque chose de radical pendant qu'ils ne s'y attendent pas encore. Les léopards sont rapides, plus que les lions ou les tigres en règle générale. Je dois juste faire en sorte que mon premier coup compte.

— Tu veux dire, qu'il soit fatal.

— Oui, acquiesça Micah en me dévisageant. Ça te pose un problème ?

Il tuait des gens avec une certaine désinvolture depuis des années,

sans que je sois au courant. Cette dernière partie ne me plaisait pas beaucoup, mais je savais sans l'ombre d'un doute que, s'il ne les avait pas tués, c'est lui qui serait mort. Je le voulais vivant et près de moi bien davantage que je voulais m'accrocher à une vision idéale du monde.

— Non, je ne pense pas. Si quelque chose me gêne, c'est le fait qu'on débarque chez eux pour leur forcer la main.

— Tout a commencé par des invitations de groupes qui voulaient en apprendre davantage sur la *Coalition*. Ceux-là nous ont rejoints de leur plein gré. Puis, pour cette raison, ils se sont fait attaquer par d'autres groupes. Notre accord comprend une clause de non-agression entre les membres, la même que celle que le Conseil Vampirique impose aux vampires. Mais, contrairement à eux, les lycanthropes n'obéissent pas à une autorité centralisée depuis des siècles. Certains veulent garder leur indépendance, ou pensent juste que les lions valent mieux que les loups et refusent de faire partie d'un groupe mélangé.

— Les lions sont les plus agressifs. J'imagine que tu as réussi à emporter l'adhésion de la plupart des clans de hyènes en couchant avec leur matriarche ?

Micah eut un sourire grimaçant.

— Souvent, oui. Mais les membres de beaucoup d'autres groupes préfèrent coucher avec un animal identique au leur, et dans ces cas-là les gardes m'aident. Je n'aime pas le sexe aussi brutal que les hyènes – ou que les lions, d'ailleurs. Et certains de nos gardes ne sont que trop contents de donner un coup de main.

— Ou d'autre chose.

Il sourit.

— Quand le chef a la réputation d'être un très bon combattant et de ne jamais faire de quartier, il m'arrive de tuer des dominants inférieurs de son groupe parce qu'ils m'ont insulté. Selon les règles de la plupart des groupes animaux, le manque de respect envers un chef en visite peut déclencher une guerre, donc je suis tout à fait dans mon droit. Me voir utiliser mes griffes comme des crans d'arrêt déstabilise les autres métamorphes, et savoir que je suis prêt à tuer pour une insulte mineure ne présage rien de bon quant à ce que je pourrais faire au cours d'un combat officiel.

— Je sais que beaucoup d'alpha peuvent transformer partiellement leurs mains, mais tes griffes sortent vraiment comme des lames de cran d'arrêt. C'est propre et net, fini en un clin d'œil. Je n'ai jamais vu personne réussir ce truc mieux que toi.

— Merci.

— Donc, tu intimides les chefs pour les pousser à choisir la négociation plutôt que le combat.

— Ils n'ont pas peur de moi, si c'est ce que tu veux dire. Notre culture est différente de celle des humains ordinaires. Nous valorisons l'agressivité à un degré bien supérieur. Ce qui les fait changer d'avis, ce n'est pas que je sois prêt à tuer pour obtenir ce que je veux, c'est qu'ils savent que, s'ils se joignent à nous, je serai également prêt à tuer pour les protéger.

— Tu as dit que tu te faisais représenter par un champion quand tu pouvais. Qui, en général ?

— Bram et... Ares.

Un étau me comprima la poitrine.

— Ares ne pourra plus t'aider maintenant.

Je ne savais pas si je pleurais Ares pour lui-même, ou parce qu'il était l'une des personnes qui, sans que je le sache, avait contribué à garder Micah en vie. Je me sentais vraiment idiote de n'avoir pas pigé plus tôt. J'avais l'impression qu'ils me cachaient tous quelque chose. Micah me reprit les mains.

— Ne fais pas ça, Anita.

— Ne fais pas quoi ?

— Ne culpabilise pas à propos d'Ares. Tu as agi comme il le fallait.

J'acquiesçai.

— Si c'était à refaire, la seule chose que je changerais, c'est que je le tuerais la première fois qu'il me l'a demandé, avant qu'il ne se transforme. Si je n'avais pas hésité, les autres flics seraient toujours vivants et indemnes.

Micah me pressa les mains et m'attira vers lui en se penchant sur sa chaise. Il pressa ses lèvres sur les miennes et voulut mettre la langue, mais je m'écartai. Il fronça les sourcils.

— Qu'y a-t-il ? Je croyais qu'on ne se disputerait pas.

— J'ai vomi tout à l'heure. J'ai sucé une pastille de menthe après, mais, avant de te rouler un patin, il vaudrait sans doute mieux que je me lave les dents.

Il éclata de rire et me serra dans ses bras.

— Seigneur, je t'aime tellement !

Je ris aussi.

— Je t'aime plus.

Il s'écarta suffisamment pour me dévisager.

— Ils vendent des brosses à dents à la boutique du rez-de-chaussée.

— Tu veux m'embrasser à ce point ?

— Je veux t'embrasser autant que possible avant que tu doives retourner travailler.

— D'accord mais, avant ça, il faut que tu manges et que tu boives.

— Comment sais-tu que je n'ai rien avalé depuis hier ?

— Parce que ra mère ne l’a pas fait non plus, et que je pense que vous oubliez les bases tous les deux.

Le sourire de Micah se flétrit sur les bords.

— Je ne sais pas ce que Ty et elle deviendront sans papa. Je n’arrête pas de me demander comment je réagirais s’il arrivait quelque chose à Nathaniel.

Je le serrai contre moi, pressant ma joue sur la tresse que notre autre amoureux lui avait faite. Et soudain je songeai que je lui en voulais de ne pas avoir partagé certaines informations avec moi mais que, de la même façon, j’avais négligé de le tenir au courant d’une nouvelle importante.

— Tu te souviens, quand tu as dit que, si tu pouvais, tu nous épouserais tous les deux ?

Je le sentis hocher la tête au creux de mon épaule.

— Jean-Claude m’a demandée en mariage.

Il s’écarta de moi pour me dévisager, l’air stupéfait.

— Quand ?

— Hier, à l’hôpital

— Et tu as répondu quoi ?

— Oui.

Il se figea.

— C’est fantastique, dit-il prudemment.

— Je sais qu’il y aura beaucoup de détails à régler, mais si quelqu’un peut le faire...

Il acquiesça.

— C’est bien vous.

Je fronçai les sourcils.

— Je crois que tu ne m’as pas comprise. Jean-Claude et moi avons parlé d’une cérémonie de groupe, pas juste de lui et moi.

— C’est notre Maître, Anita. Même sans Nathaniel, il ne te laisserait jamais épouser quelqu’un d’autre.

— Je ne sais pas qui j’épouserai légalement, vu que j’ai droit à un seul mari, mais Jean-Claude et moi avons discuté d’un tas de choses. Par exemple, j’ai demandé si tout le monde aurait une alliance ou même une bague de fiançailles.

Micah me regarda avec un sourire hésitant.

— Et qu’a répondu Jean-Claude ?

— Qu’il ne connaissait pas les réponses à mes excellentes questions, mais que le simple fait que je ne dise pas non était plus qu’il n’en espérait, et qu’on trouverait bien un moyen de s’arranger.

— Il a dit ça, vraiment ?

— Oui, et aussi que, s’il avait pensé que j’accepterais, il aurait conspiré avec mes autres hommes pour faire de cette nuit la plus romantique de toute ma vie.

— Je l’imagine très bien dire ça, acquiesça Micah avec un sourire plus franc.

— Je lui ai demandé qui ferait partie du groupe et, au-delà de toi et Nathaniel, nous ne sommes certains pour personne.

— Qui avez-vous envisagé ?

Je soupirai.

— Je crains la réaction d’Asher si on le tient à l’écart.

— Il est hors de question que j’épouse Asher.

Je ris.

— Je sais. Pareil pour moi. Mais Jean-Claude voudra peut-être le faire. Je ne sais pas encore. Je n’ai pas eu beaucoup de temps pour y réfléchir. (Une pensée me traversa l’esprit, une autre nouvelle que je me devais d’annoncer à Micah). Quand j’ai dû laisser Nicky au sous-sol hier soir, et que je ne savais pas si je le reverrais vivant, je lui ai dit que je l’aimais.

Micah acquiesça.

— Nathaniel et moi, on se demandait combien de temps tu mettrais à t’en apercevoir.

Je me rembrunis.

— Tout le monde était au courant à part moi, c’est ça ?

— Tout le monde hormis Nicky, et peut-être Cynric.

Mes épaules s’affaissèrent.

— Je ne sais pas comment Cynric réagira à ce mariage de groupe.

— Très bien, s’il est impliqué dedans.

Je dévisageai Micah.

— Tu plaisantes, j’espère ?

— Pourquoi, parce qu’il est jeune ?

— Non, enfin, si, je veux dire... tu veux vraiment épouser Cynric ?

— Les deux seules personnes à qui je veux être marié, c’est toi et Nathaniel.

— Pourtant, tu vas dire oui à Jean-Claude. Pourquoi ?

— Parce que c’est notre Maître, que tu es sa servante humaine et qu’il me présente comme « Notre Micah ».

— Justement, tu en penses quoi ?

— Je ne suis pas fan, mais il doit sauver les apparences, ne pas donner l’impression que tu le cocufies avec nous tous. Le prestige est une notion très importante chez les vampires et les lycanthropes. La communauté surnaturelle doit penser que Jean-Claude passe en premier pour toi, sinon, ça compromettra la structure de pouvoir que nous avons tous travaillé si dur pour établir.

— C’est pour ça que ça ne te gêne pas que les autres vampires croient que tu es son amant ?

Il acquiesça.

— Je me fiche de ce qu'on pense de moi sur ce plan, et, de toute façon, je suis amoureux de Nathaniel. Ce n'est pas comme si je tenais à préserver une image d'hétéro.

Je laissai retomber mes bras et m'adossai à ma chaise. Micah garda ma main gauche dans la sienne pendant que nous nous dévisagions prudemment.

— Donc, toi, Nathaniel, Jean-Claude, moi et... qui d'autre ? demandai-je.

— Je ne sais pas.

— Tu es amoureux de quelqu'un d'autre ?

— Non, et toi ?

— Nicky. Et j'aime Cynric, mais je ne suis pas amoureuse de lui. Pareil pour Asher, ce qui est une bonne chose étant donné qu'il me forcera peut-être à le tuer un jour.

Micah me pressa la main.

— Je sais qu'il vaut mieux le ramener à la maison avant qu'il ne foute tout en l'air avec les hyènes-garous locales, mais je suis d'accord, il risque de nous forcer à le tuer.

J'acquiesçai, en proie à une inexplicable tristesse.

— Un mariage, ça devrait être un événement heureux plutôt qu'une source de complications, non ?

Micah rit.

— On parle d'une union à quatre personnes minimum. Comment veux-tu que ce soit simple ?

Je levai les yeux au ciel.

— D'accord, mettons que je n'ai rien dit.

— Autre chose. Si on le fait vraiment, Jean-Claude ou toi devez en parler à Richard avant qu'il ne l'apprenne de quelqu'un d'autre.

Je baissai la tête.

— Zut ! C'est juste mon ex.

— Un ex avec qui tu couches encore à l'occasion, parfois avec Jean-Claude et Asher, et qui domine Asher dans le donjon.

— Il ne couche pas avec eux.

— Tu veux dire qu'il n'a pas de contact génital avec eux, rectifia Micah.

Je le dévisageai

— Oui, c'est bien ce que je voulais dire, mais... je ne m'attendais pas à ce que tu le formules de façon aussi directe.

Il sourit.

— Si on veut vraiment faire ça, je pense qu'il est dans notre intérêt à tous de nous montrer directs.

— J'adorerais prétendre le contraire, mais j'aurais juste l'air idiote, donc, je vais m'abstenir.

— Je vais être franc : j'adorerais t'épouser légalement, et que

Nathaniel soit inclus dans la cérémonie, à titre de mari numéro un ou numéro deux. Mais Jean-Claude voudra être ton époux officiel.

— Pourquoi ?

— Premièrement, parce que son ego ne le laissera pas céder cette place à quelqu'un d'autre. C'est quelqu'un de raisonnable et de pragmatique, mais, comme tous les vieux vampires, il reste assez arrogant. Il est le premier Roi Vampire d'Amérique, et tu es sa reine.

— Je suis aussi la tienne.

— Oui, mais, au sein de la communauté surnaturelle, les métamorphes ont l'habitude de jouer les seconds couteaux par rapport aux vampires. Ils trouveront normal que Jean-Claude soit ton mari aux yeux de la loi. Et les vampires ont accepté l'idée que Jean-Claude te laisse coucher avec d'autres gens parce qu'il profite aussi de nous. Ils sont très rassurés par le fait qu'il a pris Envie comme Maîtresse régulière.

— Je ne peux pas coucher avec tout le monde tous les jours, et Jean-Claude préfère vraiment les femmes aux hommes, Asher excepté.

— Il se taperait volontiers Richard si ton Ulfric était d'accord.

— Ce qui ne risque pas d'arriver.

— Je sais.

— Une fois, tu m'as dit que tu croyais devoir coucher avec Jean-Claude pour devenir mon Roi-léopard, et que tu avais été soulagé de découvrir que ça n'était pas le cas, mais que tu étais prêt à le faire.

— J'étais prêt à tout pour sauver mes gens de Chimère, et coucher avec Jean-Claude n'est pas un sort pire que la mort, dit-il en souriant.

— Non, en effet, opinai-je en lui rendant son sourire.

— Je crois que je pourrais manger quelque chose maintenant.

— Super. Et moi, je vais essayer d'avaler une soupe.

— La lycanthropie nous protège contre tous les virus. Tu ne peux pas être malade.

Je ne voulais pas lui dire que c'était l'odeur de pourriture exhalée par son père qui m'avait rappelé la puanteur des cadavres en décomposition alors je répondis :

— J'ai dû manger un truc qui n'est pas passé au déjeuner.

Micah ne chercha pas plus loin. Et pour ce que j'en savais, c'était vrai.

Nous allâmes acheter à manger. Je voulus aussi prendre un café, mais l'odeur me souleva l'estomac, si bien que je me contentai d'une eau minérale et d'une soupe. Puis j'envoyai un texto à Edward pour lui demander comment il se sentait, parce que, s'il y avait un problème avec la bouffe, il serait forcément beaucoup plus affecté que moi sans lycanthropie pour le protéger. Mais il allait très bien.

J'avalai la moitié de mon bol de soupe avant d'en avoir assez. J'avais dit à Micah que je voulais interroger Henry Junior. Il se

dépêcha de finir son assiette pour pouvoir remonter avec moi et retourner au chevet de son père. Mais nous fîmes quand même un crochet par la boutique du rez-de-chaussée. Je me brossai rapidement les dents dans les toilettes avec mon nouveau kit de voyage, et, quand Micah m'embrassa pour me dire au revoir, ce fut le baiser le plus profond et le plus fougueux qu'on puisse envisager dans un couloir plein de flics.

Une fois de plus, ils nous taquinèrent à ce sujet.

— Les hôtels, c'est pas fait pour les chiens !

— Décidément, ces Callahan, quels grands séducteurs !

Puis Micah et Bram entrèrent dans la chambre de Rush, et Nicky et moi partîmes en quête du docteur de Henry Crawford Jr. Je voulais savoir si on avait trouvé des marques de crocs sur lui, ou une quelconque autre blessure. Il m'avait paru indemne, mais ça ne signifiait pas qu'il l'était. Toutes les blessures ne laissent pas forcément de traces visibles.

Chapitre 67

Henry Junior n'était pas grièvement blessé et, en temps normal, on ne l'aurait pas mis au même étage que Rush Callahan, mais lui donner une chambre près de celle du père de Micah permettait aux flics de surveiller les deux simultanément car, une fois qu'ils se sont choisis une victime, les vampires ont l'habitude de revenir pour terminer le boulot.

Les loups s'attaquent toujours à la bête la plus faible du troupeau, la plus facile à tuer. Mais bien qu'ils soient l'animal à appeler le plus courant des Maîtres vampires, ceux-ci ne pensent pas comme eux. Ils pensent plutôt comme des lions.

Les lions ne choisissent pas la bête la plus faible. Oh ! Ça peut leur arriver, et si une proie s'offre à eux ils ne la dédaignent pas. Il leur arrive aussi de faire fuir d'autres prédateurs pour s'emparer du gibier que ces derniers viennent de tuer ; ils peuvent même manger de la charogne, à l'occasion. Mais ils chassent comme certains humains entrent dans un bar le samedi soir, évaluent l'offre, sélectionnent la proie la plus appétissante et se disent : « Je vais me faire celle-là », puis déploient des trésors de séduction afin de ramener leur cible à la maison pour coucher avec.

Les lions, eux, choisissent le plus gros buffle, le plus costaud, ou l'antilope la plus rapide et la plus juteuse, et ils jettent toutes leurs forces dans la poursuite. Généralement, plus ils sont nombreux au sein de leur groupe (ce que les métamorphes appellent leur fierté), plus ils se montrent arrogants dans leur sélection. Les lions sont ce type ou cette nana persuadés d'être un don de Dieu au sexe opposé, et dont l'intérêt ne peut que vous flatter au point que vous leur céderez forcément. La plupart d'entre eux ne deviendront jamais des prédateurs, parce qu'ils sont beaux, sexy et que ça leur suffit généralement pour emballer. Mais les lions, les vrais lions, ne veulent pas coucher avec leur proie : ils veulent la bouffer. Et à moins que le buffle n'arrive à les semer au tout début de la poursuite, ou que les membres de son troupeau soient assez nombreux pour le protéger, les lions finiront par le mettre à genoux et par le dévorer. Du moins le tueront-ils avant ; avec leurs proies plus petites, ils ne se donnent pas toujours cette peine.

La plupart des humains ne sont pas d'assez « grosses » proies pour que les vampires les tuent tout de suite. Ils jouent avec eux, parfois parce qu'ils aiment ça, et parfois parce qu'ils ne sont pas encore décidés ; veulent-ils coucher avec nous, nous réduire en esclavage ou juste boire notre sang ? Henry Junior était toujours vivant. Toute la

question était de savoir ce que le Maître qui l'avait ensorcelé comptait faire de lui. Le voyait-il comme un amant potentiel, un serviteur ou un calice ? Il n'existait pas vraiment d'autres possibilités.

Comment pouvais-je penser ça, alors que Jean-Claude m'avait demandée en mariage quelques heures plus tôt ? C'est simple ; l'expérience m'a appris qu'une majorité écrasante de vampires considèrent les humains comme des proies. Je pense que c'est une façon de se distancer de nous d'un point de vue émotionnel, pour pouvoir boire notre sang. J'utilise la même tactique sur les scènes de crime : je me force à voir les victimes comme des corps, un morceau de viande froide plutôt qu'une personne. Avec une victime vivante, c'est plus dur, et les vampires ne peuvent pas se nourrir de cadavres.

Au sein de la communauté surnaturelle, certains me traitent de vampire vivante, mais si j'en suis une, je n'en ai pas encore l'attitude. Pour commencer, je n'aurais jamais choisi Henry Junior, qui mesurait un mètre quatre-vingt-dix-huit, ni son père, qui n'était pas beaucoup plus petit. J'avais rencontré le groupe de volontaires qui cherchaient les disparus dans les bois ; il comprenait plusieurs hommes qui auraient fait des cibles bien plus faciles que les Crawford. Pourquoi eux ? Pourquoi jeter son dévolu sur des buffles en présence de tant d'antilopes ?

Plusieurs de mes bêtes intérieures levèrent la tête vers moi – du moins, si quelque chose qui se trouve à l'intérieur de vous peut faire une chose pareille. Elles ne parlèrent pas comme parlent les humains, mais je les compris quand même. Parfois, vous vous lassez de bouffer de l'antilope, et si vous êtes assez balèze pour vous faire un buffle, pourquoi vous refuser ce plaisir ?

Jusqu'à ce qu'ils enlèvent les Crawford, les vampires s'étaient contentés de touristes, de familles avec des enfants, de randonneurs, de couples de personnes âgées qui vivaient isolées. Ils avaient juste profité des occasions faciles qui s'offraient à eux. Mais peut-être avaient-ils fini par apprendre à chasser et par décider de viser plus haut ?

Le sang prélevé sur le bas-ventre de Henry Junior avait été analysé. Il était humain et appartenait à un individu de sexe féminin. J'aurais parié que c'était celui de la vampire en garde à vue, mais seul le résultat des tests d'ADN pratiqués sur la salive des morsures qu'elle avait infligées à Travers pourrait le confirmer. Or, parce que les prisonniers avaient pris un avocat, nous ne pouvions prélever d'échantillons d'ADN qu'en présence de ce dernier, et pendant qu'ils étaient réveillés. À cause de la lycanthropie d'Ares, les docteurs avaient estimé qu'il serait trop dangereux de procéder à des tests sur son corps.

Ils devaient maintenir Henry Junior sous sédatifs la plupart du

temps, parce que, dès qu'il reprenait connaissance, le patient devenait hystérique. Ils ne pourraient pas le droguer éternellement, mais ils n'arrivaient pas non plus à comprendre ce qui clochait chez lui sur les plans mental et émotionnel. Oui, il avait subi un grave traumatisme et son père était mort, mais on aurait presque dit que, sans les sédatifs, il avait des hallucinations quand il était réveillé, et faisait d'horribles cauchemars quand il dormait. Or, il était un peu trop costaud pour que les infirmières tentent de le contrôler en cas de grande agitation

Le docteur Bill Aimes était grand et athlétique dans le genre « je fréquente assidûment la salle de sport ». Il avait des cheveux blonds coupés court et des lunettes à monture d'acier. Il ne voyait vraiment pas comment aider Henry Junior.

— Existe-t-il un pouvoir vampirique qui provoque des hallucinations et des terreurs nocturnes ? me demanda-t-il, perplexe.

— Certains vampires peuvent inspirer de la terreur à quelqu'un et s'en nourrir, comme une sorte de casse-croûte métaphysique, mais en général ils doivent se trouver tout près pour que ça marche.

— Pourraient-ils lui envoyer des visions effrayantes pour continuer à se nourrir de lui à distance ?

Je réfléchis.

— En temps normal, je dirais que non, mais ce renégat a déjà fait tant de choses que je pensais impossibles ! Je ne peux écarter complètement cette possibilité. En revanche, je peux vous dire que, si le patient était lié à un vampire, je devrais le sentir.

— Comment ça ?

— C'est difficile à expliquer, à moins que vous ne vous y connaissiez en capacités psychiques.

Il sourit et secoua la tête.

— Non, je suis le genre de personne qui ne se fie qu'aux preuves tangibles. Je ne crois même pas en Dieu, parce que je ne peux pas le mettre dans une éprouvette.

— Vous êtes athée ?

Il acquiesça.

Dans ce cas, vous ne pouvez pas utiliser d'objets saints contre des vampires, ou votre foi contre des entités démoniaques.

— Je n'ai jamais rencontré de démons.

— Vous ne croyez pas en eux ?

— Difficile, étant donné que je ne crois pas en Dieu.

— Et les anges ?

— Navré, mais non

— Je suis vraiment désolée, dis-je sans réfléchir.

— A propos de quoi ?

— Votre monde est si, limité, docteur Aimes. Je trouve ça triste. Et ça signifie que, si des vampires nous attaquent, vous devrez vous

planquer derrière nous, les croyants.

Il éclata de rire.

— Je me planquerai fièrement, et je continuerai à ne pas croire aux trucs qui brillent.

— Comme vous voudrez. En attendant, j'ai besoin de voir Henry Crawford. Je sentirai peut-être quelque chose d'utile.

— Je l'espère vraiment, parce qu'on dirait que chacun de ses cauchemars et de ses hallucinations constitue un nouveau traumatisme.

— Les terreurs nocturnes sont traumatisantes par définition, non ?

Aimes parut réfléchir et acquiesça.

— Je suppose, mais celles-là sont différentes. J'ai travaillé avec des patients qui souffraient de stress post-traumatique, et je les ai aidés à surmonter des souvenirs terribles. Tout ce que je peux vous dire, c'est que, cette fois, il s'agit de quelque chose de différent. Quoi ? Je rien ai pas la moindre idée.

— Les pouvoirs psychiques des vampires peuvent vraiment foutre la merde dans l'esprit de leurs victimes.

Il partit d'un petit rire.

— Je suppose que c'est vous, l'experte.

J'opinai, fis signe à Nicky de me suivre et allai voir Henry Crawford Junior.

Chapitre 68

Allongé, Henry Junior semblait plus petit que debout, et les blouses d'hôpital donnent toujours une apparence diminuée aux patients, mais rien de tout ça ne pouvait dissimuler le fait qu'il mesurait un mètre quatre-vingt-dix-huit et que ses épaules étaient presque assez larges pour toucher les rambardes métalliques de son lit. Qui aurait bien pu regarder un colosse pareil et penser : « *Lui, je vais me le faire, et je vais le bousiller complètement !* », alors que tous les autres membres du groupe de recherche étaient nettement moins imposants ?

— Je ne comprends pas, dis-je à Nicky. Pourquoi lui et son père ? Deux anciens militaires des forces spéciales, en excellente condition physique et culminant à plus d'un mètre quatre-vingts ? Tu as vu les autres volontaires ; si tu avais cherché une proie, est-ce que tu les aurais choisis, eux ?

— Aucun des vampires que nous avons rencontrés n'était un ancien militaire. Ils ont beau être morts-vivants, ça ne leur confère pas l'expérience dont ils manquaient de leur vivant.

— Tu veux dire qu'ils ne pouvaient pas juger qui était dangereux et qui ne l'était pas ?

— Pas aussi bien que toi ou moi.

— Mais quand même, ces deux types étaient maous ! Pas besoin de formation militaire pour le voir.

— C'est vrai.

— C'est comme si une fierté de lions s'attaquait à une girafe alors qu'il y a un troupeau de gazelles dans les parages.

— Mais un nombre suffisant de lions pourrait quand même venir à bout d'une girafe, et aurait besoin de cette quantité de viande pour se nourrir, parce qu'une antilope ne suffirait pas. Tu l'as dit toi-même, Anita. C'était le plus grand groupe de zombies mangeurs de chair que tu n'avais jamais vu.

— Ouais, mais ils n'ont pas bouffé leurs prisonniers. C'est comme si les lions avaient attrapé la girafe et n'y avaient pas touché. Pourquoi ?

— Ils en ont attrapé deux, et ils en ont bel et bien bouffé une, me rappela Nicky.

— Ils l'ont tuée, mais ils ne l'ont pas vraiment bouffée. Tu as vu leurs autres victimes ; il ne restait presque plus de chair sur leurs os. alors que Crawford père... Ils ont mangé de quoi le défigurer, mais pas assez pour que toute la fierté ait le ventre rempli de girafe. Ils se comportent comme des tueurs en série plutôt que comme des zombies.

— Certains vampires sont des tueurs en série.

— Exact, mais je ne pense pas qu'il s'agisse de ça. Je veux dire, techniquement, la plupart des vampires sont des tueurs en série, mais c'est parce qu'ils doivent se nourrir d'humains, pas parce qu'ils prennent plaisir à les tuer. Leur mobile est très différent.

— Le résultat reste le même pour leurs victimes.

— Les tueurs en série prennent un plaisir pervers à torturer ou à tuer d'une certaine façon. Les corps que nous avons trouvés dans cette cave étaient juste morts.

— La plupart d'entre eux avaient la gorge arrachée.

— J'avoue que je n'ai pas vu grand-chose, mais les plus proches de nous avaient le cou intact.

— Probablement parce qu'on leur avait crevé d'autres artères majeures.

— Probablement.

— D'après ce que tu m'as dit, les zombies auraient dû manger tout ce que leur estomac pouvait contenir, puis abandonner le reste, c'est bien ça ?

— D'habitude, c'est ainsi qu'ils procèdent, oui.

— Alors, pourquoi ceux-là se sont-ils contentés de tuer ces gens et de les stocker pour plus tard ?

Je dévisageai Nicky.

— Répète-moi ça.

— Ils les ont stockés comme des boîtes de conserve ou des bûches pour l'hiver.

— Moi, ça m'a fait penser aux photos des camps de concentration dans mes manuels d'histoire – tous ces corps entassés les uns sur les autres...

— Ils n'étaient pas entassés n'importe comment, Anita, mais en piles bien ordonnées. Quand on balance un grand nombre de corps juste pour s'en débarrasser, ça ne ressemble pas à ça.

Comment savait-il ça ? Mais ce fut une autre question que je choisis de lui poser.

— Alors, pourquoi les aurait-on... rangés ainsi ?

— Parce que c'était une réserve de nourriture.

— Les zombies, même les mangeurs de chair, ne font pas de provisions.

— Et les goules ?

— Si c'était une bande assez ancienne qui avait réussi à sévir pendant plusieurs années sans se faire repérer, elles récupéreraient les corps fraîchement ensevelis en creusant par-dessous pour que la tombe semble intacte vue de l'extérieur, et j'en ai parfois rencontré qui gardaient des corps dans une crypte pour les manger plus tard, mais c'est rare. Je ne connais que deux cas de goules aussi organisées. En

principe, elles ont un comportement quasi animal.

— Des tas d'animaux stockent de la nourriture pour plus tard, Anita. Ils la traînent en haut d'un arbre ou l'enfouissent sous des feuilles pour la dissimuler aux autres prédateurs, mais ils le font dans l'intention de la manger plus tard si elle est toujours là.

Je réfléchis. Nicky avait raison.

— D'accord. Considérons que nous avons affaire à un type nouveau de prédateurs. Pourquoi tant de corps ?

— Le groupe doit être plus nombreux que nous ne l'imaginons.

Je secouai la tête.

— Il n'y a pas tant de personnes disparues. Même si tu ajoutes les vampires et les zombies que nous avons déjà éliminés, ça ne fait pas assez de bouches à nourrir pour nécessiter une telle quantité de bouffe. Je sais que les corps ont brûlé et qu'on n'a pas pu les identifier, mais je suis certaine que c'était bien ceux des disparus.

— Combien faudrait-il qu'il y ait de zombies pour manger autant de corps ?

— Honnêtement, je n'en sais rien. Je n'arrive même pas à concevoir un groupe d'une telle taille.

— Des goules, alors. Cette réserve aurait pu en nourrir combien ?

Je tentai d'effectuer une approximation.

— La plus grosse bande de goules dont j'ai entendu parler comptait une centaine de membres et sévissait en Europe de l'Est. J'imagine qu'elle aurait eu besoin de telles réserves.

— Cela dit, les goules mangent même des corps en état de décomposition très avancée, pas vrai ?

— Oui.

— Et les zombies ?

— Non, ils préfèrent la viande fraîche.

— Donc, ou bien ces zombies ressemblent à des goules et auraient mangé les corps même très abîmés, ou bien... quoi ?

— Ou bien le Maître vampire anticipait un moment où il aurait besoin de plus de bouffe d'un coup.

— Parce qu'il compte fabriquer d'autres zombies.

— Beaucoup d'autres. Mais puisqu'on a fait cramer son épicerie macabre, avec quoi va-t-il les nourrir maintenant ?

Une voix s'éleva du lit, rauque comme si elle n'avait pas servi depuis longtemps.

— Nous. Nous.

Nous nous retournâmes. Henry Junior nous dévisageait de ses grands yeux bruns.

— Qui, « nous » ? demandai-je.

— Les gens, répondit-il.

Ses yeux s'écarrillèrent, et sa respiration s'accéléra.

— Quels gens ? insistai-je.

Il ouvrit grand la bouche et se mit à hurler :

— Seigneur, Seigneur, Seigneur !

Il s'assit dans son lit en essayant d'arracher les tubes et les câbles reliés à son corps.

Au même moment, ma croix s'embrasa. Je sortis mon flingue, parce que, quand elle se met à briller d'une lumière blanche presque aveuglante, ça veut dire qu'il y a un vampire dans les parages, et qu'il est en train de faire des choses très vilaines. Nicky dégaina aussi, un instant avant que le docteur Aimes ne fasse irruption dans la chambre en compagnie d'une infirmière blonde et menue.

— Que se passe-t-il ? demanda-t-il en se précipitant vers son patient, un bras levé pour se protéger les yeux.

— Il y a un vampire à proximité.

J'en avais connu qui étaient capables de se rendre invisibles même à mes yeux.

Le docteur et l'infirmière tentèrent d'immobiliser Henry Junior pour qu'il ne se fasse pas mal, mais c'est difficile de maîtriser un colosse pareil. J'aurais dit à Nicky de leur filer un coup de main si nous n'avions pas eu un problème plus urgent sur les bras.

— Fouille toute la pièce en rasant les murs, lui ordonnai-je. Surtout dans les coins.

— Tu crois qu'il est là depuis le début ?

— Je n'en sais rien. C'est ce que dit ma croix.

Nicky et moi fîmes le tour de la chambre, arme au poing et épaule raclant le mur, car être invisible ne vous rend pas moins solide. A défaut de voir le vampire, nous pourrions toujours le toucher. J'étais à moitié aveuglée par l'éclat de ma propre croix. J'envisageai de mettre mes lunettes de soleil, mais je ne voulais pas lâcher mon flingue fût-ce d'une main.

J'aperçus un mouvement du coin de l'œil. L'infirmière vola à travers la pièce. Henry poussait des hurlements de rage inarticulés et continuait à se débattre comme un possédé. D'autres infirmières accoururent pour aider à maîtriser le patient, et aussi des flics, mais leurs objets saints s'embrasèrent immédiatement eux aussi. Ils dégainèrent.

Ce fut l'adjoint Al qui demanda :

— Où est le vampire ?

Je lui expliquai ce que nous faisions, et nous nous retrouvâmes avec presque trop de gens en train de fouiller la chambre tandis que les soignants luttèrent pour immobiliser Henry Junior, qui les projetait contre les murs telles des poupées de chiffon. Nous finîmes d'explorer le périmètre de la chambre. Nicky s'était déjà occupé de la salle de bains avec un agent en uniforme, et avait rapporté qu'elle était vide.

Ma croix flamboyait toujours, et il n'y avait pas l'ombre d'un vampire dans la pièce.

— Il n'est pas là, Anita, me cria Nicky par-dessus les hurlements de Henry Junior.

— Il n'y a rien ni personne de suspect, ajouta Al.

Je levai les yeux vers le plafond. Certains vampires peuvent voler, mais pas pendant qu'ils sont invisibles. Faire les deux à la fois réclamerait trop de concentration. Si la pièce avait été plongée dans la pénombre, ça aurait peut-être été possible, mais avec les lumières allumées il faisait clair comme en plein jour.

— Alors, aidez-nous à maîtriser Henry, dis-je, indiquant le lit d'un signe du menton.

Nicky rengaina son flingue et obtempéra sans discuter, tout comme deux des officiers les plus balèzes. Dès qu'ils touchèrent le patient, leurs objets saints brillèrent encore plus fort, passant du blanc-bleu au blanc incandescent. Les hurlements de Henry Junior s'intensifièrent, et il faillit bien réussir à éjecter les deux officiers, mais l'un d'eux était presque aussi costaud que Nicky. À eux trois, ils parvinrent à le clouer au lit.

A travers l'éclat des objets saints, je vis le docteur Aimes brandir une seringue.

— Aimes, non ! m'égosillai-je.

Il se tourna vers moi. Il avait perdu ses lunettes dans la bagarre, et une de ses joues commençait déjà à enfler.

— Il faut le calmer, protesta-t-il. Sans ça, il va se faire mal ou blesser quelqu'un.

— Je sais où est le vampire.

— De quoi parlez-vous ?

Il se tourna vers le tube à intraveineuse. Je bondis et lui saisis le bras.

— Il est à l'intérieur d'Henry.

— Je ne comprends pas.

— Regardez ce que font les objets saints quand on le touche.

Il cligna des yeux comme s'il ne s'en était pas aperçu, ce qui était peut-être le cas. Apparemment, il avait pris un coup sur le côté de la tête, ce qui a tendance à vous désorienter. Perplexe, il reporta son attention sur moi.

— Je ne comprends pas, répéta-t-il.

— Moi si. Enfin, je crois. Et je sais ce qu'on peut faire, mais ça risque d'être déplaisant.

— Plus déplaisant que ça ?

— Possible.

— Est-ce que ça aidera mon patient ?

— Oui.

— Alors, allez-y.

Il aurait dû me poser plus de questions, et moi, j'aurais dû attendre qu'il se ressaisisse, mais je n'en fis rien. Je ne voulais pas que sa prudence me mette des bâtons dans les roues.

— Qu'est-ce que tu comptes faire ? me demanda Nicky depuis le lit sur lequel il aidait toujours à immobiliser Henry Junior.

Il avait fort à faire pour lui tenir juste un bras et une partie du torse – alors qu'il aurait pu soulever une petite voiture en développécouché si elle avait été correctement équilibrée. Il n'aurait pas dû avoir tant de mal à maîtriser un humain, même très costaud.

Je ne savais pas comment expliquer à une pièce remplie de gens qui n'y connaissent rien en pouvoirs psychiques ou en vampires ce que je comptais faire. Alors, je me contentai de dire :

— Je vais trouver le vampire.

— Comment ? demanda l'adjoint Al.

— Henry Junior va m'aider.

— Mais comment ?

— Le plus simple, c'est que je vous montre. J'entrepris d'ôter mes armes. Tous les hommes qui entouraient le lit auraient dû en faire autant, mais ils n'en avaient pas eu la possibilité jusqu'ici.

J'allais me défaire de tout ce dont Henry Junior risquait de se saisir pour le retourner contre nous, et j'exigerais qu'ils en fassent autant. Puis, ayant pris la seule mesure de sécurité à ma portée, je partirais en exploration... dans l'esprit de Henry Crawford Junior.

Chapitre 69

Ils menottèrent tant bien que mal Henry Junior aux rambardes métalliques de son lit, mais le patient continua à ruer et à se débattre si fort que Nicky me lança :

— Les rambardes ne tiendront pas. Dépêche-toi !

Henry n'était pas un métamorphe ; il n'abritait aucune bête que j'aurais pu appeler à moi. Il n'était pas non plus un vampire que je pouvais contrôler avec ma nécromancie. Il m'était déjà arrivé de briser le lien entre ces deux types de créatures surnaturelles et leur Maître, mais je n'avais encore jamais essayé de libérer un humain ordinaire. Je ne savais pas exactement comment m'y prendre, mais Nicky avait raison : quoi que je décide de faire, je devais le faire vite.

Je commençai par toucher Henry, parce que tous les pouvoirs vampiriques fonctionnent mieux avec un contact peau contre peau. Aussitôt, je sentis le pouvoir du Maître qui l'habitait. Ma croix s'embrasa comme l'avaient fait celles des policiers. Henry hurla de plus belle, sa voix se brisant presque sous l'effort. Je tentai de remonter jusqu'à la source du pouvoir mais ne tardai pas à me perdre à l'intérieur d'Henry, comme si sa chaleur et son humanité même embrouillaient mes perceptions.

— Merde ! jurai-je.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? demanda le docteur Aimes tout près de moi.

— Si Henry était un lycanthrope ou un vampire, j'y arriverais, mais un humain... c'est plus dur.

— Vous arriveriez à quoi ? Qu'est-ce que vous essayez de faire ?

— Le délivrer de l'emprise du vampire qui le possède.

— C'est impossible, protesta Al.

— Je l'ai déjà fait.

— C'est impossible, répéta-t-il. Une fois qu'un vampire vous tient, il ne vous lâche plus.

Je secouai la tête.

— Ce n'est pas impossible pour moi.

J'envisageai de plaquer ma croix sur la peau de Henry Junior. Cela repousserait le vampire quelques instants, mais ça ne suffirait pas à libérer une victime aussi complètement possédée.

Je contournai le lit pour rejoindre Nicky.

— Aide-moi à monter là-dessus.

Sans poser de question, il me souleva de terre.

— Qu'est-ce que vous allez faire, marshal ? demanda le docteur Aimes.

— J'ai besoin de voir ses yeux, et je suis beaucoup trop petite.

Nicky me fit passer par-dessus les étroites rambardes métalliques et les longs bras musclés qui tiraient sur les menottes. Si deux officiers n'avaient pas tenu ses jambes, Henry Junior se serait cabré pour m'éjecter. Je tentai de rester à genoux au-dessus de lui sans le toucher, mais il s'agitait trop. Alors je m'assis à califourchon sur sa poitrine et lui empoignai la tête à deux mains. Ses hurlements étaient de plus en plus aigus, si perçants qu'ils me blessaient presque les tympans.

L'éclat de ma croix m'aveuglait à moitié. J'avais besoin de voir ses yeux, et je n'y arrivais pas. Bien sûr, j'aurais pu prendre le risque d'ôter ma croix, mais avec les autres objets saints qui brillaient autour de moi, ça n'aurait pas fait une grande différence.

La peau d'Henry Junior était fraîche sous mes mains, et je sentais le vampire en lui. Je décidai de le traiter comme s'il n'était pas humain, comme si je pouvais m'attendre à ce qu'il réagisse à mon pouvoir.

— Henry Crawford ! Henry, regardez-moi ! dis-je avec force.

Il cessa de se débattre et, à travers l'éclat de la croix, me dévisagea en clignant des yeux.

— Henry, vous m'entendez ?

— Je vous entends, chuchota-t-il.

— Je vais vous libérer.

— Vous ne pouvez pas. Il m'a dit que je lui appartenais pour toujours.

— Il a menti. Ils mentent tous.

— Qui ça ?

— Les vampires.

La lumière de ma croix s'estompa légèrement, et je pus enfin distinguer ses yeux vert et brun. En général, les yeux qu'on appelle noisette sont bruns avec un soupçon de gris ou de vert, mais ceux de Henry étaient vraiment moitié verts et moitié bruns, remplis de douleur et de confusion.

Soudain, je vis passer dans ses prunelles le reflet de quelque chose de plus sombre ; je ne saurai jamais si je l'ai vraiment « vu », ou si c'était mon esprit qui traduisait quelque chose d'incompréhensible pour mes perceptions.

Quoi qu'il en soit, l'instant d'après, le vampire projeta tout son pouvoir à travers Henry pour tenter de m'atteindre. Mais s'il y a une chose que je connais bien, ce sont les vampires. J'avais déjà combattu deux autres nécromanciens revenus d'entre les morts ; l'un d'eux avait failli me tuer, mais c'était avant que j'accepte qui j'étais, à savoir ce que j'étais et ce que ça signifiait.

Le vampire remplit Henry de terreur, et le malheureux prit une inspiration pour se remettre à hurler mais, à la place de la terreur,

j'envoyai de l'amour. J'envoyai la douce chaleur de l'amitié et de la bienveillance ; j'offris une main tendue dans le noir. Je fis briller la lueur de l'espoir dans les ténèbres créées par le vampire ; je révélai une échappatoire, et Henry se tourna vers elle comme les humains le font toujours. Nous avons besoin d'espoir plus que de n'importe quoi d'autre, ou presque, car, sans lui, nous sommes perdus.

J'aidai Henry à sortir de l'enfer dans lequel le renégat l'avait emprisonné, et je compris ce qu'il lui avait fait. Ce vampire se nourrissait de peur ; il avait donc maintenu Henry dans un état de terreur perpétuelle durant la journée pour pouvoir s'alimenter.

— Espèce de salopard maléfique, chuchotai-je.

La voix qui sortit de la bouche de Henry n'était pas la sienne.

— Je ne suis pas maléfique, Anita Blake. Cet homme m'appartient ; il est mon esclave, et je peux faire de lui ce que bon me semble.

— Non, je vous l'interdis.

— Trop tard, il est à moi.

— Foutaises !

Je projetai ma nécromancie à l'intérieur d'Henry. Elle était pareille à un missile guidé cherchant sa cible : le vampire. Henry était le ciel à travers lequel elle volait, et il voulait m'aider parce que je lui offrais le salut. Il souhaitait de tout son cœur que je l'emporte. Alors, au lieu de résister, il s'ouvrit à moi tandis que je propulsais en lui un don psychique qui n'avait rien à faire à l'intérieur d'un humain. Je tentai de ne pas lui faire de mal au passage, mais, honnêtement, mon but premier, c'était de choper le vampire.

— Il est à moi, Anita Blake, à moi !

— NON !

Je vis le corps du vampire enveloppé de tissu noir dans ce qui ressemblait à une caverne, ou du moins, entouré de roche nue. Il tourna la tête vers moi. Il était émacié, squelettique, mais ses yeux... Ses yeux étaient vivants, et ils brûlaient d'un feu aussi sombre que la nuit elle-même.

— Oui, nécromancienne, la Mère de Toutes Choses m'a insufflé son pouvoir lorsque tu l'as tué. Elle a tenté de se réfugier dans mon corps, mais tu as refusé de la lâcher. Ainsi, je dispose de son pouvoir sans être soumis à son contrôle. Ce n'était pas seulement par plaisir qu'elle contrôlait tous les vampires ; dans le cas de certains d'entre nous, c'était pour nous empêcher de détruire tout ce qui est.

— Vous ne pouvez pas détruire tout ce qui est, répliquai-je.

— Avec mon pouvoir et le sien combinés, je peux détruire tous les humains. Je suis libre de quitter ce corps pour en posséder d'autres. La Mère m'a emmené avec elle quand elle a tenté de vous posséder, toi, Jean-Claude et les vôtres, mais à présent je n'ai plus besoin de l'aide

de quiconque pour m'emparer du corps d'autrui.

— Qui êtes-vous ?

— Ne me reconnais-tu pas, Anita Blake ? Tes amants et toi avez déjà goûté mon pouvoir. Une fois, tu m'as refusé des morts, mais tu m'as nourri avec l'aide de la police dans les montagnes, puis de nouveau à l'hôpital. Chaque mort m'alimente et me rend un peu plus puissant.

— Vous n'êtes pas l'Amoureux de la Mort. C'est impossible.

— Et pourquoi ?

— Vos pouvoirs semblent complètement différents.

— J'ai ressuscité quand tu as tué notre Mère ; elle m'a rempli de ses ténèbres... et toi aussi. Je l'ai senti. Toi et moi, nous sommes tout ce qui reste d'elle, Anita Blake.

Dans les prunelles d'Henry, je voyais un corps tellement ravagé par le temps que, s'il n'avait pas ouvert les yeux et bougé, je l'aurais pris pour un cadavre mort depuis belle lurette.

— Vous étiez dans la cave. Vous avez possédé un des zombies pour pouvoir vous déplacer en plein jour. Comment avez-vous réussi à sortir à temps pour ne pas brûler ?

— Je suis le créateur de ma lignée. Tu sais bien que les vampires putréfiés ne brûlent pas au soleil. Les mangeurs de chair sont rapides et forts. Je me suis transporté en sécurité et caché dans les bois pendant que tu anéantissais mon dur labeur.

— Apparemment, vous avez hérité de certains pouvoirs de Marmée Noire dont je ne dispose pas. Mais l'inverse est également vrai.

— Mensonge.

— Vous ne pouvez posséder que les zombies que vous avez relevés vous-même. J'avoue que c'est impressionnant que vous puissiez les relever sans qu'ils aient été ensevelis et que trois jours se soient écoulés pour permettre à leur âme de quitter leur corps. Bravo.

— Mes vampires sont également plus puissants que ceux de ton Maître.

— Parce que vous les habitez, et que, d'une façon que j'ignore, vous partagez un peu de votre pouvoir avec eux. Mais vous ne possédez que les nouveau-nés, pourquoi ? Il n'y a pas si longtemps, vous essayiez de posséder les plus vieux des membres de votre lignée. J'en déduis que le pouvoir de la Mère vous empêche de le faire désormais.

— Mon pouvoir n'a pas de limites, Anita Blake. Je te le prouverai ce soir.

— Pas avec Henry.

— Et comment comptes-tu m'en empêcher ?

Le visage était toujours celui de Henry, mais l'arrogance qu'il

affichait était celle d'un étranger.

— Comme ça.

Je convoquai l'ardeur, en priant pour pouvoir l'utiliser comme un scalpel afin de ne sectionner que ce qui devait l'être tout en préservant le reste. Je voulais délivrer Henry, pas le lier à moi. Ma croix brilla de plus en plus fort comme je me penchais pour déposer le plus doux des baisers sur sa bouche – et, ce faisant, projeter mon pouvoir en lui.

L'Amoureux de la Mort résista. S'il avait fait nuit, il aurait peut-être réussi à garder Henry. Mais le jour était mon domaine. J'avais tué le Père du Jour et pris ses pouvoirs pour devenir la Reine des Tigres. De la Mère de Toutes Ténèbres, j'avais hérité la capacité de briser les liens prétendument indestructibles entre animal à appeler et Maître vampire, entre serviteur humain et Maître vampire, entre vampire et Maître de la Ville. C'était un don qu'elle possédait, et qu'elle avait à plusieurs reprises tenté d'utiliser contre moi ; or, chaque fois qu'on utilise un pouvoir vampirique contre moi, il existe une certaine probabilité que je me l'approprie pour toujours. Je suis l'arme que les vampires ont créée, la Némésis parfaite que la Mère de Toutes Ténèbres, la Nuit incarnée, a forgée en matraquant assez fort et assez souvent avec les flammes de son pouvoir dément.

Tous les objets saints présents dans la pièce s'embrasèrent, m'aveuglant physiquement à tout ce qui n'était pas leur blancheur incandescente. Mais la partie de mon cerveau qui perçoit mes rêves vit ma lumière se propager le long du lien entre Henry et l'Amoureux de la Mort, le consumant telle une mèche. Je voulus propulser cette lumière à l'intérieur du vampire même, mais celui-ci tourna vers moi ses yeux de nuit et chuchota dans ma tête :

— Tu as pris mon serviteur, mais tu ne peux pas me prendre, moi. Et maintenant que tu sais que je suis en vie, je suis obligé de te détruire, Anita Blake.

Par la pensée, je lui lançai : « J'en ai autant à votre service », et entendis ma voix résonner dans sa cachette. Puis il disparut, sa caverne s'évanouissant à ma vue intérieure. Je me retrouvai à califourchon sur la poitrine d'Henry, en train de me relever après lui avoir donné un baiser tandis que les objets saints redevenaient du simple métal autour de nous.

Quelques centimètres à peine me séparaient du visage d'Henry. Il avait les yeux écarquillés, tes lèvres entrouvertes, et son pouls battait follement dans sa gorge telle une bête prisonnière. Un instant, ma soif de sang le perçut comme un bonbon à lécher et dans lequel croquer pour faire éclater son centre juteux, mais je m'étais donné trop de mal pour le libérer ; je n'allais pas l'abîmer maintenant. Je n'étais plus novice à ce petit jeu ; je pouvais me retenir de toucher son cou.

Je descendis de sa poitrine, me réfugiant à genoux sur le bout du

lit qui n'était pas occupé par son corps massif Difficile d'avoir une conversation sérieuse avec quelqu'un quand vous êtes assise sur lui.

— Ça va ? demandai-je d'une voix qui me parut légèrement essoufflée, comme si je venais de faire un effort physique.

Henry jeta un regard apeuré autour de lui avant de répondre :

— Je crois.

Le docteur Aimes s'approcha du lit pour vérifier ses signes vitaux – probablement plus histoire de faire quelque chose de normal que parce qu'il tenait vraiment à connaître la température et le pouls du patient.

Nicky m'aida à descendre du lit et commença à me passer mes armes. Al nous rejoignit. Il était blême.

— Je ne pensais pas que c'était possible.

— Les choses ne sont impossibles que jusqu'à ce que vous trouviez quelqu'un capable de les faire, répliquai-je en remettant mon dernier flingue en place.

— Je suppose. Donc, le Maître vampire avait fait d'Henry son serviteur humain ?

— Ouais.

— Pour ça, il n'aurait pas fallu qu'il le morde deux ou trois fois ?

— Non Les vampires vraiment puissants n'ont pas besoin de poser un seul croc sur quelqu'un pour le réduire en esclavage.

Le téléphone d'Al sonna. Il consulta l'écran pour voir qui l'appelait.

— Désolé, il faut que je réponde. Je suis vraiment content que vous ayez pu aider Henry Junior.

Il s'éloigna, son portable à l'oreille. Le docteur Aimes s'approcha de moi.

— Je ne comprends pas tout ce qui vient de se passer, mais il a l'air d'aller bien maintenant. Il est un peu secoué, mais il va bien.

— Si vous ne croyez pas aux anges, je ne peux pas vous expliquer, répondis-je en souriant.

— Voulez-vous dire que vous êtes un ange, marshal Blake ?

Je m'esclaffai

— Non, jamais je ne prétendrais une chose pareille.

— À la fin, vous étiez complètement enveloppée par la lumière blanche des croix, et quand vous l'avez embrassé je jurerais avoir vu cette lumière se déverser de votre bouche à l'intérieur de la sienne.

— J'ai prié pour qu'on m'aide à le délivrer sans lui faire davantage de mal.

— Oui, c'était une version quelque peu édulcorée de ce que j'avais demandé, mais Dieu se fiche qu'on n'explique pas tout à tout le monde ; sans ça, il nous aurait laissé des instructions beaucoup plus détaillées.

— Un instant, j'ai cru voir des ailes dans la lumière, dit Aimes.

Je souris et jetai un coup d'œil à Nicky.

— Et toi, tu les as vues ?

— Non.

Je reportai mon attention sur le docteur.

— Si vous avez vu des ailes, ce n'était pas les miennes.

— À qui appartenaient-elles, alors ?

Mon sourire s'élargit.

— Vous vous souvenez, quand je vous ai parlé d'anges ?

Il parut ébranlé.

— A dire des choses pareilles, vous pousseriez un homme à boire... ou à fréquenter les églises.

— Ce n'est pas mon boulot de vous trainer à la messe, et pas dans mes intentions de vous inciter à l'alcoolisme.

Le docteur Aimes me dévisagea. Je connaissais cette expression – celle des gens qui viennent de voir un fantôme ou un vampire pour la première fois et qui ont une trouille de tous les diables.

— Alors, quelles sont vos intentions, marshal ?

— Je voudrais interroger Henry au cas où il saurait quelque chose sur la cachette du vampire. Si nous parvenions à localiser et à détruire son corps originel, ce serait fini pour lui.

— Dans ce cas, je vous laisse avec le patient. Je crois que je vais quand même aller me chercher un verre.

— Pendant votre service ?

— S'il existe un scientifique athée qui n'aurait pas besoin de boire un coup après ce que je viens de voir, il a la tête plus dure que moi.

Sur ces mots, il sortit.

Les autres flics étaient partagés. La moitié d'entre eux avaient les jetons, l'autre moitié était tellement impressionnée que je trouvais ça presque pire ; quel miracle s'attendraient-ils à ce que je fasse la prochaine fois ? Aimes n'était pas le seul à avoir vu les contours d'une paire d'ailes blanches. Je leur dis que c'était une réponse à ma prière, pas un de mes attributs personnels.

— Croyez-moi, finis-je par répondre à un agent en uniforme trop empressé, je ne suis pas un ange.

Nicky se mit à rire sans pouvoir s'arrêter.

— Oui, bon, ça va, grommelai-je, vexée.

Il s'esclaffa de plus belle, au point de devoir s'adosser au mur pour essuyer ses larmes. Du moins son hilarité mit-elle un terme bienvenu aux questions théologiques. Difficile de parler d'anges avec un gros balèze qui pleure littéralement de rire à côté de vous.

Chapitre 70

Mon téléphone sonna. *Bad to the Bone*. Je décrochai.

— Hé ! Ted, quoi de neuf ?

— Les vieilles scènes de crime qu'on a trouvées aujourd'hui se situaient dans la circonscription de Callahan. Toutes sans exception.

— Vraiment ?

— Ouais. À mon avis, ce n'est pas un accident si le shérif a été attaqué. D'après Gutterman, il rendait régulièrement visite aux occupants des maisons isolées ; il prenait le café avec eux ; il vérifiait que les personnes âgées et les infirmes allaient bien, ce genre de chose.

— Laisse-moi deviner, ces gens forment justement le plus gros des victimes.

— Ouais.

— Attends une minute. (Je me tournai vers les flics et les infirmières qui entouraient Henry). Je vais prendre cet appel dehors, et je reviens tout de suite. J'ai quelques questions à vous poser, monsieur Crawford.

— Marshal Blake, vous venez de sauver mon âme de l'immortelle. Vous pouvez m'appeler Henry Junior.

Je souris.

— Je crois que vous êtes seul Maître de votre âme. Et je trouverais ça bizarre de vous appeler Junior alors que vous faites quarante centimètres de plus que moi.

Il me rendit mon sourire.

— Je suis plus grand que tout le monde, et les gens m'appellent quand même comme ça.

Je fis un geste vague et sortis dans le couloir, Nicky sur les talons. Nous nous éloignâmes des autres flics pour bénéficier d'un peu d'intimité.

— Voilà, Ted, c'est bon.

— Si je comprends bien, tu as guéri Henry Junior ?

— C'est une autre histoire que je te raconterai plus tard. Mais apparemment ils ont mis Callahan hors jeu avant qu'il ne pige qu'ils visaient ses protégés. Donc, le corps originel du Maître vampire doit se trouver dans la circonscription du shérif, à un endroit accessible.

— D'après Gutterman, Al connaît le coin aussi bien que Callahan.

— Il est sorti téléphoner, mais, dès qu'il reviendra, je peux lui demander s'il y a des cavernes ou des mines abandonnées dans le coin, n'importe quel endroit avec un sol en terre battue et des murs de pierre.

Je décrivis à Edward la vision que j'avais eue en tentant de libérer Henry.

— J'ai déjà appelé Al pour lui demander de dresser une liste de lieux potentiels, mais je vais le rappeler et lui transmettre tes infos pour qu'il puisse réduire notre champ de recherche. Toi, j'imagine que tu vas rester à l'hôpital et interroger Henry pour voir s'il peut nous fournir des indices supplémentaires, pas vrai ?

— Exactement.

— Hatfield et moi sommes en train de constituer des équipes pour quadriller le terrain. Si tu veux participer à la battue, ne traîne pas trop auprès de ta nouvelle conquête.

— Seigneur, Ted, ne dis pas ça ! Si tu savais le mal que je me suis donné pour ne pas faire de lui ma nouvelle conquête, justement !

— Désolé, c'était une plaisanterie de mauvais goût. Dépêche-toi d'interroger Henry et de rappliquer. Pour citer un de tes films préférés : « On gaspille la lumière du jour ».

J'eus un sourire en coin.

— Jusqu'à récemment, tu étais l'une des rares personnes à savoir que j'ai un faible pour les vieux John Wayne.

— Difficile d'oublier cette soirée merdique à l'hôtel où tu m'as infligé un marathon sur la chaîne westerns.

— Hé, toi aussi, tu aimes ça !

— C'est vrai. Et le lendemain, quand on a dit qu'on n'avait pas beaucoup dormi, les autres flics ont cru qu'on avait passé la nuit à s'envoyer en l'air.

— Un marathon de sexe plutôt que de cinéma.

— Ouais, parce que ça leur semblait plus crédible de ma part.

— On devrait être prêts à commencer les recherches d'ici à trois quarts d'heure. Tu seras là ?

— Je vais essayer, mais il me manque un garde.

— Tu lui as fait quoi, à celui-là ?

— Rien du tout, protestai-je, vexée.

— Ben voyons.

— Je t'expliquerai pendant la battue.

— Je comptais nous mettre dans deux équipes différentes, pour qu'il y en ait au moins deux qui sachent dans quel genre d'endroit chercher le corps d'un vampire, et qui ne négligent aucune cachette potentielle.

— Bonne idée, mais ça me manquera de t'avoir en renfort.

— Pareil pour moi, mais on est vraiment en train de gaspiller la lumière du jour, et, sans vouloir enchaîner les citations de films, j'ai un mauvais pressentiment à propos de ce soir.

— C'est-à-dire ?

— L'Amoureux de la Mort est sur la défensive à présent. Il n'a

plus rien à perdre en lançant toutes ses forces contre nous.

— Tu t'inquiètes à propos des zombies ?

— Pas toi ?

— Je pensai à tous les corps que nous avons trouvés dans cette cave, entassés comme des boîtes de conserve dans les rayons d'une épicerie macabre. Nicky avait dit qu'il faudrait un sacré paquet de zombies pour tout bouffer.

— Si, je m'inquiète aussi.

— Alors, interroge Henry Junior, et j'envoie des SWAT te chercher à l'hôpital pour te ramener ici. Hatfield et moi commencerons à fouiller nos secteurs avec nos équipes respectives. Les SWAT auront une carte avec tous les emplacements fournis par Al. Tâchons de trouver ce salopard avant le coucher du soleil.

— D'accord.

Nous raccrochâmes, et je rebroussai chemin vers la chambre d'Henry Junior pour lui demander s'il se souvenait d'un endroit avec des murs de pierre et un sol de terre battue.

Chapitre 71

Quand je regagnai sa chambre, Henry Junior était déjà debout et gueulait pour qu'on lui apporte des fringues propres. La blouse d'hôpital dont j'aurais pu m'envelopper trois fois et me faire une traine n'atteignait pas ses genoux et bâillait méchamment dans son dos. Et la vue n'était pas désagréable, mais je détournai quand même les yeux, parce qu'il ne faisait pas partie des hommes sur qui j'avais le droit de baver. Je m'étais donné trop de mal pour que l'ardeur épargne ses fesses ; pas question de loucher dessus maintenant.

Ou bien Henry ne se rendait pas compte que tout le monde voyait son cul, ou bien il s'en fichait.

— Il me faut des fringues !

— Monsieur Crawford, vous n'en aviez pas quand vous êtes arrivé, répondit la petite infirmière blonde en se décidant enfin à hausser le ton.

C'était elle, qu'il avait fait voler à travers la pièce, même s'il ne s'en souvenait probablement pas.

— J'ai un tee-shirt de rechange qui devrait vous aller dans mon sac de sport, offrit Nicky.

Henry tourna la tête vers lui. Ses cheveux longs étaient salement emmêlés.

— Merci.

— Mais vous ne rentrerez pas dans mon jean propre.

— Vous auriez un pantalon d'uniforme à sa taille ? demandai-je à l'infirmière, qui foudroyait Henry du regard.

— Je peux essayer de lui en trouver un, répondit-elle en se dirigeant vers la porte à grands pas furieux.

Comme elle passait devant moi, je lui touchai le bras, et elle braqua son regard noir sur moi.

— Merci.

— Merci pour quoi ?

— Pour avoir fait votre travail. Henry ne se souvient pas de vous avoir projetée à travers la pièce.

Son regard s'adoucit un peu.

— J'ai fait quoi ? demanda Henry.

— Vous avez frappé les docteurs et les infirmières qui essayaient de vous aider pendant que vous étiez sous l'influence du vampire, répondis-je.

Il détailla la petite femme blonde, pas plus grande que moi et beaucoup moins musclée.

— Je suis désolé. J'espère que je ne vous ai pas fait mal. Et je

n'aurais pas dû vous crier après à l'instant. Excusez-moi.

Elle secoua la tête.

— Je ne suis pas blessée ; j'aurai juste quelques bleus. Excuses acceptées, et je vais vous chercher un pantalon. On ne peut pas vous laisser sortir en tee-shirt et les fesses à l'air, gloussa-t-elle.

— Ils n'auront pas non plus de chaussures pour lui, fis-je remarquer.

— Vous faites quoi comme pointure ? interrogea Nicky.

— Du quarante-six.

— C'est votre jour de chance ; j'en ai une autre paire dans la voiture.

— Merci beaucoup.

— Pas de problème.

— Je ne voudrais pas me montrer désagréable, dis-je à Henry, mais vous êtes un civil, et on sort avec les SWAT cette fois.

— Je connais la plupart des flics du coin, marshal Blake. C'est mon père et moi qui les avons formés à la survie en montagne, et c'est nous qui les guidions quand il fallait chercher des disparus.

— D'accord, mais si vous n'êtes pas prêt à partir quand ils arriveront, on ne pourra pas vous attendre.

— Je serai prêt. De toute façon, vous ne pouvez pas partir sans moi.

— Les SWAT auront une carte marquée.

— J'ai vu la même chose que vous, mais, contrairement à vous, j'ai pu identifier la cachette de ce salopard.

— Vous savez où il se terre ?

— C'est moi qui leur ai indiqué cet endroit, à lui et à ses créatures.

— Dites-moi où il est, et je transmettrai aux autres.

— Vous ne le trouverez jamais sans moi, affirma-t-il, l'air grave. Ils ont eu raison de nous tuer ; on les débusquerait n'importe où dans ces montagnes.

Je voulais corriger son choix de pronoms, mais je ne pensais pas que ce soit accidentel, et, si ça l'était, je ne me sentais pas capable de gérer un lapsus aussi énorme. Un professionnel s'en chargerait à ma place quand Henry commencerait sa thérapie pour stress post-traumatique.

— Va lui chercher le tee-shirt et les bottes, demandai-je à Nicky.

Celui-ci secoua la tête.

— Je suis ton seul garde du corps pour le moment. Ou bien tu m'accompagnes, ou bien il descend à la voiture avec nous et juste en pantalon d'uniforme.

— Si je te disais que je me débrouillerai jusqu'à ton retour, tu me répondrais quoi ?

Il fixa sur moi un œil bleu plein de morgue, et, comme c'était Nicky, ça faisait beaucoup de morgue.

— Si on était dans un film d'horreur, je te ferais confiance, et, le temps que je revienne, tu aurais été enlevée ou tuée. Donc, on reste ensemble.

— Parce que ce serait le baiser de la mort ? plaisantai-je.

— Parce que je suis ton garde du corps, répondit-il d'une voix atone, complètement imperméable à ma tentative d'humour.

— Je vous ai entendue dire que les zombies avaient besoin de tas de bouffe, et vous demander où ils allaient la prendre, intervint Henry.

Je reportai mon attention sur lui.

— Désolée ; comme vous étiez en train d'émerger de votre anesthésie, je n'ai pas pensé que vous pouviez nous entendre.

— Pas grave, ça m'a aidé à me réveiller, il commencera par Boulder et les villes alentour.

— Il commencera quoi ?

— Il va continuer à relever des morts jusqu'à ce qu'ils aient mangé tous les vivants.

— Il veut se fabriquer une armée de zombies ?

Henry secoua la tête, et ses longs cheveux châtain emmêlés se balancèrent autant que possible avec tous ses nœuds.

— Pas une armée, plutôt une nuée de sauterelles mortes-vivantes. Il veut que ses créatures tuent autant de gens que possible, parce qu'il se nourrit de peur et de mort.

— Je savais qu'il se nourrissait de mort à l'origine, mais j'ignorais que c'était un guenaud.

— Un quoi ?

— Un guenaud, c'est un vampire capable de susciter la peur chez les gens et de l'aspirer à distance. Il peut notamment opérer par le biais de cauchemars qu'il envoie à ses victimes.

— Il m'a montré ce qu'il comptait faire à cette ville.

— Comment ?

— Il a mis des images dans ma tête. Au début, je ne le voyais que dans mes rêves, puis j'ai commencé à le voir aussi quand j'étais réveillé, chaque fois que je n'étais pas ensorcelé par sa marionnette.

— La vampire qu'on a capturée ?

Henry acquiesça et parut tout à coup très abattu.

— Elle a roulé mon esprit. Je l'ai trouvée belle, et je n'ai pas pu m'empêcher de la désirer. Ouais, elle a baisé mon esprit, et ensuite elle m'a baisé pour de vrai, ou elle m'a forcé à la baisé.

Il partit d'un rire amer.

— Vous n'aviez pas le choix, Henry. Vous étiez en leur pouvoir.

— S'il vous plaît, appelez-moi Henry Junior. Henry tout court, c'était mon père.

— D'accord, Henry Junior. Les vampires peuvent forcer un humain à faire tout ce qu'ils veulent à partir du moment où ils ont roulé son esprit.

— Je me souviens de quelques fragments de ce qu'ils m'ont fait, et c'était déjà assez affreux, mais ce qu'ils m'ont forcé à faire était pire, et papa...

Il détourna les yeux en rentrant la tête dans les épaules comme s'il avait reçu un coup.

— N'essayez pas de vous souvenir aujourd'hui, lui conseilla Nicky.

Henry le regarda.

— Les événements réels sont flous dans ma mémoire, ou je les ai carrément oubliés, mais les rêves, eux, étaient d'une clarté limpide. Ils me montraient son souhait, son objectif. Il veut que tous les gens deviennent des cadavres ambulants comme lui. Il veut remplir les rues de cette ville de morts-vivants plus rapides et plus intelligents que les zombies normaux. Parfois, on dit que certaines personnes veulent juste voir brûler le monde, vous avez déjà entendu ça ?

— Ouais, acquiesça Nicky.

Et je lui fis écho.

— Eh bien, lui, il veut juste le voir mourir.

Chapitre 72

L'infirmière, qui s'appelait Brenda, avait trouvé un pantalon d'uniforme à la taille d'Henry Junior, ainsi qu'une brosse à cheveux et un élastique pour qu'il puisse se faire une tresse. Elle lui avait également apporté de petits bottillons en plastique. Il se débarrassa de sa blouse d'hôpital et quitta donc la chambre torse nu.

Brenda détaillait sa grande silhouette musclée et appétissante comme s'il était un bien immobilier dans lequel elle envisageait d'investir. Henry ne s'en aperçut pas, mais Nicky, si. Nous échangeâmes un coup d'œil, puis sourîmes sans rien dire. Ce n'était pas à nous de jouer les marieuses, et, pour le moment, Henry ne pensait qu'à une chose : se venger.

Pendant que nous attendions les SWAT, je tentai d'appeler Edward mais, où qu'il se trouve dans les montagnes, il ne devait pas avoir de réseau.

Je m'écartai d'Henry avant de composer le numéro de Claudia. Notre chef de la sécurité devait savoir que l'Amoureux de la Mort était toujours en vie, que son pouvoir avait encore grimpé de plusieurs crans et qu'il était complètement marteau. Nicky discutait avec Henry, aussi je ne m'éloignai pas trop pour ne pas qu'il se sente obligé de me suivre. Claudia décrocha à la seconde sonnerie.

— Tu vas bien ?

Quelque chose dans sa voix me poussa à répondre :

— Ouais, mais, à t'entendre, tu te faisais du souci pour moi.

— Seamus a disparu.

— Oh, putain de bordel !

— C'est ton juron des grandes occasions, constata-t-elle. Tu sais où il est ?

— Peut-être.

Je lui expliquai que le vampire que nous cherchions était l'Amoureux de la Mort.

— Il est censé être mort, protesta-t-elle.

— C'est difficile de tuer un vampire qui saute de corps en corps, et encore plus difficile d'avoir la certitude qu'il est bien mort. Apparemment, quand j'ai réglé son compte à la Mère de Toutes Ténèbres, elle a essayé de prendre possession de lui pour m'échapper. J'étais plus forte qu'elle ne l'escomptait et ça n'a pas fonctionné, mais elle a quand même réussi à lui transférer un peu de son pouvoir.

— Comme elle vous en a transféré un peu, à Jean-Claude et à toi.

— Ouais. Mais l'Amoureux de la Mort compte utiliser le sien pour créer autant de zombies mangeurs de chair et de vampires putréfiés

que possible, et les lâcher contre les humains.

— Ça craint, mais quel rapport avec Seamus ?

— L'Amoureux de la Mort l'a mordu, et il a roulé son esprit. J'ai pu utiliser mon lion avec les hyènes pour aider Seamus à le combattre, et son lien avec son Maître vampire l'a probablement aidé à résister davantage qu'Ares, mais...

— Mais tu as cru qu'il était redevenu maître de lui-même parce que le vampire qui le contrôlait mentalement avait péri dans l'explosion de la maison, culpa Claudia.

— J'aurais dû t'appeler dès que j'ai pensé qu'il n'était peut-être pas mort, mais j'essayais de sauver une des victimes humaines et... franchement, je n'y ai pas pensé jusqu'à ce que tu mentionnes la disparition de Seamus.

— Tu crois qu'il est manipulé par l'Amoureux de la Mort.

— Oui.

— Merde alors !

— C'est l'idée.

— Les Arlequin ne sont peut-être pas aussi bons qu'ils veulent le faire croire, mais ce sont quand même de sacrés combattants, et Seamus fait partie des meilleurs.

— Il se débrouille comment avec des armes ? Je ne me suis pas beaucoup entraînée avec lui, nos emplois du temps ne correspondent jamais.

— N'essaie surtout pas de l'affronter à mains nues, Anita. Il est foutrement rapide et agile. C'est pour ça que Fredo l'a surnommé Eau. Tu tires mieux que lui, mais vous aimez les couteaux tous les deux, et Seamus a battu Fredo à l'entraînement à l'arme blanche. Il ne l'a pas seulement touché, comme tu as réussi à le faire, il l'a battu.

— Putain de merde !

— Ouais, Fredo est notre expert en armes blanches. Je n'avais jamais vu personne lui en remontrer comme ça.

— Si on doit abattre Seamus, Jane risque de mourir avec lui.

— Je le sais, mais tu dois lui régler son compte à distance, sinon tu perdras, et Nicky aussi. Nicky est plus costaud que Seamus, mais il est moins rapide. Il n'arrivera probablement même pas à le toucher. Et Seamus est plus doué en arts martiaux ; on voulait lui proposer de donner des cours aux autres gardes.

— Il est si bon que ça ?

— Je le crains.

— C'est nul.

— Anita, tu dois dire à Nicky que, de tous nos gardes, Seamus est celui contre lequel j'aurais le moins envie de me battre pour de vrai. Qu'il ne déconne surtout pas. S'il a une ouverture, il devra le tuer, parce que Seamus ne lui laissera pas de seconde chance.

— Je le lui dirai.

— Et toi, faut-il que je te rappelle les consignes de sécurité ?

— Du genre, « évite de prendre Seamus aux poings » ?

— Quelque chose comme ça, ouais.

Je partis d'un rire qui n'avait rien de joyeux.

— Fais-moi confiance, Claudia, si je dois l'affronter à mains nues, ce ne sera pas faute d'avoir d'abord essayé de l'abattre à distance.

— Si tu perds toutes tes armes pour une raison quelconque, tu ne survivras pas à un combat à mains nues contre lui. Tu te débrouilles bien, mais je ne suis même pas sûre de pouvoir le battre, et j'ai un gabarit beaucoup plus proche du sien.

— Les SWAT viennent avec nous.

— Où êtes-vous ?

— Sur le parking de l'hôpital. On les attend pour se mettre en route.

— Lisandro et Dem viennent juste de partir pour vous rejoindre.

— Si Seamus est aussi bon que tu le dis, il ne fera qu'une bouchée de Dem.

— Ouais, mais si j'étais un des membres de l'ancien Conseil déchu, je voudrais buter le nouveau Roi vampire d'Amérique. Donc je dois garder des gens susceptibles de défendre efficacement Jean-Claude en cas de besoin.

— Tu as raison.

— Et puis tu auras une équipe de SWAT avec toi. Ils se débrouillent bien, pour des humains.

— Ils se débrouillent bien tout court.

— Tu sais qu'ils ne peuvent pas rivaliser avec notre rapidité.

— Ouais, mais l'entraînement, ça compte aussi.

— Tu n'as pas besoin de prendre leur défense vis-à-vis de moi, Anita. Je respecte les SWAT et leurs capacités, je dis juste qu'ils sont humains, et que Seamus ne l'est pas.

— Je ne peux pas dire le contraire. Désolée d'être aussi susceptible.

— Pas de souci. Je vais parler aux métamorphes Arlequin et voir s'ils ont quelque chose d'intéressant à m'apprendre sur l'Amoureux de la Mort.

— Si c'est le cas, appelle-moi.

— Évidemment.

— Si les SWAT arrivent avant Lisandro et Dem, on partira sans les attendre. Chaque minute de jour compte.

— Compris. Je vais envoyer un texto à Dem pour le prévenir.

— Tu sais que je répugne à mettre Lisandro en danger à cause de sa famille. Pourquoi me l'avoir envoyé ?

— Tu sais bien pourquoi, Anita, me rabroua-t-elle gentiment.

Je soupirai.

— Ouais. Je me suis entraînée avec Lisandro, et je l'ai regardé se battre contre d'autres. Ce n'est pas le plus costaud de nos gardes, mais il est super rapide, et, niveau endurance et technique, c'est le meilleur dans le cours de *mixed martial arts*... à l'exception d'Orgueil, peut-être.

— Voilà pourquoi je t'envoie l'un des deux et garde l'autre ici.

— Ce ne sera pas un duel de champions à un contre un, Claudia.

— Probablement pas, mais si tu as l'occasion de manœuvrer Seamus pour lui faire affronter Lisandro sans que toi et les autres deviez vous impliquer... fais-le.

— Tu comptes jeter Orgueil aux hyènes, toi aussi ?

— Non, nous avons des tas d'autres gardes à l'hôtel. Si quelqu'un nous attaque, nous le submergerons par notre nombre et nos capacités.

— Mais tu préfères quand même garder Orgueil avec toi, au cas où.

— Ouais.

— Envoie quelqu'un d'autre à Micah, s'il te plaît.

— Promis.

— Et protège tout le monde pour moi.

— C'est mon boulot.

— En parlant de ça, les SWAT viennent juste d'arriver.

Je leur fis signe que je voulais leur parler avant qu'on se mette en route. Ils sortirent de leur *Tahoe* noir, tous ces grands gaillards de plus d'un mètre quatre-vingts aux épaules larges et à la taille mince, pareils à une équipe d'athlètes en tenue de combat intégrale et bardés d'armes. Outre leur physique impressionnant, la plupart des SWAT et des forces spéciales partagent une certaine attitude qui les rend très reconnaissables. Ils exsudent une confiance en eux née de leur entraînement et d'une vie entière passée à être les plus coriaces et les plus compétents.

— Bute ce type pour nous, Anita, dit Claudia.

— C'est mon boulot, répondis-je simplement.

Elle gloussa dans l'appareil.

— Je suppose que oui.

Je raccrochai et allai informer les SWAT que nous connaissions l'emplacement exact de la cachette du vampire. Je devais également les prévenir qu'un autre de nos gardes métamorphes avait peut-être été roulé, comme Ares. Si ça continuait ainsi, ils risquaient de changer les règles pour m'interdire d'emmener mes copains poilus à l'avenir.

Chapitre 73

Deux choses nous retinrent sur le parking assez longtemps pour que Lisandro et Dem arrivent et jettent leurs affaires à l'arrière de notre SUV : Henry Junior demanda à emprunter un flingue, et j'expliquai ce qui était arrivé à Seamus. En temps normal, les SWAT auraient catégoriquement refusé de filer une arme à un civil, mais ils connaissaient tous Henry Junior. Ils savaient qu'il était bon sur le terrain et au stand de tir. Deux d'entre eux avaient même fait l'armée avec lui : Machet et Wilson, dits Machette et Wifly.

Les SWAT adorent les surnoms. Certains s'inspirent directement du nom de famille, tandis que d'autres sont des noms de code. Par exemple, le sergent Brock répondait au surnom de Blaireau, et Yancey, que j'avais rencontré à l'hôpital, à celui de Cygne. Il souleva suffisamment son casque pour que j'aperçoive ses cheveux ondulés presque noirs et ses yeux bruns chaleureux. Il n'avait absolument rien d'un cygne.

— Si je comprends bien, un autre de vos adjoints métamorphes a viré renégat ? demanda-t-il en me dévisageant comme s'il espérait que je le détromperais.

— Apparemment, la hyène est l'animal à appeler du Maître vampire que nous recherchons, ce qui lui donne plus de facilité pour rouler ce type de métamorphes.

— Il y a d'autres hyènes-garous parmi vos hommes ?

Dem leva la main.

— Tigre.

— Rat, dit Lisandro.

— Lion, dit Nicky.

Blaireau, qui avait la peau lisse et presque aussi noire que sa tenue de combat, lança :

— Donc, si vous vous faites mordre, vous n'allez pas tenter de nous tuer ?

— Vous n'avez rien à craindre de nous, affirma Dem en souriant.

— D'accord. Henry Junior monte avec nous, et en chemin il nous dessinera un plan détaillé des lieux. Le temps d'arriver, on aura mis un plan d'intervention au point.

— Sergent, sans vouloir être vexante, ce vampire a également roulé Henry Junior. Être humain ne protège pas contre ses pouvoirs.

Il toucha la croix épinglée sur son gilet pare-balles.

— Ma foi s'en chargera.

— La mienne aussi, mais si un serviteur humain ou un zombie possédé vous arrache votre croix nous aurons besoin d'un plan de

secours.

— Les vampires, c'est votre domaine. Débrouillez-vous pour trouver quelque chose d'ici à ce qu'on arrive sur place.

— Je ferai de mon mieux.

— C'est tout ce que je vous demande.

Je le dévisageai pour voir s'il plaisantait, mais ce n'était pas le cas.

— Alors, en selle ! On gaspille la lumière du jour.

Yancey et lui se regardèrent avec un large sourire.

— Encore une fan de John Wayne. Tu vois, Blaireau, je t'avais dit qu'elle te plairait.

Le sergent acquiesça sans se départir de son sourire.

— Tout le monde à cheval.

Nicky prit le volant, et je montai à côté de lui tandis que Lisandro et Dem s'installaient sur la banquette du milieu. Nous suivîmes les SWAT et Henry Junior hors du parking et sur la route voisine.

Nous étions à la lisière de la ville, sur le point de nous enfoncer dans les montagnes, quand une femme se jeta pratiquement sous les roues du Tahoe des SWAT. Leurs feux de freinage s'allumèrent, et Nicky dut piler pour ne pas leur rentrer dedans.

— Un zombie traversa en courant à la suite de la femme.

— C'est bien ce que je crois ? demanda Lisandro.

— Il ne fait pas encore nuit, protesta Nicky.

— C'est reparti pour un tour, soupira Dem.

— Merde ! jurai-je en saisissant la poignée de ma portière.

Chapitre 74

Dès l'instant où j'ouvris ma portière, j'entendis la femme hurler. J'aurais adoré avoir le temps de concocter un plan, ou au moins qu'on se mette en formation, mais chaque seconde comptait. Nous bondîmes hors du SUV et nous élançâmes ensemble dans la direction des cris. Les SWAT étaient descendus de leur Tahoe ; j'entendis l'un d'eux aboyer quelque chose, mais si nous attendions la femme mourrait.

J'avais mon arme de poing et mes couteaux. Le fusil et la carabine étaient toujours dans le SUV. J'aurais parié que les SWAT prenaient le temps de s'équiper. Ils avaient sans doute raison, mais j'avais vu bouger le zombie. Il ne traînait pas les pieds, il était rapide, et après la tombée de la nuit il le deviendrait encore davantage.

Nous les rejoignîmes dans l'allée qui séparait deux petites maisons identiques. La femme gisait sur le dos, hurlant et ruant en vain tandis que le zombie à califourchon sur son ventre lui bouffait un avant-bras.

Je brandis mon Browning, visai la tête de la créature et tirai. La force de l'impact la secoua tout entière, mais elle se contenta de tourner la tête vers nous et de nous dévisager, la bouche maculée de sang frais et ses mains pourrissantes agrippant toujours le bras de sa victime.

— Doux Jésus ! s'exclama quelqu'un derrière nous.

Le zombie continua à mâcher la viande qu'il avait dans la bouche comme si nous n'étions pas en train de nous approcher de lui, l'arme au poing. Comme ceux que nous avions affrontés dans les montagnes et à l'hôpital, il n'avait pas peur, et aucun instinct de survie. Il ne s'enfuirait pas tant qu'il aurait à manger. Il avait déchiqueté le bras de la femme dont on voyait les tendons roses et les muscles rouges ; du sang dégoulinait de la plaie sur son menton et sur son torse.

Je lui tirai entre les yeux. Sa tête partit en arrière, du sang noir coulant du trou rond fait par ma balle. Il avait une partie du crâne enfoncée, mais ça ne l'empêcha pas de se pencher de nouveau vers sa proie. Je m'approchai encore et lui tirai dans la bouche presque à bout portant, une fois, deux fois, trois fois, jusqu'à ce qu'il ait la tête explosée. Il tenta quand même de prendre une nouvelle bouchée de viande, mais il n'avait plus de dents pour mordre. La femme hurlait toujours.

Les SWAT nous avaient rejoints avec leurs armes lourdes.

— Taillez-le en pièces et donnez les premiers secours à la victime.

— C'est moi qui commande ici, Blake, contra Blaireau.

— D'accord, sergent, décidez de ce que vous voulez faire. Nous,

on retourne à la voiture chercher le reste de nos armes et on revient vous aider.

Je me détournai et rebroussai chemin. Nicky me suivit. Dem hésita un peu avant de nous emboîter le pas, mais ce fut Lisandro qui faillit ne pas venir du tout. Nous avons presque atteint le SUV quand il nous rejoignit en courant.

— Je n'arrive pas à croire que tu aies laissé cette femme comme ça, dit-il tandis que nous sortions les armes longues de l'arrière du SUV.

— Les SWAT savent donner les premiers secours. Avec un peu de chance, il y a même un auxiliaire médical parmi eux.

Je passai la bandoulière tactique de mon fusil et accrochai la carabine à mon gilet pare-balles avec son manchon. En milieu résidentiel, je préfère le fusil. Je pris des munitions supplémentaires pour les deux armes et me déclarai prête.

Nous courions à petites foulées en direction de l'allée quand d'autres coups de feu éclatèrent. Machette tirait sur le zombie pour l'empêcher de toucher à la femme. Blaireau bandait le bras de cette dernière. Yancey et Wifly surveillaient le périmètre, guettant d'autres morts-vivants. Ils avaient l'air très organisés.

— C'est sympa de votre part de nous filer un coup de main, Blake, lança Blaireau. Mais un peu plus tôt ça aurait été mieux.

La femme semblait s'être évanouie, soit de terreur, soit à cause du sang qu'elle avait perdu.

— Si on avait pris le temps de s'équiper dès le départ, le zombie l'aurait peut-être tuée avant qu'on arrive, me justifiai-je.

— Sauf indications contraires, vous restez avec le groupe, Blake. C'est bien compris ?

— Reçu cinq sur cinq.

Machette avait réduit le zombie à l'état de pulpe sanguinolente à peine capable de ramper ; mis à part le brûler, nous ne pouvions pas faire mieux. J'avais des grenades dans certaines poches de mon pantalon de treillis mais, si je foutais le feu à un zombie en plein lotissement, il pouvait très bien courir se réfugier dans une maison avant d'avoir brûlé suffisamment. La banlieue, c'est toujours compliqué. Trop de cibles molles.

— Il faut la conduire à l'hôpital, déclara Blaireau.

— Ouais, et tant pis pour la chasse au vampire, raillai-je.

Il leva vers moi un regard hostile.

— On ne peut pas l'abandonner dans cet état.

— Je sais, et je vous parierais presque n'importe quoi que ce n'est pas le seul zombie en train d'attaquer des civils en ce moment même.

— Je croyais qu'ils ne pouvaient pas sortir en plein jour, fit remarquer Machette en revenant, le fusil pendu à bout de bras.

— Ils n'aiment pas le soleil, mais la plupart d'entre eux le supportent, même si ça les perturbe et que ça les ralentit. Ce qui veut dire que les mangeurs de chair deviendront encore plus rapides et agressifs après la tombée de la nuit.

— Celui-là avait déjà l'air très rapide.

— En effet.

— C'est le vampire qui fait ça, pas vrai ? demanda Yancey.

— Ouais. Maintenant, nous devons emmener cette femme à l'hôpital, parce que notre rôle est de protéger les citoyens de Boulder contre les morts-vivants. Du coup, nous n'atteindrons pas notre objectif avant la nuit.

— Vous dites ça comme s'il s'agissait d'une manœuvre de diversion.

— Ouais.

— Comment peut-il animer des zombies à plusieurs kilomètres de distance ? s'étonna Wifly.

— Bonne question. Je ne pense pas qu'ils aient été relevés aujourd'hui. Le renégat doit sacrifier certains de ceux dont il disposait déjà pour nous empêcher d'atteindre son corps originel, parce que détruire celui-ci est le seul véritable moyen de le tuer et de mettre un terme à ses déprédations.

— Vous vous êtes élancée la première, Blake. Vous n'étiez pas prête à laisser mourir cette femme.

Je dévisageai Blaireau tandis qu'il soulevait la victime évanouie dans ses bras musclés comme si elle n'était qu'une enfant.

— Non, je ne pouvais pas passer ma route en l'abandonnant, reconnus-je. Et le vampire comptait justement sur ça.

— Si vous aviez pu passer votre route en l'abandonnant, vous ne seriez pas humaine.

— Oui, mais en sauvant cette femme et les autres citoyens attaqués en ce moment même, nous laissons à notre cible le temps de faire déplacer son corps originel par un de ses serviteurs, et nous ratons une occasion unique de nous débarrasser d'elle une fois pour toutes, si bien qu'elle fera d'autres victimes.

Blaireau acquiesça.

— Vous avez sans doute raison, mais je suis quand même content que nous ayons sauvé cette femme.

Je soupirai.

— Ouais, moi aussi. C'est bien le problème.

Chapitre 75

Lorsque nous regagnâmes les véhicules, Henry Junior avait disparu.

— Je lui avais pourtant dit de rester là, putain ! jura Blaireau.

— Il est là-bas, dit Yancey en même temps que Nicky tendait un doigt.

Je me tournai dans la direction qu'il indiquait. Henry Junior courait vers nous de toute la vitesse de ses longues jambes, portant quelqu'un qu'il avait jeté sur son épaule comme un sac de patates. Deux zombies le pourchassaient.

— Allez l'aider, ordonna Blaireau. Ensuite, on file à l'hôpital.

Nous nous consultâmes du regard l'espace d'une seconde, les SWAT, mes hommes et moi.

— On prend les zombies, et vous sauvez les civils, dis-je.

— Roger, acquiesça Yancey.

Je voulais utiliser ma carabine pour tailler les zombies en pièces, mais, une fois que vous portez un fusil en bandoulière, vous devez le tenir à deux mains pour courir si vous ne voulez pas qu'il se prenne dans vos jambes. La carabine dans son manchon ne me gênait pas ; je devrais simplement inverser mes armes une fois sur place.

Je m'élançai vers les zombies. Dem, Lisandro et Nicky m'imitèrent, leur propre fusil dans les bras, et se déployèrent autour de moi tandis que, de leur côté, les SWAT fonçaient vers Henry Junior. Un moment, nos deux petits groupes coururent côte à côte. Puis les zombies parurent sentir que leurs proies allaient leur échapper, parce qu'ils accélérèrent brusquement.

Pourquoi seuls les mangeurs de chair étaient-ils aussi foutrement rapides ? J'accélérai aussi, mobilisant ma vitesse surnaturelle comme la fois précédente dans les montagnes, et mes hommes en firent autant sans difficulté. En vérité, ils auraient pu me laisser sur place parce que j'avais une foulée beaucoup plus courte que la leur, mais ils restèrent avec moi parce que j'avais un plan et que je leur dirais quoi faire. Les gens bien entraînés adorent les gens qui ont un plan, et tant que ceux-ci prendront de bonnes décisions, ils resteront toujours avec eux.

Nous laissâmes les SWAT derrière nous, parce que des humains ne pouvaient pas nous suivre, et nous arrivâmes au niveau de Henry Junior. Ses longues jambes dévoraient la distance ; la femme qu'il avait jetée sur son épaule rebondissait un peu à chacune de ses foulées. Nous le dépassâmes pour intercepter les zombies.

Je laissai mon fusil glisser sur un côté en gardant la main gauche dessus, et de la droite je saisis ma carabine par-dessus mon épaule

pour la sortir de son manchon. Un instant, je courus avec une arme longue dans chaque main. Près de moi, je vis que Nicky faisait pareil.

Je m'arrêtai à quelques mètres des zombies, lâchai le fusil pour saisir la carabine à deux mains et l'épauler tandis que les créatures fondaient vers nous. Là encore, Nicky m'imita tel un reflet dans le miroir.

Je lançai : « Droite » et il répondit : « Gauche ».

Je tirai dans le genou du zombie de droite. Il trébucha et tomba. Celui de gauche s'écroula à son tour comme Nicky le fauchait de la même façon. Lisandro et Dem se placèrent de chaque côté de nous pour flanquer les créatures. Elles se redressèrent en s'aidant de leurs mains et de leur jambe encore valide, puis se jetèrent sur nous en grondant. Nicky et moi leur collâmes une balle dans la tête à chacune. À cette distance, nous leur fîmes exploser le haut du crâne.

Leurs corps s'écroulèrent mais se relevèrent de nouveau. Lisandro et Dem leur tirèrent dans la poitrine. Cette fois encore, l'impact les fit partir en arrière, mais, comme elles n'éprouvaient ni douleur ni peur et qu'elles étaient déjà mortes, elles revinrent à la charge. Nicky et moi leur fîmes sauter le reste de la tête tandis que Lisandro et Dem se concentraient sur leur jambe restante.

Les zombies rampèrent vers nous en se traînant sur les coudes. Nicky et moi leur explosâmes une main chacun ; d'une rafale automatique, Lisandro et Dem se chargèrent des bras correspondants. Puis nous détruisîmes l'autre main et l'autre bras de la même façon. Les zombies n'avaient plus de tête ni de membres, et un trou béait dans leur poitrine, mais leur tronc se tortillait encore, s'efforçant de se propulser en avant.

— Ces horreurs n'abandonnent jamais, pas vrai ? demanda Dem en les toisant avec une expression apeurée qu'il s'efforçait de masquer.

Mais il avait fait son boulot à la perfection cette fois.

— Non, jamais, confirmai-je.

— La nuit va être longue, prédit Lisandro.

— Probablement, oui.

Chapitre 78

Nous emmenâmes aux urgences de l'hôpital le plus proche la femme au bras blessé et celle qu'Henry Junior avait sauvée. La malheureuse était encore sous le choc. Ce n'est pas tous les jours qu'on manque de se faire bouffer par des zombies. Il y avait d'autres blessés, dont deux officiers de police, et des appels à l'aide en provenance de toute la ville.

Jusqu'ici, les zombies attaquaient par un ou par deux seulement, mais il restait encore une heure avant le coucher du soleil. J'aurais parié qu'une fois la nuit tombée ils se manifesteraient en groupes plus nombreux, comme dans les montagnes – à ceci près que les citoyens auxquels ils s'en prendraient ne seraient pas entraînés et armés jusqu'aux dents, eux. Ils n'auraient guère de chance de s'en tirer face à de tels monstres.

Franchement, même un flic seul dans une patrouilleuse aurait du mal à en neutraliser plus d'un à la fois. Ce qu'il fallait, c'était des groupes bien équipés et bien organisés – et, selon le nombre de leurs adversaires, ils risquaient quand même d'être submergés.

Plantée dans le hall des urgences, je laissai le bruit et l'agitation ambiante m'envelopper. Nicky se tenait près de moi, Lisandro et Dem discutaient avec les SWAT. Qui appelez-vous pour vous filer un coup de main en cas d'apocalypse zombie ? Moi, je savais exactement qui.

— Ted, tu te rappelles quand tu t'es plaint que j'avais une apocalypse zombie sur les bras et que je ne t'avais même pas invité ?

— Ouais.

— Considère ce coup de fil comme une invitation officielle.

Il partit de ce petit gloussement masculin qu'ont certains hommes quand vous venez de dire un truc sexy.

— Tu es excité. Après ce qui s'est passé au sous-sol de l'hôpital, tu es quand même excité.

— Ouais.

— Il y a quelque chose qui ne tourne pas rond chez toi, tu es au courant ?

— Ouais. Dis-moi où tu es.

Je demandai à Dem de nous localiser avec le GPS de son téléphone, et je donnai l'adresse de l'hôpital à Edward.

— Mais il faut qu'on continue à répondre aux appels d'urgence.

— Compris. On arrive le plus vite possible.

— «On » ?

— Je suis avec les SWAT, tu as déjà oublié ?

— Ouais, moi aussi. Et, Ted ?

— Oui, Anita ?

— Apporte ton lance-flammes.

De nouveau ce gloussement de plaisir.

— Pour de vrai ? Tu ne te contentes pas de m'allumer cette fois ?

— On a des alertes partout dans la ville, et il fait encore jour. Ça empirera forcément après la tombée de la nuit.

— Arrête, tu m'excites.

— C'est à cause de ce genre de conversation que les gens pensent qu'on couche ensemble, tu en es conscient ?

— Peut-être.

— Quelqu'un vient de te dire quelque chose qui ne t'a pas plu à notre sujet, ou juste à propos de moi, et tu fais exprès pour le provoquer.

— Comme si c'était mon genre.

La phrase était innocente, mais le ton employé ne l'était pas. Edward devait être vraiment irrité pour jouer à ça, parce qu'il sait très bien que ça nuit à ma réputation davantage qu'à la sienne. Les gens s'attendent à ce que les mecs soient assoiffés de sexe, et ils trouvent même ça viril. Par contre, une femme qui a des tas de partenaires, c'est une pute. Non seulement je déteste ce genre de préjugé, mais je ne le comprends pas du tout. Si coucher avec plusieurs personnes différentes, c'est mal, ça devrait être mal pour tout le monde, et pareil si c'est bien.

— Ramène-toi le plus vite possible. Tu me diras lequel des gars qui t'accompagnent t'a gonflé à ce point, et je t'aiderai à jouer avec lui entre deux massacres groupés de zombies.

— Toi alors, tu sais parler aux hommes.

Cela nous fit rire tous les deux. Nous nous marrions encore lorsque nous raccrochâmes. Edward et moi avons des tas de bonnes raisons d'être amis.

Chapitre 79

Yancey et Blaireau s'approchèrent de moi et de Nicky.

— Si on détruisait le corps de ce vampire, est-ce que ça mettrait un terme à toutes ces attaques ? interrogea le sergent.

— Je crois.

— Ce n'est pas très catégorique, fit remarquer Yancey avec un sourire qui ne parvint pas à masquer l'inquiétude dans ses yeux.

— Ce renégat fait des choses que je jugeais impossibles jusqu'ici. Donc je ne peux pas me prononcer avec certitude. Je pense que ça suffira, mais un marshal d'une autre ville a déjà cru avoir détruit son corps une fois, et, de toute évidence, ça n'a pas marché.

— Pourquoi ?

— Parce que ce vampire peut sauter dans le corps de n'importe lequel de ses rejetons, ou des zombies qu'il a animés. Le coup des zombies, j'avoue, c'est nouveau, même pour moi.

— S'il peut se déplacer ainsi, pourquoi est-ce que ça fonctionnerait de détruire ce corps précis ? s'enquit Blaireau.

— Parce que c'est son corps originel. Si nous le détruisons, il ne pourra plus sauter nulle part. Une autre possibilité est de le retenir assez longtemps dans un des corps qu'il possède pour le détruire avec.

— Le groupe de Hatfield se trouve tout près de l'endroit indiqué par Henry Junior. Ils pourraient faire un détour.

J'imaginai Hatfield confrontée non seulement à l'Amoureux de la Mort, mais aussi à Seamus. Mauvaise idée, très mauvaise.

— Vous faites une drôle de tête, remarqua Yancey. Qu'est-ce qui cloche ?

— Henry Junior boude toujours parce que vous avez envoyé son plan par téléphone et qu'on ne l'emmène pas avec nous ?

— Ouais, acquiesça Blaireau.

— Mais ce n'est pas ça qui vous préoccupe. Peu vous importe que Henry Junior fasse la tête. À quoi pensiez-vous vraiment ? insista Yancey.

— Vous vous entraînez à lire sur ma figure, c'est ça ?

Il haussa un sourcil sans répondre.

— Il t'a captée assez vite, commenta Lisandro.

Je le foudroyai du regard. Il me sourit.

— C'est la vérité.

— D'accord. Je ne veux pas faire tuer Hatfield et les hommes qui l'accompagnent.

— Vous ne leur ferez rien du tout, contra Blaireau. Vous serez ici, en train de sauver des vies, pendant qu'ils tenteront de mettre un

terme à tout ceci avant qu'on perde le contrôle de la situation.

— Cessez de croire que vous seule pouvez sauver le monde et donnez aux autres une chance d'essayer, m'enjoignit Yancey.

— Hatfield est compétente, ajouta Blaireau. Envoyez-lui par texto toutes les infos qu'elle a besoin de connaître, puis laissez-la faire son boulot. En attendant, vous nous raconterez ce que vous savez au sujet des zombies mangeurs de chair.

— Il y aurait beaucoup à dire sur les zombies en général, mais, honnêtement, les mangeurs de chair sont si rares que je n'ai pas eu l'occasion d'en observer beaucoup.

— C'est toujours plus que nous, répliqua Blaireau. On vous écoute.

J'acquiesçai.

— D'accord. Une chose est certaine : après la tombée de la nuit, ils seront plus rapides, plus costauds et plus résistants.

Blaireau et Yancey échangèrent un regard, puis le sergent soupira et passa une main dans ses cheveux coupés ras.

— Comment on fait pour les tuer ?

— Utilisez le feu. Commencez par les tailler en pièces pour les neutraliser, puis brûlez les morceaux.

— Pourquoi ne pas appeler les démineurs ? suggéra Nicky.

Nous le dévisageâmes tous.

— S'ils savent désamorcer une bombe, ils savent probablement en fabriquer une, se justifia-t-il.

— Bonne bée, acquiesça Blaireau.

— Ce n'est pas juste, se plaignit Yancey. Vous avez l'air assez balèze pour soulever un camion, et en plus vous êtes malin.

Nicky grimaça.

— Ouais, je ne suis pas qu'un beau gosse de plus.

Cela nous fit tous sourire. Je sentais que nous allions avoir besoin de notre sens de l'humour ce soir – ou peut-être était-ce ma moitié pessimiste qui parlait. Non, attendez. Je n'ai pas de moitié optimiste. Donc, c'était juste mon naturel riant.

— Appelez aussi les exterminateurs locaux, suggérai-je. Chaque entreprise a au moins un employé formé aux mesures extrêmes de contrôle des nuisibles.

— Extrêmes comment ? s'enquit Yancey.

— La dernière fois que j'ai eu affaire à un zombie tueur, je suis partie chercher sa tombe originelle avec une équipe d'exterminateurs munis d'un lance-flammes, au cas où.

— Pourquoi vous cherchiez sa tombe originelle ? interrogea Blaireau.

— J'espérais trouver des indices sur la personne qui l'avait relevé, sur l'endroit où il se cachait pendant la journée ou sur la raison pour

laquelle il était devenu un mangeur de chair. La plupart des zombies mangeurs de chair sont en quête de vengeance ; lorsqu'ils l'ont obtenue, ils redeviennent de simples morts-vivants.

— De quoi veulent-ils se venger ?

— Généralement, ce sont des victimes de meurtre. Quand ils se relèvent, ils ne pensent qu'à ça. Ils tuent tout ce qui s'interpose entre eux et leur assassin. Certains finissent même par manger des gens qui ne leur ont jamais rien fait. D'autres se contentent de les étrangler ou de les battre à mort sans en goûter un seul morceau, et nul ne sait pourquoi.

— Donc, les zombies qui sévissent dans le coin sont tous des victimes de meurtre ? demanda Yancey.

Je réfléchis.

— Possible. La plupart de ceux que nous avons pu identifier avaient été signalés comme personnes disparues. Donc, je suppose que oui. Mais le truc bizarre, c'est qu'ils devraient essayer de tuer leur assassin, puis redevenir inoffensifs.

— Ils ont été tués par des vampires putréfiés, non ? dit Nicky.

— Ou d'autres zombies mangeurs de chair, ouais.

— Alors, que se passe-t-il quand on relève un zombie qui a été tué par un autre zombie ? Il ne peut pas tuer son assassin, puisque celui-ci est déjà mort.

— Chez des zombies normaux, ou bien le fait que leur assassin soit déjà mort annulerait leur désir de vengeance et ils s'animeraient mais ne manifesteraient aucune agressivité, ou bien ils pourraient être mus par un désir de vengeance inextinguible et tuer aveuglément jusqu'à ce qu'on les brûle. Ça arrive parfois.

— Vous voulez dire que tous les zombies que relève ce vampire cherchent à se venger, mais que, comme leur assassin est déjà mort, à la place ils massacrent tous les gens qu'ils croisent ? demanda Yancey, les sourcils froncés comme s'il avait du mal à comprendre.

— C'est bien possible. Sauf qu'en principe les zombies tueurs agissent de leur propre chef, sans obéir aux ordres de personne. Alors que ceux-là semblent être sous le contrôle de notre renégat.

— Serait-il possible de relever un zombie pour l'utiliser comme arme ?

— Oui, répondis-je en même temps que Nicky.

Nous nous regardâmes. La nuit où je l'avais rencontré, je m'étais défendue en retournant tout un cimetière contre les méchants. Ceux-ci m'avaient fait relever un zombie avec un flingue sur la tempe, en menaçant Micah, Nathaniel et Jason de mort. L'idée que me donner un tel nombre de morts-vivants à manipuler pourrait s'avérer nocif pour leur espérance de vie ne les avait même pas effleurés.

Je reportai mon attention sur les deux SWAT.

— Dans le folklore vaudun, un prêtre peut relever un zombie pour le lancer sur la piste de ses ennemis. C'est un grand classique.

— « Vaudun » ? Vous voulez dire « vaudou » ? s'enquit Blaireau.

— C'est la même chose, mais en général j'utilise « vaudun » pour éviter que les gens ne pensent à des monstres de cinéma et ne se montent la tête avec des préjugés stupides. C'est une religion tout à fait honorable, dont la plupart des pratiquants sont des citoyens respectueux de la loi.

— Du coup, j'en déduis que les zombies considèrent les vampires, putréfiés ou non, comme morts tout court plutôt que morts-vivants ? lança Yancey.

Je haussai les épaules.

— Sans doute. Autrement, ils chercheraient à se venger d'eux.

— A moins qu'ils n'aient pas encore trouvé leur assassin, suggéra Nicky.

— Comment ça ?

— Si on leur donnait les deux vampires en garde à vue et qu'ils pouvaient les tailler en pièces, est-ce que ceux qui ont été tués par ces vampires-là redeviendraient des zombies ordinaires ?

— Je n'en sais rien, avouai-je.

— Tu as dit que, si un zombie tueur n'arrivait pas à trouver son assassin et à se venger, il se mettait à massacrer et à bouffer tous les gens qu'il rencontrait, pas vrai ?

— Ouais.

— Dans ce cas, si on donnait les prisonniers aux zombies, est-ce que ça ne calmerait pas certains d'entre eux ?

— Possible. Mais ce sont deux citoyens légaux. On ne peut pas les sacrifier comme ça. Les vampires sont beaucoup plus difficiles à tuer que les humains ; ils resteraient conscients plus longtemps pendant que les zombies les déchiQUetteraient.

Nicky acquiesça.

— Logique.

— Ce serait une façon vraiment horrible de mourir.

— Ouais, acquiesça-t-il sur le même ton qu'il aurait dit : « Et alors ? ».

— Si on avait l'intention de les exécuter de toute façon et que ça pouvait sauver des dizaines de vies...

Yancey n'acheva pas sa phrase. Blaireau le dévisagea.

— Tu pourrais faire un truc pareil ? Jeter quelqu'un aux créatures qu'on a vues à l'œuvre aujourd'hui ?

Yancey haussa les épaules.

— C'était juste une idée. On rassemble des infos et on cherche des idées, pas vrai ?

— Ce sont des vampires putréfiés, nous rappela Nicky. La femme

semblait vouloir mourir si elle ne pouvait pas retrouver une apparence humaine.

— Ils devraient avoir deux formes, dont une aussi humaine et séduisante que de leur vivant, objectai-je.

Dem et Lisandro nous rejoignirent.

— Pourquoi vous faites ces têtes d'enterrement ? lança le tigre-garou en souriant.

— On est en train de se demander si donner les deux vampires en garde à vue aux zombies de leurs victimes inciterait ces derniers à cesser de tuer d'autres gens, résumai-je.

Dem pâlit et écarquilla les yeux.

— Qui a eu cette idée ? interrogea Lisandro.

— Moi, répondit Nicky.

— Tu es vraiment un grand malade.

— Je sais, acquiesça-t-il placidement.

Lisandro rit comme s'il avait du mal à y croire.

— Vous n'allez pas vraiment le faire ? s'inquiéta Dem.

— Ce sont des citoyens légaux. Ils ont des droits, lui rappelai-je.

Donc, non.

— Pas si tu penses que les vampires en garde à vue ont commis certains de ces meurtres sans y être obligés par leur Maître, insinua Nicky.

— Coupables, ils resteraient quand même des citoyens légaux.

— Mais ils seraient exécutés de toute façon. Que tu les empales en plein jour ou que tu les jettes en pâture à leurs victimes, quelle importance ?

— Avouez que ce serait assez ironique, commenta Yancey.

— Ou bien les vampires sont des gens, avec tout ce que ça implique, ou bien ils n'en sont pas, protesta Dem. Tu ne peux pas leur donner un statut légal et te battre pour qu'ils aient droit à une seconde chance, puis changer d'avis tout à coup et mentir pour leur faire perdre cette chance.

— J'imagine que c'est à moi que tu parles ?

— Oui, parce que c'est ton mandat et que tu es l'experte en vampires. Si tu décides qu'ils ont tué des gens sans y être forcés, ils sont morts.

Dem avait raison.

— Et le marshal qui détient le mandat a toute discrétion sur la manière de l'exécuter, ajouta Nicky.

— C'est vrai ? s'étonna Yancey.

— Ouais.

— Donc vous pouvez leur faire n'importe quoi du moment qu'ils finissent par mourir ?

J'acquiesçai de nouveau. Olaf alias le marshal Otto Jeffries, est

connu pour torturer ses victimes vampires avant de les tuer. La torture est son passe-temps préféré, et, combiné à un mandat, son insigne fournit un exutoire légal à ses pulsions. Ouais, quand un tueur en série s'éclate dans votre boulot, vous avez le droit de vous interroger sur votre choix de carrière.

— On dirait que vous venez de penser à un truc désagréable, fit remarquer Yancey.

Je secouai la tête.

— J'essaie de tuer de la façon la plus humaine possible. Mettons cette idée de côté jusqu'à ce qu'on soit vraiment désespérés.

— On ne sera jamais désespérés à ce point, affirma Dem en me regardant gravement.

— Si ce vampire est un nécromancien aussi puissant que je le crains, il pourrait relever des dizaines de zombies.

— Et ceux de la morgue ? lança Nicky.

— Quoi, ceux de la morgue ?

— C'était tous des victimes de meurtre ?

— Je rien sais rien.

— Si ce n'était pas le cas, qu'est-ce que ça signifierait ? voulut savoir Yancey.

— Que tous les zombies que relève ce vampire deviennent des tueurs.

— Parce qu'il le leur ordonne, acheva Nicky.

J'opinaï.

— Oui, ce doit être ça.

— De mieux en mieux, commenta Yancey.

— D'habitude, il ne faut pas un rituel pour relever un zombie de la tombe ? demanda Blaireau.

— Si.

— Ce nécromancien doit-il respecter la procédure, et, si c'est le cas, pouvons-nous l'utiliser pour remonter jusqu'à lui ?

— Je n'en suis pas sûre, mais... oui, c'est possible. Et, oui, ça pourrait me permettre de le trouver.

— Vous procéderiez comment ?

— Vous connaissez le vieux dicton « il existe plus d'une manière d'écorcher un chat » ?

— Oui.

— Il existe plus d'une manière de relever un zombie, et plus d'une manière de localiser un nécromancien.

— Tu as une idée, devina Nicky.

— Peut-être.

— Peut-être, c'est toujours mieux que rien. On vous écoute, dit Blaireau.

Je leur expliquai

— Tu veux servir d'appât. En tant que garde du corps, je suis contre, dit sévèrement Lisandro.

— Elle ne veut pas servir d'appât, le détrompa Nicky.

— Métaphysiquement, ce sera l'équivalent de se planter au milieu d'un champ de bataille et d'agiter les bras en hurlant : « Vous me chercher ! » J'appelle ça servir d'appât.

— Le vampire *pensera* juste qu'elle sert d'appât. C'est le but.

— Donc, j'ai raison.

— Non, parce qu'en réalité ce sera un défi. Anita parie qu'elle est la meilleure nécromancienne des deux, dit Dem en me dévisageant gravement.

— Je m'en voudrais de jouer les rabat-joie, mais... et si elle se trompe ? suggéra Yancey. Si c'est lui, le meilleur des deux ?

— Impossible, répliqua Nicky.

Je ne partageais pas sa certitude absolue sur ce point, mais j'étais raisonnablement sûre que, si je levais ma propre mini armée de zombies, l'Amoureux de la Mort ne pourrait pas résister à l'envie de venir jauger la concurrence, ce qui le distrairait du fait que Hatfield et son équipe pistaient son corps originel. Avec un peu de chance, ça le dissuaderait de s'y replier à la tombée de la nuit et de tous les tuer.

Si Hatfield parvenait à détruire son corps originel et que, de mon côté, je l'emprisonnais dans le corps qu'il habitait à ce moment-là, nous parviendrions à le tuer. Et nous devions réussir, parce que seule la mort véritable l'empêcherait définitivement de nuire.

Chapitre 80

Le cimetière était l'un des plus grands et des plus anciens de la ville. Le passage des ans s'y traduisait par l'évolution des pierres tombales, jadis ornées d'anges et autres sculptures magnifiques, aujourd'hui réduites à de simples rectangles autour desquels on passait plus facilement la tondeuse. C'était de l'archéologie de surface, en quelque sorte ; un regard suffisait à embrasser plusieurs siècles, à se rendre compte que l'attention autrefois tournée vers le ciel se cantonnait désormais à ras de terre, et que l'on se souciait davantage de maintenance que de divin.

Un coucher de soleil spectaculaire déployait roses, pourpres et carmins fluorescents, comme si une reine du disco avait barbouillé l'horizon avec ses rouges à lèvres avant de lui mettre le feu. Il me semblait n'avoir jamais vu la lumière mourante peindre le ciel de couleurs si vivaces.

Pendant que nous observions le spectacle, je pris la main de Nicky. Je n'étais pas certaine que mon plan fonctionnerait. Si les autres flics voulaient se foutre de ma gueule parce que j'avais des gestes affectueux envers mes mecs, qu'ils se fassent plaisir. La nuit pouvait virer au massacre pire qu'à la morgue de l'hôpital – avec plus de zombies et pas de couloirs pour les contenir. Si des centaines de zombies tueurs se relevaient, nous serions soit dans un des endroits les plus sûrs de la ville, soit dans l'un des plus dangereux, et nous ne le saurions pas avant qu'il ne soit trop tard pour reculer.

— Les couchers de soleil sont toujours comme ça ici, commenta Yancey.

Du coup, je me tournai vers lui sans lâcher la main de Nicky, qui dut pivoter lui aussi. C'est un truc de couple, qui vous fait regarder toujours dans la même direction.

— Vraiment ? m'étonnai-je.

Blaireau acquiesça.

— On pourrait croire qu'on finit par s'en lasser, mais même pas.

Les SWAT étaient restés avec nous au cas où mon plan fonctionnerait bel et bien, et où l'Amoureux de la Mort se pointerait. Wilfy avait trouvé un point d'observation et attendait mon signal pour faire ce que les snipers font le mieux, à savoir coller une balle dans la tête du méchant. Machette était resté avec lui histoire de faire le guet, au cas où un zombie tenterait de prendre Wilfy à revers pour le bouffer avant qu'il ne tire.

— Comment pourrait-on se lasser d'un spectacle aussi magnifique ? lança Dem.

— La plupart des gens cessent d'apprécier les choses qu'ils ont sous le nez tous les jours, même les plus stupéfiantes, répondis-je.

Le tigre doré secoua la tête.

— Ça me dépasse.

— Tant mieux pour toi, le félicitai-je.

Il eut un sourire hésitant.

— Et toi, est-ce que tu cesses d'apprécier les choses merveilleuses de ta vie, juste parce que tu les as sous le nez tous les jours ? demanda-t-il.

— Non.

Et me tournant vers Nicky, je me dressai sur la pointe des pieds pour l'embrasser, ce qui me valut une expression surprise mais ravie. Nicky sait que je me montre rarement affectueuse devant les autres flics, et surtout pas avec mes amants « secondaires ».

Puis je m'approchai de Dem, posai mes mains sur ses bras et levai le nez pour scruter son visage si séduisant, ses yeux bleus à l'extérieur mais brun doré pâle autour de la pupille. Là aussi, je me dressai sur la pointe des pieds, et il se pencha pour m'embrasser. Je redescendis à plat et, les mains toujours sur ses bras, je dis :

— Je ne me lasse jamais des choses merveilleuses de ma vie, Dem. J'apprécie que tu sois venu avec nous alors que tu as peur des zombies.

— Je serais vraiment nul comme garde du corps si je te laissais te débrouiller seule chaque fois qu'il y a du danger.

— Je suppose que oui.

— Je me sens complètement négligé, se plaignit Lisandro. Et moi, je ne suis pas merveilleux ?

Je ris.

— Je me suis laissé dire que ta femme et tes gosses te trouvent formidable.

Il eut un large sourire.

— Ouais, il paraît.

— Moi, je ne suis pas marié, intervint Yancey. J'ai droit à un bisou ?

— Je sais que c'est moi qui ai commencé en embrassant plusieurs mecs devant vous, mais que ça ne vous monte pas à la tête.

— Oh ! Ce n'est pas à la tête que ça me monte.

Je mis trois secondes à percuter l'allusion et éclatai de rire.

— Je me fâcherais bien, mais elle était bonne.

— Ouais, j'en suis assez content, acquiesça Yancey avec un sourire en coin.

— Tu organises toujours les meilleures soirées, lança joyeusement une voix masculine.

C'était Edward qui se dirigeait vers nous à travers la pelouse. Lui

aussi était flanqué de deux SWAT. Les deux autres s'étaient sans doute postés sur un point surélevé, comme Wilfy le sniper et Machette le guetteur. Le département de police local avait alloué une grande partie de ses meilleurs officiers à mon plan pourtant douteux, j'espérais que nous survivrions tous.

Edward nous présenta ses compagnons. Lindell était aussi grand que Dem, mais si mince qu'il devait se battre pour développer le moindre gramme de muscle. Il ressemblait à un roseau. Shrewsbury faisait seulement un mètre quatre-vingts, mais il était costaud et exsudait une énergie mal contenue par tous les pores, comme s'il attendait juste que quelqu'un crie « Partez ! » pour s'élancer. C'était un roux authentique, avec la peau blanche et les taches de son de rigueur. Son surnom était Carotte – pas très original, mais facile à mémoriser. Celui de Lindell était Paris. Personne ne daigna m'expliquer le rapport entre ce grand échalas et la cité de l'amour, et je ne posai pas la question. Chez les forces spéciales, les noms de code sont souvent très personnels.

Edward s'approcha de moi avec un large sourire, irradiant la personnalité de son alter ego jovial.

— Si tu n'as pas apporté ton lance-flammes, je vais être drôlement déçue, le prévins-je.

— Il est dans la voiture, Anita. Tu sais bien que je ne suis pas une allumeuse ; je ne fais jamais de proposition en l'air.

Et, ce disant, il fit discrètement coulisser son regard vers Paris. Autrement dit, c'était le SWAT qui l'avait suffisamment asticoté avec notre prétendue liaison pour qu'Edward décide de s'amuser un peu avec lui

— Je sais que tu tiens toujours tes promesses, Ted, susurrai-je sur un ton taquin.

Dem me jeta un regard interloqué. J'avais complètement oublié de prévenir mes mecs que j'avais promis à Edward de l'aider à provoquer quelqu'un. Tant pis.

— Votre attention, s'il vous plaît, réclamai-je. Au coucher du soleil, des vampires vont nous rejoindre en volant. Ce sont mes amis et mes associés ; merci de ne pas les prendre pour des méchants et d'éviter de leur tirer dessus.

— Comment on fait la différence ? interrogea Paris.

— Vous trouvez que tous les vampires se ressemblent ?

Il fronça les sourcils.

— Non, mais notre cible est aussi un vampire, et nous ne connaissons pas son visage. Alors, comment on fait la différence ?

— Les trois qui vont nous rejoindre descendront littéralement du ciel. A ma connaissance, le renégat est incapable de voler.

— Je pensais que les vampires volants n'étaient qu'une légende.

Ils peuvent vraiment faire ça ?

— Quelques Maîtres arrivent à léviter. Voler pour de bon, c'est un pouvoir plus rare, mais ces trois-là le possèdent.

— Qui vient jouer avec nous ? demanda Edward.

— La Vérité Fatale et quelqu'un que tu ne connais pas encore ; Jane.

— Une vampire appelée Jane ? s'étonna Paris.

— Ouais.

— Je croyais qu'ils avaient tous des noms super cool comme Jean-Claude ou... la Vérité Fatale, c'est ça ?

— Oui. C'est le nom de code d'un duo.

— Mais c'est quand même super cool.

Je commençais à penser que les remarques de Paris n'avaient rien de personnel. Simplement, il n'arrivait pas à se taire assez longtemps pour réfléchir avant de parler. Il tenait peut-être son surnom du Paris de la mythologie, celui qui avait déclenché la guerre de Troie.

La nuit tomba, et ce ne fut pas la lumière s'estompant à l'horizon qui me l'apprit, mais le cliquetis qui se produisit en moi, comme si quelqu'un avait actionné un interrupteur. Soudain, il me sembla que je respirais plus facilement l'air rare des montagnes, ou que la tension que j'avais portée en moi toute la journée venait enfin de se relâcher.

Je sentis Jean-Claude se réveiller. Je le sentis ouvrir les yeux, et je sus qu'il éprouvait la caresse fraîche de la brise sur mon visage. Je n'enviais pas Claudia de devoir lui expliquer ce que je m'apprêtais à faire.

Je pensai à Vérité et Fatal, et, eux aussi, je pus les sentir, percevoir l'éveil de leur conscience à la nuit et à ses infimes possibilités. Claudia allait leur annoncer qu'ils avaient été désignés volontaires pour me servir de batterie métaphysique, et, si Seamus se pointait, Lisandro et eux seraient notre meilleure chance de gagner sans devoir l'abattre à vue. Tuer Seamus provoquerait également la mort de Jane, qui n'avait rien fait. Donc nous tenterions de l'épargner. Mais si nous n'avions pas le choix, nous n'hésiterions pas.

La radio de Blaireau crépita, et le sergent toucha le micro épinglé à son gilet pare-balles.

— Roger. (Il se tourna vers moi). On commence à recevoir des rapports sur des bandes de zombies.

— Des bandes de combien ?

— De cinq à vingt individus, selon les témoins oculaires.

Mon téléphone sonna, et je reconnus l'air familier. Je décrochai

— Jean-Claude.

— Qu'as-tu fait, ma petite ?

— Mon boulot.

— Je me serais tenu à ton côté, tu le sais bien.

— Claudia et moi en avons discuté, mais certains des gardes les plus âgés nous ont dit que, si tu étais là en personne, l'Amoureux de la Mort pourrait te défier pour tenter de prendre ta place de Roi de tous les vampires. Le risque était trop grand.

— J'aurais pu te fournir un pouvoir considérable.

— Oui, mais si je suis blessée tu pourras m'envoyer de l'énergie à distance et me maintenir en vie. Si on est blessés tous les deux, c'est la baise.

Il éclata de ce rire merveilleux et presque palpable, qui semble glisser sur ma peau comme une caresse de velours. Je frissonnai.

— Toujours aussi romantique, ma petite.

— N'empêche que j'ai raison.

— J'aimerais prétendre le contraire et te rejoindre en volant.

— Je t'aime.

— Je t'aime, ma petite, dit-il en français.

— Embrasse Asher de ma part à son arrivée.

— Il ne viendra pas ce soir. Tous les aéroports et les accès routiers à la ville sont fermés. La garde nationale a été mobilisée.

— Une malheureuse apocalypse zombie, et tout de suite on sort les grands moyens.

— Les grands moyens, c'est toi, ma petite.

— Tu ne peux pas me voir, mais je suis en train de sourire.

— À défaut de te voir, je te sens.

Soudain, un vent froid qui ne devait rien à la fraîcheur nocturne me picota la peau

— Des vampires. Je dois y aller. Je t'aime, cher fiancé, dis-je en français.

— C'est la première fois que tu m'appelles ainsi. Je t'aime aussi, ma petite.

Je fis le signe convenu pour indiquer aux autres que des vampires approchaient, en espérant que les snipers se souviendraient que les vampires en question n'étaient pas nécessairement nos ennemis. Puis je projetai mes perceptions vers leur pouvoir.

Vérité et Fatal. En me concentrant, je sentais leurs corps fendre l'air pour nous rejoindre. Ils étaient juste au-dessus de nous. S'ils n'avaient pas prêté un serment de sang à Jean-Claude, et s'ils n'avaient pas de surcroît été mes amants, je n'aurais pas pu les situer de manière aussi précise. Mais ils m'appartenaient, et je sais toujours où se trouvent mes affaires.

Du coup, je tentai de sentir Jane. Elle aussi avait prêté un serment de sang à Jean-Claude. Je perçus une bouffée de pouvoir, juste assez pour savoir que c'était une vampire et qu'elle se trouvait à proximité, mais rien de plus. Donc la connexion avec Jean-Claude ne faisait pas tout.

Si je percevais aussi bien Vérité et Fatal, était-ce parce que je couchais avec eux, ou parce que je les utilisais pour nourrir l'ardeur ? Plus tard, quand cette histoire serait terminée, il faudrait que je me livre à quelques expériences pour déterminer ce qui faisait la différence entre les vampires que je pouvais localiser précisément et les autres.

Comme les vampires se posaient, les SWAT se raidirent et portèrent instinctivement la main à leur arme. Edward ne broncha pas ; il avait déjà assisté à ce spectacle.

Vérité toucha terre quelques secondes avant Fatal. Tous deux s'accroupirent pour absorber l'impact de leur atterrissage. Ils se redressèrent en même temps, grands, séduisants et presque identiques. Seuls quelques détails les différenciaient : l'un avait les cheveux bruns et ondulés, l'autre les avait blonds et raides. L'un avait les yeux un peu plus bleus et l'autre un peu plus gris. Vérité portait un trench de couturier couleur mastic par-dessus un très beau costume sur mesure ; Fatal arborait de nouveau ses bottes en cuir qui lui montent jusqu'au genou et qui ressemblent à un accessoire de costume médiéval, à ceci près que ce sont des vraies, pas une reproduction moderne. Nous avons finalement réussi à le convaincre que les jeans sont très pratiques, et il en avait glissé un noir dans ses bottes. Sous son blouson de cuir noir, j'aperçus un de ses nouveaux tee-shirts noirs, celui sur lequel est marqué : « Pas de souci, je couvre tes arrières... en t'utilisant comme bouclier ». La deuxième partie de la phrase est écrite beaucoup plus petit que la première.

Ils s'approchèrent de moi avec un large sourire aux lèvres. Celui de Fatal me promettait toute sorte de polissonneries ; celui de Vérité était sincère ; il était juste ravi de me voir.

Je me portai à leur rencontre. En principe, je ne leur saute pas au cou quand je les vois arriver, mais j'étais sur le point de leur demander de risquer leur vie, non pas en tant que gardes du corps, mais en tant que familiers, comme une sorcière pourrait utiliser son chat. Donc je leur tendis une main à chacun. Ils échangèrent un coup d'œil surpris avant de la prendre. Je glissai mes bras autour de leur taille, sous le trench-coat et le blouson de cuir, par-dessus la chemise en soie et le tee-shirt en coton, jusqu'à ce que je sois collée entre eux. Ils inclinèrent vers moi leurs visages presque identiques, à la beauté accentuée par leur fossette au menton. Puis ils me rendirent mon étreinte, un bras en travers de mes épaules et l'autre plus bas.

— Loin de moi l'idée de me plaindre, lança Fatal, mais pourquoi tant d'effusions ?

— Je vous demande beaucoup ce soir.

— Nous sommes tes gardes du corps, Anita. Nos vies t'appartiennent si tu as besoin de les prendre, déclara gravement

Vérité.

Je le serrai un peu plus fort.

— Je ne veux pas prendre vos vies.

— Quoi que tu veuilles, nous te le donnerons.

— Les désirs de notre dame sont des ordres, ajouta Fatal.

Je grimaçai.

— D'où les effusions.

Jane se posa dans un bouillonnement de tissu noir, celui de la cape assortie au reste de sa tenue, et qui lui donnait une allure de ninja. Elle repoussa sa capuche en arrière, révélant des cheveux très blonds et de grands yeux bleus qui cassèrent un peu l'effet. Souvent, les hommes sont charmés par sa beauté délicate... jusqu'à ce qu'ils prennent conscience de sa froideur. Elle fait à peu près ma taille, et elle est délicate mais voluptueuse, parce qu'elle a été recrutée à une époque où la minceur était synonyme de pauvreté ou de mauvaise santé. Elle est aussi peu expressive que la plupart des vampires Arlequin, aussi Maîtresse d'elle-même que Mischa est impétueux.

Elle se redressa et se dirigea vers nous d'un pas glissant qui fit onduler sa cape telle une créature douée d'une vie propre. J'ignore comment elle se débrouille, mais elle n'est pas la seule des Arlequin qui réussit à produire ce genre d'effet dramatique. De la même façon que Seamus a été surnommé Eau à cause de sa grâce, Jane a été surnommée Glace parce que rien ne l'émeut, parce qu'elle est aussi patiente et inébranlable qu'un glacier. Franchement, je la trouve un peu flippante. Elle ne m'a jamais rien fait ou dit de désagréable, mais elle me met quand même mal à l'aise.

Je m'écartai de Vérité et de Fatal pour me tourner vers elle. Devais-je m'excuser d'avoir mis en danger son animal à appeler ?

— Je suis navrée que Seamus ait été compromis.

— Il ne faisait que son travail.

D'accord ! Fin des amabilités.

— Tu sens Seamus ?

— Oui.

— Il est toujours lié à toi ?

— Oui et non.

— Explique-toi.

— L'Amoureux de la Mort n'a pas brisé complètement notre lien.

C'est un peu comme si nous nous partagions Seamus, ce qui est impossible.

— Si Seamus vient, nous te donnerons une chance de le reprendre complètement sous ton contrôle. Mais s'il nous attaque... nous ne pourrions pas le laisser faire, Jane.

— Je comprends. Il est trop dangereux.

— Comprends-tu aussi les conséquences potentielles ?

— S'il meurt, je mourrai peut-être aussi. C'est presque une certitude à présent que notre Mère Ténébreuse n'est plus là pour partager son pouvoir avec nous, ses gardes. Nous nous en trouvons très diminués, dit Jane d'une voix complètement dépourvue d'inflexion ou d'émotion, comme si elle parlait de la météo.

— J'en suis désolée pour vous, mais je n'avais pas le choix. Je devais la tuer.

— Je comprends, répéta-t-elle.

— Très bien. Alors, je vais faire les présentations.

Paris tenta de flirter avec Jane. Elle le regarda comme s'il était moins que rien, un bouton purulent sur le cul de l'univers. Vérité et Fatal mirent les SWAT mal à l'aise pour la même raison que Dem, Nicky et Lisandro : parce que, face à eux, ces militaires surentraînés étaient forcés de se demander : « Si on se battait, est-ce que c'est moi qui gagnerais ? ». Ils se montrèrent amicaux néanmoins, mais je sus que Fatal devinait à quoi ils pensaient. Impossible de dire si Vérité le sentait aussi, et s'il en avait quoi que ce soit à foutre. Si on avait eu plus du temps devant nous, Fatal aurait asticoté les SWAT – gentiment, mais il n'aurait pas pu s'empêcher de jouer un peu avec eux.

J'étais sur le point de tenter une chose dont la plupart des réanimateurs n'auraient même pas imaginé être capables, et ceux qui l'étaient auraient eu besoin d'un sacrifice humain. Mais il m'est arrivé plus d'une fois de relever un zombie et de sentir que le pouvoir voulait se répandre au-delà de mon cercle de protection – celui que je trace, d'une part pour contenir le zombie au cas où quelque chose dans la procédure tournerait mal, mais aussi pour protéger le zombie contre une éventuelle attaque de l'extérieur. Il existe des entités capables de posséder un cadavre, surtout s'il est récent, jusqu'à ce que sa chair commence à pourrir. Alors elles l'abandonnent.

Plusieurs fois, des gens sont morts à l'intérieur de mon cercle. L'énergie libérée l'a fait craquer ; mon pouvoir s'est répandu à l'extérieur, et j'ai accidentellement relevé le cimetière tout entier. Une autre fois, il m'est arrivé la même chose parce que je n'avais pas utilisé de cercle de protection et qu'un vampire planté derrière moi me servait de batterie morte-vivante.

J'allais tenter de refaire le même coup mais, au lieu de rappeler le pouvoir à moi, j'allais le propager à dessein pour relever autant de zombies que possible.

Je voulais attirer l'attention de l'Amoureux de la Mort afin qu'il vienne jouer avec moi. Il pensait qu'avoir hérité d'une partie du pouvoir de la Mère de Toutes Ténèbres faisait de lui un grand méchant nécromancien ; j'allais m'efforcer de lui prouver que j'étais plus grande et plus méchante que lui. Mais j'avais besoin qu'il s'approche

suffisamment pour que je dresse un cercle de protection autour de lui. Après ça, il me suffirait de le garder prisonnier du corps dans lequel il était arrivé, et de prévenir Hatfield pour qu'elle puisse brûler son corps originel à quelques kilomètres de là.

Elle ne l'avait pas encore trouvé, mais elle avait atteint l'ancienne mine dans laquelle il le cachait. Henry Junior n'exagérait pas : c'était un véritable labyrinthe. Je priai pour qu'elle le trouve avant qu'il se pointe au cimetière, parce que, dans le cas contraire, on était foutus. Pour qu'il meure, il fallait brûler à la fois son corps originel et celui qu'il occupait.

Nous nous trouvions dans la partie la plus récente du cimetière, la plus dégagée pour les snipers. Bien entendu, cela nous exposerait tout autant que notre cible, mais les armes longues portées n'étaient pas le fort de Seamus, et l'Amoureux de la Mort ne nous tirerait pas dessus. S'il nous tuait ce soir, ce serait à coups de zombies ou de vampires putréfiés, pas avec quelque chose d'aussi propre et net qu'une balle.

Nicky s'approcha de moi et dit à voix basse :

— Pourquoi tu temporises ?

Il avait raison.

— Je crois que j'ai peur.

— De ne pas y arriver ?

— Justement, non. D'y arriver.

— En quoi ce serait effrayant ?

Je pris une grande inspiration et tentai d'exprimer calmement ce que la voix affolée répétait en boucle dans ma tête.

— Depuis des années, je lutte pour contenir ma nécromancie et ne pas faire accidentellement la chose même que je m'apprête à faire intentionnellement ce soir.

— Créer ta propre armée de morts-vivants ?

J'acquiesçai.

— C'est quoi qui te fait peur là-dedans ?

Je levai les yeux vers Nicky.

— L'idée que je pourrais aimer ça.

— C'est normal d'aimer les trucs qu'on fait bien, Anita.

— Pas si ces trucs sont dangereux.

— Tu veux dire, de la même façon qu'on n'est pas censé aimer tuer des gens, ou leur faire du mal ?

— Ouais.

— Est-ce que tu regrettes d'avoir tué une seule de tes victimes ?

— Non, pas vraiment.

— Moi non plus. Alors, fais-le, Anita. Ouvre la porte de la cage dans laquelle tu as enfermé ton pouvoir, et vois jusqu'où il peut aller.

— Et s'il va trop loin pour que je puisse le rattraper ensuite ?

— Si c'est toi qui contrôles l'armée de morts-vivants, je sais

qu'elle ne fera rien de mal, parce que tu es ma boussole morale et que tu indiques toujours le nord. Ne laisse pas tes doutes ou ceux de quiconque te persuader du contraire.

— Tu es sûr d'être un sociopathe ?

— Assez sûr, ouais.

— Parce que je ne pensais pas que les sociopathes étaient qualifiés pour reconforter les autres.

— Oh ! Nous sommes qualifiés pour des tas de choses puisque nous passons notre vie à faire semblant de nous intégrer, à jouer un rôle pour que personne ne soupçonne que nous ne comprenons absolument pas pourquoi les gens se soucient les uns des autres.

— Tu te rends compte que ce n'est pas du tout une idée reconfortante ?

— Oui mais, avec toi, je n'ai pas besoin de faire semblant. Tu sais déjà que je suis un sociopathe, et tu m'aimes quand même.

Edward s'approcha de nous.

— Navré de vous interrompre, mais qu'est-ce qu'on attend pour commencer ? Il y a un problème ?

— Rien de grave, soupirai-je. Je m'inquiète pour des trucs, alors que je ne devrais pas.

— Tu veux un coup de main pour t'éclaircir les idées ? offrit Edward.

Je secouai la tête.

— Ça va mieux maintenant. Nicky m'a aidée.

Nicky regarda Edward.

— Elle nous fait une de ses crises de conscience sur le thème « si je prends du plaisir à tuer, est-ce que ça fait de moi une mauvaise personne ? ».

Edward opina comme s'il comprenait parfaitement.

— Nous ne contrôlons pas ce qui nous excite ou non. Ne juge pas ton ressenti, Anita, contente-toi de l'accepter.

Je voulais protester mais, face aux deux plus grands sociopathes de ma vie, à quoi bon ?

— Pourquoi c'est toujours avec vous que je discute de mes dilemmes moraux ?

— Parce que la violence ne t'en pose pas vraiment un, et que tu as peur qu'on te juge à cause de ça. Donc tu n'en parles qu'aux personnes de ton entourage que ça ne troublera pas le moins du monde.

Je ne trouvai rien à répondre à ça, sinon :

— Merde alors !

— Bien résumé. Maintenant, va relever des zombies comme la nécromancienne phénoménale que tu es.

Edward me tapota la tête. J'eus un mouvement de recul.

— Arrête. Tu sais bien que je déteste ça.

— Désolé, mais si tu as besoin qu'on te flatte l'ego, je peux t'aider. Sinon, dépêche-toi d'aller faire ton boulot avant que l'armée morte-vivante du méchant nécromancien ne bouffe tous les braves citoyens de Boulder.

— Est-ce que ça fait de moi la gentille nécromancienne, ou juste l'autre méchante ?

— Ça fait de toi *notre* nécromancienne. Maintenant, relève-nous un maximum de zombies.

— D'accord. Filez vous mettre un peu plus bas.

J'allai chercher mes vampires et libérer ma nécromancienne intérieure – en espérant que c'était la gentille.

Chapitre 81

La plupart des réanimateurs ont besoin de s'entraîner pour relever les morts ; moi, je me suis entraînée pour cesser de les relever par accident. Quand j'avais quatorze ans, mon chien fraîchement défunt m'a rejointe dans mon lit. Plus tard, les animaux écrasés se sont mis à me suivre comme si j'étais le joueur de flûte de Hamelin. Et un jour un de mes profs de fac qui s'était suicidé est venu me voir dans ma chambre sur le campus pour que je dise à sa femme qu'il était désolé.

Je me demande si les zombies solitaires qu'on trouve parfois en train d'errer sans but ne sont pas le résultat d'incidents similaires, provoqués par des réanimateurs qui n'ont pas encore été formés. J'ai appris à relever les morts avec le rituel approprié : les paroles, l'acier, l'onguent, le sacrifice – un poulet, généralement –, mais, contrairement à mon ancien mentor, je n'en ai pas besoin. Ce ne sont que des accessoires pour faire joli. En cas d'urgence, je peux très bien m'en passer.

Edward se tenait dans l'ombre avec son lance-flammes calé sur une grosse pierre tombale. Il ne l'utiliserait que si je parvenais à emprisonner l'Amoureux de la Mort dans mon cercle. Si le renégat utilisait un corps de zombie, je le tiendrais, mais, s'il optait pour celui d'un vampire putréfié, ce serait plus dur. Il faut un cercle beaucoup plus solide pour contenir un vampire ou l'empêcher d'entrer. Je pensais en être capable, à condition de cesser d'avoir peur de moi-même.

Debout dans la fraîcheur nocturne avec Vérité et Fatal juste derrière moi, je me rendis compte que mon pouvoir m'effrayait toujours. J'avais encore du mal à accepter ce que j'étais. La nécromancie a apporté dans ma vie des tas de choses qui me rendent heureuse ; pourtant, s'il suffisait d'un claquement de doigts pour la faire disparaître, j'aurais choisi d'être « normale ».

Je tentai d'imaginer ma vie sans Jean-Claude, mais aussi sans Nathaniel et sans Micah, qui ne sont venus à moi que parce que les marques vampiriques de Jean-Claude m'avaient donné des animaux à appeler. Sans ma nécromancie, je n'aurais connu aucun de mes amoureux – pas un seul d'entre eux. Je songeai combien j'étais heureuse, plus que je ne l'avais jamais été. Et en cet instant j'oubliai ma peur et mes doutes. Je décidai d'accepter tout ce que j'étais, de l'accepter complètement et d'avoir confiance en l'univers.

Je me tournai vers les deux vampires. Je les serrai contre moi comme quand ils étaient arrivés, mais cette fois je me blottis contre leur poitrine et levai mon visage vers eux. Fatal fut le premier à se

pencher pour poser doucement sa bouche sur la mienne, puis Vérité m'embrassa tendrement. Mais comme notre baiser se prolongeait, il se fit plus fougueux. J'ôtai mon autre bras de la taille de Fatal pour étreindre Vérité tout en le dévorant des lèvres et de la langue, oubliant que c'était un vampire et que les vampires ont des crocs pointus.

Je sentis le goût cuivré du sang dans ma bouche. Vérité poussa un gémissement inarticulé et me souleva de terre en me serrant contre lui, si bien que je me retrouvai les pieds pendus à plusieurs centimètres du sol. Cela aurait pu réveiller mon ardeur, mais je choisis ce moment pour invoquer ma nécromancie – même si « invoquer » n'est sans doute pas le mot juste. Ça sous-entend que je dois l'appeler pour la faire venir comme un toutou. En fait, je cessai juste de la contenir, et elle jaillit de mon corps par ma bouche pour se déverser dans celle du vampire qui m'embrassait.

Vérité cria et arracha sa bouche à la mienne. Du sang coulait sur sa lèvre inférieure. Dans mon dos, Fatal m'empoigna par les cheveux pour me faire tourner la tête vers lui et m'embrasser de nouveau. Lui aussi, il plaisait à ma nécromancie. Les réanimateurs se contentent de relever des zombies, mais les nécromanciens contrôlent tous les morts-vivants.

Fatal m'embrassa comme son frère l'avait fait, en y mettant la langue et les crocs. Il me tira un peu plus de sang, qui se mélangea à notre désir et à ma nécromancie. Vérité et lui se laissèrent tomber à genoux, m'entraînant avec eux. A l'instant où je touchai terre, mon pouvoir se répandit dans le sol en quête des morts.

Il atteignit une tombe après l'autre, tels les cercles concentriques créés par une pierre qu'on vient de jeter dans un lac. Mais ce fut la terre sous nos pieds qui se mit à onduler comme de l'eau. J'entendis des exclamations surprises – celles des flics qui nous accompagnaient –, mais elles me semblèrent provenir de très loin. Les deux vampires qui me pressaient entre eux et les corps enfouis dans le sol étaient bien plus réels pour moi, car ma nécromancie préfère les morts.

— Oh, Seigneur ! chuchota Vérité contre ma joue.

— Oui, acquiesçai-je.

J'étais à genoux, Fatal plaqué contre mon dos et ma main dans celle de Vérité. Grâce à ma connexion avec les deux vampires, le sol se fendit tels les flots d'un océan pour déverser ses occupants. Les zombies n'eurent pas à s'extraire de leur tombe ; mon pouvoir les propulsa directement à la surface, intacts et debout. Ils ne ressemblaient même pas à des cadavres, juste à des gens en tenue funéraire.

Cela ne suffisait pas. Je continuai à projeter mon pouvoir, trouvai un autre cimetière et en relevai tous les occupants. Cela ne suffit pas

non plus. Pour la première fois, je ne réfléchis pas et ne tentai pas de me retenir mais m'abandonnai au plaisir d'appeler les morts et de les sentir réagir. Je les relevai et leur ordonnai de venir à moi, et je sus que même ceux qui se trouvaient le plus loin se mettaient en route de leur démarche lente et prudente pour me rejoindre.

Soudain, je le sentis à l'autre bout de la ville. Il attirait ma nécromancie comme un aimant attire la limaille de fer, mais ce n'était pas la seule raison : son pouvoir me cherchait aussi, alors je compris que les deux moitiés du pouvoir de Marmée Noire que nous portions en nous voulaient se réunir pour former de nouveau un tout complet.

Il vint à moi, un peu parce que nous étions les héritiers de la Mère de Toutes Ténèbres, un peu parce qu'il était mort et que tous les morts sont attirés par les nécromanciens. Il pénétra dans le cimetière avec le corps d'un de ses propres zombies, un parmi des centaines d'autres, à ceci près que le sien était à moitié décomposé et pas les miens. Aussi n'eus-je pas de mal à le repérer comme il s'avavançait vers moi.

— Mon pouvoir te reconnaît, dit-il.

— Nous portons les ténèbres vives en nous, répondis-je.

— En effet.

Puis deux choses se produisirent simultanément. Dans ma tête, je traçai un large cercle brillant et vis sa lumière jaillir du sol. Au même moment, Seamus bondit vers moi tel un fragment de nuit solide.

Vérité et Fatal s'interposèrent entre nous, mais Jane atteignit le métamorphe la première. Ils s'écroulèrent dans un tourbillon de tissu noir et de corps luttant les uns contre les autres.

— Tu viens de dresser un cercle de pouvoir, constata l'Amoureux de la Mort. Comment y es-tu parvenue sans le sceller avec du sang ?

— Je suis une nécromancienne moderne. Je kiffe les raccourcis.

Il ne comprit pas ce que je disais, mais peu importe, parce qu'à cet instant Edward lança :

— Hatfield est en place.

— Vas-y !

J'entendis un petit sifflement suivi par un cliquetis. Je me rejetai en arrière, empoignant Vérité et Fatal par le col pour les entraîner avec moi. Nous étions presque allongés sur le sol quand un jet de flammes orange et jaune fusa au-dessus de nous, si chaud qu'il fit onduler l'air nocturne. Nous nous figeâmes pour ne pas nous faire incinérer.

Le feu enveloppa l'Amoureux de la Mort. Il toucha aussi certains de mes zombies au passage, mais engloutit complètement l'hôte du vampire. Au début, celui-ci ne réagit pas. Puis il poussa des cris inarticulés avant de se mettre à hurler :

— Mon corps ! Vous détruisez mon corps ! Non ! NON ! La moitié

du pouvoir de la Mère Ténébreuse meurt avec moi ! Noooooon !

Il chargea vers nous. Mais Edward veillait au grain dans sa combinaison ignifugée couleur argent. De nouveau, j'entendis le sifflement et le cliquetis, puis un second jet de flammes se déversa sur le zombie pourrissant. Celui-ci tenta de sortir du cercle pour se jeter sur nous, mais fut incapable de franchir la ligne invisible. Planté derrière, il se consuma en hurlant et finit par mourir.

Jane, Lisandro, Dem et Nicky avaient cloué Seamus à terre. Nicky avait le visage en sang. Le bras gauche de Dem pendait, inerte, contre son flanc, et il avait un sérieux problème à l'épaule. Jane et Lisandro semblaient indemnes.

Les flammes mirent longtemps à s'éteindre. Lorsqu'il ne resta plus du zombie qu'une masse noircie, nous le décapitâmes et prîlèvâmes son cœur changé en morceau de charbon. Nous fourrâmes le corps dans un sac à viande, et la tête et le cœur dans deux autres. Nous les réduirons en cendres, que nous jetterons dans trois cours d'eau différents. Pour le coup, ça n'avait rien de très moderne, mais il s'agissait de détruire un pouvoir qui ne l'était absolument pas non plus, un pouvoir qui remontait à la nuit des temps.

Mais d'abord, les zombies.

Je dissipai mon cercle de protection afin de les sentir – les miens et ceux de l'Amoureux de la Mort, qui m'appartenaient aussi désormais, et qui attendaient passivement que je les rende à la terre. Je me tournai vers Vérité et Fatal.

— J'ai besoin de sang frais pour les remettre dans leur tombe.

Sans lâcher ma main, Vérité se laissa tomber à genoux devant moi.

— Mon sang est à toi, comme tout le reste.

— Je pensais plutôt au mien, le détrompai-je.

Il parut perplexe.

— Tu nous invites à te boire ? avança Fatal.

— Oui.

— D'accord. Vérité, tu prends la droite et moi la gauche.

— Ça faisait longtemps que nous n'avions pas partagé un calice, commenta son frère.

— Oui, trop longtemps.

— La droite et la gauche de quoi ? demandai-je.

— De ton cou ravissant, répondit Fatal en le caressant du bout des doigts.

La pensée des deux vampires se nourrissant de moi en même temps contracta des choses dans mon bas-ventre et en rendit un certain endroit très humide. Je me promis de refaire ça en privé et avec plus de sexe, mais, pour ce soir, j'avais juste besoin de sang et de pouvoir.

Vérité était devant moi et Fatal derrière. Ils m'embrassèrent et me léchèrent doucement le cou jusqu'à ce que je réclame :

— Allez-y.

— Nous aimerions recommencer dans l'intimité un autre soir, dit Vérité.

— J'y ai déjà pensé. Mais pour l'instant on se concentre sur les zombies, s'il vous plaît.

Ils passèrent leurs bras autour de ma taille. Je les sentis se raidir et luttai pour ne pas en faire autant, parce que, faute de préliminaires ou de sexe, une morsure de vampire peut être assez douloureuse. J'expirai à fond et, comme répondant à un signal, les deux frères plantèrent leurs crocs dans mon cou au même moment.

La douleur fut vive et immédiate mais, dès l'instant où ils se mirent à sucer, elle bascula vers le plaisir. Mon dos tenta de s'arquer, et ils durent m'immobiliser entre eux pour ne pas que les spasmes de mes mini-orgasmes arrachent leurs crocs à ma gorge. Je les imaginai en train de me faire ça pendant l'amour, et mes genoux mollirent. Ils durent me tenir dans leurs bras pour continuer à me boire.

— Par mes mots, par ma volonté et par mon sang, je vous lie à votre tombe, chuchotai-je. Regagnez-la et ne vous relevez plus.

Les zombies hésitèrent, et je vis quelque chose de ténébreux passer dans leur regard, puis se dissiper telle une ombre devant la lune. En silence, ils rebroussèrent chemin vers leur tombe et s'y rallongèrent. La terre semi-liquide se dressa pour les avaler. Quand elle redevint solide, jamais vous n'auriez deviné que les tombes avaient été dérangées.

Lorsque tous les zombies que je pouvais voir eurent regagné leur dernière demeure, je m'autorisai à me relâcher. Mes jambes cédèrent sous moi ; Vérité et Fatal m'allongèrent sur le sol et me bercèrent entre eux. Je ne savais pas si c'était la perte de sang ou le fait que j'avais découvert les limites de ma nécromancie, mais soudain j'étais vidée.

Le sergent Blaireau s'approcha et dit :

— Tous les zombies ont disparu. Ils sont retournés dans leur tombe. Beau boulot, Blake.

Je hochai la tête et parvins à articuler :

— Merci.

Edward s'agenouilla près de moi en repoussant la capuche de sa combinaison argentée. Il m'adressa un large sourire.

— Qui c'est, la plus grande et la plus redoutable des nécromanciennes ?

Je lui rendis son sourire.

— C'est moi

— Eh comment, acquiesça-t-il.

Chapitre 82

Cette nuit-là, il y eut une victime dont la mort bouleversa Micah. L'adjoint Al Truman avait donné une carte détaillée à Hatfield, puis il était rentré chez lui et avait bouffé son flingue. Dans sa lettre de suicide, il expliquait qu'il avait découvert l'ancre des vampires en cherchant les personnes disparues. C'était un pur hasard, mais à partir de ce moment il était tombé sous leur coupe. C'était lui qui avait aidé les vampires à s'introduire chez les gens qui vivaient isolés dans la montagne. C'était lui, cette personne de confiance à qui le couple de gentils retraités avait ouvert leur porte en espérant qu'il les secourrait.

Regarder Rush Callahan mourir petit bout par petit bout à l'hôpital l'avait aidé à reprendre partiellement le contrôle. Mais c'était la dernière agression, chez eux, de gens qu'il avait connus toute sa vie qui lui avait rendu assez de présence d'esprit pour lui permettre de riposter de la seule façon possible, en s'assurant qu'on ne le forcerait plus à faire de mal à quiconque. L'Amoureux de la Mort n'avait pas pensé à interdire à Al de se suicider. Dans les films et les livres, les très vieux vampires souhaitent généralement mourir ou être libérés de leur malédiction, mais ça n'a jamais fonctionné comme ça pour aucun des Maîtres que j'ai rencontrés. Tous voulaient continuer à vivre éternellement. Du coup, l'idée qu'il puisse choisir la seule échappatoire qui lui restait n'avait pas effleuré l'esprit de l'Amoureux de la Mort.

L'infection du père de Micah cessa de s'étendre dès l'instant où périt l'Amoureux de la Mort. Les docteurs sont incapables d'expliquer pourquoi mais, à partir de ce moment-là, les antibiotiques fonctionnèrent, et le corps commença à se défendre. Rush Callahan ne récupérera probablement pas cent pour cent des capacités de son bras gauche, mais la chirurgie et la rééducation devraient l'aider.

Un scandale mineur éclata lorsqu'on découvrit de quelle manière il vivait ; le vrai problème, c'était moins son ménage à trois que le fait qu'il ne réside pas dans la commune dont il est le shérif. Il va falloir un peu de temps pour régler ça. Mais lorsque je vis Bea, Ty et les enfants se masser autour de son lit en pleurant des larmes de joie, je sus que tout finirait par s'arranger. Au pire, il trouverait un autre boulot.

Nicky et Dem ont guéri très vite et complètement – un des plus grands avantages de leur nature de lycanthropes. Seamus ne semble pas avoir gardé de séquelles de sa possession, et les choses sont redevenues normales entre Jane et lui, mais je n'ai pas oublié ce qu'elle m'a dit.

De la même façon que tous nos proches bénéficient d'une partie de notre nouveau pouvoir, à Jean-Claude et à moi, la Mère de Toutes Ténèbres conférait une partie du sien aux Arlequin. Du coup, maintenant qu'elle est morte, ils se trouvent bel et bien diminués. Ça explique pourquoi, bien qu'excellents, ils n'arrivent pas tout à fait à la hauteur de leur réputation de super-ninjas quasi indestructibles. La source de leur pouvoir initial s'est tarie, et, même si Jean-Claude et moi la remplaçons, ils ne sont pas liés à nous aussi étroitement qu'ils l'étaient à elle.

Nous avons également découvert qu'une bonne partie des vampires Arlequin maltraitaient leurs animaux à appeler. Nous avons trouvé une thérapeute spécialisée dans les relations de couple abusives, une des rares psys qui acceptent de prendre des clients surnaturels. Donc, nous avons envoyé les Arlequin chez elle par paires. Je ne suis pas certaine qu'ils comprennent tous le problème, ni la difficulté d'une vraie thérapie, mais ils assistent aux séances. Je considère ça comme une victoire.

Asher arriva le lendemain soir. Il laissa son nouvel amant, la hyène-garou Kane, dans leur chambre d'hôtel pour venir nous saluer seul. Franchement, je m'attendais à ce qu'il nous le brandisse sous le nez d'un air triomphant – « Voyez, j'ai trouvé quelqu'un qui ne veut que moi ! ». Le fait qu'il se soit abstenu prouvait à la fois qu'il avait réfléchi avant d'agir, et que cet homme comptait vraiment pour lui. Asher voulait qu'on apprécie Kane, et réciproquement. Cela nous mettait en bonne position pour négocier, et, du coup, lui aussi a accepté de suivre une thérapie.

Nous lui avons dit qu'il n'avait plus qu'un mois à attendre avant qu'on le rappelle à la maison, quand il avait provoqué Dulcia et failli se faire tuer pour son impudence. Nous devons sans doute une visite à la matriarche des hyènes-garous locales, ou, au moins, un bouquet de fleurs et une bouteille d'une très bonne liqueur. Jean-Claude a suggéré qu'un bijou pourrait être une excuse appropriée. Apparemment, Asher a été très polisson durant la fin de son séjour chez elle. Un bijou pour avoir épargné notre insupportable délinquant, je trouve que ça n'est pas cher payé.

Le père de Micah a dit à Van Cleef et à ses hommes que mes pouvoirs de poly-garou sont impossibles à recréer sans mes marques vampiriques et, probablement, ma nécromancie. J'ai demandé plus d'infos sur Van Cleef à Edward, mais celui-ci a refusé de m'en donner à moins que Van Cleef ne me contacte. J'ai laissé filer, parce que personne ne sait garder un secret comme Edward. S'il a dit non, je ne parviendrai pas à le faire changer d'avis.

Donna et lui cherchent une date pour leur mariage. En tant que garçon d'honneur, je suis censée organiser l'enterrement de vie de

garçon d'Edward avec son beau-fils. Peter a dix-huit ans, et je crains que ses idées sur la manière de prendre du bon temps ne divergent pas mal des miennes, mais si c'est ce que veut Edward, je le ferai.

Apparemment, Nathaniel sera du côté de la mariée à l'église. Je ne comprends pas pourquoi Donna y tient tant, vu qu'elle ne l'avait jamais rencontré avant, mais l'idée qu'un de mes hommes assiste à la cérémonie semble la rassurer. Du coup, là aussi, je laisse faire. Et puis Nathaniel est assez excité à la perspective de l'aider à organiser le mariage. Il est bien meilleur que moi pour ce genre de choses. Dommage que je ne puisse pas lui refiler aussi l'organisation de l'enterrement de vie de garçon.

Nous négocions toujours pour savoir qui sera impliqué dans notre cérémonie d'engagement. Ça m'avait paru très simple de dire oui à Jean-Claude, à Micah et à Nathaniel, mais au-delà de ça... Qui aura le droit d'enfiler une alliance et de dire « Je le veux » ? Asher a été dévasté en apprenant ce que nous mijotons ; la seule raison pour laquelle il n'a pas déclenché une bagarre spectaculaire, c'est parce que nous lui avons manqué et que son retour parmi nous était encore trop récent pour qu'il puisse se le permettre.

Micah et moi sommes catégoriques : pas question de nous engager vis-à-vis d'Asher. Nathaniel serait prêt à le faire si la thérapie réglait son problème de jalousie. Kane, le nouveau petit ami d'Asher, est totalement opposé à l'idée que celui-ci se lie à nous et pas à lui.

Dem nous a tous surpris en demandant Asher en mariage. Il s'est agenouillé devant lui et lui a pris la main. C'était un geste touchant, et qui a rendu Asher très heureux, mais... Vous vous doutiez qu'il y aurait un « mais », n'est-ce pas ? Kane ne l'a pas très bien pris. Il venait de renoncer à son ancien groupe animal et à son travail pour emménager dans une nouvelle ville, et la personne pour qui il avait fait tout ça comptait épouser quelqu'un d'autre ? Franchement, je ne peux pas lui en vouloir.

Autres gens qui ont bien réagi à la nouvelle jusqu'à ce qu'ils découvrent qu'elle ne les concernait pas : Cynric, Jade, Crispin, Envie et Ethan. Nicky s'en fout ; il m'a dit : « Je sais que tu me veux dans ta vie, Anita. Je n'ai pas besoin d'une alliance pour me sentir aimé ».

Peut-être que, si les autres en veulent une, c'est parce que je ne leur dis pas assez que je les aime ? Peut-être que, quand on ne se sent pas assez aimé, les preuves concrètes tels qu'un contrat de mariage et une alliance prennent plus d'importance ? J'ai toujours pensé qu'ils n'étaient que la confirmation extérieure d'une vérité intérieure, mais peut-être pas.

Peut-être que pour certaines personnes le mariage est le début de l'engagement, la promesse de belles choses à venir, et que, si on ne les inclut pas dedans, elles ont l'impression qu'il s'agit plutôt d'une fin

pour elles. Je n'en sais rien. Pour le moment, on a mis l'idée de côté le temps de gérer les mines émotionnelles qui viennent de nous exploser à la figure.

L'amour n'est pas une émotion taille unique. Il en existe autant de sortes que de gens. Nous essayons de trouver un modèle qui convienne à tout notre entourage. Un amour taille ultra large, plus grand que n'importe quoi d'autre au monde. Parfois, maximiser, c'est la seule solution.

[1] La thermité est un mélange d'aluminium métallique et d'oxyde d'un autre métal. Cette réaction chimique génère une chaleur intense pouvant atteindre 2 204,4 C. La thermité est utilisée le plus souvent pour souder ou faire fondre de l'acier. Un dérivé de la thermité est utilisé dans les grenades incendiaires comme les AN-M14.

[2] Qui distille du miel, qui est doux.